A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

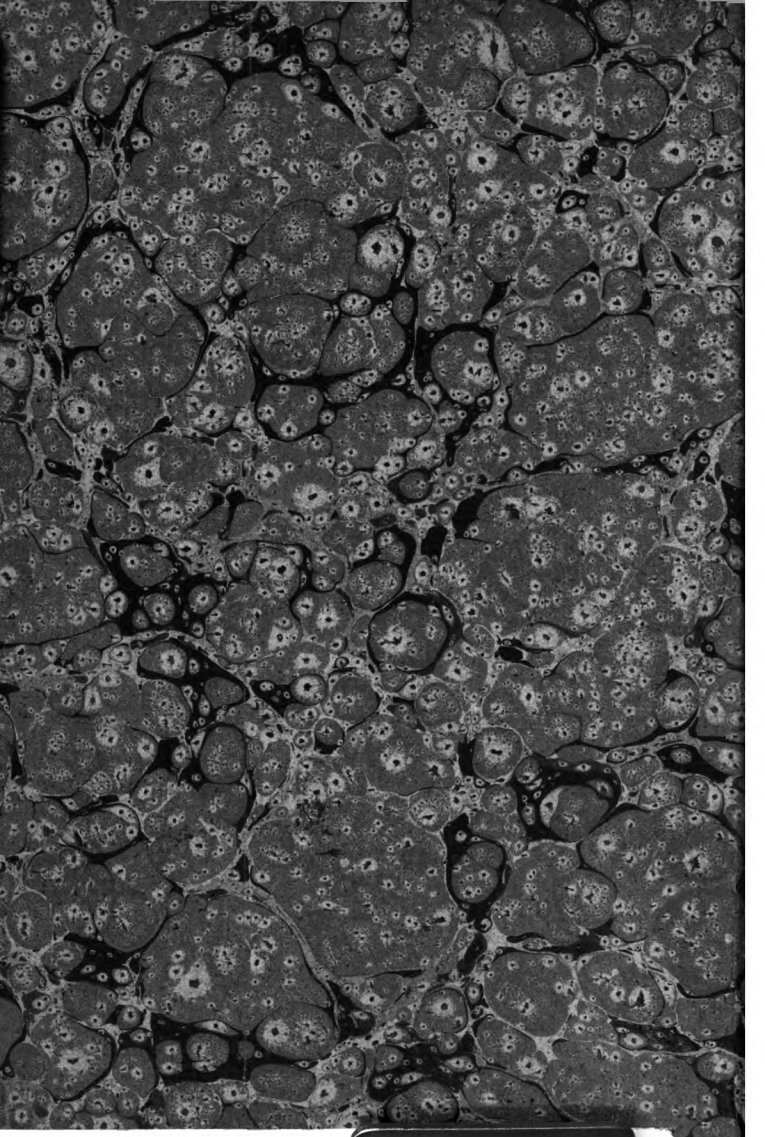
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

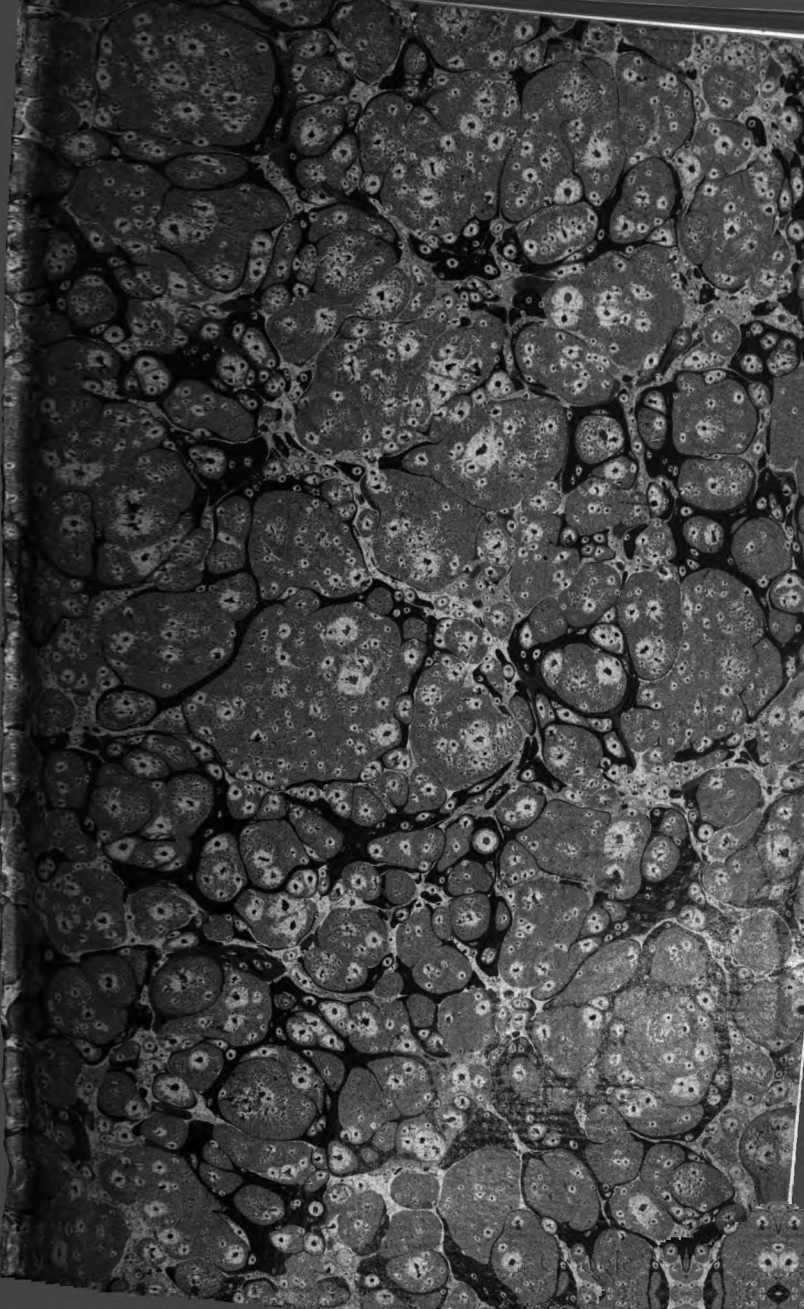
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



UNIVERSITEITSB
9000002
Digitized by Google



Digitized by Google

6451

ŒUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE.

4

Digitized by Google

Digitized by Google

SERMONS

POUR

LE CARÊME

PAR LE BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE,

Missionnaire apostolique de l'Ordre des Frères Mineurs Récollets,

Ouvrage faisant partie des Œuvres complètes, publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent de Saint-Bonaventure, à Rome,

ET PRÉCÉDÉES DE SA VIE,

Par le R. P. Salvator d'Orméa,

du même Ordre,

TRADUITES DE L'ITALIEN

Par F.-I.-J. LABIS,

Docteur en théologie, chanoine honoraire de la cathédrale de Tournai, et professeur de théologie.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME II.

SERMON XIII-XXXIII.

3/1

BIBLIOTHECA FRATRUM ORD. PRÆD. MONTIS SS-AMANDI

IX

PARIS

P.-M. LAROCHE, LIBRAIRE-GERANT,
Rue Bonaparte, 66.

LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE
Querstrasse, 34.

H. CASTERMAN
TOURNAI.
1867

Digitized by Google

Tous droits réservés

Digitized by Google

SERMONS

POUR LE CARÊME.

XVIII

POUR LA FÊTE DE SAINT JOSEPH (19 MARS).

PANÉGYRIQUE DU SAINT.

Joseph autem vir ejus cum esset justus.
Comme Joseph, époux de Marie, était un homme juste. MATTH. I, 19.

I. La sainte Eglise est si heureuse de célébrer les gloires de saint Joseph, et l'on met partout tant d'empressement à honorer ce glorieux patriarche, que si je ne consacrais aujourd'hui mon discours à sa louange, je ferais injure au saint, en même temps que je vous affligerais et que je me ferais tort à moi-même. Je ferais injure au saint, en le privant de ces pieuses acclamations que toute l'Eglise en fête se plaît à lui rendre. Je vous affligerais, en vous privant de cette joie que l'on éprouve à entendre les louanges d'une sainteté si privilégiée, ce qui serait un mécompte amer pour votre piété. Enfin, je me ferais tort à moi-même, car si je ne venais pas lui offrir ici l'humble hommage d'un pauvre discours, je passerais à bon droit pour n'avoir pas assez d'esprit pour en faire un, ou pas assez de cœur pour le débiter. Quant au cœur, je proteste bien que je l'ai, car

Digitized by Google

il y a déjà longtemps que je l'ai consacré à ce grand saint d'une manière toute spéciale, et que ma tendre et ardente dévotion pour lui m'a porté à le supplier d'accepter la première place parmi mes saints patrons. Pour l'esprit, j'en suis dépourvu, je l'avoue ; je tremble même d'aborder un sujet qu'il faudrait plutôt vénérer en silence, que le traiter même avec toutes les pompes d'une sublime éloquence. N'ai-je pas, en effet, un juste motif de crainte ? Le sujet de ce discours est un Juste, dont la Vérité éternelle a daigné se faire elle-même le panégyriste ; car en appelant Joseph *le juste* par excellence elle en a fait d'un seul mot le plus magnifique éloge : *Joseph autem vir ejus cum esset Justus ;* « Comme Joseph, son époux, était juste. » C'est un Epoux dont le mariage est tout spirituel et n'a rien de terrestre, et qui, par une merveille inouïe, présente à notre admiration une virginité conjugale, et un mariage virginal tout saint et tout pur : *O conjugium cœleste, non terrenum !* s'écrie l'abbé Robert. C'est un Père qui a pour sujet le Fils éternel de Dieu, et qui, en cette qualité, selon la remarque de saint Thomas, semble être un Dieu à l'égard de Dieu même : *Quasi homo Dei Deus esset.* Voyez-vous d'après cela combien mes craintes sont fondées ? et cependant, ô providence du Très-Haut ! voici que sans m'en apercevoir je trouve la matière de mon discours toute préparée et divisée en trois points : — Joseph considéré comme Juste, — comme Epoux, — et comme Père. — Trois points bien propres à exciter votre pieuse attention. Dans l'espoir donc que vous saurez compatir à mon insuffisance, je commence.

PREMIER POINT.

II. Par une ingénieuse invention, les géomètres, pour mesurer les tours d'une élévation prodigieuse, se

Digitized by Google

servent de l'ombre qu'elles projettent. Ne pouvant appliquer leurs instruments sur ces masses énormes, ils en calculent la hauteur d'après l'étendue de leur ombre. Il faut que j'aie recours à un artifice semblable ce matin : pour vous expliquer les excellentes qualités du glorieux patriarche saint Joseph, et notamment sa grandeur comme Juste, je dois mesurer son ombre. Mais quelle peut être l'ombre que projette un tel prodige de justice et de sainteté? Il y a une figure prophétique qui exprime à merveille la grandeur de notre bien-aimé saint ; c'est l'ancien Joseph, fils du patriarche Jacob, qui, selon saint Bernard, fut comme l'ombre qui figurait dans les siècles les plus reculés les sublimes prérogatives du patriarche de la Loi nouvelle. Vous savez le songe merveilleux où il vit comme prosternés à ses pieds le soleil, la lune et onze étoiles : *Vidi per somnium quasi solem, et lunam, et stellas undecim adorare me*[1]. Ce songe ne fut pas de ceux que forme l'imagination délirante pendant le sommeil, mais ce fut une vision extatique, formée par Dieu lui-même dans l'âme de Joseph, pour représenter par là, non-seulement l'exaltation prochaine de ce jeune homme en Egypte, mais encore l'élévation future de notre saint patriarche dans l'Eglise. Je vous laisse le soin de contempler et de méditer la fortune merveilleuse du premier Joseph, qui vit prosternés devant son trône, non-seulement son père, et sa mère, et ses frères, mais encore toute l'Egypte, et je me sers de cette ombre pour mesurer la sublime dignité du second. Grand Dieu! qui pourra jamais arriver à la comprendre? Croyez-vous que ce fut peu de chose pour lui de voir Jésus et Marie rendre hommage à son mérite, et se jeter à ses pieds avec les marques du respect le plus tendre et le plus profond? C'est là ce qui me fait

(1) *Gen. 37, 9.*

Digitized by Google

avancer hardiment qu'avant de devenir l'époux de Marie, il a fallu que Joseph fût déjà l'âme la plus grande qui ait jamais paru dans le monde, excepté l'auguste Vierge que je sous-entends toujours. Je ne parle point ici de cette grandeur dont s'enorgueillit l'ambition, qui ne vise qu'à faire étalage des titres pompeux, pour s'attirer la vaine estime des hommes. Et pourtant, ce genre de grandeur ne manqua pas non plus à notre saint. Si vous parcourez sa glorieuse généalogie, vous verrez qu'il peut se vanter de compter parmi ses ancêtres jusqu'à quatorze rois, et autant de patriarches et de conducteurs de peuples, formant une lignée de sceptres et de couronnes pour cet illustre descendant, plus grand que tous ses ancêtres. Noblesse si éclatante, que, remontant par tant de prophètes et de patriarches jusqu'au ciel, Joseph, s'il est permis de le dire, donna la noblesse temporelle au Verbe lui-même, selon la parole de saint Bernardin de Sienne : *Fuit Joseph tantæ nobilitatis, ut quodammodo, si liceat dici, dederit temporalem nobilitatem Deo in Domino Jesu Christo.* Et cependant ce n'est pas là la grandeur dont il fait cas : l'illustration de ses ancêtres ne fait pas son propre mérite ; et la qualification de simple charpentier lui est aussi chère que le titre de prince, et le sceptre royal n'est pas plus à ses yeux que le marteau de l'ouvrier. La grandeur qui rehausse sa dignité, c'est celle qu'il emprunte à tant de vertus héroïques et qui lui valut le beau titre de Juste : voilà le trésor qui lui plaît davantage ; car c'est pour cela qu'il sera l'admiration de tous les siècles et portera gravé sur le front cet éloge qui résume toutes ses gloires : *Joseph autem vir ejus cum esset justus.*

III. Arrêtez-vous ici, dit saint Jean Chrysostôme, et si vous voulez connaître la grandeur de Joseph comme Juste, analysez ce mot, et sachez qu'il exprime l'abrégé de toutes les vertus et le sommaire de toutes les per-

Digitized by Google

fections chrétiennes : *Justum hic in omni virtute dicit esse perfectum.* Joseph fut Juste; voulez-vous savoir pourquoi? ajoute le grand Docteur, écoutez-moi : *Josephum vocari justum attendite;* quel est donc son titre? *Propter omnium virtutum perfectam possessionem.* Son titre ce n'est pas une seule vertu, ni plusieurs, ni même une multitude de vertus, mais toutes les vertus et toutes au plus haut degré de perfection : *propter omnium virtutum perfectam possessionem.* Que peut-on dire de plus d'un homme, que de dire qu'il possède toutes les vertus et qu'il les possède toutes parfaitement? N'est-ce pas là un éloge sublime, le comble des éloges? Et qui pourrait se comparer à une telle grandeur? Qu'Adam innocent se présente avec les animaux prosternés à ses pieds; que Moïse apparaisse, soumettant toutes les créatures à ses ordres au moyen de sa verge; vienne Abraham avec sa postérité, comme un soleil au milieu des étoiles; vienne un Josué, commandant au roi des astres; vienne un Salomon avec les reines courbées devant son trône; et vous, patriarches, montrez les anges qui vous assistent; Apôtres, montrez l'Eglise qui vous vénère comme ses premiers chefs; Thaumaturges, montrez la nature elle-même soumise à votre parole, et sachez que toutes ces prérogatives si nobles ne vous relèvent pas encore assez pour vous égaler à Joseph; car ces priviléges et ces vertus vous ont été départis avec mesure, tandis que Joseph les a possédés tous et dans un degré parfait. Rendez donc hommage à un mérite si sublime et tombez à ses pieds, prophètes, patriarches, apôtres, martyrs, thaumaturges, vous tous, grands du ciel et de la terre, comme autrefois, outre le soleil et la lune, les étoiles aussi s'inclinèrent devant le premier Joseph : *Vidi per somnium quasi solem, et lunam, et stellas undecim adorare me.*

IV. Vous pourriez bien redresser vous-mêmes l'ob-

Digitized by Google

jection qui tendrait ici à rabaisser la gloire de notre Saint, dans le cas que vous fussiez tentés de m'opposer cette parole de l'Evangile : *Non surrexit... major Joanne Baptista*[1]. Qu'entre tous ceux qui sont nés de la femme, Jean soit le plus grand, à part ceux qui sont d'un ordre supérieur, comme saint Joseph, je l'accorde; mais quand il est question de quelqu'un qui, à raison de sa dignité suréminente, est toujours sensé exclus, sauf une mention expresse en sa faveur, cette objection est sans valeur. Or, c'est précisément notre cas, vu que, selon Suarez, Joseph n'entre pas en parallèle avec les autres hommes issus de la femme, parce qu'il est d'un ordre supérieur, c'est-à-dire qu'il appartient à l'ordre suprême de l'union hypostatique : *Unde eo fuit excellentior, quo ad altiorem ordinem pertinuit Joseph;* il l'emporte donc sur le saint précurseur, conclut le savant théologien, de toute la sublimité de cet ordre : d'autant plus qu'il ne lui a manqué aucune des qualités qu'exigeait un poste si éminent. Je ne voudrais pas entreprendre de fixer ici la hiérarchie des saints dans le ciel; mais comme tous, j'en suis certain, cèdent volontiers le pas à notre glorieux patriarche, je puis dire, sans crainte de faire tort à aucun, qu'il a été enrichi avec surabondance, de toutes les prérogatives accordées à chacun d'eux. Concluez de là que si Jean-Baptiste a été sanctifié dans le sein de sa mère, saint Joseph a joui du même privilége, comme l'affirme avec beaucoup d'autres le chancelier Gerson, par la raison qu'il était convenable que Marie ayant été sainte en sa conception, Joseph le fût au moins dans sa naissance. Concluez que si Jean-Baptiste se conserva pur et sans tache, et ne ternit jamais la robe de son innocence, il en fut de même pour Joseph : car c'est un principe

(1) *Matth. 11, 11.*

Digitized by Google

incontestable, selon le Docteur angélique, que moins un effet est éloigné de sa cause, plus il participe à ses qualités et à sa vertu. Ainsi la chaleur est d'autant plus intense qu'elle est plus proche de son foyer, la lumière d'autant plus éclatante qu'elle est moins éloignée du soleil, et pour citer ici jusqu'aux poètes, l'eau est d'autant plus pure qu'elle est plus voisine de sa source : *Purius ex ipso fonte petuntur aquæ*. Or, s'il en est ainsi, comment pouvez-vous supposer que Joseph, tenant de si près, et par affinité, et par office, à la source universelle de toute sainteté, y ait participé avec moins d'abondance que ceux qui en ont été plus éloignés? Ne dites donc pas seulement qu'il fut aussi pur que Jean-Baptiste; mais dites que l'innocence et la sainteté même l'accueillirent en quelque sorte à sa naissance, et l'élevèrent au-dessus de la terre jusqu'au ciel. Dites que pendant toute sa vie non-seulement aucun péché mortel ne souilla jamais la pureté de cette belle âme, mais que le foyer de la concupiscence fut éteint en lui, de telle sorte qu'aucun mouvement de sensualité ne put jamais s'élever en lui contre la raison, et qu'il n'eut point à gémir comme saint Paul, en disant : *Datus est mihi stimulus carnis meæ*[1]; « L'aiguillon de la chair m'a été donné. » Dites qu'à sa mort il fut transporté au ciel en corps et en âme, par un privilége particulier indiqué dans les Proverbes : *Omnes domestici ejus vestiti sunt duplicibus*[2], plusieurs interprètes entendant par ce double vêtement la glorification de l'âme et du corps. Dites, ou plutôt, proclamez à haute voix, orateurs sacrés, et promulguez partout avec des accents de joie, les vertus admirables de ce grand Saint, son intégrité virginale, son ardente charité, ses ravissements et ses contemplations sublimes, son humilité profonde, en un

(1) *II Cor. 12, 17.* (2) *Prov. 31, 21.*

Digitized by Google

mot sa nature tout imprégnée par la grâce, et la grâce devenue en lui une seconde nature : *Natura versa est in virtutem, virtus in naturam.* Célébrez cette patience invincible dans les souffrances, cette obéissance si prompte, cette foi, cette constance, cette fidélité si parfaite : car quoi que vous disiez, vous n'en direz jamais assez; vos paroles seront toujours en dessous de la vérité, puisque saint Bernard nous assure que Joseph fut absolument le premier dans toutes vertus et en atteignit le sommet : *Credo eum fuisse mundissimum in virginitate, profundissimum in humilitate, ardentissimum in Dei amore, altissimum in contemplatione, sollicitissimum pro hominum salute.* Et qui pourrait en douter? Son nom même indique l'accroissement de toutes les vertus en lui, puisque Joseph signifie *Filius accrescens*, ce qui veut dire que toutes les vertus qui ont coutume de grandir les autres saints, ont reçu, au contraire, un accroissement de lustre en Joseph. Aussi les Evangélistes, découvrant en cet homme divin tant de trésors de mérites et de vertus, semblent ne plus savoir comment le traiter; de sorte que quand ils parlent de ces trois augustes personnages, Jésus, Marie, Joseph, ils confondent tellement les rangs et les préséances, qu'ils placent tantôt l'un, tantôt l'autre au milieu : (Joseph) *surge, et accipe Puerum et Matrem ejus*[1]; « (Joseph) levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère : » Voilà Jésus entre Joseph et Marie. *Cum esset desponsata Mater ejus (Jesu) Maria Joseph*[2]; « La Mère de Jésus, Marie ayant épousé Joseph : » ici Marie est entre Jésus et Joseph. *Invenerunt Mariam et Joseph, et Infantem positum in præsepio*[3]; « Ils trouvèrent Marie, Joseph et l'Enfant posé dans la crèche : » voilà Joseph entre Jésus et Marie. On comprend

(1) *Matth. 2, 13.* (2) *Ibid. 1, 18.* (3) *Luc 2, 16.*

Digitized by Google

par là quelle est la grandeur de Joseph considéré comme juste, puisque Jésus et Marie daignent le laisser marcher de pair avec eux. Si le premier Joseph, en se voyant placé entre le soleil et la lune, se trouva tout enveloppé de lumière, présage de sa grandeur future, quelles lumières célestes, quelle gloire n'aura pas reçues Joseph qui s'est trouvé tant de fois entre Jésus et Marie? Honorez donc sa grandeur en tant qu'il est juste, ou plutôt sa justice en tant qu'il est grand par les éminentes vertus qu'il possède; je me sens porté maintenant à le contempler comme Epoux de Marie, qualité qui le rend plus grand encore.

DEUXIÈME POINT.

V. J'ai bien pu, à l'aide des sombres couleurs d'une ombre, vous peindre la grandeur de Joseph comme juste, mais la même mesure ne peut me servir pour représenter sa dignité plus grande encore comme Epoux. Les plus vives splendeurs d'une brillante aurore seraient encore insuffisantes pour relever la grandeur que notre saint acquit en recevant pour épouse Celle qui parut dans le monde « comme une aurore naissante, » *sicut aurora consurgens*, et qui, croissant toujours de vertus en vertus, en fit une riche dot qu'elle apporta à Joseph son époux. C'est donc à la clarté de cette aurore céleste que je vais contempler les richesses de Joseph, lequel par cette sainte alliance devint, en quelque sorte, plus grand que lui-même. En effet, l'auguste Vierge ne voulut d'autres conditions sur le contrat de mariage, sinon que son époux fût en tout et pour tout semblable à elle, et dans l'innocence des mœurs et dans la pureté de l'âme; et si le contrat passa par les mains de l'Esprit-Saint, qui pourrait croire que la sainte Vierge n'eût pas été exaucée en cela, ni saint

Digitized by Google

Joseph enrichi de qualités, de dons et de vertus semblables en tout point à celles de Marie son épouse? C'est le sentiment de saint Bernardin de Sienne : *Deus non univit animæ tantæ Virginis nisi operationem et virtutem illi simillimam.* Que les évangélistes gardent le silence sur Joseph, peu m'importe; qu'ils s'abstiennent de nous étaler, comme ils auraient pu le faire, ces vertus et ces prérogatives excellentes qui rehaussaient sa dignité : il me suffit qu'ils nous le représentent comme Epoux de Marie : *Virum Mariæ, de qua natus est Jesus*[1], c'est-à-dire, comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus à l'œuvre la plus parfaite entre les pures créatures, qui soit sortie de la main de Dieu, savoir à sa Mère : « Car, dit saint Bernard, Joseph a été fait à la ressemblance de la Vierge son épouse; » *Erat enim Joseph factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ.* — *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire celui qui approcha de plus près de cette créature sublime laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit, en quelque sorte, au sein du Père éternel son Fils unique. *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire un même cœur, une même âme, avec ce cœur et cette âme qui porta le cœur et l'âme du Fils de Dieu. *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire le chef de la première souveraine du monde, car « l'homme est le chef de la femme, » *Caput mulieris vir*[2]. — *Virum Mariæ,* « Epoux de Marie, » c'est-à-dire le maître de cette auguste maîtresse qui connaissait ce précepte de la Genèse : « Tu seras sous la puissance de l'homme : » *Sub viri potestate eris*[3], et qui, si parfaite en tout le reste, ne surpassa pas moins toutes les autres femmes par le respect et la soumission qu'elle portait à son époux. *Virum Mariæ,* « Epoux de

(1) *Matth. 1, 16.* (2) *I Cor. 11, 3.* (3) *Gen. 3, 16.*

Digitized by Google

Marie, » c'est-à-dire de cette grande reine que les Dominations, les Principautés, les Chérubins et les Séraphins se font gloire de servir. *Virum Mariæ*, « Epoux de Marie; » c'est assez, dit saint Bernard, vous dites tout en disant qu'il a été semblable à la Vierge son épouse : *factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ*, semblable pour les traits, pour le cœur, pour les inclinations, pour les habitudes, semblable en vertu et en sainteté. Si Marie fut l'aube qui annonça le soleil de justice, Joseph fut l'horizon illuminé par ses brillantes splendeurs. Concluez donc que si, comme juste, il alla jusqu'à surpasser en sainteté les plus grands saints, comme Epoux il s'éleva même au-dessus des anges et put voir à ses pieds, hormis la sainte Vierge, toute autre sainteté créée.

VI. Si vous avez peine à m'en croire, suivez-moi, et examinons ensemble la manière d'agir de cette Vierge très-pure, le type de la modestie, et qui devrait servir de modèle vivant à toutes les autres vierges. Voyez-vous là quelqu'un lui parler seul à seul dans l'intimité : gardez-vous de former des soupçons, c'est un ange du ciel, qui lui apporte un message de la part de Dieu. Cependant la vierge rougit, baisse les yeux et se trouble : *Turbata est in sermone ejus, et cogitabat*[1]. Comment? Marie se tient sur la réserve avec un ange du ciel ; qui sera donc assez heureux pour ne point effaroucher une telle modestie? Ce sera Joseph. Il est proposé pour époux, et aussitôt accepté. Et non-seulement elle le souffre, mais elle l'agrée pour compagnon, et à la maison, et dans les voyages, et au milieu des déserts et des solitudes; non-seulement elle ne se trouble point en sa présence, mais elle a consenti si promptement à l'épouser, que, sans contrat préalable, le mariage a été

(1) *Luc. 1, 29.*

Digitized by Google

conclu sur-le-champ : *Cum esset desponsata... Maria Joseph.* Chose étonnante, Marie tremble à la vue d'un ange, et elle accepte sans crainte la compagnie d'un homme. Dire qu'en cette circonstance elle fut inférieure à elle-même, ce serait un sacrilége ; il faut donc dire que Joseph fut pour elle plus qu'un ange : la conséquence est inévitable. Oui, Joseph fut plus qu'un ange pour Marie, et si vous ne voulez pas vous en tenir à l'Evangile, rapportez-vous-en à la loi qui dit, que celui qui épouse la reine par le fait même devient roi : *Nubentem reginæ consequens est regem fieri.* Celui qui donne sa main à une reine en reçoit le sceptre royal ; au moment où il lui met l'anneau au doigt, elle dépose la couronne sur sa tête, et fût-il un simple pâtre, il entre aussitôt dans tous les honneurs dus à un roi et doit être respecté comme tel. Or, je tire de là un argument sans réplique. Marie est la reine des saints et des anges ; Joseph est l'époux de Marie : donc, d'après la loi, il est aussi roi des saints et des anges. Si vous honorez souvent la sainte Vierge de ces glorieux titres : *Regina sanctorum, regina angelorum, ora pro nobis,* vous devez honorer Joseph de la même manière, et lui dire : *Rex sanctorum, rex angelorum, ora pro nobis.* — Ce qui montre bien que Joseph était en effet supérieur à tous les anges, ce sont les fréquents messages qu'il recevait du ciel par leur entremise. Des anges sont députés vers Joseph pour lui confier le mystère de l'Incarnation : *Quod in ea natum est de Spiritu Sancto est*[2]. Des anges sont députés vers Joseph pour lui faire part du mystère de la Rédemption : *Ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum*[3]. Des anges sont députés vers Joseph lorsque, inquiet de l'état où il voyait son épouse, il voulait se retirer. Des

(1) *Matth. 1, 18.* (2) *Ibid. 1, 20.* (3) *Ib. v. 21.*

Digitized by Google

anges sont députés vers Joseph lorsqu'il s'agit de donner un nom au divin Enfant. Des anges sont envoyés à Joseph lorsque Jésus est menacé de la persécution d'Hérode. Des anges sont envoyés à Joseph lorsqu'il doit retourner d'Egypte en Palestine. Des anges lui sont envoyés pour l'avertir de se réfugier en Galilée dans la crainte du roi Archélaüs. Vous voyez comme les affaires secrètes que ce grand homme avait à traiter avec l'auguste sénat de l'adorable Trinité met continuellement en mouvement les messagers célestes ; c'est là ce que nous font entendre ces paroles tant de fois répétées dans le texte sacré : *Angelus Domini apparuit in somnis Joseph*[1], » L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph. » Dites-moi maintenant si le titre de roi, et de roi des anges ne lui convient pas, et s'il n'est pas vrai qu'en qualité d'époux il fut plus grand que les anges les plus élevés dans le ciel.

VII. Toutefois ce qui rehausse principalement Joseph en qualité d'époux de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme le chef de cette sainte famille, laquelle ne fut ni toute humaine, ni toute divine, mais qui tient de l'un et de l'autre, ce qui fait que quelques-uns l'ont appelée la famille hypostatique et la Trinité terrestre. Que n'ai-je, pour parler avec le pieux Gerson, que n'ai-je des paroles capables de dépeindre cette admirable Trinité de Jésus, Joseph et Marie ! *Cuperem mihi suppeterent verba ad explicandam tam admirandam venerandamque Trinitatem Jesu, Joseph, Mariæ!* Par le moyen de Joseph, époux de la très-sainte Vierge, il s'est donc formé ici-bas un portrait de l'adorable Trinité. De même, en effet, que là-haut dans le ciel le Père engendre le Fils sans mère, que du Père et du Fils procède le Saint-Esprit, et que cette troisième per-

(1) *Matth. 1, 20. — 2, 13 et 19.*

Digitized by Google

sonne n'en produit pas d'autre; ainsi Marie conçut ici-bas Jésus sans père; Jésus et Marie donnèrent à Joseph la qualité d'époux et de père, et Joseph ne fut ni le vrai père de l'un, ni l'époux charnel de l'autre. Et pour mieux comprendre les admirables dispositions de la divine sagesse, réfléchissez à ces trois noms : JÉSUS, MARIE, JOSEPH, et vous verrez que chacun d'eux porte avec lui comme une esquisse de la très-sainte Trinité. Tous les trois sont composés de cinq lettres, dont deux consonnes et trois voyelles. Les trois voyelles peuvent indiquer la trinité des personnes, et les deux consonnes figurer l'union des deux natures en Jésus-Christ. Ce sont là autant de motifs qui doivent porter nos cœurs à remercier la souveraine bonté de Dieu, qui, ayant placé Joseph à la tête de cette trinité terrestre, nous donne droit de conclure que s'il fut grand comme juste, il ne le fut pas moins comme Epoux. Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils et au Saint-Esprit; mais honorez aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre : Jésus, Joseph et Marie. Gravez dans votre cœur, en lettres d'or, ces trois noms, ces noms célestes, prononcez-les souvent, écrivez-les partout, Jésus, Marie, Joseph : que ce soient là les premières paroles que vous enseigniez à vos enfants. Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendrez le dernier soupir. Laissez les anges imprimer en lettres de feu dans vos esprits, et plus encore dans vos cœurs, que si Joseph fut grand comme juste, il fut plus grand encore comme chef de la sainte famille en qualité d'Epoux, et que ce qui met le comble à sa gloire, c'est sa grandeur comme Père.

Digitized by Google

TROISIÈME POINT.

VIII. Si, pour vous faire admirer les grandeurs de notre saint Patriarche comme Juste et surtout comme Epoux, je l'ai mis en regard du premier Joseph, qui fut comme son ombre, et de Marie son épouse, cette aurore radieuse qui a réjoui le monde; pour vous le montrer plus grand encore comme Père, je dois le considérer dans ses rapports avec le divin Soleil de justice : c'est ainsi que s'appelle celui dont Joseph fut le père : *Nonne hic est fabri filius*[1]*?* « N'est-ce pas là le fils de cet artisan? » disaient les Juifs avec mépris à propos de Jésus. — Le fils d'un artisan! sans doute; mais de quel artisan? Je vous l'apprendrai, répond saint Pierre Chrysologue; c'est le fils de ce grand artisan qui a fabriqué le monde, non avec le marteau, mais par un ordre de sa volonté : *non malleo, sed præcepto;* de cet artisan qui a combiné les éléments, non par un effort de génie, mais par un simple commandement, *non ingenio, sed jussione;* de cet artisan qui a allumé le flambeau du jour à la voûte du ciel, non avec un feu terrestre, mais par une chaleur supérieure, *non terreno igne, sed superno calore;* de cet artisan en un mot, qui, d'un seul mot, a fait jaillir l'univers du néant, *cuncto fecit, ex nihilo.* Vous avez raison, illustre docteur; ils auraient dû reconnaître que Jésus est le fils du grand architecte de l'univers. Mais souffrez que, pour la gloire de Joseph, on dise aussi qu'il est le fils de ce pauvre charpentier qui, dans une humble boutique, manie la scie et le rabot : et puisque la sainte Vierge elle-même donne à Joseph ce beau titre de père de Jésus, en disant à celui-ci : *Pater tuus et ego*[1], « votre père et moi, »

(1) *Matth. 13, 55.* (2) *Luc. 2, 48.*

Digitized by Google

titre qui lui convient d'ailleurs, attendu que ce fils est le fruit de Marie, laquelle appartient à Joseph en qualité d'épouse, convenez aussi qu'il est fils de ce pauvre artisan, *fabri filius*, et que comme tel, il est son sujet et le compagnon de ses travaux. Oh! quelle merveille quand on y pense! Jésus aida ce pauvre artisan à travailler le bois, comme il aida le grand artisan de la nature à fabriquer l'univers : *Quando præparabat cœlos aderam*[1], lorsque le Créateur, c'est le Fils de Dieu, la sagesse incréée qui parle ainsi, lorsque mon père s'apprêtait à créer le monde j'étais présent, et j'en représentais l'idée dans cette intelligence infinie; quand il étendait la voûte des cieux, quand il posait des bornes à la mer, quand il suspendait les nuages en l'air, j'étais avec lui, arrangeant toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens*[2] La même Sagesse incarnée peut également dire d'elle-même : Lorsque Joseph, mon père, entrait dans son atelier pour travailler, j'étais avec lui comme compagnon de ses travaux : *cum eo eram cuncta componens;* quand il coupait et façonnait le bois, j'étais avec lui, *cum eo eram;* quand il le sciait et le rabotait, j'étais avec lui, *cum eo eram;* quand il adaptait les pièces ensemble, je les arrangeais avec lui : *cum eo eram cuncta componens.* Comme lui je mettais la main au rabot, et je mêlais mes sueurs aux siennes. *O miranda prorsus, Joseph, sublimitas tua!* Quelle sublime dignité! s'écrie Gerson, quelle grandeur merveilleuse que celle qui nous fait apparaître Joseph comme l'émule de Dieu même! un pauvre ouvrier en bois l'émule de l'architecte du monde! En voulez-vous davantage pour acclamer Joseph souverainement grand comme père, si Dieu lui-même ne peut faire un père plus grand que celui qui a un Dieu pour fils? Il y a trois choses, dit le Docteur

(1) *Prov. 8, 27.* (2) *Ibid. v. 30.*

Digitized by Google

angélique, que Dieu ne peut faire plus grandes qu'elles ne sont, à savoir : L'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause de son union hypostatique avec le Verbe; la gloire des élus, dans son genre, à cause de son objet principal qui est l'essence infinie de Dieu; et la Mère incomparable de Dieu, dont il a été dit que Dieu ne peut faire une mère plus grande que la mère d'un Dieu : *Majorem quam matrem Dei non potest facere Deus.* Vous pouvez en un sens ajouter, à la gloire de Joseph, une quatrième chose : *Majorem quam patrem Dei non potest facere Deus*, Dieu ne peut faire un père plus grand que le père d'un fils qui est Dieu. Avouez donc que si Joseph fut grand comme Juste, plus grand encore comme Epoux, il fut très-grand surtout comme Père.

IX. On m'arrête ici en m'objectant que Joseph ne fut pas le véritable père de Notre-Seigneur; il le paraissait sans l'être, il en avait le titre sans la dignité. — Je m'étonne, répond saint Jean Damascène, qu'on ose faire cette objection : « Joseph n'eut pas seulement le nom de père, mais il en eut encore la réalité autant que l'homme peut l'avoir; » *Non solum patris nomen habuit, sed etiam rem significatam, quantum ab homine participari potest.* Ce n'est pas la génération seule qui constitue la paternité, mais aussi l'autorité et les soins du gouvernement. Joseph n'eut aucune part, il est vrai, à la production de Jésus-Christ, mais il eut à son égard l'autorité aussi bien que la sollicitude et les devoirs d'un père. Est-il, en effet, une seule des fonctions du meilleur des pères qui n'ait été glorieusement exercée par « ce serviteur fidèle et prudent, que le Seigneur préposa au gouvernement de sa famille » : *Quem constituit Dominus suus super familiam suam*[1] ? N'est-ce pas Joseph qui recueillit dans ses bras l'Enfant Jésus à peine né, et

(1) *Luc. 24, 45.*

Digitized by Google

le coucha sur la paille dans la crèche? N'est-ce pas Joseph qui empourpra du sang le plus beau de la terre le glaive de la loi en donnant la circoncision au divin Enfant, puisque c'était aux pères à administrer ce sacrement à leurs enfants? N'est-ce pas Joseph qui le déroba aux fureurs de son royal persécuteur? N'est-ce pas lui qui lui fournit durant trente années, du travail de ses mains et à la sueur de son front, la nourriture, le vêtement et le logement? Combien de fois les bras de Joseph ne servirent-ils pas de berceau à l'enfant Jésus! que de tendres baisers il lui prodigua! que de fois il lui donna à manger de sa main, l'habilla, lui apprit à parler, l'exerça au travail! car ce divin Enfant voulait paraître en tout semblable aux autres; et lorsqu'il fut devenu grand, que de fois Joseph ne reposa-t-il pas sur son cœur! Or, si Joseph se comporta en père si tendre, si dévoué à l'égard de Jésus, comment pensez-vous que dut se comporter Jésus à l'égard de Joseph? Est-il besoin de dire qu'il a été pour lui le meilleur des fils, lui témoignant un respect, une soumission, une obéissance parfaite en toute chose, comme à son père bien-aimé? O toits, ô murs, ô heureuse enceinte qui avez abrité cette auguste famille et avez été témoins de ses travaux, de ses récréations, des célestes entretiens qui eurent lieu entre Jésus et Joseph, dites-nous combien de fois Joseph, pour se ranimer dans ses fatigues, répétait le doux nom de son Jésus, et avec quel empressement respectueux Jésus alors accourait à lui, comme s'il l'eût appelé, lui disant avec une joie céleste empreinte sur son visage : Me voici, mon père; que voulez-vous? que m'ordonnez-vous? Joseph dont l'humilité fut si profonde que les quatre évangiles ne rapportent pas une seule parole de lui, Joseph, me semble-t-il, pour condescendre au désir de Jésus, dut parfois lui dire : Voyons, mon fils, assistez-moi dans ce travail. Et Jésus

Digitized by Google

l'assistait. Mon Fils, où est le rabot ? Et Jésus apportait le rabot. Nettoyons l'atelier, et Jésus se mettait à balayer, faisant chaque chose avec tant de modestie et tant de grâce, que tous les habitants de Nazareth accouraient quelquefois à la boutique de Joseph pour voir travailler cet intéressant enfant. Mais ils n'étaient pas seuls à venir : tous les prophètes y accouraient aussi de loin : O heureux Joseph ! s'écrie Isaïe, cet enfant qui travaille avec toi, et t'appelle son père, c'est l'admirable, le Dieu fort, le prince de la paix, l'ange du grand conseil : *admirabilis, Deus, fortis, princeps pacis, magni consilii angelus*[1]. Celui que tu reconnais pour ton fils, dit le prophète Michée, c'est ce grand personnage dont l'origine date des jours de l'éternité, *egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis*[2]. Je le reconnais aussi, dit le prophète royal, cet enfant qui t'appelle son père, c'est celui à qui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme : *Domini est terra, et plenitudo ejus*[3]. Si l'Apôtre a tiré un argument invincible en faveur de la souveraineté de Jésus-Christ sur toutes les créatures, du nom de Fils que Dieu lui a donné : *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit; cui enim angelorum dixit : Filius meus es tu*[4] ? nous pouvons de même déduire la souveraineté de saint Joseph sur tous les saints, sur tous les anges, et son élévation sur le trône le plus sublime dans le ciel, du nom de père que Dieu lui donna ; car quel est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit : Vous êtes mon père ? *cui enim angelorum dixit : pater meus es tu?* Si Dieu, en présence de toute la cour céleste, l'appelle son père, le vénère comme son père, l'honore comme son père, jugez s'il ne fut pas d'une grandeur incomparable comme père.

(1) *Isai. 9, 6.* (2) *Mich. 5, 2.* (3) *Ps. 23, 1.* (4) *Hebr. 1, 4.*

Digitized by Google

X. Mais pour se convaincre qu'il fut vraiment grand comme juste, plus grand comme époux, très-grand comme père, il suffirait de le considérer entre le bras de Jésus et de Marie au moment de rendre son âme à son Créateur. Le voyez-vous étendu sur un pauvre grabat, Jésus d'un côté, Marie de l'autre, entouré d'une multitude infinie d'anges, d'archanges, de séraphins, qui, dans une attitude respectueuse, s'apprêtent à recevoir sa sainte âme? O Dieu! qui pourra nous dire avec quels sentiments, à ce moment suprême, Joseph dit un dernier adieu à Jésus et à Marie? quelles actions de grâces, quelles protestations, quelles supplications, quelles excuses de la part de ce saint vieillard! Ses yeux parlent, son cœur parle, sa langue seule se tait; mais son silence même est éloquent. Tantôt il regarde Marie, et Marie le regarde à son tour, et avec quel amour! Tantôt il se tourne vers Jésus, et Jésus lui répond, mais par quel regard affectueux! Il prend la main de Jésus, la presse sur son cœur, la couvre de baisers, l'arrose de ses larmes, et lui dit de temps en temps, plutôt de cœur qu'autrement : Mon fils, mon bien-aimé fils, je vous recommande mon âme, et pressant la main de Jésus sur son cœur, il tombe dans une défaillance d'amour. Ah! Joseph, si vous ne lâchez pas la main de celui qui est la Vie, vous ne pouvez mourir. Oh! qu'il est doux de mourir en tenant la main de Jésus! L'âme enfin se détache du corps, elle prend son élan; mais à peine sortie, à la vue de Jésus et de Marie, elle retourne. Je le répète, Joseph, si vous ne fermez les yeux à la Vie, vous ne pouvez mourir. Jésus, Joseph ne s'en va pas si vous ne le lâchez. Marie, Joseph ne part pas, si vous ne lui en donnez la permission. Jesus lève la main, il bénit et embrasse son bien-aimé père, et Joseph expire au milieu des baisers et des embrassements de Jésus. Ame sainte, partez; la place réservée à votre sublime mérite vous

Digitized by Google

attend. Marie sera à la droite de Jésus, et vous à sa gauche; c'est ainsi que doit être honoré celui qui fut grand comme Juste, plus grand comme Epoux, très-grand comme Père.

†

CONCLUSION.

XI. Sainte Térèse de Jésus, cette âme séraphique, avait une dévotion particulière à notre saint patriarche, et ne désirait rien tant que de le voir honoré par tous. Elle proteste qu'elle ne lui a jamais demandé aucune faveur sans en être aussitôt exaucée, et elle exhorte tout le monde à faire l'essai de la bienveillance extrême de ce grand saint, en recourant à lui dans toutes les nécessités soit temporelles, soit spirituelles, assurant qu'on se convaincra ainsi par sa propre expérience que, comme il est le plus grand de tous les saints dans la gloire, il en est aussi le plus puissant à nous obtenir des grâces. Et en effet, Dieu a voulu que les personnes de tout état, de toute condition, eussent quelque chose de commun avec saint Joseph, afin que tous eussent une confiance spéciale dans sa protection, que tous eussent recours à lui comme à leur avocat particulier et à un intercesseur universel; attendu que dans la maison de Jésus et de Marie, les autres saints supplient et Joseph ordonne, les autres prient et Joseph commande, et en commandant il obtient ce qu'il veut. Aussi les religieux de tous les Ordres doivent-ils avoir une grande dévotion envers saint Joseph, et le reconnaître pour leur fondateur, puisque, d'après l'opinion de plusieurs, il est le premier qui ait fait les saints vœux. Ecclésiastiques, vous trouvez en tête de votre hiérarchie saint Joseph, le premier qui ait administré le patrimoine de Jésus-

Digitized by Google

Christ : vous lui devez donc une dévotion spéciale. Séculiers, vous pouvez aussi compter saint Joseph dans vos rangs ; il a vécu vierge, il est vrai, mais marié et hors du temple, quoique sa maison fût un sanctuaire. Les grands et les nobles doivent être dévots envers saint Joseph, puisqu'il était issu du sang royal le plus illustre. Et vous, hommes du peuple, artisans, pauvres et indigents, vous devez avoir confiance en saint Joseph, qui vécut, comme vous, dans un atelier, gagna sa vie du travail de ses mains et à la sueur de son front. Tous, en un mot, vivants et morts, doivent espérer en saint Joseph, qui vécut et mourut avec celui qui est la Vie. Voilà l'avocat universel de tous les chrétiens ; tous les chrétiens appartiennent à saint Joseph, parce que Jésus et Marie lui ont appartenu. Bien plus, les infidèles et les barbares eux-mêmes doivent avoir quelque confiance en saint Joseph ; car il les protégea d'une manière particulière dans le temps de son exil. Il faudrait donc être pire qu'un infidèle, pire qu'un barbare pour n'avoir pas de dévotion à saint Joseph. Efforçons-nous donc à l'envi de l'aimer, de l'honorer à qui mieux mieux. Les pratiques de dévotion, etc.

XII. Bénie, et bénie soit à jamais la mémoire de Cosme III, ce grand prince qui, pendant sa vie et à sa mort, montra tant de dévotion envers notre saint Patriarche. Non content de lui avoir voué ses plus tendres affections, il voulut encore, sur la fin de sa carrière, lui consacrer ce qu'il avait de plus cher au monde, je veux dire l'amour ardent qu'il portait à ses sujets. Otant donc la couronne de sa tête, il la mit sur celle de saint Joseph, l'instituant souverain de toute la Toscane : par cet acte généreux, il engagea le saint à nous regarder comme ses sujets, et nous obligea à reconnaître Joseph pour notre prince. Comme sujets, nous lui devons respect, honneurs et hommages ; comme prince,

Digitized by Google

il est engagé à nous regarder d'un œil bienveillant et paternel. De sorte que pour nous la dévotion envers saint Joseph est une nécessité héréditaire que nous a imposée la piété de Cosme III, en nous mettant dans l'alternative, en quelque sorte, ou d'être dévots à ce grand saint, ou de cesser d'être ses sujets. Recourons donc à cet illustre patriarche, et vénérons-le du fond du cœur comme notre souverain et notre avocat. Comme souverain, supplions-le de ne jamais retirer sa main bienfaisante de dessus ses sujets, qui ont mis en lui toutes leurs espérances : ils ont confiance que, grâce à sa protection, la pauvre Toscane en aucun temps ne restera veuve. Insistons surtout par nos pressantes prières pour qu'il daigne assister le prince qui partage avec lui le gouvernement, le faire prospérer et le mettre à même de conduire à bonne fin tous ses pieux projets, qui n'ont d'autre but que le bien public. Comme avocat, nous n'avons qu'une grâce à lui demander, c'est une sainte mort suivie du paradis. Réjouissez-vous, toutefois, pieux serviteurs de saint Joseph, car le paradis est près de vous ; l'échelle qui y conduit n'a que trois degrés, Jésus, Marie et Joseph. Voici comment on monte et l'on descend par cette échelle : en montant, nos suppliques sont d'abord remises entre les mains de Joseph, Joseph les présente à Marie, et Marie les donne à Jésus. En descendant, les rescrits émanent de Jésus qui les concède à Marie, et Marie les remet à Joseph. Jésus fait tout pour Marie, parce qu'il est son fils, Marie obtient tout en sa qualité de mère, et Joseph peut tout en sa qualité de juste, d'époux et de père.

Digitized by Google

XIX

POUR LE MARDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DU NOMBRE DES PÉCHÉS ET DES GRACES.

Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.

Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. MATTH. 18, 22.

I. La charité de Pierre serait vraiment trop avare, si elle n'était point disposée à pardonner au-delà de sept fois. Ah ! la miséricorde de notre Dieu n'est pas resserrée dans des limites aussi étroites, elle qui se glorifie à juste titre d'être riche et généreuse envers tout le monde : *Dives in omnes qui invocant illum*[1], — *Dives in misericordia*[2], et faisant, pour ainsi dire, étalage de ses grâces, en verse à pleines mains les trésors surabondants, comme les appelle l'Apôtre : *Abundantes divitias gratiæ suæ*[3]. Pourquoi donc nous troubler par des scrupules méticuleux et un rigorisme outré, comme s'il y avait disette de compassion dans le cœur de Dieu, envers celui qui s'humilie et demande pardon? Bénie soit la clémence de mon Sauveur, qui, en élargissant sa main pour nous pardonner généreusement nos fautes, nous élargit aussi le cœur, et tout en mettant en crédit la miséricorde, attire à l'Evangile un plus grand nombre de disciples, et rend à ses ministres la moisson plus

(1) *Rom. 10, 12* (2) *Ephes. 2, 4* (3) *Ibid. v. 7.*

Digitized by Google

copieuse, par cela même qu'il facilite la conversion aux pénitents et le pardon en faveur des convertis. La réprimande faite à Pierre : *Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies,* tourne à notre avantage ; elle nous fait respirer un air plus doux, nous encourage à célébrer avec confiance les magnificences de la miséricorde de notre Dieu ; car plus il se montre facile à pardonner, plus aisément il attire à lui les pécheurs en rendant la paix à leur cœur. Tels sont vos sentiments ; mais, hélas ! ce qui est pour vous un sujet de joie, est un motif de peine pour moi. Il est vrai que notre divin Sauveur, en compatissant si généreusement à nos misères, dilate nos espérances ; mais pourtant par ces termes si limités et si précis : *Usque septuagies septies,* « jusqu'à soixante-dix fois sept fois, » il ne laisse pas de nous découvrir un mystère effrayant. Ce mystère, pécheurs, a pour but de vous apprendre une bonne fois à craindre les secrets jugements de Dieu. Sa miséricorde pardonne facilement, c'est vrai ; cependant elle n'est pas prodigue de ses faveurs ; il a déterminé d'avance combien de fois il veut vous accorder et le pardon de vos péchés et la grâce d'un sincère retour ; et ce nombre une fois rempli, plus d'appel, ni de pardon. Hélas ! je tremble au seul énoncé de ces deux vérités terribles qui feront les deux points de ce sermon. Ecoutez bien : — Dieu a fixé dans sa pensée le nombre des péchés qu'il veut nous pardonner en cette vie, autant et pas davantage ; ce nombre atteint, il ne pardonne plus : voilà la première vérité. — Il a pareillement mesuré les grâces, les bonnes inspirations et les avertissements salutaires qu'il veut nous accorder, autant et pas davantage ; et cette mesure une fois comblée, il n'appelle plus, il n'avertit plus, mais il nous abandonne : voilà la seconde vérité. — Quoique le nombre certain tant des péchés que des avertissements soit caché aux yeux des hommes, il n'en

Digitized by Google

est pas moins manifeste aux yeux de Dieu; et c'est même de l'ignorance où nous sommes par rapport à ce nombre que je prétends tirer le motif le plus puissant que j'aie jamais mis en avant pour frapper vos cœurs d'une terreur salutaire. Je dis donc que si un pêcheur tourmenté par l'incertitude où il est et touchant le nombre des péchés qui lui seront pardonnés, et touchant le nombre des avertissements que Dieu a résolu de lui pardonner, ne se convertit pas dans des circonstances propices pour la componction, dans un temps si saint, où Dieu étale les richesses de sa miséricorde, c'est un signe très-probable que pour ce malheureux la mesure des péchés comme celle des grâces est comble ou presque comble; en sorte que s'il ne se convertit pas maintenant, il est tout à fait vraisemblable qu'il ne le fera jamais plus. Il y a là de quoi trembler, pécheurs. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Ne m'accusez pas de curiosité, si j'essaie ce matin de pénétrer dans les secrets de la sagesse infinie et de la providence du Très-Haut : ce n'est pas la curiosité qui m'y pousse, mais bien un vif désir de vous être utile par cette recherche. Veuillez m'éclaircir un doute : pourriez-vous me dire pourquoi, en ce saint temps de carême, tant d'âmes, détestant leurs fautes, se convertissent sincèrement à Dieu, tandis que tant d'autres, devenues sourdes à la parole divine, s'enfoncent plus que jamais dans leur bourbier? Pourquoi Dieu attend celui-ci à la pénitence pendant des années, tandis qu'il frappe celui-là dès le premier péché? Pourquoi un tel se sauve, et après la vie la plus criminelle aborde heureusement au port de l'éternelle félicité, grâce à un seul acte de contrition, tandis que tel autre se damne, et après une vie sainte tombe dans l'abime pour un seul

Digitized by Google

péché? Quelle raison me donnez-vous de cette conduite? Il n'y en a point d'autre, dit saint Basile, que celle-ci : *Judicia tua abyssus multa*[1]. « Les jugements de Dieu sont un abîme impénétrable. » — Or, c'est précisément de cet abîme impénétrable des jugements de Dieu que je tire cette effrayante vérité que je veux vous annoncer aujourd'hui. Ecoutez-la et tremblez : Dieu a déterminé dans sa pensée combien de péchés il veut nous pardonner en cette vie; il y en a tant et pas davantage, ce nombre accompli, il ne pardonne plus. Mais pour vous rendre bien clair un point si important et si digne de toute votre attention, vous saurez que dans l'idée de cette intelligence suprême est fixé le nombre, non-seulement des créatures appelées à voir le jour, mais encore, pour chacune d'elles, le nombre des actes qu'elle doit poser et des effets qui en résulteront; je m'explique : Dieu a arrêté, non-seulement combien d'arbres doivent couronner cette colline, mais de plus il a déterminé le nombre des feuilles, des fleurs, et des fruits que chacun de ces arbres doit produire; de même, le nombre des paroles que chaque homme doit proférer, celui des pas que doit faire l'humble fourmi qui rampe sur la terre; et il n'est pas possible, même dans les plus petites choses, que le nombre fixé dans l'intelligence divine soit dépassé. J'en trouve la preuve dans cet oracle de l'Esprit-Saint, qui est le fondement de tout ce sermon : *Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti*[2]; « Vous avez disposé toutes choses, « remarquez bien ce terme général, « toutes choses avec nombre, poids et mesure. » D'où il suit, dit saint Augustin, que Dieu a pareillement fixé d'avance le nombre des péchés qu'il veut pardonner ici-bas; de sorte que, ce nombre accompli, il ne pardonne plus, mais qu'au premier péché que nous commettons

(1) *Psal. 35, 7.* (2) *Sap. 11, 21.*

Digitized by Google

au delà du nombre fixé, ou il nous ôte subitement la vie, ou il nous prive tout à coup de la raison, ou il nous abandonne sans remède à notre perdition. Telle est la pensée du saint Docteur : *Illud sentire nos convenit, tamdiu unumquemque a Dei patientia sustineri, quamdiu nondum peccatorum suorum terminum, finemque compleverit ; quo consummato, eum illico percuti, nec ullam illi veniam jam reservari.* Il en est ainsi ; le nombre des péchés arrêté dans la pensée de Dieu une fois atteint, la damnation du pécheur est certaine. Bien plus, ajoute le même Saint, cette grande vérité est une de ces maximes irréfragables qui sont appuyées sur le témoignage de Dieu même dans les saintes Ecritures : *Esse autem certum peccatorum modum atque mensuram, Dei ipsius testimonio comprobatur.* — Cela étant, présentez-moi l'Ecriture, ouvrons-la et cherchons-y ces preuves.

III. Considérez ce peuple incrédule qui, tiré de l'Egypte à force de prodiges, traverse le désert, tantôt en murmurant, tantôt en se désespérant, tantôt en se livrant à l'idolâtrie, tournant contre Dieu même, par un excès d'ingratitude, les bienfaits qu'il en a reçus. Le Seigneur supporta patiemment l'insolence de ces ingrats, jusqu'à ce que, arrivés en face de la terre promise, ils se révoltèrent de nouveau contre lui, se plaignant qu'il les eût arrachés de l'Egypte. C'est alors que le Seigneur indigné appela Moïse : « Moïse, lui dit-il, où es-tu? jusqu'à quand me faudra-t-il souffrir les affronts de ce peuple obstiné, rebelle et dur de cœur? Je veux l'exterminer tout à fait par une peste générale » : *Feriam igitur eos pestilentia atque consumam*[1]. — Oh ! non, Seigneur, reprit Moïse, usez encore pour cette fois de pitié et de miséricorde. Et il le pria si bien pour ces

(1) *Numer. 12, 14.*

Digitized by Google

malheureux, que Dieu condescendit enfin à sa demande, et pardonna à tous ceux qui étaient nés depuis la sortie d'Egypte, ou peu de temps auparavant, mais il se montra impitoyable envers ceux qui étaient adultes à l'époque de leur sortie. Pourquoi cette différence? pourquoi pardonner à ceux-là, et non à ceux-ci? Voici la raison qu'il en donne lui-même : *Tentaverunt me jam per decem vices*[1]. Ces malheureux ont déjà provoqué ma colère jusqu'à dix fois; qu'ils périssent donc tous. — Voyez-vous comme il tenait un compte exact des révoltes qu'il voulait supporter de la part des Hébreux, si bien qu'après la dixième il n'y eut plus de remède ; les instances, les prières, les larmes de Moïse, tout fut inutile. Il leur pardonna jusqu'à leur neuvième péché, mais le dixième une fois commis, il se montra implacable, et tous ceux qui étaient nés quelque temps avant la sortie d'Egypte moururent dans le désert. Il usa d'une sévérité bien plus rigoureuse encore à l'égard des peuples de Damas, de Gaza, de Tyr et d'Edom; car, s'il pardonna neuf fois aux Hébreux, il ne voulut pas même pardonner quatre fois aux autres. Rien n'est plus terrible sous ce rapport que le premier chapitre du prophète Amos. *Hæc dicit Dominus*. Voici ce que dit le Seigneur : Cieux, terre, mer, créatures, faites silence; c'est Dieu qui parle, écoutez la terrible vérité qu'il veut vous faire entendre : *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eam*[2]. Peuple de Damas, prenez-y garde, il y a un péché dont il est écrit par rapport à vous : *non convertam*, je ne le pardonnerai plus. C'est le Seigneur qui vous le dit en termes formels : le peuple de Damas commettra un premier crime, et je le lui pardonnerai; il en commettra un second, et je le lui pardonnerai; il en commettra un troisième, et je

(1) *Num. 14, 22.* (2) *Amos. 1, 13.*

Digitized by Google

le lui pardonnerai; mais s'il commet le quatrième, il n'y aura plus de pardon pour lui, et je le perdrai infailliblement : *Et super quatuor non convertam eum.* Commencez, mes frères, à ouvrir les yeux pour comprendre une si grande vérité. Jeune homme, vous qui avez déjà forgé une si longue chaîne d'iniquités par vos liaisons et vos fréquentations coupables, vos veilles et vos dissolutions, il y a aussi un péché que vous pouvez commettre, sur lequel il est écrit : *Non convertam.* Je ne le pardonnerai plus. Femme vaine, vous qui entretenez des relations dangereuses, au grand scandale de ceux qui en sont témoins, prenez-y garde; il y a un péché que vous êtes sur le point de commettre et qui porte cette inscription : *Non convertam*, Je ne le pardonnerai plus. Médisants, sensuels, vindicatifs, arrêtez le cours de vos crimes, c'en est assez, n'allez pas plus avant; car il y a un péché après lequel tout sera fini pour vous, et le terrible *non convertam* retentira à vos oreilles; toute espérance vous sera ôtée, et il n'y aura plus pour vous ni pitié, ni pardon, ni paradis. Comment ne pas craindre, ne pas trembler?

IV. Si vous n'êtes pas encore suffisamment convaincus, continuez à parcourir l'Ecriture. Jetez les yeux sur cet orgueilleux Pharaon, remarquez comme ce roi superbe et arrogant sort de l'Egypte avec une armée imposante afin de poursuivre le peuple d'Israël, lequel, ayant enfin brisé ses chaînes, traverse maintenant la mer Rouge. Il s'avance furieux et enflé d'orgueil, se promettant la victoire, une vengeance éclatante et les dépouilles des Israélites : *Persequar et comprehendam, dividam spolia, et implebitur anima mea*[1]. Voyez avec quelle audace et quelle témérité il s'élance dans ces routes qui se sont formées par miracle au milieu des

(1) *Exod. 15, 9.*

Digitized by Google

flots de la mer Rouge. Arrête, Pharaon, où vas-tu? Ne sais-tu pas que le Dieu d'Israël est tout-puissant? Ne l'as-tu pas éprouvé par tant de plaies et de fléaux dont il t'a frappé? Ne vois-tu pas que ces eaux ne restent suspendues que par un prodige? Ne réfléchis-tu pas que si tu y entres, tu périras? Comment ne redoutes-tu pas un pareil danger? Arrête, de grâce, arrête. — J'entends, dit Pharaon : je sais que le Dieu d'Israël est tout-puissant, je reconnais que les flots sont suspendus en l'air par miracle, mais je sais aussi que le Dieu d'Israël est plein de bonté et de miséricorde. Déjà il m'a châtié dix fois, mais à chaque acte de soumission de ma part il a retiré la main. Puisqu'il m'a déjà supporté dix fois, j'espère qu'il me supportera bien encore la onzième, et que sa clémence n'est pas prête à m'exterminer. Il descend donc dans les abîmes les plus profonds. Mais voici qu'une nuée noire, épaisse et d'un aspect épouvantable se forme dans l'air, et de ses flancs embrasés lance une grêle de foudres; bientôt on ne voit de tous côtés que des roues de chars renversés, des chevaux tués, des guerriers blessés, des membres épars, des cadavres flottants. Qu'on sonne la retraite! s'écrie alors Pharaon, d'une voix tremblante, et les traits bouleversés; fuyons, car le Seigneur, armé en faveur de nos ennemis, combat contre nous : *Fugiamus Israelem, Dominus enim pugnat pro eis contra nos*[1]. Cela dit, il fait volte-face et essaie de gagner le rivage à toute bride, mais il voit les flots se rejoindre pour opposer à sa fuite une barrière impénétrable; il ne peut ni avancer, ni reculer, toute issue lui est fermée, il va être englouti, il va périr. Oh! quelles transes, quel désespoir! Malheureux, ne te l'avais-je pas dit? Ce onzième crime était précisément celui que Dieu ne voulait plus

(1) *Exod. 14, 25.*

Digitized by Google

te pardonner, c'était celui sur lequel il était écrit : *non convertam.* — Jetez-vous, mondains, dans la mer orageuse du siècle, continuez votre vie criminelle ; le monde catholique n'est que trop infecté de vos abominations, les maisons particulières et les places publiques ne suffisent plus, on perd même le respect dû aux églises ; les mauvais lieux ne suffisent plus, on pénètre même dans la vigne d'autrui, et dans les asiles les plus sacrés ; partout on entend des blasphèmes, on voit des scandales, et entretemps vous allez répétant : Où sont les foudres de la colère de Dieu? J'ai péché, que m'est-il arrivé de fâcheux? *Peccavi, et quid mihi accidit triste*[1]? Ah! malheureux, ne savez-vous pas que le Très-Haut est un créancier patient? *Altissimus est patiens redditor*[2] ; il attend que vous ayez comblé la mesure des dettes, que son infinie bonté a résolu de tolérer : mais ce nombre une fois comblé, aussitôt la colère succède à la patience, la justice à la miséricorde ; il fait un seul compte de toutes vos dettes et tout se paie par une solde générale : *Subito veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te*[3]. C'est ainsi qu'il a fait avec Pharaon, c'est ainsi qu'il fera avec vous. Comprenez donc bien cette grande vérité, savoir qu'une fois que vous aurez commis ce péché que Dieu ne veut plus pardonner, il n'y aura plus de salut pour vous, votre damnation sera assurée et sans remède.

V. Mais quel serait bien, me dites-vous, ce grand péché que Dieu ne veut plus pardonner? — Hélas! que me demandez-vous là? Nous voici arrivés au point le plus terrible de ce sermon. Nous savons très-bien qu'il y a un nombre de péchés déterminé pour chacun de nous dans la pensée de Dieu, comme on le voit clairement dans les saintes Ecritures ; mais ce nombre n'est

(1) *Eccli. 5, 4.* (2) *Ib.* (3) *Ib. v. 9.*

Digitized by Google

pas le même pour tous : il est plus grand pour l'un, plus petit pour l'autre, selon qu'il plaît à Dieu, qui, étant le maître de ses grâces, use de miséricorde envers qui il veut, et endurcit qui bon lui semble : *Cujus vult misereatur, et quem vult indurat*[1]. Pour vous faire une idée de cette vérité, figurez-vous, par exemple, quatre enfants venant au monde en ce moment. Dieu prévoit avec l'œil de sa prescience infinie que tous quatre, arrivés à l'usage de la raison, s'abandonneront au péché. Eh bien! représentez-vous, selon notre mode de concevoir les choses, que Dieu se dise en lui-même sur chacun de ces enfants : A Pierre, je pardonnerai jusqu'à mille péchés; s'il en commet un de plus, il n'y aura plus pour lui ni pardon, ni miséricorde; à Paul, je pardonnerai cent péchés, un seul de plus, je cesse de pardonner et de faire miséricorde; à François, je pardonnerai jusqu'à cinquante péchés, s'il en commet un de plus, il n'y aura plus ni pardon, ni miséricorde pour lui; pour Antoine, je ne veux pas même lui en pardonner un seul, dès le premier péché il est perdu. — Ne vous étonnez pas, mes frères, que Dieu ait une mesure si étroite pour quelques-uns : n'a-t-il pas usé de cette rigueur avec les anges rebelles dans le ciel? Ne les a-t-il pas précipités tous dans l'abîme dès le premier péché qu'ils ont commis? N'a-t-il pas agi de même avec ce jeune homme dont on a plaint cent fois le sort du haut de la chaire, lequel s'étant maintenu pur et sans tache jusqu'à l'âge de seize ans, fut frappé par la colère de Dieu au premier péché d'impureté qu'il commit? N'a-t-il pas fait la même chose avec cet enfant de cinq ou six ans, dont parle saint Grégoire, au quatrième livre de ses Dialogues, lequel devançant l'âge par sa malice, et connaissant très-bien le mal qu'il faisait, pour je ne sais quel

(1) *Rom. 9, 18.*

Digitized by Google

refus qu'il avait essuyé de la part de son père qui le tenait par la main, se mit à blasphémer le saint Nom de Dieu, et fut emporté par les démons en enfer, où il continuera à blasphémer tant que Dieu sera Dieu? Voyez combien la mesure des péchés fut petite pour cet enfant, puisque ce blasphème fut peut-être le premier et le dernier péché qu'il ait commis. Il y a à trembler sur ce point! Il en est du nombre de nos péchés à peu près comme du nombre de nos jours : ceux-ci sont aussi comptés dans la pensée de Dieu : *Numerus mensium ejus apud te est*[1] : l'heure marquée par Dieu une fois arrivée, on meurt, de même aussi le péché, qui, dans la prédétermination divine, doit être le dernier, une fois commis, on tombe en enfer. De plus, les jours dont se compose la vie ne sont pas départis à tous en nombre égal; l'un en a plus, l'autre moins, sans que personne sache quel est le nombre des siens : ainsi Dieu n'a point déterminé de pardonner à tous un égal nombre de péchés, mais plus à l'un et moins à l'autre, sans que nul ne sache le nombre des siens. Enfin, de même que Dieu étant le maître de la vie, peut, sans faire injure à l'homme, le faire mourir dès le premier jour; ainsi, étant le maître de ses grâces, il peut, sans faire injure au pécheur, le perdre dès le premier péché commis. Comprenez-vous? Or, ce point de doctrine si important une fois solidement établi, je vous demande, pécheurs, mes frères, où vous en êtes de la mesure de vos péchés? Qu'en savez-vous? Qui sait si tel péché que vous avez confessé dans votre dernière confession n'est pas le dernier que Dieu ait résolu de vous pardonner, et si, par conséquent, le premier que vous commettrez n'est pas le péché fatal qui doit vous précipiter en enfer? Croyez-moi, je tremble pour vous,

(1) *Job. 14, 5.*

Digitized by Google

je suis tout palpitant d'effroi en réfléchissant au péril immense que vous courez. Ne vous y trompez pas, mon cher frère, ce péché que vous méditez de commettre ce soir, dans telle réunion où vous êtes attendu, ou bien dans quelques jours, ou après le carême, avec telle personne à qui vous avez dit : nous nous reverrons après Pâques, ce péché-là, dis-je, pourrait bien être celui à la suite duquel Dieu vous retirera sa grâce. Ce n'est pas, remarquez-le bien, que le pécheur, aussi longtemps qu'il jouit de la vie et de la liberté, ne puisse toujours, avec la grâce suffisante, revenir des plus grands égarements : la théologie dit le contraire; mais c'est que, la mesure fixée pour le pardon étant comble, il faut que le coupable, au premier péché qu'il commet encore, soit frappé soudain et meure subitement, comme il arriva à un jeune homme de Florence qui allait frapper à la porte d'une maison avec une intention criminelle. On lui dit que la personne qu'il demandait était absente, mais qu'elle ne tarderait pas à rentrer. S'il en est ainsi, dit ce malheureux, j'attendrai. Mais Dieu, qui comptait ses pas, répliqua : Et moi je n'attendrai pas; et il le foudroie d'un coup d'apoplexie qui l'étend raide mort : la femme qu'il était venu voir ne trouva en rentrant qu'un cadavre glacé, étendu par terre. Vous voyez donc que Dieu ne pardonne plus lorsque les péchés ont atteint certaines limites : ou le pécheur est frappé tout à coup, ou il meurt à l'improviste, ou il perd l'usage de ses sens, ou enfin Dieu lui tourne le dos, l'abandonne, l'endurcit, lui retire son assistance efficace, si bien que, l'esprit aveuglé et la volonté obstinée, s'il reste en vie, sa vie n'est plus qu'un noviciat de l'enfer, et arrivé au moment de la mort, quoique ayant la grâce suffisante pour se convertir, il ne se convertit point, il meurt dans le péché et tombe dans l'abîme.

VI. Mais, mon père, me dira quelqu'un, nous savons

Digitized by Google

pourtant bien que la miséricorde de Dieu est infinie, et que, par conséquent, elle surpasse infiniment toutes les iniquités possibles. — La miséricorde de Dieu est infinie? Je distingue : elle est infinie en soi, comme s'expriment les théologiens, *ad intra*, d'accord; elle est infinie extérieurement, *ad extra*, de telle sorte qu'elle produise des actes infinis de pardon, je le nie. L'immensité de Dieu est aussi infinie; occupe-t-elle pour cela des lieux infinis? La providence de Dieu est infinie, a-t-elle fait pour cela des décrets en nombre infini? La puissance de Dieu est infinie, a-t-elle pour cela créé des mondes infinis? Non, il a, au contraire, donné à toutes ses œuvres extérieures un certain poids, un nombre et une mesure. Il a déterminé d'avance combien de brins d'herbe, ni plus ni moins, pousseront dans un champ, combien de grains de sable couvriront les rivages de la mer, jusqu'à quel point arriveront les flots de la mer et où ils se briseront : *Hic confringes tumentes fluctus tuos*[1]. Ainsi la miséricorde de Dieu est infinie; mais elle ne pardonne pas une infinité de fois : elle ne pardonne donc qu'un nombre de fois déterminé et pas davantage; elle a aussi fixé les limites où doivent s'arrêter les flux et les reflux d'une conscience livrée à l'iniquité, et elle se heurtera enfin contre un péché que Dieu pourrait pardonner, mais qu'on fait il ne pardonnera pas. Si parmi vous il en est qui ne comprennent pas cette théologie, ou cette conduite de la miséricorde de Dieu à l'égard d'un pécheur, ils peuvent s'en mettre une image sous les yeux. Descendez un seau dans les puits jusqu'à ce qu'il touche l'eau, vous le voyez d'abord flotter légèrement à la surface, se balançant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puisant chaque fois un peu d'eau, néanmoins, il se soutient encore quelque temps, jusqu'à ce

(1) *Job. 38, 11.*

Digitized by Google

qu'une dernière goutte comblant la mesure, il se précipite au fond et ne paraît plus. La même chose arrive au pécheur qui, selon la parole du saint homme Job, « boit l'iniquité comme l'eau : » *bibit quasi aquam iniquitatem*[1]; il commet un péché, et la miséricorde de Dieu le tient au-dessus de l'abîme ; il en commet un second, elle le soutient encore ; il en commet un troisième, un quatrième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il en ait tant commis, ou qu'il ait bu coup sur coup tant d'iniquités, que la mesure en est comble ; une dernière goutte arrive, il commet un dernier péché, et voilà que la miséricorde divine le laisse tomber au fond de l'enfer, d'où il ne sortira plus jamais. C'est ce que le prophète Ezéchiel a voulu vous signifier par cette sentence qui perce comme un trait le cœur des pécheurs : *Venit dies in tempore iniquitatis præfinita*[2] ; « Le jour marqué d'avance pour mettre un terme à vos iniquités est venu. » Pécheur, il commence à poindre peut-être, ce jour ténébreux, le plus malheureux de tous les jours, où tu vas commettre ce péché fatal, ce péché décisif qui doit lasser la miséricorde de Dieu et donner un libre cours à sa justice : le premier pas que tu feras ensuite, ce sera une mauvaise mort, et cette mort sera suivie d'une éternité épouvantable. N'entendons-nous pas retentir tous les jours de ces coups de la justice de Dieu, quoique sans les comprendre ? Un tel, la nuit dernière, a été frappé d'apoplexie, il est mort ; un tel a été assassiné en revenant du théâtre, du bal, d'un lieu de divertissement, d'une soirée. Mais combien de fois, me dis-je, n'en était-il pas revenu sain et sauf ? Pourquoi donc est-ce dans cette nuit, à cette heure, qu'il est tombé mort, ou qu'il a été tué ? C'est que les péchés qu'il commettait les nuits précédentes remplissaient peu à peu la mesure, et que le

(1) *Job. 15, 16.* (2) *Ezech. 21, 25.*

Digitized by Google

péché de cette nuit a été la dernière goutte qui y a mis le comble. C'a été le péché fatal qui ne devait plus être pardonné, et qui l'a précipité dans l'abîme. Hélas! dit Denis le chartreux, combien d'hommes qui, eu égard à leur constitution naturelle et à la vigueur de leur santé, devraient vivre longtemps et arriver à une heureuse vieillesse, et se voient emportés à la fleur de l'âge, comme dit le saint homme Job : *Antequam dies ejus impleantur peribit*[1]; quelle en est la cause? C'est qu'ils ont plutôt comblé la mesure de leurs péchés que celle de leurs jours, en sorte que l'une accélère l'autre. Ces morts imprévues dont on entend parler si souvent de nos jours, sont parfois des châtiments par lesquels Dieu punit ce funeste péché qu'il ne veut plus pardonner, et qui, à peine commis, ôte au pécheur, non-seulement l'espoir de se convertir, mais souvent aussi la vie : *Sæpe enim homines propter peccata moriuntur, quando videlicet impletæ sunt iniquitates eorum; unde scriptum est : Antequam impleantur dies ejus peribit.* N'avez-vous pas encore achevé de comprendre cette grande vérité? Voulez-vous mourir vite? Commettez beaucoup de péchés. Voulez-vous vous damner vite? Commettez beaucoup de péchés. Plus vous en commettrez, plus tôt aussi vous mourrez et vous vous damnerez.

VII. J'entends, pécheurs, le langage diabolique que vous tenez : Dieu est bon, je puis donc donner carrière à mes passions. — O impiété inouïe! Dieu est bon, c'est très-vrai, ce principe est incontestable ; donc je puis me livrer à mes passions; c'est la plus fausse de toutes les conséquences. Raisonner de la sorte, c'est fouler aux pieds la raison, faire injure à l'auteur de la grâce et se rendre indigne de la miséricorde de Dieu. Dieu est bon,

(1) *Job. 15, 32.*

Digitized by Google

donc je puis me livrer à mes passions! Ainsi vous voudriez que Dieu vous jetât la bride sur le cou en disant : Allez, péchez tant qu'il vous plaira, moi je ne cesserai de prendre patience. Mais il n'en est pas ainsi, vous dit Origène : « De même que Dieu a tout disposé avec nombre, poids et mesure, ainsi sa patience a une mesure déterminée : » *Sicut omnia disposuit Deus in numero, pondere et mensura, ita patientiæ ejus certa mensura est.* Dieu a fait ses comptes avec soin, mes bien-aimés, il a compté jusqu'aux cheveux de notre tête, dont le nombre est fixé; à plus forte raison a-t-il compté les péchés de notre cœur, et arrêté le nombre de ceux qu'il pardonnerait; sa patience ira jusqu'à un certain point, il est vrai; mais la limite fatale une fois atteinte, c'en est fait, on n'y peut plus rien. Vous le savez bien; lorsque tel de vos parents est mort, après avoir consulté tous les médecins, perdu votre temps et votre argent à rechercher tous les remèdes les plus rares et les plus efficaces, et tout cela sans succès : Hélas! avez-vous dit, quand l'heure a sonné, les médecins et les remèdes ne servent plus de rien. Il en est précisément de même quand vous avez commis ce funeste péché que Dieu a résolu de ne plus pardonner; c'en est fait, les sacrements eux-mêmes ne profitent plus. Comment cela? Voici comment : ou l'on ne se confesse plus, ou si on le fait, on le fait mal, et d'une façon ou d'autre on se damne. C'est ce qui arriva à un jeune homme, lequel, touché par un sermon, résolut de changer de vie. Il songea d'abord à mettre ordre à sa conscience par une bonne confession générale; à cette fin, il écrivit tous ses péchés sur une feuille de papier, et l'ayant mise en poche, il se dirigea vers l'église, pour pleurer aux pieds d'un confesseur la mauvaise vie qu'il avait menée. Mais il n'eut pas soin d'éviter cette maison maudite où il avait tant de fois foulé aux pieds la grâce de Jésus-Christ;

Digitized by Google

passant donc dans la rue où elle était située, il fut assalli d'une violente tentation, qui tout en aiguillonnant sa convoitise, l'attirait doucement dans le piége en lui insinuant ce raisonnement : Aussi bien j'en ai par centaines à confesser de ces sortes de péchés, un de plus ou de moins, peu importe; je puis bien me satisfaire une dernière fois. Ce fut en effet la dernière; car en sortant de cette infâme maison, il reçut de la main de son rival, qui le guettait, un coup de stylet dans le cœur et tomba raide mort, sans pouvoir seulement proférer le nom de Jésus ; ainsi avec sa confession générale en poche il se damna : c'est qu'à la liste il manquait ce dernier péché pour compléter le chiffre que Dieu avait fixé, ce péché final qui ne méritait plus de pardon. Dieu lui avait inspiré la bonne volonté de se convertir; il ne le fit pas : voilà le péché qui ne devait plus se compter, ou, pour mieux dire, qui finit le compte de ce malheureux.

VIII. Faisons ici une halte, mes chers frères, et puisque Dieu a si bien fait ses comptes, je voudrais que nous fissions aussi les nôtres. Je m'adresse spécialement à ceux qui font leurs pâques par habitude, comme ils avaleraient un morceau de pain, et sont toujours au même point; voici comment ils raisonnent : Dix péchés de plus ou de moins ne marquent pas ; nous en avons tant à confesser qu'il importe peu d'en avoir dix de plus ou de moins à déclarer; et puis péché confessé, péché pardonné. — Ah! les malheureux! ne savez-vous pas que ces dix péchés, Dieu les a comptés un à un? Je veux bien vous accorder qu'ils aient été pardonnés, malgré cela, ils entrent en compte pour former la somme fatale après laquelle il n'y a plus de pardon. C'est pourquoi l'Ecriture nous dit de n'être pas sans crainte, même au sujet des péchés pardonnés : *De propitiato peccato noli esse sine*

Digitized by Google

metu[1]. Péché confessé, péché pardonné! Dites mieux : péché confessé, péché compté. Si quelqu'un disait : dix années de plus ou de moins ne sont rien, ne dirait-il pas une folie? Oui, certes; car plus nous vivons, plus nous approchons du terme fatal de nos jours; et avoir vécu dix années de plus, c'est être d'autant plus rapprochés de la mort. Ainsi un pécheur, plus il pèche, plus il s'approche de l'enfer, parce qu'il approche toujours davantage de cette somme de péchés, après laquelle il n'y aura plus de miséricorde pour lui. — Mais qui vous a dit, père, que je sois si près de ce péché final qui ne se pardonne plus? — Je réponds : Qui vous a révélé à vous que vous en êtes encore éloigné, et qu'il vous reste encore beaucoup de péchés en blanc à commettre? Avez-vous l'ombre d'une raison positive, sur laquelle vous puissiez fonder une espérance si douteuse? Avez-vous pénétré dans les abîmes secrets de la prédestination? Avez-vous jeté un regard dans le livre scellé des élus et des réprouvés? Et puis, qui est-ce qui parle ainsi? N'est-ce pas vous, misérable pécheur? Quoi! après tant de turpitudes, tant d'abominations, après avoir lâché la bride à toutes vos passions, après avoir fait les blessures les plus profondes à votre âme, à la réputation du prochain, à l'honneur de Dieu, après les mille désordres d'une vie impie, sacrilége, scandaleuse, vous vous estimez encore en crédit de temps pour commettre de nouveaux péchés? il vous semble que vous n'avez pas encore suffisamment abusé de la patience de Dieu? Cependant si je vous demandais ici, mon pauvre frère, de combien de péchés vous vous sentez l'âme chargée, n'est-il pas vrai que vous pourriez porter la main à la tête, et dire avec le prophète : Mon père, j'ai plus de péchés sur la conscience, que je n'ai de cheveux

(1) *Eccli. 5. 5.*

Digitized by Google

sur la tête : *Iniquitates meæ multiplicatæ sunt super capillos capitis mei*[1] ? Mais dans ce cas, vous êtes donc vieux dans la voie de l'iniquité, je veux dire que vous êtes près de ce péché final qui ne se pardonne plus. En effet, s'il est vrai qu'un jeune homme, à la fleur de l'âge, peut mourir bientôt parce que nul ne sait le sort qui l'attend, il est incontestable qu'un vieillard décrépit n'a plus beaucoup de temps à vivre : ainsi un pécheur, après quelques péchés, peut se trouver près du dernier ; mais un pécheur tel que vous, qui a une charge de péchés sur les épaules, est tout à fait sûr de n'être pas loin de ce redoutable péché qui ne mérite plus de pardon. Car enfin plus on charge une barque, plus elle est en danger de sombrer ; de même, plus on pèche, plus on est près de se damner. Or, dites-moi si ce terrible péché était celui que vous avez intention de commettre ce soir, ou dans quelques jours, ou après Pâques ? Vous me répondez que ce peut être le dernier, mais qu'il peut aussi ne l'être pas. Mais s'il l'était ? s'il l'était ? Ah ! mon pauvre frère, me voici prosterné à vos pieds pour vous demander une grâce, uniquement dans votre intérêt : désormais, quand le démon vous tentera de commettre quelque péché mortel, et que vous serez en balance entre le consentement et la résistance, lorsque vous sentirez cette révolte des sens, cette inclination mauvaise, arrêtez-vous un instant, je vous en conjure, et dites : Ce péché que je vais commettre est peut-être celui qui comblera la mesure et que Dieu ne me pardonnera plus : dans ce cas, si je le commets, je suis damné. Que d'âmes se sont maintenues dans la grâce avec ce frein ! Comme je passais, il n'y a pas longtemps, dans un lieu où nous avons donné la mission, une jeune fille qui m'avait fait sa confession générale vint me trouver, et me dit toute

(1) *Ps. 39, 13.*

Digitized by Google

joyeuse : Mon père, depuis la mission, je n'ai plus commis un seul péché mortel. — Et comment avez-vous fait, ma chère fille, lui dis-je, parmi tant d'occasions et de tentations? — Ah! mon père, j'ai toujours retenu ce sermon sur le nombre des péchés, et lorsque j'étais tentée, je me disais : si jamais ce péché était celui que Dieu a résolu de ne plus me pardonner, et que je vinsse à le commettre, je suis damnée; et de la sorte je n'ai plus péché. — Essayez ce moyen efficace, pécheur, mon frère, essayez-le : je vous demande cette grâce, les maintes jointes et les genoux en terre. Vous me l'accordez? Dieu en soit béni! Vous saurez par expérience la force de cette batterie que nous avons dressée aujourd'hui contre l'enfer. Oh! quelle brèche cette terrible vérité a faite dans le cœur des pécheurs!...

IX. Doucement de grâce, j'entends un pauvre pécheur qui soupire : Hélas! s'écrie-t-il tout troublé par les remords de sa conscience, qui sait, mon père, si je ne suis pas déjà arrivé à ce terme fatal, et si malgré ma confession je ne vais pas me damner, à cause que ma confession, par ma faute, ne vaudra rien? — A cela je ne puis répondre qu'en haussant les épaules : « Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : » *Nemo scit an odio vel amore dignus sit*[1]; par conséquent nous avons tout sujet de craindre. Craignez donc, vous d'abord, âmes vertueuses, innocentes, car, selon la remarque d'auteurs très-graves, Dieu, régulièrement parlant, tolère un moins grand nombre de péchés de la part de ceux qu'il a favorisés de plus de grâces et de lumières, par la raison que chez ces âmes privilégiées chaque péché emprunte un degré de malice de plus à l'ingratitude plus grande qu'elles témoignent à Dieu, et à leur plus grande résistance aux lumières célestes. Crai-

(1) *Eccle. 9, 1.*

Digitized by Google

gnez donc, âmes vertueuses, que le premier péché ne soit aussi pour vous le dernier, comme il le fut pour les anges rebelles. Mais craignez bien plus encore, vous pécheurs, qu'après une vie lourde de crimes, le jour de la consommation de l'iniquité ne soit proche, je veux dire le jour du péché final qui brisera le cours des miséricordes divines. Craignez, pécheurs, craignez. Y a-t-il d'ailleurs parmi vous quelque âme déjà abandonnée de Dieu ; je ne le sais ni ne puis le savoir. Ce que je sais, c'est qu'il ne manque pas de signes qui permettent de le conjecturer ; cependant je crois pouvoir dire pour votre consolation que tous ceux qui, en ces saints jours de carême, sont rentrés en grâce avec Dieu, ont cessé leurs fréquentations dangereuses, ont restitué le bien d'autrui, se sont réconciliés avec leurs ennemis, en un mot, ont mis ordre à leur conscience par une bonne et sainte confession, que tous ceux-là, dis-je, doivent avoir confiance que pour eux la mesure des péchés n'est pas encore comblée, et voici pourquoi : c'est que Dieu leur ayant accordé une grâce si excellente, une grâce qui a triomphé de leur cœur, une grâce qui, en dépit de leurs répugnances, leur a donné la force de révéler ce péché caché, de refréner cette passion violente, c'est un signe évident qu'il y a encore pour eux miséricorde et salut, et que le jour de la consommation de l'iniquité n'est pas encore arrivé. Mais s'il en est quelques-uns qui, en entendant ces vérités, ne font que s'endurcir de plus en plus, et insensibles au spectacle d'un peuple pénétré de componction, ne rentrent pas en eux-mêmes et persévèrent dans leur mauvaise vie, à ceux-là ce n'est point à moi à répondre : qu'ils portent eux-mêmes la main à la poitrine, et ils sentiront qu'ils ont un cœur de pierre. Qu'ils tremblent donc dans la crainte que non-seulement la mesure de leurs péchés ne soit comble, mais encore que la mesure

Digitized by Google

des grâces ou des avertissements ne soit près de l'être, si elle ne l'est déjà. Ames malheureuses, je n'ai que des larmes amères à vous donner. Laissez-moi reprendre haleine.

†

SECOND POINT.

X. La grande miséricorde de Dieu est combinée avec sa justice de telle sorte qu'elle ne soit pas un encouragement pour les pécheurs. Infinie en soi, mais non dans ses manifestations extérieures, elle ne pardonne pas des péchés infinis en nombre; elle en pardonne autant et pas davantage. Or, elle compte les grâces de la même manière qu'elle compte les fautes, et de même que le péché final une fois commis, il n'y a plus de miséricorde pour le pécheur, ainsi la quantité de grâces déterminée une fois reçue à pure perte, il n'y a plus, pour celui qui en a abusé, de ces grâces efficaces et surabondantes. Et ici prêtez-moi votre attention. Toute grâce surnaturelle, comme le nom l'indique, est un don gratuit, auquel la nature n'a aucunement droit. Quant a la grâce qu'on nomme efficace, c'est un don hors ligne, c'est-à-dire que parmi les dons gratuits, elle est spécialement privilégiée, de sorte qu'on peut l'appeler grâce sur grâce : *gratia super gratiam.* Or, ces grâces de choix se distribuent avec nombre, poids et mesure : *in pondere, numero et mensura;* et si l'on néglige de correspondre à la dernière, Dieu n'appelle plus, n'avertit plus, il abandonne le pécheur à son misérable sort. Ce sont des grâces spéciales de Dieu que certaines impulsions extraordinaires, certaines inspirations puissantes, certaines craintes et appréhensions salutaires de la mort, du jugement, de l'éternité, certaines impressions particulières qu'on éprouve en entendant un ser-

Digitized by Google

mon qui touche, en voyant un mort, en apprenant un accident tragique. Or, le nombre de ces avertissements, de ces inspirations intérieures, de ces impressions particulières, est déterminé d'avance dans la pensée de Dieu; il a résolu d'en donner autant et pas davantage : « Vous m'avez accordé la vie et la miséricorde, » disait le saint homme Job : *Vitam et misericordiam tribuisti mihi*[1]. Voyez, reprend saint Grégoire, comme la vie de l'homme et la miséricorde de Dieu marchent de concert : *vitam et misericordiam*. De même que ce serait folie de se promettre des années sans fin de vie, de même aussi c'est être insensé que d'espérer des miséricordes sans fin, des avertissements, des inspirations sans fin. Les jours, les moments mêmes de notre vie sont comptés ; nous en aurons tant, ni plus, ni moins; la miséricorde divine a compté et mesuré également ses grâces : elle en donnera tant et pas davantage. Et de même que nos années une fois écoulées, il n'y a plus de vie pour nous; ainsi tant de grâces une fois reçues en vain, il n'y en a plus pour nous : tant d'inspirations et pas davantage; tant d'avertissements et pas davantage, et si l'on ne correspond pas au dernier, c'en est fait de nous pour toujours. Or, mon pauvre pécheur, permettez que je vous dise ici deux mots à l'oreille : si le sermon de ce matin était le dernier avertissement pour vous? si c'était le dernier? Ecoutez-moi bien : si le sermon de ce matin est le dernier avertissement pour vous, et que vous n'en profitiez pas, que vous ne vous convertissiez pas, la foudre est prête à éclater, vous êtes damné...

XI. Allons donc! pourquoi me susciter tant d'inquiétudes méticuleuses? Il n'est pas possible, mon père, que le sermon de ce matin soit le dernier avertissement

(1) *Job. 10, 12.*

Digitized by Google

pour moi. J'ai eu plus d'une fois des inspirations semblables, des mouvements intérieurs, et quoique je n'y aie pas correspondu, j'en ai toujours éprouvé de nouveaux. La miséricorde de Dieu est grande, elle ne peut être restreinte dans des limites si étroites, non, non, cela n'est pas possible. — Comment! cela n'est pas possible? Prenez en main l'Evangile, et remarquez comme parmi les vignerons, les uns furent appelés au travail dès le point du jour, les autres à l'aurore, les autres à la troisième heure, les autres à la neuvième, d'autres au coucher du soleil. Or, les interprètes font observer que ceux qui furent appelés une fois et n'y répondirent point, ne le furent pas une seconde fois; le maître de la vigne en trouva et en appela d'autres. Il est donc prouvé par l'Evangile que pour quelques-uns le premier appel a été aussi le dernier. Nous pouvons donc conclure à plus forte raison, que le dixième, le vingtième appel pourrait bien être le dernier; à bien plus forte raison encore qu'il pourrait en être ainsi de l'invitation que Dieu vous adresse ce matin par ma bouche, et qui est peut-être la centième, la millième que vous avez reçue, puisque depuis tant d'années il vous appelle tous les jours à la pénitence. Comment donc osez-vous dire que l'avertissement de ce matin ne saurait être le dernier? Que dites-vous, que répondez-vous? — Je réponds que Dieu est miséricordieux... — J'entends. J'ai affaire à un adversaire qu'il faut convaincre par ses propres armes et percer de sa propre épée. Eh bien! je soutiens que c'est précisément parce que Dieu est miséricordieux qu'il cessera probablement de vous appeler si vous ne vous rendez pas ce matin. Encore un moment d'attention et je finis. Saint Paul et son disciple Timothée s'en vont répandre la semence de l'Evangile par le monde, et l'Esprit-Saint leur défend de prêcher en Asie : *Vetati sunt a Spiritu Sancto loqui verbum Dei*

Digitized by Google

in Asia[1]. Pourquoi cette défense? Le vénérable Bède nous en indique la raison : c'est que le Seigneur connaissait par une longue expérience, l'obstination de ces peuples, et savait très-bien que, loin de profiter de la prédication de saint Paul, ils l'auraient méprisé, et en conséquence voulut leur épargner une nouvelle infidélité et des châtiments plus sévères; de sorte que cette défense fut, à le bien prendre, un trait de la miséricorde de Dieu : *Deus qui novit corda, beneficii gratia, doctorem removit ab Asia; ne cor iniquum de contempta prædicatione gravius judicetur.* Maintenant je vous tiens, pécheur : cette nouvelle grâce, cette nouvelle inspiration, ce nouvel avertissement que vous attendez, ou vous l'espérez par justice, ou vous l'espérez par miséricorde; ce ne peut être par justice, car vous n'y avez pas droit; ce ne peut être davantage par miséricorde; car le Seigneur ayant fait une longue expérience de la dureté de votre cœur, sait parfaitement que malgré toutes ses inspirations, tous ses avertissements, vous ne vous convertirez pas, et il croira, dans sa miséricorde, vous faire une grande faveur en ne vous appelant plus, et en vous laissant courir à votre perte avec moins de péchés sur la conscience, pour n'être pas obligés de vous châtier plus sévèrement pendant toute l'éternité. Il est donc non-seulement possible, mon pauvre frère, mais probable même que l'avertissement de ce matin est le dernier pour vous, et que si vous ne vous convertissez pas aujourd'hui, vous ne vous convertirez jamais plus. Quelle perspective! vous voilà serré de bien près, pauvre pécheur. N'ai-je pas raison de dire que vous êtes sur le point d'être enrôlé parmi les réprouvés? Ah! mon enfant, que faites-vous? Vite, de grâce, vite, courez aux pieds d'un bon confesseur,

(1) *Act. 16, 6.*

Digitized by Google

finissez-en enfin. Combien d'années y a-t-il que Dieu vous attend à la pénitence? Combien de péchés a-t-il déjà supportés de votre part? Combien de saintes inspirations, combien d'avertissements vous a-t-il envoyés? Voulez-vous mépriser encore l'amoureuse invitation de ce matin? Ah! non, à Dieu ne plaise! mon cher frère, venez vous jeter aux pieds de ce crucifix.

XII. Mais avant de laisser votre cœur éclater en sanglots, je voudrais vous voir pénétré d'un vif désir d'agir sérieusement, et pour cela je voudrais vous voir imiter le trop fameux Abailard, qui, après avoir mené une vie criminelle, fut converti par une vision effrayante que Dieu lui envoya. Il lui sembla être conduit jusqu'en enfer, et là il vit que l'on était occupé à construire diverses maisons de feu ; quelques-unes n'avaient encore que les fondements, pour d'autres les murs commençaient à s'élever, et il y en avait une qui était presque achevée, il n'y manquait plus qu'une seule brique. Il demanda pour qui était cette maison. — Elle est destinée à Pierre Abailard, lui répondit-on. — Qu'est-ce à dire qu'il n'y manque qu'une seule brique? — Cela veut dire qu'il ne manque plus qu'un seul péché à tous ceux qu'il a commis pour combler la mesure : ce péché commis, il sera à nous pour toute l'éternité. — Abailard s'étant réveillé de sa vision, se dépouilla des habits précieux qu'il portait, se couvrit d'un sac, fit une bonne confession générale, et pendant un mois entier il ne manqua pas un jour de s'enfermer seul dans sa chambre pour se donner, au pied de son crucifix, la plus rude et la plus sanglante discipline qu'il pût supporter. A la fin ce crucifix versa miraculeusement du sang, et l'en ayant arrosé, il lui dit d'une voix claire : Pierre, que ce sang te soit un gage de ton salut. A ces mots, le fervent pénitent fondit en larmes, et encouragé par la voix de Dieu, il continua à mener une vie sainte et mortifiée.

Digitized by Google

Ah! mon pauvre pécheur, à quel point en est votre maison en enfer? Vous et moi nous avons entassé bien des péchés, il est à croire que nous approchons du faîte, qu'il n'y manque plus que quelques pierres, je veux dire quelques péchés, et plaise à Dieu que le premier péché que nous aurions le malheur de commettre ne soit pas le péché final qu'il a résolu de ne plus pardonner! Ah! si nous n'avons pas le courage d'imiter Abailard en nous flagellant tous jusqu'au sang, au moins versons tous un torrent de larmes au pied du crucifix que voici; au moins frappons-nous la poitrine, demandons pardon de tant d'iniquités. Venez tous ici, mes chers frères, jetons-nous aux pieds de Jésus, ou plutôt entre ses bras étendus sur la croix pour notre amour, et faisons tous une véritable conversion. Quant à moi, mes frères, je veux me convertir tout de bon aujourd'hui. Que celui qui veut me tenir compagnie entre dans mes sentiments; que celui qui n'y est pas disposé garde le silence et n'ose ouvrir la bouche; car on ne se moque pas de Dieu : ce qu'on lui dit, il faut le dire du fond du cœur et sincèrement. Ainsi donc que celui-là seul qui veut sérieusement se convertir, dise comme moi à haute voix : O mon doux Jésus, pardon, pitié, miséricorde au nom de ces plaies sacrées, de ce sang, de cette croix; pitié, pardon, miséricorde! je me repens de tout mon cœur, oui, de tout mon cœur, ô mon souverain bien, mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur, mon Sauveur, mon Jésus! pitié, pardon, miséricorde; je ne veux plus pécher, non, jamais plus, jamais plus. — Ah! mes bien-aimés, avec quelle froideur nous détestons nos péchés! Et si pourtant cet acte de contrition devait être le dernier, avec quelle ferveur ne voudrions-nous pas l'avoir fait? Ne voudrions-nous pas avoir pleuré nos péchés avec des larmes de sang, comme le fit Abailard pénitent, lui qui s'ensanglantait de la tête

Digitized by Google

aux pieds? Allons, si nous n'avons pas le courage de verser du sang, versons au moins des larmes ; frappons-nous tous la poitrine de nouveau, demandons tous pardon à ce divin Sauveur, cloué à la croix : Pardon, ô mon doux Jésus, pardon. — Je veux gagner aujourd'hui ce pécheur, qui, en entendant le sermon, s'est senti le cœur touché, a éprouvé un violent mouvement intérieur, une forte inspiration : c'est vous, oui, vous, mon frère, que Dieu veut sauver, c'est vous que je veux avoir. Ah! frappez-vous la poitrine, demandez pardon, et décidez-vous à changer de vie. Voici Jésus qui vous tend les bras. Mais que dis-je? un seul pécheur c'est trop peu ; je veux que tous ce matin, contrits et pénétrés de douleur, nous ne cessions d'invoquer la miséricorde divine : Pitié, ô mon Dieu! pardon, miséricorde, etc. Ce n'est pas assez : il faut une généreuse résolution de changer de vie et de faire une sainte confession. Jetez tous un regard d'amour sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, et promettez-lui de ne pas laisser passer le jour présent sans commencer à écrire cette confession, et sans aller trouver un bon père spirituel qui vous assiste. Et afin que votre conversion soit solide et durable, il faut que vous sortiez d'ici tout à fait convaincus de cette vérité, que nous enseignent d'ailleurs les saints, savoir que Dieu a coutume, lorsqu'il est sur le point de frapper un pécheur qui touche à son dernier péché, de lui envoyer quelque secours extraordinaire afin qu'il se convertisse ; et s'il ne se convertit pas, il le frappe. C'est réellement un secours extraordinaire que cette inspiration puissante, ce mouvement intérieur que vous avez ressenti au fond du cœur en entendant ce sermon : Dieu vous a amené à l'église, Dieu vous a fait entendre sa parole pour en empêcher plusieurs d'entre vous de commettre les quelques péchés qui manquent encore pour achever leur maison en enfer ; s'ils les commet-

Digitized by Google

tent, c'en est fait pour toujours. Ah! mes bien-aimés, me voici encore une fois à vos genoux pour implorer la grâce que je vous ai déjà demandée : quand le diable vous tentera, et peut-être sera-ce aujourd'hui même, arrêtez-vous un instant, et dites : Ce péché que je vais commettre est peut-être celui que Dieu a résolu de ne me plus pardonner ; et dans ce cas, si je le commets, je suis damné. — Ah! n'oubliez jamais plus une vérité si importante : souvenez-vous de cette dernière brique, souvenez-vous de ce dernier péché, et je suis certain que vous ne pécherez plus. Je demande même que chacun de vous, ce soir, avant d'aller se coucher, consacre une demi-heure à méditer sérieusement ces deux vérités, à savoir, qu'il est sur le point de combler la mesure de ses péchés, et que le sermon de ce matin est peut-être le dernier avertissement que Dieu lui destine. Pensez sérieusement à ces deux points, pesez-les mûrement, et décidez-vous en conséquence.

Digitized by Google

XX

POUR LE MERCREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA MALICE DU PÉCHÉ MORTEL.

Quare vos transgredimini mandatum Dei?
Pourquoi transgressez-vous le précepte de Dieu?
MATTH. 15, 3.

I. Je ne sais comment appeler ou qualifier la conduite de la plupart des hommes à l'égard du péché mortel : quoiqu'il n'y ait pas au monde de mal plus abominable, il n'y en a aucun dont ils aient moins d'horreur : est-ce frénésie, aveuglement, ou folie de leur part? Comment est-il possible, disent dans leur étonnement toutes les âmes vertueuses, comment est-il possible que les hommes en viennent à cet excès d'aimer un plaisir honteux, une injustice sordide, un gain illicite, une indigne créature, une satisfaction d'un moment, jusqu'au point de haïr leur Dieu, qui est le souverain bien, le souverain bienfaiteur, l'amant le plus dévoué, l'amour suprême? Comment une si monstrueuse indignité peut-elle trouver place dans le cœur d'un homme? Et cependant on la voit, et on la voit tous les jours, et non-seulement elle naît dans le cœur, mais elle s'y enracine, s'y développe et étend de tous côtés ses rameaux empoisonnés. Tous les jours, en effet, on voit les hommes préférer un infâme plaisir à des jouissances éternelles, un bien faux et méprisable au bien véritable et souverain, une vile créature au Créateur lui-même.

Digitized by Google

La Sagesse incarnée elle-même a peine à comprendre un tel égarement, et en témoigne son étonnement : *Quare vos transgredimini mandatum Dei?* Comment transgressez-vous le précepte de Dieu? — Et d'où vient ce désordre criant qui fait horreur au ciel et à la terre? Voici l'origine de tant de chutes, voici pourquoi tant d'âmes font fausse route et se précipitent dans un abîme d'iniquités : c'est qu'on ne pense point, on ne pense point, non, on ne réfléchit point au mal affreux que l'on fait en péchant. Je ne dis pas cela pour excuser la perfidie du pécheur, je ne le puis pas, mais pour vous découvrir les artifices du démon, qui, se liguant avec vos passions, ne vous dépeint le péché que sous une face, vous montrant ce qu'il a d'agréable, de séduisant, et vous cachant la malice hideuse qu'il renferme. Permettez donc que je vous le fasse voir ce matin tel qu'il est, un monstre perfide qui empoisonne et tue les âmes, en allumant dans le cœur de l'homme une haine, pour ainsi dire, infinie contre Dieu, et ce qui est le comble de l'horreur, dans le cœur de Dieu une haine infinie contre l'homme. Voilà deux vérités qui mettront en évidence la monstruosité du péché mortel : — La haine infinie que par le péché le pécheur porte à son Dieu, ce sera le premier point; — la haine infinie qu'à raison du péché Dieu porte au pécheur, ce sera le second. — Je prie Dieu de mettre aujourd'hui sur mes lèvres, non pas de belles paroles qui charment l'oreille par leur harmonie, non, elles ne viendraient pas à propos lorsqu'il s'agit de dépeindre un monstre tel que le péché; mais des paroles de feu qui frappent les cœurs et réveillent en vous tous une haine salutaire contre ce monstre infernal, qui lève fièrement la tête et contraint le Seigneur à vous haïr. Commençons.

Digitized by Google

PREMIER POINT.

II. Péché mortel... Quel monstre! Où trouver pour le dépeindre des couleurs assez sombres? Détrempez le venin des vipères avec l'infection de la peste, la puanteur des marais les plus fétides et l'écume des dragons; puis pour achever cet affreux portrait, donnez-lui des yeux de basilic, une langue de serpent et un aspect si hideux, si féroce, que les furies elles-mêmes à côté de lui aient un air de grâce; le portrait terminé, tracez en dessous, en guise d'inscription, cent et mille qualifications plus ignominieuses les unes que les autres, appelez-le, avec saint Ignace, un rejeton de Satan, avec saint Denis, la mort de la raison, avec saint Césaire, une usurpation de la divinité, avec l'apôtre saint Paul, un crucifiement de Jésus-Christ, avec Tertullien, une préférence donnée au démon sur Dieu même; appelez-le exterminateur de la grâce, dissipateur des vertus, éperon de la mort, piége de l'enfer, bourreau des âmes, objet d'horreur pour le ciel et de désolation pour la terre : toutes ces expressions peuvent à peine nous donner une ombre du péché mortel. Attachons-nous donc à la définition de saint Augustin qui nous le fait connaître clairement : il l'appelle une révolte, une conjuration funeste ourdie en pensées, ou en paroles, ou en actions contre la loi éternelle de Dieu : *Est dictum, factum, concupitum contra legem æternam Dei.* Ainsi le péché mortel combat ouvertement la loi, la volonté manifeste de Dieu, et par la transgression de cette loi outrage Dieu lui-même en face : *Per prævaricationem legis Deum inhonoras*[1]. Pour tout dire, en un mot, le péché est une souveraine injure faite à la souveraine majesté de Dieu. Vous savez que la grandeur d'une

(1) *Rom. 2, 21.*

Digitized by Google

injure se mesure sur la grandeur, non pas de celui qui la fait, mais de celui qui la reçoit; ainsi l'injure faite à un gentilhomme égale la dignité de ce personnage; il en est de même de l'injure faite à un prince ou au pape. Par conséquent, l'injure que l'on fait à Dieu est aussi grande que la dignité et l'excellence de Dieu même; et comme la dignité, l'excellence de Dieu est infinie, il s'ensuit que l'injure qu'on lui fait en péchant est en quelque sorte infinie. Le docteur Angélique confirme mon raisonnement : *Peccatum habet quamdam infinitatem ex infinitate divinæ majestatis.* Tous les anges, tous les chérubins, tous les séraphins ensemble ne sauraient expliquer quel grand mal c'est qu'un seul péché, puisque le péché est un aussi grand mal que Dieu est un grand bien : et comme Dieu est un bien infini, ineffable, incompréhensible, il faut dire que le péché est un mal infini, inexprimable, incompréhensible. Voyez donc combien est certaine cette vérité que j'ai à vous démontrer, savoir, que la haine qu'un pécheur excite dans son cœur contre Dieu, est une haine portant le cachet d'une malice en quelque sorte infinie, puisqu'en outrageant toutes les perfections de Dieu, il voudrait en un sens détruire Dieu lui-même. Nous allons le voir à l'instant, si vous le voulez bien; et ne vous étonnez pas si toutes les expressions que peut suggérer l'éloquence humaine, et toutes les terreurs unies ensemble ne peuvent fournir qu'une légère ébauche de la malice d'un seul péché; car c'est un abime sans fond et sans rivages, un abime infini.

III. Pour faire sortir ce monstre de son antre, et concevoir en quelque manière la haine envenimée que le pécheur couve dans son cœur contre Dieu, représentez-vous un misérable arrachant à un roi son diadème pour en couronner, en signe de mépris, le dernier de ses valets; ne serait-ce pas là, je vous le demande, l'injure

Digitized by Google

la plus sanglante, la plus atroce? Eh bien! mes pauvres frères, ce n'est qu'une ombre de celle que vous faites à Dieu en péchant. Par le péché, en effet, dit le docteur Angélique, vous ôtez à Dieu son titre de fin dernière, qui est comme son diadème le plus beau, et vous en couronnez une vile créature; et comme il est de l'essence de Dieu d'être la fin dernière de toutes choses, si vous lui enlevez cette qualité, vous lui ôtez l'être même, pour autant qu'il est en vous; vous l'anéantissez et vous vous faites un Dieu à votre mode; vous élevez au milieu de votre cœur une idole, et cette idole, c'est précisément cette créature dont vous vous délectez. Or, quelle injure n'est-ce pas que celle-là, chrétiens, mes frères! quelle injure! Savez-vous bien, vous dit saint Jérôme, qu'un vice caressé dans le cœur est une idole qu'on adore sur l'autel : *Vitium in corde est idolum quod adoratur in ara.* Oui, le pécheur est un véritable idolâtre. — Oh! oh! c'est trop fort, mon père, nous sommes catholiques, et nous croyons comme article de foi qu'il n'y a qu'un seul Dieu, premier principe et dernière fin de toutes choses; qu'après cela un pécheur soit un homme colère, orgueilleux, impudique, soit, mais ce ne sera pas un idolâtre. — Je distingue : ce ne sera pas un idolâtre public et déclaré, d'accord; ce ne sera pas un idolâtre privé et secret, je le nie. Comme il y a deux sortes de voleurs, les brigands qui attaquent en plein jour et sur les grands chemins, et les autres qui vous dépouillent furtivement à la faveur de la nuit; ainsi il y a deux espèces d'idolâtries l'une publique qui élève des temples et brûle de l'encens aux idoles, l'autre couverte et cachée qui adore certaines petites idoles domestiques : et c'est là l'idolâtrie que pratique quiconque pèche gravement, parce qu'au fond il dresse, dans le temple de son âme et sur l'autel de son cœur, l'idole de l'intérêt, de la volupté, de la vengeance, ou d'autres

Digitized by Google

vices semblables, et les adore comme des divinités ; c'est pourquoi le Seigneur a dit par la bouche du prophète : *Non erit in te Deus recens*[1] ; « Il n'y aura point en toi de Dieu nouveau. » Comme s'il voulait dire : Je sais que hors de toi, c'est-à-dire dans des temples extérieurs tu n'adoreras point les idoles ; mais en toi, *in te*, dans le sanctuaire de ton âme, sur l'autel de ton cœur, qui adores-tu ? Mon pauvre pécheur, qu'adorez-vous pour votre dieu ? Ne cherchez pas la réponse ; je vous la ferai moi-même. On adore cette misérable créature à laquelle on pense nuit et jour, avec laquelle on passe les plus belles heures de la journée, pour laquelle on se ruine, pour l'amour de laquelle on renoncerait à sa part de paradis, à une éternité de délices ; en un mot, on a choisi pour idole une furie infernale. Et vous, femme coupable, qui adorez-vous pour votre dieu ? Ah ! baissez les yeux pour ne pas le rencontrer : ces parures exagérées, ces rubans, ces ajustements, ces bijoux, tout ce luxe et ces vanités qui vous entourent ne montrent que trop que vous êtes tout à la fois idole et idolâtre, vous savez de qui. Et vous, avares, orgueilleux, médisants, vindicatifs, libertins, quelles sont vos idoles ? C'est l'impudicité, l'ambition, la vengeance, la jalousie, la débauche. *Quorum deus venter est*[2]. Hélas ! hélas ! dans quels temps nous vivons ! temps malheureux, où le vrai Dieu est banni du monde et où le monde entier est converti en un vaste temple d'idoles infâmes : autant de vices, autant de fausses divinités qu'on adore. Mais comment se fait cette adoration ? me demandez-vous. Le voici : un plaisir illicite se trouve (et combien de fois cela n'arrive-t-il pas !) se trouve, dis-je, en parallèle avec Dieu ; une vengeance, un gain illicite, une passion, une médisance, sont en concurrence avec Dieu :

(1) *Ps. 80, 10.* (2) *Philipp 3, 19.*

Digitized by Google

ces monstres ne peuvent habiter avec lui dans un même cœur. Que dit le pécheur, sinon avec la langue, au moins par ses actions? Arrière Dieu, dit-il, je préfère l'impureté; arrière Dieu, je préfère la haine et la vengeance; arrière Dieu, je préfère l'intérêt; arrière Dieu, je veux satisfaire ma passion : arrière Dieu, et livrons-nous à la médisance, au blasphème, à la malice, au péché. En un mot, il chasse Dieu de son âme, de son cœur, et y fait régner le vice. Et combien cet outrage est sensible au Seigneur, l'apôtre nous le fait comprendre lorsqu'il dit en gémissant : *Nolite contristare Spiritum Dei*[1], « Ne contristez pas l'Esprit de Dieu, » c'est-à-dire, selon l'explication du docteur Angélique : Ne le chassez point par le péché : *Nolite eum expellere per peccatum*. Quelle preuve plus manifeste voulez-vous de la haine que le pécheur couve dans son cœur, puisqu'il va jusqu'à chasser si indignement, jusqu'à contrister si horriblement le souverain Bien, l'amour suprême, un Dieu infiniment bon?

IV. Si vous ne comprenez pas encore l'affront et la peine que Dieu ressent, selon notre manière d'entendre, lorsque vous lui enlevez le diadème de la tête, et que vous élevez une idole dans votre cœur, concluez-le du fait suivant qui fit couler les larmes d'un saint prêtre : tandis qu'il était à son confessionnal, entouré d'une foule de pénitents recueillis, il vit entrer dans l'église un homme qui paraissait frappé d'épouvante, et qui vint se précipiter à ses pieds, en lui disant d'une voix saccadée : De grâce, mon père, confessez-moi vite, vite. — Pourquoi êtes-vous si pressé? lui répondit le bon religieux. — Ah! mon père, vous saurez que depuis longtemps déjà je vis esclave de Satan et du péché, et que je ne me suis jamais bien confessé. Touché par le

(1) *Ephes. 4, 30.*

Digitized by Google

sermon d'hier, j'ai résolu de faire une bonne confession, et comme je venais ce matin à l'église dans cette intention, j'ai entendu derrière moi comme les pas d'une personne qui se plaignait : ne sachant ce que c'était, je me suis retourné, mais chose épouvantable! j'ai vu un démon d'une forme hideuse qui m'adressait des reproches en me disant : Pourquoi me chasses-tu? Que t'ai-je fait? quel déplaisir t'ai-je causé? Ah! mon père, je me sens saisi d'une telle frayeur que je suis près d'en mourir : ayez donc la bonté de m'entendre. — Faisons maintenant ici une réflexion : si le démon qui nous veut tant de mal et n'est pas le maître légitime de notre cœur, mais un cruel usurpateur, se plaint néanmoins si amèrement, lorsque nous le chassons de notre âme par un véritable repentir et une sincère confession; quelle peine sensible ne doit pas éprouver notre Dieu, lui si bon, qui nous veut tant de bien et qui est le maître absolu de notre âme, alors qu'il se voit indignement chassé? — Il n'en est rien, reprend ici un pécheur : quant à moi, je n'ai jamais eu l'intention de faire à Dieu l'injure de le chasser de mon âme; au contraire, si je pouvais satisfaire mes passions sans lui causer de déplaisir, je le ferais volontiers. — Ne me tenez pas un pareil langage; car je vais vous montrer par un exemple frappant combien cette excuse est frivole. Supposons un jeune homme d'une noble et illustre famille, qui, s'étant épris d'amour pour une femme sans honneur et sans considération, se mette en tête de l'épouser; sur la simple apparence d'un pareil dessein, la famille est bouleversée, les amis, les ecclésiastiques s'emploient à l'envi pour faire comprendre au jeune étourdi la peine qu'il cause à ses parents, la tache qu'il inflige à sa maison, le chagrin dont il abreuve son père et sa mère, qui sont irrités et inconsolables. Or, si ce jeune homme aveuglé par sa passion leur répondait : Pourquoi tant

Digitized by Google

de tapage? Je ne contracte pas ce mariage pour donner du déplaisir à mon père, ni pour faire tort à ma famille; je le fais pour suivre mon inclination et m'établir selon mes goûts : vous paieriez-vous, je vous le demande, d'une telle réponse? — Pas si mal, lui diriez-vous; il faudrait encore que vous eussiez en cela l'intention directe d'offenser votre père et de déshonorer votre nom! Mais si, connaissant combien cette indigne alliance déplaît à tout le monde, vous n'y renoncez pas, certes, vous préférez une vile créature à l'honneur de votre sang, et à la vie même de votre père et de votre mère, que la douleur fera mourir. — Cette réponse retombe d'aplomb sur vous, pécheurs, mes frères : quoique vous n'ayez pas, en péchant, l'intention directe de déplaire à Dieu, de le chasser de vos cœurs, cependant, sachant que par le péché vous préférez votre volonté perverse à l'adorable volonté de Dieu, vous l'offensez effectivement, vous le chassez réellement de votre cœur toutes les fois que vous péchez. Se peut-il une haine plus profonde que celle-là? Bien plus, un pécheur en vient au point qu'il voudrait bannir Dieu du monde entier : *Dixit insipiens in corde suo : non est deus* [1], ou comme porte la Glose : *Non sit Deus;* « L'insensé a dit dans son cœur : Qu'il n'y ait point de Dieu. » Il voudrait qu'il n'y eût pas de Dieu, ou que Dieu fût un Dieu aveugle qui ne vît pas ses crimes, un Dieu muet qui ne pût les reprendre, un Dieu de pierre qui fût insensible à tous les outrages; en un mot, il voudrait que Dieu ne fût pas Dieu, mais un rien, un néant. Quelle monstruosité! Eh bien! mes frères, qu'en dites-vous? Commencez-vous à comprendre un peu ce que c'est qu'un péché mortel, qui tend à détruire, à anéantir Dieu, à le bannir du monde, à lui donner la mort? O malice du péché!

(1) *Ps. 13, 1.*

Digitized by Google

V. Mais il y a pis encore. Si vous faites une injure à un étranger, qui ne vous a fait ni bien ni mal, c'est déjà une faute considérable contre la loi naturelle, laquelle défend d'offenser un innocent; que si vous attaquez un ami tandis qu'il vous comble de bienfaits, c'est une cruauté détestable : mais si vous vous servez de ses propres bienfaits pour l'outrager, c'est une ingratitude si diabolique que l'on peut à peine la concevoir. Eh bien! pécheurs insensibles, vous qui marchez toujours les yeux courbés vers la matière, à la façon des brutes, sans jamais élever un regard d'amour vers votre bienfaiteur, redressez-vous, et tout incrédules que vous êtes, considérez-vous de la tête aux pieds : qui vous a fait la vie dont vous jouissez? L'âme, le corps, l'entendement, la mémoire, la volonté, le rang que vous occupez, la santé, les richesses, les vêtements qui vous couvrent, la nourriture qui vous soutient, la terre qui vous porte, et jusqu'à l'air que vous respirez, tous ces biens, qui vous les a donnés? Ne sont-ce pas là autant d'aumônes que vous avez reçues de la main bienfaisante de Dieu, alors qu'il vous a tirés du néant où vous étiez ensevelis? Or, qu'avez-vous fait de tant de bienfaits signalés? Que direz-vous d'un pauvre qui emploierait votre aumône à acheter du poison pour vous tuer? Que faut-il donc dire de vous qui abusez de tout contre Dieu? A quoi employez-vous votre vie? Cette vie indigne, à quoi l'employez-vous, sinon à la débauche, au jeu, aux fréquentations dangereuses, au péché? A quoi employez-vous votre entendement, si ce n'est à tramer des complots contre le prochain? A quoi employez-vous votre mémoire, si ce n'est à repasser jour et nuit ces pensées lubriques qui souillent votre imagination? A quoi employez-vous votre volonté, si ce n'est à l'exécution des plus mauvais desseins? Ne faites-vous pas servir votre langue au parjure, vos yeux à la luxure,

Digitized by Google

vos mains à la rapine et aux actions déshonnêtes, en un mot tous les avantages dont Dieu vous a doués à allumer le feu des passions? Y a-t-il un lieu dans les environs que vous n'ayez profané par vos blasphèmes, ou par d'autres crimes non moins exécrables, que je n'oserais nommer en public sans rougir? Ah! créatures perfides, comment ne vous sentez-vous pas mourir de honte, en réfléchissant à une si noire ingratitude? Dieu vous a fait tant de bien, et vous pouvez lui en vouloir jusqu'à convertir ses bienfaits en autant de flèches pour lui percer le cœur, jusqu'à vous servir de ces mains, de cette langue, de ces yeux qu'il vous a donnés pour lui porter le coup de mort? Quelle horrible perversité! Comment ne vous sentez-vous pas mourir en pensant à une ingtatitude si diabolique? Je veux rapporter un exemple dont je n'oserais pas me servir ici, si un illustre docteur de l'Eglise, saint Ambroise, n'en avait cité un semblable, pour confondre l'ingratitude des hommes; c'est l'exemple d'un chien. Il n'y a pas longtemps qu'une ville de France fut témoin de l'attachement et de la reconnaissance d'un chien envers son maître qu'il avait mordu sans le connaître, au moment où celui-ci rentrait chez lui le visage couvert d'un masque. A peine le masque ôté, le pauvre animal, reconnaissant son bienfaiteur, se jeta à ses pieds, et après lui avoir manifesté sa peine par des gémissements et mille autres signes, s'en alla la tête basse se cacher dans le coin le plus obscur de la maison, sans qu'aucune caresse pût l'en tirer. On lui porta à manger et à boire, mais il ne voulut rien prendre, et mourut de douleur au bout de trois jours. Un chien, un chien meurt de regret d'avoir blessé son maître sans le connaître; et vous, qui vous servez des bontés et des caresses même de votre généreux bienfaiteur pour l'outrager, vous n'en mourez pas de douleur? Ah! David

Digitized by Google

a bien raison de s'écrier : *Homo cum in honore esset non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[1] ; l'homme comblé des bienfaits de Dieu se révolte contre lui ; il faut donc qu'il ait perdu jusqu'à sa qualité d'homme et qu'il soit devenu semblable aux animaux stupides, aux brutes insensibles ; que dis-je ? il est devenu pire encore, car les bêtes du moins ne paient pas les bienfaits par des outrages. C'est ici, mes chers frères, que je me perds, et que j'ai peine à retenir mon indignation. Comment peut-on outrager un bienfaiteur si généreux et si bon, un Dieu qui nous a non-seulement comblés, mais pétris, pour ainsi dire de ses bienfaits depuis la tête jusqu'aux pieds ? un Dieu qui nous conserve l'être, la vie et tous les biens, et sans lequel nous retomberions aussitôt dans notre néant ? un Dieu qui d'un souffle peut nous renverser tous, nous frapper de mort, nous anéantir ? Comment a-t-on l'audace de l'offenser ? Si ce n'est pas là une haine maligne, profonde et qui tient de la rage, qu'est-ce donc ?

VI. Et cependant ce n'est pas encore là ce qui me tourmente le plus : si ces attentats si atroces, ces outrages si criants contre Dieu se commettaient en cachette, le sacrilége me paraîtrait encore à moitié pardonnable. Mais outrager Dieu en face et sous ses yeux ! ah ! voilà ce qui me déchire les entrailles, et je l'avoue, je n'ai pas le courage de supporter une telle noirceur, ni d'expressions, pour rendre la douleur que j'en ressens. Le roi Antigone entendant de sa tente quelques soldats qui murmuraient contre lui, en souleva les courtines, et avançant un peu la tête en dehors, leur dit avec un grand calme : Allez un peu plus loin, afin que le roi ne vous entende pas. Ah ! mes pauvres pécheurs, je le vois

(1) *Ps. 13, 21.*

Digitized by Google

bien, malgré le poids de raisons si convaincantes, vous voulez céder à vos caprices, satisfaire vos passions : eh bien! soit, assouvissez vos convoitises; mais au moins par égard pour votre Dieu, éloignez-vous de lui, cherchez un lieu où il ne puisse ni vous voir, ni vous entendre, et alors péchez à votre aise. — Mais, mon père, vous nous proposez là une belle chimère : où trouverons-nous un lieu où Dieu ne puisse nous voir, ni nous entendre, lui qui remplit tous les lieux par son immensité? — Vraiment! vous admettez donc comme un article de foi que Dieu est présent partout, que Dieu voit tout? Vous le croyez, dis-je, et vous péchez? Oh! c'est ici que j'ai peine à me retenir. Comment est-il possible que l'œil d'un Dieu qui est la pureté même ne suffise pas pour vous arrêter? Saint Ephrem fut sollicité un jour au péché par une misérable créature : Fort bien, lui répondit le Saint, je veux vous contenter, mais à la condition que ce sera sur la place publique. A cette proposition la malheureuse recula d'horreur. Ah! misérable! reprit le Saint, tu rougirais de commettre le mal à la vue des hommes, et tu n'as pas honte de le commettre sous les yeux de Dieu? N'est-ce donc pas un plus grand mal de pécher à la face de Dieu que de pécher en présence du monde entier? Va-t'en, scélérate, et souviens-toi que le regard de Dieu te suit en tous lieux. — Paroles remarquables, et dignes d'être gravées en lettres d'or! L'œil de Dieu vous suit, mes pauvres pécheurs; pesez bien ces mots : L'œil de Dieu vous suit. Il vous voit dans votre chambre malgré les ténèbres, il vous suit dans votre maison de campagne, il vous voit dans cet entretien familier, dans ce lieu de divertissement, dans cet endroit écarté, il vous voit partout. Oh! que de péchés vous vous épargneriez, si vous aviez toujours présent cet œil de Dieu qui vous voit! Voilà le bouclier pour repousser les traits de l'ennemi : Dieu

Digitized by Google

me voit, Dieu me voit. Ecrivez-les, ces paroles, à la tête de votre lit : Dieu me voit, Dieu me voit. Oui, certes, il vous voit, et il vous voit si nécessairement qu'il ne pourrait même pas cesser un instant de vous voir, quand même il le voudrait. Un serviteur de Dieu vit un jour un démon qui sortait précipitamment d'une maison : Arrête, lui dit-il, pourquoi fuis-tu? — Je fuis, répondit l'esprit de ténèbres, parce que l'on commet en cette maison un péché si affreux que je n'ai pas le courage d'en être témoin. Notre Dieu ne peut pas en agir de la sorte; il est forcé de voir toutes vos iniquités, avec leurs circonstances les plus horribles, les plus honteuses. Ah! quelle est l'effronterie d'un pécheur qui, à la face de Dieu même, oui, à la face de Dieu, et comme pour se moquer de lui, assouvit d'infâmes passions auxquelles il n'oserait pas consentir en présence d'un démon de l'enfer. D'où vient donc cette haine diabolique qu'il couve dans le cœur contre son Dieu? Mon pauvre pécheur, si tout cela ne suffit pas pour vous convaincre, je désespère de vous.

VII. Et pourtant, nous ne touchons pas encore le fond de cette perversité : ce qui montre surtout la haine du pécheur, c'est le peu de cas qu'il fait de son péché, osant à la face d'un Dieu crucifié traiter de bagatelle et de fragilité les plus infâmes turpitudes, les plus détestables prévarications. Le péché mortel, une fragilité? Le péché mortel qui va jusqu'à attaquer Dieu sur son trône, jusqu'à vouloir, s'il était possible, lui arracher sa couronne et son sceptre, jusqu'à vouloir l'anéantir? Le péché mortel, une fragilité? Savez-vous, mon pauvre pécheur, que si un Dieu n'était pas monté pour vous sur l'arbre de la croix, ce péché vous aurait perdu pour toute l'éternité, sans espoir de vous en délivrer ou de vous relever jamais; et que la puissance, je ne dis pas d'un ange, mais de tous les Anges, de tous les Archanges,

Digitized by Google

des Trônes, des Vertus, des Dominations et des Principautés réunis ensemble aurait été insuffisante pour vous sauver; bien plus, que l'auguste Reine du ciel, Marie elle-même avec tous ses mérites et toutes ses grâces n'aurait pu vous secourir dans cette situation, si son divin Fils n'avait bu pour vous le calice amer de sa Passion? Voyez donc ce que c'est qu'un péché mortel : c'est exactement la même chose que clouer Jésus-Christ en croix : *Rursus crucifigentes sibimetipsis Filium Dei*[1]; que dis-je? C'est arracher violemment de la croix un Dieu crucifié, le jeter par terre et le fouler aux pieds : *Qui Filium Dei conculcaverit*[2]. — Mais, père, Notre-Seigneur est au ciel, glorieux et triomphant; comment donc pouvons-nous le crucifier? — Cela est vrai, cependant il n'est pas moins vrai que toutes les fois que vous péchez, vous enfantez ce monstre, ce mal affreux qui a été la cause de sa mort, ce mal dont il a plus d'horreur que de sa passion elle-même; et que, par conséquent, autant qu'il est en vous, vous le crucifiez de nouveau, de nouveau vous le foulez aux pieds! Oh! quelle barbarie inouïe! Trouverait-on un tel excès de cruauté parmi les bêtes féroces, que dis-je? parmi les démons eux-mêmes? Non, mes bien-aimés, non; nos péchés ont une malice que n'a pas le péché de Lucifer et des anges rebelles qui l'ont suivi, c'est que les nôtres sont comme teints du sang de Jésus-Christ, attendu que nous péchons après avoir vu ce Dieu mort pour nous; et ce qui est le comble de l'horreur, c'est que nous qualifions de fragilité ces excès plus que diaboliques. Proclamez-le donc, illustre docteur d'Hippone, proclamez à haute voix qu'un chrétien qui pèche ne mérite pas seulement un enfer, mais qu'il mérite que Dieu crée tout exprès pour lui cent enfers avec des feux plus dévorants, avec

(1) *Hebr. 6, 6.* (2) *Ibid. 10, 29.*

Digitized by Google

des folies plus cruelles, des démons plus impitoyables pour le tourmenter. Comment donc, mes chers frères, pouvez-vous en venir à un tel mépris de Dieu? Et ce qu'il y a de pis, c'est que vous n'y prenez pas garde, vous péchez en badinant, en riant, vous péchez par manière de passetemps, et vous vous excusez en disant que le péché est une fragilité, une mode, un usage de bonne société. Oh! quelle abominable perversité! — Mais, père, patience, tout cela se fait sans qu'on y pense. — Voilà que, sans le vouloir, vous dévoilez toute la haine que votre cœur fomente contre Dieu. Quand vous aimez une personne, vous ne pensez que trop à elle et le jour et la nuit; vous n'êtes que trop empressé à exécuter ses ordres, et à le faire avec toute l'exactitude possible, crainte de lui déplaire. Mais qu'un ennemi vous commande quelque chose, vous lui tournez le dos sans même vouloir l'écouter, vous ne voulez seulement pas penser à lui, à cause de la haine que vous lui portez. Si donc vous ne pensez pas aux ordres de votre Dieu, c'est un signe manifeste que vous le traitez en ennemi. Mais n'en doutez pas, vous expierez chèrement ce péché, car il n'allume pas seulement dans votre cœur une haine, pour ainsi dire, infinie contre Dieu; il allume aussi dans le cœur de Dieu une haine infinie contre vous.

SECOND POINT.

VIII. Pourriez-vous me dire ce que c'est que Dieu? Donnez-m'en une définition qui puisse être comprise et de vous et de moi. Laissant la théologie de côté, en voulez-vous une qui soit claire, vraie et surtout expressive? La voici : Dieu est l'ennemi juré du péché mortel, parce que tout ce qu'il y a de perfection dans cet abîme de bien est directement opposé à cet abîme de mal; si Dieu ne haïssait pas le péché, il ne serait pas Dieu,

Digitized by Google

car il ne serait pas cette sainteté souveraine qui est l'essence même de Dieu : *Non Deus volens iniquitatem tu es*[1]. Afin donc de comprendre toute la haine que Dieu porte au pécheur à raison de son péché, levez les yeux au ciel, abaissez-les sur la terre, promenez vos regards autour de vous, et partout vous rencontrerez des ruines, funestes monuments de cette haine immense : *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima*[2]. Contemplez-le d'abord, ce grand ennemi du péché, au plus haut des cieux, et voyez comme il brise, dans sa colère, les portes indestructibles du séjour des bienheureux, le dépeuple de la fleur de ses habitants, précipite de ces hauteurs au centre le plus obscur de la terre des millions et des millions de ces esprits célestes, et de ces splendides soleils de beauté fait autant de tisons d'enfer; pourquoi? Pour un seul péché. Quelle vengeance! *Ignis succensus est in furore meo.* Contemplez-le ensuite dans ce bas monde, voyez la terre plongée dans un déluge de misères, de souffrances et de calamités : car la pauvreté, les procès, les guerres, les pestes, les famines, les tremblements de terre, les maladies, la mort, tous les maux, en un mot, sont la suite lamentable du premier péché qui s'est commis dans le monde. Si Dieu a eu un tel ressentiment d'un seul péché, s'il en a conçu une haine si intense qu'elle durera jusqu'à la fin des siècles, de quelle colère ne doit-il pas être animé contre ces millions de péchés qui se commettent si audacieusement tous les jours sur la terre par tant de pécheurs? Hélas! il ne faut pas aller bien loin pour le rencontrer, ce terrible ennemi : voyez votre patrie; n'est-ce pas lui qui la remplit de sang et de carnage, parce que le péché a allumé le feu de sa colère? *Ignis succensus est in furore meo.* Je vois

(1) *Ps. 5, 5.*

(2) *Deuter. 32, 22.*

Digitized by Google

des familles éteintes ou près de l'être, des patrimoines consumés, détruits, des maisons appauvries, ruinées, des commerces languissants ou tronqués, des vaisseaux pillés ou submergés; je vois des mères pleurer, des pères gémir, une jeunesse dispersée. Que de ruines, hélas! que de désolations! Mais de tant de calamités quelle est la véritable cause? Comment vit-on parmi vous? Comment pratique-t-on la justice et l'équité? Quelle modestie observe-t-on dans les vêtements? On ne voit partout qu'un luxe effréné, une vanité déhontée et scandaleuse. La modestie préside-t-elle à vos réunions? ne sont-elles pas plutôt profanées par des plaisanteries, des gestes et des actions qu'on ne peut redire? Quel désintéressement remarque-t-on parmi les magistrats, quelle équité dans les contrats entre marchands, quelle décence chez les femmes? Les jeunes gens sont-ils chastes, les vieillards exemplaires, les ecclésiastiques parfaits? Comment se conduit-on à l'église, dans les ateliers, sur les rues et les places publiques? comment dans les maisons, dans les tribunaux? Ah! que de coupables! que de fautes! et que de bois pour entretenir le feu de la colère de Dieu! *Ignis succensus est in furore meo.* Que faites-vous donc? A quoi pensez-vous? Attendez-vous que la terre se dérobe sous vos pieds, et que tout s'en aille en ruines? Comment ne vous réveillez-vous pas ce matin? Quel est cet insensé, indigne du nom d'homme, qui, pour plaire à de faux amis, se parjure, prête faux témoignage, blasphème, se jette de travers et vit en impie? Quelle est cette jeune fille qui, pour trouver un parti, se laisse courtiser pendant des années et se souille de toute sorte d'iniquités? Quelle est cette mère qui, pour guérir un enfant, a recours aux superstitions les plus vaines, à la médecine du démon? Quelle est cette épouse infidèle qui, pour satisfaire ses caprices, viole la foi qu'elle a jurée à son mari

Digitized by Google

et met toute sa maison en désordre? Quelle est cette autre qui ose dire : si je pèche, après tout, c'est par besoin? Quel est celui qui, pour un morceau de pain, pour un misérable intérêt, foule aux pieds les lois les plus sacrées, fait bon marché de la justice, et vit comme un démon incarné? Pauvres gens, aveugles que vous êtes, comment pouvez-vous espérer qu'il vous arrivera bien en faisant mal? Espérer quelque bien du péché! avez-vous le sens commun, pécheurs? Espérer quelque bien du péché que Dieu hait souverainement, et qu'il poursuit avec tant d'acharnement! oh!...

IX. Si ces châtiments généraux infligés au péché dans le ciel et sur la terre, si les calamités qui désolent votre patrie ne vous touchent pas, considérez de plus près le terrible ennemi qui le poursuit et reconnaissez-le pour votre ennemi domestique. Entrez donc dans votre maison, et examinez un peu comment les choses s'y passent. Mon pauvre pécheur, de quelle paix jouissez-vous en ce monde après toutes les vicissitudes que vous avez éprouvées dans la vie? Que trouvez-vous dans votre famille, si ce n'est des inquiétudes, des discordes, des contrariétés, des dégoûts, des amertumes? Vous êtes condamné à manger un pain amer et détrempé d'absinthe : vos enfants se révoltent, vos parents vous persécutent, il semble que le monde entier soit conjuré pour ne vous laisser aucun repos ; votre maison est dans la détresse, et l'on vous entend répéter que vous n'en pouvez plus, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir ni de vivre. Mais dites-moi donc qui a ruiné votre maison qui était une des plus florissantes de la contrée? Voulez-vous le savoir? C'est la main puissante de votre terrible ennemi qui s'est appesantie sur vous; et si vous n'y apportez promptement remède, il arrivera à votre maison ce qui est arrivé à cette femme criminelle nommée Marie, dont parle Sophrone, laquelle, jeune encore,

Digitized by Google

leva l'étendard contre Dieu et se déclara son ennemie jurée. Elle s'embarqua un jour sur un navire pour passer dans des pays lointains et s'abandonner plus librement au libertinage. La voilà en pleine mer, mais tout à coup, par un ciel serein, une mer tranquille, avec les voiles enflées et le vent en poupe, le vaisseau s'arrête et demeure fixé au milieu des ondes comme un rocher immobile. En vain les matelots mettent la main à la rame, leurs efforts sont inutiles, le vaisseau ne bouge pas. Ils s'en prennent, tantôt à la voile qui n'est pas assez déployée, tantôt à la vergue qui est trop basse, tantôt à la sentine qui est trop chargée; mais rien n'y fait. Ils prennent le parti de jeter à la mer les marchandises et les agrès du vaisseau; c'est encore en vain. Ils ont enfin recours au remède qu'on emploie presque toujours le dernier, et qui devrait être le premier, je veux dire la prière : tous, les mains jointes, disent à Dieu, comme les matelots qui conduisaient Jonas : *Quæsumus, Domine, ne pereamus*[1], Seigneur, nous vous en supplions, ne nous laissez pas périr. Tandis qu'ils sont ainsi en prière, on entend dans les airs une voix qui dit : Jetez Marie à la mer, jetez-la, jetez-la! Ils cherchent cette malheureuse qui, plus infidèle que Jonas, met le navire en péril, et l'ayant trouvée, ils la conduisent sur le pont : Quelle vie mènes-tu donc, misérable fille, lui disent-ils, pour que Dieu nous ordonne de te jeter à la mer? Elle ne répond que par ses soupirs et ses larmes. Touchés de compassion et voulant s'assurer davantage de la volonté divine, ils la déposent dans la barque; mais à peine y fut-elle descendue que cette nacelle, tournant trois fois sur elle-même, s'enfonce dans les flots et ne reparaît plus, comme si elle n'avait pu supporter le poids des crimes de cette coupable

(1) *Jon. 1, 14.*

Digitized by Google

créature. Vous vous plaignez que votre maison s'affaisse, je vous prédis qu'elle s'affaissera de plus en plus jusqu'à ce qu'elle croule tout à fait; et pourquoi? Parce que c'est une maison surchargée de péchés. Il est chargé de péchés ce père trop libre dans ses discours, ivrogne, blasphémateur; elle est chargée de péchés cette mère débauchée qui infecte tout le voisinage; ils sont chargés de péchés ces fils libertins, plongés dans toute sorte de désordres; elles sont chargées de péchés ces filles immodestes, sans retenue, esclaves du luxe et de la vanité. On n'entend chez vous que cris, imprécations et altercations entre le cousin et la cousine, la belle-mère et sa bru; en un mot, votre maison est ouverte à tous les désordres, et fermée à toutes les bonnes œuvres. Comment voulez-vous qu'elle résiste au poids de tant d'iniquités? Elle s'abîmera infailliblement, et s'abîmera sans retour, car Dieu proteste hautement qu'il hait souverainement tous ceux qui font le mal : *Iniquos odio habui*[1]. Et la haine de Dieu n'est pas, comme la nôtre, injuste et passionnée; c'est, au contraire, une haine toute sainte, qui procède de son infinie bonté, laquelle est infiniment opposée à toute espèce de malice. Comment donc ne craignez-vous pas d'attirer sur vous la haine de Dieu? Comment pouvez-vous vivre en paix, mes frères, sachant que vous avez pour ennemi un Dieu? Un ennemi de Dieu en paix! Quelle paix, quelle paix pourrait-il goûter? — Permettez-moi un instant de relâche.

†

CONCLUSION.

X. Un ennemi de Dieu vivre en paix! c'est là ce que ne comprenait pas le docteur angélique. Qu'un pécheur

(1) *Psal. 118, 13*

Digitized by Google

offense Dieu en riant, et après avoir péché reste calme et tranquille, c'était un mystère aussi pour la glorieuse sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qui, sur le point de mourir, prononça ces paroles remarquables : Je sors de ce monde sans avoir jamais su comprendre comment un chrétien peut pécher et vivre en paix. Sainte Térèse ne le comprenait pas davantage, elle qui, à cette seule pensée : Je vis encore et je pourrais offenser mon Dieu grièvement, gémissait, tremblait, pâlissait, et sentait ses cheveux se dresser d'effroi sur sa tête. Le bienheureux Jean Buonvisi ne le comprenait pas davantage, lui qui, pour chasser de son imagination un fantôme impur, se frappait si rudement la tête contre les arbres, qu'il en tombait étourdi par terre. Saint Anselme ne le comprenait pas davantage, lui qui protestait que s'il avait vu d'un côté le péché, et de l'autre l'enfer ouvert, il se fût précipité tout vivant en enfer pour éviter le péché. Et vous, vous prétendez avoir la paix en couvant dans votre sein ce serpent venimeux? Et sur quoi fondez-vous cette paix? Est-ce que Dieu par hasard serait un ennemi à mépriser? Lorsqu'un puissant personnage regarde d'un air courroucé un malheureux qui l'a offensé et lui dit : Souviens-toi que c'est à moi que tu as affaire, le pauvre homme est saisi de frayeur. Or, sachez, pécheurs, que ce n'est pas à un personnage puissant, à un prince seulement que vous avez affaire, mais à Dieu même : *Hoc fecerunt mihi;* c'est moi qu'elles ont offensé, fit dire le Seigneur, par la bouche d'Ezéchiel, à certaines femmes criminelles. C'est Dieu que vous avez offensé, impudiques, en vous livrant à vos mauvaises passions. C'est Dieu que vous avez offensé, scandaleux, en répandant dans les cercles et dans les conversations le souffle empesté de vos vices. C'est Dieu que vous avez offensé, vindicatifs, par ces haines implacables que vous nourrissez dans le cœur. C'est Dieu que vous

Digitized by Google

avez offensé, et vous ne craignez pas, vous ne tremblez pas, vous vivez en paix? Vous vous flattez peut-être de pouvoir échapper aux mains d'un si terrible ennemi? Illusion! Si vous n'aviez offensé qu'un grand de la terre, vous pourriez fuir sa colère en sortant de ses Etats, ou en vous cachant dans quelque retraite. Mais comment sortir des Etats soumis à la juridiction de Dieu? N'est-il pas au-dessus de nous, au-dedans de nous et autour de nous? Ne nous pénètre-t-il pas comme l'âme de nos âmes, comme l'esprit de notre esprit? Les mers les plus profondes sont pleines de Dieu, les océans les plus vastes sont environnés de Dieu, et les cieux les plus élevés sont encore dominés par ce Dieu, et vous vous vous flattez d'échapper aux mains d'un ennemi si puissant? Prenez-y garde et tremblez : si vous respirez l'air, Dieu votre ennemi est dans cet air; si vous foulez la terre aux pieds, Dieu s'y trouve encore; si vous vous mettez à table pour prendre votre repas, Dieu est dans les aliments que vous prenez, et Dieu est votre ennemi. Dieu est dans cette chambre, dans cette réunion, à ce spectacle, dans cet endroit solitaire, dans ce lit où vous prenez votre repos, Dieu votre ennemi est là : *In ipso vivimus, movemur et sumus*[1]. Environnés de Dieu comme les poissons par l'eau, comme les oiseaux par l'air, vous pouvez l'offenser, vous pouvez provoquer sa colère? Croyez-vous que cet ennemi redoutable a besoin de temps, de secours ou d'armes pour vous exterminer? Non, mes bien-aimés, non; il peut, d'un seul acte de sa volonté toute-puissante, vous ravir toutes vos richesses et votre santé, et vous réduire à un état plus misérable que celui du pauvre Lazare ou de Job. Il peut, sans glaive, trancher le fil de vos jours, ou interrompre le cours de votre fortune, savez-vous comment? Le voici,

(1) *Act. 17, 28.*

Digitized by Google

faites bien attention : il vous refuse un secours de l'ordre naturel, et vous n'avez plus ni prudence dans vos affaires, ni sagesse dans le gouvernement de votre famille, ni prévoyance dans vos entreprises. Il refuse une pensée opportune à ce juge, c'en est assez pour vous faire perdre votre procès. Il refuse à ce médecin une réflexion utile, et au lieu de vous guérir, il vous tue. Bien plus, il vous refuse à vous-même une grâce dont vous vous êtes rendu tant de fois indigne par vos ingratitudes, et il n'y a plus pour vous ni conversion, ni repentir, ni pardon, ni paradis. Ainsi, dans un seul acte de sa volonté toute-puissante, Dieu a une épée pour vous percer, un poison pour vous ôter la vie, un enfer pour vous damner. Quel mal, après tout, peut vous faire un prince de la terre? Affliger votre corps et rien de plus : mais Dieu peut perdre et le corps et l'âme, vous affliger pendant la vie, à la mort et durant toute l'éternité. O grand Dieu! Dieu terrible! ennemi redoutable! et c'est à ce Dieu qui hait infiniment le péché, à ce Dieu à qui rien ne résiste, à ce Dieu à qui l'on ne peut échapper, à ce Dieu qui, par un acte de volonté simple, peut nous faire le plus grand de tous les maux, c'est à ce Dieu que nous avons fait des injures sans nombre, sans jamais lui donner aucune satisfaction, sans nous repentir, sans nous amender jamais, sans cesser de l'offenser? Eh bien! mes chers frères, allons-nous continuer à vivre de la sorte, sans tranquillité, sans paix, sans Dieu, que dis-je, en ennemis cruels et acharnés d'un Dieu? Ah! non, mes bien-aimés, non.

XI. Afin donc de conclure une paix véritable avec Dieu, suivons tous l'exemple de ces jeunes gens qui s'amusaient dans une maison de plaisir, lorsqu'un religieux, grand serviteur de Dieu, venant à passer, vit sur le seuil un jeune homme d'une très-belle apparence, couché par terre, couvert de blessures et inondé de

Digitized by Google

sang : Oh! mon enfant, lui demanda-t-il avec tendresse, qui vous a mis en cet état? — Ah! mon père, répondit-il, ce sont quelques jeunes gens, mes ennemis, qui se divertissent dans cette maison. — Le religieux, emporté par son zele, entre dans la maison, et les ayant trouvés occupés à jouer, à blasphémer, à tenir des propos déshonnêtes, se mit à leur reprocher d'avoir tant maltraité ce pauvre jeune homme. Tous s'excusèrent, disant qu'ils ne savaient ce qu'il voulait dire, et sortirent avec lui pour voir ce qui en était. Le jeune homme blessé se releva alors, et leur montra les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté, se faisant connaître à eux pour qui il était, et leur dit : « Il n'est que trop vrai que ce sont vos péchés qui m'ont fait ces blessures, et tiré ce sang; cependant, si vous voulez vous convertir, ces plaies serviront à vous ouvrir les portes du paradis, et ce sang à laver les taches de tant de péchés. » A ces douces paroles de Jésus, ils se prosternèrent tous, et se frappant la poitrine, commencèrent à gémir et à soupirer. Jésus, attendri par leurs sanglots et leurs soupirs, jeta sur eux un regard d'amour, et levant la main, les bénit, leur pardonna et disparut. Venez donc, venez vous jeter aux pieds de Jésus-Christ : levez les yeux, le reconnaissez-vous? Eh bien! il faut vous déclarer aujourd'hui : ou vous le voulez pour votre ami, votre souverain bien, votre Dieu, ou vous le voulez pour votre plus terrible ennemi. Approchez, pécheur endurci dans le crime, je vois le parti auquel vous pousse votre malice invétérée; continuez à décharger contre un Dieu crucifié votre haine et votre rage, je ne m'y oppose pas; mais auparavant détachez un clou de cette croix et avec ce clou gravez sur votre cœur plus dur que le rocher ces exécrables paroles : Je condamne à mort ce Dieu qui est mort pour moi sur un gibet; le souffle que je respire

Digitized by Google

est à lui, et je veux, malgré cela, continuer à le blasphémer et par mes paroles, et par mes actions : la langue avec laquelle je parle est à lui, et je veux, malgré cela, la faire servir à proférer toute sorte de propos indécents : ces yeux sont à lui, et je veux les employer à des regards obscènes : ces mains sont à lui, et je les remplirai de rapines, d'injustices, d'usures : ce corps est à lui, et je le profanerai par mes désordres : cette âme est à lui, et je la souillerai par le péché. C'est lui qui m'a donné la vie, les honneurs, les richesses, le talent, la science ; je me servirai de tout pour l'offenser. Maintes fois il m'a pardonné et remis en grâce ; je prendrai motif de sa longanimité pour le braver davantage. Il m'a aimé jusqu'à mourir pour moi ; je veux le haïr jusqu'à le crucifier de nouveau. — Ah ! ingrat, seriez-vous capable de tenir un pareil langage ? Etes-vous un homme ou un animal féroce, ou plutôt un démon ? Perfide, auriez-vous le courage de faire pis encore que vous n'avez fait ? Que dites-vous, malheureux ? Foudres de la justice divine, éclatez sur cet impie, écrasez-le, anéantissez-le. Il le mérite, le scélérat, il le mérite ! — Mais comment serait-il possible que dans un auditoire si religieux il se trouvât un monstre semblable ? N'est-ce pas assez, mes chers frères, d'avoir fait jusqu'ici la guerre à Dieu ? Ne ferez-vous pas enfin la paix avec lui ? Ah ! voici le temps opportun. L'aimable Sauveur m'a envoyé vers vous pour négocier cette paix entre vous et Dieu. Courage donc, pécheurs, levez les yeux, et regardez Jésus crucifié, écoutez ce qu'il vous dit du haut de sa croix : « Il n'est que trop vrai, mes chers enfants, que ce sont vos péchés qui m'ont fait ces blessures et tiré ce sang ; cependant, si vous voulez vous convertir, ces plaies serviront à vous ouvrir les portes du paradis, et ce sang à laver les taches de vos nombreux péchés. » O amour ! ô bonté ! Eh bien ! que répondez-vous ? Ah !

Digitized by Google

imitez ces jeunes gens pénitents, prosternez-vous jusqu'à terre, frappez-vous la poitrine, et répondez tous par vos larmes et du fond d'un cœur brisé par la douleur, répondez avec la bienheureuse Catherine de Gênes : « Plus de péchés ! ô mon amour ! plus de péchés ! » Non, plus de blasphèmes, plus d'impuretés, plus de rancunes, plus de péchés d'aucune sorte. Nous n'avons été que trop aveugles par le passé, nous voici contrits et repentants ; nous vous demandons pardon et miséricorde. Nous l'avouons, ô mon Dieu, nous vous avons ôté la couronne, nous avons attenté à votre vie même. Nous avons payé vos bienfaits d'autant d'outrages qui vous ont percé le cœur ; nous vous avons crucifié, foulé aux pieds, mis à mort. Mais nous en sommes pénétrés de douleur et nous vous en demandons pardon. Pardon, mon Dieu, pardon ! Ah ! nous ne voulons plus être en guerre avec vous, nous voulons la paix. La paix, ô mon Dieu, la paix ! — Oui, mes bien-aimés, Jésus est prêt à faire la paix, mais pour rentrer en paix avec Dieu, il faut que nous nous déclarions la guerre à nous-mêmes et à notre corps, par la pénitence. Laissez-moi la faire pour vous, et continuez à demander le pardon et la paix (*La discipline*). Paix, ô mon Dieu, paix ! Cette belle paix que je tâche de sceller de mon sang, consolidez-la par vos larmes ; tous ensemble, les larmes aux yeux, répétez encore : La paix, mon Dieu, la paix ! — Voilà la paix conclue, et mon divin Jésus, d'ennemi qu'il était, est devenu votre ami dévoué : sa haine a fait place à un tendre amour ; n'en ferez-vous pas autant de votre côté, mes chers frères ? Si vous l'avez haï par le passé, ne protestez-vous pas que vous voulez l'aimer à l'avenir ? Oui, mes frères, aimez Jésus, aimez-le, car il mérite toutes les affections de vos cœurs. Prenez ici à ses pieds, par pur amour pour lui, la résolution de renoncer à ce péché qui pèse le plus sur votre con-

Digitized by Google

science (que ce soit là le fruit de ce sermon), à ce péché qui, depuis tant d'années, vous tyrannise le cœur, à ce péché que vous n'avez jamais confessé, ou que vous avez confessé mal, à ce vieux péché déjà passé en habitude, à tel et tel péché... Pensez-y un peu, réfléchissez... Savez-vous ce que je veux dire? Eh bien! décidez-vous à le confesser sincèrement, à le confesser au plus tôt, et à en finir pour toujours. Et pour preuve que vous le promettez du fond du cœur, protestez sur les plaies de Jésus que vous ne commettrez plus de péché mortel de toute votre vie, dût-il vous en coûter la vie. Dites donc tous à haute voix : Jamais plus de péchés! Heureux, si vous le dites de cœur, et plus heureux si vous y êtes fidèles. Dès lors votre bonheur est assuré en ce monde et dans l'autre; c'est ce que je vous souhaite.

Digitized by Google

XXI

POUR LE JEUDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus.
La belle-mère de Simon était retenue par une grosse fièvre. Luc. 4, 38.

I. Ou les saints se sont trompés, ou nous nous trompons. Les saints vivaient dans une extrême vigilance sur eux-mêmes; nous, nous vivons dans la plus grande liberté. Les saints marchaient avec précaution et se gardaient des moindres faux pas dans la voie du salut; nous courons à bride abattue dans les sentiers ruineux de la perdition. Les saints avaient pour guide la crainte de Dieu, afin d'éviter les fautes même les plus légères, d'échapper à tout danger, même apparent; nous affrontons les périls avec une souveraine audace, et, méprisant les petites chutes, nous folâtrons sur le bord du précipice. Qui se trompe, qui entend mieux les choses, d'eux ou de nous? Je vois un Bernard, qui, à la première étincelle du feu impur que la concupiscence allume dans ses veines, se plonge dans un étang glacé pour en amortir les ardeurs. Je vois un saint Benoît, qui, au seul aspect du serpent tentateur, se roule dans les épines, et le met en fuite par la douleur. Je vois mon séraphique père saint François, qui, à l'ombre seule d'une imagination passagère, se couche dans la neige pour maintenir intacte la candeur de sa pureté ; et nous,

Digitized by Google

misérables, non-seulement nous n'appréhendons pas une ombre, une apparence, une étincelle, mais souvent au milieu des flammes des passions les plus ardentes, au milieu des familiarités les plus tendres, dans la nuit même d'un libertinage sans pudeur, nous nous vantons de goûter la paix, la sécurité et le repos. Comment cela se fait-il? Qui se trompe, qui entend mieux les choses, de nous ou des saints? Ah! il n'est que trop vrai que c'est nous qui nous trompons. Apprenons donc une bonne fois, par l'exemple de cette malade de l'Evangile, retenue au lit par les accès d'une fièvre violente : *Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus*, apprenons, dis-je, que certaines fièvres spirituelles, telles que ces fautes légères, ces péchés véniels, sont, à l'égard des péchés mortels, ce que sont les fièvres relativement à la mort. Si on les néglige, ces péchés produisent des effets aussi pernicieux et ont des résultats aussi funestes que les maladies les plus désespérées et les plus incurables. Permettez donc que, dans le désir qui me presse de votre bonheur, je parcoure votre endroit, que j'entre dans vos maisons, et qu'en voyant le peu de cas que l'on y fait des fautes légères, je vous crie avec un zèle apostolique : Imprudents! que faites-vous? Ne voyez-vous pas que ces fautes que vous négligez, semblables à des fièvres, d'intermittentes deviendront continues, d'aiguës dégénèreront en fièvres malignes, et finiront par vous faire descendre au tombeau? Réformez donc vos idées, et ne regardez plus le péché véniel comme un mal léger, mais persuadez-vous, au contraire, que tout péché véniel, quoique léger en tant que péché, ne l'est pas en tant que mal; car — c'est un mal très-grave en soi, premier point; — c'est un mal très-grave dans ses effets, second point; — c'est un mal très-grave dans ses châtiments, troisième point. — Attention, s'il vous plaît, et tâchez de comprendre une bonne fois, qu'en fait

Digitized by Google

de mal moral, il n'y a point de péché qu'on puisse dire positivement léger, mais que tous sont plus ou moins graves, qu'on doit les éviter tous autant qu'on le peut, que tous sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu et des saints, et qu'ils doivent l'être également pour nous, parce que toute fièvre, si on la néglige, finit par causer la mort. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Je ne veux pas, mes frères, vous donner des scrupules et jeter le trouble dans vos consciences; n'allez donc pas croire que ce que je vais dire de la gravité du péché véniel doive s'entendre de certains défauts légers qui sont comme inhérents à notre faiblesse, et dont, au sentiment des théologiens, nous ne pouvons que très-difficilement nous préserver, tant que notre âme est renfermée dans ce corps de boue. Je ne veux vous entretenir ici que de ces péchés qui, petits en soi, ouvrent cependant la porte à de plus graves, de ces péchés qui ont la même matière et le même objet que les péchés mortels; de ceux qui se commettent de propos tout à fait délibéré et, pour ainsi dire, les yeux ouverts; de sorte que celui qui s'y laisse aller fait comme un homme qui consentirait à se rendre malade, en contractant une infirmité prévue, et néanmoins voulue, parce qu'il sait qu'il n'en résultera qu'un peu de fièvre, et non une maladie mortelle. Or, je prétends que ces péchés véniels, commis volontairement et avec une pleine advertance, quoiqu'ils puissent s'appeler légers comparativement au péché mortel, sont cependant un mal très-grave de sa nature, quand on les considère en soi, non pas en tant que péchés, mais en tant que mal. Vous ne m'en croyez pas, peut-être? Eh bien! contemplez avec moi une âme en état de grâce : voyez

Digitized by Google

de quel éclat la charité la revêt, comme elle est belle et ravissante sur ce trône où elle est assise, comme elle retrace bien l'image de l'adorable Trinité! Or, le péché véniel lui ravit cet éclat, cette beauté, cette splendeur. Une âme en état de grâce! ô Dieu! quel ravissant spectacle! C'est une reine couverte de son manteau royal, et dont tout l'extérieur respire une admirable majesté : or, le péché véniel est un ennemi perfide qui lui enlève sa dignité, souille sa pourpre et enlaidit ses traits. Une âme en état de grâce! c'est un brillant et radieux soleil; or, le péché véniel c'est ce corps opaque qui, s'il ne parvient pas à l'éclipser, obscurcit au moins de ses ombres ces splendeurs magnifiques. Vous savez combien le visage le plus beau est défiguré par une enflure livide, et le front le plus majestueux par une tumeur énorme. Or, si une âme juste est si ravissante que sainte Catherine de Sienne faillit prendre pour Dieu lui-même l'âme d'un petit enfant mort aussitôt après son baptême, quelle tache hideuse ne doit pas faire le péché véniel sur un fonds si pur et si éclatant? Sainte Catherine de Gênes va nous dire l'impression que fit sur elle l'ombre seule d'une faute légère qu'elle ne vit qu'en passant : « A cette vue, dit-elle, qui d'ailleurs ne dura qu'un instant, je serais morte sans un miracle. Ah! quelle vue! quels démons! quelles furies! quel enfer! Oh! combien l'ombre seule d'un péché véniel est plus horrible que tous les démons, que tout l'enfer, que toutes les furies considérées dans leur nature. Si cette vision s'était tant soit peu prolongée, hélas! je n'aurais pu y tenir, fussé-je même de pierre ou de diamant. » Rentrez maintenant en vous-mêmes, âmes vertueuses, vous qui vous admirez et vous croyez être quelque chose de grand devant Dieu; considérez-vous de la tête aux pieds toutes couvertes de péchés véniels, et puis faites les réflexions suivantes : si l'ombre seule d'un péché véniel rend une âme si

Digitized by Google

difforme, qu'on ne puisse la regarder sans se sentir défaillir et tomber en agonie, quel hideux spectacle n'offrirait pas votre âme, coupable qu'elle est, non pas d'un seul péché véniel, mais de péchés si nombreux et si marquants par la qualité, la malice et l'opiniâtreté; de tant de mouvements de colère, d'antipathies, de pensées de vanité, de regards de curiosité, de paroles de mépris, de plaisanteries inconvenantes, de recherches de louanges, de pertes de temps, d'irrévérences dans les églises, de distractions dans les prières, de vanités, d'immodesties, et de luxe dans les habits, d'intempérances à table, de négligences dans l'instruction des domestiques, dans l'éducation des enfants, dans l'édification du prochain, dans l'accomplissement des devoirs de votre état, dans l'exercice des vertus; de tant d'impatiences, d'altercations, de mouvements de vaine gloire, de mensonges, de médisances légères, et tous ces péchés commis par centaines, par milliers, enracinés depuis longtemps et entassés les uns sur les autres! Une difformité si monstrueuse n'exciterait-elle pas plutôt la compassion que l'envie du malade le plus tourmenté par la fièvre, ou rongé par l'ulcère le plus dégoûtant? Et vous me taxeriez de trop de rigueur lorsque je vous dis que le péché véniel est un mal très-grave de sa nature? Je vais plus loin, et je ne crains pas de dire que c'est un mal si horrible qu'il n'est jamais permis de le commettre, quand même il s'agirait de sauver le monde entier.

III. Reportez-vous avec moi par la pensée à l'époque de cette lamentable catastrophe, où les cataractes du ciel s'ouvrant, la terre fut submergée sous les eaux d'un déluge universel. De quelque côté que vous tourniez vos regards vous ne voyez que la mer et le ciel; un ciel chargé de nuages qui tombent en pluie, une vaste mer couverte de cadavres qui nagent au-dessus des

Digitized by Google

flots. Vous voyez flotter pêle-mêle les rois et les pauvres, les dames de haut parage et les femmes de la plus basse condition, les savants et les ignorants; car Dieu pèse uniquement les fautes de chacun, sans égard pour le rang. Or, supposez que l'arche de Noé fût capable de donner asile à tous ces malheureux naufragés, qui, sans cela, dans un instant, vont être engloutis par l'élément destructeur; mais que, d'un autre côté, Dieu ait fait défense à Noé d'en recevoir un seul, non pas sous peine de faute grave mais seulement de péché véniel. Puis mettez-vous à considérer ces malheureux et à écouter leurs cris de détresse : Ah! Noé, Noé, ayez compassion de nous, de grâce; nous sommes tous perdus, si vous nous laissez au milieu des flots; nous sommes tous sauvés, au contraire, si vous nous accueillez dans l'arche. Laissez-vous toucher par notre malheur. Après tout, ce n'est qu'un péché véniel de désobéir à Dieu dans une circonstance si digne de compassion; vous pourrez dire au Seigneur que si vous avez commis une légère désobéissance, c'est par pitié pour son peuple, et il usera d'indulgence envers vous. Secourez-nous donc, de grâce; Noé, ayez compassion de nous. Noé voit les larmes, il entend les cris et les prières de la foule des naufragés; mais loin d'en être ému, il leur répond avec indignation : Retirez-vous, éloignez-vous de l'arche, gardez-vous d'en approcher : je compatis à votre malheur, il est bien grand; mais le mien serait plus grand encore si je me rendais coupable d'un péché véniel. Votre mal est une peine, le mien serait une faute. Votre naufrage n'offense pas Dieu, il glorifie, au contraire, sa justice; tandis que le péché véniel que je commettrais en vous tendant la main blesserait, au moins légèrement, ses infinies perfections; et comme la plus légère injure faite au Créateur l'emporte sur la destruction de toutes les créatures, que le monde périsse,

Digitized by Google

que les flots vous engloutissent tous et que la terre soit changée en un vaste cimetière : l'immense désastre du genre humain tout entier est un moindre mal que ne le serait mon péché quoique léger. Ainsi répond ce vénérable patriarche, ainsi devrions-nous répondre nous-mêmes toutes les fois que le péché véniel se présente en concurrence avec un gain, un plaisir, un point d'honneur, quelque bien et quelque mal temporel que ce soit. Qu'en faites-vous? Comment estimez-vous le péché véniel? Vous n'êtes pas atterrés en entendant qu'il n'est pas permis de le commettre, fût-ce même pour éviter un déluge universel et la ruine du genre humain? Eh bien! s'il en est ainsi, transportez-vous en esprit jusqu'au ciel, et supposé que Dieu y fasse pleuvoir des torrents de feu pour détruire tous les anges, tous les bienheureux, la sainte Vierge elle-même, et réduire le paradis en cendres, et que vous, par un léger mensonge, vous puissiez empêcher ce terrible incendie, vous serait-il permis de le commettre? Non, mes frères, non. Que le paradis, séjour des bienheureux, devienne la proie des flammes, devriez-vous dire, avec tout ce qu'il contient de plus beau (s'entend du bien créé qui est dans le ciel), que les Anges, et les Saints, et la Mère de Dieu elle-même rentrent dans leur néant, ce sera un moindre mal encore que le péché véniel, parce que le péché véniel est un mal d'un ordre supérieur, et ne peut jamais entrer en comparaison avec un mal d'un ordre inférieur, tel que serait la destruction d'un monde, l'anéantissement du paradis, la perte de toutes les créatures, ainsi que l'atteste saint Dorothée : *Longe melius est omnia corpora perire simul, quam lœdi animam in re minima*. O péché véniel trop peu apprécié des hommes! ô péché véniel qui pèse davantage, qui est un mal plus grand que la destruction du monde entier!

IV. Mais allons plus loin encore, et après avoir plaint

Digitized by Google

un monde de pécheurs engloutis sous les eaux d'un déluge universel, tournons notre compassion vers un monde de malheureux plongés dans un abîme de feu. Ou plutôt qu'ils frémissent, qu'ils crient, qu'ils hurlent, les misérables ! qu'importe, ce sont des âmes maudites de Dieu, qui ne méritent aucune compassion. Ainsi Dieu l'a ordonné, parce qu'il y a été forcé par leur impénitence finale. Or, je vous le demande, Dieu qui veut l'enfer, au moins dans la supposition du péché mortel non réparé, pourrait-il vouloir une légère faute, un péché véniel, comme serait, par exemple, un petit mouvement de colère, un mensonge joyeux, une légère irrévérence à l'église, une parole oiseuse, un regard de curiosité d'un instant? Non, il ne le pourrait pas, et ce serait une erreur insigne de soutenir le contraire. Or, ici me repliant sur moi-même, tout étourdi d'une vérité si terrible, j'en médite les conséquences et je dis : C'est donc un enfer qu'un coup d'œil de curiosité, un regard libre est un plus grand mal que l'enfer; c'est donc un enfer qu'une parole oiseuse, et un propos déréglé est un plus grand mal que l'enfer; c'est donc un enfer qu'une légère irrévérence à l'église, une conversation inutile dans le lieu saint est un plus grand mal que l'enfer; c'est un enfer qu'un simple mensonge, mentir sans faire tort au prochain est un plus grand mal que l'enfer; c'est donc un enfer qu'un acte d'impatience, un mouvement d'humeur est un plus grand mal que l'enfer, c'est un mal beaucoup plus à craindre que l'enfer même, à ne considérer l'enfer que comme peine et peine du sens; car il peut se faire que Dieu veuille l'enfer comme peine, mais il n'est pas possible de supposer qu'il veuille en aucun cas le péché véniel. Quel grand mal doit-ce donc être que le péché véniel? Quel mal ! mal si terrible que par les conséquences qu'il entraîne il est plus pernicieux que le déluge qui a englouti l'univers, plus pernicieux

Digitized by Google

que le déluge de flammes qui exerce les vengeances de la justice divine au fond des abimes. Mais ce qui me fait encore plus frémir d'épouvante, c'est que pour expier un seul péché véniel, il n'a fallu rien moins que les flots de sang d'un Dieu sauveur. Vous qui traitez de bagatelle le péché véniel, supposez que vous n'ayez sur la conscience qu'une faute légère, puis invitez Notre-Seigneur à suspendre l'influence de ses mérites, et lorsqu'il vous aura soustrait la satisfaction infinie de sa vie et de sa mort, essayez de satisfaire tout seul à la justice divine; y parviendrez-vous? L'opinion la plus probable soutient que non, attendu que l'offense croît à raison du rang plus ou moins élevé de la personne offensée. Ainsi qu'un homme de basse condition outrage son prince par une action qui, à l'égard d'un de ses semblables, n'aurait pas mérité d'être relevée, cet outrage devient grave à cause de la dignité du prince, et personne n'oserait soutenir que ce malheureux soit en état, par lui-même, de réparer l'insulte qu'il a faite à son souverain; de même le péché véniel, tout léger qu'il est de sa nature, est cependant une injure faite, en quelque manière, à la majesté infinie de Dieu par un de ses plus humbles serviteurs, je veux dire l'homme, et à cause de cela il est si grave qu'aucun homme ne peut se prétendre capable de l'expier; il faut donc pour cela le sang précieux d'un Dieu fait homme. O péché véniel trop peu connu des hommes! — Eh bien! dites-moi maintenant comment vous avez le courage d'appeler le péché véniel un mal léger? Comment! un mal qui ôte à l'âme sa parure, son éclat et sa beauté; un mal plus considérable que la ruine d'un monde entier, un mal plus grand que l'enfer même, un mal qui inflige à l'âme une souillure telle que pour l'effacer il faut le sang d'un Dieu sauveur, un mal qui, après le péché mortel, est le plus grand que vous puissiez trouver sur la terre et jusqu'au

Digitized by Google

fond des abîmes, un mal plus monstrueux que tout ce que l'on peut concevoir, vous l'appellerez un mal léger? Un péché léger, soit; mais comme mal, c'est un mal très-grave, excessivement grave. C'est ce que Notre-Seigneur fit entendre à sainte Brigitte : « Gardez-vous, ma fille, lui dit-il, de regarder comme un mal léger le plus petit défaut ou le moindre manquement. » Cette pensée terrible porta saint Basile à s'écrier : *Quis est qui leve audeat appellare?* « Quel homme oserait dire que le péché véniel n'est qu'un mal léger? »

DEUXIÈME POINT.

V. Si vous m'accordez qu'il est très-grave en soi, à plus forte raison devez-vous m'accorder qu'il l'est également dans ses effets. Ah! si vous saviez combien sont pernicieuses ces fièvres spirituelles qui convertissent en humeurs viciées tout ce qui peut servir à rendre l'âme plus belle, mieux disposée et plus digne devant Dieu! Si vous saviez quelle quantité de mérites nous dérobent continuellement sous les yeux ces petits larrons domestiques! Que votre cœur et votre main s'ouvrent généreusement en faveur de l'indigent, et que vos aumônes surpassent celles d'un Charles Borromée; soyez un homme d'oraison, et que vos contemplations l'emportent sur celles d'un saint Antoine; soyez un anachorète, et que vos austérités ne le cèdent en rien à celles d'un Pierre d'Alcantara; soyez un autre Job pour la patience; un apôtre pour la charité; convertissez par vos miracles un monde entier; si vous faites tout ce bien par un motif de vaine gloire, de respect humain, d'intérêt, ou pour toute autre fin semblable, qui regarde la terre et non le ciel, quoique dans ce motif il n'y ait pas de péché mortel, mais simplement une faute vénielle, c'est l'enseignement des théologiens et de l'Ange de l'école en

Digitized by Google

particulier, que le bien que vous faites ainsi n'est plus bien ; toutes vos aumônes s'en vont en fumée ; vos contemplations, vos austérités, vos miracles se réduisent à rien, et en prêchant l'Evangile vous ne faites que frapper l'air comme un airain sonnant, et une cymbale retentissante : *Velut æs sonans, aut cymbalum tinniens*[1] ; mais vous n'en retirez aucun fruit pour vous, parce que ce motif véniellement défectueux, qui infecte toutes ces bonnes œuvres, vous en enlève le mérite. — Quoi ! un péché véniel fait tant de mal ? — Oui, certes, un péché véniel ; écoutez saint Thomas d'Aquin, dont je vous ai allégué l'autorité : *Nullus peccando meretur vitam æternam, unde opus virtuosum amittit vim merendi si propter inanem gloriam fiat, etiamsi illa inanis gloria non sit peccatum mortale.* « Nul n'acquiert, en péchant, un titre à la vie éternelle ; par conséquent une œuvre vertueuse cesse d'être méritoire si elle est faite par un motif de vaine gloire, quand même cette vaine gloire ne serait pas un péché mortel. » Pourrait-il parler plus clairement ? Faites maintenant la revue de toutes vos bonnes œuvres, et voyez quels ravages y a causés le péché véniel : vous trouverez l'une rognée par l'orgueil, l'autre par la négligence, une troisième par la sensualité et l'amour-propre. Si vous priez, vous faites peu ou point d'attention ; si vous exercez la correction à l'égard du prochain, la colère ou la passion vous emporte trop loin. La délicatesse dans la recherche de vos aises vous rend efféminé, lent, paresseux pour les exercices de piété ; en sorte que le péché véniel corrompt, pour ainsi dire, tout le bien que vous faites, et que vous ne donnez rien à Dieu qui soit tout à fait net et n'offense en aucune façon les yeux infiniment purs de son infinie majesté. Mais surtout que de

(1) *I Cor. 13, 1.*

Digitized by Google

communions rendues insipides et infructueuses par le péché véniel ! C'est, en effet, l'opinion de plusieurs docteurs que, si dans le moment même de la communion, votre cœur se laisse aller actuellement à quelque affection véniellement coupable pour n'importe quel objet, ou est agité par quelque passion dans laquelle il y ait faute légère, il n'en faut pas davantage pour en empêcher l'effet principal, qui est l'augmentation de la grâce, ou au moins pour vous priver de cette saveur et de ce goût spirituel, qui accompagne la manne céleste. Oh ! quelle ruine spirituelle apporte à une âme un seul péché véniel ! Que l'Eglise ouvre ses trésors, et dispense à pleines mains les quarantaines de pardon, les indulgences plénières, les jubilés les plus riches en faveurs spirituelles, quelque faciles que soient les œuvres prescrites pour les gagner, si ces œuvres sont entachées de quelque faute, ne fût-ce que vénielle, le cardinal Bellarmin nous enseigne que, malgré cette abondance de trésors et d'indulgences, nous restons le plus souvent les mains vides, sans en profiter aucunement; car on n'apaise pas Dieu, dit-il, et on ne satisfait pas à sa justice, par un péché véniel : *Non enim per peccatum veniale placatur Deus, neque satisfit Deo.* Et en effet, dit saint Jean Chrysostôme, on ne peut, par le même acte, mériter et démériter tout à la fois ; satisfaire pour les anciens péchés tout en augmentant la dette par des péchés nouveaux qui, bien que légers en tant que péchés, ne le sont pas en tant que mal, puisqu'ils sont une source de ruine. O péchés véniels trop peu connus des hommes ! Comment n'êtes-vous pas ébranlés ce matin tous tant que vous êtes? Comment ne prenez-vous pas la résolution de vous purifier par la pénitence de taches si difformes en soi et si pernicieuses dans leurs effets? Ne réformerez-vous pas enfin vos idées touchant le péché véniel, en prenant toutes les précautions possi-

Digitized by Google

bles pour ne plus y retomber, du moins volontairement à l'avenir?

VI. Mais, mon père, vous donnez dans des exagérations aujourd'hui, et vous voulez nous faire prendre pour un géant ce qui n'est qu'un pygmée. Après tout, que le péché véniel soit aussi grave qu'il vous plaira et en soi et dans ses effets, il est toujours vrai que ce n'est pas la peine de le tant redouter, puisqu'il est si facile d'en obtenir promptement le pardon : se frapper la poitrine, faire le signe de croix avec l'eau bénite, baiser la terre en poussant un soupir, en voilà assez pour effacer tous les péchés véniels : ainsi, à quoi bon s'élever tellement contre un mal de rien? — Ah! que cette objection me fait peine! Eh bien, donc, quoi qu'il en soit de ces légers péchés véniels qui tiennent à la fragilité de notre nature, dont je ne parle pas, il est certain que pour ceux qui se commettent volontairement et de propos délibéré, bien que Dieu en accorde facilement le pardon, et ne se fasse pas beaucoup prier pour les remettre; il veut néanmoins qu'on le prie comme il faut, il veut que nous concevions de ces péchés une véritable douleur, il veut que nous ayons une ferme résolution de ne les plus commettre à l'avenir, il veut que nous les rétractions comme autant de petites injures faites à son infinie majesté; et il est certain que sans cette douleur et cette détestation intérieure, il n'y a ni eau bénite, ni prière, ni même sacrement qui puisse les effacer. Bien plus, combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un pénitent, coupable seulement de péchés véniels et en faisant la matière du sacrement, sans y ajouter d'autres péchés, entre au tribunal de la pénitence avec de légères souillures, et en sort avec la tache d'un énorme sacrilége, ou au moins rend le sacrement invalide, parce qu'il n'a pas eu de contrition de ces péchés véniels, les seuls qu'il ait exposés au prêtre? Or, je vous le de-

Digitized by Google

mande, est-il si facile d'en avoir une véritable douleur? Ah! et c'est là le sujet de mes larmes; quant à moi, je suis convaincu que pour un chrétien relâché, il est peut-être plus difficile d'avoir la contrition des péchés véniels que des péchés mortels, parce que la malice de ceux-ci est telle qu'on la conçoit à la première vue, et qu'elle inspire à tout le monde une profonde horreur; tandis que le péché véniel est regardé par la plupart des chrétiens comme une bagatelle, une légèreté, un rien. Comment pourra-t-il jamais s'en repentir sincèrement, celui qui a une si mince idée de son importance? Je comprends maintenant que ce n'est pas sans motif que saint Augustin s'écriait : Malheur à qui ne redoute que les fautes les plus graves! *Væ nobis, qui sola inusitata exhorrescimus.* Vous vous trompez étrangement, chrétiens, mes frères; vous craignez, il est vrai, les fautes graves, et vous avez raison; mais ce n'est pas assez : il faut en outre, pour assurer votre salut, craindre aussi les moins graves, craindre les péchés véniels, parce que ceux-ci, ajoute le même Saint, si on ne les craint pas, se multiplient, en se multipliant empirent, et en empirant, disposent au péché mortel et tuent l'âme : *Dum homines despiciunt peccata quæ parva sunt, crescentibus minutis, adduntur etiam crimina, et cumulum faciunt, et mergunt.*

VII. Afin donc de réveiller en vous cette sainte crainte, je vais jusqu'à dire que les péchés véniels peuvent, en un sens, s'appeler mortels. — Mais comment? — Le voici : c'est qu'ils conduisent, en quelque sorte, à la mort de l'âme, et disposent le pécheur à tomber dans l'abîme du péché mortel, précisément comme les fièvres conduisent à la mort du corps, et poussent le malade à l'agonie. Et cela doit s'entendre tant du côté de Dieu que du côté de l'homme; car les péchés véniels, d'une part, tarissent la source des grâces et des faveurs célés-

Digitized by Google

tes, et de l'autre, énervent l'âme et lui ôtent toutes ses forces. Voyez si dans la pratique ces fautes légères, surtout quand elles sont fréquentes et multipliées, n'obligent pas Dieu, en quelque sorte, à permettre les chutes les plus lamentables. Voilà une âme en état de grâce; elle se tient ferme pour autant qu'elle s'appuie sur le bras de Dieu, qui lui tend la main, afin qu'elle marche en sûreté : *Innixa super Dilectum suum*[1]. Mais vient-elle à écarter cet appui, à négliger les péchés véniels; alors Dieu lui retire son bras pour la punir de son peu de fidélité à correspondre à ses bontés; s'il ne se met pas en colère, au moins il se fâche, et ne lui prête plus que l'assistance nécessaire pour la soutenir debout et l'empêcher de tomber; mais quant à ces grâces de choix, nécessaires à l'âme pour marcher avec agilité, et courir sans crainte dans le chemin de la vertu, il les lui refuse en punition de toutes ces petites fautes non expiées. Et ces secours venant à manquer, qu'arrive-t-il? Oh! mon Dieu, qu'elle est en danger de se précipiter dans les plus grands excès, dans les abîmes les plus profonds! Je le dis sur la parole de saint Isidore : *Judicio divino in reatum nequiorem labuntur, qui corrigere facta minora contemnunt.* Voilà pourquoi Dieu, qui est très-jaloux des âmes qui lui sont plus chères et qu'il traite avec une certaine prédilection, montre un ressentiment très-vif lorsqu'il les voit négligentes à se purifier des péchés véniels, ou un peu trop affectionnées aux créatures. Nous en avons un exemple frappant dans sainte Rose de Lima. Cette sainte âme, que la grâce suscita comme une fleur éclatante pour embellir le Nouveau-Monde, était pleine d'amour et de tendresse pour Jésus, son divin époux. Mais, je ne sais trop comment, elle s'attacha avec trop de sollicitude à

(1) *Cant. 8, 5.*

Digitized by Google

une plante, à un basilic. Dès que le soleil paraît à l'orient, Rose met dehors sa plante chérie afin qu'elle reçoive ses premiers rayons. A midi, elle s'empresse de la retirer, de peur qu'une chaleur excessive ne la flétrisse; lorsque le soleil commence à baisser, elle l'expose de nouveau, pour la faire jouir des derniers feux du jour; enfin la nuit est-elle venue, elle la reprend aussitôt, de peur que le froid ne l'endommage. Entend-elle mugir le vent, elle court vite à sa plante pour la mettre à l'abri des mauvais temps, de la grêle et de l'orage. En un mot, toutes les pensées de Rose sont partagées entre Dieu et son basilic. Ce partage déplut à Notre-Seigneur, qui, agissant en amant jaloux, arracha par une belle nuit la plante chérie et la jeta sur le sol pour la faire faner. Le jour venu, Rose sort pour aller faire sa promenade ordinaire dans son petit jardin. A la vue de sa plante flétrie, elle ne peut retenir ses larmes : « Quelle main jalouse, s'écrie-t-elle, a osé ôter la vie à cette fleur innocente? Hélas! j'ai réussi à la préserver des outrages du temps, mais je n'ai pu la garder contre l'envie. » — « De quelle envie parles-tu? lui répondit Jésus qui lui apparut en ce moment : ce n'est pas l'envie qui a persécuté cette plante, c'est l'amour, et l'amour de mon cœur : oui, c'est moi qui l'ai arrachée, et je l'ai fait afin d'arracher de ton cœur l'amour que tu avais pour elle. Ah! ma fille, tu ne sais pas jusqu'où pouvait t'entraîner une attache si passionnée pour une chose aussi vile! Aime, Rose, celui qui t'aime, et désormais fais plus de cas des fautes légères, cultive avec plus de soin, garde avec plus de vigilance les affections de ton cœur. » — Or, je vous le demande, conçoit-on un attachement plus honnête que celui de Rose pour son basilic? Et cependant ce qu'il y avait d'excessif en ce sentiment fit peur au divin Maître, et il voulut l'en punir de ses propres mains. Mais ce châtiment fut un trait de délicatesse de

Digitized by Google

l'amour d'un Dieu pour une âme chérie : il n'en agit pas toujours de la sorte, comme je l'ai déjà dit, et ce qui doit le plus nous effrayer, c'est que la justice divine, pour punir de semblables manquements, non contente des châtiments ordinaires, en vient souvent au plus terrible de tous, qui est de retirer ses grâces et de laisser l'âme tomber d'abîme en abîme : *Propter iniquitatem avaritiæ ejus iratus sum, et percussi eum*[1] ; l'avarice d'une âme qui compte avec Dieu, et ne fait aucun cas des fautes légères, indispose le Seigneur à son égard, lui resserre le cœur et l'empêche de répandre sur elle des grâces plus abondantes. La chute de Judas, croit-on, provient d'un léger manquement, lequel consistait à distribuer sans permission quelques aumônes à ses parents pauvres. Cette faute était peu de chose en soi, et elle fut cependant très-funeste dans ses effets, puisqu'elle porta Judas à vendre son divin Maître. Vous voyez où mène souvent un défaut léger dans le principe : on en vient aux derniers excès, et même jusqu'à abandonner Dieu, tant est vrai cet oracle de l'Esprit-Saint : *Qui spernit modica, paulatim decidet*[2] ; « Celui qui méprise les petites choses décherra peu à peu : » il décherra de la piété, de la probité, de l'état de grâce, pour tomber dans l'état de perdition : ainsi l'expliquent les interprètes.

VIII. Dieu vous abandonne, et le démon vous attaque avec plus de violence ; vous trouvant faibles à cause que vous êtes privés de ces secours particuliers qui rendent l'âme si vigoureuse, il est presque sûr de la victoire. La plus petite brèche qu'il parvient à pratiquer dans votre cœur suffit pour qu'il se rende maître, un peu plus tard, de la citadelle. Donnez-lui un seul de vos cheveux, il ne lui en faut pas davantage pour tresser bientôt une corde avec laquelle il vous entraînera au

(1) *Isa.* 57, 7.
(2) *Eccli.* 19, 1.

Digitized by Google

précipice : *Nostris tantum initiis opus habet.* Laissez-lui allumer une étincelle, il aura bientôt excité un vaste incendie. Quel si grand mal y a-t-il, dites-vous, à jeter un regard curieux sur un objet qui flatte les sens? Quel grand mal dans une plaisanterie un peu équivoque et assez spirituelle? Quel grand mal dans une liaison d'inclination, dans un compliment gracieux, dans une galanterie qui est de mode? Et moi je vous dis que c'est un mal et un grand mal. Pourquoi? Parce que le démon, qui sait tout, sait parfaitement qu'on passe de peu à beaucoup, du petit au grand, du léger au grave : s'il réussit à vous arracher du cœur la crainte des petites fautes, il est assuré de vous faire tomber dans les plus grands désordres; il fera si bien que vous ne vous bornerez pas aux regards, aux équivoques, aux conversations, aux compliments, aux galanteries, mais que vous finirez par tomber dans des abîmes épouvantables. C'est ce que confirme saint Jean Chrysostôme : *Si semel parva præstiterit, totum expeditum est.* Comprenez-le donc : ces familiarités, ces rires, ces clins d'œil, ces jeux, ces attouchements sont, d'après l'expérience de saint Jérôme, les premiers signes d'une chasteté qui s'en va : *Risus, joci, tactus sunt morituræ virginitatis principia.* Jonathas, à la fleur de l'âge, après les fatigues d'une bataille sanglante, au milieu du triomphe d'une victoire éclatante, rafraîchit ses lèvres avec quelques gouttes de miel; il semble qu'il n'y eût pas là grand mal, et cependant c'en fut assez pour mettre Jonathas à deux doigts de sa perte et tout le peuple d'Israël en état de révolte. Que d'âmes pourraient dire avec Jonathas : *Gustavi paululum mellis, et ecce morior*[1]; « J'ai goûté un peu de miel, et voilà que je meurs. » Ce fut une goutte de miel seulement, pourrait dire ce jeune homme,

(1) *Reg. 14, 43.*

Digitized by Google

que ce regard trop tendre qui m'a blessé dans telle soirée ; mais, hélas ! quelles passions elle a réveillées dans mon cœur ! voilà que j'en meurs : *Et ecce morior*. Ce fut une goutte de miel seulement, pourrait dire cette femme, que ce sourire, ce serrement de main qui m'a fascinée dans tel banquet ; mais, hélas ! dans combien de soucis, d'inquiétudes et de tourments elle m'a engagée ! *Et ecce morior*. Ce fut une goutte de miel seulement, pourrait dire tel marchand, que ce léger gain dont l'appas m'a engagé dans cette affaire si embrouillée, et voilà que je meurs accablé sous le poids de tant de restitutions à faire : *Et ecce morior*. Vous le pourriez dire aussi, vous, pécheurs, qui m'écoutez, si vous ne cherchez pas à vous faire illusion sur votre malice. Jetez un peu les regards en arrière, et dites-moi quels ont été les commencements de cette vie déréglée que vous traînez dans la boue. Pensez-y un peu, pensez... Ah ! si vous voulez être sincères, vous m'avouerez que le commencement de toutes ces misères, ç'a été une plaisanterie, un regard, une liaison, une inclination, une faute légère. Vous vous étonnez comment, pour avoir dévié de quelques pas seulement, vous vous êtes embourbés de la sorte ; mais saint Augustin ne s'en étonne pas, lui qui sait parfaitement que c'est l'ordinaire de tout pécheur de commencer par une petite liberté, de continuer avec licence, et de finir par une vie dissolue. Rien n'est plus vrai, mes frères : les commencements du libertinage ne sont que des fleurs : *Venite... coronemus nos rosis ;* mais après les couronnes de roses qu'arrive-t-il ? *Nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra ;* « qu'il n'y ait point de pré où nous ne laissions des traces de notre luxure. » Hélas ! voilà déjà les fleurs arrachées du front et foulées aux pieds ; et puis ? *Opprimamus pauperem*[1] ; « Opprimons

(1) *Sap. 2, 6-10.*

Digitized by Google

le pauvre. » Voilà les fleurs changées en épines pour tirer le sang des veines du pauvre. Il n'est donc que trop vrai que la vie la plus criminelle commence par des fleurs qui ne peuvent nuire; les épines naissent ensuite peu à peu : et alors quelles piqûres, quelles plaies et que de morts! *Ecce morior*. Ne vous en étonnez pas, conclut saint Augustin, ce sont des buissons, mais de ces buissons poussent des épines : *Noli mirari, tenes sunt, sed spinarum radices.*

IX. Vous ne croyez peut-être pas encore que les péchés véniels puissent conduire à l'abîme et même à l'abîme éternel? S'il en est ainsi, que l'enfer entr'ouvre ses entrailles, et vous, ô mon Dieu, qui tenez en main les clefs de cet horrible cachot, permettez-moi de montrer à ce peuple les milliers d'âmes qui brûlent en enfer pour des crimes qui ont eu leur source dans des fautes très-légères. Approchons donc du bord de ce gouffre affreux : âmes réprouvées, levez la tête et rendez-nous compte de l'état misérable où vous êtes. Qui vous a entraînées dans ces abîmes? Réponds, Caïn, toi qui, le premier, persécutas l'innocence : Hélas! le principe de mes malheurs, ce fut un léger sentiment d'envie contre mon frère, c'est ce péché véniel qui m'a conduit jusqu'au fratricide. Et toi, Saül, qui t'a précipité dans ces flammes? Hélas! le principe de mes infidélités, ce fut une légère désobéissance aux ordres de Samuel; un péché véniel m'a poussé à tant de chutes horribles, Tertullien, ah! que je plains ton sort! un peu de dépit contre les prêtres de Rome, je le sais, rien qu'un péché véniel a été le principe de ton obstination. Origène, je déplore aussi tes infortunes, car c'est un peu de vaine gloire à cause de ta science, une faute très-légère, qui a été la source de ta révolte contre l'Eglise. Et toi, Henri VIII, parais à ton tour : ah! malheureux, en quel abîme je te vois plongé! et cependant le premier pas de

Digitized by Google

cette vie si criminelle ne fut qu'un sentiment de sympathie pour Anne de Boleyn, lequel, dans les commencements, ne dépassait pas les limites du péché véniel. Beaux cèdres du Liban, comme vous êtes changés en charbons ardents! Brûlez, brûlez, car vous glorifiez ainsi la justice divine. Brûlez, brûlez, à jamais, car vos tourments ne méritent aucune compassion. Mais c'est la volonté de Dieu que vous les montriez à tout ce peuple, afin qu'il apprenne à vos dépens à craindre les fautes légères plus que vous n'avez fait, s'il ne veut pas finir comme vous. Ah! chrétiens, si la vue de ces flammes ne suffit pas pour vous ébranler, laissez-vous toucher par les larmes d'un misérable pécheur comme moi. Oui, mes frères et mes sœurs, je vous le dis, les larmes aux yeux, le péché véniel est un grand mal, un mal plus grand que tous les maux sensibles dont le bras du Tout-Puissant pourrait vous accabler, un mal qui prive les âmes de l'appui spécial de Dieu, un mal qui donne la force au démon de nous assaillir avec plus d'insolence et de nous précipiter dans les péchés les plus énormes, un mal, en un mot, très-grave de sa nature, très-grave dans ses effets. N'êtes-vous pas encore convaincus? Eh bien! vous allez voir qu'en outre il est très-grave dans ses châtiments. Arrêtons un instant.

†

TROISIÈME POINT.

X. Père, me dites-vous, voilà un sermon à jeter le trouble dans toutes les consciences. En effet, d'une part, il est certain qu'il est moralement impossible de se garder de tout péché véniel, et que vous n'en trouverez pas un, excepté la sainte Vierge, en vertu d'un privilége tout spécial de la part de Dieu, qui ait été exempt de

Digitized by Google

ces sortes de fautes; d'autre part, vous nous les présentez sous un aspect si effrayant, qu'il ne nous reste que le désespoir; car nous avons beau être en état de grâce, nous ne sommes que trop certains d'être coupables d'une multitude de ces péchés véniels, que vous dites si considérables. — C'est pour cela, mes frères, que dès le début de ce sermon, j'ai déclaré que je n'entendais point parler des péchés véniels qui tiennent à la fragilité de notre nature, mais seulement de ceux qui se commettent les yeux ouverts : autre chose est de commettre des péchés véniels par surprise, autre chose est de les commettre de propos délibéré, et quelquefois même de les mépriser, en disant, par exemple : Qu'est-ce qu'un mensonge, un regard curieux, un petit mouvement d'ambition ou de colère, une parole de travers? Si vous êtes de ceux qui parlent ainsi, je dis que vous ne craignez pas assez, et je répète que ces sortes de péchés véniels ne sont pas seulement très-graves de leur nature et dans leurs effets, mais qu'ils le sont bien plus encore dans leurs châtiments. Le prophète Gad se présente à David, et lui déclare que la justice divine va lui infliger un châtiment, ce sera une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours : Choisis, dit le prophète, ce que tu veux, et le choix fait, le bras de Dieu frappera à l'instant. L'infortuné roi rentre en lui-même et se dit : Une famine de sept ans, une guerre de trois mois, c'est trop long, je choisis le châtiment le plus expéditif, la peste. Et voilà qu'en trois jours soixante mille de ses sujets succombent à la terrible épidémie. Mais, grand Dieu! quel crime a donc commis David pour mériter un pareil châtiment? Un péché véniel, un léger mouvement de vaine complaisance, en faisant le recensement de ses nombreux sujets. — Et pour une faute si légère, un si grand désastre? — Sans doute. O justice de Dieu, que vous êtes rigou-

Digitized by Google

reuse contre les péchés véniels! Si j'avais le temps, je vous montrerais un saint Gérard, frappé de cécité pour avoir fixé une seule fois une jeune fille d'une figure agréable; la femme de Loth changée en statue de sel pour un simple regard de curiosité; un vertueux prophète déchiré par un lion pour une légère désobéissance; un lévite, Oza, tombant mort au pied de l'arche pour une petite irrévérence; Ananie et Saphire comme frappés par la foudre et étendus morts aux pieds de l'apôtre saint Pierre, pour un mensonge, et je vous dirais ensuite : Vous vous plaignez, lorsque vous voyez le désordre dans vos familles, et les malheurs dans votre maison. Un seul péché véniel en est peut-être la cause. Oui, oui, un seul péché véniel peut vous attirer toutes ces disgrâces, et même causer votre mort, celle de vos enfants et l'extinction de votre postérité. Car ce qu'a dit Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne est très-vrai, à savoir, que toutes les peines que peut souffrir une âme en ce monde ne sont pas capables d'expier le plus petit péché véniel.

XI. Vous êtes frappés de voir ces actes de sévérité de la justice divine à l'égard du péché véniel, et cependant ce n'est pas tout encore; Dieu ne le punit pas seulement ici-bas, il le punit encore davantage après cette vie. Je devrais vous ouvrir ici le purgatoire, qui est l'infirmerie de ces maux qui ne sont pas incurables; mais ce n'est pas le moment; dans quelques jours je compte vous faire toucher au doigt ces terribles supplices. Sachez toutefois qu'il y aura là la peine du sens, je veux dire le supplice du feu, qui vous fera endurer les douleurs les plus atroces, et la peine du dam, laquelle, en vous tenant éloignés de Dieu, vous privera du plus grand de tous les biens, et vous fera éprouver des peines, en quelque sorte, infernales, l'enfer en réalité n'étant autre chose qu'un purgatoire qui dure toujours,

Digitized by Google

ét le purgatoire un enfer qui doit finir un jour. Sainte Brigitte, qui vit en esprit ces peines, dit que ce sont des peines incompréhensibles; et cependant nous savons qu'un grand nombre de saintes âmes y ont été condamnées pour plusieurs années, pour des fautes vénielles très-légères. C'est un saint Sévérin, thaumaturge, pour avoir récité hors du temps marqué les heures canoniales : c'est une sœur de saint Pierre Damien, pour avoir eu quelque vaine complaisance dans le chant : c'est un Paschase, homme d'une sainte vie, pour s'être opposé, moins par malice que par ignorance, comme dit saint Grégoire, à l'élection du pape Symmaque : c'est un Durand, évêque, pour une plaisanterie un peu burlesque : c'est l'époux de sainte Brigitte, pour avoir regardé avec plaisir les extravagances d'un fou : c'est un enfant de neuf ans, pour n'avoir pas restitué neuf sous qu'on lui avait prêtés : c'est un religieux de notre Ordre, pour n'avoir pas incliné la tête au *Gloria Patri* en psalmodiant. Si vous voulez prendre pour guide saint Antonin, il vous en fera voir une multitude d'autres encore brûlant en purgatoire pour les fautes les plus légères : l'un pour avoir trop aimé les chiens de chasse, l'autre pour s'être habillé avec trop de recherche; celui-ci pour avoir excédé dans le boire et le manger, celui-là pour n'avoir pas désiré assez le paradis, d'autres enfin pour avoir proféré quelques paroles à voix basse dans l'église, ou pour avoir négligé de prier pour les défunts. O justice de Dieu! que vous êtes sévère contre les péchés véniels! Mais il y a plus fort encore. Ecoutez et tremblez. Je ne partage pas, il est vrai, l'opinion de ceux qui disent que le péché véniel, considéré en soi, mériterait un châtiment éternel; cette opinion est trop éloignée de l'idée que nous avons de la bonté de Dieu; mais je ne crains pas de soutenir que Dieu peut se trouver obligé de châtier un péché véniel pendant toute l'éternité en

Digitized by Google

enfer. — Mon Dieu ! que dites-vous là ? — C'est ainsi. J'appelle les théologiens à mon secours, afin de ne pas faire un pas sans m'appuyer sur leur autorité. Le châtiment dont Dieu punit le péché véniel n'est pas éternel, mais temporel, sans nul doute ; cependant, faites bien attention : si celui qui est coupable de péchés véniels, l'est aussi de péchés mortels, et vient à mourir dans l'impénitence, il sera puni éternellement, non-seulement pour les péchés mortels, mais encore pour les péchés véniels qu'il a commis. Ceux-ci, en effet, ne pouvant être remis tant que la faute mortelle ne l'est pas, et devant d'ailleurs être punis aussi longtemps qu'ils ne sont pas remis, il s'ensuit qu'étant irrémissibles, ils devront être punis éternellement ; car, comme l'a fait observer très-bien le docteur angélique, l'éternité de la peine correspond, non à la gravité, mais bien à l'irrémissibilité du péché. Ainsi, si vous portiez en enfer un mensonge léger, ce mensonge serait puni de Dieu pendant toute l'éternité. Venez encore nous dire maintenant : Quel mal y a-t-il à un petit mensonge ? quel mal à un regard ? quel mal à une impatience ? Ah ! les aveugles ! est-il possible qu'avec tant de taches sur la conscience, vous n'appreniez pas de l'apôtre saint Paul combien il est terrible de tomber entre les mains d'un juge si inexorable : *incidere in manus Dei viventis*, d'un Dieu qui châtie si sévèrement le péché véniel en cette vie et dans l'autre ?

XII. Mais que faut-il donc faire ? — Souffrez que je vous répète ici encore une fois : ou les saints se sont trompés, ou nous nous trompons. Je vois que les saints, donnant, pour ainsi dire, la main à la justice divine, châtient sur eux-mêmes les fautes les plus légères. Je vois un saint moine, Eusèbe, portant au cou une chaîne de cent cinquante livres, si bien qu'il ne peut remuer la tête : je lui demande pourquoi il se condamne à un

Digitized by Google

pareil traitement. Mes yeux m'ont trompé une fois, me répond-il ; je ne veux pas qu'ils recommencent. Je lisais le livre des Evangiles dans ma cellule, et les yeux me transportèrent dehors pour considérer quelques vignerons occupés dans la campagne : qu'ils soient donc maintenant captifs et penches vers la terre, puisqu'ils ont oublié le ciel. Je vois un Evagrius, prêtre, s'exposant pendant quarante jours et quarante nuits à toutes les injures de l'air : pourquoi ? pour une légère médisance contre le prochain. Je vois un solitaire, Paul, qui condamne sa langue à un rigoureux silence de trois ans : pourquoi ? Pour une interrogation peu discrète et inutile qui lui était échappée dans la conversation. Je vois une Catherine de Sienne, une Agnès Auguste, une Marie d'Oignies qui ne peuvent plus goûter de repos et paraissent fondre en larmes : je leur demande ce qui les fait tant pleurer. C'est, me répondent-elles, un rire immodéré, une parole oiseuse, une légère curiosité. Oh ! à quelle dure, à quelle grave nécessité nous condamne le péché véniel, ou de pleurer ici-bas, en satisfaisant à la justice divine par de salutaires pénitences et par des bonnes œuvres, ou de pleurer après cette vie au milieu de cruels tourments qui surpassent toutes les souffrances des malades, toutes les peines des affligés, tous les supplices des malfaiteurs, les austérités des pénitents, les croix des martyrs, en un mot, tout ce qu'on peut endurer en ce monde. Que ferons-nous donc, à quoi nous décidons-nous ? Ah ! mes bien-aimés, embrassons tous notre divin Sauveur, et disons-lui du fond du cœur : Doux Epoux de mon âme, je ne veux plus jamais traiter de bagatelles ce qui porte le cachet d'une offense contre vous. Je sais qu'en péchant véniellement, si je ne transgresse pas gravement votre loi, je n'agis pas non plus selon votre désir ; je sais que si je ne déserte pas tout à fait vos étendards, je ne suis pas non plus vos enseignes

Digitized by Google

avec la fidélité voulue ; je sais que si je ne foule pas aux pieds votre sang précieux, je ne baise pas non plus vos plaies sacrées. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir. Je le reconnais, ô mon Dieu, je l'avoue : ma vie n'a été jusqu'ici qu'une longue chaîne, un continuel tissu de péchés et d'ingratitudes. Hélas ! je tombe sans cesse d'un péché dans l'autre, j'en commets en tout temps, en toute occasion, dans toutes mes actions, même les plus saintes ; je ne sais rien faire de bon sans vous causer quelque déplaisir. Me voici repentant à vos pieds, ô Jésus ! je voudrais laver dans mes larmes toutes les souillures de mon âme. Oui, ô mon Dieu ! je déteste tous les péchés véniels que j'ai commis dans le cours de ma vie ; je les déteste parce qu'ils vous ont offensé, et qu'ils sont opposés, en quelque sorte, à votre bonté infinie ; je prends la ferme résolution de n'en plus jamais commettre avec advertance et de propos délibéré. Si vous voulez me punir pour tant de fautes de ma vie passée, punissez-moi ; vous avez en main mille fléaux dont vous pouvez me frapper : *Multa flagella peccatoris*[1] : je ne vous demande qu'une grâce, c'est que vous ne m'infligiez pas le plus terrible de tous les châtiments, en me laissant tomber dans quelque péché mortel, à cause de tant de péchés véniels que j'ai commis sans aucun scrupule. Ah ! non, mon Dieu, ne m'infligez pas un pareil châtiment, je vous en conjure par ces plaies adorables que vous avez souffertes pour moi : je suis profondément pénétré de la gravité du péché véniel. Or, voici la conclusion importante que je tire de tout ce qui a été dit : puisse-t-elle demeurer gravée dans le cœur de chacun de ceux qui m'écoutent : Si un péché véniel est un mal très-grave de sa nature, très-grave dans ses effets, très-grave dans ses châtiments ; que sera-ce donc d'un péché mortel ? Pensez-y bien.

(1) *Ps. 31, 10.*

Digitized by Google

XXII

POUR LE VENDREDI APRÈS LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DU MOMENT DE LA MORT.

Venit hora, et nunc est.
L'heure est venue, et c'est maintenant.
JOAN. 4, 23.

I. O mort! ô mort! que tu es effrayante avec ton appareil funèbre! En te voyant si impitoyable, notre cœur se resserre et nous ne pouvons nous empêcher de nous écrier en soupirant : Oh! quel joug dur et lamentable pèse sur les enfants d'Adam! Embellissez-la, mes chers auditeurs, tant que vous voulez; dissimulez la laideur de ses traits sous un fard trompeur, couronnez de fleurs son crâne nu, couvrez de pourpre sa lugubre pâleur; la mort, hélas! sera toujours ce qu'elle a été, hideuse et terrible. Saint Bernard, l'entrevoyant de loin, recule d'effroi et s'écrie : « O bête cruelle! ô amertume la plus amère! ô puanteur et horreur des enfants d'Adam! » *Oh bestia crudelis! oh amaritudo amarissima! oh fœtor et horror filiorum Adam!* L'Apôtre saint Paul la voyant de près, alors qu'on le conduisait au supplice, pria Plautille, son disciple, de lui prêter son voile pour se couvrir les yeux, afin de ne pas trembler en voyant tomber sur lui le coup fatal; c'est du moins ce que nous rapporte saint Antonin : *Petiit a Plautilla : Commoda mihi velum quo caput tuum tegis, unde oculos meos velem tempore decapitationis.*

Digitized by Google

Et cependant, la mort était moins une peine pour lui qu'une récompense, puisqu'elle lui apportait avec sa faux une moisson de palmes et de couronnes. Et vous ne voulez pas que tremblant et désolé je m'écrie : O mort! ô mort! que tu es affreuse avec ton funèbre appareil! Mais vous, vous m'étonnez, pécheurs : quelle extravagance et quelle témérité que la vôtre! A tout instant la mort vous menace, vous êtes environnés des images de la mort, chaque pas que vous faites vous approche de la mort, à chaque moment vous entendez retentir à vos oreilles l'annonce funeste de quelque mort; et malgré cela, vous craignez tout, excepté la mort. Quelle extravagance encore une fois et quelle témérité que la vôtre! J'en ai souvent recherché la cause, et je crois l'avoir enfin découverte. Savez-vous pourquoi vous ne craignez pas la mort? C'est que vous ne l'envisagez jamais que d'une manière abstraite : lorsque vous voyez un mort, au lieu de vous représenter les terreurs qu'il a dû éprouver au moment du terrible passage, vous ne pensez qu'au splendide héritage qu'il a laissé hors de son cercueil. Quoi d'étonnant, après cela, si la mort, au lieu de vous abattre, vous ranime au contraire? Or, voici votre divin Sauveur qui, pour vous détromper, ramène toutes les terreurs de la mort à un seul point, à un moment non spéculatif mais pratique : *Venit hora, et nunc est;* « L'heure est venue, » l'entendez-vous, pécheurs? « L'heure est venue, et c'est maintenant. » O *maintenant* formidable! ô moment inévitable! moment imprévu et nouveau pour tout le monde! moment d'où dépend un bonheur ou un malheur éternel! moment, ô pécheurs, qui sera la fin de tous les plaisirs et le commencement de toutes les peines; moment qui arrivera très-certainement : mais où, comment et quand, rien de plus incertain. O moment! ô moment souverainement important, et auquel on pense si peu!

Digitized by Google

Qu'est-ce donc, mes chers auditeurs, qu'est-ce qui vous aveugle dans une affaire d'une si haute importance? Que fait-on pour assurer ce redoutable moment? Qui est-ce qui y pense? Qui est-ce qui s'y prépare? Je me propose donc aujourd'hui de vous mettre sous les yeux un moribond, afin de vous faire expérimenter, en quelque sorte, les angoisses qui lui serrent le cœur au moment suprême où il expire; trois considérations surtout le tourmentent : — la considération du temps passé, qui s'est écoulé en un instant; c'est le premier point : — la considération du moment présent, qui est, pour lui, une source de peine et d'affliction; c'est le second point : — la considération de l'éternité qui l'attend d'un instant à l'autre; c'est le troisième point. — Tandis que je ferai mes réflexions, vous tâcherez de vous en pénétrer en les méditant, et j'espère qu'en considérant, dans l'agonie de ce malheureux, une vie qui va faire place à la mort, vous apprendrez une bonne fois à bien vivre pour pouvoir mourir saintement. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Il n'est pas de lieu plus convenable pour faire l'analyse de ce moment terrible que la chambre d'un moribond, lorsque celui-ci, déjà abandonné des médecins, est laissé entre les mains du prêtre. Représentons-nous, pour prélude, vous de votre méditation et moi de mon sermon, un pauvre agonisant en proie aux angoisses de la mort. Voyez-le étendu sur un lit bien douloureux, hélas! pour celui qui a le cœur agité, dans une chambre qu'éclaire à peine la lueur d'une lampe, où l'on ne respire qu'un air malsain, où, malgré les parfums qu'on y brûle, on sent déjà comme une certaine odeur de mort qu'exhale le cadavre vivant. Ce silence à peine interrompu par quelques mots que se disent à

Digitized by Google

voix basse les assistants, ces soupirs des parents et des amis, ces larmes que l'on cache pour ne pas effrayer le malade, ces sourires forcés par lesquels on essaie de lui inspirer de la confiance, cette attention à lui toucher de temps en temps les extrémités déjà froides, ces lèvres livides, ces yeux voilés, ce pouls lent et saccadé, ce front tendu, ce nez effilé, ces yeux enfoncés, ces ongles violets, ce dégoût de la vie, tout annonce la mort. Encore que les médecins dissimulent, que les parents lui donnent courage, et que la nature se fasse illusion, chacun cependant lui dit, par son silence, qu'il est mal et très-mal. Déjà une sueur froide et glacée coule de son front, ses bras se laissent tomber, sa poitrine se gonfle, sa tête s'incline, ses dents noircissent, sa langue se dessèche, sa bouche se remplit d'écume, et tout son corps de la tête aux pieds est agité par les palpitations de la mort. Vous frémissez peut-être à cette vue? Mais ce n'est rien encore : la mort cesserait d'être ce qu'elle est, si elle ne sévissait que contre le corps; c'est sur l'âme surtout qu'elle s'acharne, alors que se montrant à elle sans masque, sans fiction, telle qu'elle est, elle lui secoue le sablier devant les yeux en lui disant avec Isaïe : *Finitus est pulvis, consummatus est miser*[1]; la poussière est tombée; regarde, malheureux, il ne te reste plus que quelques instants pour dire un éternel adieu à ce monde que tu as tant aimé : encore une heure, et puis l'éternité; le temps de tes plaisirs, de tes débauches et de tes frivoles divertissements est passé. Oh! quelle terreur assaillit le cœur de ce malheureux, lorsque le prêtre en rochet et en étole, entrant dans sa chambre, purifie l'air avec l'eau bénite et lui rappelle ces paroles amères : *Dispone domui tuæ;* nous voici au dernier jour, et nous ne verrons plus le soleil; nous

(1) *Isai. 16, 4.*

Digitized by Google

voici à la dernière nuit, et nous ne verrons plus le jour : réglons nos comptes, mettons nos affaires en ordre, parce que dans un instant nous n'y serons plus : *Dispone domui tuæ, quia morieris et non vives*[1].

III. Cependant le moribond, en voyant la mort en face, fuit devant elle et se retire, par le souvenir, dans sa vie passée; mais la vie criminelle qu'il a menée le repousse en avant, et en avant il voit l'éternité où il est près d'entrer et qui l'épouvante. Il se cache en lui-même, et là encore sa conscience le tourmente et le pousse au dehors. Oh! quelles angoisses! quelles inquiétudes! quelles heures de ténèbres, quel jour sombre, quelle nuit funeste, quel moment terrible que celui-là! Voyez David, solitaire au milieu de sa cour, commençant ses tristes veilles : *Anticipaverunt vigilias oculi mei*[2]; remarquez comme la couleur de son visage, le ton de sa voix, les mouvements de son corps varient selon les affections qui agitent son âme : *Exercitatus sum, turbatus sum*[3]. Voyez comme il est abîmé dans ses pensées, silencieux et le regard fixe; puis tout à coup saisi d'une terreur indicible, il soupire, tremble, gémit, frissonne et se sent défaillir : *Defecit spiritus meus*[4]. Mais pourquoi ces soupirs, pourquoi ce trouble, ô saint roi? Le voici : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*[5]; c'est que je me suis placé, dit-il, entre le temps et l'éternité, c'est-à-dire au moment suprême de ma vie, à ce moment qui sépare le temps de l'éternité : « Je me suis mis, comme l'explique un pieux interprète, au milieu des temps futurs et des temps passés : » *In medio me constitui futurorum et præteritorum temporum;* d'un côté, le temps présente à mon esprit des jours courts et qui ne sont plus, *cogitavi dies*

(1) *Ezech. 46, 22.* (2) *Ps. 76, 5.* (3) *Ib. v. 4 et 5.*
(4) *Ib.* (5) *Ib. v. 6.*

Digitized by Google

antiquos; de l'autre, l'éternité me fait voir de longues et interminables années, *et annos æternos in mente habui*. Ce qui est passé a été bien fugitif, ce qui reste n'a pas de fin; le passé n'a été qu'une ombre, l'avenir est une éternité. Et, pensée terrible! voilà que placé en esprit sur le seuil de l'éternité, je vois se dresser devant moi toutes les iniquités de ma vie : ma passion criminelle pour Bersabée, mon entreprise contre Nabal, l'homicide de ce pauvre Urie; et à la vue de tant de péchés, voyant d'autre part s'enfuir le temps d'en faire pénitence, je me trouve sans appui devant les reproches de ma conscience, et le danger de ma damnation : c'est pourquoi je ne puis m'accorder de repos ni le jour ni la nuit : *Anticipaverunt vigilias oculi mei.* — Vous avez raison, ô saint roi, de craindre et de trembler de la sorte. Et vous, mon pauvre pécheur, comment pouvez-vous vivre dans l'oubli d'un moment si terrible? Ne devez-vous donc pas mourir un jour? Et vous n'y pensez point? Et vous ne vous remuez pas? Aveugle que vous êtes! Ah! réveillez-vous, mes bien-aimés, réveillez-vous tous à ce cri d'alarme.

IV. Mais pour rendre mon sermon, ou plutôt votre méditation fructueuse, au lieu de vous représenter que c'est un autre que vous qui est sur le point d'expirer, figurez-vous que c'est vous-même qui êtes le moribond dont je parle; formez-vous donc de vous-même l'idée d'un homme réduit à l'agonie. Vous voilà le cierge funèbre à la main, déjà condamné par les médecins; que ferez-vous en cet état? Pensez-y, pensez-y : deux regards, bien sombres, hélas! rendront votre agonie terrible, et doubleront, en quelque sorte, pour vous, les horreurs de la mort : l'un vers le monde qui va finir pour vous, l'autre vers ces mondes nouveaux qui vont commencer pour vous, et Dieu sait comment; l'un vers le temps qui est passé, l'autre vers l'éternité qui ne finit

Digitized by Google

jamais. Comparez à présent le temps avec l'éternité. Que sont ces vingt, ces trente, ces cinquante ou soixante ans de vie déjà écoulés; que sont-ils? Interrogez ces vieillards qui sont déjà sur le bord de la tombe; et s'ils sont sincères, ils vous répondront ce que m'a répondu un vieillard de cent et douze ans. Je lui demandais ce que lui semblait une vie aussi longue : — Un moment, me répondit-il. — Et qu'emportez-vous avec vous de ce monde qui disparaît à vos yeux? — Une pensée, me dit-il, qui ne m'afflige pas peu : c'est que je pouvais et que je n'ai rien fait; je pouvais faire beaucoup de bien et je l'ai négligé. Telle est, mon cher frère, la poignante pensée qui fera couler la sueur de votre front dans votre agonie : je pouvais et je n'ai rien fait. Mais continuez vos réflexions : ces divertissements, ces plaisirs, ces applaudissements, ces fêtes, ces honneurs dont vous avez joui pendant votre vie, où sont-ils? que sont-ils devenus? Essayez de les serrer dans la main. Hélas! ils s'en sont allés en fumée. C'est ici que le saint roi David se prend d'indignation et vous crie en face : Allez, misérables, allez rassasier vos veilles d'infâmes jouissances, de plaisirs apparents : en réalité, vous placez tout votre bonheur, en quoi! en un songe très-court : *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* Entendez-le bien, mon pauvre pécheur : présentement vous dormez, et vous dormez profondément entre les bras de la volupté; mais arrivé à ce moment suprême, la mort vous secouera, vous réveillera, et vous fera voir clairement que ces amours, ces jeux, ces bals, ces réunions, ces intérêts, ces gains, ces points d'honneur, et tous ces embarras de votre vie si mal dépensée, n'ont été qu'une vaine imagination, un fantôme, une fumée, un songe, oui, un songe. Et pour un songe, faut-il risquer son éternité? Je vous le demande, pour un songe,

Digitized by Google

faut-il sacrifier une éternité bienheureuse? Quel déplorable aveuglement!

V. Il est pourtant une chose que l'on ne regardera pas comme un songe : c'est le peu de bien que l'on aura fait pendant la vie. Si vous en voulez la preuve, levez les yeux, et regardez le glorieux Pierre d'Alcantara qui s'envole joyeux vers le ciel, en répétant avec de saints transports ce chant céleste : *O felix pœnitentia, quæ mihi tantam promeruit gloriam!* « O bienheureuse pénitence, qui m'a valu une telle gloire! » Arrêtez, de grâce, illustre pénitent, arrêtez, et avant de vous dérober à nos regards et d'aller recueillir les palmes et les couronnes de gloire qui vous attendent là-haut, consolez nos espérances en nous disant où s'en est allée cette pénitence si terrible que vous avez pratiquée : où sont ces larmes abondantes que vous avez versées, ces jeûnes, ces veilles, ces austérités si inouïes, qui ont étonné le monde entier? Où sont ces veilles que vous n'interrompiez que pour une heure et demie de sommeil toutes les vingt-quatre heures, ce jeûne que vous ne rompiez qu'une fois tous les trois jours? Où sont ces sanglantes disciplines que vous vous donniez plusieurs fois le jour, ce cilice de fer qui vous a sucé le sang des veines? Où sont ces mortifications d'aller toujours pieds nus, la tête découverte, par les ardeurs d'un soleil brûlant, comme par la gelée, la neige et les glaces? Où sont toutes ces calomnies, ces persécutions, ces infirmités; où sont-elles? — Ah! mon fils, me répond-il, tout cela s'est évanoui. C'est bien peu de chose ce que j'ai souffert pour mon Dieu, et en revanche, voir la récompense immense que j'en reçois, vois, vois quelle gloire : *O felix pœnitentia quæ mihi tantam promeruit gloriam!* — Ah! bénie, s'il en est ainsi, mille fois bénie soit la pénitence! Oh! qu'il est doux à la mort d'avoir souffert, d'avoir fait du bien pendant sa vie! Vous êtes donc bien-

Digitized by Google

heureux, vous qui êtes malades ou dans les tribulations, et qui vous appliquez à mener une vie sainte : ah! c'est vous qui entendez bien les choses, puisque vous trafiquez si habilement du temps, pour mettre en sûreté l'éternité ; or, voici la douce assurance que j'ai à vous donner : c'est que toutes ces bonnes œuvres que vous accumulez vous tourneront en source de joie et d'allégresse au moment de la mort. Mais quelle consolation pourrait espérer ce malheureux qui a si follement prodigué le temps de sa vie, pendant laquelle il a eu de si belles occasions de faire le bien, sans en profiter? Ah! quelles angoisses il éprouvera lorsqu'il verra disparaître le temps de faire le bien; quel effroi quand il s'entendra dire à haute voix : Il n'y a plus de temps! *Tempus non erit amplius*[1].

VI. Un ange descend tout exprès du haut des cieux pour vous inculquer cette grande vérité : voyez-le, couronné de l'arc-en-ciel, et revêtu d'un nuage éclatant, poser les deux pieds, qui sont comme deux colonnes de feu, l'un sur la mer, l'autre sur la terre : *Posuit pedem suum dexterum super mare, sinistrum autem super terram*[2]. Il jure par le Très-Haut : *Juravit per Viventem in sæcula sæculorum*[3]. Et que jure-t-il? Ecoutez : *Tempus non erit amplius;* il n'y aura plus de temps pour faire le bien ; au lever de l'éternité, le temps s'évanouira. Fort bien. Mais pourquoi toutes ces circonstances mystérieuses? Pourquoi faut-il qu'un ange, lorsqu'il veut nous prêcher une aussi grande vérité, choisisse pour chaire et la terre et la mer? Un pieux commentateur de l'Apocalypse nous en donne la raison : il nous dit que la mer représente l'éternité, et la terre le temps; or, pour nous prêcher non-seulement en paroles, mais encore en action, l'ange n'eût été bien, ni tout entier

(1) *Apoc. 10, 6.* (2) *Ibid. 10, 2.* (3) *Ib. v. 6.*

Digitized by Google

dans l'éternité, ni tout entier dans le temps ; il se place donc entre le temps et l'éternité, c'est-à-dire au moment de la mort, à ce moment qui divise le temps de l'éternité, et de là il proclame cette grande vérité, qu'une fois arrivé à ce terme, nous n'aurons plus de temps pour faire le bien : *Tempus non erit amplius.* Il ne se contente pas de le dire, il le jure : *Tempus non erit amplius.* Vérité terrible ! gravez-la bien dans votre cœur, ô pécheurs : Il n'y aura plus de temps. Vous vous flattez, mon pauvre frère, en disant je me confesserai, je me convertirai, je ferai ceci, je dirai cela ; à ce moment-là les secours ne me manqueront point. Non, vous ne vous confesserez pas ; non, vous ne vous convertirez pas, parce qu'il n'y aura plus de temps ; c'est l'Esprit-Saint qui vous le dit : *Tempus non erit amplius.* Malheureux ! combien ne donneriez-vous pas alors pour une seule de ces heures que vous gaspillez si follement dans cette conversation, dans cette ville, dans ces lieux de plaisirs et de divertissements ! Combien vous serait précieux alors un peu de temps pour faire une bonne confession générale, et mettre ordre aux affaires si compliquées de votre conscience ! et ce temps ne vous sera pas accordé : *Tempus non erit amplius.* Oh ! seulement un quart d'heure pour faire aussi bien que possible un acte de contrition ; et ce quart d'heure vous sera refusé : *Tempus non erit amplius.* Ah ! comme en voyant le temps vous échapper des mains, vous vous livrerez au désespoir : mais ce sera en vain. Le secrétaire de François I^er^, roi de France, lequel fut un des plus grands hommes de ce royaume, reconnut au lit de la mort, mais reconnut trop tard, la folie qu'il avait faite en employant tout son temps aux affaires de son souverain, et en en réservant si peu ou pas du tout pour les besoins bien plus importants de son âme ; c'est pourquoi il disait en sanglotant : Malheureux et insensé

Digitized by Google

que j'ai été! j'ai consommé plus de cent rames de papier à écrire ou à faire écrire des lettres pour le service de mon maître, et je n'ai pas eu le bon sens d'en employer une seule à écrire une bonne confession générale! ah! si j'avais été plus sage, je ne me trouverais pas maintenant en proie à tant d'angoisses! Et vous, mes chers frères, à quoi pensez-vous? Attendez-vous pour pousser des soupirs, que ces soupirs ne servent plus qu'à accroître votre découragement? — Mais qu'avons-nous à faire? — Voici ce que vous avez à faire : attention, s'il vous plaît, car c'est là tout le fruit de mon sermon et de votre méditation : Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Je le répète : faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Que ne voudriez-vous pas avoir fait au dernier moment? Confession générale, pénitence, prières, vie sainte en un mot, rien ne vous paraîtra de trop. Pourquoi ne pas faire tout cela dès à présent? Le pourquoi, je vous le dirai bien : c'est parce que vous vivez dans les ténèbres, et que vous ne savez pas vous pénétrer suffisamment de l'importance d'une si grande vérité. Les nègres, que la cupidité condamne à tirer les métaux des entrailles de la terre, s'attachent au front une lampe pour discerner, à sa lueur, le vrai métal du faux. Eh bien! moi, j'attends que le flambeau de l'agonie éclaire certains libertins qui traitent d'exagération les vérités les plus importantes. Oh! que leurs sentiments seront différents alors! Voyez le pape Léon XI qui, à la clarté de ce flambeau, s'écrie : « Oh! si j'avais été portier dans le plus pauvre couvent du monde, et que je n'eusse jamais eu entre les mains les clefs de Pierre, je m'ouvrirais bien plus facilement maintenant les portes du ciel! » Ecoutez Philippe III, roi d'Espagne qui, après avoir vécu plutôt en religieux qu'en monarque, s'écrie néanmoins : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas;*

Digitized by Google

Vanité des vanités que les sceptres, les couronnes, les royaumes; tout n'est que vanité, hormis la science de bien mourir. Et vous, que direz-vous? Pensez-y bien, pensez-y, parce qu'il est plus que nécessaire que vous méditiez sur ce grave sujet.

DEUXIÈME POINT.

VII. Pourtant ce n'est pas encore là le principal tourment d'un agonisant. Le temps passé l'inquiétera sans doute; mais quand il se verra placé entre les démons d'un côté et ses péchés de l'autre, qui se dresseront comme deux bataillons formidables pour l'écraser, c'est alors que son cœur sera dans les transes et qu'il s'écriera en soupirant avec David : *circumderunt me dolores mortis*[1] : « Les douleurs de la mort m'ont environné. » C'est une opinion assez commune, confirmée par l'autorité de plusieurs Pères et appuyée sur la foi de nombreux exemples, que le démon apparaît à chaque homme à l'heure de la mort; et selon le docteur angélique, il apparut même à Jésus-Christ sur la croix. C'est ainsi qu'il explique ce passage de saint Luc : *Diabolus recessit ab illo ad tempus*[2]. « Le démon s'éloigna de lui pour un temps; » c'est-à-dire, d'après saint Thomas, jusqu'au temps de sa passion, où il devait revenir pour le tenter de tristesse : *Id est ad tempus crucis, ubi erat illum de tristitia tentaturus;* et c'est cette tentation qui arracha au divin Sauveur cette douloureuse plainte : *Pater mi, ut quid dereliquisti me*[3]? « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La même chose est affirmée par saint Grégoire, saint Jean Chrysostôme et d'autres. Quel combat terrible, hélas! vous attend en ce moment, mon pauvre pécheur : terrible tant par le nombre que par la qualité des ennemis contre lesquels vous aurez à

(1) *Ps. 17, 5.* (2) *Luc. 4, 13.* (3) *Matth. 27, 46.*

Digitized by Google

lutter. Il y a plus de six mille ans que le démon ne fait pas d'autre métier que de tenter les hommes, pensez donc s'il doit connaître toutes les ruses, tous les stratagèmes à employer pour les faire tomber. Ajoutez à cela que pendant la vie un seul démon vous tente, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, tandis qu'à la mort ces monstres sortiront par bandes de l'enfer pour vous vaincre, comme il arriva à un gentilhomme allemand, qui vit autour de son lit, dans son agonie, savez-vous combien de démons? Quinze mille. Que deviendrez-vous, malheureux, lorsque vous verrez votre chambre envahie par ces monstres prêts à vous dévorer? Oh! quelle épouvante! quelle horreur! Mais permettez-moi, en vertu de l'affection que je vous porte, de vous montrer maintenant quelle sera la plus violente de toutes les tentations par lesquelles le démon s'efforcera de vous attirer dans ses filets. Quelle sera-t-elle? le savez-vous? Une tentation de défiance et de désespoir. A présent il vous peint la voie du paradis large et spacieuse, la miséricorde de Dieu immense, la conversion extrêmement facile; mais alors il vous resserrera le cœur, et tâchera de vous persuader que votre cas est désespéré. Attention à ceci, s'il vous plait : pendant que vous lutterez contre les douleurs, contre l'agonie, contre mille pensées accablantes, un démon viendra vous souffler à l'oreille : Eh bien! crois-tu pouvoir te sauver? Je m'en étonne bien! Ne sais-tu pas ce que dit l'Ecriture? *Vix justus salvabitur*[1]; « Le juste se sauvera à peine; » comment donc penses-tu te sauver, toi pécheur si scandaleux? Eh! renie le Christ et sa foi; aussi bien tu es déjà des nôtres. — Et que lui répondrez-vous? Après celui-là il en viendra un autre qui vous dira : Il n'y a plus de pardon pour toi : Dieu n'a pas épargné son pro-

(1) *I Petr. 4, 18.*

Digitized by Google

pre Fils qui n'était chargé que des péchés d'autrui : *Proprio Filio suo non pepercit* [1]; juge donc s'il voudrait te pardonner, à toi, tant de péchés si énormes? Non, non, il n'y a plus d'espoir pour toi; tu es des nôtres. — — Et vous, que direz-vous? Un troisième démon viendra, qui fera naître dans votre cœur une vaine espérance de guérison, et à la lueur de cette espérance trompeuse, il réveillera l'image de telle personne que vous savez, peut-être même la fera-t-il apparaître devant vous, comme il arriva à un gentilhomme que j'assistais à l'heure de la mort, à Florence; le malheureux se tournant vers moi en tremblant, me disait : « La voilà, mon père, la voilà! » — Oh! alors, certes, s'il trouve au dedans de vous quelque intelligence secrète dans une mauvaise habitude contractée, il ne manquera pas de rappeler à votre souvenir toutes les pensées les plus lubriques, de rallumer toutes les affections les plus déshonnêtes, en un mot de toucher toutes les cordes qu'il sait avoir été les plus sensibles autrefois, car, en capitaine expérimenté, dit saint Grégoire, il attaque chacun par les vices auxquels il le voit plus enclin de sa nature : *Juxta complexionem uniuscujusque convenientibus vitiis insidiatur*. S'il voit un côté faible, c'est là qu'il dressera ses batteries les plus fortes, et qu'il livrera ses plus rudes assauts. Saint Elzéar, comte d'Arian, au rapport de Surius, étant entré en agonie, commença à trembler, et à se couvrir par tout le corps d'une sueur froide; puis tout à coup il s'assit sur son lit, et le regard consterné, il s'écria d'une voix à faire compassion : « Ah! si les hommes savaient, s'ils savaient les combats terribles qui sont livrés à nos âmes par l'ennemi à ce dernier moment! » Après ces mots, il s'affaissa. Prêtres du Seigneur, vous qui, soit par le devoir

(1) *Rom. 8, 32.*

Digitized by Google

de votre charge, soit par charité, assistez les moribonds, ah ! ne les abandonnez pas en ce moment ; assistez-les avec amour, et encouragez-les. Oh ! si vous saviez ce qu'ils voient lorsque leurs yeux errent çà et là, qu'ils demandent des couvertures, qu'ils veulent s'élancer hors du lit. C'est alors que le démon se présente à eux sous l'aspect d'un cruel dragon, « plein de rage, et sachant qu'il reste peu de temps, » les menace de la damnation éternelle : *Habens iram magnam, sciens quia modicum tempus habet*[1]. Que ferez-vous, mon pauvre pécheur, lorsque vous vous trouverez serré entre les griffes du démon ? Hélas ! si vous ne prenez pas vos mesures à temps, vous tomberez dans le désespoir, je vous en avertis d'avance pour votre bien, oui, vous tomberez dans le désespoir, comme il arriva à ce jeune homme appelé Théodore, dont parle saint Grégoire dans ses Dialogues ; réduit à l'extrémité, il se crut perdu, et chassant tous les prêtres qui l'assistaient : Retirez-vous, leur criait-il, retirez-vous : *Recedite, recedite ;* ne voyez-vous pas ce démon qui, sous la forme d'un dragon féroce, commence déjà à me dévorer ? *Sinite ut faciat quod facturus est :* laissez-le m'entraîner avec lui en enfer. — Quelle horreur ! quelle épouvante ! Et de vous, qu'en sera-t-il ? Pensez-y bien, pensez-y. — Mais à quoi bon y penser, mon père ? d'après ce que j'entends, il n'y a plus de remède pour moi. — A Dieu ne plaise, mon frère ! il y a remède, et le remède est très-facile, vous l'avez en main. — Et quel est-il ? — Le voici : Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Oui ; faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors, et vous êtes sauvé.

VIII. Je compatis du fond de mon âme à un pauvre agonisant, lorsque appelé près de lui par mon minis-

(1) *Apoc. 12, 22.*

Digitized by Google

tère, je le vois tout ruisselant d'une sueur froide, tournant ses yeux troublés de côté et d'autre, et comme si ses draps étaient semés d'épines, s'efforçant de les écarter avec une obstination frénétique. Emu et tremblant moi-même, je me prends alors à réfléchir sur le sujet de ses angoisses, et je me dis : Vous avez bien raison, pauvre créature, de vous effrayer : ce ne sont pas seulement les démons qui vous épouvantent; ah! vos plus grandes terreurs vous viennent des années de votre vie passée, qui s'étalent devant vos yeux, comme pour vous faire lire le long procès de vos iniquités, dont vous allez avoir tout à l'heure à rendre un compte rigoureux à ce juge inexorable qui vous attend, assis sur son trône. Ah! comme on voit bien mieux les choses qu'on n'a voulu les voir pendant la vie, à la lumière de ce cierge bénit, avec ces yeux ternes et cette vue troublée! *Dives cum dormierit... aperiet oculos suos*[1]; « Lorsque le riche aura dormi, il ouvrira les yeux, » dit le saint homme Job, « parce que la mort, ajoute saint Grégoire, ouvrira les yeux que le péché avait fermés : » *Quia oculos, quos culpa clauserat, mors aperiet.* Oui, le pécheur ouvrira les yeux alors, et verra la multitude innombrable de ses crimes : *Universus illic peccatorum cumulus renovatur.* Or, remarquez ici que l'année se compose de trois cent soixante-cinq jours, ou de huit mille sept cent soixante heures, ajoutez-y les fractions et multipliez les heures par les minutes, puis additionnez les sentiments, les paroles, les pensées, les actions, les regards, les soupirs, les fins, les moyens, les prétextes palliés, manifestes ou cachés : la mort découvrira tout cela : *Mors aperiet.* Avez-vous vécu soixante ans? tout ce que vous avez dit, fait et pensé pendant cinq cent vingt-cinq mille et six cents heures,

(1) *Job.* 27, 19.

Digitized by Google

tout sera mis à découvert par la mort : *mors aperiet*. Or, quel sujet d'épouvante pour un pécheur qui aura vieilli dans le mal, lorsqu'il verra apparaître devant ses yeux des milliers de pensées déshonnêtes auxquelles il a consenti pendant sa vie, autant de paroles impudiques qu'il a proférées; des milliers et des milliers d'actions criminelles de toute espèce, avec toutes leurs circonstances les plus graves et les plus honteuses; en un mot, lorsqu'il verra se dresser sous ses yeux une armée de scandales, de blasphèmes, de médisances, de péchés de toute sorte! Mais que dis-je, péchés de toute sorte? Notre grand Dieu nous déclare qu'il jugera les justices mêmes : *Justitias judicabo*[1]. Oui, nos bonnes œuvres aussi nous apparaîtront, mais faites à rebours, mais faites avec négligence. Prêtres, vous verrez alors ces offices divins récités sans attention, entremêlés de paroles et de regards inutiles, ces prières dont tout le mérite a été emporté par la dissipation et la distraction. Et vous, laïques, vous verrez apparaître ces chapelets récités avec le rosaire en main et le diable dans le cœur, ces visites faites aux églises, que vous avez profanées par tant d'irrévérences, de plaisanteries, de conversations déplacées, de signes, de gestes et de rencontres coupables; ces sacrements reçus par manière d'acquit, par vaine ostentation, avec tant de précipitation, avec si peu de fruit et si peu de préparation; en un mot ce peu de bien gâté par tant de mal : n'en sera-ce pas assez pour vous accabler? Voyez-vous ce pécheur qui, avec une montagne de péchés sur les épaules, saute et rit comme s'il portait une plume? attendez que la mort le serre de près. Oh! comme un seul péché alors lui paraîtra lourd! Remarquez une grande barque au milieu d'un lac; elle flotte légèrement à la surface

(1) *Ps. 74, 3.*

Digitized by Google

de l'eau, d'une main vous pouvez la mouvoir et la faire tourner en tout sens, comme il vous plaît; amenez-la au rivage et essayez un peu de la tirer au dehors : oh ! quel poids ! les forces d'un hercule n'y suffiraient pas. C'est aux rivages aussi, pécheur, c'est aux rivages de l'éternité que je vous attends. Oh ! de quel poids insupportable vos péchés ne vous accableront-ils pas alors ! Et que deviendrez-vous dans cet état ? Vous qui n'avez jamais fait de pénitence, jamais répandu une larme, jamais poussé un soupir pour les expier, que deviendrez-vous, si les Saints eux-mêmes ont frémi à la vue de ce terrible passage, et si des personnages distingués par leur vertu ont laissé la postérité incertaine sur leur salut ?

IX. Pour en faire l'expérience, laissons-nous conduire, par saint Jean Climaque, à la grotte d'un solitaire mourant. Il y a quarante ans que mort au monde, il vit enseveli au milieu des bois. Son innocence est telle que les bêtes féroces elles-mêmes viennent manger dans sa main. Son nom est Etienne, sa perfection est celle d'un Saint. Consumé par les rigueurs de la pénitence, il est sur le point d'expirer ; pour lutter avec plus d'avantage contre l'ennemi, il se fait placer sur la cendre, sur la terre nue. Sans doute, nous allons être témoins d'une agonie consolante, et entendre chanter les miséricordes divines. Ah ! mes chers auditeurs, si vous ne frémissez pas tous à ce que je vais vous raconter, quand donc tremblerez-vous ? Voyez le moribond dans les angoisses, tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ses regards consternés ; tout à coup il se redresse et s'écrie : Ah ! que cette eau est trouble ! que le gué est difficile à passer ! Mes frères, pensez-vous que je le passerai sans me noyer ? *Forsitan pertransibit anima nostra aquam intolerabilem*[1] ? Puis se couchant de nouveau, il s'écrie

(1) *Ps. 123, 5.*

Digitized by Google

avec un visage plus gai : Béni soit le Seigneur ! je sens mon courage renaître, j'espère pouvoir résister à l'épreuve : *Benedictus Deus, qui non dedit nos in captionem dentibus eorum* [1]. Mais voilà que soudain il reprend son air inquiet et se trouble de nouveau : et comme s'il était cité devant un tribunal, on l'entend répondre par des paroles interrompues :... C'est vrai, ce péché je l'ai commis, mais aussi j'ai jeûné pendant tant d'années... Oui, encore celui-là, mais je l'ai confessé... C'est faux, celui-là je ne l'ai jamais commis... Oui, je m'en souviens, j'ai commis ce péché, et je n'ai rien à dire, sinon que je m'en remets à la miséricorde de Dieu : *Et quidem ad hæc quid dicam non habeo.* Ah ! mon Dieu, que vous êtes juste ! mon Dieu, que j'ai été ingrat envers vous ! Mon Dieu, vous ne voulez donc pas me sauver !... Et il mourut au milieu de ces angoisses, laissant tous les solitaires qui l'entouraient dans la stupéfaction ; ils se regardaient en silence les uns les autres, ne sachant s'ils devaient se réjouir de son salut, ou pleurer sa perte éternelle. Je m'adresse à vous, pécheurs, mes bien-aimés frères ; si les justes tremblent et nous laissent dans l'incertitude de leur salut, que sera-ce de vous ? Etes-vous plus forts, êtes-vous plus innocents, êtes-vous plus assurés qu'eux ? Si un Etienne ne sait que répondre au démon qui l'accuse au tribunal de Dieu, que répondrez-vous lorsqu'il vous reprochera tant de forfaits, que vous savez ? Hélas ! quel trouble, quel accablement, quelles angoisses, quelles transes, quelle agonie, quelle mort, quel moment pour vous ! Et pourtant que faites-vous ? Les Saints tremblent, et vous ne craignez pas, vous ne tremblez pas ? — Mais qu'avons-nous à faire ? Y a-t-il encore remède ? — Oui, oui, il y a remède, vous l'avez sous la main et il est très-

(1) *Ps. 123, 6.*

Digitized by Google

facile ; le voici : Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Entendez-vous? Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. — Ne voudriez-vous pas alors, etc. ? Pourquoi ne le faites-vous pas maintenant? Je vous le proteste : au jour du jugement universel, je me lèverai pour couvrir de confusion tant de malheureux qui veulent trainer jusqu'au cercueil la chaîne de leurs iniquités, je crierai à haute voix que je les ai avertis plusieurs fois, oui, que je les ai avertis plusieurs fois et vous-même, ô mon Jésus ! vous rendrez témoignage à la vérité de mes paroles, en sorte que ce sermon-ci et la méditation qu'ils font en m'écoutant servira à accroître leur confusion. Mais j'espère qu'il n'en sera pas ainsi, et que s'ils ne sont pas ébranlés par les terreurs qu'éprouve un agonisant à la vue du temps, qui a passé en un instant, et à la vue des circonstances du moment présent dont il est tourmenté; ils ne pourront résister à l'épouvante que cause la vue de l'éternité qui l'attend d'un moment à l'autre. — Accordez-moi un peu de repos.

†

TROISIÈME POINT.

X. Pour terminer avec fruit votre méditation, et moi mon sermon, regardez ce jeune homme suspendu par les cheveux aux branches d'un chêne, et vous montrant sa poitrine percée de trois coups de lance : il vous offre une vive image d'un moribond tourmenté par les trois considérations et du temps déjà écoulé, et du moment présent qui l'afflige, et de l'éternité qui l'attend. A la beauté de sa chevelure et de ses traits, que la mort n'a pu encore effacer, à tout son extérieur si distingué, et aux blessures qu'il a reçues, vous devinez que c'est Absalon. Jeunes gens dissolus, apprenez par cet exem-

Digitized by Google

ple où vont aboutir l'orgueil et le libertinage. Mais quelle fut la cause d'une si funeste aventure? — Oh! ce furent ses cheveux qui s'embarrassèrent parmi les branches de cet arbre. — Ses cheveux? dites-vous, croyez-vous que des cheveux si délicats et si fragiles aient pu retenir suspendu en l'air un jeune guerrier, robuste, chargé d'une pesante armure et poursuivi par ses ennemis? Il en est ainsi, cependant; mais comment cela a-t-il pu se faire? C'est que sa chevelure était touffue, mêlée et flottante, et qu'il ne la coupait que rarement. — Mais que fait cette épée qui lui pend au côté? que ne s'en sert-il pour couper ces cheveux? — Pourquoi? parce que, dit un interprète, Absalon, étourdi par la sentence qui allait le frapper et de laquelle dépendait son éternité, ne put penser en ce moment qu'aux craintes qui troublaient sa conscience : *Non attendebat ad ea quæ sibi utilia erant, quia sententiam Dei tremefactus expectabat.* O moment! ô moment d'où dépend une éternité! *Momentum a quo pendet æternitas!* quel étourdissement ne causes-tu pas dans le cœur d'un pécheur mourant! Que dis-je, d'un pécheur? N'est-ce pas là ce qui a rempli les déserts d'anachorètes, qui tremblaient à la pensée de ce redoutable moment, et s'en allaient criant à travers leurs vastes solitudes : O moment! ô moment, d'où dépend une éternité! *Momentum a quo pendet æternitas!* Ces deux mots : moment, éternité, plongeaient dans l'anxiété le saint abbé Elie, qui, après avoir vécu près de quatre-vingts ans dans les exercices de la plus rude pénitence, répétait souvent en gémissant : Trois choses me font trembler : la séparation de l'âme et du corps qui se fera en un instant, l'examen sévère de toutes mes actions qui aura lieu en un instant, et la sentence du souverain juge d'où dépend une éternité, sentence qui sera fulminée en un instant : un moment et une éternité m'entretien-

Digitized by Google

nent dans l'inquiétude et la crainte : *Tria timeo, egressionem animæ e corpore, severitatem examinis, sententiam judicis.* Saint Bernard se mit un jour à peser ce moment et cette éternité, et il en resta tellement épouvanté, qu'il prit la résolution de ne jamais plus rire de sa vie, ce qu'il observa exactement. C'est ce moment et c'est cette éternité que saint Pierre d'Alcantara avait devant les yeux, lorsque, sur la fin de sa vie, couché à moitié mort sur un pauvre grabat, il répondit à un de ses confrères qui, par charité, voulait lui couvrir un pied : « Non, mon fils, ne cherchez pas à réchauffer ce corps, car je suis encore exposé au danger de perdre l'éternité bienheureuse. » Ce moment, cette éternité faisaient palpiter de crainte saint Hilarion, qui, près de mourir, se réconfortait lui-même en disant : *Anima mea, septuaginta annis servisti Domino, et adhuc times?* « Mon âme, tu as servi le Seigneur soixante-dix ans dans ce désert, et tu crains encore? » Grand Dieu! je vois un Hilarion trembler, un Pierre d'Alcantara trembler, un Bernard trembler; et ce malheureux pécheur-là ne tremble pas, cette pécheresse ne tremble pas? Avez-vous donc un cœur de bronze? Comment ne craignez-vous pas, pécheurs, à la pensée de ce moment redoutable où vous vous trouverez en face d'une éternité? — Hélas! nous ne craignons que trop; mais qu'avons-nous à faire? — Le voici encore une fois : Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Faites maintenant, à l'instant, cette bonne et sainte confession générale : débrouillez maintenant les affaires de cette conscience en désordre : autrement, lorsque la mort approchera, vous serez tellement hors de vous-mêmes, que, comme Absalon à l'approche de Joab, vous resterez suspendus par les cheveux, c'est-à-dire que vous mourrez dans vos mauvaises habitudes, avec vos confessions mal

Digitized by Google

faites, avec vos péchés sur la conscience : *In peccâto vestro moriemini*[1].

XI. Mais pour vous en convaincre plus clairement encore, regardez une dernière fois le pécheur mourant : voyez comme, se tournant vers le prêtre qui l'assiste, il lui dit d'une voix languissante : Ah ! mon père, y aura-t-il miséricorde pour moi ? — Oui, mon enfant, tant qu'il y a vie, il y a espoir de pardon. — Ah ! si vous saviez tout ce qui me revient à l'esprit en ce moment ! D'abord tant de sacrements reçus sans respect, par routine, sans prendre garde à ce que je faisais ; tant de legs pieux laissés par mes parents, et que je n'ai guère accomplis ; tant de pauvres familles dont j'ai perdu la fortune, l'âme et l'honneur. — Je vous comprends, ne vous inquiétez pas davantage. — Mais cet argent que j'ai gagné en pressurant le pauvre, et que j'ai fait servir à mes passions ; ces églises que j'ai fréquentées uniquement pour satisfaire mes désirs impurs ; ces vengeances atroces exercées sous prétexte de zèle ! — J'ai bien compris ; avez-vous encore autre chose ? — Oh ! oui. J'ai sur la conscience d'avoir enlevé à cet homme de bien sa réputation et de n'avoir jamais réparé le tort que je lui ai fait ; ma conscience me reproche aussi ces contrats usuraires qui ont ruiné de pauvres gens, et les actions déshonnêtes sans nombre qui ont souillé ma jeunesse. — Allons ! demandez-en pardon, et soyez tranquille. — Impossible, mon père, impossible : je me rappelle maintenant ces conversations, ces danses, ces bals, ces soirées, ces festins, qui ont été la source de tant de mauvaises pensées, de tant de paroles et de regards empoisonnés. Ah ! j'ai le cœur oppressé à la vue de tant de temps perdu sur les places publiques, dans les cabarets et les lieux de divertissements, à ces

(1) *Joan. 8, 21*

Digitized by Google

jeux abominables de cartes et de dés, qui m'ont fait proférer tant d'affreux blasphèmes, au grand scandale de ma pauvre femme et de mes jeunes enfants : et ce qu'il y a de pire, c'est que je ne m'en faisais même pas scrupule, je ne m'en confessais nullement, et maintenant j'en ai de grands remords. — Allons ! n'y pensez plus, je vais vous donner l'absolution sur tout cela. — Oh ! non, il me semble que je suis damné. Vous devez savoir que c'est moi qui ai perdu cette jeune fille ; la pauvre enfant était simple et innocente, elle ne se doutait de rien ; je lui ai appris le mal, je l'ai séduite. Je laisse ce jeune homme en état de péché mortel ; c'est moi qui l'ai entraîné dans la voie de la perdition : je laisse le démon de la discorde dans cette maison ; c'est moi qui, par des insinuations, des calomnies et de faux rapports, l'y ai introduit et maintenu jusqu'ici. Comment donc est-il possible, mon père, que je me sauve ? Ah ! non, il n'y a plus moyen pour moi ! — Si, mon enfant, il suffit que vous fassiez maintenant un bon acte de contrition. — Un acte de contrition ? je ne sais pas comment m'y prendre, je n'en ai jamais fait. — Ne vous inquiétez pas de cela, je vous l'apprendrai, je vous aiderai ; dites donc avec moi : *Mon Seigneur Jésus*... Eh ! attendez, mon père : que vont devenir mes pauvres petits enfants que je laisse si abandonnés, et ma pauvre femme si désolée ? — Eh ! ne vous inquiétez donc pas de cela, pensez à votre âme. — C'est vrai, mon père, mais si vous saviez combien j'ai l'esprit préoccupé de ce procès qui est pendant, et des écritures qui sont entre les mains de celui-là. — Allons, allons ! toutes ces choses sont finies pour vous : c'est votre âme, votre âme seule qui doit vous préoccuper : excitez-vous donc à la contrition ; dites tout haut : « Mon Seigneur Jésus, je me repens de vous avoir offensé, parce que vous êtes souverainement bon, et je me propose fermement de ne jamais plus vous

Digitized by Google

offenser à l'avenir. » Vous le dites du fond du cœur, n'est-ce pas? Au nom de Dieu, je vous absous : *Ego te absolvo a peccatis tuis in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.* Disposez-vous à recevoir le saint Viatique. — Déjà on entend le triste son de la cloche, déjà on entend le bruit confus de la foule pieuse qui l'accompagne, il entre, il monte, le voilà dans la chambre du moribond : *Pax huic domui, et omnibus habitantibus in ea :* « Paix à cette maison et à tous ceux qui y habitent. » — Allons! *Accipe, frater, Viaticum corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi.* Recevez, mon frère, le Viatique que vous donne notre bonne mère, la sainte Eglise. — Le viatique! et pour aller où? — Pour aller à l'autre monde. — Mais je n'y ai jamais pensé, j'ai toujours été un homme de ce monde. — Et cependant il faut partir : *Accipe, frater, viaticum corporis et sanguinis Domini nostri Jesu Christi.* — Il reçoit le viatique, et à peine le prêtre l'a-t-il quitté, que ses sens commencent à défaillir, ses nerfs se contractent, son visage pâlit, sa poitrine se gonfle, sa langue s'épaissit, et après quelques crises violentes, il entre dans sa dernière agonie, il expire, il est mort. La cloche annonce son trépas, et l'on se demande l'un à l'autre : qui est mort? — C'est un tel. — Je l'en félicite, il sera plus heureux que nous. — Et peut-être cette pauvre âme est-elle tombée tout droit en enfer. — Comment! mon père, un homme qui a eu une si belle mort, qui a été assisté par un prêtre, qui a reçu tous les sacrements, on met son salut en doute? — Oui, certes, mes frères, on en doute. — Ah! que vous êtes décourageant dans ce sermon! — Mais que voulez-vous que je vous dise, mes chers auditeurs? Ne dois-je pas mourir aussi? Si la mort était plus facile, plus sûre, elle le serait pour moi comme pour vous, et je pourrais vous rassurer si j'étais sûr moi-même, vous

Digitized by Google

dirai-je avec saint Augustin : *Securos vos facerem, si securus fierem*; *territus terreo*. Mais je suis effrayé de ces vérités, et c'est pour cela, c'est afin de m'assurer une bonne et sainte mort que j'ai endossé cet habit de l'institut le plus austère de tout l'Ordre séraphique. Craignons donc maintenant, pour n'avoir pas à craindre alors : *Timeamus, ne timeamus*. Faisons maintenant ce que nous voudrions avoir fait alors. Pensons-y bien à présent, mes chers frères; dès à présent, commençons à bien vivre, dès à présent, etc. Ne dites pas : je me confesserai, je recevrai les sacrements; car avec tous les sacrements je ne vous tiens pas pour assurés à la mort, si vous avez mal vécu. Faites attention à l'exemple que je vais vous rapporter pour finir.

XII. Dans le temps que saint Bruno florissait, en qualité de docteur, à l'université de Paris, un autre docteur de ses amis tomba malade, et après avoir reçu tous les sacrements avec beaucoup de piété et de dévotion en apparence, il mourut. Son cadavre fut porté à l'église par saint Bruno lui-même et par d'autres docteurs, qui, pour honorer leur collègue, voulurent assister à ses obsèques. Or, au moment où l'on récitait la leçon qui commence par ces mots : *Responde mihi, quantas habeo iniquitates*, le cadavre, à la vue de tous les assistants, se redressa dans sa bière, et dit à haute voix : *Justo Dei judicio accusatus sum* : « J'ai été accusé au tribunal suprême par un juste jugement de Dieu, » — puis il se recoucha. Vous pouvez penser de quelle terreur on fut saisi en entendant la voix d'un mort. On en porta avis sur-le-champ à l'archevêque, qui ordonna de suspendre les funérailles jusqu'au lendemain. Le lendemain, comme on commençait la même leçon *Responde mihi*, le cadavre se lève une seconde fois, et dit : *Justo Dei judicio judicatus sum* : « J'ai été jugé par un juste jugement de Dieu. » — Le bruit

Digitized by Google

de cet événement se répandit dans tout Paris et attira le peuple en foule dans l'église où était exposé le cadavre ; et voilà que le troisième jour, au moment où l'on recommençait la leçon *Responde mihi*, tandis que l'église était toute pleine de monde, le mort se lève pour la troisième fois, et d'une voix plus sinistre, plus épouvantable encore, il dit : *Justo Dei judicio condemnatus sum :* « J'ai été condamné à l'enfer par un juste jugement de Dieu. » — Qui pourrait dire les soupirs, les gémissements, les sanglots qui éclatèrent alors parmi tout le peuple? Ainsi un homme de bien, après avoir reçu tous les sacrements, est condamné au feu éternel! Ah! qu'en sera-t-il donc de nous, malheureux? Et cependant il s'était confessé, il avait communié, il avait reçu l'extrême-onction, et malgré tout cela il est damné. Mais comment cela se peut-il? — Comment! c'est qu'après avoir reçu les derniers sacrements, il consentit à une mauvaise pensée, comme il fut révélé à une sainte âme, et c'est pour cette pensée volontaire qu'il fut damné. Qu'arrivera-t-il donc de vous? De vous qui consentez à toutes les pensées coupables qui vous viennent? — Mais que voulez-vous que nous fassions, mon père? — Ah! jetez-vous tous aux pieds de Jésus-Christ, et je vous dirai ce que vous avez à faire, je vous le dirai, le crucifix à la main : Faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. — Mais que pouvons-nous faire maintenant? Esprit-Saint, parlez vous-même au cœur de ce peuple, touchez-le et assistez-moi en cette circonstance si grave. Vous voulez donc savoir ce que vous devez faire maintenant? Le voici : imitez l'illustre saint Bruno : il était encore séculier lorsqu'il entendit la voix de ce mort, mais frappé de cet événement si extraordinaire, et considérant combien le salut est exposé au milieu du monde, il se mit à pleurer amèrement; puis, animé d'une sainte ferveur, il quitta le

Digitized by Google

monde, et, suivi de six docteurs de ses amis, s'enfuit au désert; il y devint un saint et fonda l'Ordre des Chartreux. Voilà ce que nous devrions faire tous : en finir une bonne fois,renoncer au monde et nous retirer dans quelque désert pour y pleurer nos péchés. Que fait donc ce jeune homme que Dieu appelle depuis si longtemps à l'état religieux? Que ne va-t-il se réfugier dans un couvent des plus saints et des plus retirés? Que fait cette jeune fille qui tarde tant d'exécuter son pieux dessein d'aller se cacher dans un monastère? A quoi pense ce vieillard? Pourquoi ne se débarrasse-t-il pas de tous ces intérêts temporels pour s'occuper uniquement de son âme? Pour vous, chefs de famille, vous qui êtes engagés dans les liens du mariage, si vous ne pouvez quitter le monde de corps, que n'y renoncez-vous de cœur? Le temps est court, vous dirai-je avec l'apôtre saint Paul, il est bien court, mes chers frères : *Tempus breve est;* il faut donc vivre en ce monde comme si nous n'en étions plus : *Reliquum est, ut... qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur*[1]. Au désert, mes frères, au désert! Quoi! vous n'en avez pas le courage? Vous n'avez pas assez de cœur pour cela? Au moins, ce que vous ne me refuserez pas, jetez-vous tous à genoux aux pieds de ce crucifix, pleurez vos péchés, reconnaissez qu'en menant une vie si criminelle vous avez mérité de mourir en réprouvé, et par conséquent, ne cessez d'implorer miséricorde par vos soupirs et par vos larmes. Ah! frappez-vous tous la poitrine, et, en pleurant amèrement, répétez plusieurs fois : Pardon, mon Jésus, pardon! — Puissent vos larmes vous obtenir, avec le pardon, la grâce d'une bonne et sainte mort! Jetez donc les yeux sur Jésus-Christ qui vous en offre le modèle du haut de sa croix : « Mon Père, dit-il avant de mou-

(1) *I Cor.* 7, *29-31.*

Digitized by Google

rir, je remets mon âme entre vos mains : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum*[1]. Oh! quelles belles paroles! je veux les graver dans mon cœur, pour les répéter encore lorsque je serai près de mourir. Voilà, mes frères, comment j'espère mourir, en embrassant le crucifix et en disant avec larmes : *Pater,* ah! mon Père, mon doux Jésus, Père bien-aimé, Père très-saint, je remets mon âme entre vos mains. Voyons, faites tous maintenant ce que vous voudriez faire alors : recommandez chacun votre âme à Dieu, en disant, les larmes aux yeux : *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum :* Père éternel, je remets mon âme entre vos mains. — Comment! une âme si souillée, un cœur si impur entre des mains aussi saintes que celles de Jésus? Oh! non, cela ne se peut! lavez auparavant dans les larmes de la pénitence cette âme qui s'est vautrée dans la fange du vice, lavez-la dans vos larmes. Renouvelez donc vos soupirs, en disant : Pardon, mon Jésus, pardon! Oh! maintenant à la vue de tant de larmes, en entendant ces fervents soupirs, je me sens vraiment consolé. Aussi, si vous me demandez : Mon père, quel sera notre sort? Echapperons-nous au danger du naufrage? Nous sauverons-nous en ce terrible moment? Je vous réponds sans crainte qu'oui, moyennant une seule condition. Quelle est-elle? C'est que tous tant que vous êtes, mais absolument tous, vous vous adressiez à Marie, que vous vous mettiez sous la protection de cette auguste Mère, et que vous lui disiez du fond du cœur : Secourez-moi, ô Marie! Vierge sainte, secourez-moi. *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* « O Marie, Mère de grâce, Mère de miséricorde, protégez-nous contre l'ennemi et recevez-nous à l'heure de la mort. » Et pour

(1) *Luc. 23, 46.*

Digitized by Google

obtenir l'assistance de la sainte Vierge en temps opportun, faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors : convertissez-vous sincèrement et de cœur; et si jamais le démon, en ce moment fatal, parvenait à vous arracher un consentement coupable à quelque tentation, ne désespérez pas pour cela, mais faites aussitôt un acte de contrition, et vous vous assurerez la victoire. Voici donc en deux mots le fondement de votre espérance et de votre consolation, ainsi que le fruit de mon sermon et de votre méditation : maintenant et durant le cours de votre vie une conversion sincère, et à la mort une véritable contrition. Avec cela vous êtes sauvés. C'est le bonheur que je vous souhaite.

Digitized by Google

XXIII

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DES AMES DU PURGATOIRE.

Unde ememus panes ut manducent hi?
Où achèterons-nous des pains, pour que ceux-ci aient à manger? JOAN. 6, 5.

I. Si l'âme, se transportant par la pensée sur les bords de l'enfer, afin d'en méditer les affreux tourments, en concevait une telle appréhension et une telle frayeur, qu'elle crût n'avoir plus d'autre mal à craindre, je chercherais à la détromper, en lui faisant plonger un regard dans les sombres demeures du purgatoire. Le purgatoire! je n'aurai garde d'en comparer les peines à celles que l'on souffre en ce monde; ce serait par trop les rapetisser. Les peines du purgatoire! ce sont des peines qui ne le cèdent pas même aux peines de l'enfer. Et cependant, ce n'est pas là l'idée que s'en font les hommes, d'où il résulte qu'il y en a peu qui prennent soin d'en délivrer les âmes de leurs proches qui les endurent, ou de pourvoir à la détresse de leurs âmes propres, lorsqu'elles les endureront. Je ne trouve point de moyen plus capable d'attendrir les cœurs de mes auditeurs, que de leur représenter ces saintes âmes, comme une grande troupe de pauvres qui, ayant faim et soif de la gloire, cherchent à exciter notre compassion, afin d'obtenir du secours dans leurs souffrances; de même que la foule dont il est parlé dans l'Evangile toucha le cœur de

Digitized by Google

Jésus, afin d'en obtenir du pain : *Unde ememus panes ut manducent hi?* Ah! si un rayon de lumière d'en-haut éclairait ce saint temple, combien n'y verriez-vous pas de ces âmes saintes, pressées en foule autour de ces autels et de cette chaire, et remplissant ces nefs. Oh! avec quel empressement, avec quelle confiance dans votre piété, elles viennent écouter le sermon de ce matin! comme elles prient, comme elles se recommandent à leurs anges gardiens et aux nôtres! Ecoutez si leurs accents ne sont pas plus émouvants que ceux des indigents les plus misérables : A moi, à moi! disent-elles; à moi qui suis abandonnée de tout le monde! à moi qui suis ta mère, ta sœur! à moi qui suis sur le bord, près de sortir de cet abîme, et à qui le moindre secours suffit! à moi malheureuse, qui suis plongée tout au fond et à qui personne ne pense! Toutes crient de concert, avec des voix brûlantes, capables d'attendrir des rochers : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei*[1] : « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui êtes mes amis. » — Ames bénies, aidez-moi ce matin, où je plaide votre cause : pour moi, je vous proteste que je ne négligerai rien, pour que les peines que vous souffrez soient comprises et secourues. Et vous, cruels, qui, en entendant les plaintes de ces pauvres âmes, détournez vos regards avec une barbare indifférence, en disant : Après tout, si elles brûlent, elles sont assurées du moins de ne pas brûler toujours; et puis il y a déjà tant d'années qu'elles sont trépassées. — Ainsi donc, il ne faut pas se soucier de délivrer l'âme de ce proche, parce qu'après avoir fait son temps, il en sortira, parce qu'il y a des mois et des années qu'il est mort? N'est-ce pas tyrannique de vouloir qu'il souffre, parce qu'il a souffert? Ecoutez-moi bien, s'il en est ainsi :

(1) *Job. 19, 21.*

Digitized by Google

afin de réformer l'opinion fausse que vous avez des peines du purgatoire, je veux vous montrer aujourd'hui : — que ces peines sont, en quelque sorte, plus crucifiantes que celles de l'enfer; c'est le premier point; — et que celui qui, par ses suffrages, tire une âme de ce lieu de tourments, s'assure presque pour lui-même la gloire céleste; c'est le second point. — Attention, mes chers frères; et si je n'excite pas votre compassion en faveur de ces âmes souffrantes, à la vue de leurs larmes et des feux qui les dévorent, c'est que ma langue aura été de glace, ou votre cœur de pierre. Commençons.

PREMIER POINT.

II. C'est un article de foi qu'il y a un purgatoire. Cette vérité est clairement exprimée dans les Ecritures, dans les conciles et dans les saints Pères. Les théologiens ne discutent que par rapport au lieu où il est situé : cependant les plus graves enseignent que le purgatoire est un abîme souterrain situé près du centre de la terre, et adjacent à l'enfer; plusieurs même prétendent que c'est un cercle de l'enfer, et que les pauvres âmes qui y sont condamnées sont ensevelies dans le même abîme que les damnés, plongées dans les mêmes ténèbres, enveloppées dans le même cahos. Et quelles ténèbres, hélas! quel abîme, quel cahos, si c'est le cahos, l'abîme, les ténèbres de l'enfer! Il n'est donc pas étonnant que saint Grégoire, ainsi que Denis le Chartreux et saint Thomas d'Aquin, vont jusqu'à dire que le feu du purgatoire, à part la durée et la fin, est le même que celui de l'enfer : *Eodem igne crematur damnatus, et purgatur electus.* Or, voici que, sans m'en apercevoir, je suis amené, par le sentiment même de ces Pères, à prouver la proposition que j'ai avancée, savoir que les peines du purgatoire sont, en quelque sorte, plus crucifiantes que celles de l'enfer.

Digitized by Google

III. S'il est vrai qu'un même feu tourmente les damnés en enfer, et purifie les âmes en purgatoire : *Eodem igne crematur damnatus, et purgatur electus*, je dis que ce feu est beaucoup plus actif en purgatoire qu'en enfer. Les philosophes n'admettent-ils pas en principe que le feu est moins dévorant dans sa propre sphère, parce qu'il y est en repos? Qu'il me suffise donc de vous faire observer qu'en enfer le feu se trouve dans le lieu qui lui a été assigné en propre par la divine justice, tandis qu'en purgatoire il est comme hors de chez lui, et retenu, pour ainsi dire, prisonnier jusqu'au jour du jugement : en bonne logique, vous devez en conclure qu'il agit avec plus d'énergie en purgatoire, où il est hors de son centre, qu'en enfer où il est dans son propre centre. D'ailleurs, l'expérience elle-même ne vous démontre-t-elle pas que le feu fait plus d'efforts pour entamer un objet impropre à brûler, que celui qui est prêt à s'enflammer? Mettez le feu à du bois sec, il prend sans peine et étend doucement ses ravages, parce qu'il ne rencontre pas d'obstacle; mettez-le, au contraire, à du bois vert, à des arbres encore debout, et vous verrez avec quelle fureur il s'y attache, comme la flamme pétille et s'élance jusqu'à ce qu'elle en ait fait sa proie. Est-il donc étonnant qu'il agisse avec plus d'activité et de violence en purgatoire qu'en enfer? En enfer, les âmes sont déjà disposées à recevoir son action. En voulez-vous la preuve? Plongez vos regards dans l'abîme, et voyez cette impudique qui a brûlé pendant tant d'années d'un feu impur; elle est déjà sèche, c'est un charbon prêt à s'enflammer : cette personne vindicative qui a couvé si longtemps dans son cœur le feu de la haine et de la colère, c'est du charbon : cette personne superbe qui n'exhalait que la fumée de l'orgueil, est sèche, prête à brûler, c'est un charbon : or, sur des âmes ainsi disposées, le feu ne fait pas tant d'efforts. Mais les âmes

Digitized by Google

du purgatoire sont des âmes vivantes, ce sont des arbres verts et pleins de la sève de la grâce habituelle; de là vient que le feu s'acharne contre elles avec une violence, une fureur inouïe. N'avez-vous jamais vu une forêt envahie par les flammes? Quelle rage le feu ne déploie-t-il pas pour réduire en cendres ces plantes vertes? Quel bruit, quels éclats, quels pétillements! Eh bien! les pauvres âmes du purgatoire sont comme une forêt d'arbres magnifiques et pleins de vie, investis par les flammes : *Sicut ignis qui comburit sylvam*[1]; c'est la peinture qu'en donne le roi-prophète.

IV. On s'aperçoit, mon père, me dites-vous peut-être, que la passion vous entraîne au delà des limites : il est reconnu que vous êtes prévenu en faveur des âmes du purgatoire; mais vous aurez beau dire et beau faire, avec toutes vos exagérations, non-seulement vous n'arriverez jamais à établir une comparaison parfaite entre le purgatoire et l'enfer; mais vous ne pourrez même jamais peindre une ombre de l'enfer avec tous les tourments du purgatoire. Ce jamais, ce toujours, cette éternité sans fin qui tourmente les damnés en dit plus que toutes les peines réunies des âmes souffrantes. — Arrêtez, s'il vous plaît, nous sommes loin de la question. Mon sentiment, appuyé sur l'assertion de plusieurs Pères de l'Eglise, n'est pas que le purgatoire, absolument parlant, soit plus horrible que l'enfer; mais je veux simplement vous prouver que, sauf l'éternité des peines et le motif pour lequel on les endure, celles du purgatoire sont plus intenses que celles de l'enfer. Si vous en doutez, écoutez les plaintes qu'une de ces âmes bénies vous fait entendre par la bouche de Job : *Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus?* Ah!

(1) *Ps. 82, 15.*

Digitized by Google

malheureux que je suis, qui me donnera de pouvoir me cacher au fond de l'enfer? — Comment! âme souffrante, que dis-tu? Tu voudrais changer le purgatoire contre l'enfer, une peine temporelle contre un supplice éternel? — Oh! non, me répond-elle; ce que je demande, ce n'est pas d'échanger une peine temporelle contre une peine éternelle, je ne veux donc pas d'une manière absolue que vous me gardiez toujours en enfer : *Ut in inferno protegas me;* mais seulement de souffrir en enfer pendant tout le temps que sa justice m'a condamné de passer en purgatoire : *Donec pertranseat furor tuus.* — Tu t'estimerais donc heureuse de passer en enfer tout le temps que tu dois passer en purgatoire? — C'est ainsi. — Il te serait donc bien doux d'entendre les hurlements de désespoir des damnés, bien agréable de voir de tes yeux leurs transports furieux, bien consolant d'endurer les tourments inexprimables de l'enfer? — Sans doute, et puissé-je obtenir cette faveur! *Quis mihi tribuat ut in inferno protegas me!* On souffre bien de part et d'autre, mais beaucoup plus en purgatoire; le feu de l'enfer brûle, il est vrai, mais celui du purgatoire nous fait fondre; les démons tourmentent en enfer, il est vrai, mais en purgatoire ils sont furieux, ils s'acharnent contre nous comme des vipères; les damnés, maudissant et blasphémant Dieu de concert avec les démons, n'en sont pas aussi molestés; mais nous qui avons juré fidélité à notre Créateur, que n'avons-nous pas à souffrir de la part de ces esprits maudits, qui sont d'autant plus impitoyables à notre égard, qu'ils nous ont pour moins de temps en leur pouvoir. — Ames bénies, je n'ai pas de peine à vous croire, et je vais plus loin, je conclus sans crainte avec saint Augustin que, par cela même que le feu du purgatoire n'est pas éternel, il est plus douloureux pour vous que celui de l'enfer : *Idem ignis purgat electum,*

Digitized by Google

et cruciat damnatum, miro tamen modo purgantibus gravior, cum non sit illis æternus. La raison en est claire : en enfer le damné brûle, mais en purgatoire les élus brûlent et sont purifiés tout à la fois. Le feu de l'enfer ne tourmente que pour tourmenter : c'est pourquoi il est moins intense que le feu du purgatoire, qui tourmente et purifie en même temps : *Purgantibus gravior cum non sit illis æternus.*

V. Il n'est donc pas étonnant que les saints Pères, qui ont étudié les caractères de ce feu dévorant du purgatoire, en aient été épouvantés, et ne sachent à quel supplice comparer ce qu'endurent les âmes qui y sont condamnées. Saint Bernard va jusqu'à dire que toutes les peines imaginables d'ici-bas ne sont rien en comparaison des peines atroces du purgatoire : *Omnes pœnæ quæ in hac vita excogitari possunt, respectu pœnæ purgatorii nihil sunt.* Mettez ensemble, d'après ce saint docteur, toutes les infirmités, les douleurs, les privations, les misères, les calomnies, les inquiétudes, les chagrins, les malheurs de tout genre : qu'est-ce que tout cela en comparaison des flammes du purgatoire? Rien : *Nihil sunt.* Rassemblez, et les maux de tête à faire éclater la cervelle et sauter les yeux hors de leur orbite, et les souffrances de la goutte avec le tiraillement des nerfs, et les douleurs d'entrailles les plus cruelles, et les spasmes les plus affreux, et les coliques les plus violentes, et les fièvres les plus ardentes, et les maux de dents, et les plaies, et les blessures, et les ulcères, et tous les maux que le corps humain peut éprouver : que seront-ils, comparés aux douleurs que cause le feu du purgatoire? Rien : *Nihil sunt.* Multipliez tant qu'il vous plaira les supplices du fer et du feu : en comparaison des peines du purgatoire que sont-ils? *Nihil sunt;* rien; absolument rien. Ah! quels tourments! qui pourra jamais les comprendre? Ce n'est pas moi, répond saint

Digitized by Google

Cyrille d'Alexandrie ; tout ce que je puis vous dire, c'est que chacune de ces âmes aimerait mieux souffrir tout ce qu'ont souffert, que souffrent, ou que souffriront jamais tous les hommes, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, et souffrir tout cela en même temps pendant des centaines d'années et des milliers de siècles, que de demeurer un seul jour dans les flammes du purgatoire. — Grand Dieu ! que dites-vous là ? — C'est ainsi : *Mallet quilibet viventium usque ad finem mundi omnibus simul excruciari pœnis, quas omnes homines ab Adam usque huc tulerunt, quam uno die morari in purgatorio.* Une âme réprouvée consentirait-elle à échanger ses souffrances d'un seul jour contre toutes ces peines ? Il est probable que non ; car s'il est vrai que le damné brûle en enfer : *In ignem mittent, et ardet*[1], il subit simplement les ardeurs du feu : *Ardet ;* tandis qu'une âme du purgatoire, non-seulement brûle, mais se trouve plongée dans les flammes, en sorte que les flammes l'enveloppent de toute part, pénètrent dans ses entrailles, la dévorent, et cela avec un acharnement indicible, comme le dit Isaïe : *Si abluerit Dominus sordes filiarum Sion... in spiritu judicii, et in spiritu ardoris*[2]. C'est comme s'il disait que Dieu, pour former le purgatoire où se lavent les moindres souillures, a quintescencié le feu de l'enfer, et en a extrait un esprit de feu : *In spiritu ardoris*, et s'en sert pour effacer les taches de ces pauvres âmes qui ont besoin d'être purifiées. Autant l'esprit ou l'essence d'une substance quelconque est plus active que la substance elle-même, autant le feu du purgatoire est plus dévorant que celui de l'enfer, puisque celui-ci est un simple brasier, tandis que celui-là est un esprit de feu et d'ardeur. — Qu'y a-t-il donc d'étonnant que les Saints aient

(1) *Joan. 15, 16.* (2) *Isa. 4, 4.*

Digitized by Google

tant fait pour arracher ces pauvres âmes à des peines si horribles? Saint Dominique se donnait pour elles, toutes les nuits, la discipline jusqu'au sang. La bienheureuse Marie du Saint-Esprit se brûlait chaque jour en plus de trente endroits du corps. Sainte Liduvine, par un effet de sa vive compassion, en vint jusqu'à verser des larmes de sang. Mais rien n'égale ce que fit la glorieuse sainte Christine, au rapport de Blosius. L'heure de sa mort étant venue, Dieu lui laissa le choix, ou d'entrer dans la gloire ou de rester sur la terre pour assister ces pauvres âmes : elle embrassa le second parti, et malgré sa délicatesse, elle se jetait dans l'eau glacée, elle se précipitait dans des fournaises ardentes, elle courait pieds nus à travers les ronces et les épines des montagnes, elle se faisait déchirer par la dent des chiens et des bêtes féroces, tandis que Dieu la conservait miraculeusement, tant pour l'augmentation de la grâce en elle-même, que pour le soulagement des âmes du purgatoire. Et vous, vous ne daigneriez pas, pour ainsi dire, plonger le bout du doigt dans l'eau pour amortir ou du moins tempérer les ardeurs de ce brasier? Mais, grand Dieu! si, pour délivrer un esclave chrétien des mains des corsaires Algériens, il ne fallait qu'une lettre de recommandation de votre part; si, pour sauver la vie à un étranger attaqué par des brigands, il ne fallait que jeter un cri de loin; si, pour délivrer un pauvre homme qui va se noyer, il vous fallait seulement lui tendre la main sans aucun danger pour vous, qui ne sait que vous seriez obligés par charité d'écrire cette lettre, de pousser ce cri, de tendre cette main secourable? Et vous verriez ce matin vos proches et vos amis les plus chers se noyer dans une mer de feu, et d'un feu élevé à sa plus haute puissance, et vous ne daigneriez pas leur tendre la main, leur faire une légère aumône? Si ce n'est pas là de la cruauté, que sera-ce donc?

Digitized by Google

VI. Mais enfin, si ce feu dévorant ne vous touche pas, laissez-vous du moins émouvoir par cette horrible fumée qui enveloppe ces pauvres âmes et les prive de la vue de Dieu. Là aussi, hélas! à la peine du sens se joint la peine du dam, peine d'autant plus sensible chez elles, qu'elle n'est pas causée par la haine, comme chez les damnés, mais bien par l'amour. Faites donc attention à ceci : le désespoir en enfer est une chose affreuse, je le sais ; mais du moins en leur montrant le bonheur comme impossible, il porte, pour ainsi dire, dans leurs cœurs privés de tout soulagement, une ombre de paix. Au contraire, l'espérance en purgatoire est une source de tourments inexprimables, car en montrant la félicité comme imminente, elle surexcite l'impatience de ces saintes âmes. Ah! paradis, paradis, objet d'amour, mais aussi cause de souffrance! Dieu bon, Dieu aimant et aimé, unique but de leurs soupirs, mais en même temps leur supplice! Aimable époux déjà promis à leur amour, mais en attendant, leur bourreau! — Chères âmes, venez vous-mêmes nous expliquer quel tourment c'est pour vous d'avoir sous les yeux la béatitude qui vous attend, et de ne pouvoir l'atteindre, de chercher sans cesse à prendre votre essor vers le ciel, et de vous trouver comme enchaînées. Ah! quelle violence, quelle agonie elles souffrent perpétuellement! Déjà elles ont obtenu une sentence favorable, mais un cruel délai en retarde l'effet; l'exil est fini, mais elles ne sont pas encore entrées dans la patrie; leur salut est assuré, mais elles n'en jouissent pas encore; elles ont droit à tous les biens, et elles sont dans une indigence extrême; reines superbes, mais dans les fers; glorieuses conquérantes, mais sans couronnes ; compagnes des anges, mais tourmentées par les démons; citoyennes du ciel, mais retenues au centre de la terre. Dieu est leur père, mais comme un créancier impitoyable il les

Digitized by Google

tient captives jusqu'à ce qu'elles aient payé la dernière obole : *Donec reddas novissimum quadrantem*[1] ; Dieu est leur époux, et cependant, comme un juge sévère, il les a livrées aux bourreaux : *Tradidit eum tortoribus*[2]. L'amour et la douleur se joignent chez elles au tourment de l'espérance : plus elles souffrent, plus elles aiment ; et plus elles aiment, plus elles souffrent. Si la beauté de Dieu est telle, que le regret de ne pouvoir la contempler cause un enfer à part pour les damnés qui le haïssent, de quels tourments ne doit-elle pas être la source pour les âmes du purgatoire qui l'aiment tant et ne peuvent le voir ? Pesez bien cette réflexion : si, pour celui qui hait Dieu, c'est un enfer de ne pouvoir le contempler ; que sera-ce donc pour celui qui l'aime tant ? Il est bien vrai que cette peine n'est pas éternelle quant à la durée, *extensive*, comme celle des réprouvés en enfer, mais on peut dire, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, qu'elle est éternelle en intensité, *intensive*, en tant qu'elle renferme en soi comme la quintescence de toutes les amertumes que doivent endurer les damnés en enfer pendant toute l'éternité. Rendez donc justice à ces peines, et convenez que, tant sous le rapport de la peine du sens, que sous le rapport de la peine du dam, elles sont, en quelque sorte, plus crucifiantes que celles des damnés en enfer. Or, s'il en est ainsi, quel bienfait n'est-ce pas d'arracher une de ces pauvres âmes à cet enfer, qui ne diffère de celui des réprouvés que parce qu'il n'est pas éternel ?

SECOND POINT.

VII. Quel bienfait ! c'est ce que nous allons voir, et chacun de vous se convaincra aisément que délivrer

(1) *Matth. 5, 26.* (2) *Matth. 18, 24.*

Digitized by Google

une âme des flammes du purgatoire, c'est s'assurer la gloire à soi-même. Pour vous rendre la chose sensible, venez plonger du regard dans ces abîmes; regardez cette âme désolée, entourée d'un feu actif et dévorant, dans lequel, disait saint Jérôme, elle éprouve toutes sortes de tourments : *In uno igne, omnium tormentorum genera experiuntur*. Pauvre créature, comme elle souffre! Recommandez-vous à Dieu et aux Saints. — Hélas! je ne fais autre chose : *Clamavi ad te, Domine, tota die*[1]; mais je ne suis pas écoutée. — Offrez vos peines, produisez des actes d'une ardente charité. — Ah! tout cela ne me sert de rien; je suis livrée à l'oubli : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde*[2]. Mais vous, sur la terre, vous pouvez à si peu de frais nous soulager, et vous ne le faites pas. Dieu soit béni, je l'ai mérité : je pouvais moi-même, avec si peu de chose, satisfaire à la justice divine pendant ma vie, et si je l'eusse fait, je ne souffrirais pas tant aujourd'hui; si alors j'avais eu pitié des morts, on aurait pitié de moi maintenant; mais, hélas! je me consume et je ne trouve point de secours. — Elle aime, la malheureuse, mais privée du bien qu'elle aime, elle souffre de son amour : elle espère, et l'espérance accroît son tourment; elle se conforme à la volonté de Dieu, elle se recommande à lui, elle pleure, elle soupire, mais en vain. Hélas! s'écrie-t-elle, quand finira cette dure captivité? quand s'ouvrira cette affreuse prison? qui brisera mes chaînes? qui éteindra ce feu? qui me fera jouir de mon souverain bien, et me fera voir mon Dieu? Ah! je n'en puis plus! qui me soulagera? je tombe en défaillance... *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini*[3]. Mais soudain, voilà que cette âme affligée aperçoit, brillant comme un éclair au milieu des ténèbres, l'ange

(1) *Ps. 87, 10* (2) *Ps. 30, 13.* (3) *Ps. 83, 3.*

Digitized by Google

du Seigneur qui, lui tendant la main, la console, la ranime et lui dit : Ame fortunée, lève-toi promptement : *Surge velociter*[1]. Il te restait encore tant d'années à souffrir, mais ces années ont été abrégées, le temps de tes souffrances est fini. — Il est fini? — Oui, il est fini. — Mais comment? — Un tel, une telle a satisfait pour toi. — O ange saint, béni soit un si grand bienfaiteur! quelle récompense lui donnerons-nous? *Quam mercedem dabimus ei*[2]? Adieu, chères compagnes, adieu; je m'en vais au ciel : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus*[3]. C'est un tel qui m'y envoie, c'est une telle qui m'en ouvre les portes. — Oh! de quel œil la regardent ces pauvres âmes qui restent après elle dans les flammes : Que tu es heureuse, lui disent-elles, d'avoir eu sur la terre quelqu'un qui ait pensé à toi! — Et la voilà qui brise ses chaînes et s'élance hors des flammes, parée avec éclat et tout environnée de lumière. Plus de douleurs, plus de larmes, plus de tourments; tout est joie, délices et contentement pour elle. La voyez-vous? oh! qu'elle est belle! La voilà accueillie par la foule des bienheureux. Voyez comme elle est conduite en paradis par une troupe de séraphins, au milieu des hymnes et des cantiques. Ses splendeurs effacent l'éclat du soleil et des étoiles : déjà, elle a pénétré dans le firmament; la voilà sur le seuil du paradis. A sa vue, le ciel entier se réjouit : tous les cœurs des bienheureux vont à sa rencontre, c'est une fête, une jubilation ineffable dans la cour céleste. Tous se demandent : qui l'a délivrée, qui nous l'envoie? Et ils ne se lassent point d'envoyer mille bénédictions à celui qui a tiré de sa prison une âme si digne, fille de Dieu et leur compagne dans l'assemblée des saints. Or, quels doivent être, pensez-vous,

(1) *Actor. 12, 7.* (2) *Tob. 12, 2.* (3) *Ps. 121, 1.*

Digitized by Google

les premiers entretiens de cette âme bénie avec Dieu? Ah! n'en doutez pas, ses premières paroles sont une prière pour celui qui l'a délivrée. Prosternée devant le trône de l'adorable Trinité, elle proteste qu'elle est prête à retourner dans les flammes plutôt que de voir son libérateur en péril de damnation, et s'adressant à Dieu d'un ton décidé : Seigneur, lui dit-elle, sauvez mon bienfaiteur, ou chassez-moi du paradis. Comment Dieu, qui aime si tendrement cette belle âme, n'exaucerait-elle pas de si justes prières? Il est donc prouvé à l'évidence, comme je l'avais promis, que celui qui délivre une âme des peines cuisantes du purgatoire, s'assure à peu près le ciel à lui-même.

VIII. Permettez-moi donc de vous féliciter ici, vous qui pratiquez la dévotion aux âmes du purgatoire. Qui que vous soyez, si vous avez le bonheur de délivrer une seule âme, dites sans crainte que le ciel est à vous, parce que cette sainte âme ne se donnera point de repos qu'elle ne vous voie en possession de la gloire. Et savez-vous pourquoi ces âmes sont si reconnaissantes? Par la raison même qui fait que les hommes sont si ingrats. Faites du bien à un homme, vous ne faites qu'exciter sa convoitise et le porter à en désirer davantage : car ce bien n'étant pas le bien final qui rassasie complétement le cœur, il fait que l'homme avide ne cesse d'aboyer contre celui qui le lui donne : *Non patitur quemquam aviditas esse gratum.* Mais le bienfait que vous procurez à une âme en l'introduisant dans le paradis met le comble à ses désirs : une fois là-haut, elle a tout ce qu'elle veut, elle veut tout ce qu'elle a, et il ne lui reste plus qu'à procurer tous les biens à celui qui l'a tirée d'un si grand mal. N'en êtes-vous pas convaincus? N'est-il pas évident que tirer une âme du purgatoire et s'assurer le paradis, c'est tout un? Il y a plus : ces âmes bienheureuses descendront du ciel pour faire

Digitized by Google

prospérer vos affaires spirituelles et temporelles en cette vie. C'est ce qu'éprouva si bien saint Pierre Damien, qui, étant resté orphelin en bas âge, fut recueilli chez un de ses frères, lequel le maltraitait jusqu'à le laisser aller nu-pieds, couvert de haillons et manquant de tout. Il arriva un jour à l'enfant de trouver sur sa route une pièce de monnaie. Pensez quelle joie ce fut pour lui; il crut avoir trouvé un trésor; mais à quoi l'employer? Le besoin où il était lui suggérait bien des choses : cependant à la fin, après y avoir bien pensé, il se décida à donner cet argent à un prêtre, afin qu'il dit la messe pour les âmes du purgatoire. Eh bien! à partir de ce moment, la fortune changea de face pour lui : il fut accueilli par un autre frère, d'un meilleur naturel que le premier, qui l'aima comme son fils, le vêtit convenablement et l'envoya à l'école, après quoi Pierre devint ce grand homme, ce grand saint, qui fut l'honneur de l'état monastique, l'honneur du Sacré Collége, et l'honneur de la sainte Eglise. Voyez-vous combien les saintes âmes du purgatoire sont reconnaissantes? Combien n'y a-t-il pas de négociants qui se sont enrichis uniquement pour avoir partagé leurs bénéfices avec les âmes du purgatoire! Combien de voyageurs qui ont échappé aux dangers de mort les plus imminents, uniquement pour avoir invoqué les âmes du purgatoire! C'est ce qui arriva à ce soldat, qui, toutes les fois qu'il passait devant un cimetière, récitait un *De profundis :* ayant été assailli un jour en cet endroit par ses ennemis, il fut défendu par elles sous la forme d'hommes armés. Que de malades ont été guéris pour avoir promis de faire quelque bien en vue de soulager ces saintes âmes! Les livres ne sont-ils pas pleins de faits de ce genre? Que si ces âmes bénies s'intéressent tellement à vos besoins temporels, que ne feront-elles pas pour vos âmes? Leur intercession est si efficace, que sainte

Digitized by Google

Catherine de Bologne avait coutume de dire qu'en y recourant, elle obtenait aussitôt tout ce qu'elle pouvait désirer, même des grâces qu'elle n'avait pu obtenir en s'adressant aux plus grands Saints du paradis. Répétons donc tous, les mains jointes : *Sancta ergo, et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur*[1]. C'est une chose sainte et très-salutaire de prier pour les défunts, non-seulement à cause du service qu'on leur rend, mais aussi à cause du bien que l'on se fait à soi-même, puisqu'on se procure par là tant d'avantages en cette vie et tant de gloire en l'autre.

IX. Oui, soulager les âmes du purgatoire, c'est s'assurer ici-bas des trésors de grâce, et là haut des trésors de gloire ! S'il en est ainsi, nous affirmons, par contre, que retenir ces pauvres âmes en purgatoire, c'est s'attirer un enfer en cette vie, et s'en préparer un autre plus terrible pour la vie future. Si la première proposition est vraie, la seconde doit l'être aussi, et la raison en est claire : c'est que ces cœurs dénaturés qui retiennent par force les âmes en purgatoire, sont vraiment homicides à l'égard des pauvres défunts. En effet, c'est une loi universelle qu'en cas de nécessité extrême, tous les biens sont communs : *In extrema necessitate omnia sunt communia*. Vous ne pouvez me contester ce principe : dans une nécessité extrême nous sommes strictement obligés de venir au secours des pauvres. Or, que ces pauvres âmes se trouvent dans une extrême nécessité, qui oserait le nier, vu que la nécessité extrême est celle qui expose au danger de mort, et que la moindre de leurs peines surpasse de beaucoup mille morts? Vous devez donc m'accorder qu'il y a, pour vous, obligation très-rigoureuse de les secourir, et que si vous ne le faites pas, vous ne pouvez vous sauver. — Ce raisonne-

(1) *II Machab. 12, 46.*

Digitized by Google

ment, me répondez-vous, s'applique aux pauvres qui sont ici-bas, et qui se trouvent, par suite de quelque vicissitude de fortune, dans un besoin extrême; mais non aux âmes qui souffrent en purgatoire pour satisfaire à la justice divine. — Et moi je vous dis que votre distinction peut être valable pour qui n'a point d'obligation particulière à l'égard des morts, tandis que je parle en ce moment de ceux qui retiennent par force de ces pauvres âmes dans les chaînes, c'est-à-dire qui ont, à leur égard, des obligations de justice auxquelles ils ne satisfont jamais. Je dis que ceux-là sont de véritables homicides des défunts : « Vous ne les avez pas nourris, dit saint Ambroise, donc vous les avez tués. » *Si non pavistis, ergo occidistis.* C'est à vous que je m'adresse, exécuteurs testamentaires, qui tenez sous clef ces testaments que vous n'exécutez jamais; à vous, notaires, qui cachez des codicilles, ou dissimulez certaines clauses, au préjudice des morts; à vous, héritiers, qui n'accomplissez jamais ces legs pieux; à vous, prêtres, qui amassez des messes et négligez de les célébrer à temps; à vous, enfants, qui n'avez jamais accompli la dernière volonté de votre père, de votre mère. Oui, vous êtes plus cruels que Caïn : celui-ci tua son frère, à la vérité, mais il ne le poursuivit pas du moins après sa mort, comme vous ne le faites que trop : *Si non pavistis, ergo occidistis.* Je dis que pour vous il n'y a point de paradis; je dis qu'aucun confesseur ne peut vous absoudre; je dis qu'un enfer de calamités vous est réservé en cette vie, et un enfer plus terrible en l'autre. — Mais, mon père, je n'en ai pas le moyen, je ne le puis pas. — Ah! vous n'en avez pas le moyen, vous ne le pouvez pas? Voyons un peu : entrons dans votre maison. Cette toile richement encadrée et représentant un sujet indécent, que fait-elle là? Que ne la détachez-vous de la muraille? Brûlez le tableau si vous ne voulez brûler

Digitized by Google

vous-même en enfer, et vendez le cadre doré pour satisfaire à vos obligations envers les morts. Ouvrez ces écrins; pourquoi tant de bagues d'or? Une seule ne vous suffit-elle pas? Que ne vendez-vous les autres, afin de remplir ce legs? Ne pourriez-vous pas réformer cette table servie si somptueusement, et, au lieu de tant de choses superflues, faire célébrer ces messes que vous différez depuis tant d'années? Et puis, pourquoi ne chassez-vous pas de votre maison cette sangsue pour laquelle vous vous ruinez, pourquoi? Avec l'argent qui passe dans ces mains impures, ne réglez-vous pas les comptes que vous avez avec vos pauvres défunts? Et puis, vous n'avez pas le moyen, n'est-il pas vrai? Vous ne pouvez rien? Vous avez bien le moyen de briller dans les fêtes, dans les soirées, et de donner des festins splendides; mais pour soulager votre pauvre père qui est enseveli dans les flammes, vous ne l'avez point : *Dum superbit impius,* dit le roi-prophète, *incenditur pauper*[1]. Vous étalez un luxe effréné, et votre père brûle en purgatoire; tous les soirs, on vous voit dans des réunions joyeuses où vous n'épargnez rien, et votre père brûle en purgatoire; vous ne cherchez qu'à vous procurer vos aises, à satisfaire vos caprices, et votre père brûle en purgatoire : *Dum superbit impius, incenditur pauper.* Vous n'avez pas le moyen de l'en tirer, dites-vous. Je vous comprends : c'est qu'il n'y a personne sur la terre qui revoie ces comptes-là, et vous oubliez que vous avez affaire à Dieu. Continuez à dévorer le bien des morts, les legs pieux, les revenus destinés au sacrifice; mais sachez que dans les divins oracles, il y a une menace prophétique enregistrée contre vous, menace de disgrâces, de maladies, de revers de fortune, de ruines irréparables et dans vos biens, et

(1) *Ps. 10, 2.*

Digitized by Google

dans votre vie, et dans votre réputation ; c'est la parole de Dieu, elle ne peut tromper : *Comederunt sacrificia mortuorum et multiplicata est in eis ruina*[1]. Oui, des ruines, des disgrâces, des maux irrémédiables fondront sur ces familles qui négligent de satisfaire à leurs obligations envers les morts ; un enfer de calamités les attend en cette vie, et un enfer plus horrible en l'autre. Il n'y a pour elles ni confession qui vaille, ni rémission qui tienne, ni paradis à espérer. — Mais, mon père, laissez-nous du moins un peu de temps. — Vous l'avez entendu, âmes bénies : vos débiteurs vous demandent un peu de temps. Au fond, ne pouvez-vous pas le leur accorder ? Il est bien vrai que vous êtes dans le feu, et non pas en promenade ou en récréation ; mais qu'est-ce que cela fait ? Le procès n'est pas encore terminé, l'avoué est à la campagne, le juge n'a pas le temps de s'en occuper. Attendez donc encore un peu. Chacune de vous, je le sais, est plongée dans un brasier ardent, au milieu des flammes qui la dévorent et auxquelles elle ne peut se soustraire un seul instant ; mais après tout, ce n'est que du feu, vous pouvez donc attendre un moment. Ah ! juges cruels, avoués impitoyables, avocats traîtres, parents insensibles, prendre du temps en des causes semblables ! Et comment l'accordez-vous, ce temps, confesseurs trop indulgents ? L'incommodité que ces gens auraient à s'imposer l'emporte-t-elle sur celle de ces pauvres âmes qui brûlent en purgatoire ? A qui est au milieu des flammes, vous répondez : on peut bien attendre ! Ah ! cruels, impitoyables que vous êtes ! Mais que dis-je ? C'est moi qui le suis ; car en prolongeant ce sermon, je retarde les suffrages en faveur de ces saintes âmes. Que l'on trouve donc vite quelque moyen efficace pour éteindre ces feux.

(1) *Ps. 105, 28-29.*

Digitized by Google

X. Mais quel est le moyen le plus capable d'attendrir vos cœurs aujourd'hui, et de les toucher de compassion en faveur de ces âmes bénies? Ah! il n'y en a pas de plus propre que de vous faire entendre les cris, les gémissements, les plaintes de ces malheureuses : c'est pourquoi je voudrais pouvoir faire, en ce moment, avec les morts, ce que fit Néron avec les vivants. Ce cruel tyran fit arrêter à Rome tous les chrétiens qu'on y put découvrir; on les dépouillait de leurs vêtements, pour les revêtir d'une robe enduite de poix et de soufre, puis on les distribuait dans les divers quartiers de Rome, où on les attachait à des pieux, et on y mettait le feu, de sorte que ces malheureux brûlaient tout vivants en guise de torches pour éclairer la foule qui se promenait la nuit dans les rues de la ville. Ce spectacle barbare arracha des larmes de compassion aux païens eux-mêmes. Oh! quel spectacle émouvant, si je pouvais, moi aussi, faire apparaître ces âmes bénies autour de cette enceinte et sur ce catafalque! qui n'en serait pas touché de compassion? (*Allumez les flambeaux.*) Représentez-vous-les, du moins, telles qu'elles se sont montrées d'autres fois, tout environnées de flammes, tristes et gémissantes, défigurées par le feu, jetant du feu par la bouche, par les yeux, par les oreilles, et se consumant au milieu d'un brasier ardent. Mon Dieu! quel spectacle! qui de vous pourrait retenir ses larmes en entendant leurs douloureuses lamentations? Tournées vers vous, elles vous crient : C'est à vous que nous avons recours, pères et mères, fils et filles, maris et femmes, parents et amis, à vous qui, pour une ombre de plaisir, oubliez avec tant d'ingratitude nos amers tourments. Sachez que nous sommes en un lieu où il faut expier par le feu une pensée oiseuse, une parole inconsidérée. Nous sommes, hélas! plongées dans une mer de feu, dans des torrents de flammes; autour de nous bouillonne une poix fétide,

Digitized by Google

dont les ardeurs nous font éprouver une mort continuelle. Nous sommes dans un enfer plus douloureux que celui des damnés d'autant qu'il est plus intense. Ici, l'on souffre sans mesure, et qui pis est, sans mérite ; ici, règne une nuit obscure et perpétuelle, mais sans sommeil ; des plaintes continuelles, mais sans consolation ; souffrances cruelles, mais sans fruit. Et ce qui nous désole le plus, c'est qu'au lieu de songer à nous secourir dans ce purgatoire, vous n'êtes occupés, comme nous l'apprenons de nos anges gardiens, qu'à vous préparer un enfer, en vivant dans le luxe et la mollesse, en entretenant dans vos écuries des chevaux si bien nourris, des chiens repus à satiété, tandis que vous nous laissez mourir de faim et de soif ; qu'ainsi vous nous traitez moins bien que vos chiens... Ici, ces âmes infortunées éclatent en sanglots : Pourquoi, continuent-elles, pourquoi nous persécutez-vous encore après la mort ? *Quare me persequimini... et carnibus meis saturamini*[1] ? Pourquoi, ingrats que vous êtes, vous nourrissez-vous de nos chairs, oubliant complétement nos souffrances ? De qui sont ces maisons, ces propriétés, ces bijoux, ces richesses dont vous jouissez ? N'est-ce pas notre bien, notre substance, le fruit de nos sueurs ? Pourquoi donc ne pas les partager avec nous, qui sommes abandonnés et dans une nécessité si pressante ? Ah ! pitié, mes chers enfants ! pitié, mes frères ! pitié, mes sœurs ! mes amis, pitié ! N'ayez pas le cœur si dur, laissez-vous toucher de compassion sur notre sort : après tout, nous ne vous demandons que la compassion dont vous useriez envers un animal ; ne nous la refusez pas, nous vous en conjurons, ayez pitié de nos misères : *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei.* — Et qui sont ceux qui se plaignent ainsi ? Ce sont vos pauvres défunts, ce

(1) *Job. 13, 22.*

Digitized by Google

sont ceux qui vous tiennent de plus près. Voulez-vous les voir? Soulevez ces pierres sépulcrales, et que les morts sortent de leurs tombes : si vos yeux ne peuvent apercevoir ces âmes souffrantes, contemplez du moins les restes de leurs corps. Combien de fois ces saintes âmes n'ont-elles pas apparu sous la forme de squelettes décharnés? Regardez donc ces crânes hideux, qui sont là. De qui sont-ils? Ce sont les têtes de vos défunts. Représentez-vous même que de ces têtes leurs âmes parlent à vos cœurs en ce moment. Ah! que leurs plaintes sont déchirantes! C'est votre pauvre père qui pleure là-bas ; ici, c'est votre bonne mère qui crie miséricorde. O mon Dieu! ces noms si doux de père et de mère ne vous déchirent-ils pas les entrailles? Cette mère si dévouée et qui souffre tant, cette bonne mère qui a imprimé sur votre front tant de doux baisers, cette mère qui vous a pressé tant de fois sur son sein, cette mère qui, à votre retour au logis, volait à votre rencontre, le visage joyeux, les bras ouverts, vous embrassant avec tendresse, comme l'objet de ses plus tendres affections : cette mère si bonne, si généreuse, est maintenant dans le purgatoire; elle gémit captive dans des flammes dévorantes : Pitié, mon fils, vous crie-t-elle jour et nuit, pitié, mon fils, pitié! Et votre cœur, qui est un cœur de fils, que dit-il? Il ne s'émeut point? — C'est ce père si affectueux qui pleure là-bas, ce père qui s'est donné tant de peine pour vous, à qui vous avez coûté tant de sueurs et de larmes. Combien de fois il vous a appelé du doux nom de fils et serré comme tel sur son cœur! Ce bon père qui, près de mourir, voulut vous avoir à côté de lui, et fixa sur vous, comme sur l'objet le plus cher à son cœur, ses derniers regards, ne l'avez-vous pas oublié? Mon fils, vous dit-il alors en pleurant, souvenez-vous de votre père. Il voulait vous donner un dernier baiser, mais il s'évanouit. Et vous,

Digitized by Google

que faisiez-vous alors? Vous fondiez en larmes, à ce spectacle, n'est-il pas vrai? Vous serrâtes sur votre cœur cette main qui vous avait béni, et vous ne vous lassiez point de répéter avec larmes : Ah! mon père, mon père! Eh bien! il vous répond maintenant : Ah! mon fils, mon fils, je suis dans le feu; mon cher fils, je brûle dans les flammes. Ah! mon bien-aimé fils, soulagez-moi un peu, ayez pitié de votre pauvre père. Et vous, que faites-vous? Etes-vous des enfants, ou des monstres? Comment! vous n'êtes pas émus en entendant les plaintes si amères de votre père, de votre mère? On a vu des tigres braver les traits des chasseurs pour arracher leurs petits de leurs mains; on a vu des serpents s'élancer dans des fournaises ardentes pour en retirer leurs petits qu'on y avait jetés : ne devriez-vous pas aussi vous précipiter tous au milieu des flammes du purgatoire, pour en délivrer votre pauvre père, votre pauvre mère? Avez-vous le cœur assez dur pour ne pas même leur tendre la main et leur faire une légère aumône? S'il en est ainsi, retournez chez vous, détachez du mur les portraits de vos aïeux, ceux de votre père et de votre mère; arrachez-les et jetez-les au feu; puisqu'il vous plaît de laisser brûler l'original, faites brûler aussi l'image. Mais que dis-je? l'image! ce n'est pas assez, prenez aussi ces crânes décharnés : ce sont les têtes de vos pauvres défunts; jetez-les pareillement au feu, vous serez ainsi doublement satisfaits, puisque vous verrez brûler et leurs âmes et leurs corps. Ah! je m'oublie; pardonnez-moi l'injure que je vous ai faite. Je vois couler vos larmes, et, à travers ces larmes, j'aperçois que vos cœurs sont attendris; oui, vous êtes disposés à soulager ces saintes âmes. Faites donc un effort ce matin, mes chers frères, et un effort généreux, si vous n'en avez jamais fait : prenez à cœur de secourir à tout prix ces âmes si nécessiteuses, en versant une

Digitized by Google

aumône abondante. Ainsi nous serons trois ce matin à faire l'aumône pour ces pauvres captives : le premier sera Jésus-Christ, le second ce sera moi, et le troisième ce sera vous, en donnant une aumône plus qu'extraordinaire. A genoux donc.

XI. Le premier à exercer la charité envers ces pauvres âmes, ce sera mon Jésus crucifié. Prosternés à ses pieds, supplions-le tous ensemble avec larmes de tirer de leur horrible prison ces saintes captives. Mon doux Jésus, c'est à vous que je demande la première aumône pour ces pauvres âmes, à vous qui êtes riche en toutes choses, *dives in omnibus*, et qui ne vous appauvrissez point en donnant; à vous qui, pour les délivrer de l'enfer, avez versé tant de sang, supporté tant de fatigues. Offrez, ô mon Jésus, ce précieux sang au Père éternel pour les délivrer aussi du purgatoire. Souvenez-vous, aimable Sauveur, que ce sont vos épouses bien-aimées qui souffrent de la sorte. Pitié pour elles, ô mon Jésus, pitié! — Offrons tous, mes frères, offrons avec dévotion le sang de Jésus au Père éternel, en faveur de ces âmes bénies : Père éternel, regardez la face de votre Christ : *Respice in faciem Christi tui*[1]; voyez ce sang, ces plaies; et en vertu de ce sang d'un mérite et d'un prix satisfactoire infini, ouvrez les prisons du purgatoire, retirez-en ces saintes âmes : faites-leur grâce à toutes ce matin, à toutes : Grâce, ô mon Dieu, grâce! — Répétez-le avec moi : Grâce, ô mon Dieu, grâce! Leurs péchés étant déjà remis, remettez-leur aussi entièrement la peine qu'il leur reste à subir. Ces pauvres âmes ne peuvent, hélas! s'aider par elles-mêmes : si elles le pouvaient, oh! que de larmes ne verseraient-elles pas pour laver ces souillures qui les retiennent captives! Mais nous, nous pouvons les aider, nous pouvons, par une

(1) *Ps. 83, 10.*

Digitized by Google

larme, éteindre les ardeurs du feu qui les dévore : nous vous implorons donc pour elles pardon et miséricorde. — Mes chers frères, vous avez bien des fois demandé pardon pour vos propres péchés ; eh bien ! demandez-le ce matin pour ces pauvres âmes. Pardon, ô mon Jésus, miséricorde ! — Frappez-vous la poitrine, et les larmes aux yeux, répétez plusieurs fois avec un cœur contrit et à haute voix : Pardon, miséricorde ! — Pécheur scandaleux, qui que vous soyez, c'est à cause de vous que cette pauvre âme souffre tant, c'est par vous qu'elle brûle en purgatoire. Ah ! demandez pardon, et du fond du cœur : Pardon, ô mon Jésus, pitié, miséricorde ! — Oh ! maintenant, nous pouvons espérer que Jésus, touché de tant de larmes, a déjà délivré un grand nombre de ces saintes captives : la première aumône est donc faite.

XII. La seconde, c'est à moi de la faire. Mais que puis-je donner pour ces âmes souffrantes ? Vous savez que j'ai fait vœu de pauvreté. Mais on a coutume de dire que l'homme a deux sortes de sang, l'un qui est renfermé dans ses veines, et l'autre, l'argent, qui est contenu dans sa bourse. Je suis tout à fait incapable de donner le second, je donnerai donc le premier. Ah ! je voudrais le verser jusqu'à la dernière goutte pour délivrer, s'il était possible, toutes ces âmes de la prison où elles gémissent. (*La discipline*). Oui, du sang pour éteindre le feu qui les brûle, du sang, du sang. Et vous, mes bien-aimés, tandis que je répands du sang, continuez à répandre des larmes : pleurez ces péchés qui ont été la cause de tant de peines : pleurons ensemble, mes frères, et renouvelons nos instances auprès de Jésus, en implorant miséricorde pour ces malheureuses : Pardon, ô mon Jésus ; miséricorde, ô mon aimable Sauveur, miséricorde ! Ah ! mon Jésus, ouvrez ces sombres cachots, faites-en sortir ces saintes âmes. — Dites tous ensemble : Sortez, âmes saintes, sortez, sortez.

Digitized by Google

Mes chers frères, si nous ne pouvons obtenir cette faveur pour toutes, sollicitons-la au moins pour celles qui ont eu le plus de dévotion envers la très-sainte Vierge ; demandez donc grâce pour elles : Miséricorde, ô Marie, miséricorde ! tendez la main, Vierge sainte, à ces âmes qui vous ont été dévouées ; délivrez-les, délivrez-les.

Une autre grâce que je voudrais vous voir demander, c'est la délivrance de l'âme la plus abandonnée qui se trouve dans ces flammes. Pauvre captive, personne ne l'aide ! et elle git tout au fond du purgatoire. Miséricorde, ô mon Jésus, miséricorde pour elle !

Demandez aussi miséricorde pour celle qui doit être la première à sortir du purgatoire. Oh ! comme elle se souviendra de vous, une fois arrivée en paradis. Miséricorde, etc.

Demandez enfin une grâce pour moi, et je la demanderai pour vous, savoir, la grâce de mener une vie si sainte qu'après la mort nous prenions directement notre essor vers le ciel sans passer par le purgatoire. Oh ! quelle précieuse faveur ! demandons-la tous : Miséricorde, miséricorde ! Maintenant mon aumône est faite ; à vous de faire la vôtre.

Asseyez-vous. Ne vous croyez pas quittes ce matin avec une aumône ordinaire, ne venez pas avec des liards, non, non ; vous devez faire une aumône telle que vous n'en avez jamais faite de pareille de votre vie. — Mais, mon père, chaque année on nous prêche la même chose, et on fait de grandes aumônes ; il n'est donc pas possible que les âmes de nos proches soient encore en purgatoire. — Ah ! cessez un pareil langage ; vous ne parleriez pas ainsi, si vous saviez combien la justice de Dieu est rigoureuse à l'égard des défunts. On lit dans la vie de sainte Lutgarde que l'âme du pape Innocent III lui apparut, et lui dit qu'elle avait été con-

Digitized by Google

damnée à rester en purgatoire jusqu'au jour du jugement dernier; et cependant Bellarmin rapporte que ce pontife vécut saintement et mourut par suite des travaux qu'il endura pour la défense de l'Eglise. Sainte Vitalienne, pour un peu de vanité qu'elle eut à propos de ses cheveux, demeura trois ans en purgatoire. Un de nos religieux y resta plusieurs années, parce qu'il ne s'inclinait pas assez profondément en chœur au *Gloria Patri;* et saint Vincent Ferrier est d'avis que, pour un seul péché véniel, on reste un an en purgatoire. Or, combien n'en commet-on pas, de ces péchés, du matin au soir? Quel long purgatoire, s'il en est ainsi, pour chacun de nous et de nos parents! Ah! montrez-vous compatissants, mes frères, et soyez généreux ce matin. Que les quêteurs se mettent à l'œuvre, qu'ils passent et repassent plusieurs fois dans tous les endroits, afin que si quelqu'un s'était laissé vaincre par l'avarice la première fois, il en triomphe la seconde. (*Qu'on sonne les cloches pour les âmes du purgatoire, afin de les aider par tous les moyens possibles.*)

Savez-vous qui fait la quête ce matin? Ce sont les âmes de vos chers défunts. Regardez ces têtes de mort qui vous disent que le quêteur qui s'approche de vous, c'est l'âme de votre père, de votre pauvre mère, de votre frère, de votre sœur, de votre ami, qui vous demande la charité. Ah! ne repoussez pas ces saintes âmes.

Et ne voyez-vous pas leurs anges gardiens qui se pressent autour de vous, et vous prient avec anxiété, vous conjurent avec instance d'élargir aujourd'hui votre main en leur faveur. Mais, grand Dieu! quel cœur avez-vous donc? Le ciel tout entier s'intéresse à ces pauvres âmes, le ciel tout entier vous supplie pour elles, et vous voudriez encore vous montrer si avares?

Voyons, faites à qui donnera le plus; que chacun à l'envi cherche à l'emporter sur son voisin. Vous là-bas,

Digitized by Google

donnez cet anneau d'or, cet ornement que vous portez au cou, ces pendants d'oreilles : c'est votre mère qui vous les demande, elle vous en dédommagera en paradis.

Vous qui vous sentez inspiré à donner tout ce que vous avez d'argent, donnez-le : soyez certain que vous en recevrez le centuple en cette vie et en l'autre.

Ah ! si vous saviez comme elles souffrent ! La sœur de saint Malachie lui apparut toute décharnée comme un squelette, et lui dit : Malachie, j'ai faim. Le saint, attendri, fit beaucoup prier pour elle et la délivra du purgatoire. N'entendez-vous pas aussi les voix qui sortent de ces têtes de morts qui passent à côté de vous ? Mon fils, j'ai faim. Ma fille, j'ai soif, disent ces chères âmes : J'ai faim de la gloire, j'ai soif du bonheur céleste. C'est à vous à étancher cette soif par une aumône abondante. Ne m'abandonnez pas, mon fils ; ne me délaissez pas, ma fille. Ah ! laissez-vous toucher, mes bien-aimés frères, et faites chacun, ce matin, une aumône démesurée, telle que vous voudriez qu'on la fît pour vous, si vous étiez dans les flammes.

La quête est-elle finie ? Non, non, ce n'est pas assez ; recommencez, repassez de nouveau partout, et vous, mes frères, remettez la main au gousset : il s'agit de soulager un père, une mère ; pourquoi tant de parcimonie ? etc.

†

CONCLUSION.

Ce qui arrive chaque année dans la Barbarie, à Alger, à Tunis, est une image bien expressive et bien touchante de ce qui se passe en ce moment en purgatoire. Le navire la Rédemption, ainsi appelé parce qu'il porte les aumônes données par les fidèles pour le rachat et la délivrance des pauvres esclaves chrétiens des mains

Digitized by Google

des barbares, quitte les rives de l'Espagne et arrive au port africain. Aussitôt on voit accourir tous ces malheureux esclaves, les chaînes aux pieds, espérant trouver la fin de leurs misères. L'intendant s'avance avec le registre où sont inscrites toutes les sommes données, et tous ces pauvres captifs de lever les mains au ciel et de s'écrier : Mes enfants m'ont-ils envoyé de quoi me racheter ! — Ma femme s'est-elle souvenue de moi ? — — Et mon père, combien envoie-t-il pour m'arracher à ce misérable esclavage ? — L'intendant parcourant son registre tâche de satisfaire tout le monde : Vos enfants, dit-ils, se portent bien, ils vous saluent ; mais ils n'ont pu débourser une somme assez forte ; ils ont promis de faire tous leurs efforts pour le prochain voyage ; en attendant, prenez patience. — Votre femme jouit d'une bonne santé, elle déplore votre malheur, mais elle dit qu'elle se trouve elle-même dans le besoin, et vous prie d'avoir compassion d'elle. — Quant à vous, votre père vous envoie de quoi vous racheter ; mettez-vous donc en rang, nous allons vous embarquer et vous reconduire dans votre patrie. Oh ! quelle joie pour celui qui est racheté, et quelle amertume pour ceux qui voient leurs espérances déçues ! Tous éclatent en sanglots : Ah ! enfants dénaturés, femme sans cœur, parents insensibles, que ne vendez-vous ce bien, que n'engagez-vous ces bijoux, que ne donnez-vous enfin tout ce qu'il y a dans la maison ? Ah ! s'ils savaient tout ce que nous avons à souffrir entre les mains de ces tigres ! — Vous êtes attendris, n'est-ce pas ? Ah ! gardez vos soupirs pour un sujet plus digne de votre compassion. Vous avez fait l'aumône pour les pauvres âmes ; eh bien ! en ce moment, l'ange du Seigneur descend au purgatoire pour les informer des aumônes recueillies dans cette église et qui doivent tourner au profit de chacune d'elles. A peine paraît-il, qu'elles se rassemblent en foule

Digitized by Google

autour de lui : Ange saint, n'y a-t-il rien pour moi? — Si, ma fille, un tel a donné tout ce qu'il avait, et Dieu vous remet toute votre dette, sortez de ce lieu. — Et pour moi? — Pour vous, autant de messes, votre exil finira bientôt. — Et pour moi? — Pour vous aussi, votre fille a donné jusqu'aux anneaux qu'elle avait aux doigts et jusqu'à son collier, et avec cela, elle a payé vos dettes, sortez d'ici. — Et pour moi? — Oui, ma fille, un tel a résolu de remplir ces legs qu'il négligeait d'accomplir depuis longtemps ; il a déjà donné ses ordres à cet effet, quoi qu'il doive en coûter, et cela fait, vous sortirez d'ici. — Et pour moi? — Pour vous aussi, tel de vos parents a pardonné cette injure, il est rentré en grâce avec Dieu, et Dieu vous remet toutes vos dettes, si bien que vous pouvez entrer en paradis. Voilà tout ce qu'il y a d'aumônes et de suffrages. — Comment! disent les autres, il n'y a rien pour nous? — Pauvres âmes, je suis affligé de devoir vous le dire, il n'y a rien. — O Dieu! quelle douleur! quelles larmes amères elles répandent! — Mais, ange saint, est-ce que mon fils, mon frère, mon neveu, mon héritier, mon ami n'étaient pas au sermon? — Ils y étaient, mais ils n'ont rien donné. — Mais, mon père, semble-t-elle me dire, vous ne leur avez donc pas dit que nous souffrons tant et que nous prierons tant pour eux en paradis? — Je l'ai dit, mes sœurs, et je me suis épuisé à le dire ; et ce que j'en ai pu tirer tout au plus, tout au plus c'est quelques soupirs, quelques larmes, mais d'aumônes point. — Mais ces messes, que ne les célèbre-t-on? — Ils disent que l'Eglise est plus riche qu'eux. — Et ces legs? — Ils disent qu'il ne faut pas dépouiller les vivants pour engraisser les morts. — Ah! les barbares, les cœurs durs!... O mon Dieu, je suis pénétré de compassion pour ces pauvres âmes : je veux les consoler moi-même. Chères âmes, je voudrais vous soulager toutes : que

Digitized by Google

puis-je faire pour vous? Je ferai au moins le peu que je puis; je vous donne, pour ma part, tout le bien que je ferai pendant ma vie, disciplines, cilices, austérités, marcher pieds nus, telles que dormir sur la dure, user d'une nourriture pauvre, jeûnes, matines et veilles de la nuit, heures de chœur, silence, retraite, examens, lectures spirituelles, messes, indulgences applicables, mortifications des sens, actes d'obéissance, fatigues du confessionnal, de la chaire, de l'étude, de l'assistance des malades, en un mot, tout ce peu de bien que je tâche de faire chaque jour, je vous l'offre. C'est peu, âmes saintes, je l'avoue, c'est très-peu, et je regrette de ne pouvoir faire davantage. Je veux aller plus loin : tout le bien qui me sera fait après ma mort, les messes que diront pour moi mes confrères, les chapelets que réciteront les fidèles de tant de localités où j'ai donné des missions : tout cela, je vous le cède pareillement. Me voilà maintenant entièrement dépouillé. — C'est encore peu, mon père, nous sommes, hélas! si nombreuses et nous souffrons tant! — Eh bien! âmes saintes, je vous donnerai le peu de sang qui me reste dans les veines, et même dans le cœur, oui, je veux répandre jusqu'au sang de mon cœur, pour le soulagement de ces pauvres captives. Du sang donc, du sang! (*La discipline.*) Si vous ne voulez pas, mes chers frères, que je me déchire davantage, venez au secours de ces malheureuses par une nouvelle aumône, plus abondante que la première. Elles ont raison de se plaindre et de se lamenter, ces saintes âmes; car on a peu donné ici, je m'en suis très-bien aperçu, on n'a fait qu'une aumône bien mince en comparaison de ce qui a été donné ailleurs, Mais, grand Dieu! si j'avais prêché à des Turcs, j'en aurais obtenu davantage, ne fût-ce que par compassion naturelle pour ces âmes souffrantes. Je ne me serais jamais attendu à trouver tant de dureté chez un peuple si bon d'ailleurs.

Digitized by Google

Mais je sais quelle en est la cause : c'est qu'il n'y a point de foi, non, il n'y a point de foi. Eh quoi ! en effet, n'est-il pas de foi, mes bien-aimés, qu'il y a un purgatoire? N'est-il pas de foi que les âmes y souffrent des peines horribles? N'est-il pas de foi que le bien que nous leur ferons, Dieu permettra qu'il nous soit fait à nous-mêmes? *In qua mensura mensi fueritis, remetietur vobis*[1]. Si donc vous aviez la foi, comment pourriez-vous refuser une seconde aumône, d'autant plus que je vous la demande pour l'âme qui fut la plus dévote envers la très-sainte Vierge? Je vais voir maintenant quels sont ceux qui ont une véritable dévotion à Marie. Allons ! donnez tout, oui, oui, donnez tout cet argent pour l'amour de la sainte Vierge. J'ai tant de confiance dans votre piété envers Marie, que par amour pour elle je ne me contente pas de solliciter cette aumône, je l'exige ; oui, je l'exige, je la veux absolument pour cette bonne Mère. Et vous qui n'avez pas d'argent, donnez cet anneau, ce bijou, ce que vous avez : il s'agit de faire plaisir à Marie et de secourir en même temps ces saintes âmes, etc.

Pendant qu'on recueille les aumônes, on insinue aux fidèles d'offrir à Dieu toutes leurs bonnes œuvres en faveur des âmes du purgatoire, etc.

En récompense de vos aumônes, voici le précieux souvenir que vous envoient ces saintes âmes : « Chrétiens, faites du bien pour vous-mêmes pendant que vous êtes sur la terre, parce qu'il y en a peu qui en feront pour vous après votre mort. » Souvenez-vous de ce proverbe, qu'une chandelle devant les yeux éclaire plus qu'une torche derrière le dos. Une messe que vous ferez dire pendant votre vie vous vaudra plus que plusieurs après la mort. Imitez ce sage et riche marchand

(1) *Matth.* 7, 22.

Digitized by Google

de la république de Gênes, qui, se trouvant à l'article de la mort, ne prit aucune disposition pour le soulagement de son âme. Mais lorsqu'on visita ses papiers, on trouva inscrit dans ses registres tout le bien qu'il avait fait de son vivant pour cette fin :

» Messes pour moi, deux mille écus.

» Pour doter de pauvres jeunes filles, mille écus.

» Pour tel hôpital, deux cents écus, etc. »

Et à la fin du registre, on lisait cette maxime : « Que celui qui se souhaite du bien se le fasse à lui-même de son vivant, et ne se fie pas à ceux qui restent après lui. » Oh ! quel salutaire avis ! mettez-le en pratique, et soyez sûrs que vous n'aurez que peu de temps à passer en purgatoire. C'est ce que je vous souhaite.

Je voulais partir, mais je ne sais ce qui me retient. Oh ! mon Dieu ! c'est l'âme la plus abandonnée du purgatoire. Venez dimanche prochain, avec la bourse bien garnie.

Digitized by Google

XXIV

POUR LE MARDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

De turba autem multi crediderunt in eum.
Beaucoup parmi la foule crurent en lui.
JOAN. 7, 31.

I. Grâce à Dieu, le nombre des disciples du Sauveur n'est pas si petit que la malignité des scribes et des pharisiens doive en triompher. Quelques efforts qu'ils fissent pour calomnier l'innocence même, et tromper la foule par leurs sophismes perfides, en discréditant la doctrine et la sainteté de Notre-Seigneur, jusqu'à vouloir trouver des taches dans le soleil, ils ne purent empêcher que beaucoup ne reconnussent la dignité du Messie à la lumière qu'il répandait autour de lui, et sans craindre ni les menaces, ni les châtiments, n'embrassassent ouvertement son parti, en dépit des impostures de ses ennemis : *De turba autem multi crediderunt in eum.* Quant à la question de savoir si tous ceux qui suivirent Jésus-Christ ici-bas l'ont suivi aussi dans la gloire, c'est un mystère que je vénère en silence; aimant mieux adorer simplement les abîmes des décrets divins que de décider témérairement un point d'une si haute importance. C'est la question générale du nombre des élus que nous avons à traiter ce matin, question redoutable qui a fait trembler les colonnes mêmes de l'Eglise, saisi de terreur les plus grands Saints, et peuplé les déserts

Digitized by Google

d'anachorètes; question terrible où il s'agit de décider si le nombre des chrétiens qui se sauvent l'emporte sur le nombre des chrétiens qui se damnent. Ce sujet bien médité vous inspirera, je l'espère, une crainte salutaire des jugements de Dieu. Mes chers auditeurs, je voudrais, à cause de l'ardent amour que je vous porte, pouvoir vous tranquilliser par des pronostics de bonheur, en disant à chacun de vous : Réjouissez-vous, le paradis vous est assuré, la plupart des chrétiens se sauvent, vous vous sauverez aussi. Mais comment puis-je vous donner cette douce assurance, si, ennemis jurés de vous-mêmes, vous vous révoltez contre les desseins de Dieu? Je découvre en Dieu un vif désir de vous sauver, et je vois en vous une propension déterminée à vous perdre. Que faire en pareille conjoncture? Si je parle clairement, je vous déplais; si je ne parle pas, je déplais à Dieu. Prenons un moyen terme : Je diviserai mon sujet en deux points; dans le premier, pour vous épouvanter, je laisserai les théologiens et les saints Pères décider seuls la question, et prononcer que les chrétiens adultes pour la plus grande partie se damnent, tandis que moi, adorant en silence la profondeur de ce mystère, je m'abstiendrai de découvrir mon propre sentiment. Dans le second point, j'entrerai moi-même en lice pour venger la bonté de Dieu contre les attaques des libertins, en prouvant que ceux qui se damnent, ne se damnent que par leur propre malice et parce qu'ils veulent se damner. Voici donc deux vérités très-importantes : — Parmi les chrétiens adultes, la majeure partie se damne, c'est la première; — Quiconque se damne, ne se damne que par sa propre malice, c'est la seconde. — Si la première vous effraie, ne vous en prenez pas à moi comme si je voulais vous rétrécir le chemin du ciel; ce serait une calomnie à mon adresse, car j'ai protesté que je veux rester neutre dans cette

Digitized by Google

question et taire ma propre manière de voir : plaignez-vous plutôt des théologiens et des saints Pères qui, à force de raisons, vous imprimeront cette maxime dans le cœur. Si vous êtes détrompés par la seconde, rendez-en grâce à Dieu qui ne veut qu'une chose, c'est que vous lui donniez entièrement vos cœurs. Si enfin vous me forcez de dire nettement ce que je pense, je le ferai pour votre plus grande satisfaction. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Ce n'est pas curiosité, mais prudence d'agiter du haut de la chaire certaines vérités qui servent merveilleusement à réprimer l'insolence des libertins, lesquels, n'ayant jamais à la bouche que l'excessive miséricorde de Dieu, la facilité de se convertir, la fermeté de nos espérances, vivent, avec cela, plongés dans toute sorte d'iniquités, et s'endorment tranquillement dans une entière sécurité au milieu du chemin de la perdition. Afin de les détromper et de les réveiller de leur torpeur, nous allons discuter cette grave question, de savoir si le nombre des chrétiens qui se sauvent est plus grand que celui des chrétiens qui se damnent. Ames vertueuses, retirez-vous, cette discussion ne vous concerne pas; elle a uniquement pour but de réprimer l'orgueil de ces libertins, qui, bannissant de leur cœur la crainte de Dieu, se liguent avec le démon, lequel, au sentiment d'Eusèbe, tout en rassurant les âmes, les précipite à leur perte : *Immittit securitatem, ut immittat perditionem.* — Pour résoudre le doute proposé, déroulons d'un côté tous les saints Pères, tant grecs que latins; de l'autre, les théologiens les plus savants, les historiens les plus érudits, et plaçons au milieu la sainte Bible exposée aux regards de tout le monde. Puis, faites attention, non à ce que je vais dire, car je vous ai déjà

Digitized by Google

déclaré, et je déclare de nouveau que je ne veux pas prendre moi-même la parole ni trancher la question, faites donc attention à ce que vont dire ces grands génies, qui servent comme de phare dans l'Eglise de Dieu pour éclairer les autres, afin qu'ils ne se trompent pas sur le chemin qui mène au ciel. De la sorte, le doute sera pleinement résolu à l'aide des lumières de la foi, de l'autorité et de la raison. Remarquez toutefois qu'il ne s'agit pas ici de la masse du genre humain tout entière, ni de tous les catholiques sans distinction, mais seulement des catholiques adultes, qui sont capables de coopérer avec leur libre arbitre à la grande affaire de leur salut. — Consultez en premier lieu les théologiens, dont le propre est d'examiner les choses de plus près et de ne rien exagérer. Voici deux éminents cardinaux, Cajetan et Bellarmin, qui se présentent à vous, appuyés sur le savant Jean d'Avila : ils se prononcent d'un commun accord contre le sentiment des libertins et déclarent ouvertement que, selon eux, la majeure partie des chrétiens adultes se damnent; et si j'avais le temps de vous mettre sous les yeux les graves raisons sur lesquelles ils se fondent, vous en seriez pleinement convaincus. Mais écoutez plutôt Suarez qui, après avoir consulté toutes les autorités, après avoir tout pesé, a écrit ces mots : « Le sentiment le plus commun tient que parmi les chrétiens il y a plus de réprouvés que d'élus : » *Communior sententia tenet ex christianis plures esse reprobos quam prædestinatos.* Que si, à l'autorité des théologiens, vous joignez celle des Pères grecs et latins, vous les trouverez, pour ainsi dire, tous unanimes. C'est le sentiment de saint Théodore, de saint Basile, de saint Ephrem, de saint Jean Chrysostôme. Bien plus, au rapport de Baronius, c'était une opinion commune parmi les Pères grecs que cette vérité avait été expressément révélée à saint Siméon Stylite, et que

Digitized by Google

c'était pour assurer davantage l'affaire capitale de son salut qu'il s'était décidé à vivre pendant quarante ans consécutifs sur une colonne, exposé à toutes les intempéries des saisons, prodige éclatant de sainteté aussi bien que de pénitence. Consultez maintenant les Pères latins, et vous entendrez un saint Grégoire vous dire en termes clairs, que « beaucoup parviennent à la foi, mais que peu arrivent jusqu'au royaume céleste : » *Ad fidem plures perveniunt, ad regnum cœleste pauci perducuntur;* et saint Anselme lui faire écho en disant qu'il en est peu qui se sauvent : *Ut videtur, pauci sunt qui salvantur.* Saint Augustin s'exprime plus clairement encore : « Il en est donc peu, conclut-il, qui se sauvent en comparaison de ceux qui périssent : » *Pauci ergo qui salvantur in comparatione multorum perituro-rum.* Mais rien n'est plus terrible que la sentence proférée par saint Jérôme, sur la fin de sa vie, en présence de ses disciples : *Vix de centum millibus, quorum mala fuit semper vita, meretur habere indulgentiam unus :* « Sur cent mille chrétiens qui ont toujours mal vécu, à peine en est-il un qui obtienne son pardon. »

III. Mais à quoi bon rechercher l'opinion des Pères et des théologiens, lorsque l'Ecriture sainte, qui est ouverte devant nous, tranche si clairement la question? Parcourez d'un bout à l'autre l'Ancien et le Nouveau Testament, et vous le trouvez plein de symboles, de figures et de paraboles, qui expriment au vif cette grande vérité, que peu et même très-peu se sauvent. Au temps de Noé, tout le genre humain fut enseveli dans les eaux du déluge, et huit personnes seulement trouvèrent leur salut dans l'arche; or, cette arche, dit saint Pierre dans son Epître, était la figure de l'Eglise; et ces huit personnes seulement qui furent sauvées, reprend saint Augustin, signifient que très-peu de chrétiens se sauvent, parce qu'il en est très-peu qui conforment leur

Digitized by Google

conduite aux promesses qu'ils ont faites en paroles en recevant le baptême : *Qui sæculo solis verbis, non factis renunciant, non pertinent ad hujus arcæ mysterium.* Continuez à lire, et vous tirerez la même conclusion d'une foule d'autres faits : sur deux millions d'Hébreux qui sortirent d'Egypte pour se diriger vers la terre promise, deux seulement purent y entrer. Quatre personnes seulement échappèrent à la ruine de Sodome et des autres villes infâmes. La paille destinée à être jetée au feu, figure des réprouvés, l'emporte de beaucoup sur le froment qui représente les élus. Je n'en finirais point, s'il fallait exposer ici toutes les figures dont les saintes Ecritures abondent et qui confirment cette vérité. Qu'il nous suffise d'entendre la Sagesse incarnée : que répondit le divin Sauveur à ce curieux de l'Evangile qui lui demandait s'il y en a peu ou beaucoup qui se sauvent? *Domine, si pauci sunt qui salvantur*[1]? Garda-t-il le silence? Répondit-il en hésitant? Dissimula-t-il la vérité pour ne pas effrayer? Non, sa réponse fut très-nette, et quoique interrogé par un seul, il s'adressa à tous ceux qui étaient là présents : « Vous cherchez à savoir de moi, leur dit-il, s'il y a peu ou beaucoup d'élus; voici ma réponse. Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car je vous le dis en vérité, il y en a beaucoup qui chercheront à entrer et qui ne le pourront pas; » parce qu'ils se contenteront d'une diligence médiocre, tandis que pour arriver en paradis il faut de grands efforts : *Domine, si pauci sunt qui salvantur? Ipse autem dixit ad illos : Contendite intrare per angustam portam, quia multi, dico vobis, quærent intrare, et non poterunt*[2]. Qui est-ce qui parle de la sorte? Est-ce un théologien qui discute, un docteur qui argumente? Non, non : c'est le Fils de Dieu, c'est la vérité éternelle en

(1) *Luc. 13, 23.* (2) *Ibid.*

Digitized by Google

personne, c'est celui qui, dans une autre circonstance, a dit plus clairement encore : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus : » *Multi sunt vocati, pauci vero electi*[1]. Il ne dit pas : tous sont appelés, *omnes sunt vocati*, et qu'entre tous les hommes il y a peu d'élus; mais il dit : *Multi sunt vocati*, c'est-à-dire, comme l'explique saint Grégoire, qu'entre tous les hommes beaucoup sont appelés à la vraie foi, beaucoup sont chrétiens catholiques, et que parmi eux il y en a peu d'élus, peu qui se sauvent. Plaignez-vous de moi maintenant, comme si je vous rétrécissais la voie du paradis, tandis que j'ai protesté que je ne dirais pas un mot de moi-même. Ces paroles, mes frères, ne sont-elles pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ? Ne sont-elles pas assez claires? assez certaines? Dites-moi maintenant s'il est possible d'avoir la foi dans le cœur et de ne pas trembler?

IV. Ah! je m'aperçois un peu tard qu'en parlant d'une manière aussi générale je frappe l'air sans porter coup : examinons les divers états en particulier, et vous comprendrez qu'il faut ou renoncer à la raison, à l'expérience, au sens commun des fidèles, ou confesser que la plupart des catholiques se damnent. Je vous le demande, est-il au monde un état plus favorable à l'innocence et au salut, ou réputé plus saint, que celui des prêtres, qui sont les remplaçants de Dieu? Qui ne croirait, au premier abord, que la plupart d'entre eux sont, non-seulement bons, mais parfaits? Et pourtant j'entends, non sans frémir, un Jérôme déplorer que, quoique le monde soit plein de prêtres, il y en a une telle disette, qu'à peine en trouverait-on un bon sur cent j'entends un serviteur de Dieu attester qu'il a appris par une révélation faite à lui-même, que le nombre des prêtres qui tombent journellement en enfer est si grand,

(1) *Matth. 20, 16.*

Digitized by Google

qu'il ne concevait pas qu'il pût en rester autant dans le monde; j'entends le grand Chrysostôme qui, en considérant la vie si peu exemplaire des prêtres, en conclut les larmes aux yeux qu'il y en a peu qui se sauvent, et beaucoup plus qui se perdent : *Non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiant, sed multo plures qui pereant.* Et si vous voulez ajouter encore à votre effroi, levez les yeux plus haut, et dites-moi si parmi les princes et les prélats de l'Eglise, parmi les curés ayant charge d'âmes, le nombre de ceux qui se sauvent l'emporte sur le nombre de ceux qui se damnent. Pour moi je me tais et laisse la parole à Cantimpré qui vous rapportera un fait : ce sera à vous d'en tirer les conséquences. Un synode se tenait à Paris; un grand nombre de prélats et de curés s'y trouvaient réunis; le roi et les princes vinrent encore rehausser par leur présence la majesté de cette assemblée. Un fameux prédicateur fut invité à y prêcher; et pendant qu'il préparait son sermon, un horrible démon lui apparut et lui dit : Mets donc de côté tous tes livres; si tu veux faire un sermon bien fructueux pour ces princes, ces prélats et ces pasteurs d'âmes, borne-toi à leur porter un message de notre part et dis-leur en notre nom : « Nous, princes des ténèbres, nous vous rendons des actions de grâces infinies, à vous princes, prélats et pasteurs de l'Eglise; de ce que, par votre négligence, le plus grand nombre des fidèles se damnent, aussi nous réservons-nous de vous récompenser d'une telle faveur, quand vous serez avec nous en enfer. » Malheur à vous qui commandez aux autres, malheur à vous! S'il y en a tant qui se perdent par votre faute, que sera-ce de vous? — Or, si parmi ceux qui sont les lumières du premier ordre dans l'Eglise de Dieu il y en a si peu qui se sauvent, de vous, qu'en sera-t-il? Prenez en masse les personnes de tout sexe; de tout état, de toute condition, maris et

Digitized by Google

femmes, veuves et jeunes filles, soldats, marchands, artisans, trafiquants, paysans, riches, pauvres, nobles et plébéiens ; que dirons-nous de tous ces gens qui d'ailleurs vivent si mal ? Ne me le demandez pas, à moi, je n'aurais pas le courage de vous répondre : j'adore en silence les jugements de Dieu. Saint Vincent Ferrier vous éclairera au moyen d'un fait. Ce saint rapporte donc qu'un archidiacre de Lyon, ayant renoncé à sa dignité, et s'étant retiré dans un désert pour s'occuper de son salut et y faire pénitence, mourut le même jour et à la même heure que saint Bernard. Apparaissant ensuite à son prélat, il lui dit : Sachez, Monseigneur, qu'à l'heure même où j'ai expiré, trente mille personnes sont mortes : sur ce nombre, l'abbé Bernard et moi nous sommes montés au ciel sans délai, trois sont entrés en purgatoire, et les vingt-neuf mille neuf cent cinquante-cinq autres sont tombés en enfer. Le trait suivant consigné dans nos Chroniques est encore plus épouvantable. Un de nos religieux, célèbre par sa sainteté et par sa doctrine, prêchant en Allemagne, représenta avec tant de force la laideur du péché impur qu'une femme tomba morte de douleur au milieu de l'auditoire. Puis, étant revenue à la vie, elle dit : Lorsque j'ai été présentée au tribunal de Dieu, soixante mille personnes y arrivaient en même temps de toutes les parties du monde ; sur ce nombre, trois ont été sauvées et sont allées en purgatoire ; tout le reste a été damné. Sur trente mille, seulement cinq qui se sauvent ! sur soixante mille, trois seulement qui vont en lieu de salut ! Pécheurs, mes frères, qui m'écoutez, de quel nombre serez-vous ? qu'en dites-vous ? qu'en pensez-vous ?

V. Je vois que presque tous vous baissez la tête, saisis d'étonnement et d'horreur. Mais déposez cette stupeur, mes chers auditeurs, et cessant désormais de nous faire illusion sur le risque que nous courons,

Digitized by Google

tâchons plutôt de retirer quelque avantage de notre crainte. Vous êtes raisonnables, je veux donc vous présenter les lumières de la raison : n'est-il pas vrai qu'il n'y a que deux voies qui conduisent au ciel, la voie de l'innocence et celle du repentir? Si donc je vous prouve qu'il y en a très-peu qui prennent l'une de ces deux routes, vous en conclurez, en hommes raisonnables, qu'il en est très-peu qui se sauvent. Pour en venir aux preuves, quel âge, quel emploi, quelle condition trouverez-vous, où le nombre des méchants ne soit pas cent fois plus considérable que celui des bons et à qui l'on ne puisse appliquer ce mot de Bias : *Rari boni, pravi plurimi?* On peut dire de notre temps ce que Salvien disait du sien : qu'il est plus facile de trouver une multitude innombrable de personnes plongées dans toutes les iniquités, que de découvrir quelques innocents. Combien y en a-t-il parmi les serviteurs qui soient tout à fait probes et fidèles dans leur office? Combien parmi les marchands qui soient justes et équitables dans leur commerce? Combien parmi les artisans qui soient véridiques et exacts dans leur travail? Combien parmi les négociants qui soient désintéressés et sincères dans leur trafic? Combien parmi les gens de loi qui ne trahissent pas l'équité? Combien de soldats qui ne foulent pas aux pieds l'innocence? de maîtres qui ne retiennent pas le salaire de l'ouvrier? de puissants qui n'accablent pas leurs inférieurs? *Rari boni, pravi plurimi.* Qui ne voit qu'aujourd'hui il y a tant de libertinage parmi les jeunes gens, tant de malice chez les hommes mûrs, tant de liberté parmi les jeunes filles, de vanité chez les femmes, de licence dans la noblesse, de corruption dans la bourgeoisie, de dissolution dans le peuple, d'impudence chez les pauvres, que l'on peut dire ce que David disait de son temps, que le petit nombre de ceux qui vivent bien disparaît dans la foule, comme s'il n'y en avait pas

Digitized by Google

un seul : *Omnes declinaverunt... Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*[1]. Nous sommes arrivés, hélas! à ce déluge universel de vices prédit par le prophète Osée : *Maledictum, et mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt*[2]. Parcourez les rues et les places, les boutiques et les ateliers, les palais et les maisons, les villes et les campagnes, les tribunaux et les cours, les temples de Dieu même : où trouverez-vous un lieu qui ne soit infecté? Hélas! s'écrie Salvien, on est envahi de toute part par le débordement des blasphèmes, des parjures, des meurtres, des haines, des oppressions, des rapines, de la crapule, des adultères, des scandales et de l'impiété, qui étendent partout leurs ravages : *Præter paucissimos qui mala fugiunt, quid est aliud christianorum cœtus quam sentina vitiorum?* « A part quelques-uns qui fuient le mal, qu'est-ce que l'assemblée des chrétiens, sinon une sentine de vices? » On ne trouve partout qu'intérêt, ambition, gourmandise et luxe. Les souillures de l'impureté n'ont-elles pas, à elles seules, infecté la majeure partie des hommes? Saint Jean a donc bien raison de dire que le monde, si toutefois on peut appeler ainsi quelque chose de si immonde, brûle tout entier de cette fièvre maligne qui le dévore : *Mundus totus in maligno positus est*[3]. Ne vous en prenez pas à moi, s'il en est ainsi; ce n'est pas moi qui vous parle, ce n'est pas moi qui vous le dis; c'est la raison qui force à croire que de tant de gens qui vivent si mal, il en est peu, et même très-peu qui se sauvent.

VI. Mais la pénitence, me direz-vous, ne peut-elle pas réparer avec avantage la perte de l'innocence? Sans doute qu'elle le peut; mais je sais aussi qu'elle est si difficile dans la pratique, et que les pécheurs en usent si peu, ou en abusent tellement, que cela seul suffirait pour

(1) *Ps. 13, 3.* (2) *Os. 4, 2.* (3) *I Joan. 5, 9.*

Digitized by Google

nous convaincre qu'il en est peu qui se sauvent par cette voie. Oh! que ce chemin, en effet, est escarpé, étroit, semé d'épines, horrible à voir, dur à monter, pénible à parcourir, couvert de traces sanglantes, et de tristes souvenirs! Combien tombent faibles rien qu'à le voir! combien reculent dès le début! combien tombent à mi-chemin! combien l'abandonnent misérablement vers la fin! et qu'il en est peu qui y persévèrent jusqu'au bout! Saint Ambroise a dit un mot bien remarquable; il lui a été plus facile, assure-t-il, de trouver des personnes qui aient gardé leur innocence, que d'en trouver qui aient fait une pénitence convenable. *Facilius inveni qui innocentiam servaverint quam qui congruam pœnitentiam egerint.* — Si vous considérez la pénitence comme sacrement, mon Dieu! que de confessions tronquées, que d'accusations faites comme si l'on racontait une histoire, que d'apologies étudiées, que de repentirs mensongers, que de promesses trompeuses, que de résolutions inefficaces, que d'absolutions données mal à propos! Regarderez-vous comme bonne et valide la confession de celui qui s'accuse de péchés deshonnêtes invétérés dont il garde auprès de lui l'occasion? ou d'injustices manifestes, qu'il n'a pas l'intention de réparer autant qu'il le peut? ou de tromperies ou d'iniquités quelconques dans lesquelles il retombe aussitôt après sa confession? Quel horrible abus d'un si grand sacrement! l'un se confesse pour éviter l'excommunication, l'autre pour se donner la réputation de pénitent; celui-ci se débarrasse de ses péchés pour charmer ses remords, celui-là les tait par honte; l'un les dissimule à moitié par malice, l'autre les découvre par habitude : celui-ci n'a point en vue la fin du sacrement, celui-là manque de la douleur nécessaire, un autre du bon propos universel. Pauvres confesseurs! qu'il vous faut suer pour amener la plus grande partie des pénitents à prendre

Digitized by Google

ces résolutions, à faire ces actes, sans lesquels la confession est un sacrilége, l'absolution une condamnation, et la pénitence une illusion ! Où sont maintenant ceux qui, pour autoriser l'opinion du grand nombre des élus, s'appuient sur ce raisonnement : la plupart des catholiques adultes meurent dans leurs lits, munis des sacrements de l'Eglise, après s'être confessés ; donc la plupart des catholiques adultes sont sauvés? Le beau raisonnement ! Il faut inférer tout le contraire : la plupart des catholiques adultes se confessent mal pendant leur vie, donc *a fortiori* se confessent-ils mal à l'article de la mort, et la plupart se damnent. J'ai dit *a fortiori;* car comment voulez-vous qu'un moribond qui a eu tant de peine de se bien confesser lorsqu'il était en santé, réussisse à le faire lorsqu'il est étendu sur un lit de douleur, le cœur oppressé, la tête chancelante, la raison assoupie, lorsqu'il est combattu en plusieurs manières par les objets encore vivants de ses passions, par les occasions encore fraîches, par les habitudes contractées, et surtout par les démons qui l'assiégent et cherchent tous les moyens de le perdre? Or, si à tous ces faux pénitents, ou impénitents véritables, vous ajoutez tant d'autres pécheurs qui meurent à l'improviste dans leur misérable état, ou par l'ignorance des médecins, ou par la faute des parents, qui succombent au poison, ou sont ensevelis dans un tremblement de terre, ou foudroyés par une apoplexie, qui sont tués par une chute, ou dans une rixe, ou à la guerre, ou pris dans un piége, ou frappés par la foudre, ou brûlés, ou noyés, comment pourrez-vous ne pas conclure qu'ils surpassent de beaucoup le nombre de ceux qui se sauvent, et que partant il est évident que la plupart des chrétiens adultes sont damnés? Ce raisonnement n'est pas de moi; pour moi, je me tiens neutre et je me tais; c'est saint Jean Chrysostôme qui vous met de la sorte au pied du mur. Répon-

Digitized by Google

dez, dit le saint : n'est-il pas vrai que la majeure partie des chrétiens suit le chemin de l'enfer? Ne marchent-ils pas toute leur vie vers ce but? Pourquoi donc vous étonner que le plus grand nombre aille en enfer, et le plus petit en paradis? On n'arrive pas à la porte si l'on ne suit la voie qui y mène : *Non potest quis pervenire ad portam, nisi ambulaverit in via.* Répondez, si vous l'osez, à une raison si forte.

VII. La réponse est toute prête : la miséricorde de Dieu n'est-elle pas bien grande? — Oui, pour celui qui le craint : *Misericordia Domini... super timentibus eum*[1], dit le prophète; mais pour celui qui ne le craint pas, c'est sa justice qui est grande, car elle est décidée à perdre tous les pécheurs opiniâtres : *Discedite a me qui operamini iniquitatem*[2]. — Mais alors, pour qui donc serait le paradis, s'il n'est pas pour les chrétiens? — Le paradis est pour les chrétiens, sans doute; mais pour les chrétiens qui ne déshonorent pas leur caractère et qui vivent en bons chrétiens; et certes, si, au nombre des chrétiens adultes qui meurent en état de grâce, vous ajoutez cette masse d'enfants qui meurent avec l'innocence baptismale, avant d'avoir atteint l'âge de raison, vous arriverez aisément à cette multitude étonnante que vit l'apôtre saint Jean et qu'il dit innombrable : *Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat*[3]. Et c'est là ce qui trompe ceux qui soutiennent une opinion contraire. Il est certain, en effet, que si l'on parle de tous les catholiques en général, la plus grande partie se sauve, attendu que, d'après les statistiques, la moitié environ des enfants meurent après le baptême, avant d'être arrivés à l'usage de raison; or, si à ce nombre vous ajoutez les adultes qui ont conservé intacte la robe de l'innocence, ou qui, après l'avoir

(1) *Ps. 102, 17.* (2) *Ibid. 6, 9.* (3) *Apoc. 7, 9.*

Digitized by Google

souillée, l'ont lavée dans les larmes d'une sincère pénitence, il est évident que c'est le plus grand nombre qui se sauve, et qu'on peut très-bien appliquer à cette catégorie les paroles du disciple bien-aimé : *Vidi turbam magnam*, et ces autres du Sauveur : *Venient multi ab oriente et occidente et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob in regno cœlorum*[1] : « Beaucoup viendront de l'orient et de l'occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ; » ainsi que les symboles et les figures qu'on a coutume d'apporter en faveur de cette opinion. Mais s'il s'agit des chrétiens adultes, l'expérience, la raison, l'autorité, la convenance et l'Ecriture ne s'accordent que trop à nous convaincre que le grand nombre se damne. Ne vous figurez pas pour cela le paradis comme un désert ; non, certes, ce sera, au contraire, un royaume très-peuplé ; et si les réprouvés sont aussi nombreux que les grains de sable de la mer, les élus le seront autant que les étoiles du firmament, c'est-à-dire que les uns et les autres seront innombrables, quoique dans des proportions très-différentes. Saint Jean Chrysostôme s'arrêtant un jour à considérer cette proportion, tandis qu'il prêchait dans la cathédrale de Constantinople, cité alors très-populeuse, en fut saisi d'effroi, et s'écria en soupirant : « Combien croyez-vous qu'il y aura d'élus parmi une population si considérable? » Et sans attendre la réponse, il ajouta : « Je suis d'avis que sur tant de milliers de personnes, on en trouverait à peine cent qui se sauvent ; je doute même de ces cent : » *Non pos sunt in tot millibus inveniri centum qui salventur, quin et de his dubito.* Quelle chose épouvantable! sur un peuple si nombreux, ce grand saint croyait qu'il y en avait à peine cent qui dussent se sauver, et encore

(1) *Matth. 8, 11.*

Digitized by Google

n'en était-il pas sûr. Qu'en sera-t-il de vous qui m'écoutez? Grand Dieu! n'est-ce pas là une pensée à faire frémir? C'est une affaire ardue, mes bien-aimés, que l'affaire de notre salut, et d'après la maxime de tous les théologiens, quand une fin ne peut être atteinte que par des moyens très-difficiles, il y en a peu qui y parviennent : *Deficit in pluribus, contingit in paucioribus.* C'est pourquoi le docteur angélique saint Thomas, après avoir mûrement pesé, avec son vaste savoir, tous les motifs, toutes les raisons pour et contre, conclut enfin que des catholiques adultes, la majeure partie se damne : « La béatitude éternelle dépassant les forces de la nature, surtout en tant qu'elle est destituée de la grâce originelle, c'est le petit nombre qui se sauve : » *Cum beatitudo æterna excedat statum naturæ, et præcipue secundum quod est gratia originali destituta, paciores sunt qui salvantur.*

VIII. Arrachez donc ce bandeau dont l'amour-propre vous bande les yeux, afin de vous empêcher de voir des vérités si salutaires, et de vous inspirer les idées les plus fausses sur la justice de Dieu. « Père juste, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, le monde ne vous connaît point : » *Pater juste, mundus te non cognovit*[1]. Il ne dit pas : Père tout-puissant, Père très-bon, Père miséricordieux ; mais bien : Père juste, pour indiquer que de tous les attributs de Dieu, il n'en est aucun qui soit moins connu que sa justice, à cause que les hommes se refusent à croire ce qu'ils craignent d'expérimenter. Otez donc le voile qui vous couvre les yeux et laissez-en couler deux sources de larmes. Hélas! écriez-vous, dans le monde catholique, dans cet Etat, dans cet endroit, peut-être même dans cet auditoire, la plupart seront damnés! Fut-il jamais un plus juste sujet de

(1) *Joan. 17, 25.*

Digitized by Google

larmes qu'un fait aussi déplorable? Le roi Xerxès se mit à pleurer en contemplant du haut d'une colline ses cent mille soldats rangés en ordre de bataille, et en pensant que de cette nombreuse et brillante armée, il ne resterait plus un seul homme vivant après cent ans. N'avons-nous pas bien plus raison de pleurer, en réfléchissant que de cette multitude innombrable de fidèles catholiques la plus grande partie mourra de la mort éternelle? Ah! une vue si lamentable devrait nous faire fondre en larmes, tout au moins devrait-elle exciter dans nos cœurs ce sentiment de compassion qu'éprouva autrefois le vénérable frère Marcel de Saint-Dominique, religieux Augustin. Comme il méditait un jour sur les peines éternelles, le Seigneur daigna lui montrer combien d'âmes, en ce moment même, tombaient en enfer; il vit une grand'route, où vingt-deux mille personnes, se heurtant les unes les autres, se précipitaient en foule vers l'abîme. A ce spectacle, le serviteur de Dieu fut saisi d'épouvante, et on l'entendit s'écrier : Oh! quel nombre! quel nombre! et pourtant il en vient encore d'autres! et tous courent à leur perte. O Jésus! Jésus! quelle folie! quelle démence! Je ne puis m'empêcher de dire avec Jérémie : *Quis dabit capiti meo aquam, et oculis meis fontem lacrymarum? et plorabo... interfectos filiæ populi mei*[1] : « Qui donnera de l'eau à ma tête et une source de larmes à mes yeux, pour pleurer les enfants de la fille de mon peuple qui ont été tués? » Pauvres âmes, âmes si belles, comment courez-vous si empressées vers l'enfer? Arrêtez de grâce, arrêtez, et raisonnons un instant familièrement : ou vous comprenez ce qu'on entend par se sauver et par se damner pour toute l'éternité, ou vous ne le comprenez pas. Si vous le comprenez, et que malgré cela vous ne vous

(1) *Jerem. 9, 1.*

Digitized by Google

décidiez pas ce matin à changer de vie, à faire une bonne confession, à mettre le monde sous vos pieds, en un mot à faire tous vos efforts pour vous agréger au petit nombre de ceux qui se sauvent, je dis que vous n'avez pas la foi. Si vous ne le comprenez pas, vous êtes plus excusables, car c'est l'esprit, c'est le bon sens qui vous fait défaut. Se sauver pour toute l'éternité! Se damner pour toute l'éternité! et dans cette alternative, ne pas faire tous ses efforts pour éviter l'un et assurer l'autre, c'est une chose inconcevable! Ne seriez-vous pas encore convaincus? vous resterait-il des doutes? Ce sont cependant les plus grands théologiens, les Pères les plus illustres qui vous ont prêché par ma bouche une si terrible vérité. Je n'ai pas osé décider par moi-même. Comment donc pouvez-vous résister à de pareilles autorités corroborées par tant de raisons, tant d'exemples, tant de témoignages des saintes Ecritures? Que si, malgré cette multitude de preuves des plus convaincantes, vous demeurez encore en suspens, et vous vous sentez porté vers l'opinion opposée, le simple soupçon qu'il pourrait bien être vrai que la plupart des chrétiens se damnent, comme l'enseignent tant de saints, tant de serviteurs de Dieu, et tous les prédicateurs les plus zélés pour le salut des âmes, ce simple soupçon, dis-je, ne devrait-il pas suffire pour vous faire trembler? Ah! s'il en est autrement, vous faites bien voir que votre salut éternel ne vous préoccupe guère. Je sais que sur un homme sensé le plus léger doute, le moindre danger en ce qui concerne le salut, fait plus d'impression que la certitude d'une ruine totale dans les autres affaires où l'âme n'est pas intéressée. Aussi un de nos religieux, le bienheureux Gilles, avait-il coutume de dire que si de tous les hommes un seul eût dû se damner, il aurait tout fait pour s'assurer que ce n'était pas lui. Que devons-nous donc faire, nous,

Digitized by Google

avec cette vérité si manifeste devant les yeux, que non-seulement parmi tous les hommes, mais encore parmi les catholiques le plus grand nombre se damne? Quelle résolution prend-on pour entrer dans le petit nombre de ceux qui se sauvent? Que dites-vous? que pensez-vous? — Que voulez-vous que nous disions?... Si Jésus-Christ voulait me damner, m'aurait-il mis au monde? — Silence! langue téméraire, silence! Dieu n'a créé personne, pas même les mahométans, pour les damner; quiconque se damne, ne se damne que par un effet de sa malice : il se damne, parce qu'il veut se damner. Ici je prends la parole pour défendre la bonté de mon Dieu, et la venger de tout reproche. Laissez-moi reposer.

†

SECOND POINT.

IX. Avant d'aller plus loin, ramassez d'un côté tous les livres et toutes les hérésies de Luther et de Calvin, entassez de l'autre tous les livres et toutes les hérésies des pélagiens et des semi-pélagiens, et mettez-y le feu. Les uns détruisent la grâce, les autres la liberté, tous sont remplis d'erreurs, livrez-les donc aux flammes. Sur le front de chacun des réprouvés est gravé cet oracle du prophète Osée : *Perditio tua, Israel*[1] : « Ta perte vient de toi, » afin qu'ils comprennent que quiconque se damne, ne se damne que par sa propre malice, et parce qu'il veut se damner. Posons d'abord pour base ces deux vérités fondamentales : *Deus omnes homines vult salvos fieri*[2]. Dieu, pour autant qu'il est en lui, veut sauver tous les hommes; et : *Omnes... egent gloria Dei*[3]; pour nous sauver, tous nous avons besoin de la grâce de Dieu. Or, si je vous fais voir que Dieu a la volonté

(1) *Os. 13, 9.* (2) *I Tim. 2, 4.* (3) *Rom. 2, 23*

Digitized by Google

sincère de sauver tous les hommes, et que pour cela il leur donne à tous sa grâce ainsi que les autres moyens nécessaires pour obtenir cette fin sublime, vous serez forcés de convenir que quiconque se damne, se damne par pure malice, et que si la majeure partie des chrétiens vont à leur perte, ils y vont parce qu'ils le veulent : *Perditio tua, Israel : tantummodo in me auxilium tuum*[1] : « Ta perte vient de toi, ô Israel; tu ne peux trouver de secours qu'en moi. » Que Dieu ait vraiment la volonté de sauver tous les hommes, il nous le déclare en cent endroits des saintes Ecritures : *Vivo ego, dicit Dominus Deus : nolo mortem impii, sed ut convertatur impius a via sua, et vivat*[2] : « Je jure par moi-même, dit le Seigneur Dieu, que je ne veux pas la mort de l'impie, mais bien que l'impie se convertisse et qu'il vive. » *Convertimini... et non erit vobis in ruinam iniquitas... Quia nolo mortem morientis, dicit Dominus Deus, revertimini et vivite*[3] : « Convertissez-vous, et votre iniquité ne vous entraînera pas à votre ruine. Car je ne veux pas la mort de celui qui périt, dit le Seigneur, revenez et vivez. » Comme je n'ai pas le temps de beaucoup m'étendre, je vous ferai seulement observer que quand quelqu'un désire vivement une chose, on a coutume de dire qu'il en meurt d'envie; ce n'est là qu'une exagération, une hyperbole; mais Dieu a eu une si grande envie, une volonté si ardente de nous sauver, qu'il en est réellement mort; c'est par le désir de nous donner la vie qu'il a souffert la mort : *Propter nos et propter nostram salutem... mortuus est*. Cette volonté de sauver tous les hommes n'est donc pas en Dieu une volonté affectée, superficielle, apparente; mais bien une volonté sincère, effective, bienfaisante, puisqu'en effet il nous fournit tous les moyens

(1) *Os. 13, 9.* (2) *Ezech. 33, 11* (3) *Ibid. 18, 30 32.*

Digitized by Google

les plus propres pour nous sauver. Et il nous les donne, non pour qu'ils restent sans effet, ou parce qu'il prévoit qu'ils n'en auront pas; mais avec une volonté sincère, avec l'intention réelle qu'ils obtiennent leur fin; et s'ils ne l'obtiennent pas, il s'en montre affligé et offensé. Il ordonne à ceux dont il prévoit la perte, comme aux autres, d'employer les moyens d'arriver au salut; il les y exhorte, il les y oblige; et s'ils ne le font pas ils pèchent; ils peuvent donc le faire et se sauver aussi. Bien plus, Dieu voyant que sans son secours, nous ne nous servirions même pas de sa grâce, nous donne ces autres secours pour nous aider, et s'ils restent quelquefois inefficaces, c'est notre faute, car ces secours étant les mêmes *in actu primo*, comme parlent les théologiens, l'un en abuse et se damne, tandis qu'un autre y coopère et se sauve, voire même avec des secours moindres. Oui, il peut se faire que celui qui a reçu une grâce plus puissante en abuse et se perde, et que celui qui en a reçu une moindre en profite et se sauve. Saint Augustin se lève ici et s'écrie : « Si donc quelqu'un s'écarte de la justice et se précipite dans l'abîme, c'est l'effet de son libre arbitre et de sa malice : » *Ergo si quis a justitia deficit, suo in præceps fertur arbitrio, sua concupiscentia trahitur, sua persuasione decipitur*. Mais pour ceux qui n'entendent pas la théologie, voici ce que j'ai à leur dire, faites-y bien attention : Dieu est si bon, mes chers frères, mais si bon, si bon, que quand il voit un pécheur courir bride abattue à sa perdition, savez-vous ce qu'il fait? il court après, l'appelle, le conjure, l'accompagne jusqu'au bord de l'abîme. Et que ne fait-il pas pour le convertir! Il lui envoie de bonnes inspirations, de saintes pensées, et si le malheureux n'en profite pas, il se fâche, il s'indigne, il le poursuit. Il semble qu'il va le frapper; mais non, il frappe en l'air et lui pardonne. Cependant le pécheur

Digitized by Google

ne s'amende pas : Dieu le jette mourant sur un lit de douleur. Sans doute qu'il va en finir avec lui. Mais non; il le guérit. L'autre s'opiniâtre dans le mal. Hélas! semble se dire le Seigneur, voyons, pensons un peu, que pourrait-on faire de plus? accordons-lui encore une année de temps. Et cette année finie : Allons! une seconde année. Et si malgré tout cela le pécheur veut à toute force se jeter dans cette fournaise ardente, que fait Dieu? l'abandonne-t-il? Non; il le prend par la main, et tandis qu'il a un pied en enfer et l'autre dehors, il le prêche encore, il le supplie de profiter de sa grâce. Or, je vous le demande, si cet homme se damne, n'est-il pas vrai qu'il se damne en dépit de Dieu, qu'il se damne parce qu'il veut se damner? Où est celui qui m'objectait : Si Dieu voulait me damner, pourquoi m'aurait-il mis au monde?

X. Ah! pécheurs ingrats, apprenez aujourd'hui que si vous vous damnez, la faute n'en est pas à Dieu, mais à vous-mêmes : vous ne vous damnez que parce que vous le voulez. Pour vous en convaincre de plus en plus, approchons des portes de l'abîme, et permettez que j'évoque quelqu'un de ces malheureux réprouvés qui brûlent au milieu des flammes, afin qu'il vous explique cette vérité. Holà! malheureux, que l'un de vous se lève pour détromper ceux qui m'écoutent! Voilà que du milieu de ces torrents de feu et de fumée, apparaît une figure hideuse, épouvantable. Dis-moi qui tu es? — Je suis un pauvre idolâtre, né dans un pays inconnu, qui n'ai jamais entendu parler du ciel, ni de l'enfer, ni de tout ce que je souffre maintenant. — Pauvre malheureux, retire-toi ; ce n'est pas toi que je cherche, qu'il en vienne un autre. — Le voilà. Oh! qu'il est affreux! Et toi, qui es-tu? — Je suis un schismatique des derniers confins de la Tartarie, j'ai toujours vécu au milieu des forêts, et c'est à peine si je savais qu'il y eût un Dieu.

Digitized by Google

— Ce n'est pas encore toi qu'il me faut, retourne en bas. — En voilà un qui sort de ces tourbillons de flammes : Qui es-tu? — Je suis un pauvre hérétique du Nord, né sous le pôle, sans avoir jamais vu ni la lumière du soleil, ni le flambeau de la foi. — Je n'ai pas encore besoin de ceux de votre espèce; retirez-vous donc. — Mes frères, j'ai le cœur brisé en voyant, parmi les réprouvés, ces malheureux qui n'ont jamais rien connu des vérités de foi; sachez pourtant que lorsque la sentence a été prononcée contre eux, il leur a été dit aussi : *Perditio tua* : « Ta perte vient de toi. » Ils se sont damnés parce qu'ils l'ont voulu. Oh! que de secours ils ont reçus de la bonté de Dieu pour se sauver! Nous ne les connaissons pas, mais ils le savent bien et ils le proclament maintenant : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*[1] : « Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables. » Vous saurez donc que de toutes les lois, la plus ancienne est la loi de Dieu; celle-ci nous la portons tous écrite dans notre cœur, elle s'apprend sans maître, il suffit des lumières de la raison pour en connaître tous les préceptes. De là vient que les barbares eux-mêmes se cachent pour commettre certains crimes, et en gardent le secret; c'est qu'ils savent qu'ils font mal. Voilà pourquoi ils encourent la damnation; ils n'ont pas observé la loi naturelle qui était gravée dans leur cœur; car s'ils l'eussent observée, Dieu aurait fait des miracles en leur faveur plutôt que de les abandonner; il leur aurait envoyé quelqu'un pour les instruire, et leur aurait donné encore d'autres secours; mais ils s'en sont rendus indignes en ne vivant pas conformément aux inspirations de leur propre conscience, qui les avertissait du bien et du mal : c'est elle aussi qui les a accusés au tribunal de Dieu, et c'est

(1) *Ps. 118. 137.*

Digitized by Google

elle qui leur adresse ce continuel reproche : *Perditio tua ex te :* « Ta perte vient de toi. » Et ils n'ont rien à répliquer, ils sont forcés d'avouer qu'ils ont le sort qu'ils méritent. Or, si ces infidèles sont inexcusables, quelle excuse pourrait avoir un catholique, avec tant de sacrements, tant de sermons, tant de secours de tout genre? Comment ose-t-il dire : Si Dieu voulait me damner, pourquoi m'aurait-il mis au monde, tandis que Dieu lui a prodigué tous les moyens de salut? Achevons donc de le confondre.

XI. Répondez, vous qui souffrez au fond de ces abîmes : y a-t-il des catholiques parmi vous? — S'il y en a? certes, et combien! — Qu'il en vienne donc un au-dessus. — C'est impossible, ils sont trop bas, il faudrait mettre tout l'enfer sens dessus dessous; il est plus facile d'arrêter un de ceux qui sont sur le point d'y tomber. — Holà! c'est toi que j'interpelle, toi qui vis dans l'état du péché mortel, entretenant des haines ou des liaisons criminelles, plongé dans la fange du vice impur, et faisant chaque jour un nouveau pas vers l'enfer : arrête, qui que tu sois, homme ou femme, arrête et retourne en arrière; c'est Jésus qui t'appelle et te crie par ses plaies comme par autant de bouches : Mon fils, ma fille, si tu te damnes, oh! certes, tu n'auras à te plaindre de personne que de toi : *Perditio tua, Israel.* Lève les yeux, mon fils, et vois de combien de faveurs je t'ai enrichi, afin d'assurer ton salut. Je pouvais te faire naître dans une forêt parmi les sauvages, comme tant d'autres; mais pour toi je n'en ai pas agi de la sorte : je t'ai fait naître, au contraire, dans le sein de l'Eglise catholique, je t'ai fait élever par un si bon père, une si bonne mère! je t'ai prodigué mes instructions et mes enseignements : si malgré tout cela tu te damnes, à qui en sera la faute? A toi, mon fils, à toi seul : *Perditio tua.* Je pouvais te précipiter en enfer

Digitized by Google

dès le premier péché mortel que tu as commis, sans en attendre un second ; je l'ai fait avec tant d'autres ; mais avec toi j'ai pris patience, je t'ai attendu des années et des années, et maintenant encore je t'attends à la pénitence. Or, si malgré cela tu te damnes, à qui en sera la faute? A toi, mon fils, à toi seul : *Perditio tua.* Tu sais combien j'en ai fait mourir misérablement sous tes yeux : c'était un avertissement pour toi. Tu sais combien d'autres j'ai remis dans la bonne voie : je l'ai fait pour t'encourager par l'exemple. Tu te rappelles ce que t'a dit ce bon confesseur? C'est moi qui le lui ai fait dire. Ne t'engage-t-il pas à changer de vie, à faire une bonne confession générale? c'est d'après mes inspirations. N'as-tu pas entendu tel sermon qui t'a fait une vive impression? c'est moi qui t'y ai conduit et qui ai touché ton cœur. Et puis, ce qui s'est passé entre moi et toi dans le secret de ton cœur, tu ne peux le dissimuler : ces bonnes inspirations si fréquentes, ces vues si claires, ces remords de conscience continuels, oserais-tu les nier? Or, sache que c'était là autant de secours de ma grâce qui te voulait en paradis. A tant d'autres, je les ai refusés, et je te les ai prodigués, à toi, que j'aimais comme un fils. Ah! mon fils, mon fils, combien d'autres, si je leur parlais aussi tendrement que je te parle en ce moment, se frapperaient la poitrine et rentreraient dans la bonne voie! et toi, tu me tournes le dos. Ecoute, âme chérie, écoute mes dernières paroles : tu m'as coûté bien du sang, ma fille, oui, bien du sang; mais si malgré tout le sang que j'ai versé tu veux te damner, ah! ne te plains pas de moi, n'accuse que toi-même, et souviens-toi pendant toute l'éternité que si tu te damnes, ce n'est pas par ma faute, c'est malgré moi, c'est parce que tu veux te damner : *Perditio tua* : « Ta perte vient de toi. » Ah! mon aimable Jésus, les pierres elles-mêmes ne se fondraient-elles pas à de si douces

Digitized by Google

paroles, à des expressions si tendres? Est-il quelqu'un dans cet auditoire qui veuille se damner en dépit de Dieu et de ses secours, et se précipiter malgré tout en enfer? S'il en est un, qu'il me prête encore un moment d'attention, et puis qu'il résiste, s'il le peut.

XII. Baronius rapporte que Julien l'Apostat, après son infâme apostasie, conçut une haine si violente contre le saint baptême, qu'il tourmentait jour et nuit son imagination pour trouver un moyen de se débaptiser. Il fit à cet effet préparer un bain de sang de chèvre et s'y plongea, pensant que ce sang impur de victimes consacrées à Vénus effacerait de son âme le caractère sacré du baptême. La conduite de cet apostat vous paraît abominable, cependant il n'avait pas tout à fait tort, car il aurait bien moins souffert en enfer, s'il y était descendu sans le sceau du chrétien. Mon pauvre pécheur, vous allez trouver étrange le conseil que j'ai à vous donner, et cependant, à le bien prendre, c'est un conseil de miséricorde. Pour qu'il vous fasse plus d'impression, je me jette à vos genoux et je vous conjure, mon cher frère, par le sang de Jésus-Christ, par les entrailles de Marie, de changer de vie, de rentrer dans la voie qui conduit au ciel, et de faire tout votre possible pour appartenir au petit nombre de ceux qui se sauvent. Si, au lieu de prendre ce parti, vous voulez poursuivre votre marche vers l'abîme, voici, hélas! le conseil que je vous donne : tâchez au moins de trouver quelque moyen d'effacer votre baptême. Malheur à vous, si vous paraissez en enfer avec ce signe sacré sur le front! malheur à vous! combien votre confusion en sera plus grande! Faites donc ce que je vous propose : Si vous ne voulez pas vous convertir, allez, des aujourd'hui, supplier votre curé d'effacer votre nom du registre des baptêmes, afin qu'il ne reste plus aucun souvenir que vous ayez jamais été chrétien. Suppliez aussi votre

Digitized by Google

ange gardien d'effacer de son livre toutes les grâces, les bons mouvements, les secours salutaires qu'il vous a donnés par ordre de Dieu; malheur à vous, si on en a connaissance! Adressez-vous même à Jésus-Christ et dites-lui hardiment de reprendre sa foi, son baptême, ses sacrements. Eh bien! vous frémissez d'horreur? Vous n'oseriez formuler une pareille demande? Finissez-en donc, mon cher frère, jetez-vous aux pieds du Sauveur, et, la tête baissée, les larmes aux yeux, le cœur contrit et pénétré d'une amère douleur, dites-lui : Mon Dieu, je confesse que jusqu'ici ma vie a été pire que celle d'un infidèle; je ne suis pas digne d'être inscrit au nombre des élus, je sais que je ne mérite que trop la damnation. Mais cependant votre miséricorde est grande, et plein de confiance dans votre grâce, je proteste que je veux sauver mon âme. Arrive que pourra? fallût-il sacrifier la fortune, l'honneur, la vie même, pourvu que je me sauve, c'est assez. Si par le passé, j'ai été infidèle, je m'en repens, je déplore, je déteste mon infidélité, je vous en demande humblement pardon. Pardonnez-moi, mon doux Jésus, et en même temps fortifiez-moi, afin que je me sauve. Je ne vous demande ni richesses, ni honneurs, ni prospérités; tout ce que je demande, c'est de sauver mon âme. — Et vous, mon Jésus, que dites-vous? Voilà la brebis égarée qui revient à son bon pasteur! ah! embrassez-le, ce pécheur si bien disposé, si repentant, bénissez ses larmes, bénissez ses soupirs; ou plutôt bénissez, non un seul pécheur, mais ce peuple tout entier que vous voyez si décidé à ne plus chercher autre chose que son salut. — Voyons, mes bien-aimés, faisons, au pied de ce crucifix, la fervente protestation de vouloir à tout prix sauver notre âme. Que tous ceux qui ont conçu un vif désir de se sauver m'accompagnent; que dis-je? accompagnez-moi tous, et disons de concert : O mon

Digitized by Google

Jésus, je veux sauver mon âme. — Disons-lui avec larmes : O mon Jésus ! je veux sauver mon âme. — O larmes bénies ! ô bienheureux soupirs ! Oh ! maintenant, certes, je vais vous renvoyer tous consolés. Si donc vous voulez savoir mon sentiment personnel sur le nombre des élus, le voici : Qu'il y en ait peu ou beaucoup, je dis que quiconque veut se sauver, se sauve, et que personne ne se perd s'il ne veut se perdre; que s'il est vrai qu'il y en ait peu en réalité qui se sauvent, c'est qu'il y en a peu qui vivent bien. Au reste, comparez les deux opinions : la première qui dit que le plus grand nombre des catholiques se damne, et la seconde qui prétend que la plupart se sauvent; puis supposez qu'un ange envoyé de Dieu, faisant retentir la terrible trompette de l'éternité, vienne confirmer la première opinion, et ajoute que non-seulement la majeure partie des catholiques est réprouvée, mais que même parmi tous ceux qui sont ici présents un seul sera sauvé; vous n'avez qu'à obéir aux commandements de Dieu, à détester les usages de ce siècle corrompu, à embrasser avec un véritable esprit de pénitence la croix de Jésus-Christ; et vous serez cet élu, ce seul qui se sauvera. Que l'ange revienne de nouveau, et d'un ton plus joyeux confirme la seconde opinion, en disant que non-seulement la plupart des catholiques sont sauvés, mais que même de tout ce peuple ici présent un seul doit se perdre, et que tous les autres se sauveront; vous n'avez qu'à continuer vos usures, vos vengeances, vos débauches, votre libertinage, vos impudicités, et vous serez infailliblement ce réprouvé, ce seul qui se damnera. A quoi sert donc de savoir s'il en est peu ou beaucoup qui se sauvent ? Ecoutez l'oracle de saint Pierre : *Satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis*[1] : « Efforcez-vous de rendre votre vocation et

(1) *II Petr. 1, 10.*

Digitized by Google

votre élection certaine par vos bonnes œuvres. » Si vous le voulez, vous vous sauverez : telle est la réponse que fit le docteur angélique saint Thomas d'Aquin à sa sœur qui lui demandait ce qu'elle devait faire pour se sauver. Je vous en dis autant. Faut-il vous le prouver par un argument invincible, convaincant? la chose est aisée : Personne ne va en enfer s'il ne pèche mortellement; cette majeure est de foi; or, personne ne pèche mortellement, s'il ne le veut; cette mineure est une proposition théologique d'une vérité incontestable : *Non est peccatum nisi voluntarium :* donc personne ne va en enfer, s'il ne le veut; la conséquence est légitime, indubitable. Cela ne suffit-il pas pour vous consoler? Pleurez vos péchés passés, confessez-vous bien, ne péchez plus à l'avenir, et vous serez tous sauvés. Pourquoi tant se tourmenter, s'il est très-certain que l'on ne va en enfer que pour le péché mortel; qu'on ne pèche pas mortellement sans le vouloir, et que, par conséquent, pour aller en enfer, il faut le vouloir. Ce n'est pas là une opinion, mais une vérité solide, incontestable, qui console et fortifie. Dieu daigne vous la faire comprendre et vous bénir!

Digitized by Google

XXV

POUR LE MERCREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA MÉDISANCE.

Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit.
Cet homme n'est point envoyé de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. JOAN. 9, 16,

I. La sage nature, prévoyant les ravages que la langue des médisants devait causer dans le monde, l'a renfermée, comme une bête féroce, dans une cage garnie d'une double clôture et bien défendue; afin que, enchaînée entre les dents et emprisonnée derrière les lèvres, elle ne pût sortir que difficilement d'une si étroite prison. Mais à quoi ont servi tant de précautions, sinon à la rendre plus dissolue, plus effrénée, plus indomptable? Nous rencontrons, en effet, tous les jours, de ces langues téméraires qui, ne respectant ni le ciel, ni la terre, prennent pour point de mire ce qu'il y a de plus élevé dans le monde, et de leur souffle empesté s'efforcent d'obscurcir les astres les plus éclatants. Voyez-le dans l'Evangile de ce jour. Notre-Seigneur rend la vue à un aveugle, et parce que, pour ajouter encore au prodige, il prend du bout des doigts un peu de boue par terre, il s'attire les malédictions des scribes et des pharisiens, qui l'accusent de violer le sabbat, et de fouler aux pieds les rites sacrés, comme un ennemi de Dieu : *Non est hic homo Dei, qui sabbatum non custodit;* tant il est

Digitized by Google

vrai qu'une langue médisante ne sait distiller que le poison, même des fleurs les plus salutaires. Scribes perfides, n'y a-t-il donc pas à Jérusalem de scandales contre lesquels vous puissiez déchaîner votre langue empestée? Pourquoi donc aiguiser vos dents contre le Saint des saints, jusqu'à jeter le blâme sur ses actions les plus pures, jusqu'à contrôler ses paroles les plus sages, et envenimer ses regards les plus bienveillants? que dis-je? jusqu'à vous servir avec une basse envie de ses miracles mêmes pour critiquer un homme envoyé de Dieu et si merveilleux en toute chose? *Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit;* « ce n'est pas là un homme de Dieu, puisqu'il ne garde point le sabbat. » Mais plutôt gardons le silence, n'élevons pas la voix, parce que les cendres de ces malheureux pourraient se ranimer, leur bile s'enflammer, et leurs traits empoisonnés se tourner contre nous. Leur démangeaison de critiquer les actions d'autrui n'a que trop passé sur nos lèvres. Trouverez-vous une place, un cercle, un lieu de divertissement, une antichambre, une réunion de désœuvrés, voire même, ce qu'à Dieu ne plaise, un cloître assez solitaire, assez retiré, où la dévotion ne soit taxée d'hypocrisie par de perfides détracteurs, l'humilité de lâcheté, la pudeur de sottise, où l'on ne se serve quelquefois des miracles eux-mêmes, c'est-à-dire des œuvres les plus saintes, pour discréditer les hommes les plus admirables? Langues maudites, allumées par le feu de l'enfer, *inflammatæ a gehenna*[1], puisqu'en réalité elles portent avec elles un feu infernal qui, s'il ne brûle pas, tache et noircit les plus belles fleurs dans l'ordre de la nature, telles que la bonne renommée, l'honneur, la réputation d'honnête homme et d'homme de bien! Permettez donc que je consacre ce matin tous

(1) *Jac. 3, 6.*

Digitized by Google

les efforts de mon zèle à flageller ces langues intempérantes, et que, pour déraciner un vice si détestable, je vous fasse voir qu'entre tous les maux qu'un homme puisse commettre, — celui-ci est le plus facile à commettre, premier point; — le plus difficile à guérir, second point; — le plus digne de châtiment, troisième point. — J'espère ainsi vous faire concevoir le plus grand éloignement et la plus vive horreur de ce vice, dans lequel on tombe si aisément, auquel on remédie si difficilement et dont le châtiment est si assuré. Je sais bien que les détracteurs, pour se venger, aiguiseront leurs langues contre moi; n'importe. Qu'ils se déchaînent hardiment contre un homme qui mérite toute sorte d'ignominies, pourvu qu'ils se corrigent, et qu'ils réprimeñt enfin ces médisances si préjudiciables à leur âme, si préjudiciables au prochain, si préjudiciables à l'honneur de Dieu. Commençons.

PREMIER POINT.

II. C'est une chose vraiment étrange d'entendre tous les jours les hommes se plaindre d'être mortels, et malgré cela de les voir travailler sans cesse à multiplier les instruments de mort, comme pour la rendre plus facile et plus prompte. Remarquez, je vous prie, combien d'inventions paraissent chaque jour pour seconder la mort qui nous poursuit. Que de plombs se fondent, que de fers s'aiguisent, que d'aciers s'affilent sous forme de poignards, de dards, de lances, de piques, de cimeterres, pour frapper de près ou de loin, d'estoc et de taille, non-seulement avec sûreté, mais encore avec facilité? Et les armes à feu, à quel fatal degré de perfection ne sont-elles pas arrivées aujourd'hui? Quels torrents de flammes vomit l'artillerie? Quels affreux désastres causent les bombes? Il semble que ce n'était pas

Digitized by Google

assez des foudres d'un ciel irrité, si la barbarie des hommes ne parvenait à faire gronder le tonnerre même par un ciel serein. Pourquoi donc déployer tant d'industrie à multiplier les chances de mort, et à mettre la vie en danger de toutes les façons? Cessez de vous étonner, et remarquez une autre contradiction bien plus digne de vous frapper de stupéfaction : c'est, d'une part, l'extrême susceptibilité avec laquelle les hommes tiennent à conserver l'estime, la réputation, la considération aux yeux de leurs concitoyens, et d'autre part, les mille moyens qu'un bon nombre d'entre eux mettent en œuvre pour la ruiner par la médisance. N'est-il pas vrai que la langue médisante porte avec elle un arsenal tout entier de ces armes sanglantes dont la guerre marche armée? Observez-la bien, et vous lui verrez des arcs pour atteindre de loin, des poignards pour frapper de près, des lances, des dards, des épées pour percer, vous entendrez éclater comme la foudre, gronder comme le tonnerre, les arquebuses et les bombes; une langue médisante est armée de toutes pièces. La chose paraîtrait incroyable, si elle n'était attestée par l'Esprit-Saint lui-même : *Extenderunt linguam suam quasi arcum*[1]. *Dentes eorum arma et sagittæ, et lingua eorum gladius acutus*[2]. Faut-il s'étonner que la médisance soit si facile? Hélas! il est aussi facile de médire que de parler, d'autant plus que le propre des détracteurs n'est pas de se servir de ces armes pour attaquer l'ennemi en face, mais pour l'assaillir par derrière, en véritables traîtres qu'ils sont; aussi est-ce avec raison que la médisance est regardée comme un vice bas, et comparée à la morsure d'un serpent. De même, en effet, que l'esclave n'oserait maudire son maître en sa présence, ni le malicieux serpent lancer son dard autrement qu'à

(1) *Jerem. 1, 3.* (2) *Ps. 56, 5.*

Digitized by Google

l'improviste, ainsi le détracteur se plaît à frapper dans l'ombre, et s'acharne contre les absents. Qu'il ne vienne pas me dire que s'il médit, c'est par zèle qu'il le fait. Quoi! par zèle! Si c'était le zèle et la charité qui le fissent agir, il s'adresserait à visage découvert à celui qu'il croit coupable, et lui dirait avec une sainte intrépidité, comme le prophète : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam*[1] : « Je te reprendrai ouvertement, et j'établirai mes griefs sous tes yeux. » Il ferait ce que fit autrefois ce fameux corsaire, appelé Donide, lequel, conduit enchaîné en présence d'Alexandre-le-Grand, reçut de ce redoutable monarque un terrible reproche, à cause qu'il infestait les mers de ses pirateries, et ruinait le commerce. Le captif ne perdit pas sa présence d'esprit, et plein d'assurance au milieu des fers, d'accusé il se fit accusateur et retourna aussitôt contre le roi le reproche qui lui était adressé : « La nécessité, prince, lui dit-il, a fait de moi un petit brigand de mer; mais l'ambition a fait de vous un ravageur de terre. Je suis corsaire, parce que je n'ai que quelques vaisseaux à ma disposition; tandis que, si j'avais une armée à mes ordres, je serais un conquérant. » Ainsi parle celui qui a autant de cœur que de langue; mais les calomniateurs, qui ont plus de langue que de cœur, bien loin d'affronter ouvertement le coupable, portent la faiblesse jusqu'à le flatter et le louer en sa présence, pour le percer ensuite plus impunément de leurs traits quand il sera absent. Qui de vous, s'il en est ainsi, ne concevrait aujourd'hui une profonde horreur contre ces malheureux détracteurs, ou plutôt contre ces traîtres? Car jamais on n'est sûr d'être à l'abri de leurs traits, et vous pouvez croire qu'ils en useront avec vous comme ils l'ont fait à l'égard du saint homme Job, lequel vous

(1) *Ps. 49, 21.*

Digitized by Google

apprend lui-même qu'il ne s'était pas plutôt retiré, qu'il était en butte à leurs traits : *Cum ab eis recessissem detrahebant mihi*[1].

III. Connaissant maintenant la malice des détracteurs, qui consiste à frapper en secret, de loin et par derrière, examinons, s'il vous plaît, avec quelle facilité ils décochent leurs traits. Rien incontestablement ne représente mieux les médisants que ce monstre, que vit autrefois le prophète Daniel, et qui était armé d'une triple rangée de dents. Non-seulement, en effet, ils ont des dents tellement tranchantes, que l'Esprit-Saint les appelle des glaives : *Generatio quæ pro dentibus gladios habet*[2]; mais en outre ils ont trois rangs de dents pour frapper avec plus de facilité, et faire plus de ravage d'un seul coup. Bien plus, si vous considérez attentivement un médisant des pieds à la tête, vous verrez que tous ses membres sont comme armés de dents, car il les fait tous servir à mordre et à déchirer la réputation du prochain. Si vous voulez en avoir la preuve juridique, mettez à la question un détracteur de cette espèce, et tous ses membres confesseront les ravages qu'ils ont causés à leur manière. Ecoutons d'abord la langue : voyons, combien de fois as-tu déchiré la réputation de ton frère? — Pour moi, répond-elle, j'ai déchiré sans pitié la réputation d'autrui autant de fois que j'ai faussement imputé à d'autres un crime dont ils n'étaient pas coupables, ou que j'ai manifesté des crimes réels mais secrets, ou exagéré des crimes publics. Je confesse que j'en ai mordu plus d'un, en cherchant à ternir les actions vertueuses des personnages les plus recommandables, en les niant, en les interprétant mal, ou en faisant passer pour péchés les vertus mêmes. Je confesse en outre que pour blesser avec plus d'artifice,

(1) *Job. 19, 18.* (2) *Prov. 30, 14.*

Digitized by Google

j'emprunte souvent les figures de la rhétorique, comme il m'arriva l'autre jour dans un cercle de désœuvrés. La conversation étant tombée sur un certain gentilhomme et sur je ne sais quel religieux, j'employai la figure qu'on nomme exclamation ; ainsi, je fis d'abord un petit éloge du premier, en disant qu'il était en réalité doué de toutes les qualités propres à son état, puis j'ajoutai : Quel dommage qu'un homme pareil se soit amouraché d'une telle, et qu'il vive depuis des années éloigné des sacrements ! — Et de ce religieux si savant, si excellent sous tous les rapports, qu'as-tu dit ? — Oh ! quel malheur qu'il soit si entêté ! qu'il soit si remuant, au point de ne trouver aucun supérieur qui le veuille sous sa direction ! Une autre figure qui m'est familière, c'est l'antonomase dont se servit Judas, lorsqu'il vendit son divin Maître aux Juifs, et leur dit : *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam*[1] ? « Que voulez-vous me donner pour que je vous le livre ? » Il s'abstint de le nommer, il n'eut garde de dire que le Christ était le Saint des saints, l'Oint par excellence, le Fils unique du Très-Haut, mais il le désigna par un simple pronom, *eum*, lui, cet homme. C'est ainsi qu'il y a quelques jours, comme on s'entretenait, dans une antichambre, sur le compte d'un certain ministre, je dis : Mais quel est après tout cet homme-là ? Et quelqu'un m'ayant demandé à qui avait été conférée telle charge, je répondis : A celui-là. Si vous voulez savoir toutes les autres fourberies auxquelles j'ai recours pour médire, interrogez là-dessus les autres membres ; car tous me servent de ministres dociles dans cet office. — Mettons donc les yeux à la question. Nous aussi, répondent-ils, nous avons déchiré la réputation du prochain. Le cas est arrivé un jour, entre autres, qu'on s'entretenait,

(1) *Matth. 26, 15.*

Digitized by Google

dans un magasin, de la modestie exemplaire d'une dame très-honorable, nous fîmes entendre par un clin d'œil de travers que l'éclat de sa chasteté s'était obscurci. — Et les pieds, que disent-ils? — Nous aussi, nous avons des dents pour mordre, et nous l'avons bien fait voir dans une circonstance où l'on faisait l'éloge des brillantes qualités d'un personnage en titre; on louait sa probité dans le maniement des affaires, sa justice dans les contrats, son désintéressement dans les emplois publics; nous pressâmes le pied du voisin pour insinuer que ces louanges n'étaient pas méritées et que nous les foulions aux pieds. — C'est aux bras à comparaître à leur tour. Nous ne sommes pas non plus innocents, disent-ils; la preuve, c'est qu'un soir, la conversation roulant sur la piété et la retenue d'un ecclésiastique, nous donnâmes un coup de coude au voisin, comme pour dire que ces louanges étaient aussi peu croyables qu'il l'est peu qu'on puisse les signer avec le coude. Terminons cet examen, car autrement, lorsqu'il s'agit de médisance, nous n'arriverions jamais au bout du procès. Concluons donc avec le Sage, qu'il n'est rien de plus facile que de perdre l'honneur du prochain, puisque le détracteur, comme nous venons de le voir, médit avec les yeux, médit avec les pieds, médit avec les mains, médit avec tous les membres de son corps : *Annuit oculis, terit pede, digito loquitur, pravo corde machinatur malum*[1].

IV. J'entends, reprend quelqu'un; en conséquence, pour ne pas s'exposer au danger de faire tort au prochain, soit par gestes, soit surtout par des écarts de langue, le meilleur parti serait de se taire. — Un instant, on n'est pas sauvé pour se taire; le silence a aussi ses dents et fait parfois plus de mal à la réputation du

(1) *Prov. 6, 13.*

Digitized by Google

prochain que la parole. L'Évangéliste saint Marc rapporte que les princes de la Synagogue, non contents du traitement barbare qu'ils avaient fait subir à Notre-Seigneur en le clouant à la croix, passaient et repassaient sous ses yeux en l'insultant par des blasphèmes. Je demande ce que disaient ces impies. Sans doute qu'ils niaient sa consubstantialité divine avec le Père éternel? Non. Ils lui reprochaient peut-être la vanité de ses miracles? Non. Est-ce qu'ils traitaient de fables son Evangile, et de folie ses oracles? Rien de tout cela. Mais, que disaient-ils donc? Rien. Ecoutons de la bouche de l'évangéliste la manière de blasphémer de ces Pharisiens : *Prætereuntes blasphemabant eum, moventes capita sua*[1] : « Ils passaient devant lui et blasphémaient en branlant la tête. » — Et c'est là blasphémer? — Oui, sans doute : c'est ainsi particulièrement que les supérieurs blasphèment contre les inférieurs qu'ils veulent voir crucifiés : *Moventes capita sua.* Dites-leur du bien de ce sujet, dont ils ont conçu une mauvaise opinion, dites-leur qu'il est digne d'occuper une place plus honorable dans leur estime, louez sa sagesse, son intégrité, son courage, son expérience dans les affaires, son habileté dans les emplois : ils ne vous répondront pas en termes dédaigneux que vous êtes mal informé, qu'ils connaissent mieux que vous les qualités de ce sujet; ils se feraient un cas de conscience de parler ainsi. Ils vous répondront par le silence : *Moventes capita sua.* Pendant que vous parlerez, ils se mettront à contempler l'azur des plafonds, les arabesques des corniches, les figures des tapisseries, ils fronceront les sourcils, se pinceront les lèvres, hausseront les épaules, et avec un mystérieux branlement de tête, sans dire un seul mot, ils condamneront la vie de ce pauvre homme

(1) *Matth. 27, 39.*

Digitized by Google

qu'ils ne peuvent souffrir. *Blasphemabant moventes capita sua, et hoc Domino, hoc etiam omnibus sanctis ejus, quos persequi, quos illudere, quos affligere voluerunt :* « Ils blasphémaient en branlant la tête, et ce qu'ils ont fait à Notre-Seigneur, dit saint Augustin, ils l'ont fait aussi à tous les saints, qu'ils ont voulu persécuter, tourner en dérision, affliger de toute manière. » Saint Pierre Chrysologue remarque, à propos du grand-prêtre Zacharie, père de Jean-Baptiste, qu'étant devenu muet, il parla plus haut par son silence qu'il ne l'eût pu faire par des éclats de voix ; à cause qu'il faisait entendre au peuple que cette infirmité cachait de profonds mystères : *Oh! quanta silentio nascitur vox!* Ainsi les médisants dont il s'agit disent, par leur silence même, plus de mal de ce malheureux que ne pourraient en dire de bien tous ses apologistes. Tout le monde s'étonne de ce silence, chacun se dit : Il y a là du mystère! se taire, branler la tête aux éloges d'un homme que tout le monde loue, cela ne se conçoit pas; il y a certainement quelque mystère là-dessous! *Oh! quanta silentio nascitur vox!* N'appelez pas ces sortes de détracteurs des lions qui mettent en pièces leurs victimes, mais plutôt des chiens qui mordent sans aboyer, des vers qui rongent sans bruit, des limes sourdes qui usent sans frémissement; appelez-les, avec le Sage, des serpents qui mordent en silence : *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit.* — Grâce à Dieu, dira quelqu'un, je ne suis pas de ces gens-là ; je loue ceux dont on me fait l'éloge ; je les loue froidement, il est vrai, mais cependant je les loue. — Et moi je dis qu'une louange si froide déchire aussi à sa manière la réputation du prochain ; parce que ceux qui écoutent s'aperçoivent très-bien que vous louez uniquement pour ne point garder un silence infamant ; en d'autres termes, au lieu de diffamer en blâmant, vous diffamez en louant

Digitized by Google

Tout le monde parle avec les plus grands éloges de la vertu de cette femme, de la droiture de ce magistrat, de la charité de ce gentilhomme : si vous alliez contredire, vous auriez contre vous la foule de ceux qui le louent. Que faites-vous? Vous louez comme les autres, mais avec tant de réserve qu'on voit bien que vous n'êtes qu'un aspic qui voudrait mordre, sans laisser aucun signe extérieur de blessure. Tout le monde ne comprend que trop votre langage, dont le philosophe Favorinus a dévoilé le sens, en disant qu'il est plus fâcheux d'être loué médiocrement et froidement que d'être blâmé avec acharnement : *Turpius est exigue ac frigide laudari, quam insectanter et graviter vituperari.* Vous voyez maintenant combien il est facile de déchirer la réputation d'autrui; car, semblables à ces serpents à tête blanche, qui n'ont pas de dents, mais qui empoisonnent doucement avec leur bave, les détracteurs dont nous parlons présentent le poison sous l'apparence d'une louange.

V. Vous avez raison, mon père; tonnez contre ces traîtres qui, pareils aux scorpions, semblent vous embrasser, et vous donnent la mort. Pour moi, je ne fais pas ainsi, je loue quiconque est digne d'éloge, je le loue beaucoup; mais puis... — Je vous entends; vous êtes comme ces sorcières malignes qui ensorcellent les enfants en les caressant : c'est là, en effet, la perfection de l'art pour les détracteurs. Ils veulent ruiner la réputation du prochain, que font-ils? Ils commencent leurs perfides discours par des éloges magnifiques; puis, avec un *mais*, ils renversent tout. Oh! que ce jeune homme est bien! quel beau talent! quel jugement! Mais... voici le *mais* : mais l'habitude de fréquenter les lieux de plaisir plus que l'Eglise, *et cætera*... Cette femme est vraiment une personne honorable; mais, etc. Celui-ci est un homme de bien; mais, etc. Ah! maudit *mais!*

Digitized by Google

maudit *et cœtera!* Ce *mais*, cet *et cœtera* en disent plus que ne pourrait le faire un long et éloquent tissu de médisances. Quelle est, pensez-vous, cette langue dont parle le psalmiste, quand il dit : *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis*[1] ? « Ma langue est la plume d'un scribe qui écrit rapidement. » Est-ce la langue du prophète? Non ; il me semble que c'est plutôt la langue de cette sorte de détracteurs dont nous parlons. En voulez-vous la preuve? La voici : un notaire, qui a beaucoup à écrire, écrit très-vite, sa plume vole sur le papier, et pour avancer davantage, il use d'abréviations connues : *Sauf les droits*, etc., *sous condition*, etc.; *le tout conforme*, etc. Voilà précisément ce que fait la langue du médisant. Savez-vous quelle est cette femme qui passe? — C'est une telle, vous savez? — Connaissez-vous ce religieux? — Mais quoi! vous avez donc oublié? C'est celui qui, etc. *Lingua mea calamus scribæ velociter scribentis*. Ah! les langues diaboliques! Puisque vous avez la manie de dire du mal, parlez au moins clairement, sans exciter l'imagination de vos auditeurs à parcourir toutes les espèces d'iniquités, et à soupçonner un crime plus atroce que celui qu'aurait osé mettre en avant la médisance la plus effrontée. Et ne vous y fiez pas, dit saint Bernard; quelquefois ceux-là même qui font profession de piété ont recours à ce genre d'artifice pour médire, employant une certaine sorte de médisance toute modeste, qui se donne l'air de la compassion. Une petite dévote vient vous trouver, et tirant du fond de sa poitrine un long et pénible soupir, les yeux baissés, et faisant la petite bouche, elle commence, d'un ton langoureux et qui ne respire que le plus tendre intérêt, à louer une jeune personne : Vous connaissez une telle? Comme elle est sage et modeste! je lui veux

(1) *Ps. 44, 2.*

Digitized by Google

autant de bien qu'à moi-même ; mais... ceci entre nous, je vous le dis afin que vous priiez pour elle : la pauvre enfant ! ah ! j'en ai le cœur qui crève, *dolens dico*, elle a succombé. — Langue scélérate ! Voilà, conclut le saint, comment nous voyons sortir la médisance d'une bouche qui semble toute compatissante : *Ex ore plangente videmus egredi maledictionem*. Vous avez même certaines langues bénies, à moitié usées à réciter leur *Pater noster*, qui pratiquent la médisance sous prétexte de charité ; et la médisance ainsi revêtue des dehors d'une compassion désintéressée, est d'autant plus facilement reçue et plus infailliblement crue : *Tanto persuasibilior, quanto creditur, ab his qui audiunt, condolentis affectu, magis quam malitia proferri*. Trouvez-moi maintenant un vice dans lequel on tombe plus aisément que dans la médisance, puisqu'il y a tant et tant de manières de médire : on médit soit en disant la vérité, soit en mentant ; on médit en parlant et en se taisant ; on médit en louant et en blâmant ; on médit par orgueil, par envie, par ressentiment et même par charité ; vous ne trouverez pas un lieu où la médisance n'ait cours : on médit dans les antichambres, dans les magasins, dans les maisons, dans les soirées, dans les lieux de divertissement, jusque dans les églises, en attendant le sermon ; on médit surtout à ces tables, à ces banquets, où les détracteurs « dévorent mon peuple, dit le Seigneur, comme ils mangent le pain : » *Devorant plebem meam, sicut escam panis*[1]. Dans un repas on sert différents mets, il y a le premier service, le second service et le dessert ; mais on mange le pain depuis le commencement jusqu'à la fin : ainsi, depuis le commencement jusqu'à la fin, on ne cesse de médire : *Devorant plebem meam, sicut escam panis*. La réflexion que

(1) *Prov. 13, 4.*

Digitized by Google

nous venons de faire est de saint Augustin : *Cætera modo hæc, modo illa, semper autem panem.* C'est donc ainsi, détracteur insatiable, que vous dévorez la renommée de votre prochain? Cette renommée pour laquelle les gens de lettres répandent tant de sueurs, cette renommée pour laquelle tant de personnes honorables versent ou voudraient verser leur sang, cette renommée pour laquelle tant de femmes respectables se condamnent à une retraite continuelle, à un extérieur pauvre, à de rudes privations, disant avec le Sage : « Une bonne renommée vaut mieux que beaucoup de richesses : » *Melius est nomen bonum quam divitiæ multæ*[1]; et cette renommée vous la dévorez sans plus de façon qu'un morceau de pain? *Devorant plebem meam, sicut escam panis.* Ah! quelle méchanceté! quelle indignité!

VI. Mais pourtant, ce n'est pas seulement contre les médisants qu'il faut s'élever; il faut encore reprendre ceux qui ne se font aucun scrupule de les écouter. Qui, en effet, aurait l'envie de médire si, toutes les fois qu'un médisant ouvre la bouche, personne ne l'écoutait non plus qu'un excommunié public, personne ne lui répondait un seul mot? Certes, s'écrie saint Paulin, « ce qui fait que la médisance a tant de vogue, c'est que presque tous sont avides de l'entendre : » *Idcirco in multis fervet hoc vitium, quia pene ab omnibus libenter auditur.* La médisance ne plait donc pas seulement à celui qui la fait, en lui donnant l'air d'un homme habile, au courant de tous les secrets, pénétrant avec sagacité les motifs cachés de la conduite d'autrui; elle est également agréable à celui qui l'entend, et c'est là ce qui encourage les médisants : ils savent parfaitement qu'en jetant dans la conversation une nouvelle toute fraiche et encore ignorée, elle sera reçue avec satis-

(1) *Prov. 22, 2.*

Digitized by Google

faction, écoutée avec attention : *Quia pene ab omnibus libenter auditur;* oui, presque tous, *pene ab omnibus,* entendent volontiers médire : ce ne sont pas seulement les gens vicieux, à cause du plaisir qu'ils éprouvent à savoir que d'autres ne valent pas mieux qu'eux; mais même les personnes vertueuses, parce que les vices d'autrui semblent leur donner du relief, de même que l'ombre fait ressortir les couleurs. O sainte charité, c'est à vous de guérir cette inclination générale que nous éprouvons à médire : *Universa delicta operit caritas*[1] : « La charité, dit l'Esprit-Saint, couvre tous les péchés. » De même que la médisance met toutes les souillures à découvert, ainsi la charité les couvre toutes. Lors même qu'il s'agit d'un malfaiteur public, la charité rappelle que bien des innocents ont été diffamés, flétris comme impies, tandis qu'ils ne l'étaient pas. Jésus-Christ lui-même, l'innocence par excellence, de quoi n'a-t-il pas été accusé? Prenez donc garde à la colère de Dieu, non-seulement vous, détracteurs, mais vous aussi qui vous plaisez tant à les entendre, vous qui les recherchez avec avidité, qui les sollicitez de mille manières à dire du mal, vous enfin qui, connaissant leurs impostures, n'ouvrez jamais la bouche, ne dites jamais un mot pour la défense des absents qu'on calomnie. Prenez garde, vous dis-je, à la colère de Dieu. — Oh! mon père, quant à moi, je suis à l'abri de ces menaces, car je ne déchire pas la réputation du prochain, je ne fais que montrer les déchirures faites par d'autres; je n'excite pas à médire, mais je raconte seulement ce que j'ai entendu, en le confiant à quelque ami, ou à quelque confidente qui me promet un silence absolu; d'ailleurs, je ne touche pas à la vérité. — Que dites-vous? que dites-vous? Vous manifestez les déchirures déjà faites

(1) *Prov. 10, 12.*

Digitized by Google

par d'autres; vous êtes donc complices de leurs délits. Car ce qui vous a été rapporté contre le prochain, vous êtes rigoureusement obligé, et par justice et par charité, de le tenir caché : *Audisti verbum adversus proximum tuum, commoriatur in te*[1]. Que serait-ce, si, loin d'ensevelir en vous les fautes d'un individu diffamé, vous alliez, par une impiété indigne d'un chrétien, inquiéter les morts dans leur tombe, en disant du mal de son père, de sa mère, de ses parents défunts? Rien n'est plus opposé à tout sentiment de religieuse compassion, dit Cassiodore, que de médire des morts : *Ab omni prorsus pietate alienus esse dignoscitur, qui aliquid mortuis detraxisse monstratur.* Laissez donc les morts reposer en paix, et n'inquiétez pas les vivants : mettez un frein à votre langue et priez Dieu, avec le prophète, de placer une garde à votre bouche : *Pone, Domine, custodiam ori meo*[2]. Ah! Seigneur, scellez ma bouche par un silence toujours bien réglé; ne permettez pas que ma langue s'échappe de sa prison pour détruire la réputation d'autrui; retenez cette bête féroce dans ses liens, afin qu'elle ne cause plus de dommage au prochain par ses excursions vagabondes, et donnez-moi une sainte hardiesse pour m'opposer à tous ceux que j'entendrai médire à l'avenir.

DEUXIÈME POINT.

VII. C'est déjà bien de ne plus faire tort à l'avenir, et Dieu, certes, nous ferait une grande grâce s'il mettait une sentinelle sur nos lèvres, afin qu'aucune parole n'en sortit sans la circonspection nécessaire, et que notre langue ne se laissât jamais plus aller à nuire à la réputation du prochain; mais ce n'est pas encore assez;

(1) *Eccli. 19, 10.* (2) *Ps. 140, 3.*

Digitized by Google

outre qu'il ne faut plus causer de dommage à l'avenir, il faut réparer celui qu'on a fait. Nous voici arrivés au point délicat, et vous allez comprendre maintenant qu'autant la médisance est facile, autant il est difficile d'y remédier. Mon Dieu! dans quelles perplexités se trouve le détracteur après avoir médit! Perplexités tant extérieures qu'intérieures : quant à ces dernières, il est incontestable que la médisance étant un larcin et le larcin du trésor le plus précieux, elle ne peut être remise sans une restitution équitable, et c'est là le nœud de la difficulté. Ou vous avez révélé un défaut réel mais caché, ou vous avez dit ce qui n'est pas. Dans ce dernier cas, vous voilà obligé de rétracter votre fausse imputation, et de déclarer que vous avez été un menteur, un méchant, un envieux, ou du moins d'avouer que vous avez parlé en homme imprudent et inconsidéré. Si vous avez révelé un défaut réel mais caché, nouvelle perplexité; car il faut réparer le tort fait à la réputation du prochain sans recourir au mensonge. C'est bien ici que les confesseurs ont besoin de toute leur patience et de toute leur discrétion pour trouver le moyen de sauver la chèvre et le chou, de remettre le prochain en possession de l'estime, sans rien dire qui blesse la vérité. Les théologiens vous diront de le louer sous quelque autre rapport, afin de dissiper ainsi les idées fâcheuses que vous en avez fait concevoir. Tout cela est vrai, mais il arrive rarement qu'une blessure faite à la réputation ne laisse point de cicatrice, même après la guérison, comme l'a fort bien dit Plutarque : *Etiamsi vulnus sanetur, manet cicatrix.* Mais enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut vous rétracter. — Moi, me rétracter? qui dit cela? — Tout le monde vous le dit, théologiens, docteurs et saints Pères; de tous ceux qui ont écrit sur cette matière vous n'en trouverez pas un seul qui vous dispense de cette obligation. —

Digitized by Google

Mais qui donc m'impose cette obligation? — L'honneur du prochain que vous avez diffamé, le droit de cette famille que vous avez marquée d'une tache vous l'imposent; Dieu, la nature, toutes les lois vous l'imposent : *Non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum* : « Pas de rémission sans restitution. » Ici pas de milieu : ou vous rétracter, ou vous damner, ou chanter la palinodie ou gémir éternellement en enfer. — Mais mon honneur? — Mais votre âme? Il faut y passer : ou vous rétracter ou vous damner. Oh! quelle perplexité, n'est-il pas vrai?

VIII. Eh bien! je me rétracterai. — Vous vous rétracterez, il est vrai : mais qu'il est difficile de remettre en possession de sa bonne renommée celui qui en a été dépouillé par vos médisances! qu'il est difficile de détruire l'effet de tous ces propos calomnieux que vous avez disséminés avec tant de malice! Quelles perplexités donc aussi à l'extérieur! Vous faites une médisance : celui-ci vous écoute; mais il ne s'en tient pas là, vos détractions passent de bouche en bouche; recueillez-les si vous le pouvez. Lorsque vous jetez une pierre dans un étang, elle y forme d'abord une ondulation très-restreinte, celle-ci en produit une plus grande, et ainsi de suite, jusqu'à ce que toute la surface de l'eau soit en mouvement. Vous lâchez un mot, une parole qui atteint la réputation du prochain, elle produit une ondulation, celle-ci en engendre une autre, la seconde une troisième, et le cercle va toujours s'agrandissant, si bien que la diffamation finit par s'étendre à tout le voisinage, à tout l'endroit, à toute la ville. Essayez maintenant de retirer la pierre, de défaire ce cercle où circule la honte du prochain, si vous en êtes capable. Quelle difficulté! surtout si la calomnie, qui a des ailes, a voyagé par la poste et s'est répandue au loin. Comment réparer en pareil cas tout le mal causé? Vous me dites que

Digitized by Google

quand vous avez fait votre part en vous rétractant, et en usant de toute la diligence possible pour cicatriser la plaie, vous n'êtes pas tenu à autre chose : je vous l'accorde; mais une source d'angoisses et pendant la vie et à la mort, c'est de savoir si vous avez fait réellement toutes les diligences voulues. Et puis ce n'est pas au hasard que j'ai dit : comment réparer tout le dommage causé? En effet, la médisance, en enlevant au prochain sa réputation, ne lui enlève pas seulement un trésor plus précieux que les richesses, mais le prive encore d'une condition essentielle pour acquérir les richesses elles-mêmes. Si un homme jouit d'une bonne réputation, on a confiance en lui, on lui confie des affaires proportionnées à ses talents, des postes lucratifs, d'où il tire un profit temporel, souvent très-considérable. Or, si la langue perfide d'un médisant le discrédite dans l'opinion publique, quel préjudice ne lui cause-t-elle pas, non-seulement dans son honneur, mais encore dans sa fortune? Détracteurs, vous vous faites accroire que, vos médisances ne consistant qu'en paroles, le mal qu'elles font n'est que passager; quelle illusion! Sans doute, vous dit l'Esprit-Saint dans l'Apocalypse, le premier mal a disparu : *Væ unum abiit*[1]; la parole que vous avez lâchée dans la conversation, ce propos si expressif que vous avez tenu a passé et s'est dissipé en l'air; mais le mal résultant de cette parole dure encore et ne fait que s'étendre : *Ecce veniunt adhuc duo væ post hæc*[2]. Cette jeune fille est sur le point de faire un mariage avantageux; on prend des informations sur sa famille, sa dot, sa conduite, et vous allez malignement murmurer à l'oreille qu'elle reçoit des présents d'ailleurs, vous insinuez d'odieux soupçons sur sa vertu : le projet se dissout, et la pauvre jeune fille reste là, comme

(1) *Apoc. 9, 2.* (2) *Ibid.*

Digitized by Google

une vigne privée de son tuteur. Comptez, si vous le pouvez, tous les dommages qu'elle éprouve. *Veniunt væ post hæc.* Il est question d'un religieux qui dirige un grand nombre d'âmes, qui convertit par ses prédications, qui instruit au confessionnal, qui ouvre à beaucoup la porte du ciel. Vous trouvez que c'est un hypocrite, qu'il séduit les simples, qu'il leur en fait accroire, vous faites si bien par vos médisances que vous détruisez l'efficacité de son ministère auprès des pécheurs. Oh! quel dommage ne causez-vous pas par là! *Veniunt væ post hæc.* Ce négociant est en grand crédit, il est recherché de tous, il reçoit des commissions de toutes parts. Vous le faites passer sur place pour un fripon, dont toute la fortune est chimérique, et qui n'a d'autre capital qu'une belle apparence. Le voilà qui tombe en faillite, sa famille est ruinée, dispersée. Tous ces maux, c'est votre langue qui les a engendrés; comment pourrez-vous jamais les réparer? Encore une fois : *Veniunt væ post hæc.* Cet honnête homme n'a pour se soutenir, lui et sa petite famille, que la faveur de ce grand qui le protége, de ce maître qu'il sert; vous vous mettez à l'éplucher et vous le rendez suspect. Vos paroles ne sont qu'un vain son qui passe : *Væ unum abiit.* Mais voilà qu'on lui donne son congé, on lui ferme la porte là où il était toujours bien accueilli, et le pauvre homme avec sa famille tombe dans la misère, ses fils ne peuvent recevoir l'instruction convenable, et ses filles, pour avoir du pain, sont forcées de vendre leur honneur. Voilà les malheurs, voilà les dommages que déplore l'Esprit-Saint : *Ecce veniunt adhuc duo væ post hæc.* Or, ces maux, ces dommages si compliqués, c'est vous, médisant, qui en êtes la cause; vous avez à en rendre compte à Dieu et vous êtes obligé de les réparer. Quelle montagne de difficultés! quelles angoisses!

IX. Je comprends maintenant ce que je n'avais jamais

Digitized by Google

pu bien comprendre jusqu'ici. Il est clair qu'il n'y a rien au monde de plus facile et de plus commun que la médisance. Nous savons d'ailleurs qu'il y a obligation indispensable de restituer la réputation enlevée au prochain et de réparer tous les dommages causés par ce larcin : et pourtant, comment cela se fait-il? Je m'en rapporte à vous, afin que vous vous convainquiez à l'évidence de la difficulté de remédier aux suites de ce vice maudit, on ne saurait certes en donner de preuve plus frappante que celle-ci : dites-moi, s'il vous plaît, combien de fois chacun n'a-t-il pas entendu déchirer la réputation du prochain? Quels dommages ne vous a pas fait essuyer parfois à vous-même une langue médisante? Eh bien! est-on jamais venu chez vous pour se rétracter? Le tort que vous avez souffert a-t-il jamais été réparé? Comment cela se fait-il donc? S'il y a obligation indispensable de restituer l'honneur ravi au prochain, et de réparer les dommages qu'il a éprouvés, d'où vient que les calomniateurs aiment mieux persévérer dans la disgrâce de Dieu, être exclus du ciel, se laisser précipiter au fond de l'enfer que de se rétracter, que d'accomplir leurs obligations? Hélas! je le dis avec larmes, c'est là une affaire d'une extrême difficulté, et qui met en même temps le détracteur dans un état manifeste de damnation. Aussi ne voyez-vous pas que si, parmi tant de médisants, l'un ou l'autre se décide à se rétracter, il se contente de quelques paroles générales? Après avoir discrédité, déchiré, taillé et mis en pièces l'honneur du prochain, on croit satisfaire selon les règles de la justice, *ad æqualitatem*, par ce mot vague : J'ai dit cela dans un mouvement de colère, la passion m'a emporté, je l'ai entendu dire. Erreur! Vous devez dire clairement : ce que j'ai dit n'est pas vrai, le fait ne s'est pas passé de la sorte, telle personne n'est pas coupable en ce point. Et si le serment était nécessaire pour détrom-

Digitized by Google

por le public, les théologiens enseignent qu'il faudrait y avoir recours quand le mal qu'on a dit est faux. Le remède est amer, n'est-ce pas? Celui qui n'a pas un estomac de fer se décidera difficilement à le prendre, et aura bien de la peine à le digérer. On se laissera mourir plutôt que d'employer un moyen si difficile, et qui répugne tant à l'amour-propre. Voyez donc dans quel piége, dans quelles perplexités se jette le détracteur! Il se met, hélas! dans le plus misérable état de damnation. S'il en est ainsi, détracteurs, je vous attends au tribunal de la justice divine; oui, c'est là que je vous cite, disciples de Lucifer, vous qui avez appris de lui à dire du mal de celui-ci en parlant à celui-là, et à dire du mal de celui-là en parlant à celui-ci, comme faisait le démon, qui, parlant avec Job disait du mal de Dieu, et s'adressant à Dieu disait du mal de Job. C'est là que je vous attends, assassins de la réputation de vos frères, c'est là que vous rendrez vos comptes en satisfaisant jusqu'à la dernière obole pour le tort que vous leur avez causé : *Donec reddas novissimum quadrantem*[1]. Ah! chrétiens, mes frères, je vous en conjure par le dévoûment que je porte à votre salut éternel, ne traînez pas jusqu'à la mort vos dettes à l'égard du prochain, non, mes bien-aimés, non, ne traînez pas ces dettes jusqu'à la mort, car s'il est difficile pendant la vie de réparer le tort fait à l'honneur et à la réputation d'autrui, que sera-ce à la mort? Que si tout ce que j'ai dit n'a pas encore suffi pour vous convaincre, accordez-moi encore un moment d'attention et vous verrez que s'il vous a été facile de médire, et s'il vous est difficile d'y remédier, il n'est pas moins certain que vous devez vous attendre à un terrible châtiment. Reposons-nous d'abord.

(1) *Matth. 5, 26.*

Digitized by Google

†

TROISIÈME POINT.

X. Hélas! quels feux, quelles ardeurs, quelles souffrances! Ah! ah! ah! pitié, au secours! — Qui est-ce qui se lamente ainsi? Quelle est cette voix lugubre? C'est celle d'un pauvre damné. Demandez-lui qui il est. — Je suis le mauvais riche. — Et que veux-tu? Que demandes-tu? — Je demande à Lazare de tremper l'extrémité de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue : *Ut intingat extremum digiti sui in aquam ut refrigeret linguam meam*[1]. — Mais si l'intempérance est punie par la faim, pourquoi demandes-tu à boire? — Je demande de l'eau pour me rafraîchir, parce que je souffre les ardeurs du feu : *Aquam ut refrigeret*. — Mais dis-moi, malheureux : le feu ne te brûle-t-il que la langue? ne sont-ce pas des entraves de feu qui sont rivées à tes pieds, et des chaînes de feu à tes mains! Ne sont-ce pas des verges de feu qui te sillonnent les épaules, des lances de feu qui te percent la poitrine, des reptiles et des serpents de feu qui te rongent le cœur? Pourquoi donc ne cherches-tu de rafraîchissement que pour la langue? — La langue ayant commis à elle seule toutes les fautes ensemble, elle endure aussi à elle seule toute la fureur des flammes. La langue à elle seule a été tout un monde d'iniquités, *universitas iniquitatis*[2], comme l'appelle l'apôtre saint Jacques, et c'est pour cela que l'enfer tout entier avec tous ses tourments s'acharne contre elle : *Ut refrigeret linguam meam*. — Saint Pierre Chrysologue fait sagement remarquer que le mauvais riche se plaignait du feu qui dévorait sa langue plus que de tous les autres tourments, parce

(1) *Luc. 16, 24.* (2) *Jac. 3, 6.*

Digitized by Google

qu'il avait été adonné à la médisance, et que pour cette raison le supplice de sa langue devait être le plus cruel : *Quasi reliquum corpus ab incendio haberet immune; sed lingua plus ardet, quia maledixit.* Oh ! quel enfer vous est préparé, ô détracteurs, pour faire expier à cette langue médisante d'avoir infecté le monde de son venin ! Continuez à médire, continuez à exercer votre malice contre le prochain, mais n'en doutez pas, un digne châtiment vous attend : *Dilexisti omnia verba præcipitationis, lingua dolosa, propterea Deus destruet te in finem*[1]. La justice divine vous attend à votre lit de mort, c'est là qu'elle vous fera endurer un enfer anticipé ; là, vous vous débattrez comme une furie et vous rugirez comme une bête féroce ; votre âme sortira de ce monde sans un prêtre pour vous assister et vous soulager dans vos angoisses, sans sacrements pour vous fortifier dans votre agonie, et vous irez avec le mauvais riche traîner cette langue maudite sur les pavements brûlants de l'enfer. Et Dieu veuille que vous ne soyez pas emporté par une mort subite et imprévue, qui rendrait votre perte infaillible ? N'est-ce pas, en effet, le châtiment ordinaire des détracteurs ? Ecoutez ce que dit l'Esprit-Saint au livre des Proverbes : *Time Dominum, fili mi,... et cum detractoribus non commiscearis, quoniam repente consurget perditio eorum*[2] : « Crains le Seigneur, mon fils, et ne te mêle point aux détracteurs, parce que leur perte arrivera subitement. » Oui, les détracteurs ont coutume de mourir à l'improviste, *repente ;* et c'est avec raison, car ayant agi en traîtres, il est juste que la mort, qui est seule capable, en ce monde, de réduire au silence leur langue maudite, les surprenne aussi par trahison.

XI. Mais pourquoi la justice de Dieu est-elle si rigou-

(1) *Ps. 51, 6.* (2) *Prov. 24, 21.*

Digitized by Google

reuse à leur égard? Voulez-vous le savoir? C'est parce qu'il les a en abomination, et qu'il n'est rien au monde que Dieu haïsse plus que le médisant, dont le naturel est diamétralement l'opposé de celui de Dieu. Dieu, en effet, est charité : *Deus charitas est*[1] : le médisant, au contraire, n'est que malice et venin. Dieu est d'une amabilité, d'une prévenance infinie, toujours attentif à voiler nos fautes aussi longtemps que nous vivons : le médisant, au contraire, semble n'avoir autre chose à faire que de publier les faiblesses les plus secrètes de son prochain. Dieu est tout enclin à la bonté, à la miséricorde; le médisant est plein de dureté et sans pitié pour les moindres écarts de son prochain. Hélas! c'est là ce qui m'arrache des larmes. Je vous le demande, médisants, de quel front oserez-vous, au dernier moment, implorer la miséricorde de Dieu, vous qui n'en avez jamais usé à l'égard de votre prochain, vous qui ne lui avez jamais passé aucune faute; mais qui, cruels et impitoyables, avez constamment cherché, dans vos discours, à le rabaisser avec dédain, à l'accuser avec arrogance, et, sans la moindre compassion, l'avez déchiré à belles dents dans toutes les sociétés? Ah! tremblez, vous mourrez en désespérés : croyez-moi, c'est là le châtiment qui vous attend; vous mourrez sans confiance en la miséricorde de Dieu, dont la justice vous persécutera avec une extrême rigueur jusqu'au dernier soupir, comme il le déclare lui-même : *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar*[2]. C'est ce qu'éprouva ce trop fameux calomniateur qui, pressé de se confesser à l'article de la mort, et d'implorer la miséricorde de Dieu sur toutes ses médisances : « Quoi! répondit-il, la miséricorde de Dieu! vous voulez donc que Dieu couvre du manteau de sa miséricorde la mul-

1) *I Joan. 4, 8.* (2) *Ps. 100, 5.*

Digitized by Google

titude de mes scélératesses, tandis que moi je n'ai fait d'autre métier que de mettre à nu les infamies des autres, à l'exemple de Cham, qui, pour cela, fut maudit de son père et de Dieu? Et en parlant ainsi, il tira la langue, et la montrant du doigt comme la cause de sa ruine éternelle : « C'est cette langue détestable, dit-il, qui m'a condamné à l'enfer. » Au même instant, sa langue se gonfla de telle sorte qu'il ne put la retirer, et il mourut en se mordant comme un enragé, portant sur ses traits le caractère visible de la réprobation. Etes-vous enfin convaincus que Dieu poursuit à mort les langues médisantes, et en veut l'extermination? *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar.*

XII. Concluons donc ce sermon par ces paroles frappantes de l'Esprit-Saint : *Mors illius* (linguæ nequam) *mors nequissima, et utilis potius infernus quam illa*[1] : « La mort d'une mauvaise langue est la mort la plus infâme, et l'enfer vaut mieux qu'une langue médisante. » Oui, je le répète, puisque c'est l'oracle de la vérité suprême, qui ne peut mentir : l'enfer vaut mieux qu'une langue médisante : *Utilius potius infernus quam illa.* L'enfer ne brûle que les coupables, tandis qu'une mauvaise langue brûle les innocents encore plus que les coupables. L'enfer ne brûle que les ennemis de Jésus-Christ, tandis qu'une mauvaise langue, comme l'a remarqué saint Augustin, crucifie Jésus-Christ lui-même. L'enfer est un effet de la justice de Dieu, tandis qu'une mauvaise langue est l'effet de la perversité et de l'injustice des hommes. L'enfer reconnaît le souverain domaine de Dieu, et obéit à ses lois, tandis qu'une mauvaise langue secoue son joug et repousse son autorité. L'enfer discerne entre vice et vice, crime et crime, et afflige les damnés proportionnellement à leurs délits;

(1) *Eccli. 28, 25.*

Digitized by Google

mais la mauvaise langue convertit les vertus en vices : elle fait passer la piété pour hypocrisie, la chasteté pour faiblesse d'esprit, la douceur pour lâcheté, la libéralité pour prodigalité, le zèle de la justice pour cruauté. Il est donc bien vrai de dire que l'enfer vaut mieux qu'elle : *Utilius potius infernus quam illa.* Et vous ne voulez pas que je m'indigne contre ces perfides détracteurs, que j'appelle leurs langues maudites des vampires vomis par l'abîme, des aspics, des vipères, des dragons, des basilics, plus venimeux et plus dévorants que ceux que l'enfer nourrit dans ses entrailles? Vous ne voulez pas que je leur présage qu'ils auront tout à l'heure plus de feu sur la langue que n'en contient dans son sein la fournaise la plus ardente? Ah! malheureux calomniateurs, comment la langue ne vous sèche-t-elle pas dans le palais? Combien il vaudrait mieux pour vous qu'elle fût, dès cette vie, rongée par les vers, comme il arriva à un de vos pareils! Vous auriez peut-être le bonheur de ne pas la voir brûler et déchirer pendant toute l'éternité par les démons en enfer, comme celle de ce médisant de profession, qui apparut après sa mort à un de ses amis. Il se fit voir environné de démons sous forme de serpents, qui le perçaient de toutes parts, avec des langues armées de trois dards. Il lui sortait de la bouche une langue énorme qui pendait jusqu'à terre, et une autre bande de démons s'acharnait à le tourmenter, l'un en la serrant avec des tenailles brûlantes, l'autre en la taillant avec des ciseaux de feu, et lui-même se la déchirait en morceaux avec les dents; puis ces morceaux se réunissaient pour être coupés et déchirés de nouveau pendant toute l'éternité. Ah! langues malheureuses, qui vous allongez si librement sur la réputation du prochain, n'épargnant ni les vivants, ni les morts, mordant et déchirant voisins et étrangers; langues monstrueuses, par un châtiment digne de vous,

Digitized by Google

vous serez, à votre tour, tenaillées pendant toute l'éternité, déchirées par vos propres dents, et vous deviendrez la pâture des démons. Il vaudrait mieux pour vous, médisants, avoir cent enfers que d'avoir des langues si maudites. Qu'en dites-vous? Vous semble-t-il expédient de vous exposer à un tel danger pour une licence effrénée de langue? Ah! non, non; que votre bouche ne s'occupe plus des actions d'autrui : *Non loquatur os meum opera hominum*[1]. Ne nous occupons plus de la conduite des autres, telle est la résolution qu'il s'agit de prendre, pour y tenir fermement. Quelle imprudence que la nôtre, mes bien-aimés! quelle illusion! quel aveuglement! Est-il possible que nous refusions aujourd'hui de prendre garde à nous? Si, par le passé, nous nous sommes laissés aller à tant de médisances, quel remède faut-il employer? Celui-là même que Moïse employa contre les serpents de feu, images fidèles des détracteurs, et qui firent un si grand carnage parmi les enfants d'Israël dans le désert. Ce remède, ce fut que tous regardassent le serpent d'airain que le saint législateur fit élever sur une espèce de croix, et dont la vue seule guérissait les blessés : *Quem cum percussi aspicerent sanabantur*[2]. Venez donc, ô divin médecin de nos âmes, vous avez bien dit qu'il faut que le Fils de l'homme soit élevé, pour que quiconque croit en lui ne périsse point : *Oportet exaltari Filium hominis,... ut omnis qui credit in ipsum non pereat*[3]. Et vous, tombez tous à genoux aux pieds de Jésus-Christ. Médisants, s'il y en a ici, levez les yeux, et regardez l'Homme-Dieu élevé pour vous sur l'arbre de la croix, si vous voulez éteindre les serpents de feu et faire perdre à votre langue son venin malfaisant. Remarquez comme tous ces membres sacrés vous apprennent à réprimer votre lan-

(1) *Ps. 16, 4.* (2) *Num. 21, 9.* (3) *Joan. 12, 31, 3, 15.*

Digitized by Google

gue. Ces yeux divins, éclipsés pour l amour de vous, ne vous disent-ils pas de fermer les vôtres sur les défauts du prochain? La plaie sacrée de ce cœur, percé et ouvert pour votre salut, ne vous avertit-elle pas de fermer votre bouche envenimée par une haine maligne? Les lèvres éloquentes du Verbe incarné réduites pour vous au silence par la mort, ne vous disent-elles pas de condamner au silence, par amour fraternel, vos langues calomniatrices? Il est certain, en effet, que ce sont vos langues qui ont été les ministres les plus cruels de la passion de Jésus-Christ; saint Augustin vous le dit clairement : *Magis fuit Domini necatrix Judæorum lingua, quam militum manus.* Regardez donc cet aimable Sauveur tout couvert de blessures; qui a aiguïsé ces épines si aiguës, si pénétrantes? Ce sont les discours poignants des langues médisantes. Qui a rempli d'amertume cette bouche divine? C'est le fiel des langues médisantes. Qui a enfoncé ces clous énormes? Ce sont les coups redoublés des langues médisantes. Qui a déchiré et meurtri de la tête aux pieds mon divin Jésus? La méchanceté, l'envie, la fureur des langues médisantes. Qui l'a suspendu à la croix et l'a fait expirer au milieu des tourments? La barbarie, l'inhumanité des langues médisantes : *Magis fuit Domini necatrix Judæorum lingua, quam militum manus.* Donnez-moi donc un de vos clous, ô mon amour crucifié, afin que je fixe ce matin la langue de ce médisant qui m'écoute; ce clou sera bien mieux enfoncé dans cette langue perfide que dans une main si innocente. Mais que parlé-je de clouer la langue des médisants; déliez-la plutôt cette langue, médisants, déliez-la, et si par le passé vous l'avez fait servir à médire du prochain et à déshonorer Dieu, employez-la aujourd'hui à demander pardon à Dieu et à restituer la réputation du prochain. Voyons! si tous, plus ou moins, nous avons fait un mauvais usage de

Digitized by Google

notre langue, « car, celui qui ne pèche pas en paroles est un homme parfait : » *Qui in verbo non offendit hic perfectus est vir*[1], purifions-la ce matin par nos larmes, sanctifions-la par nos gémissements, disons tous à Jésus : O mon Dieu, pardonnez-moi tant de médisances malignes. Que ma langue, hélas! a nui à mon âme! Pardon, mon Dieu, pardon. — Ce n'est pas assez; il faut demander pardon à vos frères, diffamés, calomniés par vous; tournez-vous donc les uns vers les autres, et dites tous ensemble : Pardon, mes frères, pardon. — C'est encore trop peu; il faut restituer la réputation détruite; par conséquent, dès aujourd'hui, vous tous qui êtes ici, allez trouver les personnes devant lesquelles vous avez médit, et rétractez-vous ouvertement, exprimez-vous clairement, et dites que votre assertion était fausse; si le fait était vrai, mais caché, louez votre prochain du mieux que vous pourrez. Si ce remède vous paraît amer, clouez votre langue au pied de ce crucifix par une sainte résolution de ne plus jamais parler mal du prochain : *Non loquatur os meum opera hominum.* Voulez-vous conserver votre conscience en paix pendant la vie et à la mort, faites ce que recommandait saint Augustin à tous ceux qui le fréquentaient, c'est-à-dire, ne vous laissez jamais aller à aucune médisance grave, ni légère; ayez sans cesse devant les yeux cette belle maxime : *Ne parlez jamais, ni peu ni beaucoup, des fautes d'autrui;* je le répète : *Ne parlez jamais, ni peu ni beaucoup, des fautes d'autrui.* C'est à vous que je m'adresse, langue chrétienne, langue sur laquelle Jésus-Christ a reposé tant de fois; langue qui avez tant de fois pénétré dans le cœur percé du Sauveur; langue si souvent lavée, purifiée, empourprée de son sang précieux : *Ne parlez jamais, ni peu ni beaucoup, des*

(1) *Jac. 3, 2.*

Digitized by Google

fautes d'autrui. Cette salutaire maxime vous servira pendant la vie, à la mort et pour toute l'éternité ; car il est très-certain que celui-là seul vit en paix, qui voit, écoute et se tait.

Digitized by Google

XXVI

POUR LE JEUDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DE LA MORT.

Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.
Voilà qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère. Luc 7, 12.

I. Je viens aujourd'hui ouvrir devant vous une école qui doit dissiper vos illusions, ô misérables mortels ; en exposant à vos regards le cercueil d'un jeune défunt, je voudrais vous faire comprendre une bonne fois cette grande leçon qu'on ne saurait jamais assez répéter du haut des chaires, et dont les hommes ont toujours tant d'horreur, à savoir qu'il faut mourir. Oh ! quelle dure nécessité ! Sans égard ni pour le sang, ni pour le rang, ni pour la fortune, sans épargner ni la jeunesse, ni la vieillesse, sans tenir compte de la différence des sexes, hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, la mort moissonne et emporte tout pêle-mêle. Vous en voyez un exemple dans ce jeune homme, fils unique d'une veuve désolée : *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ*. Le voilà frappé comme la fleur des champs, au printemps de ses jours, par la faux indiscrète de la mort. Pauvre jeune homme, en le voyant si pâle et si défiguré, je me sens profondément ému, et je ne comprends que trop que la mort est familière avec tous les âges et s'adresse aussi bien aux jeunes gens les

Digitized by Google

plus robustes qu'aux vieillards les plus décrépits; qu'à la fin il faut mourir. Je considère ces yeux fermés, ces joues hâves, ces lèvres muettes, et à ce triste spectacle j'apprends qu'il faut mourir. J'essaie de redresser sa tête, et en la voyant retomber à l'abandon sur sa poitrine, je comprends qu'il faudra un jour incliner la tête devant la mort, qu'il faut finir par mourir. Je soulève sa main comme pour la remettre en possession des biens qu'il a abandonnés, et en la voyant retomber d'elle-même à terre, je comprends avec Job que toute sa propriété se réduit au tombeau : *Solum mihi superest sepulcrum*[1], et qu'il faut finir par mourir. J'ai compassion de ce jeune homme qui est mort, mais je m'indigne contre vous, mondains, qui pensez à tout autre chose qu'à la mort. Oh! qui me donnera de vous arracher aujourd'hui du visage ce masque trompeur qui, en vous cachant la mort, est cause que vous vous lancez dans tous les désordres d'une vie criminelle? Il faut mourir, mes chers auditeurs, et avec la mort en finir avec tout ce qu'on a idolâtré sur la scène mobile de ce monde : c'est pourquoi l'Esprit-Saint nous annonce la mort par la bouche du prophète Ezéchiel sous le nom de fin, répétant ce mot jusqu'à trois fois : *Finis venit, venit finis,... nunc finis super te*[2]. La mort, en effet, met fin d'un seul coup à toutes les choses. De sa faux tranchante elle moissonne indistinctement sceptres et tiares, couronnes et hochets, casques et armures, richesses et trésors, et fait disparaître le luxe, les divertissements, les orgies et les pompes. La mort renverse tout, et avec ces ruines qu'elle amoncelle, elle nous fait voir clairement qu'il faut mourir. Trouvez bon que je rapporte tous les désastres que nous cause la mort à trois chefs, qui formeront les trois points de mon sermon : — La

(1) *Job. 17, 1.* (2) *Ezech. 7, 2 3.*

Digitized by Google

mort est la fin de tous les biens sensibles, voilà le premier. — La mort est la fin de toutes nos illusions, voilà le second. — La mort est la fin du temps, voilà le troisième. — Si vous ne sortez pas d'ici ce matin, mes chers frères, l'esprit désenchanté, et le cœur détaché des beautés de la terre, je dis que la lumière de la raison est éteinte en vous ; car ce sermon ne s'appuie pas seulement sur la foi, il s'appuie sur l'évidence. Aussi je ne vous demande qu'une chose : Croyez-vous à vos yeux ? Si vous croyez à vos yeux et à ce que vous voyez, je suis sûr de porter dans vos cœurs une conviction qui tournera à la gloire de Dieu, à la confusion du démon et au salut de vos âmes. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Il faut finir par mourir. A ce mot de mort vous frémissez tous d'horreur et vous êtes avides d'en pénétrer le sens. C'est l'Esprit-Saint qui va vous repondre à ma place ; il vous dit par la bouche de Job que la mort est « la fin de toutes choses : » *universorum finem*[1], et « le jour de la perdition : » *diem perditionis*[2]. Voilà la définition véritable et propre de la mort : *Finis universorum*, la fin de tout ce qui frappe les sens, *et dies perditionis*, et le jour de la perte solennelle de tous les biens de cette vie. C'est la grande vérité que je voudrais imprimer profondément dans vos cœurs. Venez donc avec moi à l'école de la mort, allons visiter un défunt ; et pour que l'impression soit plus vive, figurez-vous que ce mort est un prince, un grand qui, après une douloureuse agonie, vient de rendre le dernier soupir et de fermer les yeux à toutes les apparences de cette vie. Je me dirige vers son palais, accompagnez-moi tous par

(1) *Job. 28, 3.* (2) *Ib. 21, 30.*

Digitized by Google

la pensée. Voyez à l'entrée cette foule de pauvres, accourus dans l'espoir de recevoir quelque aumône pour le bien de son âme. Montez les escaliers : partout règne un silence rigoureux, les portes et les fenêtres sont à moitié fermées, les chambres et les salons à moitié dégarnis, les murailles nues ou tendues de noir. On frissonne ! Entrez dans la salle, les honneurs en sont faits par un gentilhomme d'un visage sérieux, composé dans son extérieur, grave dans ses paroles, qui, avec un branle de tête bien significatif, semble vous dire que nous devons tous mourir, que tous doivent franchir ce terrible passage. Qui l'aurait jamais soupçonné? Il y a cinq jours, il était en fête, et aujourd'hui on le portera en terre. Mais nous voici arrivés à l'antichambre. Ici du moins on parlera sans doute des nouvelles du monde, entre les valets et les domestiques le temps se passera à chanter, à jouer et à rire. Oh ! non ; voyez, l'un est assis dans un coin solitaire, l'autre se promène en silence, celui-ci parle des qualités du défunt, celui-là répond qu'il doit retrouver maintenant tout le bien qu'il a fait ; l'un songe à se confesser, un autre prend la résolution de changer de vie. Cependant, on ouvre la porte ; voilà la veuve entourée de ses nombreux enfants en bas âge qui pleurent et gémissent ; elle est mise avec une extrême modestie, pas d'ornements, pas de couleurs éclatantes, rien qui sente la vanité ou la joie ; elle a les yeux fixés à terre et mouillés de larmes. Sa première parole est un soupir, elle parle peu, mais le peu qu'elle dit est extrêmement sensé et respire un désenchantement complet des espérances du monde, et une forte idée de la brièveté, de la vanité et de la caducité de cette vie. Ne pouvant plus contenir sa douleur, elle éclate en sanglots et refuse toute consolation. Les femmes qui lui font compagnie, également attendries, répondent par leurs soupirs à ceux de leur maîtresse, et se disent

Digitized by Google

l'un à l'autre, avec l'accent d'une profonde douleur : à la fin il faut mourir, il faut mourir. Qui donc, me demandé-je, est entré dans ce palais pour modifier ainsi les pensées dans la tête de ces femmes, le langage dans la bouche de ces domestiques, et les sentiments dans le cœur de toute cette famille? Dans cette même maison, ce n'étaient, il y a quelques jours, que jeux, réunions, festins, bals et intrigues; l'un tramait une farce, l'autre méditait une fête, un troisième concertait une comédie. Qui donc a changé ce carnaval en un vendredi-saint? Serait-il entré là quelque prédicateur apostolique pour faire d'un palais séculier un cloître d'ermites? Certes, il y est entré un grand prédicateur. Et quel est ce prédicateur? C'est la mort. Cet homme qui vient d'expirer a changé tous les cœurs; c'est lui qui est là prêchant avec ses lèvres pâles et livides, c'est lui qui les détrompe, et leur fait connaître clairement que la mort met fin à tout. Quel profit pour eux, s'ils retiennent le sermon que la mort leur a fait! Croyez-moi, ils vivront innocents et mourront heureux.

III. Mais pour que vous profitiez aussi d'une si salutaire leçon, entrez dans la chambre du défunt, la porte n'en est plus tenue fermée. Le voilà derrière les rideaux d'un lit doré, étendu sans vie et les bras laissés à l'abandon; on ne s'occupe pas plus de lui que si c'était un morceau de bois pourri et inutile à quoi que ce soit. Les serviteurs ont disparu; les parents se sont retirés; on n'aperçoit plus sous ces draps qu'un cadavre qui inspire l'épouvante et l'horreur. On ne peut voir sans un serrement de cœur, cette tête inclinée et tombant sur la poitrine, ces cheveux encore baignés des sueurs de la mort, épars çà et là sur les tempes, ces yeux creux à moitié fermés, à moitié ouverts, ces joues hâves et comme attachées aux os, ces lèvres retirées, ces dents noircies, cette langue desséchée, ce corps, en un mot,

Digitized by Google

jadis si plein de vie, et maintenant livide, pesant, immobile et glacé comme un bloc de marbre. Quel affreux spectacle, et pour les yeux et pour le cœur! Ses amis viennent le voir, ces amis intimes avec lesquels il a passé si joyeusement le temps dans les divertissements, et en s'approchant du lit, ils pâlissent, se regardent les uns les autres, puis se retirent muets et pensifs, emportant avec eux l'image du défunt qui leur arrache des soupirs. Ils ont compris cette grande leçon, qu'à la fin il faut mourir, et s'en vont en se disant en eux-mêmes: Ah! si l'on y pensait! — Eh bien! si l'on y pensait! arrêtez-vous ici : je veux que vous y pensiez, et vous ne sortirez pas de cette chambre avant d'avoir fait l'inventaire de tous les biens naturels et surnaturels, de tous les biens de l'industrie et de la fortune, dont la mort a dépouillé ce malheureux, afin que ce souvenir vous porte continuellement à mépriser les vanités du monde et à tourner votre cœur vers Dieu, pour commencer une sainte vie. Combien d'autres, à la lumière de ces vérités ont abandonné le monde, se sont retirés dans les cloîtres les plus austères et sont devenus des saints? Qui sait si parmi vous quelqu'un ne se laissera pas désillusionner? Qui sait si, pénétré de cette grande maxime, qu'à la fin il faut mourir, et que la mort met fin à toutes les choses d'ici-bas, il ne se décidera pas à changer de vie, à rompre ce commerce criminel, à réformer cette conduite indigne qui fait le scandale de l'endroit? Et en effet, avouez-le, pécheurs : si vous vivez plongés dans toute sorte d'iniquités, chargés de vieux péchés, occupés à en commettre de nouveaux et à en méditer d'autres pour l'avenir, tout cela vient de ce que vous ne pensez point à la mort, et que vous ne méditez point ces maximes éternelles : *Nullus est qui recogitet corde*[1].

(1) *Jerem. 12, 11.*

Digitized by Google

IV. Voyons, comptez, si vous le pouvez, les pertes immenses qu'a faites ce malheureux, à peine tombé au pouvoir de la mort. Pour moi, en le voyant si abandonné, je me représente un misérable condamné à la potence, et que Dieu a livré entre les mains de la mort, comme à un ministre de sa justice, afin qu'elle lui inflige toutes les peines possibles. La première, c'est la confiscation de tous ses biens, la dégradation de toute charge, de tout office, de tout emploi. Que ce soit, si l'on veut, un roi, un prince, un grand, un personnage titré, riche et courtisé de tout le monde ; que ce soit une dame de haut parage, l'âme de toutes les réunions, de toutes les fêtes ; que ce soit un magistrat, le soutien principal d'un tribunal, versé dans toutes les questions de jurisprudence, sûr dans ses conseils, dans ses décisions, dans ses arrêts ; que ce soit un négociant à la tête des entreprises les plus vastes, les plus compliquées, connu sur toutes les places de l'Europe, opulent, magnifique et libéral ; contemplez-le maintenant, le voilà égalé par la mort aux personnes de la condition la plus ordinaire, la plus vile, la plus abjecte ; comme vous le voyez, il n'y a aucune différence entre le cadavre de ce riche, de ce grand, et celui d'un mendiant, qui a vécu dans la misère. Cherchez en lui toutes ces belles qualités naturelles qui le rendaient si aimable, si gracieux : où est cet esprit si pénétrant, cette mémoire si heureuse, cette éloquence si facile, ces manières si délicates, si prévenantes, qui lui gagnaient tous les cœurs ? Où est ce port si majestueux, cette capacité, cette habileté dans le maniement des affaires, cette prudence avec laquelle il aurait pu gouverner un monde entier ? Hélas ! tout ce qu'il avait acquis par des années d'études, par la lecture de tant d'ouvrages, par le commerce des savants, par l'expérience des affaires, tout cela a été perdu en un moment, en même temps que la

Digitized by Google

vie : *Finis venit, venit finis*. Bien plus, si vous le considérez attentivement de la tête aux pieds, vous vous apercevrez que la mort n'est pas un larron qui se contente de si peu, puisqu'elle a été jusqu'à le dépouiller de tous ses sens, dont il avait eu tant de soins. Quelle douleur ne serait-ce pas pour vous, si vous aviez le malheur de perdre un seul de vos sens, un œil, ou l'ouïe, ou le goût! Que doit-ce donc être de les perdre tous à la fois, comme l'a fait ce malheureux? Le voilà tout à fait aveugle, il ne voit plus; touchez-le, il ne sent plus; appelez-le, il n'entend plus; secouez-le, il n'a plus de mouvement; il est désormais incapable de goûter les délices de la terre tout autant qu'une pierre, ou une masse de boue durcie. O mort! ô mort! il faut donc que tout mortel en soit un jour réduit à ce déplorable état! Venez ici, hommes sensuels, venez voir comme se sont évanouis en un instant tous vos plaisirs, toutes vos fréquentations, tous vos divertissements dangereux. Venez, amants de ce siècle, voyez comme la mort vous détache de vos amis, de vos enfants, de tous vos proches. Quelle douleur pour un père, pour une mère, quand se donne le dernier adieu à un fils qui s'embarque pour un pays lointain! Mais quelle douleur bien plus grande encore, quand il faut abandonner tous les siens à la fois, sans espoir de jamais plus les revoir en cette vie! C'est ce qu'éprouva un père de famille qui, entouré sur son lit de mort d'une belle couronne d'enfants, tout en larmes, leur dit : Ah! mes enfants, mes chers enfants, il faut donc nous séparer! nous ne nous reverrons donc jamais plus! Et en disant ces mots, il expira : *Siccine separat amara mors*[1]? — Si du moins la mort lui avait permis d'emporter avec lui une partie de ses biens dont l'acquisition lui a coûté tant de sueurs! — Que

(1) *Reg. 15, 32.*

Digitized by Google

dites-vous là? De tous ces trésors, elle ne lui laisse pas même un denier; de tous ces habits de ville, de campagne, de fête, elle lui laisse à peine un haillon par décence. Sortez de ces appartements splendides, décorés de riches tapis; sortez de ce lit somptueux; quittez ce cabinet, ces salons, ces galeries; quittez ces magasins pleins de marchandises, quittez cette maison bâtie selon vos goûts et à peine achevée; quittez cette charge obtenue après tant de démarches, quittez tout. Quelle peine affreuse pour un avare qui n'a songé qu'à acquérir et à accumuler! Un prélat français, réduit à l'extrémité, se fit apporter près de son lit tous ses objets de prix, ses vases d'or et d'argent, ses joyaux, ses trésors; puis les regardant avec des yeux en pleurs, et les maniant d'une main tremblante. O mes richesses, s'écria-t-il, ô mes joyaux, dans quelles mains passerez-vous? Malheureux que je suis! je me suis donné tant de peine pour vous amasser, et maintenant à qui allez-vous appartenir? Et en disant ces mots, il mourut. Je comprends à présent cette parole du saint homme Job : *Dives cum dormierit... aperiet oculos suos, et nihil inveniet :* « Lorsque le riche aura dormi, il ouvrira les yeux et ne trouvera plus rien. » Ah! il faut bien appuyer sur ce *rien;* l'entendez-vous tous? *il ne trouvera plus rien, rien, rien.* Si bien que ce riche avare, une fois mort, n'emportera rien, rien avec lui, absolument rien de tout ce qu'il a amassé, pas même un centime, pas une miette de pain, pas un brin de paille, rien. Oh! dans quel affreux dénûment nous jette la mort en si peu de temps!

V. Eh bien! mes chers frères, ne sentez-vous pas encore votre cœur se détacher des misères de ce bas monde? Ah! prenez garde qu'il ne vous arrive comme à la sangsue. Lorsque le chirurgien l'applique à une veine, elle s'y attache avec une extrême avidité, elle suce le sang, elle se gonfle, elle se sature, comme si

Digitized by Google

cette jouissance devait durer toujours. Mais voilà que le chirurgien revient, la détache, la presse, la coupe par moitié, et lui fait rendre tout le sang dont elle s'était gorgée, et avec ce sang lui ôte la vie. Ah! je crains bien que la même chose n'arrive à quelques-uns qui, comme des sangsues avides, sucent le sang des pauvres, en les fatiguant par d'injustes procès, en retenant ou en diminuant leur salaire, en les pressurant par des contrats usuraires, par des fraudes, par des injustices. Je m'adresse à ce trafiquant, qui croit pouvoir s'engraisser toujours du bien d'autrui, qui vend comme bonne de la marchandise mauvaise, qui présente pour sains des troupeaux, des animaux malades, qui promet de l'argent à ses ouvriers et veut ensuite les payer avec de la marchandise, de la pire espèce peut-être, et évaluée au prix le plus élevé. Mais qu'arrive-t-il? Au beau milieu de ses injustices, la mort survient et lui fait vomir tout ce qu'il avait amassé en ce monde, sans lui laisser autre chose qu'un vil linceul pour envelopper son cadavre : *Divitias quas devoraverit evomet*[1]. Et d'où viennent de si graves désordres? De ce qu'on n'a pas toujours présente à l'esprit cette grande maxime qu'il faut mourir. Mais raisonnons un instant, s'il vous plaît : si vous aviez la certitude que dans un mois ou deux toutes ces maisons dussent tomber en ruines, toutes les villes s'abîmer, toutes les montagnes crouler, en un mot que le monde entier dût être réduit en cendres, quel cas feriez-vous de votre argent, de vos biens, de vos divertissements, de vos liaisons? Croyez-vous que vous offenseriez Dieu aussi aisément pour complaire à un ami, pour vous procurer une jouissance, pour satisfaire un caprice, pour gagner la faveur du monde? Si vous étiez persuadés que le monde dût incessamment

(1) *Job. 20. 15.*

Digitized by Google

rentrer dans le néant, certes, non. Or, je vous le demande, n'est-ce pas la même chose pour vous, ou que le monde finisse ou que vous restiez, ou que le monde reste et que vous finissiez d'exister? Il me semble que c'est tout un; car une fois que vous serez morts, le monde aura fini pour vous, vous ne le reverrez plus qu'au jour du jugement, alors qu'il sera réduit en cendres. Pourquoi donc ne pas le mépriser dès maintenant comme un tas de cendres? Pourquoi tant de peines, tant de sueurs, tant d'ennuis afin d'acquérir de la fortune, de l'aisance, et de multiplier ses biens dans le monde?... Insensés! qui vous a donc fascinés de la sorte? *Quis vos fascinavit*[1]? Ne voyez-vous pas que vous vous repaissez de fumée, et que ce monde n'est qu'un masque? Oui, c'est un masque, et moi qui en suis sorti, et qui n'y tiens plus que par la pointe du pied, j'y vois un peu plus clair que vous, et je puis vous désabuser en toute liberté. Ce monde est un masque, mes très-chers frères, c'est un véritable masque, et chaque chose y est pleine d'illusions. Aussi attendez un peu, et vous verrez ce masque, vous verrez ces illusions se dissiper devant la mort.

SECOND POINT.

VI. Pour vous faire une idée des illusions du monde, figurez-vous-le comme une chambre pleine de fumée, où l'on ne distingue bien ni ce qui est au dedans, ni ce qui est au dehors. On ne connaît jamais bien les choses présentes, et moins encore les futures; c'est pourquoi on prend tout à rebours : le mal s'appelle bien, et le bien mal : *Dicitis malum bonum, et bonum malum*[2]. Nous appelons biens les choses terrestres, parce qu'elles

(1) *Galat. 3, 1.* (2) *Isa. 1, 20.*

Digitized by Google

touchent nos sens ; ainsi on dit d'un homme riche qu'il a de grands biens ; au contraire, la pauvreté, les maladies, les tribulations qui nous ouvrent les portes du paradis, s'appellent des maux : un tel, disons-nous, est plongé dans un abîme de maux. Aveugles, savez-vous pourquoi vous parlez ainsi? Parce que vous êtes trompés, parce que vous vivez dans les ténèbres : mais, n'en doutez pas, la mort illuminera ces ténèbres, elle dissipera ces illusions et vous fera voir clairement que ce qui n'est pas éternel n'est rien, elle gravera dans votre cœur cette grande maxime : *Quod æternum, non est, nihil est ;* tout ce qui n'est pas éternité n'est que vanité. Et pour vous rendre cette vérité palpable, suivons tous ensemble jusqu'à la tombe le cadavre de ce grand qui vient de mourir. D'abord, jetez encore un regard en arrière pour le contempler. Quoiqu'il n'y ait pas encore vingt-quatre heures qu'il est mort, il sent déjà tellement mauvais, que non-seulement on ne peut le regarder sans horreur, mais qu'on ne peut plus même demeurer dans sa chambre ; il faut ouvrir les fenêtres, brûler de l'encens ou d'autres parfums, pour que l'air ne soit pas infecté par cette puanteur insupportable. Sa femme, ses enfants, ses parents, ses amis, ses proches sont les plus empressés à voir emporter au plus tôt ce corps fétide. On l'enferme donc dans une caisse de bois, on fait appel aux confréries, on paie des mercenaires pour le porter, et le voilà enfin traîné sur une bière vers sa dernière demeure. Sur son passage à travers les rues, chacun parle de lui et les réflexions les plus étranges font écho au chant lamentable du clergé. Ses ennemis ne manquent pas de manifester la joie qu'ils ressentent intérieurement. — Que Dieu lui pardonne, dit l'un, il en a fait gémir plus d'un, il le paie maintenant. — Voilà l'homme qui voulait l'emporter sur tout le monde, supplanter tout le monde, voir tout le monde à ses

Digitized by Google

pieds, reprend un autre ; il lui a bien fallu enfin baisser ce front superbe. — Ses amis font un signe de croix, lui tournent le dos et n'en parlent plus. Ses parents méditent déjà le procès qu'ils vont intenter à ses enfants, et élèvent mille prétentions sur leurs biens. Et ce malheureux qui a tant sué pour les amasser, est couvert d'un drap noir et exposé, sans voir ni être vu, dans cette église, où naguère il promenait effrontément ses regards de côté et d'autre ; il est enterré sous cette pierre sépulcrale qu'il foulait aux pieds, sans songer qu'il devait mourir un jour, et dont l'inscription atteste la ferme croyance à la mort et à la vanité de tout ce qui n'est pas éternité : *Quod œternum non est, nihil est.*

VII. Mais laissez, de grâce, cette tombe ouverte, car c'est ici que nous allons voir le point le plus important du drame et le plus frappant de tous les désenchantements. Approchez tous, regardez au fond de cette fosse ce tas de cadavres amoncelés les uns sur les autres. Voyez-vous là cette beauté évanouie, cette puissance anéantie, cette grandeur enfouie, cette gloire ensevelie, ces cadavres décomposés ? Discernez, si vous le pouvez, vous dit saint Basile, l'esclave du roi, le fort du faible : *Discerne, si potes, vinctum a rege, fortem a debili.* Remuez avec le bâton de Diogène, pour ne pas vous salir les mains, ce tas de pourriture. Voyez-vous là ce crâne ? il a été ceint jadis d'un magnifique diadème ; cet autre, au contraire, est celui d'un pauvre Lazare, qui s'en allait, couvert de haillons, mendier à la porte des riches. Voici la tête d'un jeune homme plein d'esprit, et là ce sont les os d'un vieillard décrépit qui ressemblait à un cadavre avant d'être mort. — Oh ! quelle infection ! de qui donc est ce squelette rempli de vers ? — D'une dame renommée pour sa beauté et courtisée autrefois avec assez peu de retenue. Que vous en semble ? — Reconnaissez-vous ici les ossements de tel ami,

Digitized by Google

et d'une tel, et de telle autre? — Hélas! c'est partout la même pourriture? — Laissons donc tout le reste, et mettons-nous à contempler ce cadavre fraîchement enterré. Voyez comme en si peu de temps ses chairs ont changé d'aspect : elles deviennent d'abord livides, puis tout à fait noires ; en plusieurs endroits, elles s'ouvrent et il en sort un pus fétide qui coule à terre et dans lequel nagent les ossements arides de ces squelettes qui sont à ses côtés. Remarquez quelle quantité de petits vers et autres animaux hideux s'engendre dans ses entrailles ; nés parmi les immondices, ils se nourrissent de cette même chair qui les a produits. Les uns rampent sur son visage et lui rongent les yeux, les autres sortent de ses narines, d'autres vont et viennent dans sa bouche, et pénètrent dans l'intérieur de la poitrine. Que le saint homme Job vienne ici nous faire une salutaire leçon, en nous répétant ces paroles si vraies : *Putredini dixi : pater meus es; mater mea et soror mea, vermibus*[1] ; « J'ai dit à la pourriture, vous êtes mon père, et aux vers : vous êtes ma mère et ma sœur. » Cependant on voit bientôt les cheveux tomber de la tête, les lèvres, les narines, les joues se détacher pièce par pièce, la gorge s'ouvrir, les côtes se dénuder les premières ; ce n'est plus qu'un tas de pourriture, cloaque infect qui inspire l'horreur et l'effroi. Bientôt tout est devenu la proie des vers, et de ce corps naguère si florissant, dont les soins ont occupé tant de médecins, tant de serviteurs, tant de cuisiniers, pour lequel on a consumé tant de parfums, déployé tant de pompe et de luxe, et qui n'était jamais satisfait, il n'est plus resté qu'un affreux squelette. Et ne venez pas me dire que je fais ici de la rhétorique. Quelle rhétorique, en effet, quelle amplification y a-t-il dans la description que je

(1) *Job. 17, 14.*

Digitized by Google

viens de faire? L'illusion est-elle encore possible? n'est-il pas évident que la mort met fin à tout? n'est-il pas vrai, souverainement vrai, que ce qui n'est pas éternel n'est que néant? *Quod æternum non est, nihil est.*

VIII. Oh! quelle école plus propre à dissiper les illusions qu'un tombeau! Venez donc tous ici pour vous désenchanter; venez les premiers, vous orgueilleux : vous avez coutume de regarder les pierres sépulcrales par le dehors, par ce côté où la mort se fait voir couverte d'un masque de vie, où le défunt apparaît plein de vigueur et de fierté, vêtu d'une armure chevaleresque, le casque en tête, la fortune enchaînée à ses pieds, la gloire agitant ses bannières tout autour, et la renommée en haut sonnant de la trompette; car on va jusqu'à faire servir les monuments même de la mort de souvenirs d'immortalité, et les pierres sépulcrales de piédestal à l'orgueil. Mais considérez ces pierres du côté qui est tourné vers les morts, regardez à l'intérieur de ce tombeau, et laissez-moi vous demander ensuite, par la bouche de l'Esprit-Saint : *Quid superbis terra et cinis*[1]? Pourquoi tant d'orgueil, fils de la poussière, avorton du péché, esclave du démon avant d'être l'enfant de ceux qui t'ont engendré? *Quid superbis?* Comment oses-tu mépriser si indignement la sainte loi de Dieu, en lui préférant une infâme politique, un point d'honneur, une loi diabolique du monde? *Quid superbis?* Sur quoi fondes-tu, pécheur, cette maudite liberté qui te fait vivre dans un état continuel de péché, sans crainte de Dieu, ni des hommes, sans respect pour personne; qui te fait tourner en ridicule jusqu'aux fonctions les plus saintes, jusqu'aux grâces préparées de Dieu pour amollir ton cœur? Ah! malheureux, qu'es-tu après tout? Regarde au dedans de cette tombe, ramasse une poignée de pous-

(1) *Eccli. 10, 9.*

Digitized by Google

sière, c'est ton être tout entier que tu serres dans la main : voilà ce que tu es, terre, poussière, ossements décharnés, et si, par malheur, tu vis dans le péché, tu es un tison d'enfer, un condamné de la justice divine, si ton arrêt n'est pas révoqué. Est-il au monde quelque chose de plus monstrueux qu'un pauvre superbe, qu'un peu de boue qui ose s'élever contre Dieu ? Baisse la tête, orgueilleux, humilie ta fierté, et, à la vue de ces squelettes hideux, rentre en toi-même et réfléchis, réfléchis... Que penses-tu ? Si tu considérais chaque jour attentivement qu'il faut mourir, toutes ces folies ne s'envoleraient-elles pas de ta tête? toutes ces passions ne s'évanouiraient-elles pas de ton cœur? toutes ces affections, tous ces attachements déréglés ne se briseraient-ils pas? toutes ces mauvaises habitudes ne s'extirperaient-elles pas? et la source féconde de ces péchés qui germent dans ton âme et l'infectent ne finirait-elle pas par se dessécher? « Croyez-moi, dit saint Bernard, ni la concupiscence, ni l'orgueil, ni la haine ne peut tenir contre la crainte de la mort » : *Crede mihi, crede, non habet concupiscentia, non habet superbia, non habet ira locum ubi mors timetur.*

IX. Ambitieux, venez à votre tour vous désabuser. Vous ne bornez pas vos prétentions, je le sais, à vouloir être grands pendant la vie, vous voulez l'être même après la mort, en éternisant votre mémoire parmi les hommes; vous vous flattez que vos amis, vos parents, le monde entier se souviendra de vous, si vous laissez un beau testament, beaucoup de richesses, et des propriétés magnifiques; si vous laissez à la postérité un témoignage éclatant de votre savoir, de votre habileté, de votre génie. Quelle illusion! Ne connaissez-vous donc pas encore la loi du monde ? Les vôtres se souviendront de vous tant qu'ils pourront espérer quelque chose de vous; mais cette espérance une fois passée, tout souve-

Digitized by Google

nir de vous s'évanouira. N'est-ce pas là ce qui arrive tous les jours pour les vieillards? Ce pauvre vieillard est devenu inutile, impropre à quoi que ce soit; que fait-on? Ce qu'on fait d'une écorce d'orange, qu'on jette sur le fumier : c'est ainsi qu'on le relègue dans un coin, on ne prend plus garde à lui, on l'oublie, on lui tourne le dos, et chacun s'attache à celui qui brille sur la scène. Or, si c'est là ce qui arrive même de notre vivant, que sera-ce après la mort? Croyez-moi, à peine aurez-vous fermé les yeux, que non-seulement les étrangers et ceux qui ne vous connaissent pas, continueront, sans s'inquiéter de votre mort, à s'amuser, à rire, à jouer, à s'entretenir de nouvelles, de guerre, d'affaires, et tâcheront de profiter de votre mort pour avancer leurs intérêts; mais les vôtres eux-mêmes tourneront bientôt ailleurs leurs pensées : votre mari songera à prendre une autre femme pour le bien de sa famille; votre femme lèvera les mains au ciel et rendra grâces à Dieu de se voir désormais libre; vos enfants ne pourront dissimuler leur contentement de se trouver maîtres, et en possession de vos biens et de vos richesses; vos parents se consoleront sans peine, pour peu que votre mort leur procure quelque avantage, ne fût-ce qu'une minime portion de votre héritage; en un mot, à peine serez-vous enterrés, qu'après quelques larmes de convenance versées par les vôtres, et quelques *requiem* récités par des gens qui ne vous connaissent pas, on ne parlera plus de vous : celui qui est mort est bien mort : *Periit memoria eorum cum sonitu*[1]; à peine le son des cloches aura-t-il cessé, que tout souvenir de vous s'évanouira. Alexandre-le-Grand, ce chef des ambitieux, avait bien senti cette grande vérité. Après avoir subjugué un monde, il tomba malade, et étendu sur son lit, « il connut, dit

(1) *Ps. 9, 7.*

Digitized by Google

le texte sacré, qu'il allait mourir » : *Post hæc dicidit in lectum, et cognovit quod moreretur*[1], et convaincu de cette nécessité, il renonça à l'empire. Oh ! que cette fin de toutes choses est peu méditée et peu connue des hommes ! C'est là ce que je voudrais graver dans vos cœurs, ô ambitieux, comme le fit à Rome saint Philippe de Néri, avec un jeune gentilhomme qu'il rencontra dans la rue. Où allez-vous, mon enfant ? lui demanda-t-il. — Je vais à l'école, répondit le jeune étudiant. — Qu'étudiez-vous ? — Les belles-lettres. — Et après ? — Après, j'étudierai la philosophie. — Et après ? — Peut-être étudierai-je la théologie. — Et après ? — Après, mon père a l'intention de me pousser dans la prélature. — Et après ? — Eh bien ! on espère que le chapeau de cardinal entrera dans la famille. — Et après ? — Et après, mon père, je pourrais bien devenir pape. — Et après ? — Ici le jeune homme se tut. — Dites, dites ; et après ? — Alors le saint, ayant tourné plusieurs fois la fronde afin de frapper plus sûrement, lui lança le coup en disant : Et après, vous mourrez. Vous mourrez, et à quoi vous servira alors votre prélature, votre chapeau de cardinal, votre tiare, sinon à vous faire mourir dans de plus grandes inquiétudes, et peut-être la conscience chargée de plus grands péchés ? Ces paroles furent un éclair pour ce jeune homme, qui renonça au monde, se fit religieux et vécut saintement. Un regard donc au fond du tombeau, ambitieux, puis faites-vous l'application de ce trait. Dites-moi, de grâce, après tant d'embarras, tant d'intrigues, tant de machinations, qu'arrive-t-il à la fin ? Voilà le point capital de la prudence chrétienne : à la fin il faudra mourir. Pourquoi donc ne pas prévoir ce qui doit arriver un jour, et ne pas vivre en conséquence ? Toute la sagesse, toute la pru-

(1) *I Machab. I, 6.*

Digitized by Google

dence consiste à tâcher de laisser un bon souvenir de soi par la sainteté de la vie, et de recueillir une belle moisson de bonnes œuvres, seul trésor qui nous suivra après la mort : *opera illorum sequuntur illos*[1]. Oh! quel salutaire désenchantement, et qu'il nous montre bien que tout ce qui n'est pas éternité est pure vanité : *Quod æternum non est, nihil est.*

X. Venez enfin, impudiques, venez vous désabuser à votre tour. Regardez au fond de cette tombe, et voyez à quoi se réduit cette chair que vous caressez tant : c'est saint Grégoire qui vous le dit : *Quid sit carnis substantia testantur sepulturæ.* Ce n'est plus, hélas! que vers, ordure, pourriture. C'est pourquoi un corps mort s'appelle en latin *cadaver*, cadavre, c'est-à-dire *caro data vermibus*, « chair donnée aux vers. » Qui vous a donc ôté le sens, ô voluptueux? Pour un plaisir sale et honteux, vous foulez aux pieds votre âme, votre paradis et Dieu même? Je sais que, malgré ce désenchantement si palpable, vous continuerez à suivre vos passions. Eh bien! soit, suivez-les, à la bonne heure, rassasiez cette infâme convoitise, satisfaites cet appétit rebelle. Mais je voudrais cependant que vous imitassiez ce jeune homme, qui avait perdu l'objet de ses affections. Il avait l'imagination tellement agitée, tellement obsédée jour et nuit par le souvenir des plaisirs criminels qu'il avait goûtés, que hors de lui-même, il résolut de se rendre la nuit dans l'église où cette personne était enterrée, et, s'armant de courage, ouvrit le tombeau, afin d'assouvir en quelque manière sa passion. Mais, hélas! il trouva la défunte tellement défigurée, rongée par les vers, et exhalant une odeur si infecte, qu'il en tomba à la renverse. Revenu à lui-même, il reconnut sa folie, et rendu sage par l'expérience, il coupa un mor-

(1) *Apoc. 14, 13.*

Digitized by Google

ceau de la robe qui était déjà collée contre le cadavre, le porta suspendu au cou aussi longtemps qu'il vécut, et toutes les fois qu'il était attaqué par quelque tentation impure, il prenait en main ce morceau d'étoffe déjà entamé par les vers ; c'en était assez pour lui rappeler ce corps en putréfaction et faire évanouir la tentation à l'instant même. Voilà, hommes sensuels, le moyen de tourner le poison même en remède. Voyez-vous cette tête décharnée ? savez-vous ce que c'est ? C'est la figure de celle que vous savez ; sous cette peau colorée que vous idolâtrez, il n'y a autre chose, après tout, qu'un crâne hideux, comme vous le voyez là. Réfléchissez maintenant, réfléchissez... Eh bien ! quelle est votre résolution ? Est-il possible qu'une leçon si frappante ne fasse pas tomber vos illusions ? Seriez-vous si insensés que de sacrifier pour un squelette infect votre âme, le ciel, Dieu et l'éternité ? Où est votre raison ? Jouer votre éternité contre une poignée de pourriture ? A Dieu ne plaise ! Profitez plutôt tous de l'exemple de saint François de Borgia, lequel, étant encore duc de Candie, fut chargé par la cour, comme étant le plus grand seigneur du royaume, de transporter de Tolède à Grenade le corps de la reine Isabelle, qui, à raison de ses rares qualités, pouvait être appelée la Rébecca de l'Espagne. A son arrivée, il fit ouvrir le cercueil pour constater juridiquement l'identité du corps. Mais, hélas ! quand il vit ce cadavre si méconnaissable, il n'eut pas la force de faire serment que c'était là le corps de la reine défunte, et fondant en larmes, il s'écriait avec un profond étonnement : est-ce donc là cette reine majestueuse, ce prodige de beauté ? cette femme devant qui tout un royaume s'inclinait avec respect ? Oh ! que le monde est insensé ! Il ne sera pas dit que je servirai plus longtemps un maître qui peut me manquer ainsi. Puis, disant adieu au monde, il se fit religieux et devint un saint.

Digitized by Google

Cet exemple ne suffit-il pas pour vous convertir tous à Dieu, et vous faire comprendre que ces beautés illusoires que vous adorez, ces jouissances brutales que vous convoitez, ne sont à la fin qu'un peu de pourriture? Vous voyez comme pour cette illustre princesse, morte à la fleur de ses jours et au comble de ses vœux, ont fini en un instant et les choses sensibles, et les illusions, et le temps. Est-ce que la même chose ne pourrait pas vous arriver? Et cependant que faites-vous? Ah! réveillez-vous ce matin, et soyez certains que si vous ne prenez pas aujourd'hui une généreuse résolution, vous ne la prendrez jamais. Le désenchantement n'est-il pas complet? N'avez-vous pas touché la vérité du doigt? Si vous n'avez pas le courage de regarder plus longtemps ce charnier infect, fermez cette tombe, et fermez-la promptement, de peur que l'odeur qui s'en exhale ne nous rende malades; mais entre-temps gravez-vous bien dans la tête cette importante maxime : *Quod æternum non est, nihil est;* à part l'éternité, tout n'est que vanité, parce qu'il faut mourir, et que la mort met fin à toutes les choses sensibles, à toutes les illusions, et qui plus est, au temps. Reposons-nous.

†

TROISIÈME POINT.

XI. La mort est la fin du temps, ou pour mieux dire, la mort dévore pièce par pièce tout le temps de notre vie; elle dévore les années, les mois, les jours, les heures, les instants, jusqu'à ce qu'arrive cet instant suprême, après lequel « il n'y aura plus de temps : » *Tempus non erit amplius*[1]; le temps de faire le bien

(1) *Apoc. 10, 6.*

Digitized by Google

sera passé. Vérité terrible! Je n'ai pas le temps d'insister sur ce point; permettez cependant que je vous en insinue quelque chose en peu de mots. Pour combien finit le temps en ce moment que je vous prêche et que vous m'écoutez? Combien à l'heure qu'il est sont sur le point de mourir? Combien tombent actuellement en enfer, blasphémant, maudissant la folie qu'ils ont eue de ne pas profiter du temps qui leur avait été accordé pour faire pénitence de leurs péchés? Combien meurent subitement, d'une mort prématurée, violente et tragique? Les cas de mort subite sont-ils si rares, croyez-vous? Il n'y a guère de temps, on m'écrivait de Rome que dans cette seule ville huit cents personnes sont mortes subitement cette année. Combien de cas semblables sont arrivés en d'autres provinces et en d'autres villes? Et quelle serait bien la cause de tant d'accidents funestes? Ecoutez. Saint Jean vit la mort, et la vit à cheval. — La mort à cheval! Oh! nous ne sommes pas bien! le temps a des ailes avec lesquelles il fuit avec vélocité, et la mort a un coursier pour nous poursuivre au galop, de sorte qu'elle ne peut manquer de nous atteindre bientôt. — N'ayez pas peur; la mort est à cheval, il est vrai, mais le cheval qu'elle monte est si pâle, si maigre, qu'il peut à peine se mouvoir : *Equus pallidus, et qui sedebat super eum nomen illi mors*[1]. — Comment se fait-il donc que la mort atteigne si rapidement un grand nombre d'hommes, qu'elle les surprenne à la fleur des ans, dans la vigueur de l'âge, et quelquefois même à l'improviste? — Le voici : quand le cheval va son pas naturel, il marche lentement, et la mort vient tard; mais si le cheval est stimulé, si on lui donne de l'éperon, quelque épuisé qu'il soit, il faut bien qu'il coure. Si vous voulez qu'il ne coure pas, il ne faut

(1) *Apoc. 6, 8.*

Digitized by Google

pas donner à la mort un éperon dont elle puisse le percer pour accélérer son pas. Or, quel est l'éperon de la mort? C'est le péché : *Stimulus autem peccati mors*[1]. L'Ecriture peut-elle vous faire entendre plus clairement quelle est la cause de tant de morts subites qui arrivent de nos jours? *Stimulus autem peccati mors;* « l'aiguillon de la mort c'est le péché, » c'est-à-dire, selon l'explication de saint Thomas, qu'il stimule et accélère la mort : *Id est, stimulans ad mortem.* Eh! soyez-en sûrs, ces morts subites frappent d'ordinaire ceux qui vivent dans l'habitude du péché. L'Esprit-Saint vous le dit : *Ducunt in bonis dies suos :* Ils passent le temps gaîment au milieu des concerts, des bals, des plaisirs, des réunions, et des divertissements, jusqu'à ce que leurs péchés pèsent sur eux d'un tel poids, qu'ils tombent tout à coup en enfer : *Et in puncto ad inferna descendunt*[2]; *in puncto,* c'est-à-dire subitement, à l'improviste. Tant il est vrai que « les années des impies sont abrégées : » *Anni impiorum breviabuntur*[3]; comme il arriva à l'empereur Anastase. Un fantôme horrible lui apparut pendant la nuit, tenant une plume de la main droite, et un livre de la gauche, et d'une voix sévère qui le secoua de son sommeil, il lui dit : A cause de la perversité de ta croyance, je retranche de ta vie quatorze années : *En ob perversitatem fidei tuæ, quatuordecim tibi vitæ annos deleo.* Et en effet, peu de jours après, il fut frappé d'une flèche qui le tua. Remarquez aussi qu'on ôta à ce prince quatorze années qu'il aurait vécu de plus, s'il n'avait pas été si impie. « Les hommes sanguinaires et méchants, dit le saint roi David, n'arriveront pas à la moitié de leurs jours, » c'est-à-dire des jours qui leur étaient comptés : *Viri sanguinum et dolosi non dimidiabunt dies suos*[4]. Fai-

(1) *I Cor. 15, 66.* (2) *Job. 21, 13.*
(3) *Prov. 10, 27.* (4) *Ps. 54, 24.*

Digitized by Google

sons ici une halte, pécheur, mon cher frère. Qui sait combien d'années ont été déjà, par ordre de Dieu, effacées du livre de vie à cause de vos énormes péchés? Pendant que vous temporisez et que vous dites : Je le ferai, je le dirai, je me confesserai, la mort branle sa faux en l'air, elle vous frappe à l'improviste, et vous voilà damné. Finissez-en une bonne fois, mon frère, finissez-en; dès ce matin, allez trouver un confesseur, entamez cette confession générale, mettez bien vos affaires en ordre, parce qu'il vous reste peu de temps. Ah! peut-être que Dieu me fait tenir ce langage pour quelqu'un d'entre vous. Il vous reste peu de temps à vous, mon frère, peu de temps à vous aussi : Hâtez-vous donc, finissez-en, car voilà la fin de toutes choses qui arrive : *Finis venit, venit finis, nunc finis super te.* Il faut finir par mourir, mon pauvre pécheur, retenez donc bien cette grande vérité que ce qui n'est pas éternité, n'est que vanité : *Quod æternum non est, nihil est.*

XII. Si mes paroles n'ont pas la force d'émouvoir les cœurs, faites-le vous-même, ô Esprit-Saint, par la seule force de la vérité. Mes bien-aimés, me voici à genoux à vos pieds, répondez-moi, je vous en supplie, est-il vrai que la mort nous prive de tous les biens? Est-il vrai qu'elle réduit tous les honneurs en fumée? Est-il vrai qu'elle fait évanouir tous les plaisirs? Est-ce bien là une vérité? Je m'adresse à vous, orgueilleux, à vous, ambitieux, à vous, impudiques, à vous, vindicatifs, usuriers, blasphémateurs, joueurs, oppresseurs des pauvres; c'est à vous que je m'adresse : est-il vrai que la mort mét fin à toutes vos frénésies? Est-il vrai que cette mort est proche et suspendue sur votre tête? Est-il vrai qu'elle peut vous frapper à l'improviste? Est-ce la vérité que tout cela? Or, si c'est là une vérité que vous touchez du doigt, que vous voyez de vos propres yeux, qu'attendez-vous pour faire une bonne confession? qu'at-

Digitized by Google

tendez-vous pour vous donner entièrement à Dieu? Mais, qu'attends-je moi-même pour exécuter un autre dessein? Oui, je veux, ce crucifix à la main, parcourir les rues et les places publiques, entrer dans les maisons, et crier partout : pénitence, mes frères, pénitence! Mortifier sa chair par une rude pénitence, voilà le moyen de triompher de la mort. Pénitence donc, pénitence! Il faut mourir à la fin, pécheurs, il faut mourir. Si la mort vous épouvante, embrassez Jésus-Christ, le vrai triomphateur de la mort. Et qu'a-t-il fait pour détruire la mort? Il a détruit le péché qui en est la cause : *Per peccatum mors*[1]. C'est donc le péché qu'il faut détruire, si vous voulez ne pas craindre la mort. Et qu'a fait Jésus-Christ pour détruire le péché? Oh! que me demandez-vous? vos yeux ne vous le disent-ils pas? Ne le voyez-vous pas attaché à la croix, tout couvert de sang et de plaies? Pouvait-il faire davantage pour détruire nos péchés? Pouvait-il se condamner à une plus rude pénitence que celle qu'il a faite pour nous? Regardez-le : que vous disent ces plaies? Que vous disent ces blessures endurées par amour? Pénitence, vous crient-elles, pénitence! Commencez donc tous, mes bien-aimés, une fervente pénitence; tout au moins offrez à Jésus un cœur contrit; ne lui refusez pas une pénitence intérieure, la pénitence d'un cœur pénétré de componction. C'est là, pécheur, ce que Jésus vous demande ce matin; il veut votre cœur, mais il le veut contrit, repentant, et résolu de changer de vie. Allons, excitez tous dans vos cœurs une douleur sincère; dites, les larmes aux yeux : O bon Jésus, mon aimable Sauveur, nous vous demandons pardon de ces énormes péchés qui vous ont donné la mort et ont abrégé notre vie. Pardon, mon Jésus, pardon. Nous

(1) *Rom. 5, 12.*

Digitized by Google

mériterions, il est vrai, de tomber morts sous vos yeux, de mourir subitement, sans secours, sans pitié, sans pardon ; mais vous êtes si bon que nous avons confiance néanmoins; nous espérons que vous nous ouvrirez aujourd'hui les entrailles de votre miséricorde pour nous pardonner. Pardon, mon Dieu, pardon! — Répétez-le tous, en vous frappant la poitrine : pardon, ô mon doux Jésus, pardon! Mais ce n'est pas assez; nous vous demandons aussi le temps de faire pénitence de nos péchés ; oui, du temps, mon Dieu, du temps! — Mais, hélas! tandis que vous demandez du temps, le temps vole et la mort accourt, ne perdons donc pas de temps. Me voici de nouveau prosterné à vos pieds, mon pauvre pécheur, vous vivez dans l'illusion, vous pensez à la mort des autres et pas à la vôtre. Détrompez-vous aujourd'hui; vous devez mourir, vous, vous, vous aussi... C'est pour vous qu'on vient de prêcher sur la mort. Ces mains que vous palpez doivent incessamment pourrir dans la terre ; ces yeux avec lesquels vous me regardez, moi, ou tels et telles, ces yeux seront bientôt la proie des vers ; bien plus, il est très-probable que, si vous ne vous convertissez ce carême, vos iniquités étant arrivées à leur comble, l'année prochaine à pareille époque vous serez déjà mort et en pourriture; de telle sorte que l'année prochaine je pourrais déjà prendre votre tête desséchée et ne présentant plus qu'un hideux assemblage d'ossements arides, pour la montrer à tout cet auditoire, afin de le désabuser. A quoi vous décidez-vous donc, pécheur, mon bien-aimé frère? Comprenez-vous qu'on finit par mourir, et que tout ce qui n'est pas éternité n'est que vanité : *Quod æternum non est, nihil est?* Sortez donc de l'église ce matin, pensifs et la tête basse, et n'accostez pas tel compagnon, qui vous entretiendrait aussitôt de choses mondaines, d'intérêts, de cancans, de nouvelles. Non, non ; emportez avec vous cette pensée

Digitized by Google

de la mort, et réfléchissez sérieusement que, l'année prochaine, à pareille heure, vous serez peut-être mort. Et pour rendre local le souvenir de cette vérité, appliquez-vous la pénitence qu'un sage directeur imposa un jour à une dame de qualité et d'ailleurs fort docile : « Madame, lui dit-il, voici quelle sera votre pénitence : chaque matin, en vous lavant la figure et les mains, vous vous direz : ces mains et ces joues seront dans peu rongées par les vers dans un tombeau. » Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer le dégoût de ce qui flatte les sens, et en faire une anachorète au milieu des pompes du siècle. Faites-en autant tous les matins, et je vous assure que la mort ne vous surprendra pas à l'improviste ; bien plus, avec cette persuasion qu'il faut mourir, et que la mort met fin à toutes les choses sensibles, à toutes les illusions, et au temps même, vous vivrez de telle sorte que la mort sera pour vous le principe d'une vie éternelle, que je vous souhaite.

Digitized by Google

XXVII

POUR LE VENDREDI APRÈS LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

DU PÉCHEUR D'HABITUDE.

Domine, veni, et vide. Et lacrymatus est Jesus.
Seigneur, venez et voyez. Et Jésus pleura.
JOAN. 11, 34-35.

I. Que nous répandions des larmes à la mort de nos amis et de nos proches, et que nous les accompagnions au cimetière de nos regrets et de nos pleurs, je ne m'en étonne pas ; notre cœur est si faible, qu'il est également disposé, et à rire par légèreté de caractère, et à pleurer par sensibilité. Mais si nous voyons pleurer celui qu'on ne voit jamais rire, il faut bien convenir que la source de ces larmes remonte plus haut : « Le Sauveur verse des larmes, dit saint Augustin, pour apprendre à l'homme à faire meilleur usage des siennes : « *Quare Christus flevit, nisi quia flere hominem docuit?* Chacun de ses soupirs nous découvre un grand mystère. Vous vous trompez donc, ô Juifs, en pensant que Jésus pleure par amour pour le défunt : *Dixerunt ergo Judæi : ecce quomodo amabat eum*[1]. Il n'en est rien ; ces larmes du divin Rédempteur ne sont pas pour votre frère, ô Marthe, ô Madeleine, elles ne sont pas pour vous, ô Lazare. Mais pour qui sont-elles? Ah! ce sont des larmes mystérieuses, les larmes d'un Dieu versées pour la

(1) *I Joan. 11, 36.*

Digitized by Google

conversion d'un pécheur d'habitude. O larmes précieuses, gage de la grâce, rescrit de pardon, symbole de miséricorde! je voudrais aujourd'hui bien comprendre votre langage, pour l'exprimer avec efficacité, et faire entendre à tous ceux qui se sont familiarisés avec le vice, qui vivent continuellement plongés dans le péché, qui veillent et qui dorment dans le péché, qui croupissent dans le péché les nuits et les jours, et peut-être, ce qu'à Dieu ne plaise! des années entières; je voudrais, dis-je, leur faire entendre combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de briser les chaînes d'une mauvaise habitude invétérée : ce qui fit pousser à saint Augustin cette exclamation : *Quam difficile surgit, quem moles malæ consuetudinis premit!* « Qu'il est difficile de se relever, quand on est accablé sous le poids d'une mauvaise habitude! » Pécheurs d'habitude, vous qui, non-seulement morts à la grâce, mais ensevelis dans le péché comme dans un suaire, gisez dans le tombeau du vice, écoutez-moi bien ce matin : je vais, non sans effroi, vous montrer qu'un pécheur esclave d'habitudes vicieuses se convertit très-difficilement, — parce que, aveuglé dans son esprit, il ne verra jamais, sans un grand miracle, le danger qu'il court, premier point; — parce que, immobile dans son sépulcre, c'est-à-dire endurci dans sa volonté, il n'aura pas la force, sans un insigne miracle, de fuir le danger, second point; — enfin, parce que Dieu ne voudra pas faire de miracles pour le convertir, troisième point. — En un mot, le pécheur d'habitude se convertit difficilement, parce qu'il se trouve dans un état de damnation presque infaillible, vu qu'il y a peu de différence entre vivre dans l'habitude du péché et vouloir opiniâtrément l'enfer. Oh! c'est bien ici, mon Jésus, qu'il faut vos larmes : *Domine, veni, et vide. Et lacrymatus est Jesus.* Commençons.

Digitized by Google

PREMIER POINT.

II. Entre toutes les créatures visibles, la plus noble c'est l'homme; la portion la plus noble de l'homme, c'est l'âme, et ce qu'il y a de plus noble dans l'âme, c'est l'intelligence. Elle est donc bien à plaindre l'âme qui vient à perdre l'intelligence! Comment pourrait-elle apercevoir l'abîme où l'ont jetée ses iniquités, si elle en a tout à fait effacé la connaissance? Comment pourrait-elle se convertir sans un insigne miracle, si elle ne voit plus le danger où elle est? Croyez-vous peut-être que l'on n'arrive pas à perdre l'intelligence de ses égarements, quelque graves qu'ils soient? Qui ne sait à quel point le cœur humain est tyrannisé par ses passions maudites, surtout lorsqu'elles sont fortifiées par l'habitude? Elles épaississent tellement l'esprit, elles l'obscurcissent et l'aveuglent si bien, qu'il ne peut, pour ainsi dire, plus élever un regard vers le ciel. Il ne pense plus aux maximes éternelles, il ne se souvient plus de l'autre vie, croupissant dans sa fange, où il n'aperçoit rien que la terre, et l'on voit se vérifier en lui les menaces fulminées par le prophète Isaïe contre le peuple hébreu, dont Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit : *Incrassatum est cor populi hujus,... nequando intelligant, et convertantur*[1] : « Le cœur de ce peuple s'est appesanti, de peur qu'ils ne comprennent et ne se convertissent; » figure vivante d'un pécheur d'habitude, dont l'entendement s'obscurcit et va même jusqu'à se perdre totalement, au point de rendre sa conversion, je ne dirai pas seulement difficile, mais presque impossible. — Ne venez pas me dire : comment peut-il se faire qu'un pécheur perde l'entendement? cette faculté n'est-elle pas une partie essentielle de l'âme! ou plutôt qu'est-ce que

(1) *Matth. 13, 15.*

Digitized by Google

l'entendement sinon l'âme elle-même en tant qu'elle entend? Comment donc le pécheur d'habitude pourrait-il perdre l'entendement sans perdre l'âme en même temps? — On peut distinguer dans l'homme deux entendements, s'il est permis de parler ainsi : l'un qui nous est inné, l'autre qui est le fruit de notre travail; l'un, l'ouvrage de Dieu, qui le donne à qui il lui plaît, l'autre, notre œuvre propre, que chacun se forme à son gré. C'est de celui-ci que parlait le prophète-royal, quand il disait : *Intellectus bonus omnibus facientibus eum*[1] : « Ceux-là ont une intelligence vraiment droite qui se la font telle, en observant la loi de Dieu. » Il est certain qu'une mauvaise habitude ne prive pas l'homme du premier entendement, qui n'est, après tout, qu'une simple puissance d'entendre, de concevoir : mais elle lui ôte le second, et par là le laisse aveugle, de telle sorte qu'il ne comprend plus ses véritables intérêts. Qui croirait que le riche de l'Evangile pût adresser à son âme ce discours insensé par lequel il l'encourage à boire, à manger et à faire bonne chère : *Anima mea... comede, bibe, epulare*[2]. Il me semble que c'est plutôt à son corps qu'il devait parler ainsi. C'est le corps, en effet, ô impie, qui se nourrit de la sorte et non pas l'âme; c'est le corps qui mange, et qui s'enivre, l'âme aspire à un aliment plus digne et plus noble. Mais abstenons-nous d'en vouloir à ce malheureux, car il a l'esprit aveuglé; il parle ainsi ou parce qu'il s'imagine n'avoir plus d'âme, ou parce qu'il croit avoir une âme toute de chair. Aveuglement épouvantable, qui faisait gémir le saint roi David : *Ad nihilum redactus sum et nescivi*[3]; aveuglement qui arrachait pareillement des larmes à saint Augustin : *Miser eram, nec cognoscebam;* aveuglement enfin qui devrait terrifier tous les pécheurs

(1) *Ps. 110, 10.* (2) *Luc. 12, 19.* (3) *Ps. 72, 22.*

Digitized by Google

d'habitude, et troubler la sécurité avec laquelle ils s'endorment dans leurs désordres : *Nescierunt neque intellexerunt*[1] : « Ils n'ont ni connu, ni compris ; » mais pourquoi, ô saint prophète? Parce qu'ils « marchent au milieu des ténèbres : » *In tenebris ambulant*[2], et qu'il est impossible de vivre dans l'habitude du crime sans perdre la raison, comme il est impossible de marcher dans l'obscurité sans perdre le bon chemin. Donnez-moi un aveugle de cette espèce, qui ne voie plus le péril qu'il court et n'apprécie plus son mal, et dites-moi s'il ne faut pas un grand miracle pour qu'il se convertisse.

III. Mais pour voir le cas en pratique, interpellons un de ces pécheurs d'habitude : Réponds-moi, misérable, infortuné que tu es! Tu as amoncelé les ténèbres, n'est-il pas vrai, et la nuit s'est faite? *Posuisti tenebras, et facta est nox*[3]. Mais comment as-tu été réduit à un état si déplorable? Comment peux-tu vivre si enfoncé dans le vice, que tu n'aies plus aucune crainte de Dieu ni des hommes, que tous tes regards, toutes tes paroles, toutes tes pensées soient des péchés? *In peccatis natus es totus*[4]. — Interrogez quelqu'un de ceux qui ont connu ce pécheur dans son enfance, ils vous diront que c'était un jeune homme pieux, assidu à s'approcher des sacrements, tout adonné aux exercices de piété, d'une conscience délicate ; mais que surpris sans doute à l'improviste par une violente tentation, par une occasion dangereuse, que sais-je? il succomba. Pensez avec quelle frayeur il commit ce premier péché, quelle peur il eut que l'air même n'en eût connaissance ; il en serait mort de honte, si le fait fût arrivé aux oreilles des siens : aussi a-t-il acheté à tout prix le silence de ses complices, et à plus forte raison l'a-t-il gardé lui-même, même à l'égard de son confesseur, en lui cachant, pendant des

(1) *Ps. 81, 5.* (2) *Ibid.* (3) *Ibid. 103, 20.* (4) *Joan. 9, 34.*

Digitized by Google

années, ses premières chutes. Dans les commencements, il était tourmenté sans cesse par les remords de sa conscience, il tremblait comme une feuille au moindre souffle, il frémissait à chaque coup de tonnerre, et, comme un cerf blessé, il portait partout avec lui ses craintes et ses épouvantes. Mais maintenant il n'en est plus ainsi ; il faut le voir dormir, manger, et se rire de ses frayeurs d'autrefois, en disant : Eh! que m'est-il arrivé de fâcheux? la foudre ne m'a nullement frappé, et la terre ne s'est pas entr'ouverte sous mes pieds : *Peccavi,... quid mihi accidit triste*[1] ? Il s'enfonce dans le péché, il s'y vautre, il s'y perd ; il pèche, et il s'en fait gloire ; il pèche, et il en tire vanité ; il pèche, et il s'en réjouit ; l'appétit est devenu faim, la faim s'est changée en fureur, la fureur en caprice, le caprice en nécessité, la nécessité en habitude, l'habitude en nature, la nature est devenue péché, et le poison même nourriture ; il s'est infiltré dans les veines, et jusque dans la moelle des os ; le péché qui est la mort de l'âme est devenu, en quelque sorte, la substance même de l'âme, et l'on va jusqu'à se glorifier de son infamie, jusqu'à regretter de n'avoir pas débuté plus tôt dans la carrière du vice, jusqu'à rougir de sa faiblesse, parce qu'on n'ose pas commettre avec plus d'effronterie encore le mal dont on se vante tant : *Qui lætantur cum malefecerint, et exultant in rebus pessimis*[2]. Mais dites-moi, je vous en prie, mon pauvre frère, d'où est venu un changement si étrange? Vos péchés ne sont-ils plus ce qu'ils étaient jadis? Ils l'emportent, au contraire, et par le nombre et par la gravité ! N'êtes-vous plus le même homme? Vous n'avez fait, au contraire, qu'affaiblir votre constitution avec les années. Pourquoi donc, dans le principe, tant de frayeur du péché, et aujourd'hui tant

(1) *Eccli. 5, 44.* (2) *Prov. 2, 14.*

Digitized by Google

de paix, tant de sécurité? La raison, la voici; c'est parce que vous avez accumulé les ténèbres, et plongé votre esprit dans une nuit profonde, c'est parce que vous vous êtes familiarisé avec le vice par une habitude invétérée, et que vous avez perdu la connaissance de Dieu, de l'éternité, de la malice du péché, que vous avez perdu l'intelligence enfin. Aussi longtemps que votre malice était, pour ainsi dire, à l'état d'enfance, la lumière de la raison et la lumière de la foi vous avertissaient que ce contrat était usuraire, que cette liberté était dissolution, que l'attachement à telle créature était péché, que cette passion était déréglée, que cet amour était très-dangereux; mais une fois que de simple pécheur vous fûtes devenu un pécheur d'habitude, les licences vous ont paru politesses, les impudicités les plus révoltantes pure fragilité, les vols une industrie, les liaisons frivoles une mode, le blasphème un usage; encore une fois, quelle est la cause d'un changement si déplorable? La cause, je vous le répète, et saint Thomas de Villeneuve la confirme, c'est que votre raison est dépravée par la longue habitude du péché, et qu'ayant perdu la lumière de l'entendement, vous êtes comme changé de nature : *Ratio longa peccandi consuetudine depravatur, et lumine amisso judicii in aliam degenerasti naturam.* N'ai-je pas raison de désespérer de votre conversion sans un grand miracle? Votre maladie, hélas! a pris un caractère si malin, que Dieu lui-même, par la bouche du prophète Osée, désespère de pouvoir vous en guérir : *Et ipse non poterit sanare eos, nec solvere poterit a vobis vinculum*[1].

IV. Quelle misère! quelle déplorable extrémité! Le pécheur d'habitude arrive à ce point qu'il perd toute espérance, comme si son mal était sans remède. En

(1) *Os. 5, 13*

Digitized by Google

voulez-vous un exemple, venez avec moi au fond de ce bois. Voyez cette infortunée créature, qui n'ayant plus rien de l'homme, apparaît recouverte de poils épais, marche à quatre pieds, fait retentir la forêt de ses mugissements, et fuit effrayée la compagnie des hommes. C'est là, si vous ne le savez pas, le roi Nabuchodonosor. — Nabuchodonosor! ce monarque superbe et indomptable? — Lui-même; ses péchés en avaient fait une bête féroce sur le trône, le châtiment l'a rendu une bête féroce au fond des bois. Il se promenait avec orgueil dans son palais, quand tout à coup il entendit une voix d'en haut qui lui dit : *Tibi dicitur, Nabuchodonosor rex : habitatio tua cum bestiis erit et fenis*[1] : « Roi Nabuchodonosor, écoute : Tu habiteras avec les animaux et les bêtes féroces. » Quel étrange événement! et pourtant c'est un fait qui est de foi. Ces paroles suffirent pour transformer en bête un monarque puissant. Aussitôt il fuit de son palais comme un animal sauvage, il s'enfonce dans une forêt, il se cache, et traîne sur l'herbe, comme vous voyez, ce front superbe qui tout à l'heure était ceint du diadème; il broute l'herbe des champs, et boit l'eau des marais; sans défense contre les injures des saisons, il est exposé aux ardeurs de l'été, au froid de l'hiver, à la pluie, à la neige, au vent, à la grêle. Ce qu'il y a de bon pour lui, c'est que ce châtiment ne durera que jusqu'à ce qu'il ait confessé qu'il y a au monde un maître plus grand que lui : *Donec scias quod dominatur Excelsus*[2]. Il me semble vous voir tous émus de compassion à la vue de ce spectacle, et crier à l'infortuné monarque : Nabuchodonosor, que fais-tu? une pensée vers le ciel, un acte d'humiliation devant Dieu suffit pour te replacer sur le trône. Que tardes-tu? Hâte-toi de te tourner vers Dieu. — Allez!

(1) *Dan. 4, 28.* (2) *Ibid. 4, 29.*

Digitized by Google

vous pouvez crier tant que vous voulez, c'est en vain. Que dis-je? l'obstiné, levant un front altier, vous répond : *Juxta voluntatem suam facit*[1] : « Il agit selon sa volonté. » Que dis-tu, téméraire? « Selon sa volonté? » Pourquoi ne confesses-tu pas que Dieu a agi comme il fallait en t'infligeant un châtiment proportionné à tes crimes? — Oh! quant à cela, non, répond l'orgueilleux, c'est ce que je ne dirai jamais : je soutiens, au contraire, qu'il agit d'après sa volonté; c'est-à-dire, suivant l'interprétation ordinaire, il m'a puni parce qu'il était plus puissant que moi; il a agi selon le droit du plus fort, mais non selon la raison. — Ah! effronté, arrogant, créature impudente! c'est donc toi qui auras droit, et le tort sera du côté du Très-Haut? Grand Dieu! qu'il est vrai que le pécheur d'habitude peut déposer son extérieur, mais ne dépose pas son vice; car le malheureux perd jusqu'au sentiment de son mal, il est comme pétrifié dans ses désordres, et tellement aveuglé sur son propre compte, que les menaces ne peuvent l'effrayer, ni les raisons le convaincre, ni les prières l'émouvoir, ni les larmes l'amollir, et que les coups et les fléaux, loin de le briser, ne font que l'endurcir comme le diamant sous le marteau. Aussi, je ne crains pas de dire qu'il est semblable à un damné, avec cette différence que celui-ci est renfermé en enfer et comme enseveli dans ce lieu d'horreur, au lieu que le pécheur habitué au vice renferme l'enfer dans son sein, et se trouve enveloppé d'affreuses ténèbres, qui obscurcissent tout à fait son intelligence, et l'empêchent d'élever jamais sa pensée vers Dieu. C'est de cette sorte de pécheurs que parle le prophète Osée, quand il dit qu'ils ne penseront point à revenir à leur Dieu, parce que l'esprit de fornication est au milieu d'eux : *Non*

(1) *Dan. v. 32.*

Digitized by Google

dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum[1]. Et ce que le prophète affirme des impudiques, dites-le pareillement des vindicatifs, des usuriers, des blasphémateurs, des ambitieux, des joueurs et de tous les autres pécheurs endurcis. Non, ils ne songeront pas à revenir à leur Dieu. Que Dieu les précipite du trône, qu'il les fasse habiter parmi les bêtes, qu'il les châtie tant qu'il voudra, vous les verrez bien confus mais non contrits, humiliés mais non humbles, flagellés mais non pénitents, parce qu'ils ont perdu l'intelligence : ne connaissant plus le danger où ils sont, loin de se convertir, ils n'en auront pas même la pensée : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum.* Hélas ! je crains bien de répandre en vain mes sueurs aujourd'hui, et d'être obligé de dire à la fin de ce sermon ce que répondit Diogène à quelqu'un qui lui demandait ce qu'il faisait en essayant de ramener un pécheur d'habitude par des admonitions fraternelles : Je lave un Ethiopien, dit-il : *Ethiopem lavo.* J'en devrai dire autant : car de même qu'un Ethiopien, quoiqu'on le lave, ne changera pas de couleur, sans un miracle, ainsi un homme habitué au vice n'apercevra pas, sans miracle, le danger qu'il court et ne se convertira pas. Qui dit cela ? L'Esprit-Saint le dit, et le dit très-clairement : « Si un Ethiopien peut changer sa peau. » remarquez cet oracle de la vérité infaillible, « si un Ethiopien peut changer sa peau, vous aussi vous pourrez faire le bien, après avoir appris le mal : » *Si mutare potest Æthiops pellem suam,... et vos poteritis benefacere cum didiceritis malum*[2]. Allez encore maintenant mettre en doute s'il est difficile ou non à un pécheur d'habitude de se convertir, après que l'Esprit-Saint a parlé en ter-

(1) *Os. 5, 4.* (2) *Ps. 13, 13.*

Digitized by Google

mes si clairs et si précis. Malheur à vous, pécheurs, qui êtes pris à la glu du vice! malheur à vous qui avez mis les pieds dans ses filets!

SECOND POINT.

IV. Vous vous étonnez, mes frères, de la grande difficulté qu'éprouve à se convertir un pécheur enfoncé dans le mal, à cause du bandeau fatal qui lui couvre les yeux et l'empêche de voir le danger de son état : mais pour moi, je suis bien plus effrayé de cette pierre qu'il a sur le cœur, et qui endurcit tellement sa volonté, qu'il n'a quasi plus la force de se soustraire au danger : je dis même que sans un grand miracle, il n'y échappera pas et ne se convertira pas. Pour bien pénétrer cette vérité, cherchons quels sont ces pécheurs qui ont la volonté enchaînée au mal, et dorment immobiles dans leurs sépulcres, accablés sous le poids d'une habitude invétérée, comme sous une lourde pierre. Ecoutons saint Augustin qui, avec sa profondeur et sa clarté accoutumée, voulant nous les faire connaître, distingue d'abord trois degrés par lesquels l'âme descend jusqu'au péché : le premier consiste en imaginations coupables et en suggestions mauvaises, le second en une délectation dangereuse dans l'objet proposé, et le troisième et dernier en un consentement délibéré. Puis il s'arrête à considérer dans le péché lui-même trois différences, lesquelles constituent trois sortes de pécheurs : il y a d'abord le péché commis dans le secret du cœur, et qui ne va pas jusqu'à l'acte ; il constitue les pécheurs figurés par ces morts qui, venant de rendre le dernier soupir, sont encore étendus dans leur lit, dans la même chambre où ils ont expiré, comme la fille du chef de la synagogue, à laquelle Jésus-Christ n'eut qu'à dire : « Jeune fille, lève-toi, » pour qu'aussitôt elle se levât :

Digitized by Google

Puella, surge, et confestim surrexit puella[1]. Il y a, en second lieu, le péché qui passe du secret du cœur à l'acte extérieur; il constitue les pécheurs figurés par ces morts que l'en emporte de chez eux pour les conduire au cimetière. Tel était le fils de la veuve de Naïm, à qui Jésus-Christ dut commander d'une voix haute et impérative de se lever : « Jeune homme, je te l'ordonne, lève-toi : » *Adolescens, tibi dico, surge*[2]. Enfin les pécheurs les plus misérables de tous, ce sont les pécheurs d'habitude; ils sont représentés par ces morts qu'on a portés de leur maison à l'église, dont on a célébré les obsèques, qu'on a mis en terre et recouverts d'une pierre sépulcrale, sur qui chacun a fait une croix et auxquels on ne pense plus même, bien loin d'espérer qu'ils reviennent à la vie. Tel est Lazare de l'Evangile de ce matin, pour la résurrection duquel Jésus-Christ « frémit en son esprit, se troubla, pleura et cria d'une voix forte : » *Infremuit spiritu, turbavit seipsum..., lacrymatus est..., voce magna clamavit*[3]. Arrêtez ici, dit le saint Docteur, et remarquez que, pour que la pauvre volonté humaine devienne esclave d'une mauvaise habitude, il ne faut pas les années de Nestor; le Sauveur ne ressuscita pas le bisaïeul ou le trisaïeul de Marthe, mais pour nous donner l'image d'un pécheur d'habitude, il ressuscita son frère Lazare, qui était encore en vie quatre jours auparavant. En effet, lorsque la matière est bien disposée, la chair fort fragile, les sens très-ardents, on arrive en quelques jours à contracter une mauvaise habitude, on y parvient dès ses plus tendres années et sur le seuil de la vie, et l'adolescent, à peine sorti de l'enfance, peut être déjà un grand pécheur d'habitude, il ne faut pour cela, dit le saint, que trois sauts et quatre pas : *Ad istam*

(1) *Marc. 5, 41-42.* (2) *Luc. 7, 14.* (3) *Joan. 11, 33-45-43.*

Digitized by Google

consuetudinem quarto quodam progressu pervenit anima; prima est enim quasi titillatio delectationis in corde, secunda consentio, tertium factum, quarta consuetudo. Mais la mauvaise habitude une fois formée, sera-t-il aussi facile de s'en défaire? Oh! qu'il s'en faut bien! c'est ici que les larmes de Jésus sont nécessaires; car, sachez-le bien, ces morts déjà pourris dans leurs tombeaux ne ressuscitent point sans un miracle insigne. Il est si difficile à une âme de se dégager d'une mauvaise habitude, dit saint Bernard, qu'il ne faut rien moins pour cela que le bras de la toute-puissance de Dieu, et un secours extraordinaire de sa grande et très-grande miséricorde; la miséricorde ordinaire ne suffit pas, il faut celle dont il est parlé dans le psaume: *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Hæc est illa magna misericordia necessaria.*

VI. Je voudrais, si vous me le permettez, vous faire toucher au doigt la dureté de cette pierre qui accable les pauvres consuétudinaires, les épuise, et les met dans l'impossibilité morale de se relever et de se convertir, sans un effet extraordinaire de la miséricorde divine. Pour aller au fond de la question, appuyons-nous sur les enseignements de la philosophie tant naturelle que morale. L'un et l'autre posent ce principe, que les mœurs suivent le tempérament: *Mores sequuntur temperamentum.* Donnez-moi un tempérament de feu, riche en esprits vitaux et subtils, vous le verrez prompt, agile, actif en tout ce qu'il entreprend; il ne peut se tenir tranquille, on dirait qu'il bondit sur terre. Qu'il essaie d'agir doucement, lentement, posément, il le fera deux ou trois fois avec peine, mais habituellement c'est impossible, l'ardeur qui le dévore ne le lui permet pas. Donnez-moi, au contraire, un tempérament froid et lymphatique, qui semble dormir debout, tant il est lent

Digitized by Google

et pesant dans ses mouvements; vous aurez beau le secouer et l'exciter, vous ne lui ôterez point sa nonchalance. Donnez-moi un tempérament sombre et mélancolique; il est tout rempli de soupçons : si c'est, au contraire, un tempérament léger et versatile, il change de sentiment et d'avis cent fois par heure, et tourne à tout vent comme une girouette. Or, il est incontestable que l'habitude parvient à corriger en partie ces tempéraments, mais à les changer, jamais; bien plus, la grâce elle-même doit s'accommoder doucement à la nature de chacun. De là vient que dans les caractères doux, comme saint François de Sales, la sainteté apparaît douce et suave; dans les caractères ardents, comme saint Ignace et saint Dominique, elle revêt la forme du zèle; dans les caractères flegmatiques ou mélancoliques, comme chez la plupart des anachorètes, elle a quelque chose de sauvage, et recherche le silence et la solitude. C'est que le tempérament est une chaîne bien lourde qui, sans ôter à la volonté sa liberté, l'incline fortement d'un côté plutôt que d'un autre. Vous en convenez vous-mêmes, lorsque vous vous sentez esclaves de quelque passion, et souvent il vous arrive de dire : Je suis ainsi fait; mon penchant est tel, que voulez-vous? j'ai puisé ce vice dans le sein de ma mère. Que voulez-vous exprimer par là, sinon une certaine impossibilité d'agir en sens opposé? Ainsi vous m'accordez tout ce qui vient d'être dit, n'est-ce pas? Laissez-moi maintenant formuler mon argument. Un tempérament sanguin et bouillant, par exemple, a peine à se contenir, parce qu'il est naturellement enclin au plaisir, n'est-il pas vrai? Or, si à cette inclination naturelle vous ajoutez l'habitude des plaisirs déshonnêtes, comment vous contiendrez-vous? comment serez-vous chaste? J'en demande pardon aux philosophes et aux théologiens, ils ne montrent pas toute la force de l'habitude en affirmant simplement que

Digitized by Google

c'est une seconde nature, ce n'est pas assez dire ; pour moi, je ne crains pas d'avancer qu'une mauvaise habitude, régulièrement parlant, est une seconde nature renforçant la première, que c'est une inclination plus forte surajoutée à une autre, qui l'était déjà. Si vous ajoutez une pente à une autre, qu'avez-vous ? un précipice : de même si à une inclination naturelle vous ajoutez une autre inclination, fruit d'une mauvaise habitude, qu'aurez-vous ! une quasi-nécessité. C'est saint Bernard qui vous le dit : *Actus crebro peccandi consuetudinem parit, consuetudo quasi agendi necessitatem, necessitas impossibilitatem, impossibilitas desperationem, desperatio damnationem.* Remarquez, pécheurs consuétudinaires, remarquez cette pente rapide par laquelle vous descendez en enfer : la nature est déjà gâtée, le premier péché la gâte encore davantage ; si vous multipliez les péchés, l'habitude s'engendre, la mauvaise habitude forme une quasi-nécessité, la nécessité rend le retour sur soi-même moralement impossible ; l'impossibilité vous ôte à vous-mêmes l'espoir de vous amender, et le désespoir vous pousse en enfer, si Dieu, par un miracle de miséricorde extraordinaire, ne vous tend la main pour vous retenir.

VII. Le mal n'est pas aussi grand que vous le supposez, reprend un consuétudinaire ; je sais qu'il est toujours en mon pouvoir de dire je veux, et cela me suffit. Quand la volonté, qui est libre, veut vraiment une chose, il n'y a montagnes de difficultés si escarpées qu'elle ne surmonte. — Celui qui tient ce langage a une haute idée de sa volonté, preuve qu'il la connaît peu et qu'il en use encore moins. Je sais me commander, disait, de nos jours, un prince à un de ses sénateurs. — Je ne doute pas, prince, reprit le sénateur, que vous ne sachiez vous commander ; l'important, c'est de savoir vous obéir à vous-même. — Je dis la même chose à ce pécheur d'ha-

Digitized by Google

bitude, et je m'appuie sur l'expérience de saint Augustin : Je remarque en moi, dit cet illustre docteur, un désordre monstrueux, et j'en cherche la cause : *Unde hoc monstrum, et quare istud?* Ce désordre, le voici : *Imperat animus corpori, et paret statim; imperat animus sibi, et resistit.* L'âme commande au corps, et il obéit incontinent; que la main se meuve, et la main se meut; que le pied marche, et il marche; que les yeux roulent dans leur orbite, et ils roulent; l'obéissance est si prompte, qu'on peut à peine distinguer l'exécution du commandement, et cependant le corps qui obéit n'est pas la volonté qui commande. Au contraire, la volonté se commande à elle-même, elle se commande de vouloir : *Imperat ut velit;* et quoique ce soit la faculté qui donne et reçoit l'ordre, elle n'obéit pas : *Imperat animus ut velit animus, nec alter est, nec facit tamen.* Quelle chose étrange que cela? Commander, c'est vouloir; refuser, c'est ne pas vouloir; si la volonté commande, elle veut donc; si la volonté refuse, elle ne veut donc pas, et si elle ne veut pas, pourquoi commande-t-elle? et si elle veut, pourquoi refuse-t-elle? et si elle commande et refuse en même temps, comment veut-elle et ne veut-elle pas à la fois? Quel amas d'excentricités, de contradictions et d'impossibilités! *Unde hoc monstrum et quare istud?* Oh! je le comprends, dit saint Augustin, il n'y a rien là de si étrange, c'est l'infirmité de notre volonté : *Non monstrum partim velle, partim nolle, sed ægritudo animi est.* Il en est ainsi; notre pauvre volonté, affaiblie par l'habitude dont elle est esclave, n'a pas la force de dire généreusement : je le veux; celui-là se trompe étrangement qui se vante de pouvoir le faire : ou sa volonté malade est tellement dominée par l'habitude qu'elle ne veut pas, ou son vouloir, si elle en a un, est inefficace et stérile; la malheureuse se trouve enlacée, et de même

Digitized by Google

que le ver à soie élabore, du fil qu'il tire de ses propres entrailles, la prison qui l'enferme, ainsi notre âme se forme, de ses propres actes, la chaîne de l'habitude dont le démon se sert pour la tyranniser et l'entraîner à sa suite. Augustin fut longtemps retenu par ces liens, et sous ce joug pesant il s'en allait gémissant et répétant : *Vincere consuetudinem dura pugna :* « Que c'est une lutte pénible d'avoir à vaincre une habitude ! » Voulez-vous en avoir la preuve, ordonnez à un de ces consuétudinaires de renoncer à cette fréquentation, de restituer ce bien mal acquis, de se réconcilier, il ne dira plus : je le ferai ; il ne dira plus : j'en ai le temps ; il ne dira plus : je ne veux pas ; mais il dira d'une manière absolue : je ne le puis pas, je ne le puis pas ! Femme naturellement emportée, et que l'habitude de la colère a rendue si irritable qu'on vous prendrait pour une vipère, de grâce, un peu plus de patience. — Je ne le puis pas. — Joueur, laissez-là le jeu. — Je ne le puis pas. — Blasphémateur du saint nom de Dieu, mettez un frein à votre langue, ne vous emportez pas si aisément contre le Ciel. — Je ne le puis pas. — Impudique, sortez de cette maison, finissez-en avec ces désordres et ces turpitudes. — Je ne le puis pas. — Vous avez cependant le libre arbitre ? — Mon libre arbitre est lié. — Comment lié, par qui ? — *Non ferro alieno, sed mea ferrea voluntate :* « Elle l'est, non par une chaîne étrangère, mais par ma volonté de fer. » L'aveu est de saint Augustin ; ma longue habitude du péché, ajoute-t-il, m'entraînait à de nouveaux péchés : *Velle meum tenebat inimicus et inde mihi catenam fecerat, et constrinxerat me.* La nature, la mauvaise habitude et le démon, formant un triple lien, me faisaient pécher malgré moi ; je voulais et je ne voulais pas, et, entraîné par l'habitude, je péchais. Oh ! qu'il est dur d'avoir à combattre contre l'habitude ! *Vincere consuetudinem*

Digitized by Google

dura pugna. Tirez-vous maintenant de ces filets sans un miracle.

VIII. Mais il y a quelque chose de plus monstrueux encore, c'est que le pécheur d'habitude pèche non-seulement par force, mais même avec le dégoût de son péché. Il est certain que celui qui pèche le fait par goût, et cependant l'habitude entraîne un malheureux à pécher sans goût, voire même à pécher avec dégoût de son action criminelle. Voyez ce joueur; il n'a d'abord cherché dans le jeu qu'un passetemps raisonnable. Le jeu avec le temps est devenu de récréation usage, puis occupation, ensuite habitude et en même temps nécessité. Il joue à la vérité, mais avec fureur, avec dégoût et à contre-cœur. Il maudit cent fois le jeu, tout en jouant; il jette avec indignation ses cartes, puis les reprend et joue encore; il jure et fait serment qu'il ne jouera plus, et il se remet à jouer; il fait vœu de ne plus jouer, son confesseur lui interdit le jeu, et il joue toujours. Il est entraîné à jouer, non par l'appât du gain, car il perd toujours; non par le plaisir, il ne fait que se tourmenter; non par ses compagnons, il est le premier à les chercher, à les solliciter; il est entraîné à jouer uniquement par la force de l'habitude. De même ce buveur est porté à s'enivrer même sans goût pour la boisson; ses parents s'indigent, le médecin gronde, tout le monde se scandalise, et malgré cela il boit et s'enivre. Cette femme habituée à la vanité est portée à se parer et à s'embellir, quoique vieille et toute ridée, alors que les parures et les ajustements, loin de la rendre belle, ne font que l'enlaidir, et lui attirent plus de moqueries que d'éloges. « Misérable fragilité! s'écrie saint Bernard, même sans démangeaison de la concupiscence, sans désir violent, en vertu de l'habitude seule on est entraîné au mal : » *Miserabilis fragilitas, sine prurítu concupiscentiæ, sine impetu desiderii, sola consuetu-*

Digitized by Google

dine trahitur ad illicita. C'est ce qu'éprouva ce jeune homme qui, s'étant fait moine, ne pouvait jeûner comme les autres; cédant aux conseils de la faim, il se mit a dérober chaque jour un morceau de pain, pour le manger dans sa cellule, par pure nécessité. Avec l'âge, l'appétit et le besoin disparurent. Cependant il continuait à dérober son morceau de pain qu'il cachait sous la paillasse de son lit. Et que fait là ce pain? — Il durcit, il noircit. — Vous ne le mangez donc plus? — Non, je n'en ai pas besoin. — Pourquoi alors en priver le monastère qui est pauvre? — Je vole sans nécessité, je vole par habitude, ma main accoutumée à prendre du pain en cachette, s'y porte d'elle-même, et je pèche comme par force, je pèche malgré moi, je pèche sans aucune satisfaction à pécher. — Ah! pauvres consuétudinaires! Peut-on trouver un état plus déplorable que celui-là? Pécher comme par force, pécher avec fureur, pécher avec dégoût, et pécher malgré cela? Connaître clairement que dans cette fréquentation, à ce jeu, à ce vice, je perds fortune et honneur, je sacrifie ma vie et mon âme, et quoique je ne veuille pas me perdre, me précipiter néanmorins à ma perte, n'est-ce pas là un véritable ensorcellement? Oh! qu'il est dur de combattre une mauvaise habitude! *Vides quam male facias, quam detestabiliter facias, et facis tamen; devincere consuetudinem dura pugna.* — Cependant, dites-vous, cette violence de l'habitude n'est propre qu'à la jeunesse et ne dure qu'aussi longtemps que le sang bout dans les veines; mais une fois arrivé à l'âge mûr, on se marie, on a une famille, et on change de vie. « Nous en voyons beaucoup, dit Cicéron, redevenir sages après s'être livrés dans la jeunesse à la volupté : » *Multos vidimus, cum totam adolescentiam voluptatibus dedissent, se ad bonam frugem recepisse.* Pouvez-vous nier cela? — Et nous en voyons encore plus, dit saint Ambroise, qui,

Digitized by Google

après avoir été adonnés au vice dans leur jeunesse, y persévèrent jusque dans la vieillesse, et tout en se composant un peu à l'extérieur, ne laissent pas, malgré leurs cheveux blancs, d'être intérieurement esclaves de leurs habitudes tyranniques; à votre tour, pouvez-vous nier cela? *Plerique luxuriam corporis nec habenti erubuere sanitie, et usque ad extremam senectutis ætatem vitam produxere maculosam.* L'habitude une fois contractée et le mal enraciné, les cheveux blanchissent, mais non la conscience, le sang se refroidit mais non la passion, le pouvoir fait défaut mais non la volonté, et l'on voit chez des vieillards décrépits le feu qui les brûle intérieurement se trahir encore au dehors par des larmes; sous les glaces et les neiges de la vieillesse, vit encore la flamme qu'ils ont conçue dans les premières années de leur ardente et orageuse jeunesse; et pourquoi cela? Parce que la mauvaise habitude les entraine et les accable en même temps. Demandez-leur pourquoi ils ne sortent pas de leur bourbier : Hélas! vous répondent-ils en soupirant, nous ne le pouvons pas, c'est impossible. C'est un si rude combat d'avoir à lutter contre l'habitude. C'est saint Augustin qui vous fait ce sermon : *Forte me audiunt immundi, lascivii, quibus dicimus : nolite hoc facere ne pereatis; dicunt : non possumus, non possumus tolli a consuetudine nostra; vincere consuetudinem dura pugna.*

IX. Ah! ce que vous dites de cette impuissance n'est que trop vrai; la mauvaise habitude, hélas! est une trop lourde chaine pour qu'un bras, si fort qu'il soit, puisse la briser aisément. — Je m'aperçois bien que je lave un Ethiopien ce matin, et que je m'épuise vainement. L'enfer se remplit chaque jour de pécheurs consuétudinaires, qui, excités par les salutaires remords de leur conscience à secouer le joug indigne de leurs passions, à sortir du vice et à réformer leur conduite, ou

Digitized by Google

demeurent insensibles, ou sont tellement énervés par la mauvaise habitude, que tous leurs efforts ressemblent aux efforts d'un moribond, lequel essaïe de se soulever un peu, et trop faible retombe aussitôt de tout son poids, comme l'a si bien exprimé saint Grégoire : *Conatur et labitur*. Que dire d'une âme qui se trouve dans un état si déplorable, gémissant sous le joug d'une mauvaise habitude? Quel pronostic dois-je tirer de son salut éternel? Il faut bien que je le dise et je ne puis le dire sans pleurer : une âme esclave de l'habitude, ayant perdu l'intelligence, n'est plus capable de connaître ce qui est mal; une âme qui ne connaît pas ce qui est mal, ne saurait avoir la volonté de le détester; donc, par une conséquence fatale, une âme en cet état « se sentira comme captive dans le cercle de ses vices, c'est toujours saint Augustin qui parle, et l'impossibilité de les surmonter se dressant devant elle comme un mur, elle ne trouvera point d'issue pour s'évader : » *Inclusam se sentiet difficultate vitiorum, et tanquam muro impossibilitatis erecto, portisque clausis, qua evadat non inveniet*. Par conséquent, sans un miracle de la miséricorde divine, cette âme emportée par une sorte de vertige, tournera sans cesse autour de sa chaîne, ne cessera de se rouler dans la fange de ses iniquités, de vivre dans l'esclavage de ses passions et de ses attachements criminels; par conséquent, disant un éternel adieu à Jésus-Christ, à la sainte Vierge, à tous les Saints, elle ne se convertira pas, elle se perdra éternellement. — O mon père, vous agissez en médecin de mauvais augure, en condamnant si hardiment les âmes qui sont malades. Le pape saint Léon, qui était un autre médecin que vous pour la science, ne désespérait jamais de leur guérison, quelque mortels qu'apparussent les symptômes du mal; et de sa plume, plume vraiment d'or, est sorti ce précieux aphorisme : « Tant qu'il y a

Digitized by Google

vie, il ne faut désespérer de personne : » *Dum in hoc corpore vivitur, nullius est desperanda reparatio.* D'ailleurs, quand même on vous accorderait qu'un pécheur d'habitude ne se convertira pas sans un miracle, est-ce que Dieu ne pourrait pas employer sa toute-puissance à le convertir? Est-ce que Dieu ne pourrait pas éclairer son esprit, enflammer sa volonté, et faire, comme il a fait tant de fois, d'un grand pécheur un grand Saint? Pourquoi donc toutes ces épouvantes comme si le monde allait finir? — Vous avez raison, Dieu le peut; je vais même plus loin que vous, en affirmant qu'il peut beaucoup plus que vous ne dites. Mais voudra-t-il tout ce qu'il peut? Ma frayeur vient de ce que je ne puis me persuader qu'un pécheur d'habitude, après s'être si longtemps moqué de Dieu, parvienne ensuite, en retour de tant d'infidélités, à arracher des mains de Dieu un miracle pour se convertir. Je soutiens même que sa conversion est très-difficile, non-seulement parce qu'aveugle selon l'esprit il ne connaîtra pas le péril où il est, parce qu'endurci selon la volonté, il n'aura pas la force de s'y soustraire; mais en outre parce que Dieu ne voudra point faire de miracle pour le convertir, vu qu'il n'y a guère de différence entre vivre dans une habitude criminelle, et vouloir résolument se damner. Laissez-moi me reposer d'abord, et vous verrez.

†

TROISIÈME POINT.

X. Vous attendez donc un miracle, pécheurs d'habitude? Ainsi, vous espérez que la miséricorde de Dieu, un jour, vous donnera plus de lumières pour dissiper vos ténèbres, et plus de grâces pour amollir la dureté

Digitized by Google

de votre cœur, et vous vous bercez du fol espoir que la bonté divine compatira à vos misères, vous attendra à résipiscence, et par un secours extraordinaire et miraculeux vous donnera la force de briser toutes les chaines de vos mauvaises habitudes, de sorte que vous réussissiez à vous convertir. Ah! craignez, malheureux, que tandis que vous attendez un miracle de la miséricorde, vous ne soyez frappés d'un coup de foudre de la justice. L'Esprit-Saint vous a prévenus, et vous arrachant cette fausse espérance, il vous dit clairement : « N'accumulez pas péché sur péché; » c'est à vous qu'il s'adresse, consuétudinaires : « N'accumulez pas péché sur péché, et ne dites pas : la miséricorde du Seigneur est grande; car sa colère a les yeux fixés sur les pécheurs : » *Ne adjicias peccatum super peccatum, nec dicas, miseratio Domini magna est : in peccatores enim respicit ira illius*[1]. La miséricorde de Dieu est grande, c'est vrai, mais sa justice ne l'est pas moins, et pendant que vous êtes résolu de vivre dans le désordre, n'envisageant la miséricorde que pour en abuser et pécher plus librement, la colère de Dieu vous frappe justement : *In peccatores enim respicit ira illius.* Quelle folie que la vôtre, pécheurs d'habitude! pour faire un Dieu clément et miséricordieux, vous forgez un Dieu de plâtre, vous imaginez en Dieu une miséricorde qui ne serait qu'une faiblesse indigne du Tout-Puissant! Vous prétendez que Dieu doive protéger vos crimes, patroner votre insolence à l'offenser, et par un miracle vous arracher des mains du démon, après que vous en serez restés, pendant de longues années, l'esclave fidèle et constant! Vous m'étonnez. *Quid clamas super contritione tua*[2]? Pourquoi, vous dit l'Esprit-Saint lui-même, par la bouche de Jérémie, pourquoi ces bruyan-

(1) *Eccli. 5, 5 6.* (2) *Jerem. 30, 15.*

Digitized by Google

tes supplications, pourquoi tant de gémissements et de sanglots importuns? *Insanabilis est dolor tuus propter multitudinem iniquitatis tuæ*[1]. Est-il possible, demande le Seigneur, est-il possible, pécheurs, qu'après tant de récidives, après tant d'outrages faits à mon honneur, il y en ait encore parmi vous qui espèrent et qui implorent le salut? Non, non, il n'y a plus de salut pour vous; votre mal, entendez-le bien, malheureux consuétudinaires, votre mal est incurable : *Insanabilis est dolor tuus*. Voilà ce que Dieu vous dit. Votre mal est incurable de votre côté, ajouté-je, parce que votre intelligence étant dépravée par les mauvaises habitudes, vous ne connaissez plus le danger où vous êtes, et que votre volonté étant endurcie, vous n'avez plus la force de vous y soustraire; il est incurable du côté de Dieu, qui n'entend pas faire de miracles pour vous guérir. Qui pourrait donc douter qu'aveugles dans votre esprit, endurcis dans votre volonté, et abandonnés de Dieu, vous ne mouriez en réprouvés?

XI. Mais cela étant, il ne nous reste plus que le désespoir. — Le désespoir? le désespoir? Ah! on voit bien que, semblables aux araignées, vous ne savez tirer, même des fleurs les plus salutaires, que du poison. Vous voulez donc que ce soit là le fruit de mes sueurs, et que je me sois époumoné jusqu'ici pour vous envoyer en enfer avec un péché de plus? Non, mes bien-aimés frères, non, je ne veux pas, et je ne puis vouloir votre ruine; je veux, au contraire, et je dois vouloir votre salut éternel. C'est pourquoi, écoutez-moi bien : c'est difficile de se défaire d'une habitude invétérée, il est vrai, mais la chose n'est pas absolument impossible. Tout ce qui a été dit jusqu'ici milite contre ceux qui veulent persévérer opiniâtrément dans l'habitude crimi-

(1) *Jerem. 30, 15.*

Digitized by Google

nelle, contre ceux qui n'apprécient pas la force de l'habitude; mais quant à celui qui, touché par la grâce, veut résolument en sortir, pourquoi ne pourrait-il pas ce que tant d'autres ont pu? Que faut-il donc faire? Ce que firent Marthe et Madeleine pour obtenir la résurrection de leur frère Lazare, figure d'un pécheur consuétudinaire. Elles pleurèrent aux pieds de Jésus, elles se recommandèrent à lui du fond du cœur, elles supplièrent avec gémissements et avec larmes. Pleurez, voilà l'unique remède pour vous; mais il faut pleurer sincèrement, il faut le faire promptement, et embrasser une pénitence fervente; car, comme il faut un miracle de la miséricorde pour vous ressusciter, vous ne l'obtiendrez jamais que par des larmes de repentir, que par des prières et des instances réitérées. Et puis, si Dieu, dans sa bonté, daigne vous exaucer, que vous restera-t-il à faire pour sortir de vos liens? Remarquez ce qui se passe à la résurrection de Lazare. Appelé par le Sauveur, il obéit, il sort de son tombeau, vivant à la vérité, mais lié et enveloppé dans son suaire, sans pouvoir faire un mouvement. C'est pourquoi Jésus, se tournant vers ses disciples, leur dit : « Détachez-le et laissez-le aller : » *Solvite eum et sinite abire*[1]. Miracle sur miracle. Cette voix toute-puissante qui avait suscité un mort du fond de son sépulcre, ne pouvait-elle pas briser aussi ses liens et le faire marcher? Oui, sans doute. Pourquoi donc ne le fit-elle pas? pourquoi confia-t-elle ce soin à ses disciples? Afin de nous faire entendre que pour rendre la vie à un pécheur d'habitude, il faut en premier lieu un secours spécial de Dieu, qui l'appelle d'une voix forte et impérieuse, c'est-à-dire par un miracle de sa miséricorde. Mais cela suffit-il? Non, il faut encore, pour le dégager de ses mauvaises habitudes, la main

(1) *Joan. 11, 43.*

Digitized by Google

des disciples de Jésus-Christ, c'est-à-dire la main d'un confesseur expérimenté, discret, plein de bienveillance, qui l'entoure de soins affectueux et assidus, et par sa puissance sacerdotale relâche peu à peu et délie ces funestes chaînes qui le captivent, comme le dit saint Augustin : *Ille suscitavit mortuum, illi solverunt ligatum.* Vénérables confesseurs, vous qui avez en mains le trésor inestimable du Fils de Dieu, ah! souffrez que, le front dans la poussière, j'ose vous donner un avis : lorsque quelqu'un de ces pécheurs consuétudinaires vient, envoyé par Jésus-Christ, se jeter à vos pieds, quoique vous le voyiez enveloppé, comme un cadavre dans son linceul et ne pouvant se mouvoir, prenez garde de le décourager, usez, à son égard, de bonté et de charité; s'il tombe entre vos mains, ne désespérez pas, car la cure est longue et difficile; et si, de la part de Dieu, elle exige un miracle de miséricorde, de la part du pécheur une prompte résolution de se remettre à flot, elle réclame aussi de vous une patience, une dextérité et une charité singulière, elle réclame des larmes et d'abondantes larmes de compassion.

XII. Laissez-moi maintenant presser sur mon cœur mon Jésus crucifié et lui demander avec larmes et avec soupirs la vie d'un Lazare mort depuis longtemps, tel qu'il s'en trouve peut-être dans cet auditoire. Tombez tous à genoux aux pieds de Jésus et faisons une sainte violence à son amour. Mon aimable Rédempteur, je vous en conjure par ces larmes bénies que vous avez versées sur Lazare, rappelez à la vie ce pécheur qui m'écoute. Mes paroles ne suffisent pas, elles ne parviennent pas à toucher son cœur; faites entendre vous-même une voix puissante, qui pénètre jusqu'au fond de la tombe infecte où git cette âme : *Veni foras*[1] :

(1) *Joan. 11, 43.*

Digitized by Google

sortez, ô vindicatif, de cette haine enracinée, vous qui refusez de saluer un parent, de parler à un voisin, ou qui tournez le dos à un concitoyen : *Veni foras :* sortez de cette rancune invétérée. *Veni foras :* sortez, jeune homme, de ces amours impurs, de cette fréquentation déshonnête, de ce lieu indigne, de ce service, de ce voisinage. *Veni foras :* sortez, usurier, de ces contrats illicites, restituez tant de biens mal acquis. *Veni foras :* sortez, homme ou femme mariée, de cette liaison coupable, de cette correspondance secrète. *Veni foras :* sortez, sacrilége, de ces confessions mal faites, et cessez d'abuser des sacrements. *Veni foras :* sortez, maintenant que la voix de Dieu vous appelle et vous frappe au cœur, maintenant que vous l'entendez et que vous ne pouvez le nier; maintenant, maintenant même elle vous appelle, elle frappe à la porte : hâtez-vous donc. *Veni foras :* sortez avant que l'habitude s'aggrave davantage et vous ensevelisse en enfer. Venez, pécheur, venez, c'est Jésus qui vous appelle, qui vous presse les larmes aux yeux, qui vous sollicite par la voix de son cœur; et vous, que lui répondez-vous? — Je ne puis. — Qu'entends-je? hélas! Qu'en dites-vous, mon Jésus? Ce pécheur a répondu à votre appel en disant : je ne puis. Ce n'est pas vrai, dit Jésus; il peut s'il veut, ma grâce est à sa disposition, il ne tient pas à moi qu'il ne se sauve. Courage donc, mon pauvre pécheur, courage, c'est à vous de répondre à l'invitation de votre Dieu, de sortir du tombeau de cette habitude invétérée, de vous jeter à l'instant aux pieds de ce crucifix, les larmes aux yeux, et de lui demander d'abord son secours, puis, avec une foi vive et une douleur sincère, le pardon de tant d'infidélités. Frappez-vous la poitrine et dites-lui du fond du cœur : Pardon, mon Jésus, pardon de tant d'obstination, pardon d'avoir résisté pendant tant d'années à vos amoureuses inspirations; pardon, mon Jésus,

Digitized by Google

pardon ! — Ce n'est pas assez, mon cher frère ; pour vous délivrer des liens de tant de mauvaises habitudes, il faut une généreuse résolution de tout faire et d'embrasser tous les moyens de persévérance. Demandez donc à Jésus, comme Saul converti, avec une grande ferveur : *Domine, quid me vis facere*[1] ? Seigneur, que dois-je faire pour briser mes chaînes ? — Voici ce que vous avez à faire, vous dit Jésus-Christ par ma bouche : rentré chez vous, renfermez-vous seul en un lieu retiré ; là, examinez sérieusement les plaies infectes et gangrenées de votre âme, réduite déjà à l'état de cadavre, et vous trouverez qu'à partir de l'époque où vous avez contracté cette mauvaise habitude, toutes vos confessions n'ont fait qu'embrouiller votre conscience, oui, l'embrouiller au lieu de la purifier, parce qu'elles ont manqué toutes de bon propos ; vous trouverez que depuis des années et des années, vous ne faites qu'aller d'un confesseur à l'autre pour vous dispenser de changer de vie : remède donc sur ce point ; préparez aussitôt et avec le plus grand soin une confession générale de toute votre vie ; et si vous ne vous en sentez pas capable par vous-même, courez vite aux pieds d'un sage confesseur, suppliez-le de vous éclairer de ses sages conseils pour vous aider à faire votre examen général, et vous trouverez que dans le cours de votre vie vous avez fait plus de chutes que de pas, vous trouverez que tous les jours de votre vie ont été marqués par quelque désordre spécial, que vous avez entretenu des commerces licencieux, profané les églises, pratiqué l'usure, proféré des blasphèmes, vendu la justice, foulé aux pieds presque tous les préceptes du Décalogue ; vous trouverez surtout que vous avez souillé votre âme de toutes sortes d'impudicités ; et ici, si vous vous trouvez tellement lié

(1) *Act. 3, 6.*

Digitized by Google

qu'il vous semble que vous ne puissiez plus remuer, disposez-vous peu à peu à la persévérance finale, avec l'aide du confesseur; au moyen de quelques petites pratiques : abstenez-vous du mal d'abord pendant un jour, en l'honneur de quelque Saint, puis pendant trois jours en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, ensuite pendant une semaine en mémoire de ses douleurs, puis pendant un mois, pendant deux, et combien il vous sera facile de la sorte de vous corriger tout à fait, surtout si, suivant le sage conseil de Tertullien, vous opposez l'habitude à l'habitude! *Consuetudini consuetudinem opponens.* Vous vous appliquerez à vaincre par de bonnes habitudes les mauvaises, spécialement en évitant tout danger et toute occasion prochaine de péché. Il me semble vous voir respirer, mon cher frère, en entendant ces salutaires conseils; oui, oui, vous avez secoué le joug dégradant qui pesait si lourdement sur vous, oui, vous êtes ressuscité à la vie. Tournez-vous donc vers ce crucifix, et ne me dites plus : je ne puis, je ne puis; mais dites plutôt généreusement avec l'apôtre saint Paul : *Quis nos separabit a charitate Christi*[1]? Oui, mon Dieu, je veux être à vous, oui, je veux déraciner toutes mes habitudes criminelles, advienne que pourra! Je sais qu'il ne me manquera pas d'obstacles et de difficultés à surmonter; me voici prêt à tout, et avec l'aide de votre grâce je suis résolu, fermement résolu, de tout entreprendre, je m'en sens le courage. Je ne veux plus tenir compte ni des amis, ni des parents, ni des richesses, ni des honneurs, ni même de la vie; je tiens pour ennemi quiconque s'opposera à mon dessein, et désormais je ne connais plus d'autre bien ni d'autre mal sur la terre que ce qui pourra m'être un secours ou un obstacle à votre service, ô mon Dieu! — Soyez-

(1) *Rom. 8, 35.*

Digitized by Google

en béni! une âme aussi résolue ne connaît plus ni impuissance, ni faiblesse; les choses les plus ardues, les plus difficiles lui deviennent aisées. Qu'est-ce que les vices, que les inclinations, que les mauvaises habitudes, que le monde, que le démon! tout disparaît, tout fuit devant une âme aussi courageuse. Retournez donc consolé chez vous, mon cher frère, en répétant à plusieurs reprises : *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis*[1]. Quant à celui qui ferme l'oreille à la voix de Jésus-Christ, et à ses invitations si tendres, et s'obstine à vouloir toujours suivre ses passions, à persévérer dans le péché et dans ses mauvaises habitudes, ah! celui-là n'a que trop sujet de désespérer, vu qu'aveuglé dans son intelligence, endurci dans sa volonté, abandonné de Dieu, non-seulement il éprouvera les plus grandes difficultés à se convertir, mais déjà il voit à l'évidence que vouloir vivre dans une habitude criminelle, c'est presque courir en désespéré en enfer. Dieu daigne le secourir!...

(1) *Ps. 118, 96.*

Digitized by Google

XXVIII

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

DE LA PERSONNE DE N.-S. J.-C.

Jesus autem abscondit se.
Mais Jésus se cacha. JOAN. 8, 59.

I. Saints Anges, esprits bienheureux qui entourez au ciel le trône du Dieu tout-puissant, aidez-moi aujourd'hui à exprimer les plus belles et les plus douces prérogatives de cet auguste monarque qui ravit les cœurs de tous ceux qui l'aiment, et embaume les lèvres de quiconque prononce son nom. Aidez-moi, anges saints, à dire quel est ce grand roi, quel est... Mais non, dites-le plutôt vous-même, illustre archange, qui le manifestâtes le premier à Marie sa mère, et qui, pour cela, êtes parmi tous les anges du ciel le plus béni de notre terre. Dites-le, ô Gabriel, vous qui, avant de le faire connaître, saluâtes celle qui devait le recevoir dans son sein virginal, en lui disant : *Ave, gratia plena*[1] : « Je vous salue, pleine de grâce. » Dites-le, vous qui, en l'annonçant, l'adorâtes comme le Fils du Très-Haut : *Filius Altissimi vocabitur*[2]. Dites-le, vous qui, apparaissant à sa Mère dans une attitude pleine de déférence et de respect, avez désigné son nom, en disant : *Ecce concipies in utero, et paries filium*[3] : « Voilà que vous concevrez et enfanterez un fils : » *Et vocabis nomen*

(1) *Luc. 1, 28.* (2) *Ibid. v. 32.* (3) *Ibid. v. 31.*

Digitized by Google

ejus... Oh! arrêtez, et permettez qu'avant de l'entendre nommer, je me prosterne à genoux par terre et que je vous supplie les mains jointes, ange saint, de purifier mes oreilles, mon cœur et mon âme, afin que je sois capable de savourer les douceurs de ce nom adorable. Prononcez-le maintenant, ô illustre archange : *Et vocabis nomen ejus... Jesum :* « Et vous l'appellerez du nom de... Jésus. » Jésus, voilà ce grand roi qui règne sur tous les rois de l'univers : *Rex regum et Dominus dominantium*[1]; et dont le règne n'aura point de fin : *Et regnabit in domo Jacob in æternum*[2]. D'où vient donc que je vois aujourd'hui couvert d'un voile le visage ravissant de ce grand roi, qui est la joie de toute la cour céleste? Ah! c'est que la perfidie des Juifs l'a obligé de se cacher : *Jesus autem abscondit se*. Pour moi, je vais tâcher de vous le montrer tel qu'il est, roi des cœurs, époux des âmes, l'âme du paradis, vrai Dieu et vrai homme, souverain Seigneur de l'univers, qui, comme un aimant puissant, devrait attirer à lui toutes nos affections, faire fondre nos cœurs d'amour, et nous faire goûter par anticipation les délices du ciel. Je veux donc faire ce matin un effort suprême afin que ce divin Maître, Jésus-Christ Notre-Seigneur, soit connu et aimé. Pour cela je vais vous montrer — que celui-là n'aime pas Jésus qui ne le connaît pas, premier point : — que celui-là ne connaît pas pleinement Jésus qui ne l'aime pas, deuxième point : — enfin que celui-là n'aime ni ne connaît Jésus, qui ne porte pas, gravé dans son cœur, le très-saint et très-doux nom de Jésus, troisième point. — C'est à vous que je m'adresse présentement, ô Roi de gloire! et prosterné devant le trône de votre adorable Majesté, avec l'humilité la plus profonde, l'amour le plus ardent que mon pauvre cœur soit capa-

(1) *I Tim. 6, 15.* (2) *Luc. 1, 32.*

Digitized by Google

ble de concevoir, je vous supplie de bénir ma langue ; bénissez-la, aimable Jésus, bénissez-la, afin que je puisse bien parler de vous, ô grand Roi du ciel ! Faites que toutes mes paroles soient aujourd'hui autant de rayons de lumière qui portent votre connaissance dans les âmes, et autant de flammes qui embrasent les cœurs de votre amour ; afin que vous connaissant et vous aimant parfaitement en cette vie, nous devenions dignes de vous connaître et de vous aimer éternellement dans l'autre, au sein de la gloire. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Si vous embrassiez dans un seul concept toutes les pensées les plus nobles, quelle magnifique conception n'auriez-vous pas ! et cependant cela ne suffirait pas pour connaître parfaitement, adéquatement Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la grandeur s'élève au-dessus de toutes nos conceptions. Si vous désirez, mes frères, parvenir aujourd'hui à connaître un peu Notre-Seigneur, pour l'aimer ensuite, bannissez de votre esprit deux erreurs très-pernicieuses : l'une qui le regarde comme inférieur, en tant que Dieu, à son Père, l'autre qui le croit égal à lui, comme homme. Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Très-Haut, seconde personne de la très-sainte Trinité, vrai Dieu et vrai homme, est, en tant que Dieu, égal en tout à son Père éternel ; mais comme homme, il lui est inférieur. Aussi toutes les fois que vous m'entendrez nommer Jésus, gardez-vous soit de séparer la divinité de l'humanité, ou l'humanité de la divinité, soit de vous représenter une personne qui soit seulement Dieu, ou seulement homme : vous devez reconnaître en lui une seule personne qui est Dieu et homme tout ensemble, et deux natures, la nature divine et la nature humaine. Voyez l'homme :

Digitized by Google

deux substances concourent à sa formation, le corps et l'âme; et quoique dans l'homme, le corps et l'âme soient deux choses différentes, cependant unis ensemble, le corps et l'âme forment l'homme. Ainsi en Jésus-Christ, quoique la nature divine, c'est-à-dire l'être divin, soit autre chose que la nature humaine, c'est-à-dire l'être humain, néanmoins l'être divin et l'être humain unis ensemble sont un seul et même Jésus-Christ, cet auguste Médiateur, qui a réconcilié Dieu avec l'homme. Dieu, ayant été offensé, voulait une satisfaction : cette satisfaction ne pouvait venir de l'homme, être vil en soi et d'une vertu trop limitée; il fallait quelqu'un qui ne fût ni seulement Dieu, ni seulement homme; je dis, ni seulement Dieu, parce que ne pouvant souffrir, il n'aurait pu satisfaire; ni seulement homme, parce que Dieu n'aurait pu recevoir d'un homme une pleine satisfaction. Il fallait donc qu'il fût Dieu et homme à la fois, et tel fut Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est venu sur la terre afin de satisfaire à la dette immense que l'homme avait contractée envers Dieu : *Qui propter nos homines, et propter nostram salutem descendit de cœlis.*

III. Après nous être formé une juste idée de la personne adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de cet Homme-Dieu, annoncé par tant de prophètes, de patriarches, d'oracles et de sybilles, figuré par tant de symboles, adoré par tous comme le Saint des saints, et que tous ont salué de loin ou de près en s'écriant : *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe*; après nous être, dis-je, formé une juste idée de ce grand Roi, mettons-nous à contempler d'abord sa beauté. Je ne parle pas de la beauté de sa divinité, car nos regards ne peuvent pénétrer aussi haut; mais de sa beauté en tant qu'homme, vu que Jésus-Christ n'est pas seulement un homme vraiment Dieu, mais aussi

Digitized by Google

un Dieu vraiment homme, selon l'expression de saint Augustin : *Idem homo qui Deus, idem Deus qui homo.* Mais où pourrons-nous trouver des couleurs assez vives pour peindre les traits ravissants de cet Homme-Dieu? Oh! ici je m'avoue vaincu, car c'est là une entreprise au-dessus des forces de l'esprit humain. On rapporte que le roi Abgare, ayant entendu raconter des merveilles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, envoya un excellent peintre pour qu'il prît son portrait d'après nature; mais la beauté de ce visage divin était si extraordinaire, les rayons qui sortaient de ses yeux étaient si resplendissants, que le pauvre peintre en fut tout ébloui et que sa vue se troubla. C'est pourquoi Jésus, d'après ce qu'on lit dans Baronius, touché de compassion pour la peine que cet homme s'était donnée en vain, prit un linge, se l'appliqua sur la figure, et y laissa l'empreinte de ses traits, comme si elle eût été tracée par le pinceau le plus délicat, puis l'envoya au pieux monarque qui la désirait. Que l'Epouse des sacrés Cantiques célèbre les charmes de son Bien-Aimé : *Dilectus meus candidus et rubicundus*[1]; qu'elle nous dépeigne Jésus-Christ blanc et rose, comme la rose la plus belle, je la crois sans peine. Figurez-vous, en effet, l'Homme-Dieu avec les manières les plus gracieuses, la conversation la plus affable, la vie la plus pure; voyez quel air de commandement dans cette tête divine, quelle majesté et quelle gloire sur ce front, quelle amabilité et quelle grâce sur ce visage, quelle suavité sur ces lèvres, quelle douceur sur cette langue, quel amour dans ce cœur. Son regard seul attendrit, sa parole ravit; ses actions sont des bienfaits et charment le cœur. N'est-ce donc pas avec raison qu'il a été écrit de lui qu'il est le plus beau des enfants des hommes?

(1) *Cant. 5, 10.*

Digitized by Google

Speciosus forma præ filiis hominum[1]. Sainte Brigitte nous assure même que la beauté de Jésus était accompagnée d'une telle grâce dans ses gestes, dans ses paroles, dans toutes ses démarches, qu'il ravissait les cœurs de tous ceux qui le voyaient; aussi ses disciples ne pouvaient-ils se détacher de leur bon Maître, et comme il leur demandait un jour s'ils voulaient l'abandonner comme les autres : « A qui irions-nous? » lui répondirent-ils tous d'une voix avec attendrissement : *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes*[2] : « A qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Mais que dis-je, les disciples? Tout le monde courait après Jésus; les populations entières se pressaient autour de lui, et le suivaient à travers les montagnes, les déserts et le long des plages de la mer, abandonnant comptoirs, barques, boutiques, père, mère, tout en un mot, ne s'inquiétant pas de rester plusieurs jours sans manger, enchaînés qu'ils étaient par les attraits ineffables de l'aimable Sauveur. Bien plus, toute la ville de Nazareth se rassemblait souvent devant la boutique de Joseph, pour voir travailler Jésus, et contempler cette grâce, cette modestie merveilleuse qui enchantait tout le monde. S'il y avait dans l'endroit quelque affligé, quelque pauvre, il se disait aussitôt : je vais voir Jésus, le fils de Marie; et la vue de Jésus chassait soudain la douleur de son cœur, et l'angoisse de son âme, et réconfortait tout son être. En un mot, Jésus était si beau que les gentils eux-mêmes, les infidèles, les barbares venaient de loin en disant : « Nous voulons voir Jésus : » *Volumus videre Jesum.* Il y a plus encore, jusqu'aux animaux, comme il fut révélé à sainte Brigitte, lorsqu'ils voyaient passer Jésus par les chemins, laissaient leurs pâturages, et tous, avec les

(1) *Ps. 44, 3.* (2) *Joan. 6, 69.*

Digitized by Google

plus vives démonstrations de joie, couraient à la route par où il passait, l'attendaient tranquillement, le regardaient en silence, et baissant la tête avec respect, manifestaient à leur manière leur admiration, leur soumission et leur amour envers lui. O beauté surhumaine de mon Jésus, qui faisait impression jusque sur les animaux eux-mêmes! Ah! hommes ingrats, où avez-vous le cœur? Est-il possible que vous ne soyez pas attendris à la vue d'une beauté si aimable? La cause de votre insensibilité est palpable : si vous n'aimez pas Jésus, c'est que vous ne le connaissez pas. Pécheur, mon frère, quelle est la chose qui a le plus de pouvoir sur votre cœur? La beauté, n'est-il pas vrai? Pourquoi ne tournez-vous donc pas votre amour vers cette beauté si pure et si sainte de Jésus? Ah! si vous saviez, mon frère, si vous saviez comme il est beau, mon Jésus, et quelle beauté achevée que la sienne! — « Aime-moi, ma fille, dit-il un jour à une vertueuse vierge à laquelle il apparaissait, aime-moi, ma fille, car je suis beau, généreux et noble de cœur. » — Oui, ô mon aimable Jésus! vous êtes beau, certes, et vous avez, par votre seule beauté, amolli les cœurs les plus obstinés dans le mal. Bernard Colnago se trouvait dans une auberge avec cinq brigands et une méchante femme; que fit-il pour les convertir? Ouvrit-il l'enfer sous leurs yeux? Non, mais prenant une contenance religieuse, il leur dit d'un air grave et modeste : Oh! que Jésus est beau! que Jésus est beau! Ces paroles furent des traits qui percèrent ces cœurs de pierre, et tous se convertirent. Je reviens à vous, mon pauvre pécheur, à vous, qui vous laissez éblouir en un instant par un rayon de beauté terrestre, de beauté vile et dégradée; dites-moi donc comment vous avez le cœur assez dur pour résister à la beauté ineffable de Jésus! Je réclame votre cœur ce matin, mes bien-aimés, je veux que ce cœur soit captivé par la beauté de mon

Digitized by Google

Jésus, beauté si douce qu'elle vous rendra heureux en cette vie, et heureux pendant toute l'éternité; beauté si merveilleuse qu'elle fait les délices du paradis même, et que quand il n'y aurait autre chose à contempler au ciel que la beauté si pure, si sainte, si ravissante de Jésus, ce serait encore un séjour d'ineffables jouissances.

IV. Mais si les attraits divins et la beauté suréminente de Jésus n'ont pu blesser vos cœurs, j'espère que la douceur incomparable de son cœur le fera. O Cœur aimant de mon Jésus, donnez à ma langue la force d'exprimer ces touchantes prérogatives qui vous rendaient si bon, si bienveillant, si miséricordieux envers tous, que l'Apôtre, pour amollir les cœurs des pécheurs les plus endurcis, ne trouvait point de moyen plus efficace que de les conjurer par la mansuétude du cœur de Jésus, et l'admirable modestie de son visage : *Obsecro vos per mansuetudinem, et modestiam Jesu Christi*[1]. Ah! il était si bon, si tendre, si compatissant, ce divin Sauveur, qu'il ne pouvait voir pleurer personne sans se mettre aussitôt à pleurer avec lui. Voyez-en la preuve dans l'Evangile. Marthe et Madeleine pleurent leur frère défunt : Jésus mêlant ses larmes aux leurs les accompagne au tombeau, et leur rend ce frère ressuscité et vivant. Il rencontre sur sa route une pauvre veuve, qui suivait en pleurant son fils mort; en étendant la main, il rend la vie au fils et essuie les larmes de la mère. La femme adultère était sur le point d'être lapidée, et quoique Jésus ait en horreur le vice dont elle est accusée, il se baisse pour écrire quelques mots sur la poussière, prend la défense de la malheureuse et la sauve. Il a rendu à cent, à mille autres l'ouïe, la vue, la parole, et non content de leur faire jouir de la lumière corporelle, il éclairait intérieurement leur

(1) *II Cor. 10, 1.*

Digitized by Google

âme. En un mot, il avait le cœur si tendre que, se faisant tout à tous, il ne pouvait être témoin d'aucune misère sans y compatir. Aussi veut-il que nous l'appelions du doux nom de père : *Pater noster qui es in in cœlis*[1]. Comme un bon père fait à l'égard de ses enfants, il nous caresse, il compatit à nos peines, il nous pardonne nos égarements avec une extrême indulgence. Jésus était même si prompt à remettre les péchés, qu'il semblait que ses lèvres bénies ne pussent proférer que des paroles de pardon, comme celles-ci : *Fili, remittuntur tibi peccata tua*[2]. *Vade in pace*[3] : « Allez en paix, mon fils, je vous pardonne tous vos péchés. » Jésus entrait dans le temple, des pécheurs le suivaient : Jésus, j'ai péché. — Allez en paix, mon fils, allez, vos péchés vous sont remis. — Il passait dans les rues, et les pécheurs se rassemblaient en foule autour de lui : Jésus, j'ai péché. — Allez en paix, mon fils, allez, vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* Jésus entrait dans les maisons, et des pécheurs se jetaient à ses pieds : Jésus, j'ai péché. — Allez en paix, mon fils, vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* — N'est-ce pas ainsi qu'il en a usé avec la Madeleine, avec la Samaritaine, avec Pierre, et même avec un larron? Ah! c'est que l'aimable Sauveur voulait que les portes de sa miséricorde fussent toujours ouvertes, ouvertes à tous les pécheurs, pour qu'à toute heure ils pussent recevoir le pardon. Saint Pierre le voyant si enclin à faire grâce aux pécheurs, lui demanda combien de fois il devrait pardonner à ceux qui viendraient se confesser à lui, si c'était bien jusqu'à sept fois. — Que dites-vous, sept fois? lui répondit Jésus : je ne vous dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois : *Non dico tibi usque septies,*

(1) *Matth. 6, 9.* (2) *Ibid. 9, 2,* (3) *Luc. 7, 50.*

Digitized by Google

sed usque septuagies septies[1]. Comme s'il avait voulu dire, selon l'explication de plusieurs interprètes : Ecoute, Pierre, pourvu que les pécheurs viennent à toi bien disposés, pourvu qu'ils apportent une sincère douleur et un bon propos de s'amender, et qu'ils quittent l'occasion (ce qu'il voulait dire nécessairement afin de détromper ceux qui abusent de ce passage), pourvu donc qu'ils viennent à toi bien disposés, ne mets point de limite au pardon ; pardonnez-leur toujours, toujours. Ah ! pécheurs, mes bien-aimés frères, votre cœur ne tressaille-t-il pas de joie en considérant cette immense bonté de Jésus ? Peut-on le connaître et ne pas l'aimer ? Brisez donc ce cœur de pierre, et pénétrez-vous de sentiments généreux pour les offrir à un Homme-Dieu si bon, si tendre, si aimant, qui fait fondre d'amour quiconque réfléchit à sa tendresse et à sa bonté excessives.

V. Mais entretemps permettez que je m'élève ici contre ceux qui, doutant de la miséricorde de Jésus, au souvenir des offenses qu'ils ont faites, se disent en eux-mêmes : qui sait s'il me pardonnera ? Parole impie, blasphème indigne qui frappe Jésus au cœur, parce qu'il attaque sa miséricorde. Qui sait si Jésus me pardonnera ? Ah ! pécheurs ingrats, plût à Dieu que vous eussiez autant de désir de vous repentir, de vous confesser et de vous amender, que Jésus en a de vous pardonner ! Qui sait si Jésus me pardonnera ? Savez-vous pourquoi vous parlez ainsi ? Parce que vous ne connaissez pas Jésus. Non, non, vous ne savez pas jusqu'à quel point il est bon et généreux. Oh ! ignorance barbare qui est la ruine du monde et le précipice de tant d'âmes ! Que faites-vous, zélés prédicateurs, prêtres et confesseurs vertueux ? que faites-vous ? vous passez le temps à enseigner une foule de petites pratiques de dévotion, bonnes

(1) *Matth. 18, 22.*

Digitized by Google

et saintes, sans doute ; mais la vraie, la solide dévotion l'enseignez-vous ? Et quelle est-elle ? La voici : connaître et aimer Jésus. C'est là la véritable dévotion, c'est là notre gloire, notre vie, tout notre bien : *Hæc est vita æterna ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum*[1]. Que faites-vous donc, je le répète, prédicateurs, prêtres et confesseurs ? que faites-vous ? pourquoi n'enseignez-vous pas aux pauvres gens, pourquoi ne faites-vous pas connaître au monde Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Et vous, mes frères, à quoi pensez-vous, si vous ne pensez pas à Jésus ? de quoi parlez-vous, si vous ne parlez pas de Jésus ? de quoi vous occupez-vous, si vous ne vous occupez pas de Jésus ? Jésus, Jésus, notre divin Sauveur, voilà l'objet le plus digne de vos pensées, de vos discours, de vos affections. O mon doux Jésus ! Jésus mon souverain bien ! Jésus de mon âme ! qui me donnera que tous mes membres deviennent autant de langues pour vous faire connaître du monde entier ? Monde ingrat, quand ouvriras-tu les yeux pour connaître un si grand bien ? Eh ! à quoi vous servent vos sciences, ô savants ! à quoi aboutissent vos spéculations, ô philosophes, sans cette divine science ? Connaître et aimer Jésus, telle est la science des saints : *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te,... et quem misisti Jesum Christum.* Et vous, mes frères, que faites-vous ? que ne demandez-vous à Dieu cette précieuse lumière ? Dites-lui donc : *Domine, ut videam*[2] ; donnez-nous la lumière, ô mon Dieu, la lumière de l'esprit, afin que nous ne soyons pas si aveuglés sur un point de cette importance. Levez tous les yeux et le cœur vers le ciel : Esprit-Saint, éclairez-nous : *Accende lumen sensibus* ; ouvrez notre intelligence, répandez la lumière dans nos cœurs pour nous faire connaître ce

(1) *Joan. 17, 3.* (2) *Ibid. 18, 41.*

Digitized by Google

souverain Seigneur. Oh ! quelle céleste lumière ! quelle précieuse consolation ! qui pourrait jamais l'offenser après l'avoir connu ? Dieu bon, Dieu tout aimable, voici la grâce que je vous demande, et pour moi-même et pour tous, c'est de connaître Jésus pour l'aimer ensuite.

SECOND POINT.

VI. Eh bien ! que prétendez-vous ? Connaître Jésus pour l'aimer ensuite ? En voici le secret : aimez-le et vous le connaîtrez, car pour le connaître il faut l'aimer. On allume le feu avec le feu, et plus le feu est grand, plus grande aussi est la lumière et l'éclat qu'il répand. Il en est de même de l'amour : il s'allume avec l'amour, et plus l'amour est grand, plus grande est la connaissance de l'objet aimé. Afin donc d'allumer un si beau feu dans vos cœurs, considérez les bienfaits immenses dont il vous a comblés, et les tourments inouïs qu'il a endurés pour votre amour. Pour les bienfaits, jetez un coup d'œil sur l'ordre de la nature et sur l'ordre de la grâce ; tout cela est un don gratuit de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Omnia per ipsum, et in ipso creata sunt*[1]. Jésus-Christ, voilà notre souverain maître et Seigneur ; c'est donc de sa généreuse libéralité que dépendent les bonnes récoltes, les saisons et les températures favorables, la fertilité des champs, l'abondance, la paix, la vie et tous les biens. Tout, dit saint Thomas, tout ce qui peut concourir en quelque manière à notre prédestination, absolument tout nous vient de Jésus-Christ, le chef des prédestinés. C'est de lui que nous viennent tant d'adorables mystères, tant de sacrements augustes, tant de divines Ecritures, ainsi que la prédication, la grâce, les vertus infuses, les dons de

(1) *Colos. 1, 16.*

Digitized by Google

l'Esprit-Saint, les grâces actuelles, les bonnes pensées, les saintes affections, les salutaires inspirations, les consolations, et mille autres trésors, comme le dit saint Paul : *In omnibus divites facti estis in illo*[1]. Nous avons été enrichis de tous les biens par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans le soleil que serait le monde? Il n'y aurait que ténèbres, horreur, stérilité et misère affreuse. Et sans Jésus que serions-nous? Hélas! nous serions privés de tout bien, accablés de toute sorte de maux, nous serions comme des démons incarnés. S'il en est ainsi, Jésus, notre divin Sauveur, est la source de tout notre bien ; et soyez certains que si le Père éternel nous regarde d'un œil de bienveillance, il le fait par amour pour Jésus ; s'il nous pardonne nos péchés, c'est grâce à Jésus ; s'il nous délivre des maux temporels et éternels, c'est par les mérites de Jésus ; si enfin ce bon Père verse sur nous à pleines mains les faveurs tant spirituelles que temporelles, il le fait uniquement en considération de notre divin Sauveur Jésus-Christ : *Effudit in nos abunde per Jesum Christum Salvatorem nostrum*[2]. C'est pourquoi la sainte Eglise termine toutes ses oraisons, toutes ses demandes par l'invocation des mérites de Jésus-Christ, en répétant cette formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Quel est donc tout notre trésor? C'est Jésus, Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ah! béni soit notre Dieu, mes frères, béni soit notre Dieu de nous avoir donné un trésor aussi précieux que Jésus-Christ, et de nous avoir comblés par Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions! Qui, parmi vous, pourrait demeurer insensible? Est-il quelqu'un assez barbare, assez ingrat pour cela? Mais, grand Dieu! si un petit chien, remarquez bien, mes frères, si un petit chien accourt à votre rencontre quand vous rentrez chez vous,

(1) *I Cor. 1, 5.* (2) *Tit. 3, 6.*

Digitized by Google

vous caresse et vous fait fête, ne vous affectionnez-vous pas à cette petite bête? ne lui donnez-vous pas aussi quelque marque d'attachement? Et tant de témoignages d'amour que Jésus vous prodigue ne peuvent vous attendrir? Ce Jésus qui vous a donné tout ce qu'il a pu vous donner, puisqu'il s'est donné lui-même tout entier à vous par sa grâce, et qu'il veut se donner encore pour toujours par la gloire; ce Jésus qui, par une insigne bonté, veut bien s'appeler votre frère, et en qualité de frère, non-seulement partager avec vous son héritage dans le ciel, mais vous le céder tout entier, et vous faire asseoir sur son trône pour régner éternellement avec lui; ce Jésus qui se déclare l'époux de votre âme, et en qualité d'époux ne demande d'autre dot que votre cœur et votre amour, ce Jésus qui proteste qu'il est votre véritable ami, ami fidèle, ami éternel, ami qui vous aime avec plus de passion que ne pourraient vous aimer toutes les créatures ensemble, quand même elles n'aimeraient que vous; ce Jésus, dont l'amour pour vous n'a pas eu de commencement, vous ne commenceriez pas encore à l'aimer? ah! quelle monstruosité! Jésus vous a aimés sans mesure, et vous voudriez l'aimer avec tant de réserve? Votre amour lui a coûté plus cher que celui de tous les anges, puisqu'il l'a acheté au prix de tout son sang, et malgré cela il ne pourrait pas encore l'obtenir? Ah! mes frères, si vous trouvez un ami plus dévoué que Jésus, tournez le dos à Jésus, abandonnez cet ami divin, j'y consens; mais si Jésus est cet ami unique, éternel, désintéressé, qui vous a aimés immensément et veut immensément vous aimer, comment pourriez-vous jamais l'abandonner? Une caresse de la part d'un petit animal suffit pour vous attacher à lui; un amour immense, suprême, éternel de la part de Jésus ne suffit pas pour lui gagner vos cœurs! Etes-vous des hommes ou des bêtes féroces? Encore les bêtes féroces aiment-

Digitized by Google

elles celui qui leur fait du bien. Ah! mon Dieu, mon souverain bien, comment mon cœur ne se brise-t-il pas? non, mon Dieu, je n'en puis plus! ou ôtez-moi la vie, ou donnez-moi votre amour, et puisque je n'ai rien de bon que cette pauvre langue, je veux du moins l'employer, ô mon Dieu, et je l'emploierai toujours à louer et à bénir Jésus-Christ, mon Sauveur. Accordez-moi ce soulagement, mes frères, sans cela il me serait impossible de continuer; permettez-moi d'éclater de toute ma voix et de tout mon cœur en louanges et en bénédictions envers mon Sauveur Jésus. Oui, oui, qu'il soit mille et mille fois béni, qu'il soit mille et mille fois loué, mon divin Sauveur Jésus-Christ! Béni et loué soit Jésus-Christ! Unissez-vous à moi pour louer et bénir Jésus; dites donc tous à haute voix, mes frères, dites tous : Béni et loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ! Encore une fois : Béni et loué, etc. O bon Jésus! mon doux Jésus, mon aimable Jésus! quand sera-ce que tous nos cœurs se fondront d'amour pour vous? De ce feu d'amour, mes bien-aimés, jaillit la lumière, et soyez sûrs que plus vous aimerez Jésus, mieux vous le connaîtrez.

VII. Et comment ne pas aimer Jésus, mes frères, lui qui non-seulement nous a enrichis de tous les biens, mais de plus nous a délivrés d'une infinité de maux, et cela, non à force de paroles et d'intercessions, en priant son Père pour nous, mais à force de souffrances, d'opprobres, de délaissements de la part du ciel et de la terre, tels qu'aucun homme n'en a jamais éprouvé de pareils? Si l'un de vous devait brûler une heure entière au milieu des flammes, quelle reconnaissance n'aurait-il pas pour celui qui le délivrerait de ce supplice? Quelle reconnaissance ne dois-je donc pas, quelle reconnaissance ne devez-vous pas tous à notre bon Jésus qui nous a délivrés des flammes éternelles, auxquelles nous étions con-

Digitized by Google

damnés, non pour une heure seulement, mais pour des heures, des jours, des années, des siècles infinis, sans remède ni soulagement? Et que n'a-t-il pas fait, bon Dieu! pour nous délivrer d'un si grand mal? Pour nous arracher à l'enfer, il s'est soumis lui-même aux suppôts du démon; pour nous arracher à l'enfer, il s'est laissé emprisonner, conspuer, fouler aux pieds, flageller, et mettre toutes les chairs en lambeaux; pour nous arracher à l'enfer, il est mort sur une croix entre deux larrons, et il a étouffé dans son sang la colère de la justice divine irritée contre nous : et en présence d'un tel excès d'amour, nous pourrions rester froids et insensibles? Si Jésus était mort d'une mort douce, par amour pour nous, ne devrions-nous pas encore en être vivement touchés et lui rendre amour pour amour? Comment donc, en voyant qu'il est mort à force de souffrances, et de souffrances inouïes, notre cœur ne se brise-t-il pas de compassion et d'amour? Criez donc, ô grand Apôtre, criez : *Qui non amat Dominum Jesum, sit anathema*[1]; que celui qui n'aime pas le Seigneur Jésus, soit anathème à jamais; ce n'est que trop juste. Et que sera-ce de celui qui songerait encore à l'offenser? Ah! il faudrait fabriquer pour lui un enfer tout exprès, avec des feux sept fois plus dévorants, des démons sept fois plus implacables, des supplices incomparablement plus atroces. Offenser celui qui non-seulement nous pardonne, mais est mort pour nous pardonner, quel excès! Offenser celui qui est mort pour nous donner la vie, et la vie éternelle, quelle énormité! Pareil crime ne se trouverait pas dans le procès de tous les démons. Quoi donc, mes frères? y aurait-il parmi vous un monstre capable d'un tel attentat? Oh! non; il me semble plutôt vous voir attendris et tout disposés non-seulement à aimer Jésus,

(1) *I Cor. 16, 22.*

Digitized by Google

mais à vous livrer à des transports d'amour. Au moins consacrons nos voix et nos cœurs à le louer et à le bénir. Pour moi, je ne puis m'empêcher d'éclater de nouveau en louanges envers Jésus-Christ mon Sauveur : Béni et loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ! Vous aussi, louez, et bénissez Jésus, répétez tous en chœur : Béni et loué, etc. Mes chers frères, nous pourrions nous sauver sans la dévotion aux Saints, mais jamais sans la dévotion à Jésus. Nous devons donc nous efforcer de le connaître pour l'aimer, et de l'aimer pour le bien connaître.

†

TROISIÈME POINT.

VIII. On n'aime pas Jésus quand on ne le connaît point, on ne le connaît point quand on ne l'aime pas. M'accordez-vous cela? Dans ce cas, vous m'accorderez aussi que l'on n'aime ni ne connaît Jésus, quand on ne porte pas imprimé dans son cœur le très-saint et très-doux nom de Jésus. C'est là le chiffre ravissant qui forme le plus bel ornement de la couronne de notre auguste souverain, et renferme en soi comme l'abrégé des vertus les plus merveilleuses, des prérogatives les plus sublimes, des ineffables perfections de ce bon maître. Ah! mes frères, si ce nom sacré de Jésus ne ravit pas vos cœurs, quel cœur avez-vous donc? Ce n'est pas un cœur d'homme, mais un cœur de brute, ou moins encore; car les brutes elles-mêmes et les créatures insensibles cèdent aux charmes séduisants de ce nom adorable. C'est là ce grand nom « par lequel il faut que nous soyons sauvés : » *Nec enim aliud nomen est... in quo oporteat nos salvos fieri*[1]; et afin d'affectionner

(1) *Act. 4, 12.*

Digitized by Google

vos cœurs à un nom si doux, si délicieux, écoutez ce que je vais dire. Il est certain, d'après saint Denys l'Aréopagite, que Dieu n'a pas de nom : *Deus non habet nomen*. Le nom en effet étant, comme dit Aristote, une définition abrégée qui exprime l'essence de l'objet qu'il sert à désigner, qui pourrait embrasser dans un seul mot l'être incompréhensible d'un Dieu, d'une nature infinie, d'une forme invisible, d'une essence ineffable ; d'un Dieu très-simple en substance, éternel en durée, immense en grandeur, irrésistible en force, inaltérable en bonté ; d'un Dieu très-saint, très-haut, tout-puissant, infini en tout genre de perfections ? De là vient que ne sachant quel nom lui donner, l'Ecriture le désigne sous une multitude de noms, l'appelant tantôt *Sadaï*, c'est-à-dire robuste, tantôt *Eloïm*, c'est-à-dire juge, tantôt *Cados*, c'est-à-dire Saint, tantôt *Elion*, c'est-à-dire sublime, tantôt *Jéhovah*, le fameux tétagrammaton, qui veut dire celui qui est, et qui forme l'être de tout ce qui existe. Mais tous ces noms étaient comme les surnoms de Dieu ; c'est qu'il était si économe de ses grâces sous l'ancienne loi, qu'il faisait comme le sourd, et ne voulant pas exaucer les vœux des hommes, il paraissait ne pas les entendre et tenait caché son nom propre : *Nomen meum absconditum*. Les saints patriarches essayèrent de frapper aux portes du ciel pour en obtenir l'entrée. Quel nom invoquez-vous ? leur demandait-on. — Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, répondaient-ils : *Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob*[1]. — Ce n'est pas là le nom auquel s'ouvriront pour vous les portes du ciel ; retirez-vous. Les saints prophètes accouraient ensuite, faisant appel, à leur tour, aux gardiens du céleste sejour. — Quel nom invoquez-vous ? leur demandait-on. — Le Dieu fort, le Dieu de la paix, le

(1) *Exod. 3.*

Digitized by Google

Dieu des armées, le Dieu admirable : *Deus fortis, Deus pacis, Deus exercituum, Deus admirabilis*[1]. Ce n'est pas là le nom qui vous donnera la clef du ciel ; retirez-vous. Les rois, les princes, les chefs des armées, tous les saints personnages du peuple élu se présentaient, et invités à dire en quel nom, ils répondaient : Adonaï, Sadaï, Eloïm, Jéhovah. — Non, non, ce n'est pas là le grand nom qui doit ouvrir les cieux ; retournez sur vos pas. — Ainsi Dieu n'étant pas disposé à exaucer ceux qui l'invoquaient, tenait caché son nom propre, afin de tenir le ciel fermé : *Nomen meum absconditum*. Mais enfin est venue la plénitude des temps, et les cieux attendris ont distillé comme une huile le nom du Seigneur : *Oleum effusum nomen tuum*[2]. Nous pouvons maintenant dire le nom qu'il faut invoquer pour entrer au ciel. Quel est ce nom béni ? C'est le nom divin, le nom très-saint, le nom suave de Jésus : *Vocatum est nomen ejus Jesus*[3]. Voila le nom auguste qui nous a ouvert les portes du ciel. O baume de vie et de vie éternelle, ô recette assurée du salut, ô source vive de tous les biens ! Nous avons enfin trouvé la clef du ciel, mes bien-aimés. Voulez-vous vous sauver ? Invoquez avec une foi vive le saint nom de Jésus, et votre salut est en sûreté, car ce nom sauve tous ceux qui l'invoquent : *Quicumque invocaverit nomen Domini salvus erit*[4]. Ne voyez-vous pas, dit le vénérable Bede, quelle multitude d'âmes, ce nom à peine connu, ont pris leur essor vers le ciel de toutes les parties de la terre ? Oh ! quel concours, quelle affluence continuelle d'hommes de toutes les nations et de toutes les contrées, vers le paradis ! Qui leur ouvre la voie ? C'est le nom sacré de Jésus ; car il n'a point été donné aux hommes d'autre nom sous le ciel en vertu duquel nous puissions être

(1) *Isa. 9, 17.* (2) *Cant. 1, 2.* (3) *Luc. 2, 21.* (4) *Ibid.*

Digitized by Google

sauvés : *Per nomen Jesu omnibus gentibus via in cœlum patefacta est; neque enim est aliud nomen sub cœlo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri*[1].

IX. Ce nom propre du Fils de Dieu fait homme est sorti des secrets éternels de l'intelligence divine, et il a été révélé avant tout à la Vierge-Mère et à saint Joseph, son époux. Oh! quelle fête ce dut être là-haut parmi les chœurs des anges! Si nous en croyons une âme éclairée d'En-Haut, ce nom fut apporté pour la première fois par une troupe de séraphins et de chérubins, gravé en traits de lumière sur un magnifique écusson, pour être montré à toute la cour céleste et annoncé à la terre. Quelle pompe, quelle jubilation universelle ce fut alors! A la première apparition de ce nom adorable, auquel toutes les grâces faisaient cortége, toutes les sphères célestes, les planètes, le soleil, la lune et les étoiles parurent se courber par respect; en entendant prononcer le nom sacré de Jésus, l'enfer bouleversé frémit; Jupiter, Saturne, Vénus, Mars, Mercure et tous les autres faux dieux tombèrent de leur trône; depuis que le nom de Jésus est connu dans le monde, on ne les a plus entendu et on ne les entend plus nommer; on les voit, au contraire, méprisés, foulés aux pieds, et le nom de Jésus seul court partout victorieux. Le nom de Jésus écrit sur les étendards y attache la victoire, le nom de Jésus gravé sur la cime des rochers les affermit, le nom de Jésus écrit sur les antennes des vaisseaux les fait aborder en sûreté au port, le nom de Jésus écrit sur les phares des écueils protége la course des navigateurs, le nom de Jésus tracé sur les portes des habitations attire sur les familles une pluie abondante de bénédictions célestes. Au nom de Jésus la peste disparait,

(1) *Rom. 10, 18.*

Digitized by Google

l'abondance renaît, les guerres cessent, la paix triomphe, les Etats se consolident, les couronnes s'affermissent. Bien plus, tout ce qu'il y a de vertus et d'efficacité dans les plantes et dans les herbes pour guérir, toutes les influences bienfaisantes qui découlent des astres, c'est au nom de Jésus qu'on les doit, dit saint Vincent Ferrier : *Omnes virtutes quas Deus posuit in herbis, verbis, plantis, stellis, constellationibus, omnes sunt in hoc nomine Jesu.* Si les remèdes ont quelque valeur, si les herbes ont quelque saveur, si les minéraux ont quelque vertu, c'est grâce au nom adorable de Jésus. En un mot, c'est par ce nom sacré, ce nom béni, ce nom de vie que nous sommes comblés de tous les biens, de toutes les bénédictions.

X. Mais que dis-je ? non-seulement nous avons en lui la source de tous les biens, mais aussi le préservatif contre tous les maux. Les démons eux-mêmes ne pouvant tenir contre la vertu toute-puissante de ce nom divin, prennent la fuite dès qu'ils l'entendent, furieux de sentir leurs forces s'évanouir au souffle de la bouche qui le prononce. Si vous en voulez un exemple, accompagnez-moi en esprit à Alexandrie. Vous voyez là retirée dans son cabinet, une jeune fille, noble, belle, à la fleur de l'âge, d'un esprit vif, et élevée au milieu des aises de la vie : c'est Justine, novice encore dans la milice du Christ. Un jeune homme nommé Anglaide s'est épris d'elle ; et ne pouvant arriver à ses fins, il a recours à un magicien : Trouve-moi, lui dit-il, un démon qui me fasse parvenir au but de mes désirs. — Volontiers, répond l'autre ; et il le conduit dans une caverne souterraine, où, traçant un cercle sur la poussière, d'un coup de sa baguette magique, il fait apparaître sur-le-champ un affreux démon : Que me veut-on ? dit le monstre. — Va vite trouver Justine, reprend le magicien, empare-toi de son cœur et fais en sorte

Digitized by Google

qu'il soit tout à fait à la disposition de ce jeune homme. Je t'accorde peu de temps, car tu as affaire à une enfant sans force et sans expérience. — Le démon s'en va, et souffle dans le cœur de Justine un feu infernal. Aux premières atteintes qu'elle en ressent, la vertueuse fille se recueille en elle-même, fait le signe de la croix et dit par trois fois : Jésus, Jésus, Jésus. Soudain le diable est mis en fuite, et il se retire tout confus de sa défaite. — Ah ! misérable, lui dit le magicien ; va-t'en ensevelir ta honte dans les ténèbres. Je laisse aux furies infernales le soin de te châtier comme tu le mérites. Il jette de nouveau sa baguette à terre, et voilà qu'apparaît un autre démon plus horrible encore : Va vite trouver Justine, et fais qu'elle consente aux convoitises de ce jeune homme. — L'esprit malin obéit ; mais Justine, avec le nom de Jésus sur les lèvres et dans le cœur, le chasse ignominieusement. Le magicien furieux invoque Lucifer : Viens, lui dit-il, prince des ténèbres, c'est toi que je veux ; il y va de ton honneur et du mien. Lucifer paraît au milieu du cercle : Voyons, prends tous les moyens pour triompher du cœur de Justine. Lucifer prend un corps humain, et se travestit en femme, afin de séduire plus aisément la jeune fille par ses promesses fallacieuses. (Attention, mères de famille ; quand certaines femmes viennent chez vous pour s'entretenir avec vos filles, ouvrez les yeux, car ce sont quelquefois des diables travestis.) Justine s'aperçoit de la ruse du tentateur ; elle s'arme, selon sa coutume, du signe de la croix et prononçant par trois fois le nom de Jésus, elle met en fuite le prince des ténèbres, lequel, honteux et confus, dit au magicien qu'il n'y a point de force capable de résister au nom que prononce Justine. — Comment ? reprend Cyprien, c'était le nom du magicien, tu es donc impuissant contre le nom de Jésus ? S'il en est ainsi ; tu m'as trompé, maudit ; car je croyais que ton

Digitized by Google

nom était le plus puissant de tous les noms. Puisque le nom de Jésus te renverse, j'adore ce nom sacré, et je foule aux pieds ton orgueil. Vive Jésus! moi aussi je suis chrétien. — Cyprien jeta au feu tous ses livres de magie et demanda le baptême; dans la suite, il donna son sang pour la foi, et de magicien qu'il avait été, devint martyr, aussi bien que sainte Justine; tous deux sont vénérés sur nos autels comme de glorieux trophées de la vertu du nom de Jésus. Eh bien! mes frères, ne vous sentez-vous pas un ardent désir d'honorer tous un nom si saint? Le nom de Jésus est, pour ainsi dire, une des plus précieuses reliques que possède l'Eglise de Dieu pour mettre les démons en fuite; l'Ecriture sainte, comme le dit saint Chrysostôme, est une relique vénérable, parce que c'est la parole de Dieu : c'est pourquoi anciennement, au rapport de Baronius, on la gardait avec le Saint-Sacrement dans un même tabernacle, et les fidèles avaient coutume d'en porter sur eux quelque partie, comme par exemple l'Evangile de saint Jean, ou ces paroles : *Et Verbum caro factum est.* Ne pouvons-nous pas regarder comme un objet bien plus précieux encore le nom sacré de Jésus, qui résume en quelque sorte en lui-même tout l'ordre de notre prédestination et de notre salut? *Neque enim est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* Ah! le nom adorable de Jésus est un objet si précieux, que tout fidèle chrétien devrait le porter constamment sur son cœur, comme la chose du monde qui lui fût la plus chère. Et en effet, notre glorieux saint Bernardin, prêchant à Florence sur les vertus de ce divin nom, enflamma tous les habitants d'une telle dévotion, qu'on fit tracer dans toutes les maisons le nom de Jésus, et que chacun le portait sur soi, en forme de médaille ou d'image, comme une relique précieuse; et les auteurs du temps rapportent qu'on ne se serait pas permis

Digitized by Google

dans cette ville de porter un enfant au baptême, sans que le nom de Jésus fût imprimé sur ses langes. Oh! que je serais heureux de pouvoir allumer en vous tous la même ferveur pour le très-saint nom de Jésus! Mères qui m'écoutez, mettez ce nom sacré comme un ornement au cou de vos enfants; chefs de famille, imprimez-le sur la porte de vos maisons; portez-le tous sur vous comme la relique la plus précieuse, comme le plus riche capital que vous puissiez posséder sur la terre.

XI. Mais quel est le moyen le plus efficace de vous embraser tous d'un ardent amour envers Jésus et d'une tendre dévotion pour son saint nom? Je n'en trouve point de plus puissant que de vous faire contempler Jésus lui-même expirant sur une croix par amour pour l'homme. Par là, chacun de vous restera convaincu qu'en réalité on n'aime pas Jésus, parce qu'on ne le connaît point, et qu'on ne le connaît point, parce qu'on ne l'aime guère; de plus, en voyant que ce bon Sauveur a consacré sa croix avec son divin nom, voulant qu'il y fût attaché au-dessus de sa tête comme le plus beau trophée de son amour, dans ces mystérieuses paroles : *Jesus Nazarenus, rex Judæorum*, vous parviendrez tous à comprendre, que pour connaître et aimer Jésus, il faut porter ce nom sacré gravé dans son cœur. Si ce nom divin de Jésus signifie Sauveur, qui ne voit que Jésus a voulu, par ce nom béni, enrichir sa croix et nous donner un gage assuré de salut? Elargissez donc vos cœurs, mes frères, et préparez vos larmes. Si vous ne croyez pas à tout ce que j'ai dit jusqu'ici de la beauté, de la douceur, de la bonté et de l'amour passionné de Jésus, contemplez-le de vos propres yeux. A genoux donc tous... Mais avant de vous le faire voir, je voudrais savoir de vous, mes bien-aimés, quelle idée vous avez de notre divin Sauveur? Jésus n'est-il pas cet Homme-Dieu dont l'excessive beauté ravit le ciel et la

Digitized by Google

terre, et l'objet le plus aimable qui ait jamais paru ou qui puisse paraître en ce bas monde? Comment vos entrailles ne seraient-elles donc pas émues en le voyant aujourd'hui tout déchiré, défiguré, et mort par un excès d'amour pour vous? Jésus n'est-il pas ce père plein d'amour et de tendresse qui vous a donné tout ce que vous possédez en cette vie, qui vous a comblés de bienfaits, qui vous a délivrés d'une infinité de maux, qui vous a pardonné tant de péchés et qui est disposé à vous couronner de gloire pendant toute l'éternité dans le ciel? Comment donc, en voyant un père si bon et si généreux, mort pour vous, votre cœur ne serait-il pas touché? Jésus n'est-il pas votre époux, votre frère, votre ami fidèle? N'est-il pas tout pour vous? Or, le voilà anéanti pour vous : retenez vos larmes si vous le pouvez... Ah! si un pécheur reste insensible à ce spectacle, il n'y a plus d'espoir de salut pour lui. Mais qu'il n'en soit pas ainsi, mes bien-aimés, donnez tous au moins quelque signe de douleur à la vue de votre bon Père, qui a donné sa vie pour vous sur l'arbre de la croix... Le voilà, mes frères, ce Père si dévoué, ce Jésus si beau; regardez comme il est défiguré, couvert de sang, de plaies et de meurtrissures. Voilà votre époux, âmes pieuses; voilà votre Dieu, pécheurs, déchiré et mis à mort pour vous. Eh bien! que demande de vous ce Dieu crucifié? Un soupir et rien de plus, un soupir, une larme, un *peccavi;* et ce peu qu'il demande, vous le lui refuseriez? Ah! ingrats, seriez-vous capables d'une telle dureté? Non, mes bien-aimés, non, à Dieu ne plaise! Au contraire, frappez-vous tous la poitrine, éclatez en sanglots, et élevez la voix pour demander pardon à Jésus de l'avoir si cruellement maltraité. Pardon, mon Jésus, pardon! Répétez-le avec les larmes aux yeux : Pardon, mon Jésus, pardon! Ce n'est pas assez, mes chers frères, ce n'est pas assez de lui demander pardon,

Digitized by Google

je veux que vous l'aimiez, ce bon Sauveur. Jésus est votre père, mes frères, et vous êtes ses enfants; un père si généreux ne mérite-t-il pas votre amour? Que ceux donc qui se glorifient d'avoir Jésus pour père lui demandent pardon d'une voix attendrie, avec des accents dictés par l'amour; qu'ils disent avec moi : O mon doux Jésus, ma vie, mon souverain bien, Jésus de mon âme, pardon, ô mon Jésus, pardon! pardonnez, Père bien-aimé, pardonnez à vos pauvres enfants, tout méchants qu'ils sont; pardonnez, ô doux Jésus, pardonnez. — Mais quoi! pouvez-vous satisfaire avec quelques larmes à l'amour que vous devez à Jésus, à Jésus qui a tant fait pour vous aussi bien que pour moi? N'a-t-il pas, en effet, sacrifié son sang, sa vie, tout en un mot? N'est-il donc pas juste que nous lui rendions sang pour sang? Du sang, par conséquent, du sang pour Jésus, et de votre part des larmes, pécheurs, mes frères; frappez-vous la poitrine, demandez-lui pardon... (*La discipline*). Mais pour l'amour de qui versons-nous, moi ce sang, et vous ces larmes? Pour l'amour de Jésus, n'est-il pas vrai? Ces larmes sont donc des larmes d'amour. O délicieuses larmes! ô belles! ô touchantes larmes! Qu'il est doux de pleurer et de souffrir pour Jésus! Je verserai donc du sang et vous des larmes, mes frères; et en signe d'amour, répétons encore une fois tous en chœur : O mon bien-aimé Jésus! ma vie et mon bien suprême, Jésus de mon âme! pardon, pardon! — Oui, mes bien-aimés, Jésus vous pardonne, et il vous pardonne de bon cœur toutes vos iniquités, parce qu'il est votre père, et le meilleur des pères. Cependant, il attend de vous deux choses : la première, c'est que vous changiez de vie. Avez-vous compris, pécheur, c'est que vous changiez de vie, que vous laissiez là cette mauvaise habitude, cette liaison dangereuse, cette maudite correspondance, que vous restituiez ce bien injustement possédé, que vous

Digitized by Google

vous réconciliiez avec votre ennemi, que vous confessiez exactement tel péché, en un mot, mon cher frère, que vous changiez de vie. La seconde, que vous portiez gravé dans votre cœur son saint nom, en le bénissant et en le louant à toute heure. Est-il rien de plus juste? Commencez donc dès maintenant à bénir et à louer Jésus, et dites tous : Loué et béni soit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Encore une fois : Loué et béni, etc.

XII. Levez-vous. Je désire de vous deux choses pour mettre le sceau aux fruits de ce sermon : la première, mes chers frères, c'est que nous formions une sainte ligue pour propager l'amour de Jésus, et que pour cela nous entrions tous dans la Congrégation des vrais Amants de Jésus[1]. Sainte Térèse, cette grande âme et cette amante passionnée de Jésus, percée jusqu'au vif en voyant l'insensibilité des hommes envers Jésus-Christ, conçut la première l'idée de cette association, mais ne put l'exécuter; elle fut réalisée plus tard par quelques âmes pieuses avec un fruit notable pour toutes les personnes qui en firent partie. On peut y entrer sans cérémonie aucune, et sans se faire inscrire sur un registre. Quiconque a l'intention d'en faire partie, y est par le fait inscrit devant Dieu. Les règles de cette congrégation consistent simplement à témoigner son amour à Jésus, en s'abstenant de tout péché mortel ou véniel délibéré, et en cherchant par tous les moyens, à faire connaître et aimer Jésus. Les associés pensent fréquemment à Jésus, parlent souvent de Jésus, et empêchent de tout leur pouvoir qu'il soit offensé; les prêtres, les confesseurs et les prédicateurs font spécialement tous leurs efforts pour que Jésus ne soit pas offensé, mais

(1) Les Règles d'une *Congrégation des Amants de Jésus et de Marie*, et des instructions à l'usage de ses membres, ont été tracées par le Bienheureux, et approuvées par le pape Benoît XIV. Nous les donnerons à la fin du tome VII.

Digitized by Google

qu'il soit connu et honoré de tous. En signe qu'on est du nombre des vrais Amants de Jésus, on a coutume de porter sur soi l'image de Jésus crucifié ou toute autre semblable ; on la baise fréquemment, on la presse sur son cœur, et on fait des actes fervents d'amour envers Jésus. Je voudrais vous voir entrer tous dans cette ligue sacrée des vrais Amants de Jésus, mes chers auditeurs, c'est pourquoi je vous exhorte tous à former, en ce moment, l'intention d'en faire partie. — Oh ! quel bonheur, s'il est vrai qu'à présent même vous devenez tous de vrais amants de Jésus, en ayant soin de porter, en signe de votre engagement, un crucifix sur la poitrine, en dessous de vos vêtements. Procurez-vous donc tous au plus tôt un petit crucifix, portez-le fidèlement sur votre cœur comme marque extérieure de votre agrégation, et lorsqu'il surviendra quelque tentation, aussitôt la main au crucifix pour protester que vous êtes prêts à mourir mille fois plutôt que d'offenser Jésus. Dans le même but, vous observerez plus de modestie à l'église, dans les réunions, et en public, faisant rougir ceux qui mènent une vie licencieuse et outragent votre divin Sauveur. Si quelqu'un s'opposait à votre zèle, déclarez-lui ouvertement, sans respect humain, que vous êtes membre de la Congrégation des vrais Amants de Jésus, et prêt à donner votre sang et votre vie pour empêcher que ce bon maître ne soit offensé. Oh ! quel bonheur ! carême de bénédiction ! dût-il ne produire d'autre fruit, quel grand bien il aurait déjà fait !

XIII. La seconde chose que je souhaite de votre part, c'est une tendre dévotion envers le très-saint et très-doux nom de Jésus. C'est là ce nom auguste, comme vous l'avez entendu, ce nom au-dessus de tout nom et sans lequel il n'y a point de salut : *In quo oporteat nos salvos fieri.* O nom sacré, nom de paix, baume de vie, objet de tous les soupirs des plus fervents

Digitized by Google

amants de Jésus! Porter Jésus gravé dans son cœur, prononcer souvent son nom, et le prononcer avec dévotion, voilà le signe qu'on aime véritablement Jésus. L'apôtre saint Paul l'avait imprimé si profondément dans son âme, qu'il l'avait à tout moment sur ses lèvres et sous sa plume; il nomme bien cinq cents fois Jésus dans ses Epîtres : oh ! quel beau langage ! Saint Ignace, martyr, le portait imprimé en lettres d'or au milieu de son cœur : quel plus bel ornement! Le bienheureux Henri Suson le grava sur sa poitrine avec un canif, en caractères de sang : quelle belle empreinte ! Saint Bernardin de Sienne, de notre Ordre, fut le premier qui l'exposa à la vénération publique sous forme de chiffre ou de monogramme, et c'est armé du saint nom de Jésus qu'il amollit les cœurs les plus durs, convertit les pécheurs les plus obstinés, et réforma presque toute l'Italie. Il voulait voir, peint ou gravé partout, ce chiffre délicieux du saint nom de Jésus, sur les portes des maisons, au chevet des lits, au frontispice des églises. C'est là précisément ce que j'attends de vous, mes chers auditeurs : je désire que tous vous fassiez peindre ou graver le saint nom de Jésus sur les portes de vos maisons, d'après le modèle que voici. Ne me refusez pas cette grâce, qui tournera tout entière à votre avantage. Saint Bernardin de Sienne prêchant à Ferrare, à l'époque où cette ville était désolée par la peste, exhorta les habitants à la dévotion au saint nom de Jésus; tous, dociles à sa parole, placèrent le nom de Jésus sur les portes de leurs habitations, et furent ainsi délivrés du terrible fléau. Les habitants de Padoue obtinrent la même faveur, après avoir embrassé, sur la persuasion du Saint, cette pieuse pratique. Il promit à ceux de Camajore, terre de la république de Lucques, que s'ils voulaient peindre ou graver le saint Nom de Jésus sur leurs portes, ils ne seraient jamais atteints par la peste;

Digitized by Google

l'événement justifia sa promesse, quoique à diverses époques tous les lieux circonvoisins aient été désolés par ce mal contagieux. Eh bien, mes chers frères, auriez-vous quelque répugnance à vous imposer cette pratique? Mais considérez, je vous en prie, le grand bien qui en résultera pour vos maisons : soyez assurés que celles sur lesquelles on verra peint ou gravé le saint nom de Jésus, n'auront plus ni maléfices, ni sortiléges, ni malheur d'aucune sorte à redouter ; elles seront préservées de la foudre et d'une multitude de désastres. Mille et mille fois bénies les maisons qui porteront sur leur frontispice le saint nom de Jésus! Malheur, au contraire, à celle où on ne l'y verra point! elle sera un réceptacle de démons, et sujette à mille disgrâces. Courage donc! que ce soit à qui fera la peinture la plus belle; et ne perdez pas de temps, dès demain que toutes vos maisons soient ornées du monogramme de Jésus. Oh! quel lieu béni que celui-ci où l'on verra toutes les maisons consacrées par ce saint nom! Comme je crois vous voir tous bien disposés, tous enflammés d'amour et de dévotion envers le nom adorable de Jésus, je me sens enhardi à conclure ce sermon en vous adressant cette belle recommandation de l'Apôtre : *Omne quodcumque facitis in verbo, aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi*[1] : « Tout ce que vous faites en paroles ou en œuvres, faites-le au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Oui, faites tout pour l'honneur et la gloire de Jésus et de son très-saint nom. Si vous sortez de chez vous, sortez avec Jésus; si vous marchez dans les rues, que Jésus vous accompagne; si vous entrez à l'église, que Jésus y entre avec vous comme votre avocat. Que Jésus soit avec vous dans vos travaux, qu'il soit avec vous dans

(1) *Col. 3, 17*

Digitized by Google

vos entretiens, qu'il soit avec vous pendant vos heures de repos. Que l'aurore, à son lever, vous trouve avec Jésus, que le soleil, à son coucher, vous laisse avec Jésus. Que le nom de Jésus soit le premier qui sorte le matin de vos lèvres, que le nom de Jésus soit le dernier qu'elles prononcent le soir. De cette sorte, Jésus recueillera votre âme entre ses bras à votre dernier soupir : vous mourrez ayant Jésus sous les yeux, Jésus sur les lèvres et Jésus dans le cœur. J'ai la confiance qu'il en sera ainsi, si vous êtes tous associés de la congrégation des vrais Amants de Jésus, et si vous faites peindre ou graver sur les portes de vos maisons le saint nom de Jésus. Protestez tous que vous le voulez, en disant trois fois, à haute voix : VIVE JÉSUS ! VIVE JÉSUS ! VIVE JÉSUS !

Digitized by Google

XXIX

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION (25 MARS).

SUR LA FÊTE.

Fiat mihi secundum verbum tuum.
Qu'il me soit fait selon votre parole. Luc I, 38.

I. Qui aurait jamais pu s'imaginer que la sainte Vierge, en recevant aujourd'hui l'ambassade d'En-Haut, eût agi comme elle le fait? L'archange Gabriel lui apparaît pour lui annoncer l'incarnation du Verbe, et en même temps lui offrir l'honneur insigne de la maternité divine, à laquelle elle est appelée par le Tout-Puissant : *Ecce concipies in utero :* « Voici, lui dit avec respect l'envoyé céleste, que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un fils; » *et paries filium*[1]. Moi mère! répond aussitôt la Vierge intimidée; dites-moi de grâce de quelle manière, car je ne connais point d'homme : *Quomodo fiet istud? quoniam virum non cognosco*[2]. C'est comme si elle eût dit : Ange saint, s'il me faut cesser d'être vierge pour devenir mère, gardez pour d'autres l'honneur que vous venez m'offrir; retournez au ciel, et dites à toute la cour céleste que je n'accepte point d'être mère même d'un Dieu, au prix de ma virginité. — Ne craignez point, reprend l'archange; vous pouvez être mère sans cesser d'être vierge, car l'Esprit-Saint descendra en vous : *Spiritus Sanctus*

(1) *Luc. 1, 31.* (2) *Ibid. v. 34.*

Digitized by Google

superveniet in te[1]. C'est même parce que vous êtes vierge, et vierge immaculée, que vous allez devenir mère; si vous n'étiez pas vierge, vous seriez indigne d'être mère d'un Dieu. — S'il en est ainsi, répond Marie, si telle est la volonté du Très-Haut, je consens : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. O *fiat* tout-puissant! *fiat* qui, prononcé jadis avec empire par un Dieu, tira du sein du néant les cieux, la terre et les mers, tout un monde de créatures, et prononcé avec humilité par Marie, tira du sein du Père son Fils unique. O *fiat!* parole fortunée pour Marie, dans le sein de laquelle elle répandit un torrent de grâces, de bienfaits et de faveurs, en la rendant mère d'un Dieu, et partant la plus privilégiée entre toutes les créatures. O *fiat!* parole heureuse pour nous tous, puisque Marie, en devenant mère de Dieu en notre faveur, est devenue en même temps pour nous la meilleure, la plus tendre, la plus compatissante mère. O *fiat!* parole d'amour, par laquelle l'auguste Vierge gagna à la fois le cœur de Dieu et le cœur de l'homme : le cœur de Dieu, parce qu'en devenant sa mère, elle devint l'objet de ses plus tendres affections; le cœur de l'homme, qui, comblé par elle de bienfaits, en a fait aussi l'objet de ses plus amoureux transports. Pourquoi donc vous troubler, ô Vierge sainte, à l'annonce d'une dignité qui vous élève au comble des grandeurs après Dieu, et brise les chaînes de notre antique esclavage? Jouissez donc, auguste Reine, de votre beau titre de mère, sans rien perdre de l'éclat de votre virginité! Pour moi, en vous contemplant à ce poste sublime de Mère d'un Dieu, je serai heureux de vous proclamer — la créature la plus favorisée de Dieu, ce sera le premier point de mon discours; — et la plus honorée de l'homme, ce sera le second. — Je

(1) *Luc. 1, 35.*

Digitized by Google

me féliciterai de voir Dieu et l'homme vous combler de gloire en retour de cet humble *fiat* : *Fiat mihi secundum verbum tuum*. Je commence.

PREMIER POINT.

II. Ce dut être un magnifique spectacle de voir l'adorable Trinité, réunie comme en consistoire, attendre avec une sorte d'anxiété un *fiat* de la bouche virginale de Marie, devenue l'arbitre de la félicité du ciel et de la terre, et de l'affaire la plus importante de la divinité. A peine la Vierge bénie eut-elle prononcé cette parole après laquelle on soupirait, que Dieu, descendant dans son sein, et prenant pour elle le cœur d'un fils, l'appelle du doux nom de mère ; tandis que Marie, prenant pour lui un cœur de mère, l'appelle du nom de fils. Soudain l'heureuse nouvelle s'en répandit dans tous les règnes de la nature et de la grâce ; les hiérarchies les plus sublimes se l'annonçaient les unes aux autres : Jésus, fils de Marie, Marie, mère de Dieu, oh ! quelle fête, quels transports, quelle allégresse au ciel et sur la terre ! Par les montagnes et les vallées, on entendait retentir de toutes parts ces paroles : Marie, mère de Dieu, l'auguste Vierge Marie, mère de Dieu... C'est alors qu'une joie nouvelle éclata dans tout le ciel, et qu'on vit partout refleurir notre terre. L'enfer seul frémit d'un redoublement de rage et d'envie. Faut-il donc s'étonner que les Evangélistes, pour célébrer les louanges de Marie, se contentent à peu près de dire qu'elle fut mère de Dieu ? C'est qu'il leur semblait que de cette seule prérogative bien comprise, comme d'un principe fécond, on doit en bonne logique déduire toutes les autres. Marie, Mère de Dieu ! Eh ! dites donc, pour énumérer ses grandeurs, que toutes les grâces, les priviléges, les faveurs, les honneurs accordés soit aux

Digitized by Google

anges, soit aux hommes, l'ont été bien davantage encore à Marie, la mère de Dieu. Vous pouvez le dire sans crainte; vous avez pour garant Albert-le-Grand, qui assure que c'est là une vérité si claire, qu'elle est connue par son simple énoncé : *Est per se notum ex terminis Beatæ Virgini perfectius collatas esse omnium sanctorum gratias.* Il suffit de comprendre les termes de fils, de mère et de serviteur, pour comprendre clairement que ce qu'un fils accorde à des serviteurs, il le donnera à plus forte raison à sa mère; à moins que nous n'allions croire qu'il fait moins de cas de sa mère que de ses serviteurs. Mais ce serait faire outrage à une telle mère, reprend saint Bernard, de supposer que Dieu lui ait refusé ce qu'il a jamais accordé à quelque mortel que ce soit : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, nefas est suspicari tantæ Virgini fuisse negatum.*

III. Ces principes étant posés, pour faire ressortir la magnificence de Dieu à l'égard de Marie, et vous convaincre que, comme étant sa mère, elle a été la créature la plus favorisée par lui, la plus enrichie de ses dons, parcourez les saintes Ecritures, lisez l'histoire ecclésiastique tant ancienne que moderne; et toutes les grâces que vous trouverez avoir été accordées aux hommes ou aux anges, concluez hardiment que Marie les a reçues à un plus haut degré. Si vous lisez que nos premiers parents furent créés sans la tache du péché originel, avec la grâce sanctifiante, et toutes les habitudes surnaturelles et infuses qui en sont inséparables, concluez que la très-sainte Vierge Marie a été aussi conçue sans le péché originel, avec la grâce sanctifiante, avec toutes les habitudes surnaturelles, et tous les dons merveilleux, dignes d'une telle mère. Et ne craignez pas de vous tromper en cela; car vous aurez pour vous une foule de Pères et de théologiens, ainsi que les uni-

Digitized by Google

versités les plus fameusès, les plus savantes du monde, qui non-seulement admettent cette conséquence, mais vous en fournissent en outre cent autres raisons des plus convaincantes. Si vous lisez que les saints anges, pendant tout le temps qu'ils furent dans l'état d'épreuve, se préservèrent de la moindre tache du péché, concluez qu'à plus forte raison la reine des anges, pendant tout le temps qu'elle a passé sur la terre, s'est maintenue tout à fait pure, sans jamais commettre le péché actuel le plus léger : vous aurez pour vous l'autorité du concile de Clermont, tenu sous Urbain II, et du concile de Trente, session VI. Vous pouvez même en déduire, par une conséquence légitime, que dès le premier instant de sa Conception Immaculée, elle a été confirmée en grâce et rendue impeccable *extrinsèquement, ab extrinseco*, selon le langage de l'école ; et la raison en est que si de fait elle n'a jamais péché, on peut conclure *a posteriori* qu'elle a reçu des grâces efficaces, incompatibles avec le péché : bien que peccable *intrinsèquement, ab intrinseco*, et de sa nature, attendu qu'elle était libre et dans l'état d'épreuve, néanmoins, fortifiée par des secours si puissants, si énergiques, elle reçut de Dieu avec l'existence, d'après le sentiment commun des écoles catholiques, le précieux privilége d'être confirmée dans le bien et rendue impeccable *ab extrinseco*. Si vous lisez que nos premiers parents dans l'état d'innocence, et les saints anges dans le ciel furent exempts de toute concupiscence, c'est-à-dire de cette inclination violente au mal, laquelle prévenant l'empire de la raison, allume et fomente en nous les deux foyers de tous nos péchés, savoir l'appétit irascible et l'appétit concupiscible, concluez hardiment que Marie toujours Vierge a été complétement exempte de cette concupiscence, triste effet du péché originel qui ne l'atteignit en aucune façon. Allez plus avant, et si vous trouvez

Digitized by Google

que quelques Saints ont commencé, dès le sein de leur mère, à connaître Dieu, et à l'aimer souverainement, comme tous les Pères grecs et latins le reconnaissent à l'égard de Jean-Baptiste; si d'autres n'ont jamais perdu de vue la présence de Dieu dans leurs actions, comme on le croit communément de sainte Catherine de Sienne, de sainte Marie Magdeleine de Pazzi et de sainte Térèse; si ces âmes privilégiées ont pu quelquefois, dans leurs extases, penser à Dieu sans le secours des sens extérieurs, par un mode d'opération plus propre aux anges et aux âmes séparées du corps, qu'à notre condition sur la terre, concluez *a fortiori* que Marie aussi jouit, dès le sein maternel, de l'usage de la raison à la manière des anges, et que dès lors elle employa merveilleusement toutes ses facultés à connaître et à aimer son Dieu avec une telle ardeur, qu'au dire de Suarez et de saint Bernardin de Sienne, elle était absorbée dans des contemplations plus sublimes pendant son sommeil qu'aucun autre Saint en état de veille. Si enfin, d'après le docteur angélique et saint Augustin, il fut donné à Moïse et à saint Paul de jouir quelques instants ici-bas de la vision béatifique, affirmez sans crainte que cette faveur fut bien plus familière à la très-sainte Vierge, qui porta un Dieu dans son chaste sein. Et quand même ce rare privilége aurait été refusé à tout autre, ajoute Suarez, il n'aurait pu l'être à la mère de Dieu, dont les prérogatives ne peuvent être mesurées avec la mesure commune aux autres Saints. Est-ce tout? ou voulez-vous en entendre davantage? Eh! tout ce qui vient d'être dit, tout ce qui pourrait se dire encore pour prouver que Marie a été la créature la plus favorisée de Dieu, tout, comme le dit admirablement l'illustre archevêque de Milan, saint Ambroise, tout est renfermé dans un seul mot: il suffit de dire qu'elle a été la digne mère de Dieu : *Digna fuit ex qua Filius Dei nasceretur*. On ne peut

Digitized by Google

douter, conclut saint Bernard, que Dieu n'ait accordé à sa Mère toutes les grâces qui ont été distribuées aux Anges et aux Saints : *Quod vel paucis mortalium constat esse collatum, nefas est suspicari tantæ Virgini fuisse negatum.*

IV. O puissante Vierge, auguste Mère, rendez-moi digne de vous louer : *Dignare me laudare te;* car à de telles hauteurs je me trouble, je me confonds, je me perds. Courage, mon âme! Marie t'aidera. Marie possédait donc, même avant d'avoir été déclarée Mère de Dieu, une vertu si éminente, et une telle abondance de grâce, que jamais rien de pareil ne s'était vu auparavant, ni ne se verra dans la suite. Dès lors, il était évident que c'était un édifice que Dieu élevait sur un plan nouveau et qu'il voulait porter à une hauteur extraordinaire et divine : *Ipse fundavit eam Altissimus*[1]. C'est pourquoi l'Archange Gabriel, déjà avant qu'elle fût en possession de sa glorieuse maternité, la salua pleine de grâce : *Ave, gratia plena*[2]. Qu'est-ce donc qu'affirmer que Marie a reçu à un plus haut degré toutes les grâces accordées aux autres saints? Il faut aller bien plus loin. Dites hardiment que, dès le premier instant de sa Conception Immaculée, elle reçut de Dieu plus de grâce (et je parle de la grâce sanctifiante, qui rend l'âme agréable et belle aux yeux du Très-Haut), elle reçut une grâce plus éminente que celle à laquelle les plus grands saints, les anges et les séraphins les plus sublimes sont parvenus au terme de leur carrière, conformément à ce que chante l'Eglise : *Fundamenta ejus in montibus sanctis*[3]; c'est-à-dire que cette auguste Vierge a posé ses fondements là où les plus hautes montagnes de sainteté ont leur cime. Or, quel torrent de grâce n'aura-t-elle pas encore reçu, lorsqu'en pré-

(1) *Ps. 86, 5.* (2) *Luc. 1, 28.* (3) *Ps. 76, 1*

Digitized by Google

sence de tout le paradis elle fut proclamée Mère de Dieu? Et comme elle aura bien fait valoir cet incomparable trésor durant tout le cours de sa longue vie! Elle l'a multiplié d'une manière si prodigieuse, que de graves auteurs vont jusqu'à appeler immense la grâce dont Marie se trouva ornée au dernier jour de sa vie, c'est-à-dire, à mon sens, que cette grâce était telle, qu'elle dépasse toutes les mesures que notre esprit peut imaginer. Elle est appelée immense par saint Epiphane, par saint Anselme, saint Bonaventure et plusieurs autres; mais saint Bernardin de Sienne va plus loin encore, en affirmant que cette grâce fut si grande qu'il est réservé à la capacité infinie de Dieu de pouvoir la comprendre : *Ut soli Deo cognoscenda reservetur.* Mais de peur que ces façons de parler ne semblent une exagération dictée par l'intérêt qu'on prend à la gloire de Marie, prouvons-en la vérité par de solides raisons; vous serez stupéfaits en voyant jusqu'où s'éleva cette créature privilégiée de Dieu.

V. Pour se convaincre que la grâce acquise par la sainte Vierge, à la fin de sa vie, dut être immense, c'est-à-dire inaccessible à notre intelligence, et compréhensible pour Dieu seul, posez en principe cet enseignement théologique, savoir que chaque acte de charité que quelqu'un fait avec toute la plénitude de grâce qu'il possède, lui mérite et lui procure sur-le-champ un accroissement de grâce égal à celle qu'il avait déjà. Ce principe admis, si d'un autre côté la très-sainte Vierge a toujours agi avec toute la plénitude de la grâce bien mieux encore que l'Apôtre qui a dit de lui-même que la grâce n'a point été stérile en lui : *Gratia ejus in me vacua non fuit*[1]; il s'ensuit qu'à chaque acte d'amour de Dieu qu'elle produisait, elle doublait la grâce qu'elle

(1) *I Cor. 15, 10.*

Digitized by Google

avait déjà, et que par conséquent chaque acte nouveau était une fois plus agréable aux yeux de Dieu et plus méritoire que le précédent. Et comme, pendant les soixante-dix ans et plus peut-être qu'elle vécut, elle n'a jamais cessé de faire, à chaque instant, des actes de charité, qui doublaient continuellement d'intensité, essayez de calculer l'augmentation de grâce qu'elle possédait à la fin de sa vie, vous avouerez qu'elle fut immense, et supérieure à tout ce que l'intelligence humaine peut concevoir. Pour nous faire une idée au moins confuse de cette immensité, laissons un instant la théologie, pour faire appel aux mathématiques. Les mathématiciens vous diront, lorsqu'ils traitent des progressions géométriques des nombres, que si l'on dispose une série de nombres dont chacun soit le double de celui qui précède, comme par exemple, un, deux, quatre, huit, seize, etc., le vingt-quatrième nombre de cette série arrive au chiffre de seize millions sept cent soixante-sept mille deux cent seize. Or, supposons que la sainte Vierge n'ait reçu de Dieu au premier instant de son existence qu'un seul degré de grâce, et que pendant les vingt-quatre heures du premier jour elle n'ait pas fait plus de vingt-quatre actes d'amour, c'est-à-dire un seul par heure, et que chacun d'eux cependant ait été le double plus intense et plus parfait que le précédent; elle se serait trouvée, à la fin du premier jour, avoir acquis seize millions sept cent soixante-sept mille et deux cent seize degrés de grâce sanctifiante. Commençant ensuite, le second jour, à agir avec cette plénitude de grâce acquise le jour précédent, elle se serait trouvée, à la fin de ce jour-là, avec une abondance de grâce qui surpasserait ces seize millions de degrés autant que ceux-ci en surpassent un seul. Calculez d'après la même proportion les degrés de grâce acquis le troisième jour, et vous arriverez à un chiffre tel que si on

Digitized by Google

les représentait par des grains de froment, tous les navires du monde entier ne suffiraient pas à les contenir; c'est le calcul qu'a déjà fait aussi exactement que possible un savant mathématicien, Clavio. Que dirons-nous du quatrième jour, du cinquième, du sixième, et de tous les autres, qui ont composé cette longue vie de soixante-dix ans et peut-être plus? Nous arrivons à un nombre si grand qu'il n'y a plus de mots pour l'énoncer, ni intelligence pour le comprendre. Et cependant, toute cette grâce n'est qu'une parcelle de la plénitude de grâce que Marie avait acquise au terme de sa vie. Nous avons supposé, en effet, qu'au premier instant de son existence elle n'aurait reçu qu'un seul degré de grâce, et que chaque jour elle n'aurait exercé que vingt-quatre actes de charité; mais en réalité, comme nous l'avons déjà démontré, elle avait déjà, à ce premier instant, plus de grâce que n'en ont eu les plus grands saints et les séraphins les plus élevés au terme suprême de leur carrière; puis, ce n'est pas seulement vingt-quatre actes d'amour qu'elle produisait en un jour; il est plus croyable qu'elle en faisait des milliers par heure, vu qu'embrasée de l'amour divin comme elle l'était, elle faisait ses délices d'aimer son Dieu, sans jamais se lasser. Qu'on double donc, pour chacun de ces actes sans nombre d'amour de Dieu, la plénitude de grâce qu'elle reçut dès l'instant de sa conception, et l'on verra qu'il n'y a point exagération à dire qu'elle avait acquis, à la fin de sa vie, un degré immense de grâce, qu'elle était, en quelque sorte, un abime de grâce, un trésor de sainteté, dont Dieu seul peut connaître et apprécier les richesses, et l'on conclura que réellement Dieu n'a traité personne comme cette créature privilégiée, lorsqu'il l'a comblée d'une telle profusion de grâces, de faveurs et de prérogatives, qu'après Dieu on ne peut rien concevoir de plus grand.

VI. O Vierge sainte, auguste Mère, puissante Reine,

Digitized by Google

rendez-moi digne de vous louer : *Dignare me laudare te*, car je me confonds et je me perds dans l'abîme de vos grandeurs. Je soutiens que prétendre énumérer toutes les prérogatives, les priviléges et les grâces extraordinaires que Dieu vous conféra, comme à sa mère, ce serait vouloir compter les étoiles du ciel, les grains de sable des rivages, les brins d'herbe des prés, les feuilles des arbres, les gouttes d'eau de l'océan, les atomes de l'air, les rayons du soleil. Vos richesses sont innombrables, ineffables, inénarrables. Si un seul degré de grâce donne à l'âme une telle beauté, qu'elle ravit le cœur de Dieu, remplit d'admiration tout le ciel, et répand un éclat incomparablement plus brillant que celui du soleil, quelle beauté au-dessus de toute beauté a dû donner à l'âme de la sainte Vierge cet abîme de grâce, dont le Tout-Puissant l'a ornée, pour faire éclater en elle les magnificences de sa divinité! Et en effet, l'Aréopagite, en contemplant cette beauté surhumaine et presque divine, en fut tellement frappé, qu'il courut risque de prendre la sainte Vierge pour Dieu, et il l'aurait fait, nous assure-t-il, s'il s'en était rapporté à lui-même plutôt qu'aux Ecritures qui lui disaient le contraire. C'est ce qu'il écrit à l'apôtre saint Paul, son maître : *Testor Deum qui aderat in Virgine, nisi me divina docuissent eloquia, hanc verum Deum credidissem.* Il donne une belle raison de sa méprise, c'est qu'il lui semblait que la vue de Dieu seul pût produire un contentement, une félicité semblable à celle qu'il goûtait en contemplant Marie : *Quoniam nulla potest videri major gloria beatorum, quam felicitas illa quam ego tunc gustavi.* O Marie! qui de nous ne tomberait pas à vos pieds, en vous proclamant la créature la plus favorisée de Dieu, puisque le degré de grâce où vous êtes élevée est si sublime, que vous avez pu être prise pour Dieu même par celui qui fut le maître des

Digitized by Google

théologiens? En est-ce assez, mes chers frères? Dieu, je vous le demande, pouvait-il faire davantage en faveur de Marie?

SECOND POINT.

VII. Eh bien, le Très-Haut ne s'est pas contenté d'honorer lui-même sa mère, en l'enrichissant de ces trésors immenses de grâce que nous venons de voir; il a voulu en outre qu'elle fût comblée d'honneurs et d'hommages de la part des hommes, et exaltée par eux autant qu'elle a été favorisée par lui. Et remarquez ici les délicates attentions d'un Dieu pour attirer doucement les hommes à reporter vers sa Mère les hommages qui n'étaient naturellement dus qu'à lui seul. Que fit-il? il lui confia sa toute-puissance de miséricorde, et remit entre ses mains les trésors de sa bienfaisance, dont il l'établit dispensatrice. « Il vous a tellement exaltée, dit saint Anselme, qu'il a voulu que tout vous fût possible avec lui : » *Te sic exaltavit, ut omnia secum possibilia esse donaverit.* Voyez-vous notre Reine devenue la plénipotentiaire de Dieu, ayant en mains sa toute-puissance, et répandant partout des grâces et des faveurs? Que n'a-t-elle pas fait et que ne fait-elle pas chaque jour pour l'homme? Remarquez comme elle agit en maîtresse absolue : elle commande à la tempête, et la tempête se calme; à la guerre, et la guerre cesse; à la peste, et la peste s'enfuit; à la disette, et l'abondance renaît; à la mort, et l'on revient à la vie : il n'y a aucune créature qui ne trouve en elle soulagement et secours. Cette source de bienfaits une fois ouverte en Marie, tous les peuples ont rivalisé de zèle pour lui prodiguer tous les témoignages possibles de vénération et d'amour. Les autres saints limitent, en quelque sorte, leur protection soit à une ville ou un royaume, soit à un genre particulier d'infirmité ou de besoin. C'est ainsi qu'on honore

Digitized by Google

d'un culte spécial saint Janvier à Naples, saint Ambroise à Milan, saint Denis en France, saint Jacques en Espagne, saint Stanislas en Pologne, saint Nicolas en Grèce, saint Thomas dans les Indes. C'est ainsi encore que sainte Lucie est invoquée partout contre les maux d'yeux, sainte Apolline, contre le mal de dents, saint Blaise contre les maux de gorge, et d'autres saints contre d'autres misères. Mais pour la très-sainte Vierge, elle a été constituée la protectrice et l'avocate du monde entier, et pour tous les besoins, tant du corps que de l'âme. Et de fait, les grâces qu'elle répand, les prodiges qu'elle opère partout en faveur de ceux qui ont recours à elle, sont si nombreux, que je crois pouvoir dire, sans être soupçonné d'exagération, que si l'on mettait d'un côté tous les *ex-voto* suspendus devant les images de la sainte Vierge, en témoignage des grâces reçues par son intercession, et de l'autre ceux qu'on trouve suspendus devant les images de tous les autres saints ensemble, les premiers l'emporteraient autant sur les derniers qu'une grande montagne sur une petite colline. On peut invoquer en preuve de cette vérité le monde catholique tout entier. Où trouverez-vous une ville, une terre, un village, si petit que ce soit, qui ne possède une ou plusieurs images miraculeuses de la sainte Vierge, au point que les miracles opérés par chacune d'elles fourniraient matière à des volumes entiers? Qui pourrait jamais raconter les faveurs obtenues par les images miraculeuses de Notre-Dame de Lorette, de sainte Marie de la Fontaine à Constantinople, de Montaigu dans le Brabant, de l'Annonciade à Florence, du Chêne à Viterbe, d'Oroppa à Verceil, de la Garde à Bologne, et de tant d'autres non moins miraculeuses à Orviéto, à Trapani, à Cagliari, à Mondovi, à la Guadeloupe, à Boeza, à Montserrato, et ailleurs? Mais ce qui doit vous étonner plus encore, c'est que vous trouverez dans le

Digitized by Google

monde beaucoup plus d'images miraculeuses de la sainte Vierge que de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est cependant l'auteur de toutes les grâces. Notre Dieu veut évidemment nous montrer par là combien il désire que sa Mère soit honorée; puisque dans les bienfaits qu'il nous accorde il cache sa main, pour en faire rejaillir tout l'honneur sur cette auguste Vierge, par les mains de qui il veut que passent toutes ses grâces, nous donnant ainsi à entendre qu'autant il l'a comblée de gloire, autant il veut qu'elle soit exaltée par l'homme.

VIII. De là vient que l'Eglise, secondant les intentions du Très-Haut, qui témoigne tant de zèle pour l'honneur de sa Mère, a aussi inventé diverses industries propres à engager les fidèles à l'honorer. A cette fin, elle a institué pendant l'année sept fêtes principales en son honneur, sans compter tant d'autres solennités qui se célèbrent chaque jour dans les diverses parties du monde, en mémoire de l'origine de quelque image miraculeuse, ou de grâces signalées obtenues par elle. Elle lui a consacré, chaque semaine, un jour qu'elle fait sanctifier par l'abstinence; elle a établi que trois fois par jour, au matin, à midi et au soir, on donnerait le signal de la cloche, pour inviter tous les fidèles à se prosterner en l'honneur de la sainte Vierge, et à lui adresser par trois fois cette belle salutation par laquelle l'ange lui annonça qu'elle avait été choisie pour être Mère de Dieu. Elle a institué les litanies, sortes de catalogues de ses titres les plus glorieux, des chapelets, des offices, et d'autres prières semblables, pour engager ses enfants à rendre de fréquents hommages à cette auguste mère; elle veut même que les prières publiques, et les offices divins que les prêtres récitent chaque jour, commencent et finissent toujours par l'invocation de Marie. Elle nous exhorte en outre à honorer les autres saints par des prières à l'adresse de la

Digitized by Google

sainte Vierge, telles que ses litanies, la salutation angélique et autres semblables, afin qu'ils présentent de meilleure grâce nos supplications à cette reine commune, et que, pour les rendre efficaces, elle supplée à l'insuffisance de leurs mérites et à notre indignité. Pour moi, je suis persuadé que la dévotion envers la très-sainte Vierge a toujours été en croissant d'âge en âge dans l'Eglise. De nos jours surtout, la piété envers Marie s'est répandue partout avec tant d'ardeur, qu'il semble qu'elle ne puisse s'élever plus haut. En effet, que peut-on faire de plus en l'honneur de Marie que ce qu'on fait aujourd'hui ? Jetez un regard sur le monde catholique, et vous verrez partout les villes pleines de temples, et de temples somptueux dédiés à Marie ; continuellement on lui érige en tous lieux de nouvelles églises, ou on agrandit celles qui existent déjà, sans avoir égard ni aux dépenses, ni aux travaux, quand il s'agit de procurer la gloire de cette illustre Reine. Trouvez-moi une église, sous quelque titre qu'elle soit érigée, qui n'ait pas un ou plusieurs autels dédiés à la sainte Vierge. Trouvez-moi un chemin public et fréquenté où l'image de Marie ne soit pas exposée à la vénération des passants. Quelle boutique, quel magasin public n'offre pas aux regards de ceux qui entrent cette image bénie avec une lampe brûlant devant elle ? Est-il homme si indifférent envers Marie qui ne porte au moins sa médaille suspendue à son chapelet ? Et le chapelet qui est en si grand honneur parmi nous, qu'en faire usage est un signe qu'on est catholique, trouverez-vous un homme, si pervers qu'il soit, qui ne le porte sur lui, et ne fasse profession de le réciter quelquefois, pour montrer de la piété et se donner les dehors d'un homme de bien ? Mais ce qui prouve clairement que Marie est devenue de nos jours la reine des cœurs, c'est la douceur toute céleste qu'on ressent à prononcer

Digitized by Google

son saint nom ; nom sacré, qui ne peut toucher le bout des lèvres ni l'extrémité de la langue sans répandre jusqu'au fond de l'âme comme un nectar délicieux. Le nom béni de Marie joint à celui de son divin Fils Jésus, nous sert souvent d'interjection pour exprimer une foule de sentiments, et notre langue y est tellement accoutumée que souvent nous le proférons sans intention aucune, uniquement par habitude. Ces noms sacrés sont les premiers que nous avons appris de nos mères, et ils sont les derniers, je l'espère, que nous prononcerons lorsque nous prendrons notre essor vers l'autre vie. Or, supposé que chacun de nous veuille consacrer sa langue, sa voix, son cœur, son âme et sa vie à Marie, que pourrait-on faire de plus pour exalter cette auguste souveraine ?

IX. Et cependant la piété chrétienne envers la Vierge-Mère a fait de tels progrès, que, non contente de lui avoir érigé dans les diverses parties du monde une foule de temples, d'oratoires et de statues, et d'avoir pétri, pour ainsi dire, son nom dans le marbre, elle veut encore continuellement l'imprimer sur des pages plus durables que la pierre, et moins sujettes aux injures du temps ; en effet, les livres composés en l'honneur de Marie se sont tellement multipliés de nos jours, qu'on pourrait en faire des bibliothèques considérables. Je ne parle pas ici seulement de ce qu'ont écrit les saints Pères et les docteurs de l'Eglise, ainsi que les plus célèbres théologiens, parmi lesquels je crois pouvoir avec raison placer au premier rang, pour les services rendus, notre Scot, le docteur subtil, qui, éclairé d'une lumière particulière du Ciel, mit en évidence le profond mystère de l'Immaculée Conception, pour la défense duquel, marchant à la suite d'un si grand maître, nous sommes prêts à sacrifier notre sang, notre honneur, notre vie. En le louant de la sorte, je n'ôte rien

Digitized by Google

au mérite de ce qu'ont écrit un Pierre Lombard, le Maître des Sentences, un Albert-le-Grand, un Alexandre de Halès, un Thomas d'Aquin, un Henri de Gand, un Occam, un Cajetan, un Suarez, un Vasquez, un Bellarmin et tant d'autres, qui ont employé si noblement leur talent à écrire de nombreux ouvrages en l'honneur de Marie. Mais j'entends surtout parler ici des écrivains sans nombre qui, tous les jours, consacrent leurs sueurs à célébrer les grandeurs de cette incomparable Vierge. Dans la seule Compagnie de Jésus, on en compte plus de quatre cents, dont la plupart ont publié, non pas un, mais plusieurs volumes en l'honneur de Marie. Joignez-y maintenant tant d'autres écrivains des Ordres plus anciens, lesquels ont constamment fourni de nombreux propagateurs des gloires de Marie; et puis dites-moi si, de nos jours, la sainte Vierge n'est pas devenue l'objet de la vénération des plus sublimes génies, qui s'efforcent avec une sainte émulation de l'exalter autant qu'il est possible. Où trouverez-vous un orateur sacré qui n'ait consacré ses premiers travaux à Marie, et qui ne se glorifie d'employer continuellement à son service sa plume, sa langue et son cœur? Qu'il me suffise de citer l'exemple du saint pontife Benoît XIII, heureusement régnant, qui, au rapport de Caraccioli, a fait en diverses circonstances, avec une éloquence digne de sa grande âme et de sa piété, plus de cinq cents sermons en l'honneur de la très-sainte Vierge. Vous êtes étonnés, mes frères, et avec raison, en apprenant jusqu'à quel point Marie a été favorisée de Dieu; je ne le suis pas moins en voyant combien elle a été exaltée par l'homme. Confessons donc, vous et moi, que Dieu et l'homme ont fait les derniers efforts, si j'ose le dire, pour élever cette auguste souveraine au comble des honneurs, et laissez-moi conclure avec la réflexion de notre séraphique saint Bonaventure. La

Digitized by Google

grandeur de Marie est telle, nous dit-il, que non-seulement elle dépasse les courtes limites des pensées humaines, mais on peut et l'on doit dire que parmi les pures créatures, c'est l'œuvre la plus parfaite de la main de Dieu, et la preuve la plus magnifique de la puissance de son bras. Dieu, sans doute, peut manifester son pouvoir avec plus d'éclat, en créant des mondes plus vastes, des cieux plus étendus, des sphères plus ravissantes; mais une mère plus grande, plus belle que la Mère de Dieu, dites hardiment que Dieu ne peut la créer : *Majorem mundum potest facere Deus, majus cœlum potest facere Deus, majorem quam matrem Dei non potest facere Deus.* Or, si ce grand Dieu ne peut faire davantage, si l'homme ne peut rien concevoir au delà, faut-il s'étonner que moi je ne puisse rien en dire de plus?

†

CONCLUSION.

X. Que Marie soit la créature la plus privilégiée de Dieu et la plus honorée des hommes, c'est un point incontestable, comme vous venez de l'entendre. Mais ce qui met le comble à notre bonheur, ce qui doit remplir notre cœur de joie, c'est que Marie est aussi celle qui nous aime le plus tendrement. Elle s'intéresse tellement à notre bien et à notre salut éternel, qu'au sentiment commun des Pères, la dévotion envers la très-sainte Vierge est un des signes les plus certains que nous puissions avoir de notre prédestination et de notre vocation à la gloire. On vous l'a dit plusieurs fois déjà, je le sais; mais vous n'en êtes peut-être pas restés persuadés faute de preuve; je vais, pour votre consolation, vous en donner une aujourd'hui qui vous convaincra pleinement. Supposé que tous les anges, tous les bien-

Digitized by Google

heureux au ciel et toutes les âmes justes sur la terre s'employassent pour notre salut, et offrissent à Dieu, pour cela, les prières les plus ferventes, ne nous croirions-nous pas sûrs d'être sauvés? Quelle plus puissante garantie pourrions-nous avoir d'obtenir une grâce, que de la voir sollicitée avec toute la ferveur dont les saints sont capables, par les meilleurs amis de Dieu au ciel et sur la terre, tous prosternés devant son trône? Certes, à ce spectacle, nous croirions tenir déjà le paradis. Or, si Marie est à elle seule plus puissante auprès de Dieu, et plus généreuse envers ses serviteurs que ne le sont tous les saints et tous les anges ensemble, il est également vrai qu'un serviteur de Marie est plus sûr de se sauver que s'il avait pour avocats tous les saints du paradis, et pour intercesseurs tous les justes qui sont sur la terre. Saint Anselme a donc pu dire avec raison, d'une manière absolue, qu'il est impossible qu'un serviteur de Marie périsse. Et cette vérité, saint Dominique la fit proclamer par un démon, pendant qu'il prêchait à Montpellier : ayant fait monter en chaire un possédé, par la bouche de qui un démon parlait, il commanda à cet esprit infernal, en présence de tout le peuple, de dire clairement si jusque-là il était jamais tombé en enfer quelqu'un qui eût une véritable dévotion à Marie. L'esprit malin ne voulait pas répondre à cette question et se tordait dans la chaire, mais à la fin, contraint de céder au commandement du saint, il dit : j'avoue à ma grande confusion, et forcé par la volonté du Très-Haut, j'avoue que jusqu'à présent il n'est venu en enfer aucun vrai serviteur de la sainte Vierge, et qu'il n'en viendra jamais aucun.

XI. Eh bien, mes chers frères, en est-il un seul parmi vous qui ne veuille à tout prix se procurer désormais et s'assurer à jamais la protection et la bienveillance d'une si puissante reine? Voyons donc, formons tous la

Digitized by Google

belle résolution d'être dès ce moment, coûte que coûte, les serviteurs dévoués de Marie. Nous le serons infailliblement, si nous observons constamment ces deux points : le premier, c'est de ne pas l'offenser; et il est certain qu'elle regardera comme faite à elle-même toute offense faite à son Fils : celui qui ne vit pas en grâce avec le Fils peut être sûr qu'il ne sera pas davantage en grâce avec la Mère. La première et la principale preuve de dévotion envers Marie, c'est donc de ne pas offenser Jésus, de détester souverainement le péché mortel, et de l'avoir en horreur, non-seulement parce qu'il offense Dieu gravement, mais en outre parce qu'il blesse la sainte Vierge, à qui rien ne déplaît tant que de voir Dieu outragé. En second lieu, nous devons la servir en lui rendant les hommages qu'a coutume de lui rendre la piété chrétienne, comme par exemple, etc. Toutefois, la dévotion la plus solide et la plus belle de toutes, celle que je voudrais qu'on pratiquât fréquemment en l'honneur de Marie, c'est celle-ci : reconnaître la sainte Vierge ponr ce qu'elle est, c'est-à-dire lui témoigner cette vénération spéciale qui est due à la Mère de Dieu. Ce culte n'est pas celui que nous devons en général à tous les saints, et qu'on nomme d'un mot grec culte de *dulie*, c'est-à-dire servitude, parce qu'il consiste à nous déclarer leurs serviteurs, mais bien celui qu'on appelle *hyperdulie*, qui dénote une condition supérieure à celle de serviteurs et par lequel nous protestons de notre dépendance spéciale à l'égard de la sainte Vierge. C'est cette dévotion qui gagne le cœur de Marie. Pratiquez-la souvent, mes bien-aimés, et vous saurez par expérience les grâces qu'elle procure. Pour cela, avant de sortir de chambre, mettez-vous à genoux devant son image, pour la vénérer en sa qualité de Mère de Dieu; faites la même chose en entrant. Pendant les neuvaines qui précèdent ses principales fêtes,

Digitized by Google

renouvelez ces génuflexions neuf fois le jour avec la même intention, et soyez persuadés qu'il n'y a point de grâce que vous n'obteniez par là du cœur si tendre de Marie.

XII. La grâce la plus précieuse cependant que je désire que nous demandions tous à la sainte Vierge, quelle est-elle? C'est l'amour de Marie elle-même. A genoux donc et les mains jointes, demandons-le chacun du fond du cœur : *O Mater pulchræ dilectionis!* O tendre Mère, je voudrais vous aimer comme vous aimez votre divin Fils, ou plutôt comme votre divin Fils vous aime, au moins je voudrais vous aimer de l'amour dont vous m'aimez vous-même. Ah! fils indigne et ingrat, fils misérable, qui ai besoin de demander d'aimer une mère si belle, si digne, si noble, si bonne, une mère qui m'aime tant, et qui fait les délices du paradis. — Disons donc, mes frères et mes sœurs, disons tous comme enfants de Marie, et frères chéris de Jésus, disons du fond de l'âme et de tout notre cœur au Fils et à la Mère, avec saint Anselme : *Jesu dulcissime, Mater amabilis, nolo oculos nisi ut te videam :* « Doux Jésus, Mère aimable, je ne veux de mes yeux que pour vous contempler. » Oui, mes yeux, je ne vous ouvrirai que pour voir Marie et pour l'amour de Marie; je vous ferme donc à toutes les vanités du siècle : *Nolo oculos*, etc. Je n'emploierai mes mains qu'à servir Marie, je les retire de toutes les iniquités du monde : *Nolo*, etc. Et toi, mon cœur, pourrais-tu bien aimer autre chose que Jésus et Marie? Ah! oui, je proteste que je ne veux avoir de cœur que pour aimer Jésus et Marie. *Jesu dulcissime, Mater amabilis, nolo oculos nisi ut te videam, nolo manus nisi ut tibi serviam, nolo pedes nisi ut ad te curram, nolo, nolo cor nisi ut amem te. Amen. Amen.* C'est ce que je vous souhaite.

Digitized by Google

XXX

POUR LE VENDREDI DE LA PASSION.

DE LA PASSION.

Passio Domini nostri Jesu Christi.
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I. Où donc me trouvé-je transporté ce matin? que vois-je, hélas! que vois-je? qui a dépouillé ces murs et ces autels? Qui a saccagé cette église? Dites-moi, mes chers auditeurs, est-ce qu'il est entré ici une troupe de barbares et d'infidèles, ou les chrétiens eux-mêmes se sont-ils révoltés contre leur Dieu? Ah! ces autels nus, ces cierges éteints, ces orgues condamnées au silence, ces bronzes muets, ces prêtres tristes, ces sacrifices suspendus, tout cet appareil lugubre pleure l'horrible attentat, qui est un sujet de larmes pour les séraphins eux-mêmes. Et où est-il, mon Sauveur crucifié? Hélas! on me l'a enlevé aussi, et je ne sais où on l'a mis, *et nescio ubi posuerunt eum*[1]; j'ai beau le chercher, je ne le trouve plus. Je le cherche dans ce tabernacle, il n'y est plus; je le cherche sur ces autels, il n'y est plus; je le cherche autour de moi, il n'y est plus : *Abscissus est de terra viventium*[2]; il a été arraché de ce monde avec une telle fureur, que nous ne pouvons plus même retrouver ses restes. Vous du moins, hosties consacrées, Sacrement adorable, images saintes, où êtes-vous?

(1) *Joan. 20, 13.* (2) *Isa. 53, 8.*

Digitized by Google

Qu'êtes-vous devenus? où sont les honneurs dont la foi a coutume de vous entourer? Quel est donc ce culte étrange qui frappe aujourd'hui nos regards? Ah! s'il en est ainsi, sortons tous de cette église! Ne voyez-vous pas que ce n'est plus une maison de prière, ni la maison de Dieu? Mais que trouverons-nous, grand Dieu! hors de ce temple? Le monde entier est plongé dans la confusion, d'épaisses ténèbres voilent la lumière, les éléments sont bouleversés, les étoiles et les sphères célestes en désordre, le soleil éclipsé, la lune ensanglantée, les montagnes se fendent, les sépulcres s'ouvrent, la terre elle-même, saisie d'horreur, tremble jusqu'au fond de ses entrailles à cet horrible spectacle, qui plonge l'univers dans le deuil. Comment donc ne sècherions-nous pas d'effroi, mes frères, si les créatures insensibles sont elles-mêmes saisies d'épouvante? Au moins expliquez-moi, dites-moi clairement quelle est la cause de cette désolation universelle? Ah! je le comprends. Jésus, hélas! Jésus est mort; et la mort funeste d'un Dieu fait évanouir de douleur et l'Eglise et la nature. Vous seuls, pécheurs, restez insensibles; vous l'emportez enfin, oui, vous l'emportez. Réjouissez-vous, misérables! ce Jésus que vous avez tant persécuté, parce qu'il vous reprochait trop souvent vos crimes, est mort; ce Jésus qui, le fouet à la main, vous chassait du temple; ce Jésus qui vous peignait la voie du ciel comme si difficile et si étroite; ce Jésus si bon, ce Jésus si tendre, qui ne fit jamais de mal à personne et fut néanmoins repoussé de tous, il est mort,... oui, il est mort. Vous voilà tranquilles, pécheurs; êtes-vous enfin satisfaits? Réjouissez-vous donc, réjouissez-vous. Ah! quelles transes! quelle douleur! comment peut-on être si dur! On écoutera donc, le front immobile et l'œil sec, la fatale nouvelle qu'un Dieu est mort pour nous? Ah! qu'il n'en soit pas ainsi! Ce sont des larmes, mes frères,

Digitized by Google

oui, des larmes et non des paroles qu'il faut ce matin. Des larmes, passagers qui voguez sur la mer orageuse de ce monde, car votre étoile ne brille plus, vous avez perdu votre pilote; des larmes, enfants, c'est votre bon père qui est mort; des larmes, âmes pieuses, vous êtes veuves de votre époux; des larmes, chrétiens, des larmes amères, notre doux Jésus, hélas! a été massacré. Vous, surtout, mes yeux, pleurez, et pleurez sans cesse. Mais pour donner un libre cours à mes larmes, je veux aller rejoindre Marie, cette Mère désolée de mon Jésus. O Marie, Vierge de douleur, souffrez que je mêle mes larmes aux vôtres. Notre aimable Jésus est mort, ô tendre Mère, et pour parler de sa mort, je viens vous emprunter des paroles qui puissent toucher ceux qui m'écoutent, et leur arracher des larmes et des gémissements. Si jamais j'ai imploré votre assistance, c'est maintenant surtout, et pour cet objet, que je la réclame: je m'aperçois trop tard que j'ai commencé à parler avant de vous avoir invoquée, ô Marie. Je vous salue donc, en vous disant : *Ave Maria;* car jamais ces paroles ne vous ont mieux convenu qu'aujourd'hui, puisque *Marie* signifie amertume et que jamais vous ne fûtes plus remplie d'amertume qu'aujourd'hui. *Ne vocetis me Noemi (id est, pulchram), sed vocate me Mariam (id est, amaram) quia amaritudine valde replevit me Omnipotens*[1]. C'est aujourd'hui que vous vous montrez vraiment « pleine de grâce; » car pendant que Jésus est persécuté par tout le monde, condamné par les Juifs, crucifié par les Gentils, abandonné de ses disciples, vous seule êtes restée au pied de la croix, parce que vous étiez pleine de grâce, *gratia plena*. C'est aujourd'hui que « le Seigneur est avec vous : » *Dominus tecum;* car de même que votre âme s'est comme envo-

(1) *Ruth. 1, 20.*

Digitized by Google

lée pour aller se reposer dans les plaies de votre divin Fils, ainsi votre Fils, après avoir rendu le dernier soupir, est venu se reposer sur votre sein. C'est aujourd'hui que « vous êtes bénie entre toutes les femmes, » *benedicta tu in mulieribus*[1]; car votre divin Jésus, malgré toutes les malédictions dont il est chargé, ne laisse pas de vous bénir, étant lui-même un « fruit béni de vos entrailles, » *benedictus fructus ventris tui*[2], auquel convient le doux nom de *Jésus*, qui signifie Sauveur, puisqu'il a opéré aujourd'hui le salut au milieu du monde : *Hodie operatus est salutem in medio terræ*[3]. Soyez donc, ô Vierge-Mère, soyez, je vous en conjure, notre consolation dans nos peines, soyez notre guide dans cette mer de douleurs. S'il s'est trouvé des mères assez barbares pour conserver les dépouilles sanglantes de leurs fils égorgés, afin d'enflammer à la vengeance leurs descendants, vous, ô tendre mère, pour nous émouvoir et nous toucher d'une plus vive compassion, montrez-nous la sainte croix, cet étendard sanglant de votre Jésus mis à mort.

La voici, cette croix sainte. Mais, que vois-je? hélas! Comment! la croix sans le divin crucifié? Et qui donc l'en a ôté, qui m'a enlevé mon Sauveur crucifié? Artifice cruel inventé pour m'abattre de plus en plus! Je ne l'ai pas trouvé dans ce tabernacle, je ne l'ai pas trouvé sur les autels, je ne l'ai pas trouvé dans cette chaire, et je ne le trouve pas même sur la croix! O chère, ô sainte, ô bien-aimée croix, où donc avez-vous laissé mon Jésus? Où pourrais-je le retrouver, afin de le serrer sur mon cœur, et réchauffer ses plaies de mes larmes? Où sont ses restes meurtris, afin que je puisse compter ses blessures, et donner à chacun un baiser, puis un soupir? Anges saints, si c'est vous qui l'avez

(1) *Luc. 1, 28.* (2) *Ibid. v. 43.* (3) *Ps. 73, 12.*

Digitized by Google

enlevé, vous ne deviez pas commettre ce vol ; car c'est à nous de célébrer les tristes obsèques du Rédempteur défunt. Vierge-Mère, si c'est vous qui l'avez renfermé de nouveau dans votre sein, ah ! de grâce, permettez que nous puissions aussi le serrer sur notre poitrine ; vous avez pu le caresser à votre aise lorsque vous le portiez petit enfant entre vos bras ; nous voudrions bien, à notre tour, l'embrasser, suspendu à la croix. Père éternel, si jamais vous l'aviez emporté au delà des cieux, dans la crainte que son humanité sacrée ne fût exposée parmi nous à de nouveaux outrages, ah ! daignez nous le rendre : nous ne sommes pas si cruels que de nous acharner contre un mort, nous détesterons plutôt notre cruauté à la vue de Jésus mort. Mais, hélas ! mes larmes sont inutiles ; il ne me reste d'autre consolation en ce triste jour qu'une croix, et une croix teinte de sang, percée de clous, et surmontée d'une couronne d'épines. O sainte, ô adorable, ô heureuse croix ! Je conçois pourtant, en vous voyant, le doux espoir de retrouver bientôt mon Jésus ; il s'est montré toujours trop épris d'amour pour vous, pour pouvoir demeurer longtemps séparé de vous. Mais en attendant qu'il reparaisse, je me prosterne devant vous, ô bois sacré, unique lumière de ce jour, unique asile de nos cœurs affligés, et je vous adore humblement. Salut, lit douloureux de mon Jésus mourant ! En vous voyant tout empourprée du sang de l'agneau divin, mon âme est saisie d'horreur. Ah ! étendez un de vos bras, et frappez, brisez la dureté des cœurs les plus obstinés. Attendrissez-nous, ô sainte croix, tirez de nos yeux des larmes de componction par torrents, et de nos cœurs des soupirs amers de repentir. Donnez-moi la force, la clarté et l'ordre nécessaire dans le récit que je vais faire de la douloureuse Passion de notre bon Sauveur ; et puisque vous êtes prête à partir, emportez avec nous les hommages de notre respect et

Digitized by Google

de notre amour. *O crux ave, spes unica, hoc passionis tempore piis adauge gratiam, reisque dele crimina. Amen.*

II. Le cœur de Dieu brûlait d'un amour immense pour l'homme et ne pouvait plus souffrir que le genre humain tout entier, comme s'il eût été réprouvé en masse, courût bride abattue à sa perdition. Le Verbe éternel, Fils unique du Père, se présenta alors, dit le grand contemplatif d'Avila, devant la majesté divine : et pour réparer les pertes causées par les prétentions orgueilleuses d'Adam, qui, à cette parole du serpent : *Eritis sicut dii*[1] : « Vous serez comme des dieux, » aspira à la souveraineté de Dieu même, il offrit avec un amour incomparable, de compenser par ses souffrances et l'honneur d'un Dieu outragé, et les dommages justement encourus par l'homme. C'est pourquoi, descendant sur la terre, il se revêtit de notre chair mortelle, et prit sur lui toutes nos infirmités. Comme une nourrice pleine de tendresse qui, voyant que son nourrisson a d'autant moins la force de prendre le remède qu'il en a plus besoin, le prend elle-même à sa place, quoique d'une santé parfaite; ainsi notre généreux Rédempteur, pour nous guérir du poison mortel de tant de péchés, a bu à notre place le breuvage amer de sa Passion. Et ce traitement douloureux ne dura pas seulement les trois derniers jours de sa vie, mais bien les trente années qu'il a vécu sur la terre. Les bourreaux impitoyables qui le tourmentèrent durant cette longue et cruelle passion, furent la pauvreté, les sueurs, les persécutions, les voyages, les humiliations : *In laboribus a juventute mea*[2]. Il y manquait, pour l'achever, — la prison, — la sentence de condamnation — et la mort, qui se suivirent dans la dernière période de sa vie, et qui for-

(1) *Gen. 3, 5.* (2) *Ps. 87, 16.*

Digitized by Google

meront les trois parties, ou si l'on veut les trois points de cet entretien.

PREMIÈRE PARTIE.

III. Il y avait trente-trois ans que Jésus avait paru sur la terre et commencé le cours de sa douloureuse passion, lorsqu'enfin arriva l'heure qui devait y mettre un terme. « Jésus, sachant que son heure était venue : » *Sciens Jesus quia venit hora ejus*[1], et voulant enseigner aux enfants le respect qu'ils doivent à leurs parents, alla d'abord trouver sa mère, tant pour l'instruire des tristes événements qui allaient suivre, que pour lui demander sa bénédiction. Ah ! quels entretiens durent avoir lieu en ce moment entre ces deux cœurs brûlants d'amour l'un pour l'autre ! Seuls, vous en fûtes témoins, anges saints ; redites-nous donc les tendres embrassements et les déchirants adieux de Marie à Jésus et de Jésus à Marie. Cette séparation fut pour l'un et l'autre un poignard qui leur perça le cœur d'outre en outre. Ayant donc pris congé de sa Mère, en emportant sa bénédiction, mais aussi le cœur blessé de ses angoisses, Jésus se rendit avec ses disciples à Jérusalem, pour y célébrer la dernière Cène. Considérant que la blessure faite par la dent empoisonnée du serpent malin au pied de notre premier père fut si profonde, que, selon l'expression de saint Jean Chrysostôme, tous ses descendants en sont estropiés : *Ut omnes ex eo vulnere claudicemus*, l'aimable Sauveur voulut, dans cette dernière Cène, laver les pieds de ses disciples, pour affermir par ce bain salutaire la partie malade : *Ut in ea parte in qua insidiatus est serpens, lavaret venena serpentis*. Il voulut aussi de cette manière les disposer à

(1) *Joan. 13, 1.*

Digitized by Google

manger, dans un double but, l'agneau pascal, savoir pour remplir, en le mangeant, une observance légale, et mettre fin, en le détruisant, aux rites de la loi mosaïque. En outre, désirant se choisir une nouvelle épouse, son Eglise, il dénonce un éternel divorce avec la synagogue, puis, pour donner à ses fidèles un témoignage frappant de son amour, il leur dresse un banquet solennel ; et afin que le festin de ces noces indissolubles soit plus somptueux et plus magnifique, il se donne lui-même tout entier à eux, se transformant en nourriture et en breuvage dans le très-saint et très-divin sacrement : *Sub bina specie carnem dedit et sanguinem, ut duplicis substantiæ totum cibaret hominem.*

IV. Mais arrêtez, de grâce; que faites-vous, Seigneur? Vous voudriez vous donner au monde et aux hommes? Vraiment, le monde a beaucoup fait pour vous, pour que vous le payiez par un don si précieux ! Lorsque vous êtes venu sur la terre, il vous a logé aussi mal qu'il a pu, dans une étable, entre deux animaux, et aujourd'hui, au moment de votre départ, il va vous clouer à une croix entre deux voleurs. Un Hérode a cherché à vous faire mourir, encore enfant, et un autre Hérode vous fera passer pour un insensé, pour un fou. Les uns ont tenté de vous précipiter du haut d'une montagne, les autres de vous ensevelir sous une grêle de pierres. Quoique dans le désert vous ayez distribué à ces ingrats, pires que les chiens, du pain en abondance, ils ne cessent d'aboyer contre vous et de chercher à vous dévorer, et vous voudriez encore leur jeter le pain des anges? Ah ! Seigneur, souvenez-vous de ce que vous avez dit à la Cananéenne : *Non est bonum sumere panem filiorum, et mittere canibus :* « Il ne convient pas de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux chiens. » Comment, d'ailleurs, pourrez-vous vous résoudre à entrer dans la bouche d'un Judas, qui

Digitized by Google

vous trahit en ce moment? Comment vous laisser manger par tant d'hommes plongés dans le désordre, et enfoncés dans la fange des péchés les plus énormes? Comment vous assujettir à tout prêtre quelque indigne qu'il soit, en descendant, au moindre signe, du sein de votre Père dans des mains impures? Comment vous laisser porter par les rues dans le réduit des pauvres les plus abandonnés, sans cortége, sans personne parfois qui daigne vous accompagner? O divin Fils de Marie, ayez plus d'égard à ce qui vous est dû, et ne vous condamnez pas, de grâce, à subir tant d'outrages et d'iniquités. — Holà! qui ose tenir ce langage? me crie Jésus-Christ; qui prétend imposer des bornes à mon amour? *Quis legem dat amanti?* Non, mon amour ne connaît point de loi et je veux me donner en gage au monde, pour mieux établir la paix entre Dieu et l'homme. Je sais que l'on me gardera quelquefois dans un tabernacle grossier, sous le toit de quelque église rustique, dépourvue d'ornements, mal tenue, et sans qu'il s'y présente jamais personne pour m'y adorer; n'importe. Je sais que dans les plus belles solennités, dans les concours les plus nombreux, lorsque je serai exposé sur un autel, beaucoup de mauvais chrétiens me tournant le dos, se permettront, en ma présence, mille insolences, mille outrages; n'importe. Je sais que les hérétiques, les Gentils et les autres infidèles me jetteront plus d'une fois comme pâture aux poissons, aux chiens, aux corbeaux, dans les rues ou dans les cloaques, qu'on me percera à coups de poignards ou d'aiguilles, que je serai souillé de crachats, foulé aux pieds, jeté au feu : je sais tout cela; mais je sais aussi qu'il y aura une Catherine de Sienne, une Térèse, une Madeleine de Pazzi, qui se pâmeront d'amour en me recevant; je sais qu'il y aura un Séverin Boèce, qui portera dans sa main sa tête tranchée, pour la présenter à l'autel et se nour-

Digitized by Google

rir de mon corps avant de rendre le dernier soupir; je sais qu'il y aura une Rose de Lima, qui, en me recevant dans ce sacrement de mon amour, croira recevoir en son sein le soleil, et se consumera comme la cire parmi tant d'ardeurs; je sais qu'il y aura une Colombe de Riéti qui, de la vingtième année de son âge jusqu'à la vingt-septième, ne prendra d'autre nourriture que l'Eucharistie; je sais, en un mot, qu'il y aura une multitude d'âmes pures et saintes qui me recevront avec un cœur droit et une tendre dévotion. Que mon amour l'emporte donc; je maintiens avec bonheur la résolution que j'ai prise de servir de breuvage et de nourriture à ceux qui m'aiment, pour satisfaire leurs désirs, et je déclare ouvertement que mon Cœur est tout dévoué aux enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*[1]. — O amour, amour immense de mon Jésus! qui aurait pu désirer davantage? Et quelles expressions suffiraient pour vous rendre grâce de tant de tendresse? Hommes ingrats, quand donc reconnaîtrez-vous l'ineffable bienfait qui vous est accordé en cet adorable Sacrement?

V. Le Sauveur, après avoir enrichi le monde d'un si beau présent, part content, et chantant une hymne de joie : *Hymno dicto*[2], il passe avec ses disciples le torrent de Cédron; sachant qu'Adam pécha dans un jardin de délices : *In paradiso voluptatis*[3], lui, nouvel Adam comme l'appelle l'Apôtre : *Factus est... novissimus Adam in spiritum vivificantem*[4], se dirige, à son tour, vers un lieu où il y avait un jardin : *Ubi erat hortus*[5]. Mais, hélas! au moment où il met le pied dans ce jardin, la joie qui brillait sur son visage disparaît : il pâlit; la peur, l'ennui, la tristesse s'emparent

(1) *Prov. 8, 31.* (2) *Matth. 26, 30.* (3) *Gen. 2, 15.*
(4) *I Cor. 15, 45.* (5) *Joan. 18, 1.*

Digitized by Google

de lui : *Cœpit pavere et tædere, contristari et mœstus esse*[1]. Quoi! le roi de gloire a peur? — Oui, il tremble, et avant de se laisser garrotter et traîner en prison par les bourreaux, il se livre lui-même à une crainte beaucoup plus cruelle à son égard que les bourreaux eux-mêmes. Remarquez ici la sollicitude pleine d'amour du Sauveur. Sachant que nos péchés commencent le plus souvent par la pensée, afin de les expier pleinement, il voulut commencer sa passion en souffrant dans son âme et dans ses pensées, devenant avant les juges et les bourreaux, juge et bourreau de son propre esprit. Il déchaîna pour cela toutes les passions qui pouvaient le tourmenter comme homme, donnant toutefois plus d'empire encore à la crainte, qui brisa en quelque sorte son divin Cœur : *Cœpit pavere*. Qui ne sait quel affreux martyre c'est que la crainte? Vrai tyran, elle grandit les objets, et exagérant aux yeux de l'imagination l'horreur du danger, elle tourmente sa victime, non-seulement en lui représentant sans cesse le mal qui l'attend, mais en lui faisant endurer réellement double mal. Oh! à quel supplice le cœur sacré de mon Jésus fut en proie dans ce jardin! Sa frayeur fut telle, que si la passion qu'il souffrit surpassa en atrocité tous les martyres, la crainte qu'il en ressentit fut plus horrible pour lui que sa passion même. Et n'allez pas dire que ce tourment et tous les autres, Jésus les a voulus, qu'il les a librement excités ou admis dans sa personne : c'est très-vrai, mais c'est précisément pour cela qu'ils furent plus cruels : car ils étaient aggravés par la vive appréhension qu'il en avait, étant Dieu et homme tout à la fois. Et que ne fit-il pas, bon Dieu! pour accroître ses peines intérieures et porter seul le poids accablant de son affliction! Quels moyens n'employa-t-il pas pour

(1) *Marc. 14, 33. Matth, 26, 37.*

Digitized by Google

que son supplice égalât son amour? Il eut soin, à cet effet, d'écarter de lui toutes les consolations, tous les adoucissements qui pouvaient lui venir, soit de lui-même, soit des hommes, soit des circonstances, soit du temps, soit de la terre, soit du ciel, vérifiant ce qu'il avait dit déjà par la bouche du prophète : « Mon âme a refusé d'être consolée : » *Renuit consolari anima mea*[1]. Voulant qu'à la grandeur de notre faute, laquelle est un mal pur et simple, répondît une peine immense, qui fût aussi douleur pure et simple, et sachant que cela ne pouvait se faire naturellement, à cause de la béatitude de son âme unie au Verbe, que fit Notre-Seigneur? Ecoutez, s'il vous plaît : pour que sa douleur fût une douleur sans mélange de consolation, il fit un grand miracle, ce fut de mettre une digue à ce torrent de félicité qui inondait la partie supérieure de son âme, afin qu'il n'en coulât pas une seule goutte dans la partie inférieure. Quel prodige étonnant! Voir une âme jouir tranquillement, dans la partie supérieure, de la vision béatifique, et accablée, dans la partie inférieure, d'ennui, de crainte et de tristesse! Voir un Dieu fait homme qui, par un merveilleux effort de sa toute-puissance, est tout à la fois un martyr plongé dans les délices, et un bienheureux en proie à la souffrance! Comme le remarque saint Laurent Justinien : *Uno Jesus tempore Dei fruebatur visione, et intolerabili passione gemebat.* O mon aimable Rédempteur! que vous avez payé cher le crime que commit Adam, en aspirant à se faire Dieu! Pour réparer un si monstrueux désordre, il vous a fallu renoncer, en quelque sorte, à la divinité, quant à l'effet qui consiste dans la béatitude; vous l'avez suspendu de telle façon que votre union avec l'essence divine, c'est-à-dire avec un être souverainement heureux, n'apportât aucun soulagement à votre humanité affligée.

(1) *Ps. 76, 3.*

Digitized by Google

VI. Mais pour vous en convaincre, suivez Notre-Seigneur qui, écartant, comme dit saint Ambroise, toutes les délices de la divinité, *sequestrata delectatione divinitatis*, et laissant ses disciples, va s'agenouiller sur une pierre, laquelle, au rapport du vénérable Bède, s'amollit aussitôt comme la cire, peut-être pour nous reprocher la dureté de nos cœurs : *Saxum illud, super quod genuflexus est Dominus, tanquam cera amollitum est.* Ce fut alors que la crainte et les autres passions, librement soulevées par la volonté du Sauveur, inondèrent son divin Cœur de deux torrents impétueux, l'un de feu et l'autre d'eau. Le premier vint du ciel et des sphères sublimes de l'éternelle charité : pénétrant jusqu'aux replis les plus secrets et les plus cachés de ce Cœur désolé, il y creusa un gouffre immense, un abîme sans mesure de charité, et d'une charité si brûlante, si enflammée, si dévorante qu'elle eût suffi pour embraser le monde entier de ses ardeurs. Aussi l'adorable Sauveur, consumé en quelque sorte au milieu de cet incendie d'amour, s'écriait-il à haute voix, par la bouche du prophète, que le feu dévorait jusqu'à la moelle de ses os : *De excelso misit ignem in ossibus meis*[1]. Ce fut là le torrent de feu. L'autre torrent qui envahit le cœur de Jésus dans le jardin des Oliyes, n'était point formé par les eaux limpides du ciel, mais par la fange de la terre et la lave de l'enfer ; torrent dévastateur et pestilentiel formé, selon le sentiment de saint Jérôme, par les persécutions, les opprobres, les coups, et tous les affreux tourments qui vinrent fondre à la fois sur l'aimable Sauveur. Dieu, les hommes et les démons semblaient conjurés contre lui, pour l'accabler sous un déluge de maux, de sang, d'iniquités, d'ingratitudes, de trahisons, de traitements indignes, de malédictions, de

(1) *Thren. 1, 13.*

Digitized by Google

blasphèmes, et amener cette terrible catastrophe prévue et annoncée par le prophète Osée. Voilà les torrents d'eau et de feu qui se rencontrèrent dans le Cœur de Jésus et s'y livrèrent une lutte épouvantable. Consumé par la charité, inondé par les tribulations, il était en proie à toutes les souffrances. On eût dit que la terre et l'enfer avaient ouvert les cataractes de l'abîme pour étouffer l'ardente charité qui brûlait dans l'âme du Sauveur. La trahison de Judas, le parjure de Pierre, la fuite des apôtres, les mauvais traitements de la soldatesque, les blasphèmes d'Anne et de Caïphe, les injustices de Pilate, les railleries d'Hérode, les fouets des bourreaux, les clous, la croix, les dérisions des princes et des pontifes, les insultes des larrons, les péchés du monde entier, les instigations de tous les démons déchaînés à la fois, la présence de sa Mère désolée, et le douloureux abandon de son Père éternel lui-même, tout cela formait un déluge d'eaux amères, qui aurait suffi pour éteindre un incendie aussi vaste que le monde. Aussi notre divin Sauveur, plongé dans une agonie mortelle, s'en plaignit-il à son Père, en s'écriant : Les flots de votre fureur ont passé sur moi, vous m'en avez inondé de toutes parts ; ils ont pénétré jusqu'au fond de mon âme : *Fluctus tui super me transierunt. Omnes fluctus tuos induxisti super me. Intraverunt aquæ usque ad animam meam* [1].

VII. Mais pour se faire une idée plus claire encore de cette douleur immense qui menaça d'étouffer le cœur de notre bon Sauveur dans le jardin des Olives, il faut savoir quelle horrible perspective s'offrit alors à son esprit. Il vit avec une clarté infinie, non-seulement tous les péchés des siècles passés, mais encore toutes nos énormités, et tout le mal qui devait se commettre dans

(1) *Ps. 41, 48. — 87, 8. — 68, 2.*

Digitized by Google

le monde entier jusqu'à la fin des siècles. Il vit donc qu'après sa mort, il naîtrait une foule d'hérésies qui déchireraient le sein de son Eglise; que les uns, à la vue de ses humiliations, diraient avec Ebion qu'il n'était pas le Fils de Dieu, mais simplement un homme comme nous; que les autres prétendraient avec Mamès qu'il a été crucifié et qu'il est mort, non-seulement selon son humanité sainte, mais même selon sa divinité; que d'autres auraient l'effronterie de dire avec Luther que plus on pèche, plus on fait honneur à la passion et au sang de Jésus-Christ; que d'autres diraient avec le perfide Calvin que Jésus, en mourant sur la croix, s'était laissé aller au désespoir, et que pour cela il avait enduré pendant trois jours les peines des damnés en enfer. Il vit que les Juifs feraient une loi dans leur Thalmud de se retirer trois fois le jour pour maudire Jésus-Christ; il vit que les païens arracheraient les yeux à ceux qui le regardent, la langue à ceux qui l'invoquent, le cœur à ceux qui l'aiment, et feraient en un mot subir les supplices les plus atroces à quiconque ferait profession de le reconnaître pour son Seigneur et son Dieu. Et puis, Jésus ne vit-il pas aussi, cette nuit-là, toutes les nuits ténébreuses des pécheurs? Ce fut alors qu'il vit se dresser devant lui les péchés de tous les hommes, de tous les lieux, de tous les temps, avec leurs circonstances les plus horribles. Il vit ces milliards de péchés qui se commettent tous les jours en Afrique, en Asie, en Amérique, en Europe, dans notre Italie, dans ce lieu, et peut-être par beaucoup de ceux qui m'écoutent. Il vit enfin tous les péchés commis et qui doivent se commettre jusqu'à la fin du monde, et il les vit tous aussi présents, aussi gravés, aussi distincts que s'ils se fussent commis sous ses yeux. La connaissance qu'il en avait étant divine, il comprenait aussi parfaitement toute leur malice et leur opposition à la bonté infinie de Dieu.

Digitized by Google

Connaissant d'un autre côté avec une lumière divine cette bonté outragée, et l'aimant d'un amour correspondant à cette connaissance, il en ressentait une amertume, une douleur si intense, si mortelle, que si la divinité ne l'eût soutenu, il n'eût pu vivre un seul instant. Ah! pécheurs, mes frères, comment notre cœur ne se brise-t-il pas de douleur dans notre poitrine? Mes péchés et les vôtres furent autant de serpents qui, au jardin des Olives, percèrent de leur dard empoisonné le Cœur sacré de Jésus, le déchirèrent et lui firent souffrir une passion anticipée, plus douloureuse, plus cruelle que tout ce qu'il endura dans la suite. Ah! je le répète, comment notre cœur ne se brise-t-il pas de douleur dans notre poitrine? « Si je n'avais pas tant péché, Jésus n'aurait pas tant souffert : » voilà l'épine que chacun de nous devrait toujours porter enfoncée dans le cœur. N'oubliez jamais cette grande vérité : « Si je n'avais pas tant péché, Jésus n'aurait pas tant souffert. »

VIII. S'il se trouve parmi vous quelque âme innocente, elle ne doit pas être pour cela étrangère à notre affliction; car ce ne sont pas seulement les fautes de ses ennemis, mais encore les peines de ses élus qui assaillirent le cœur de Jésus, au jardin des Olives. Il vit là, et il souffrit intérieurement toutes les angoisses de sa Mère désolée, tous les supplices de ses martyrs, les outrages de ses apôtres, les tribulations des confesseurs, les souffrances des saints, tous passèrent par ce divin Cœur et y déposèrent leur amertume. De même que les eaux salées de la mer, en s'infiltrant dans la terre, y laissent leur sel; ainsi notre bon Jésus voulut que nos peines et nos afflictions s'adoucissent dans son divin Cœur, tandis qu'il en prenait pour lui tout ce qu'elles ont d'amer et de rebutant. Pourquoi donc vous plaindre, âmes vertueuses, de vos aridités, de vos dégoûts, de vos infirmités, de vos persécutions et de vos tribula-

Digitized by Google

tions? Notre aimable Sauveur, pour les rendre doux et agréables, les a tous endurés avant vous au jardin des Olives, comme nous l'atteste saint Laurent Justinien : *Perferebat omnium pœnarum genera, persequebatur in apostolis, lapidabatur in Stephano, et in singulis martyrum tormenta sustinuit.* Et il les endura avec une telle intensité, que son Cœur ne pouvant plus tenir contre ces flots impétueux, il tomba la face contre terre : *Procidit in faciem suam;* et il y eut au dedans de lui une lutte si violente entre les eaux amères de l'affliction et le feu de la charité qui le dévorait, qu'il en résulta une sueur abondante de sang : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram*[1]. Sang adorable, que ta vue causa de douleur à mon divin Rédempteur! Etendu à demi mort sur la terre, il considérait que si tu devais être un remède salutaire pour plusieurs, tu devais tourner à la condamnation d'un bien plus grand nombre d'autres. Je crois entendre Jésus réduit à l'agonie, disant d'une voix languissante, étouffée par les larmes : Ah! pourquoi ai-je arrosé le sol de mon sang, si ce sang doit servir à rendre les pécheurs plus inexcusables, et les réprouvés plus criminels? Père éternel, j'adore vos divins décrets; mais pourtant, dites-moi, pour qui voulez-vous que je meure? Pour les idolâtres? mais si personne ne se sauve parmi eux? Pour les juifs? mais ne sont-ce pas mes ennemis les plus acharnés? Pour les chrétiens? mais combien peu parmi eux se sauveront! De quel profit sera donc mon sang? *Quæ utilitas in sanguine meo*[2]? Il sera donc vrai que mon sang servira à écrire une sentence de condamnation contre un grand nombre au lieu d'une absolution? Il faudra qu'il aggrave les fautes d'une multitude d'âmes au lieu de les effacer? Qu'il attise le

(1) *Luc. 22, 44.* (2) *Ps. 22, 10.*

Digitized by Google

feu de l'enfer au lieu de l'éteindre? *Quæ utilitas in sanguine meo?* Ah! cette pensée me fait souffrir, non-seulement les douleurs de la mort, mais les douleurs de l'enfer : *Dolores inferni invenerunt me*[1].

IX. Ah! cœurs de pierre, comment est-il possible que ces gémissements, ces larmes, ce sang d'un Dieu agonisant ne vous touchent pas? D'où vient tant de dureté? Il ne s'en trouvera pas un seul parmi vous qui daigne lui accorder un soupir? Pas un qui coure à son aide et lui porte quelques consolations? Ah! mon doux Jésus, prenez courage néanmoins : si les hommes vous délaissent, il n'en est pas de même de votre Père éternel. Voici que de sa part un ange descend du haut du ciel; il tient en main un calice : c'est sans doute un baume céleste destiné à tempérer l'amertume de votre âme. Hélas! que je me trompe! Son message se borne à quelques paroles; il consiste à faire entendre au Sauveur, qu'en vertu du décret éternel porté dans le conseil de l'adorable Trinité, il doit mourir. Oui, lui dit l'envoyé céleste, votre mort est nécessaire pour donner la vie au monde. Courage! ô prince généreux, revêtez-vous de votre force : *Induere fortitudine tua*[2]. Allez où vous pousse votre amour, où la voix de votre Père vous appelle, où les larmes du monde entier vous invitent. Buvez enfin, buvez avec joie le calice que je vous présente. — Ange saint, c'est donc là le breuvage que vous apportez à votre Roi affligé, désolé? Je pouvais bien m'imaginer que ce calice était plein de douceur, lorsqu'il ne représente en réalité que souffrances! Toutes vos consolations se bornent donc à lui annoncer nettement qu'il faut mourir? — Oui, en effet, c'est toute la consolation qui lui est offerte, et en comparaison de la peine si poignante qu'il endurait au jardin des Olives,

(1) *Ps. 7, 6.* (2) *Is. 52, 1.*

Digitized by Google

l'annonce de sa mort lui paraissait une consolation réelle. Ah! quel dut être l'excès de sa douleur, pour que le Père éternel, qui en connaissait toute l'étendue, comme aussi ce qui pouvait la réconforter, lui présentât la mort pour adoucissement! Faut-il s'étonner après cela que Jésus-Christ se plaigne de ressentir les douleurs de l'enfer? *Dolores inferni circumdederunt me.* Que si cette qualification vous répugne, vous pouvez dire, si vous l'aimez mieux, que les peines des damnés en enfer sont un peu plus grandes que celles du Sauveur, à cause que les damnés désirent mourir et que cette consolation ne leur sera jamais accordée; tandis que Jésus trouve un léger adoucissement dans la perspective de la mort; ne craignez point d'admettre que toute la différence vient de là. Mais, grand Dieu! quelles durent donc être les douleurs de mon Sauveur pour que le dernier de tous les maux, la mort même, lui fût un soulagement? Elles sont telles, en effet, que Jésus s'adressant à son Père éternel, dans la désolante solitude de cette nuit de ténèbres, va répétant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Pater mi, si possibile est :* « Père éternel, s'il se peut; » *Pater*, Père, nom d'amour, nom consolant; *Pater mi*, mon Père, oh! doux nom, nom de secours, Père chéri, Père tendrement aimé, écoutez ma prière; si je puis encore vous appeler mon Père, s'il y a encore dans votre cœur quelque sentiment paternel, ô Père très-saint, éloignez de mes lèvres ce calice amer : *Transeat a me calix iste*[1]. — Ah! mon aimable Rédempteur, qu'avez-vous dit? Reprenez courage : car si vous êtes exaucé, nous sommes perdus; si vous ne mourez, nous mourons tous. Ah! quels sentiments divers se combattent dans mon pauvre cœur, et à quelle cruelle alternative je me vois condamné!

(1) *Matth. 26, 39.*

Digitized by Google

D'un côté, je souffre à l'excès de voir mon divin Jésus en proie à une telle désolation, et de l'autre, je dois désirer qu'il n'en soit pas délivré; par conséquent... Eh! mais, que nous comprenons peu la prière du Sauveur! Le calice de sa passion, il le boit pour se réconforter, et les eaux amères des tribulations qu'il voit prêtes à fondre sur lui ne refroidiront nullement son immense charité : *Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem*[1]. Aussi voyez, comme poussé par son amour, il se lève avec un cœur généreux, réveille ses apôtres endormis, les réprimande et les encourage : *Surgite, eamus*[2]. Savez-vous pourquoi il demandait tantôt que ce calice fût éloigné de lui? *Transeat a me calix iste.* C'est qu'il aurait voulu n'avoir point un traître parmi ses disciples. La trahison prévue de Judas, dit Origène, fut le fiel amer qui remplit la coupe de sa passion et la fit déborder. C'est pourquoi, dès qu'il l'approcha de ses lèvres, il en éprouva un tel dégoût qu'il pria son Père sur-le-champ de l'éloigner de lui : *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste;* afin de nous faire comprendre, dit saint Grégoire, qu'un seul péché commis par un chrétien, par un religieux, par un prêtre, lui fait plus de peine qu'une multitude de crimes commis par ceux qui ne le connaissent pas : *Minorem dolorem mala ingerunt quæ ab extraneis inferuntur.*

X. Pendant que Jésus était réduit à l'agonie au jardin des Olives, assailli à la fois et presque englouti par le torrent brûlant de sa charité et par les eaux amères de toutes les iniquités et de toutes les douleurs du genre humain, ses disciples dormaient, il est vrai, mais pas tous : une perfide passion, l'intérêt, tenait Judas éveillé. Entouré d'une troupe de gens armés, il se présenta au

(1) *Cant. 8, 7.* (2) *Matth. 26, 46.*

Digitized by Google

Sauveur pour se saisir de sa personne. Je crois l'apercevoir; le voilà précisément : Lâche scélérat! d'où viens-tu? Où vas-tu? Terre, peux-tu le porter? Ciel, que ne l'écrases-tu de tes foudres? Il vient, la trahison dans le cœur, l'hypocrisie sur les lèvres, pour livrer Jésus à la mort. Le Sauveur cependant, s'avançant d'un air majestueux et affable, demande à cette foule armée : « Qui cherchez-vous? » *Quem quæritis*[1]? Qui cherches-tu, Judas? Tu ne réponds pas? Le traître s'approche de Jésus, lui jette les bras autour du cou et le baise, en lui disant : « Salut, Maître : » *Ave Rabbi; et osculatus est eum*[2]. — Judas, répond le Sauveur avec bonté, mon cher ami, qu'es-tu venu faire ici? *Amice, ad quid venisti?* (Je crois l'entendre lui dire à demi-voix) : O mon cher Judas, où te conduit ta perfidie? Comment! d'apôtre bien-aimé tu t'es fait chef d'une vile populace, d'une infâme soldatesque? Judas, mon cher ami, si tu veux te convertir, il en est temps encore, ma miséricorde t'attend les bras ouverts. Rappelle-toi, Judas, avec quel amour je t'ai instruit pendant des années à mon école, je t'ai communiqué mes secrets, je t'ai abreuvé même de mon sang, et maintenant tu me trahis par un baiser? *Osculo filium hominis tradis?* Mais le cœur de Judas est trop endurci, et il n'y a plus d'espoir de salut pour celui qui avait vendu son Sauveur. Grand Dieu! je frémis en y pensant! Un apôtre qui avait fait des miracles, que Jésus avait aimé si tendrement, en vient à cet excès d'impiété de vendre pour trente deniers l'oracle de la sagesse et le sanctuaire de la sainteté, son ami, son maître, son Dieu! Existe-t-il au plus profond des abîmes une scélératesse plus grande que celle-là? Arrêtez, reprend ici le vénérable Bède : « Beaucoup ont aujourd'hui en horreur le

(1) *Joan. 18, 4.* (2) *Matth. 26, 49.*

Digitized by Google

crime de Judas, et le commettent malgré cela : » *Multi hodie scelus Judæ exhorrent, nec tamen cavent.* Pécheur, mon frère, vous êtes indigné contre Judas à cause de l'énormité de son crime, comment donc ne l'êtes-vous pas contre vous-même? N'êtes-vous pas pire que Judas? Oui, pire que Judas. Judas, après tout, n'a vendu son divin Maître qu'une seule fois, tandis que vous, vous l'avez vendu tant de fois, et pour bien moins que pour trente deniers! vous l'avez vendu pour un plaisir brutal, pour une vile passion, pour un point d'honneur, pour un misérable intérêt, pour un rien. Judas n'a communié qu'une fois en péché mortel, et vous, combien de fois avez-vous trahi par un baiser le Fils de Dieu, en communiant sacrilégement, en faisant vos pâques à la manière de Judas? Et Dieu veuille que vous ne soyez pas dans la disposition d'en faire encore autant cette année-ci! Ah! mon pauvre pécheur, comment ne vous convertissez-vous pas aujourd'hui, à la vue de cette bonté, de cet amour immense de Jésus? Vous l'avez trahi pendant tant d'années, et il vous a toujours traité en ami; vous avez été cruel, il a été miséricordieux; vous vous êtes comporté en Judas, et lui en Jésus!

XI. Mais revenons au Sauveur qui est là comme un agneau au milieu d'une troupe de loups affamés. Sur un signe de Judas, on met les mains sur lui et l'on s'empare de sa personne : *Manus injecerunt in eum, et tenuerunt eum*[1]. Les furieux se jettent sur son dos, le frappent sans pitié, et le maltraitent à l'envi : l'un lui donne des coups de poing, l'autre des soufflets, d'autres le poussent en avant à coups de pieds et de hallebardes; craignant qu'il ne leur échappe, ils lui jettent une grosse chaîne au cou, lui en ceignent les reins, et plusieurs

(1) *Marc. 14, 46.*

Digitized by Google

soldats, en tenant les deux bouts, l'entraînent violemment comme un animal qu'on mène à la boucherie. En traversant le torrent de Cédron, selon la pensée de plusieurs contemplatifs, ces misérables le précipitèrent du haut du pont dans l'eau qu'il teignit et consacra en même temps de quelques gouttes de sa sueur de sang. Une fois relevé au milieu des cris et des outrages de cette troupe barbare, on l'entraîne précipitamment chez le grand-prêtre. Notre bon Jésus est fait prisonnier, mes bien-aimés... Ah! je ne puis le dire sans verser des larmes, l'aimable Sauveur est prisonnier; le voilà captif pour notre salut! Il n'est que trop vrai, c'est notre libertinage qui l'a mis dans les fers : « Il a été pris, c'est Jérémie qui le dit, dans nos péchés : » *Captus est in peccatis nostris*[1]. Pécheurs, avez-vous un cœur? Ah! fût-ce même un cœur de bronze ou de pierre, il devrait se briser en voyant les outrages dont le divin prisonnier est abreuvé. Voyez, voyez comment ces barbares traitent le Dieu de majesté! L'un lui bande les yeux, l'autre lui arrache la barbe, et lui crache au visage. Reprochez donc à ces impies leur cruauté. Ah! non, non, c'est à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. C'est nous qui avons fourni par nos péchés les liens et les chaînes pour le garrotter; c'est nous qui sommes cause de tant de mauvais traitements; s'il est en prison, c'est pour nous. Si, traîné par cette soldatesque grossière, il a marqué la trace de ses pas par son précieux sang, nous, arrosons-la de nos larmes, et laissant le divin Sauveur dans son cachot, allons tous ensemble pleurer avec la Vierge, sa tendre Mère. Quelle doit être son affliction en apprenant que son divin Fils est prisonnier! La voilà qui vient à notre rencontre, toute triste, pour recevoir des nouvelles de son bien-

(1) *Thren. 4, 20.*

Digitized by Google

aimé Jésus. Auguste Vierge, Mère de douleurs, Reine des martyrs, mon cœur se brise en vous le disant : Jésus, notre souverain bien, est au pouvoir de ses ennemis, il est en prison. Oh! avec quelle confusion nous venons à vous, sachant toute la part que nous avons eue à vos tourments et à ceux de notre divin Sauveur! Nous n'ignorons pas que vous aussi, du fond de votre retraite, faisant compagnie en esprit à Jésus agonisant, vous suâtes sang et eau pour nos péchés. O cœur béni de Marie, plongé pour notre salut dans un océan de peines, nous vous rendons grâces en vous offrant l'amour de toutes les créatures; chacun de nous voudrait avoir tous les cœurs dans sa main pour vous les consacrer, ô Vierge désolée à cause de nous. Que ne vous devons-nous pas pour ces larmes que vous avez versées si abondamment sur nous! Larmes précieuses! lavez les souillures de nos cœurs, et donnez-nous une contrition égale à nos fautes. Pour moi, qui suis le plus grand pécheur qui ait jamais paru devant vous, voici que je dilate mon cœur afin d'y renfermer toute la compassion que vous ont jamais témoignée les fidèles, et toute la douleur qu'ont éprouvée les pénitents. O Mère de miséricorde, faites-nous fondre tous en larmes ce matin; c'est un torrent de larmes que nous vous demandons, ô Marie! Attendrissez tous les cœurs, donnez-nous un amour sincère, une vive douleur; et qu'aucun de mes auditeurs ne sorte de l'église aujourd'hui avant d'avoir pleuré amèrement le mal qu'il vous a fait, à vous et à votre divin Fils emprisonné pour nous.

†

DEUXIÉME PARTIE.

XII. Je m'aperçois qu'à notre sortie du jardin de

Digitized by Google

Gethsémani, nous avons négligé de cueillir quelque-une de ces fleurs, dont parle Hégésippe, qui naquirent en cet endroit après la passion du Sauveur, et paraissaient teintes de son sang, portant écrites sur leurs feuilles ces paroles : *O mors, quam amara est memoria tua*[1] : « O mort, que ton souvenir est amer! » Mais voici précisément que saint Jean Chrysostôme en cueille et nous en présente une, fort belle, mais qui a bien son épine : Le sort funeste de Judas, nous dit le saint Docteur, doit nous avertir de ne laisser aucun péché prendre racine dans notre cœur. Voyez à quel forfait un apôtre se laisse entraîner par un vil intérêt! Et cependant, que n'a pas fait Jésus, que n'a-t-il pas dit pour gagner Judas? Il se prosterna à ses pieds, les lava, les baisa, le pressa sur son cœur, l'appela du nom d'ami, et dans les bras même de Jésus, au milieu de ses baisers, Judas se livre au désespoir ; il se damne dans le sein de Jésus. Que chacun de nous emporte avec soi et conserve précieusement cette fleur cueillie à Gethsémani, d'une odeur piquante, à la vérité, mais salutaire et qui nous fortifiera dans la route. Réfléchissons souvent que, quoique prêtre, quoique religieux, quoique adonné à la piété, malgré les fréquentations des sacrements, malgré une vie retirée et sainte de plusieurs années, on peut se damner. Et de cette troupe ignorante et grossière, qui, guidée par Judas, vint pour prendre le Sauveur, qu'en dites-vous? Ils connaissaient si peu Jésus, les misérables, qu'il fallut que Judas convînt avec eux d'un signe pour le leur faire discerner : *Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum*[2]. Et cependant Notre-Seigneur avait longtemps vécu au milieu d'eux, il avait prêché en public et fait une foule de miracles. Mais cette populace, passant les jours à

(1) *Eccli. 41, 1.* (2) *Marc. 14, 44.*

Digitized by Google

boire, à blasphémer dans les lieux de divertissements et autres, ne s'était jamais mise en peine de le voir ni de l'entendre, si bien qu'elle ne le connaissait même pas. Or, si vous y prenez garde vous reconnaîtrez dans cette populace ignorante une certaine classe de chrétiens de nos jours, lesquels vivent au sein du christianisme sans la moindre connaissance de Dieu. Ils s'inquiètent bien des sermons, des églises et des sacrements ! S'ils entrent dans une église, c'est pour causer ou faire pis encore ; guidés par quelque traître, ils y cherchent Jésus-Christ pour le faire mourir. Ce sont des âmes perdues, en un mot ; laissons-les à leur perversité, et continuons notre chemin. Et puisque tous les disciples ont abandonné leur bon maître, joignons-nous à lui, suivons Jésus qui, les mains liées derrière le dos, une grosse chaîne au cou, est traîné comme un malfaiteur, de tribunal en tribunal, et trouve partout le sort des pauvres, qui est d'être méprisés en tous lieux et de n'être écoutés nulle part.

XIII. Une antique tradition rapporte que lorsque Jésus entra à Jérusalem et traversa les rues de cette capitale, les statues des rois et des empereurs romains s'inclinèrent devant lui avec respect, comme pour reprocher aux hommes leur conduite. Pierres et marbres, je vous remercie de cet hommage de compassion rendu à mon Sauveur. S'il est vrai que vous vous êtes inclinés par déférence, bientôt vous vous briserez de douleur. Cependant Jésus est traîné devant Anne, puis devant Caïphe. Là, s'il se tait, on dit qu'il est coupable : s'il parle, on dit qu'il blasphème. Parce qu'il répond avec douceur à celui qui l'interroge, un de ces valets lui décharge sur la joue un soufflet si horrible, que cette auguste face, qui ravit les anges et fait les délices des séraphins, en devint toute livide. Non-seulement les traces de cette main sacrilége restèrent profondément

Digitized by Google

gravées sur la joue du Sauveur, mais le coup fut si violent qu'il le renversa par terre, lui ébranla toutes les dents, et fit jaillir de sa bouche un fleuve de sang. Anges saints, pourquoi n'avez-vous pas paré le coup? Et vous, justice de Dieu, comment n'avez-vous pas fait sécher la main criminelle qui l'a porté? Comment les murs de la salle ne s'ébranlèrent-ils pas à cette horrible scène? Comment le sol ne s'ouvrit-il pas pour engloutir ce misérable? Vous, du moins, ô mon Jésus, vengez votre honneur outragé! — Oh! non. Admirez sa douceur, son affabilité. Il pouvait répondre à l'injure en foudroyant le coupable; il se contente de dire ce qu'il faut pour le faire rentrer en lui-même, et attendrir son cœur : « Si j'ai mal parlé, lui dit-il, rendez-en témoignage; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » *Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo; si autem bene, quid me cædis*[1]? Que dites-vous, vindicatifs, en présence de cette mansuétude de Jésus, vous, vers de terre, qui, pour une parole, pour une équivoque, vous emportez et méditez des projets de vengeance? Chose étrange! un Dieu ne croit pas faire tort à sa réputation en supportant les derniers affronts par amour pour l'homme, et l'homme se croit déshonoré s'il pardonne pour l'amour de Dieu! « Quelle excuse aurons-nous, vous dirai-je avec saint Chrysostôme, si nous nous mettons en colère lorsqu'on nous injurie, nous qui savons tout ce que Jésus-Christ a supporté? » *Quam excusationem habebimus, si vituperati ad iram concitamur, qui tot, tantaque Christum sustinuisse non ignoramus?*

XIV. Mais Jésus, me direz-vous, ne fit pas en cette circonstance ce qu'il avait recommandé dans son Evangile : *Si quis te percusserit in dexteram maxillam*

(1) *Joan. 18, 23.*

Digitized by Google

tuam, præbe illi et alteram[1]. Il veut que celui qui reçoit un soufflet sur une joue, présente l'autre joue; ce n'est pas ce qu'il fit ici. — Vous vous trompez, répond saint Drogon : Jésus reçut le second soufflet sans qu'il le cherchât ; c'est Pierre qui le lui appliqua en le reniant, et il lui fut bien plus sensible que le premier : *In domo Caïphæ colaphizatus est Christus, quia in domo Caïphæ colaphizat et Petrus.* Comment cet Apôtre si dévoué à Jésus a-t-il pu manquer de la sorte à son Maître bien-aimé? Est-ce peut-être parce qu'il a dormi, parce qu'il n'a pas prié, qu'il s'est trop vanté, qu'il a causé avec des femmes, qu'il est entré dans la cour du grand-prêtre et s'est exposé au danger? Tout cela est vrai, mais la raison principale, voulez-vous la connaître? C'est qu'il était homme, et que tout homme, si saint, si zélé qu'il soit, doit craindre : *Qui stat, videat ne cadat.* Mais si Pierre, en tombant, a laissé voir qu'il était homme, il s'est montré supérieur à l'homme en se relevant promptement, et en sortant pour pleurer amèrement. Je sors avec lui pour mieux approfondir le motif de ses larmes. Pierre, pourquoi pleurez-vous? — Laissez-moi pleurer, répond-il, et si vous voulez savoir pourquoi, suivez-moi aux pieds de la très-sainte Vierge Marie, le refuge des pécheurs; là, vous le saurez. La sainte Vierge se tenait retirée chez elle, accablée de tristesse depuis la nouvelle que son divin Fils avait été trahi. Consolée en voyant paraître Pierre, elle se leva et courut à sa rencontre : Je vous remercie, Pierre, lui dit-elle, de la fidélité que vous avez montrée à mon Jésus. — Ah! que dites-vous? Non, non. — Si, Pierre, reprend la sainte Vierge, je connais les généreuses protestations que vous lui avez faites de mourir plutôt que de jamais l'abandonner; je sais qu'au jardin des

(1) *Matth, 5, 39.*

Digitized by Google

Olives, lorsque tous les autres prirent la fuite, vous vous êtes présenté seul pour le défendre. Soyez-en béni, je vous en rends grâce. — Pierre, suffoqué par la douleur, voulait répondre, mais il éclata en sanglots et ne put proférer une seule parole. — Ah! Pierre, disait la tendre Mère, je vois dans vos larmes une preuve de l'ardent amour que vous avez toujours porté à mon Jésus. — Oh! non, non, il n'en est pas ainsi. — Comment, non? Jean m'a dit que vous l'avez suivi à travers la ville, que sans craindre ni gardes, ni magistrats, vous l'avez accompagné jusque dans la cour, et que, lorsqu'il était abandonné par tous les autres, seul vous lui êtes resté fidèle. — Dites plutôt que seul je lui ai été infidèle. J'ai rougi d'être reconnu pour son disciple, et l'ai publiquement renié. — Vous avez renié Jésus! hélas! qu'entends-je? Pierre, que dites-vous? Vous auriez renié mon Jésus? — Oui, je l'ai renié, cet aveu me brise le cœur; ayez pitié de moi, je n'ose lever la tête tant j'en suis confus; j'ai mis toute mon espérance en vous : car Jésus, par un regard qu'il m'a lancé après ce crime énorme, semble m'avoir dit : Ah! Pierre, Pierre, toi aussi tu m'abandonnes? toi aussi tu me renies? Va, mon fils, va trouver ma Mère, afin qu'elle te pardonne. Me voici donc à vos pieds, ô Marie; je vous demande pardon. — Et Pierre ému se jeta à genoux, et se frappa la poitrine en signe de repentir, et ses yeux devinrent deux fontaines de larmes qui ne tarirent plus jamais et finirent par sillonner ses joues. Marie, le regardant alors avec bienveillance, leva la main, le bénit et lui pardonna. Pauvres pécheurs, voilà l'exemple que Pierre vous donne. Avez-vous péché? surtout pas de découragement, pas de défiance! recourez à Marie, oui, recourez à cette Vierge puissante, et soyez certains que vous trouverez aussi le pardon.

XV. Mais pendant que nous avons suivi Pierre, les

Digitized by Google

bourreaux ont traîné Jésus au prétoire de Pilate : *Et vinctum adduxerunt eum, et tradiderunt Pontio Pilato præsidi*[1]. Là, sur la foi de fausses dépositions, on lui impute d'avoir soulevé le peuple juif, empêché de payer le tribut à César, commis des sortiléges diaboliques, ambitionné la dignité royale, et de s'être donné pour le Fils de Dieu. L'innocence, opprimée par la haine, déchirée par la calomnie, va bientôt, je le prévois, subir le sort réservé aux malfaiteurs. Je remarque néanmoins que Pilate, instruit de la perfidie des accusateurs et de la fausseté de leurs accusations, cherche des moyens termes pour le sauver, moyens qui ne servent, hélas ! qu'à exposer le Sauveur à de nouveaux excès de cruauté. Il le met d'abord en parallèle avec un assassin public, espérant que le peuple demanderait plutôt la liberté de celui qui avait rendu la vie à tant de morts que de celui qui avait donné la mort aux vivants. Dans cet espoir, il fait une proposition à la foule : *Quem vultis vobis de duobus dimitti*[2] ? « Lequel voulez-vous que je mette en liberté, le Christ ou Barabbas ? » Attention à la réponse des Juifs : *Barabbam :* « Barabbas. » Anges du ciel ! qu'ai-je entendu ? Répète encore une fois, populace effrénée, car peut-être ai-je mal entendu, ou n'as-tu pas bien compris. Sache que Barabbas est un homicide, et le Christ un saint ; Barabbas est un homicide, et le Christ est l'auteur de la vie ; Barabbas est un fauteur de séditions, et le Christ un bienfaiteur de l'humanité. Réponds donc de nouveau : qui veux-tu qu'on te relâche, le Christ ou Barabbas ? Attention, mes chers auditeurs : *Barabbam*[3] : « Barabbas. » Anges de Dieu, que ne répliquez-vous d'une voix qui épouvante ces malheureux : Non point Barabbas, mais le Christ ! Et vous, cieux, que ne faites-vous

(1) *Matth.* 27, 2. (2) *Ibid.* 27, 21. (3) *Ibid.*

Digitized by Google

retentir le même cri au milieu des foudres et des tonnerres? Non point Barabbas, mais le Christ! — Les anges et le ciel se taisent, parce qu'ils auraient trop à faire s'ils devaient foudroyer tous ceux qui préfèrent Barabbas au Christ. Que fait-on, en effet, tous les jours dans le monde, sinon préférer la terre au ciel, la politique à la conscience, les sens à l'esprit et la passion à l'Evangile? Je n'exagère point; voyez la chose en pratique. Voluptueux, Dieu et cette personne que vous aimez sont en regard, lequel des deux voulez-vous qu'on renvoie? *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* Lequel vous est le plus cher? qui des deux doit occuper votre cœur? — *Non hunc, sed Barabbam*[1]. Que Dieu se retire, que le Christ meure! que je préfère à Dieu et au Christ une misérable créature. — Avares, voici devant vous le Christ et l'argent : que préférez-vous, que choisissez-vous? — *Non hunc, sed Barabbam.* Que Dieu se retire, que le Christ meure! la fortune me tient plus au cœur que le Christ et sa grâce. — Vindicatifs, vous avez à choisir entre Dieu et un point d'honneur : que voulez-vous? — *Non hunc, sed Barabbam.* Que Dieu s'en aille, et périsse le Christ, peu m'importe; j'estime plus la fumée d'une vaine réputation que Dieu et son paradis. Malheureux et insensés que nous sommes! nous nous indignons contre les Juifs, parce qu'ils ont crié une fois : *Barabbam :* « Barabbas; » et nous qui, toutes les fois que nous péchons, préférons un caprice à la raison, une créature à Dieu, et Barabbas à Jésus, nous ne rougissons pas d'un parallèle si indigne? Oh! quel horrible aveuglement! — Eh bien, prenez votre Barabbas, répond Pilate : mais que ferai-je du Christ? *Quid igitur faciam de Jesu qui dicitur Christus*[2]? — Quoi! Pilate, c'est aux Juifs que tu fais cette

(1) *Joan. 18, 40.* (2) *Matth. 27, 22.*

Digitized by Google

demande? Qui ne sait que ces furieux répondront sans hésiter : *Crucifigatur*[1] : « Qu'il soit crucifié ! » A ce cri, l'inique président fait le difficile et réplique : *Nullam causam mortis invenio in eo*[2] : « Je ne trouve point en lui matière à condamnation. » S'il n'y a point de motif de le condamner, pourquoi donc ne pas l'absoudre? pourquoi ne pas le mettre en liberté? Pilate le ferait bien; mais les scribes et les pharisiens, aussi astucieux que méchants, voyant ses hésitations, le prennent par l'intérêt et l'intimidation : « Si vous le relâchez, lui disent-ils, vous n'êtes pas l'ami de César : » *Si hunc dimittis, non es amicus Cœsaris*[3]. Il n'en faut pas davantage ; Pilate se rend et Jésus est condamné, d'abord à la flagellation, puis à la mort.

XVI. L'injuste sentence une fois prononcée, l'aimable Sauveur est livré à cette vile soldatesque, et dépouillé de ses vêtements en présence de tout le monde. La honte qui le couvre est plus sensible pour lui que les plus sanglantes blessures. Allons donc, bourreaux, que faites-vous? Déchargez, puisque vous le voulez, déchargez votre fureur, afin que la nudité de mon Jésus soit au moins voilée par son sang. Eh! les barbares ne se font pas prier. Voyez-les, les bras nus, se disposant à en venir à l'horrible exécution. Quels apprêts formidables! Ecoutons à ce sujet saint Jérôme : *Sex carnifices accedunt, duo eorum loris nodosis, duo eorum virgis spineis, et duo catenis ferreis.* Des bourreaux, au nombre de six, d'après le saint Docteur, se présentèrent pour déchirer le corps de l'innocente victime; et les instruments dont s'arma leur cruauté étaient des courroies garnies de nœuds, des faisceaux de verges d'épines et des chaines de fer. Se relevant deux par deux, ils s'acharnent tour à tour comme des lions sur leur proie.

(1) *Matth. v. 23.* (2) *Luc. 23. 22.* (3) *Joan. 19, 12.*

Digitized by Google

Les deux premiers se mettent à frapper sur ce corps adorable avec une telle rage, qu'il en est livide et enflé de toute part. Deux autres leur succèdent avec leurs verges, et le couvrent de plaies, d'où s'échappent des ruisseaux de sang, jusqu'à ce que les deux derniers avec leurs chaînes garnies de pointes, ajoutant plaies sur plaies, achèvent de déchirer ses membres sacrés. Ah! voyez comme ces barbares luttent à qui frappera le plus vite et le plus fort sur les chairs vives. Les épaules n'offrant plus un champ assez vaste à cette grêle de coups, on frappe sur la tête, les courroies ceignent le visage, le front, les yeux et les tempes du Sauveur, les coups pleuvent sur sa poitrine, sur ses jambes et sur ses bras; son corps, de la tête aux pieds, n'est plus qu'une plaie; ses chairs sacrées volent en lambeaux, le pavé est inondé de son précieux sang; les fouets, la colonne et les murs en sont teints; les mains, les bras et les vêtements des bourreaux en dégouttent. L'air retentit de leurs coups, le prétoire y fait écho, la foule rit, le ciel gémit, Marie pleure, Jésus souffre et se tait. Ah! cruels, impitoyables bourreaux, croyez-vous que le corps de mon Sauveur soit de bronze? Arrêtez, scélérats, arrêtez... Taisons-nous plutôt; les reproches ne font qu'exciter encore leur fureur. Voilà que l'un d'eux, ému de compassion, le détache de la colonne; mais, hélas! le divin Sauveur ne pouvant se soutenir, s'affaisse sur lui-même et tombe dans une mare de sang. Quelle bête féroce ne se serait attendrie à un spectacle si lamentable? Et cependant Tertullien rapporte que lorsque le corps du Sauveur eut roulé par terre, on le poussa à coups de pieds çà et de là, comme une balle : *A columna dilapsum tamquam pilam exagitabant;* et ce ne sont pas seulement les bourreaux, mais aussi les scribes et les pharisiens qui prirent part à ce jeu barbare. Il me semble voir un de ces derniers lui allonger

Digitized by Google

un coup de pied en disant : Croyais-tu, misérable, que tes hypocrisies dussent toujours durer? Te voilà maintenant sous nos pieds, et nous te foulerons jusqu'à ce que tu rendes l'âme; et en proférant ces mots, il le rechasse d'un coup de pied. Un autre le reçoit, et le refoulant avec indignation, dit aux assistants : Voilà ce scélérat qui vous a trompés tant de fois par ses impostures, et que vous avez eu la folie de suivre à travers les déserts et de couronner de palmes; voilà cet infâme qui a osé reprendre les pontifes et les pharisiens. Ce coup de pied maudit est la réponse que te fait la synagogue; et en parlant ainsi, il le repousse et le lance vers un autre, qui, mettant le pied sur cette tête divine, lève les yeux au ciel et dit avec un zèle affecté : Voici, Dieu d'Abraham, voici cet imposteur qui a séduit le peuple; voici ce sacrilége profanateur du sabbat, ce magicien qui a débité ses artifices pour de vrais miracles. Ne souffrez pas, grand Dieu, qu'un tel monstre infecte plus longtemps l'air qu'il respire. Si Pilate ne veut pas le condamner à mourir sur une croix, faites-le mourir sous nos pieds; et à ces mots, il écrasa sous ses talons cette tête auguste. Cieux, soyez dans l'étonnement à cette vue; portes de l'abîme, ouvrez-vous en présence d'une telle abomination : *Obstupescite, cœli, super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer*[1]. Ce grand Dieu, à qui les séraphins chantent sans cesse : Saint, saint, saint; ce grand Dieu dont le trône repose sur la tête des chérubins, et dont la majesté remplit tout l'univers, vous le voyez à terre foulé aux pieds par tout ce qu'il y a de plus vil : *Obstupescite, cœli, super hoc.* Comment les cieux, les éléments, toutes les créatures ne vengent-elles pas à l'envi un tel outrage! Oh Dieu! quel prodige de patience! Dieu! quel excès

(1) *Jerem.* 2, 12.

Digitized by Google

d'amour ! Quel poids immense que celui de nos péchés, puisqu'il renverse à terre Dieu lui-même ! Mon pauvre pécheur, vous qui prenez le péché mortel pour une bagatelle, et n'y voyez, après tout, qu'une fragilité ; vous qui ne le sentez pas plus dans votre âme qu'une paille sur le dos et n'en faites aucun cas, contemplez ce Dieu foulé aux pieds, écrasé dans la fange par des êtres méprisables. Ne rappelons pas que pour un seul péché une multitude d'anges furent chassés du ciel, que pour un seul péché tant d'âmes brûlent en enfer : tout cela n'est rien; si vous voulez comprendre la malice du péché, contemplez votre Dieu sous les pieds de ces scélérats. Réveillez-vous à cette vue et concevez enfin quelle doit être la gravité du péché mortel. Quel poids immense, en effet, que celui qui renverse un Dieu ! Malheur à vous, si vous avez ce poids sur la conscience ! Malheur à vous, si vous ne le sentez pas ! Vous le sentirez un jour, oh ! vous ne le sentirez que trop quand il vous aura précipités sous les pieds des démons au plus profond de l'enfer.

XVII. Si tout cela ne vous suffit pas encore pour vous frapper de stupeur, retournez-vous pour assister à la plus cruelle boucherie qui se soit jamais vue sous le soleil ; et si votre cœur n'en est pas ému de compassion, vous n'êtes pas des hommes mais des bêtes féroces. Voilà que ces barbares, jetant à terre leurs fouets, prennent des épines très-aiguës et en forment un horrible diadème, dont ils ceignent le front du Sauveur, après avoir jeté sur ses épaules un vil haillon de pourpre, et mis dans ses mains un roseau en guise de sceptre, afin de le tourner en dérision et de le tourmenter en même temps. Ils lui enfoncent cette couronne d'épines dans la tête avec une telle violence, que les pointes ne percent pas seulement l'épiderme, mais pénètrent bien avant et sortent par les tempes, par le front, par les

Digitized by Google

yeux mêmes du Sauveur, faisant disparaître sa face adorable sous de nouveaux ruisseaux de sang. Quelle douleur! Une seule épine qui entre dans la patte d'un lion le fait tant souffrir, qu'il en devient furieux et fait retentir les forêts de ses rugissements : quel tourment ne durent donc pas causer tant d'épines enfoncées, non dans un pied, mais dans la tête de Jésus? Qui ne sait combien la plus légère douleur est sensible dans cette partie si délicate du corps? C'est elle en réalité qui est comme la source de la vie, en elle résident tous les sens intérieurs et extérieurs; elle est le centre où aboutissent une multitude de veines et de nerfs, et se trouve dans une relation très-intime avec le cœur; aussi, quand elle souffre n'est-ce pas peu de chose : ce qui, dans toute autre partie moins délicate du corps, ne serait tout au plus qu'une peine ordinaire, est en elle un supplice. Disons donc, sans crainte de nous tromper, que la couronne d'épines de Jésus lui causa autant de morts qu'elle avait de pointes, et lui fit endurer les douleurs les plus aiguës. Par suite, il n'est pas étonnant que Pilate lui-même, en le voyant si défiguré, si souffrant, en ait été saisi d'horreur; il présentait un aspect si pitoyable que le juge le crut capable d'attendrir ses plus cruels ennemis. A cet effet, il l'expose aux regards du peuple du haut d'un balcon, et crie à haute voix, en le montrant : *Ecce homo*[1] : « Voilà l'homme, » c'est-à-dire, voilà les restes d'un homme, victime de votre fureur; que voulez-vous de plus? Votre rage n'est-elle pas assouvie? Ayez pitié de ce malheureux qui n'a plus même l'apparence d'un homme. *Ecce homo,* voilà cet homme qui a rendu la vue à tant d'aveugles et la santé à tant de malades; cet homme, qui vous a comblés de bienfaits, ce n'est plus qu'un tronc informe qui, grâce

(1) *Joan. 19, 5.*

Digitized by Google

à votre cruauté, ne conserve presque plus rien d'humain. De grâce, ayez-en pitié. *Ecce homo*, voilà l'homme : ce n'est plus un prophète comme il s'en vantait, ce n'est plus un Dieu comme il l'affirmait; ne voyez-vous pas que chacune de ses plaies prouve qu'il est mortel et le réduit à l'état d'un moribond? *Ecce homo*, voilà l'homme... Eh bien! qu'en dites-vous? Cet homme, je vais le renvoyer absous? — Hélas! qu'entends-je? *Tolle, tolle, crucifige eum;* ôtez-nous ce scélérat de devant les yeux, crie la populace soulevée, à la potence, à la croix, à la mort! Barbares! ce ne sont pas là des voix humaines, mais des voix de bêtes féroces, des rugissements de tigres. Qui vous a donc tellement aveuglés que vous ne vouliez pas avoir sous les yeux celui qui fait les délices du paradis? Ah! les ingrats! puisque vous ne voulez pas le voir, je veux, moi, témoigner à mon Sauveur la compassion qu'il mérite. Mettez-vous tous à genoux. (*On fait paraître un* Ecce homo.)

XVIII. Venez ici, ô mon Jésus! je veux vous exposer, dans le triste état où vous êtes à la vue du ciel et de la terre, en disant, non pas comme Pilate : *Ecce homo*, mais avec bien plus de vérité : *Ecce Deus*. Contemplez-le d'abord, vous, anges saints : *Ecce Deus*, voilà votre Dieu, devant la majesté duquel, ô séraphins, vous abaissez les regards avec respect. Voilà votre roi, aux signes duquel vous obéissez humblement : *Ecce Deus*. Le reconnaissez-vous, esprits bienheureux? Qu'en dites-vous? — Hélas! nous l'avons vu et il était méconnaissable : *Vidimus eum et non erat aspectus*[1]. — Et tous, étonnés de cet excès d'amour envers les hommes, et de cet excès de souffrances de leur Dieu, pleurent amèrement à ce douloureux spectacle : *Angeli pacis*

(1) *Isa. 53, 2.*

Digitized by Google

amare flebant. Le paradis tout entier est en deuil en voyant mon Jésus en cet état et tous ces esprits glorieux fondent en larmes à leur manière. Regardez-le maintenant, vous, pécheurs : *Ecce Deus!* Voilà ce Dieu qui, par amour pour vous, est descendu du ciel en terre, est né dans une étable, a travaillé et sué pendant trente ans dans une pauvre boutique, s'est laissé maltraiter par ses ennemis, et s'est réduit à l'état misérable où vous le voyez : *Ecce Deus*. Regardez, pécheurs, s'il mérite vos larmes, ce Dieu dont tout le corps verse des torrents de sang pour vous; regardez ces insignes humiliants, ce vil lambeau de pourpre, qui le recouvre; ce sont les symboles de nos misères : il a choisi pour lui les épines, les crachats, les opprobres, les souillures qui le défigurent, et il nous réserve les beautés et les délices du paradis. Qu'en dites-vous? Un Dieu si bon, si tendre ne mérite-t-il pas vos larmes? *Ecce Deus*, le reconnaissez-vous, mes chers frères, pour votre Dieu? Et sa vue ne vous perce donc pas le cœur? Ah! comment tant d'insensibilité est-il possible? Hélas! hélas! mes bien-aimés frères, je ne m'attendais pas, de votre part, à une monstruosité pareille. Mais si mon Jésus ne trouve pas de compassion chez vous, il faudra bien qu'il aille en mendier ailleurs, et où? Chez les barbares, les païens, les idolâtres. Venez, habitants des extrémités de la terre : *Audite, insulæ, et attendite, populi de longe :* vous êtes désintéressés dans cette affaire, soyez juges. Regardez bien : *Ecce Deus*. Celui que vous voyez, sachez-le bien, n'est pas un simple mortel, c'est un Dieu; bien qu'il vous apparaisse dans un état si déplorable, couronné d'épines, outragé, bafoué comme un roi de théâtre, sachez qu'il a à sa disposition des millions et des millions d'anges qui forment sa cour, et que toutes les créatures s'inclinent avec soumission au moindre signe de sa part. Si vous voulez savoir

Digitized by Google

quels sont les sujets propres de ce grand roi, ses enfants les plus chers, les voici présents; mais comme vous voyez, tandis que ce divin roi est tout meurtri et qu'il a soif de souffrir toujours davantage pour eux, ils ne songent qu'à passer le temps agréablement en jeux, en promenades, en divertissements. Leur roi a versé pour eux tout son sang, et ils ne veulent pas même donner un sou pour ses pauvres. Leur roi est humble, modeste, patient; ils sont pleins d'orgueil, de fierté et de ressentiment. Que dites-vous, peuples musulmans et barbares, de ce roi qu'on nomme Jésus-Christ, et de ces fidèles qui s'appellent chrétiens? — Ce qu'ils disent? Eh! ils disent que nous n'avons pas la foi; ils disent que l'athéisme règne parmi nous; car il leur paraît impossible que vous croyiez que celui qui a tant souffert pour vous soit Dieu, sans vous briser de douleur, sans fondre en larmes en le voyant. Eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un sentiment de compassion au moins naturelle pour un Dieu si souffrant. *Ecce Deus :* regardez-le à votre tour, esprits infernaux; voilà le Dieu qui vous a créés. Or, dites-moi, s'il avait fait et souffert pour vous tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, que feriez-vous en reconnaissance de tant d'amour? — Ah! que dites-vous? s'il avait versé, s'il avait offert pour nous une seule goutte de son sang, répondent les démons de l'enfer, nous nous anéantirions, s'il était possible, à force de nous épuiser en sentiments de tendresse et de gratitude; il n'y aurait rien de si difficile, ni de si pénible que nous ne fissions pour son amour. — C'est assez.

XIX. *Ecce Deus.* Je reviens à vous, pécheurs : voilà le Dieu qui fait fondre en larmes les séraphins; voilà le Dieu qui touche de compassion des musulmans, des barbares, des idolâtres; voilà le Dieu qui ferait fondre d'amour les démons eux-mêmes, s'il en avait fait autant pour eux. Vous serez donc seuls endurcis, seuls obsti-

Digitized by Google

nés? Mais, grand Dieu! si c'était un chien, un vil animal qui vous fût présenté dans cet état, en le voyant tout couvert de blessures et de sang, n'éprouveriez-vous pas quelque émotion, quelque sentiment de pitié? Après tout, ces plaies, qui les a faites? N'est-ce pas vous? ne sont-elles pas l'ouvrage de vos mains? Oseriez-vous le nier? D'où vient donc une telle insensibilité? Vous ne savez peut-être pas en détail tous les outrages que vous lui avez faits et qu'il a soufferts pour vous. Qui donc lui a souillé le visage de soixante-trois crachats dégoûtants, sinon votre immodestie, personnes légères? Qui lui a percé la tête de plus de trois cents épines, sinon votre arrogance, orgueilleux? Qui lui a rendu si pénible et si cruelle cette nuit, cette maison et cette prison, sinon vos conversations, vos amusements, vos veilles, ô mondains? Qui lui a déchiré les membres de six mille six cent soixante-six coups, sinon vos impudicités, ô voluptueux? Qui lui a tiré des veines, de diverses manières, sept cent trente mille cinq cents trois gouttes de sang, sinon votre dureté à l'égard des pauvres, ô avares? Qui lui a fait couler des yeux soixante-deux mille deux cents larmes, sinon vos insensibilités, ô pécheurs obstinés? Qui l'a condamné à dix mille sept cent vingt-deux pas dans le cours de sa passion, sinon votre oisiveté, vos divertissements, vos bals, ô libertins? Qui lui a jeté sur les épaules, par dérision, un lambeau de pourpre, qui l'a dépouillé si ignominieusement de ses vêtements, sinon votre luxe et vos nudités scandaleuses, ô femmes vaines? Enfin, qui lui a donné cent deux soufflets, cent vingt coups de poings, cent quarante coups de pieds, deux cent deux coups sur diverses parties de son corps adorable, sinon votre malice, ô pécheurs? Eh bien! quels sont présentement vos sentiments? Pouvez-vous retenir vos larmes à ce douloureux récit? N'êtes-vous pas encore satisfaits? Quoi! vous vous joignez aussi à

Digitized by Google

ces misérables pour crier *Crucifigatur?* Vous aussi vous voulez sa mort? — Oui, répond cet endurci : *Crucifigatur*, à la potence, à la croix, à la mort! — Mais quel mal a donc fait votre Sauveur, pour que vous vouliez sa mort? *Quid enim mali fecit*[1]? — Pour cela même qu'il est trop bon, et qu'il m'a fait trop de bien, qu'il soit crucifié : *Crucifigatur*. — Mais s'il est innocent, et si Pilate lui-même a déclaré qu'il ne trouve pas motif à condamnation en lui : *Non invenio in eo causam*. — Le motif, c'est mon caprice : *Crucifigatur*. — O cieux, comment ne foudroyez-vous, comment n'anéantissez-vous pas cet impie? Pécheur obstiné, à la vue du sang de Jésus, je me lave les mains : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus*[2]. Si ce sang innocent est versé inutilement pour vous, ce n'est pas ma faute; si vous vous damnez, malheureux, ce sera par votre obstination; pour moi, j'ai fait ce matin tout ce que j'ai pu, ce sera à vous de rendre compte de ce sang. — N'importe : « Qu'il soit crucifié et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants : » *Crucifigatur... Sanguis ejus super nos, et super filios nostros*[3]. — Ah! malheureux, maudit de Dieu, maudit des hommes, maudit de toutes les créatures, en es-tu donc venu jusqu'à fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ? jusqu'à vouloir que ce sang serve à écrire la sentence de ton éternelle damnation? Es-tu un homme, ou un monstre? es-tu un homme, ou une furie vomie par l'enfer? Mais quoi! je m'égare! où suis-je? qu'ai-je dit? Est-il personne ici qui tienne un pareil langage? est-il personne dans mon auditoire qui montre une obstination aussi diabolique? Non, mon Dieu, non; voyez-les tous; les voilà tout en larmes, le cœur contrit et brisé de douleur. *Sanguis ejus, super nos*, que son sang retombe sur nous, vous crient-ils

(1) *Marc. 15, 14.* (2) *Matth. 27, 24.* (3) *Ibid. v. 25.*

Digitized by Google

tous d'une voix, mais dans un autre sens que les Juifs : ils désirent que votre sang coule sur leurs âmes, mais pour l'honorer, pour l'échanger contre un fleuve de larmes. Oui, que son sang coule sur nous : *Sanguis ejus super nos;* que le sang de Jésus tombe sur nos cœurs, mes chers frères, mais afin de les attendrir et de les toucher de componction. O sang divin, sang précieux répandu si amoureusement pour nous, comment nos yeux, à votre vue, ne versent-ils pas des torrents de larmes? O sang, sang adorable, attendrissez aujourd'hui tous les cœurs. Voyons! mes frères, des larmes, des larmes en retour de tant de sang. Frappez-vous la poitrine, et, la langue rougie du sang de Jésus, les yeux mouillés de larmes et même de sang, demandons tous pardon de nos péchés. Dites tous en vous frappant la poitrine : pardon, mon Jésus, pardon! Répétez-le à plusieurs reprises : pardon, mon Jésus, pardon! Mais des larmes ne me suffisent pas. Ne voyez-vous donc pas, mes frères, ce que Jésus a fait pour nous? N'a-t-il pas, lui, donné tout son sang? Eh bien! donc, sang pour sang (*La discipline*) ; et tandis que je donne mon sang, vous autres, donnez vos larmes et frappez-vous la poitrine : pardon, mon Jésus, pardon! etc. Que cet endurci demande pardon, lui qui, pendant tout ce carême, a persévéré dans sa mauvaise habitude et n'a pas encore paru au tribunal de la pénitence. Oui, vous, pécheur, pleurez et demandez pardon. Ou plutôt, obtenons par nos larmes réunies le pardon des plus obstinés; disons donc tous ensemble : pardon, mon Jésus, pardon! Voyons, finissons-en aujourd'hui, mon pauvre pécheur, et prenez enfin une bonne résolution : que ce bien mal acquis retourne à son maître; que cette femme, cette servante sorte de votre maison, que cette haine, cette rancune disparaisse de votre cœur : voilà le fruit du sang de Jésus-Christ. Révélez enfin ce maudit péché que vous tenez caché

Digitized by Google

depuis tant d'années. Et désormais qui doit occuper votre cœur, dites-moi? Est-ce Jésus, ou le péché? que répondez-vous? Ah! vos larmes répondent clairement : vive Jésus et mort au péché. Dites-le donc à haute voix : vive Jésus et mort au péché! Répétez-le : vive Jésus et mort au péché! C'est bien, mes frères : vive Jésus! Criez, criez hardiment : vive Jésus! vive Jésus! Reposons-nous.

†

TROISIÈME PARTIE.

XX. Deux sentences furent portées contre Jésus-Christ : l'une, par le tribunal séculier, c'est-à-dire par Pilate, en qualité de président romain et de délégué de César, à l'instigation des pharisiens, contre toute loi et toute raison, et ce fut le comble de l'injustice de la part des hommes; l'autre, par le tribunal suprême de Dieu, qui décréta que le Christ satisferait complétement pour tous les péchés du monde, et ce fut un excès incompréhensible de justice de la part du Père éternel. Mais voyons en peu de mots combien cette justice fut sévère et rigoureuse; notre récit exige plus de larmes que de paroles. La croix, longue de quinze pieds et large de huit, est préparée, voyez avec quel amour Jésus l'embrasse : le naufragé ne saisit pas avec plus d'avidité la planche sur laquelle il espère atteindre le rivage, que Jésus ne serre ce bois par lequel tant de pécheurs doivent échapper au naufrage et parvenir au ciel. A quoi bon tant de violences, bourreaux? Pourquoi le presser de hâter le pas? S'il ne marche pas plus vite, s'il tombe fois sur fois à demi-mort, c'est notre faute, c'est la mienne, c'est la nôtre à nous tous, qui avons augmenté outre mesure, par nos péchés, le poids de sa croix. Et vous, innocent agneau, allez chercher

Digitized by Google

sur le Calvaire cette mort à laquelle vous ont condamné et l'injustice des hommes, et la justice trop rigoureuse, hélas ! de votre Père; vous y trouverez du moins le terme de vos peines. C'est à nous, maintenant, âmes dévotes, d'accompagner Jésus, dans ce douloureux trajet, afin d'apprendre une bonne fois que sans croix il n'y a pour nous ni paradis, ni espérance de salut. Mais voici la Mère désolée de Jésus. Il manquait encore à mon Sauveur que sa Mère elle-même vînt, par sa présence, ajouter à son affliction. Ah ! retirez-vous, auguste Vierge; votre tendresse en ce moment est presque de la cruauté : ayez pitié de votre Fils, et n'allez pas aigrir sa douleur par votre rencontre. Il est déjà trop tard : déjà leurs yeux se sont échangé les regards les plus tendres. Celui qui comprendrait l'amour d'une telle mère pour son fils, et l'amour d'un tel fils pour sa mère, pourrait peut-être se faire une idée des affections, des pleurs et des sanglots qui éclatèrent en cette circonstance. Jésus ne sent plus sa croix; toute son âme est, pour ainsi dire, passée dans ses regards à la vue de sa mère. Marie, de son côté, ne s'inquiète plus de la rougeur qui couvre son front ; tous ses sentiments sont comme envolés au-devant de son Fils. Ils se parlent d'abord des yeux, mais les yeux ne suffisent pas à exprimer les transports de leurs cœurs, ils appellent la langue à leur secours. Marie la première, à mon avis, laisse échapper ses plaintes avec un torrent de larmes. Ah ! mon Fils, mon divin Fils, lui dit-elle, vous voir en cet état et ne pas mourir de douleur ! Ah ! mon Fils, mon cher Fils, j'ai été cruelle à votre égard : si je ne vous avais pas donné ce corps, vous ne seriez pas sujet à la souffrance. En vous voyant, hélas ! réduit à un état si pitoyable, mon cœur se brise, et je me sens comme suffoquée par la douleur. — Ah ! ma Mère, reprend Jésus attendri, ma très-sainte Mère, vous êtes donc

Digitized by Google

venue aussi accroître mes tourments par votre aimable présence? C'est maintenant seulement que la mort me paraît dure, maintenant que je vous vois mourir de chagrin à cause de moi. Calmez-vous, ma Mère, puisque les décrets de mon Père, le péché d'Adam et le rachat du monde l'exigent ainsi. Vous voyez qu'il faut bien que j'achève ce trajet et que je termine mes souffrances avec ma vie sur la montagne. Calmez-vous, ma Mère : vous perdrez un Fils, il est vrai ; mais vous en gagnerez une infinité d'autres, qui se glorifieront d'être vos enfants. Laissez-moi donc, ma Mère, et je vous laisse aussi ; adieu, ma tendre Mère, adieu. — Ah ! non, mon Fils, non ; comment pourrais-je vous laisser, moi qui ne vis qu'en vous, qui ne vis que pour vous? Souffrez plutôt que je monte avec vous au Calvaire et que j'y meure avec vous. Une seule croix pourra bien nous réunir tous les deux, puisque nous n'avons qu'un seul cœur. Dónnez-moi donc, mon Fils, donnez-moi cette croix. Ah! mon bien-aimé Fils, je ne vous parle pas de vivre ! non, non, j'ai trop à cœur le salut des hommes; tout ce que je vous demande, c'est la permission de mourir avec vous. — Ah ! ma Mère, ma Mère ! quel surcroît votre douleur ajoute à ma peine ! retirez-vous, je vous en conjure. — Ah ! mon Fils, mon divin Fils !... Marie voulait en dire davantage, mais les sanglots étouffèrent sa voix, et Jésus étant poussé en avant par les bourreaux, Marie écartée par la foule, ils furent tout à coup violemment séparés l'un de l'autre. La douleur qu'éprouva l'auguste Vierge fut si amère qu'elle s'évanouit, et tomba sur une pierre, où les larmes qu'elle versa en abondance laissèrent leur empreinte. Pour conserver à jamais le souvenir de cette douleur, on y traça cette inscription : *Petra lacrymarum*, « la pierre des larmes. » Cœur obstiné, serais-tu plus insensible que cette pierre?

Digitized by Google

XXI. Pendant que vous vous arrêtez, mes frères, à consoler Marie, je m'achemine directement vers le Calvaire par un sentier détourné; là je trouve saint Augustin qui me fait observer qu'à l'endroit même où est creusée la fosse qui doit recevoir la croix, fut enseveli jadis Adam, notre premier père, le médecin devant venir là où est couché le malade : *Adam primus homo in ipso loco, ubi crux fixa est, fuit aliquando sepultus; ibi erectus est medicus, ubi jacebat ægrotus.* Mais ni saint Augustin, ni aucun autre des saints Pères que j'ai consultés, n'a pu me dire de quel bois était la sainte croix. Saint François de Sales me dit seulement que Dieu a voulu nous laisser dans l'ignorance à cet égard, afin que nous embrassions volontiers toutes les croix qui nous arrivent, de quelque sorte qu'elles soient. Les évangélistes nous décrivent en détail, l'un les agonies mortelles du jardin des Oliviers, l'autre les terribles veilles de cette nuit; celui-ci les insultes et les outrages essuyés à la cour d'Hérode, celui-là les tortures du prétoire de Pilate, ou le voyage sanglant du Calvaire. Finalement, tous les quatre, une fois arrivés au sommet de cette montagne, lorsqu'ils y voient le Fils de Dieu réellement attaché à un gibet pour les péchés des hommes, sont comme écrasés sous le poids d'un tel mystère, et, laissant tomber la plume des mains, comme si l'Esprit-Saint lui-même s'avouait vaincu par l'atrocité inouïe du fait, ils résument en deux mots le trait principal de la passion : *Crucifixerunt eum*[1] : « Ils le crucifièrent. » Ils n'ont pas seulement le courage de le nommer : *Crucifixerunt eum. Eum?* Mais qui? Est-ce ce Jésus si beau, si bon, si généreux? *Crucifixerunt eum. Eum?* Mais qui? Est-ce ce maître si doux, si affable, qui ne fit jamais de mal à personne et fit du

(1) *Matth. 27, 35. Marc. 15, 20. Luc. 23, 23. Joan. 19, 18.*

Digitized by Google

bien à tous : *Crucifixerunt eum :* ils le crucifièrent, vous nous comprenez ; — et ils semblent cloués avec lui sur la croix, de stupéfaction : *Crucifixerunt eum.* Ces deux mots disent peu, il est vrai, mais ils disent tout : ils expriment le comble des douleurs et résument tout ce qu'on pouvait dire de cette cruelle Passion : *Crucifixerunt eum.* Que si vous, mes chers frères, pour nourrir votre douleur, vous voulez savoir plus en détail comment eut lieu ce crucifiement, représentez-vous en esprit le Calvaire comme le théâtre de la justice divine, et figurez-vous le Père éternel parlant à Jésus-Christ : Mon bien-aimé Fils, de toute éternité vous vous êtes offert comme caution pour le genre humain, le moment est venu de payer la dette à laquelle vous vous êtes engagé par charité et par zèle. Voyez-vous cette croix ? elle vous est destinée. Il ne suffit pas de l'avoir portée jusqu'ici, il faut encore y être cloué et y mourir. — Jésus regarde la croix, l'embrasse, la couvre de baisers, et y étendant ses membres sacrés : Volontiers, mon Père, s'écrie-t-il avec un cœur brûlant d'amour, volontiers je m'étends sur cette croix, puisque tel est votre bon plaisir : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te*[1]. Vous m'avez donné un corps, afin que je puisse, en qualité de victime, apaiser votre courroux ; me voilà prêt : *Corpus aptasti mihi... Ecce venio*[2]. — Mais vous savez, mon Fils, que votre main droite est souillée de tant d'homicides commis par des hommes sanguinaires, de tant de sentences injustes signées par des juges iniques, de tant de billets obscènes écrits par des jeunes gens dissolus : livrez-la donc aux marteaux. — *Ita, Pater :* la voilà, mon Père ; et en disant ces mots, il la présente aux bourreaux, qui la percent d'un clou et la fixent sans ménagement sur

(1) *Matth. 11, 26* (2) *Hebr. 10, 5.*

Digitized by Google

la croix. — La main gauche, reprend le Père, n'est pas moins coupable; elle est chargée, et des rapines des avares, et des fraudes des joueurs, et des usures des marchands, et des impuretés des voluptueux, et du faste des femmes vaines. Donnez donc aussi la main gauche. *Ita, Pater :* la voilà, mon Père. Puis, se tournant vers les bourreaux, Jésus leur dit : Ne m'épargnez pas, exécuteurs de la justice, déchargez sur moi votre fureur, et si ma main se retire, ne vous en mettez pas en peine, ce n'est pas l'effet de ma volonté, et mon cœur n'y consent point : forcez-la, je le désire, forcez-la, tirez-la jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre à l'endroit où elle doit être fixée. — Les scélérats n'obéissent que trop, hélas! à cette recommandation; ils la percent d'un gros et rude clou, et la fixent toute sanglante sur la croix, à grands coups de marteaux. — Et ces voyages entrepris dans un but pervers, et ces pas faits dans les sentiers de l'impiété, comment les expierez-vous, mon fils? Il vous faut encore livrer vos pieds aux Juifs. — *Ita, Pater :* de bon cœur, mon Père; les voilà. Qu'on les perce, séparés ou unis ensemble; car pour sauver le monde, je suis prêt à endurer tous les supplices. — Oh! quels tiraillements! que de coups de marteaux, quelles plaies, et que de sang répandu! Père éternel, comment tant de rigueur à l'égard d'un fils si cher? Voyez ce fils unique avec les pieds et les mains percés, et tout le corps déchiré : votre colère n'est-elle pas encore satisfaite? Vos rigueurs ne sont-elles pas épuisées? — Non, répond le Père éternel; je veux que les bourreaux élèvent à grand'peine la croix où il est cloué, pour la laisser ensuite retomber de tout son poids dans le trou destiné à la recevoir. Cette secousse violente ébranle le corps du Sauveur jusqu'à disloquer ses os, élargit les plaies des pieds et des mains, et en fait jaillir de nouveau des flots de sang. — Assez, assez, Père éternel. — Ce

Digitized by Google

n'est pas assez, reprend la justice du Père. — Et s'adressant à son Fils agonisant et mourant : Mon Fils, lui dit-il, il vous faut maintenant boire du fiel pour réparer tant de blasphèmes, de parjures et de propos obscènes ou indécents. — J'en boirai, répond Jésus. — Il vous faut entendre d'horribles imprécations, afin d'expier par là tant de médisances, de calomnies, de paroles sales ou équivoques entendues avec plaisir et applaudies. — J'y consens. — Il faut que vous ayez constamment près de vous votre mère, que la vue de son affliction ajoute à vos souffrances, et que vous expiiez ainsi tant de regards lascifs, tant de vanités et de désirs de paraître, — J'y consens. Que voulez-vous encore, mon Père? — Je veux encore autre chose; c'est que vous passiez trois heures entières en agonie sur cette croix. — Volontiers, Père éternel, volontiers : j'y resterai, non-seulement trois heures, mais jusqu'à la fin du monde, si tel est votre bon plaisir. Pourvu que je vous obéisse, pourvu que les hommes soient rachetés, pourvu que les âmes qui me sont si chères soient sauvées, ne faites pas attention à ce que je souffre : si une mort ne suffit pas, j'en souffrirai cent, mille, une infinité même, si c'était possible.

XXII. Ah! mon divin Jésus, nos péchés vous coûtent bien cher! Venez, pécheurs, venez tous sous la croix contempler de charité de ce bon Sauveur envers nous, et l'excès plus grand encore de rigueur et de sévérité de la justice du Père envers lui. Comment ne sommes-nous pas tous saisis d'effroi en considérant combien le Fils de Dieu a été châtié pour les péchés des hommes? Que sert de rappeler les autres châtiments exercés contre les pécheurs, les déluges, les incendies, les tremblements de terre, les maladies, les calamités, et un enfer de tourments? Ah! cent et mille enfers ne m'effraient pas autant que de voir le Fils

Digitized by Google

unique de Dieu cloué à la croix par la justice de son Père éternel, en punition de nos péchés. Pécheurs mes frères, quand rentrerons-nous en nous-mêmes? Si celui qui porte sur son dos les péchés des autres et n'en est que caution, est châtié avec tant de rigueur, que sera-ce de nous qui sommes les véritables pécheurs? Vous le comprendrez par les derniers coups de la justice de Dieu sur son Fils. Non content, en effet, de l'avoir livré à tant de mauvais traitements, il en vient jusqu'à vouloir le tourmenter de sa propre main, pour ainsi dire, en l'abandonnant à l'excès de ses souffrances sans lui donner aucune consolation. Oh! à ce coup, Jésus ne peut plus résister, et recueillant sur ses lèvres mourantes un dernier souffle de vie, il se plaint d'un si douloureux abandon, en s'écriant de toutes ses forces : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1]? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » O parole capable de faire trembler la terre, éclipser le soleil et frémir toute la nature! On sait que rien n'était plus familier à Notre-Seigneur, lorsqu'il parlait à Dieu ou de Dieu, que de l'appeler son Père; pourquoi donc, en cette circonstance, et dans un si grand besoin de secours, oubliant le doux nom de Père, lui donne-t-il le nom redoutable de Dieu? « Mon Dieu, mon Dieu! » Sans doute, ces paroles ne furent pas proférées par la nature divine, laquelle ne peut être abandonnée de Dieu, Dieu ne pouvant pas s'abandonner lui-même; c'était le cri de l'humanité du Sauveur, lequel, voyant que son Père le traitait avec autant de rigueur que s'il n'eût pas été son Fils, n'osait plus l'appeler son Père. Mon Dieu, semble-t-il lui dire, vous qui êtes en même temps mon Père, puisque vous m'avez engendré de toute éternité, comment pouvez-vous laisser ma

(1) *Matth.* 27, 46.

Digitized by Google

pauvre humanité plongée dans cet océan d'amertume, sans une seule goutte de consolation, ce que vous ne refusez pas même à un larron, qui expire à mes côtés sur un gibet pour d'horribles forfaits? O Dieu! ô Père, ô Père, ô Dieu! ah! vous oubliez presque que vous êtes mon Père : *Mutatus es mihi in crudelem*[1]. O mon Dieu! ô mon Père! car vous m'êtes l'un et l'autre, pourquoi oublier votre tendresse paternelle et n'user envers moi que de la sévérité d'un juge? *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?*

XXIII. Nous voici arrivés à la dernière agonie du Sauveur. Les angoisses que lui cause l'abandon de son Père lui arrachent l'âme de la poitrine, afin de satisfaire pleinement à la sévère justice de Dieu. Déjà les forces lui manquent; le sang ne tombe plus que goutte à goutte de ses plaies; sa tête se penche languissamment : est-ce pour donner un dernier adieu à ceux qu'il aime, ou bien pour témoigner à son Père l'humilité profonde avec laquelle il exécute ses dernières prescriptions? Je ne saurais le dire. Hélas! Jésus-Christ vrai Fils de Dieu, Dieu lui-même, Jésus-Christ le désir des collines éternelles, Jésus-Christ l'amour des patriarches, des prophètes et de toutes les saintes âmes, après avoir recommandé ses bourreaux à son Père, donné saint Jean pour fils à Marie, Marie pour mère à saint Jean, scellé le testament par lequel il laissait son âme à son Père, son corps aux juifs, la persécution à ses apôtres, le paradis au bon larron, la croix aux pénitents, l'enfer aux pécheurs obstinés, Jésus-Christ profère ces amères paroles : *Consummatum est*[2]. Il proteste que tout est consommé : les oracles des prophètes, les effets de sa charité, les décrets de la justice divine, les excès de la barbarie des hommes, tout ce qu'il pouvait faire pour

(1) *Job. 30, 21.* (2) *Joan. 19, 20.*

Digitized by Google

nous sauver, tout est accompli, et consommé. Après trente-trois ans de la vie la plus pénible, à la fleur de l'âge, en face du monde entier, à trois heures après-midi, les anges étant saisis d'horreur, les abîmes frémissant jusque dans leurs dernières profondeurs, et tout l'univers étant bouleversé d'effroi... qu'arriva-t-il?... Le cœur et la voix me font défaut, je n'ai pas la force de le dire... Demandez-le au soleil qui s'est couvert d'un voile de ténèbres affreuses, aux rochers qui se fendent, à la terre qui tremble, aux cadavres qui sortent de leurs tombeaux, ranimés plus encore par la douleur, que par la réunion avec leurs âmes; demandez-le au sanctuaire dont le voile se déchire en signe de deuil, aux anges qui en pleurent amèrement; mais surtout, demandez-le à cette Vierge affligée que vous voyez au pied de la croix, transpercée d'un glaive de douleur : O Marie! auguste Vierge, divine Mère, dites-le-nous, qu'est-il arrivé à votre Fils Jésus? Hélas! nous répond d'une voix languissante cette reine des martyrs, mon doux Jésus, puisqu'il faut vous le dire, est mort, oui, mon Jésus est mort, mon Fils et votre père est mort, notre souverain bien est mort, mort pour vous et pour tous les hommes : *Tradidit spiritum*[1]. — O Dieu d'amour, ô charité infinie! Mon Sauveur Jésus-Christ a été condamné, crucifié, et est mort pour moi! Jésus-Christ mon Sauveur mort pour moi! Ah! que les rochers et les montagnes s'entrechoquent et se brisent, c'est avec raison; que le soleil s'obscurcisse, que les sphères s'agitent, que les étoiles se troublent, c'est avec raison : Jésus-Christ mon Seigneur est mort! Ah! pécheurs, quel cœur avez-vous donc? Serez-vous plus insensibles que les éléments, plus durs que la pierre, plus morts que les cadavres eux-mêmes? Qu'attendez-vous pour

(1) *Joan. 19, 20.*

Digitized by Google

vous repentir? Qu'attendez-vous pour reconnaître la grandeur de vos péchés? Dieu ne vous en montre-t-il pas assez la gravité par le châtiment qu'il inflige à son divin Fils? Que tardez-vous de détester ces crimes qui ont crucifié et fait mourir le Fils de Dieu? Tombons tous à genoux. Nous voici, pécheurs, mes frères, sous la croix de Jésus mort pour nous : le tremblement de terre qui secoua les rochers, bouleversa aussi les cœurs : le larron demanda et obtint son pardon. Longin recouvra la vue qu'il avait perdue, le centurion et les soldats reconnurent la divinité de Jésus-Christ ; tous ceux, en un mot, qui furent témoins du prodigieux et sanglant spectacle, tous se frappèrent la poitrine, et quittèrent le Calvaire en donnant des signes manifestes de repentir. Serons-nous donc seuls endurcis? Descendrons-nous seuls de la sainte montagne sans verser une larme? A Dieu ne plaise! Imitons au moins ces rochers qui se brisèrent de douleur ; imitons ces juifs impitoyables qui s'amollirent néanmoins, et s'écrièrent avec larmes : *Vere filius Dei erat iste*[1] ; « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Donnons au moins quelques signes de repentir, frappons-nous la poitrine, tous, tous, mais tous, et d'une voix mêlée de sanglots demandons pardon à Jésus, mort pour nous ; disons-lui tous ensemble, en versant un torrent de larmes : Pardon, ô mon Jésus crucifié! pardon! c'est par vous que j'espère le pardon, et c'est à vous que je le demande : Pardon, ô mon doux Jésus! — Mais ce n'est pas assez, mes frères ; regardez par terre : que vous disent ces pierres teintes du sang précieux de Jésus? Que réclame de nous ce sang? Ne demande-t-il que des larmes? Non, non, mes bien-aimés ; le sang demande du sang, il exige une véritable pénitence, une profonde douleur de nos péchés : le sang

(1) *Matth.* 27, 54

Digitized by Google

appelle du sang, trouvez donc bon que je verse du sang, et pour vous, versez des larmes. (*La discipline.*) Versez des larmes, mais des larmes de douleur, des larmes qui soient le sang de votre cœur. Demandez tous de nouveau pardon : Pardon, ô mon Jésus, pardon ! Je voudrais voir ce grand pécheur demander pardon, lui qui, durant ces saints jours, a continué de pécher et de déshonoré la passion de Jésus-Christ. Ah ! poussez tous un soupir, demandez tous pardon pour ce malheureux : Pardon, ô mon Jésus, pardon ! etc.

XXIV. Si tout cela ne suffit pas pour toucher les cœurs les plus endurcis, que me reste-t-il à faire ? Je vous le demande : que puis-je faire encore ? Quel serait le moyen le plus efficace pour gagner tous les cœurs à Jésus ? Je le sais : ah ! l'unique et véritable moyen de vous faire tous fondre en larmes, ce serait de vous montrer les tristes restes de notre aimable Sauveur. Mais je crains, mes frères, je crains, en vous montrant le corps inanimé de mon Jésus, de l'exposer à quelque grave outrage. Quelle horrible insulte, en effet, ne serait-ce pas pour lui, si, à cette vue, quelque grand pécheur s'obstinait néanmoins dans son endurcissement, sans verser une larme ! Le misérable pleure pour la perte d'un misérable gain, pour l'insuccès d'une affaire, pour la privation d'une vaine jouissance ; mais pour la mort de Jésus, pas une larme ; pleurer la mort d'un Dieu, c'est faiblesse de cœur, c'est un signe de peu de courage. Non, non ; pour Jésus mort il n'y a point de larmes. J'ai donc recours à vous ce matin, rochers et pierres, fleuves et mers, créatures inanimées : pleurez, vous du moins, la mort de mon Jésus, cette mort qui ne peut arracher une larme aux pécheurs endurcis. — Hélas ! où m'a entraîné mon zèle ? Je fais tort à votre piété, mes frères bien-aimés. Nous sommes pécheurs, il est vrai, mais enfin nous ne sommes pas des démons,

Digitized by Google

Et certes, il faudrait être un démon pour ne pas pleurer la mort de mon Jésus. Préparez donc vos larmes, et en voyant notre divin Sauveur déchiré et tout couvert de plaies, éclatez tous en sanglots, frappez-vous la poitrine et tous ensemble demandez-lui pardon. Voulez-vous le voir? Le voici, mes frères, le voici ce Jésus mort pour nous. Allons! renouvelez vos larmes, et d'une voix unanime demandez-lui pardon du fond du cœur de vos péchés : Pardon, ô mon Jésus, pardon! etc. Si vous ne croyez pas sur ma parole qu'il ait tant souffert, voyez-en la preuve de vos propres yeux. Le voilà massacré, dépouillé de tous ses biens. Se peut-il imaginer un état plus pitoyable? C'est bien maintenant qu'il peut dire en toute vérité : *Vindemiavit me Dominus... in die iræ furoris sui*[1] : « Le Seigneur m'a vendangé au jour de sa fureur. » Le voilà sans honneur, sans crédit, sans gloire. La croix l'a enlevé de terre, le soleil lui a retiré sa lumière, les ténèbres lui ont dérobé le monde. Son corps sacré, regardez-le, n'a pas même un lambeau qui le couvre. Les cicatrices, les meurtrissures, les crachats qui souillent son visage adorable lui ont ôté toute sa beauté. Les veilles, les coups, les chaînes ont brisé ses membres; les pâleurs de la mort ont effacé en lui tout signe de vie; sa peau, voyez, a été emportée par les fouets; ses cheveux sont restés entre les mains de ses bourreaux; son sang, il l'a versé jusqu'à la dernière goutte dans les rues de Jérusalem, sur le rocher du Calvaire, et sur l'arbre de la croix; il ne lui restait plus qu'un souffle de vie, et ce dernier souffle, il l'a donné pour moi, il l'a donné pour vous, en expirant : *Tradidit spiritum.* Voilà donc un Homme-Dieu dépouillé de tout pour mon amour et pour le vôtre. Ce que vous voyez ici n'est plus qu'un

(1) *Thren. 1, 12.*

Digitized by Google

amas d'ossements, misérable reste de celui qui est votre souverain bien. O Fils éternel de Dieu ! que pouviez-vous faire de plus pour nous, pauvres pécheurs? Allons, mes frères, dilatez votre cœur ce matin. Mon Jésus a pris sur lui toutes les rigueurs de la justice divine, savez-vous pourquoi? Pour user envers vous d'une miséricorde toute spéciale, pour vous accorder le pardon le plus absolu de tous vos péchés, pourvu que vous en soyez repentants. Levez donc les yeux; contemplez-le tous. Le voyez-vous qui, les bras ouverts, vous absout de vos péchés quelque grands qu'ils soient. Il accorde le pardon à tous sans exception : *Pater, dimitte illis*[1] : « Père, pardonnez-leur; » telle est la formule générale dont il se sert ! Oh ! quel sujet de consolation et de joie pour nous, pauvres pécheurs ! Il pardonne à tous, oui, à tous; à vous, joueurs, il vous pardonne tant d'exécrables blasphèmes; à vous, marchands, tant de parjures dictés par l'intérêt; à vous, libertins, tant de dissolutions effrénées; à vous, médisants, vindicatifs, homicides, il vous pardonne aussi tous vos forfaits, pourvu que vous lui en demandiez pardon avec un cœur contrit. Voyons donc, répétez tous cette demande avec larmes et du fond du cœur : Pardon, mon Jésus, pardon pour tant de crimes énormes que j'ai commis; miséricorde, ô mon Dieu crucifié, miséricorde pour toutes mes iniquités ! — Ah ! si parmi vous il y avait quelqu'un qui ne demandât point pardon, celui-là serait indigne de l'obtenir. A Dieu ne plaise, mes frères, qu'une pareille monstruosité se rencontre ici ! Dites tous à haute voix et de concert : Pardon, mon Jésus, pardon. Mille fois mourir plutôt que de vous offenser encore; pardon, ô mon Jésus, pardon ! etc.

XXV. Si parmi tant de cœurs contrits, il se trouvait

(1) *Luc. 23, 34*

Digitized by Google

réellement quelque obstiné qui, loin de pleurer ses péchés, pensât encore aux fréquentations, aux impudicités, aux haines, aux rancunes, ou qui du moins ne se souciât pas d'aimer Jésus, ah! souffrez qu'armé des foudres de saint Paul, je lui crie anathème : *Si quis non amat Dominum Jesum, sit anathema*[1]. S'il est quelqu'un qui, aujourd'hui, ne pleure pas ses péchés, s'il est quelqu'un qui n'aime pas Jésus, qu'il soit anathème : *Anathema sit*, qu'il soit excommunié, ce n'est que trop juste. Ciel, foudroyez-le; terre, engloutissez-le; créatures, écrasez-le; il le mérite bien, le scélérat : *Anathema sit*. Qu'il soit excommunié et doublement excommunié, celui qui n'aime pas Jésus. Mais quel est donc ce pécheur si endurci, si obstiné? Je vous le dirai, mes bien-aimés, mais je vous le dirai avec larmes : c'est moi, oui, mes frères, c'est moi. Pilate, Anne, Caïphe, les Juifs, les bourreaux sont innocents comparés à moi, indigne pécheur. Pilate l'a condamné, mais il ne le connaissait pas; les Juifs l'ont fait mourir, mais ils ne le connaissaient pas; les bourreaux l'ont crucifié, mais ils ne le connaissaient pas. Je suis ce perfide qui, après avoir connu Jésus, après l'avoir confessé pour mon Dieu, après l'avoir vu crucifié pour moi, l'ai trahi et crucifié de nouveau. Moi seul, je ne mérite aucun pardon. Et pourtant j'oserai aussi ce matin demander pardon de mes crimes. Ah! mes bien-aimés, aidez-moi de vos larmes, pendant que je baise une à une ces saintes plaies, et que je demande pardon à ces membres sacrés, broyés, déchirés pour moi, à ce front adorable que mes péchés ont couronné d'épines, à ces yeux bénis qui ont versé pour moi tant de larmes, à ces saintes mains déchirées par mes iniquités, à ces pieds divins transpercés pour moi avec tant d'impiété, à ce côté sacré

(1) *I Cor. 16, 22.*

Digitized by Google

ouvert et blessé pour moi, à ce cœur divin de mon Jésus abreuvé de douleur, à ce précieux sang, que j'ai tant de fois versé et foulé aux pieds. — Ah! mon doux Jésus! mon aimable Rédempteur mis à mort pour moi, j'ai une telle confiance en vous que non-seulement je sollicite et j'espère de vous mon pardon, mais que j'espère même que vous me l'obtiendrez de votre Père éternel. Bouche bénie de mon Sauveur, que je baise avec respect; plaies sacrées, que je vénère humblement, faites pour moi en particulier cette prière que vous avez faite pour tous : *Pater, dimitte illis.* — Une bonne nouvelle, pécheurs, mes frères, une bonne nouvelle : le cœur me dit que Jésus, en ce saint jour, nous a pardonné à vous et à moi; mais remarquez les termes de la prière que Jésus en croix fit pour vous et pour moi : *Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt :* « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font; » voulant dire : Père éternel, quant aux péchés commis par le passé, l'ignorance, l'inadvertance y eut une grande part, et si la malice y fut pour quelque chose, les pécheurs ne réfléchissaient point à ce que j'ai souffert pour eux : pardonnez-leur donc. Mais si quelques-uns, après avoir entendu le récit de ma Passion, après avoir appris tout ce que j'ai enduré pour eux, recommençaient à pécher, oh! pour ceux-là, il n'y aura point de prière, et peut-être point de rémission, car ils savent ce qu'ils font. — Pour conjurer un si grand malheur, promettons tous au pied de cette croix d'en finir avec le péché : Oui, mon Dieu, nous voulons mourir ou commencer une vie sainte, une vie nouvelle, et persévérer dans le bien jusqu'au dernier soupir.

Pour que tout le fruit de ce sermon ne se réduise pas à quelques larmes, posons la base de cette vie sainte que nous voulons commencer dès aujourd'hui; pour cela, embrassons la croix, et de cet arbre béni auquel

Digitized by Google

la vie est suspendue, que chacun de nous cueille cinq fruits, correspondant aux cinq plaies de Jésus.

Le premier est une grande, une entière confiance dans la miséricorde de Dieu, en voyant son Fils unique mort en croix pour nous. Quelque graves que soient nos péchés, nous devons toujours avoir gravée dans l'esprit et dans le cœur cette maxime : que la miséricorde de Dieu surpasse toute notre malice ; c'est pourquoi nous répéterons cent fois, mille fois le jour : Mon Jésus, miséricorde !

Le second fruit est un amour immense envers Notre-Seigneur, qui s'est laissé broyer sous le pressoir des plus cruels tourments par amour pour nous.

Le troisième est une grande estime de notre âme, en voyant tout ce qu'a fait le Fils de Dieu pour la sauver. Nous sortirons d'ici fermement résolus de tout faire pour sauver notre âme, et en répétant à plusieurs reprises : O mon Jésus ! je veux sauver mon âme.

Le quatrième est une profonde douleur de nos péchés, qui ont condamné un Dieu si bon à mourir pour nous. Nous retournerons donc chez nous en nous frappant la poitrine, en soupirant et en produisant, le long de la route, les actes de la contrition la plus intense.

Le cinquième est une haine souveraine au péché mortel, qui a attaché à la croix et fait mourir notre bon Jésus, et un propos bien ferme, bien efficace de ne jamais plus pécher.

Voyons ! pour nous disposer à recevoir la bénédiction, renouvelons tous ce bon propos de ne jamais plus commettre de péché mortel. Que celui qui ne l'a pas fait le fasse, que celui qui l'a fait le confirme, et le renouvelle en présence de ces plaies sacrées, en disant trois fois : Plus de péché, etc.

Et vous, mon doux Jésus, rendez-nous dignes de votre sainte bénédiction : je la donne à tout ce peuple

Digitized by Google

comme un heureux présage de la vie sainte que chacun promet de mener dès ce moment. Présentez-vous donc avec confiance, pécheurs, mes frères ; Jésus-Christ, en ce jour de rédemption universelle, les bras ouverts, du sein de son Père éternel, vous donne à tous, par la main de sa très-sainte Mère, paix, pardon et bénédiction : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, descendat super vos, et maneat semper, semper, semper. Amen.*

Digitized by Google

XXXI

POUR LE JOUR DE PAQUES.

LES CONSOLATIONS DE LA VIE DÉVOTE.

Hæc dies quam fecit Dominus; exultemus et lætemur in ea.

Voici le jour que le Seigneur a fait, tressaillons et réjouissons-nous aujourd'hui. (LITURG.)

I. Je vous rends grâces, ô sainte Eglise, tendre mère, de ce qu'après quarante jours de larmes, vous annoncez par un message si agréable ce jour, dont les chants joyeux et les *alleluia* répétés adoucissent l'amertume de ces tristes *memento* qui, au début du carême, étouffèrent sous les cendres de notre mortalité toute la joie de nos cœurs. Salut donc, ô jour brillant, jour précieux et ardemment désiré, principe de notre joie, terme de nos misères, présage radieux d'une aurore plus claire encore, de l'aurore de ce jour éternel, qui, déployant ses splendeurs à la face de la mort éteinte et détruite, sera un jour de vie inaltérable. C'est avec raison, illustre Grégoire, que vous appelez ce grand jour, le jour de Dieu, l'honneur et la gloire de l'auguste Trinité. C'est avec raison, ô Epiphane, que vous l'intitulez l'amiral, le capitaine, le roi de tous les jours. O jour mille fois heureux! O le plus fortuné des jours! où les instruments et les voix s'accordent pour chanter partout des vivat sans fin en l'honneur de mon Jésus, non plus mort, déchiré, crucifié, mais entier, glorieux

Digitized by Google

et triomphant. Vive donc le vainqueur de la mort et de l'enfer, dont la victoire éclatante nous montre Lucifer foudroyé, les furies enchaînées, la mort tuée, la vie ressuscitée, la nature restaurée, le péché pardonné, la grâce rendue, la gloire promise, et les portes du ciel ouvertes ! Que nous reste-t-il à désirer en un jour si beau, si heureux? Bénie soit donc la sainte Eglise, qui nous remplit le cœur d'allégrésse, et nous exhorte à fêter avec des transports de joie la solennité de ce grand jour ! *Hœc dies quam fecit Dominus; exultemus et lœtemur in ea.* Aussi, respectables auditeurs, en vous souhaitant du haut de la chaire de bonnes fêtes de Pâques, et que j'ai instamment sollicitées pour vous à l'autel, je ne trouve rien de mieux à faire, que de vous enseigner le secret de convertir tous les jours de votre vie en autant de jours de Pâques, en jours d'allégresse et de contentement, sans même excepter le jour fatal de la mort, vous apprenant la manière de changer ce jour-là même en un jour de triomphe et de vie. Oh ! quel précieux secret ! Voulez-vous donc que je vous l'enseigne? Le voici : appliquez-vous tous à mener une vie nouvelle, toute spirituelle, toute dévote, et soyez assurés que tous les jours de votre vie seront des jours de Pâques et de joie. En doutez-vous? Eh bien ! je vais vous prouver, — que la dévotion remplit la vie de joie, ce sera le premier point ; — et qu'elle procure, à la mort, une joie et un contentement ineffable, ce sera le second point. — Je ne puis mieux vous souhaiter les bonnes fêtes de Pâques, qu'en vous donnant le moyen d'être toujours dans la joie et pendant la vie et à la mort. Commençons.

PREMIER POINT.

II. C'est une ruse très-habile du démon, afin de multiplier les partisans du vice, de dépeindre la vertu sous

Digitized by Google

les dehors d'une maîtresse pauvre, austère, ennuyeuse, dénuée de tout, et riche seulement en dégoûts et en tristesse, comme si elle ne pouvait donner aux siens d'autre récompense que des soupirs. Pour mieux réussir dans son dessein, il nous représente notre Dieu, si bon, sous les traits les plus épouvantables, avec un caractère sévère, inhumain et fier, ayant toujours le glaive à la main. Son but en cela est de fixer dans l'imagination de tous ceux qui voudraient s'adonner à une vie pieuse et réglée, cette fausse appréhension que se donner à Dieu, c'est faire un éternel divorce avec toute sorte de plaisir. Eh ! de grâce abattez cette idole ; ce n'est point là notre Dieu, qui est si bon. Un Dieu sévère ! un Dieu terrible ! un Dieu qui refuse toute consolation à ceux qui s'adonnent à la vertu ! ah ! quelle centre-vérité ! quelle plus grande injure pourrait-on faire à la bonté de notre Dieu ? J'en appelle à vous, âmes magnanimes, à vous qui, par amour pour lui, n'avez pas craint d'affronter les bourreaux les plus barbares ; à vous qui, abandonnant vos parents, vos amis les plus chers, vous êtes laissé ensevelir dans d'obscures prisons, rassasier de souffrances et abreuver de larmes amères ; à vous qui, avec un courage intrépide, avez marché sur des charbons ardents, comme sur un sol jonché de fleurs, qui, placés sur les roues et les chevalets, la chair en lambeaux, vous riiez de vos tyrans, et leur disiez en face que leurs plus cruelles tortures se tournaient pour vous en délices : dites-nous s'il est dans la nature de notre Dieu de maltraiter ceux qui le servent, et de dégoûter ceux qui l'aiment. Et vous, ô saints pénitents, qui, fatigués du monde, avez cherché votre bonheur en ce Dieu, si aimable jusque dans ses rigueurs, c'est à vous qu'il appartient de nous dire ce qu'il est. Je vous vois enfoncés dans vos grottes profondes, uniquement occupés à macérer votre corps

Digitized by Google

par les jeûnes, à vous déchirer par des chaînes et des cilices, à vous consumer par les veilles, à vous acheter, au prix de vos sueurs, un terrain stérile, couvert de ronces, et qui ne produit que douleurs et amertumes : dites-moi, je vous en prie, quel trésor vous y trouvez qui puisse vous rendre si agréable ce qui ne nous inspire que de l'horreur? Quel trésor? me répondent-ils, quel trésor? Ah! nous y trouvons tant de bonheur et de contentement, tant d'allégresse et de satisfaction, que c'est pour nous un paradis anticipé, et que nous y goûtons combien le Seigneur est doux pour ceux qui l'aiment : *Tu, Domine, suavis et mitis... omnibus invocantibus te*[1]. Vous voyez donc combien se trompent ceux qui s'imaginent que Dieu ne songe uniquement qu'à maltraiter ses serviteurs en cette vie, pour les récompenser, comme ils disent, plus abondamment dans l'autre. Il est bien vrai que notre Dieu nous réserve une belle couronne après cette vie mortelle, mais il ne laisse pas entretemps de nous donner, dès ici-bas, un avant-goût de ces célestes consolations. On promet au soldat une généreuse récompense après la victoire, et malgré cela on lui donne une paie convenable pendant tout le temps qu'il se bat. On promet au moissonneur une bonne récompense à la fin de la récolte, et cela ne l'empêche pas de recevoir une subvention honnête pendant la moisson. En un mot, « aux ouvriers qui travaillent pour le siècle, dit saint Bernard, on a coutume de donner la nourriture pendant le travail, et la récompense à la fin : » *Nimirum et operariis hujus sæculi solet cibus in opere, et merces in fine dari.* Et en effet, quel a été le dessein de Dieu en créant l'homme? A-t-il voulu que la terre ne lui produisît que des épines et des chardons, des misères et des tribulations? Oh!

(1) *Ps. 85, 5.*

Digitized by Google

quelle noire calomnie contre la bonté de Dieu que de le prétendre! En voulez-vous la preuve? Où Dieu créa-t-il Adam? Quelle habitation lui prépara-t-il avant de lui donner l'existence? Est-ce quelque bois sauvage, quelque solitude inculte? Non pas; il étala, au contraire, sous ses yeux un monde de jouissances, et le mit en possession d'un paradis de délices. Il est vrai qu'Adam pécha, et mérita par sa désobéissance d'être chassé de ce fortuné séjour; mais il est vrai aussi qu'un Homme-Dieu répara, au prix de son sang, une si grande ruine. Or, depuis qu'il a versé ce sang, « il n'y a plus de sujet de condamnation, comme l'Apôtre nous le fait entendre, pour ceux qui sont en Jésus-Christ, et qui ne marchent pas selon la chair : » *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant*[1]. Oh! quelle douce consolation pour les âmes qui s'adonnent à une vie fervente! puisque l'Apôtre leur assure que pour elles reviendra l'âge d'innocence et qu'elles nageront dans un océan de délices, comme si la sentence portée contre Adam n'avait aucune prise sur elles : *Nihil damnationis*, etc.

III. Je m'aperçois que beaucoup d'entre vous se prennent à rire de ce que je dis, et regardent ces vérités comme un paradoxe ou une pompeuse exagération de prédicateur. En quoi consiste, en effet, la vie dévote, me dites-vous, sinon à parler peu, à pleurer beaucoup, à se laisser tourner en ridicule tantôt par l'un, tantôt par l'autre; à supporter la pauvreté, les infirmités, les affronts dans son honneur, les torts dans ses intérêts, à souffrir intérieurement une mer d'amertume, d'ennuis, d'aridités, de délaissements même de la part de ses pères spirituels, qui accroissent vos peines par leurs reproches, leurs épreuves indiscrètes et leurs mortifi-

(1) *Rom. 8, 1.*

Digitized by Google

cations? Une telle vie n'est-elle pas une sorte d'enfer portatif, un amas de misères et de peines? — A n'en juger que par les apparences, je serais de votre avis ; car, réellement, à voir les personnes spirituelles marcher toujours les yeux baissés, l'air modeste, le front grave; à les voir si sérieuses dans toutes leurs démarches, il semble que Dieu les traite au plus mal, et ne leur donne que du fiel à mâcher. Mais comme nous nous trompons! Oh! si vous saviez quelle joie, quel contentement, quelle ineffable suavité se cache sous cette écorce si rude en apparence! *Quasi tristes, semper autem gaudentes*[1]. Je ne nie pas que pour un pécheur esclave de mauvaises habitudes, la première entrée dans la voie de Dieu ne doive paraître pénible et difficile; les premiers pas, certes, sont douloureux : mais je vous assure qu'à mesure que vous avancerez, vous sentirez croître en vous la vigueur et le contentement. Considérez le peuple hébreu fuyant la servitude de l'Egypte, voyez Pharaon qui, l'épée à la main, et entouré d'une nombreuse armée, le poursuit, le presse, l'atteint; il se prépare à en faire un affreux carnage. Les Israélites arrivent troublés, inquiets, effrayés sur les bords de la mer. Reculer, c'est se livrer au fer de l'ennemi; se jeter à la nage, c'est s'abandonner à une mort certaine et devenir la proie des monstres marins. Quel désespoir! quels frémissements! quelle agonie! Moïse lève sa verge toute-puissante : les eaux se divisent, les monstres disparaissent, les vagues se calment; Pharaon en est étourdi d'étonnement, son armée stupéfaite; une route assurée, un gazon émaillé de fleurs s'offre aux Israélites au fond de la mer, ainsi que le dépeint la sainte Ecriture : *Campus germinans de profundo nimio*[2]. Peut-on imaginer un portrait plus

(1) *II Cor. 6, 1.* (2) *Sap. 19, 7.*

Digitized by Google

Digitized by Google

qui m'écoutez, à moitié résolue, je vous dirai ce qui fut dit à la Samaritaine : *Si scires donum Dei... tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam*[1] : « Si vous connaissiez le don de Dieu, vous demanderiez peut-être et il vous donnerait de cette eau vive. » Si vous goûtiez, dit saint Augustin, si vous éprouviez une bonne fois la douceur de cette eau dont le Seigneur désaltère ceux qui le servent, je vous assure que vous prendriez en dégoût toutes les eaux fangeuses des citernes d'ici-bas ; et le monde, désespérant de vous en faire boire, vous laisserait en paix : *Si scires, si scires!*

IV. Nous ne savons pas ce que c'est que cette source d'eau vive, ou ces consolations intérieures et spirituelles, parce que nous sommes pécheurs, et partant incapables de les goûter. Mais nous savons bien par les philosophes que l'homme est ainsi fait, qu'il ne peut vivre longtemps sans aucune sorte de récréation : son cœur est environné de certaines fumées si importunes qu'elles ne tarderaient pas à l'étouffer et à le faire mourir, s'il ne respirait de temps en temps en se livrant à quelques joies modérées. Nous voyons d'un autre côté que s'adonner à la piété, c'est retrancher toutes ces inclinations naturelles qui sont comme la respiration de nos cœurs, d'où il suit que pour nous, embrasser une vie dévote, ce serait accélérer l'heure de notre mort et nous ensevelir avant le temps. — Oui, vraiment ! Eh ! comment se fait-il donc que ces saints anachorètes de la Thébaïde, de la Palestine, de l'Egypte, vécurent jusqu'à qu'à quatre-vingt dix ans, cent, cent vingt, et même cent trente ans, comme l'atteste Louis de Grenade ! Quelles récréations, quels plaisirs pouvaient-ils se procurer dans ces affreuses solitudes ? Allaient-ils à la chasse à travers ces montagnes ? s'amusaient-ils à

(1) *Joan. 4, 19.*

Digitized by Google

naturel de ces âmes dévouées, qui quittent l'Egypte de ce monde, pour suivre Jésus-Christ dans la voie qu'il leur trace avec sa croix? Avant de s'y engager, oh! que de craintes! que de défiances! que de regrets! Comment renoncer à cette amitié, briser cette liaison, mortifier cette sensualité, vaincre cette aversion, modérer ce luxe, restituer ce bien, laisser ces vanités, retrancher cette affection? Comment dire un éternel adieu aux jeux, aux récréations, aux divertissements, pour vaquer à la prière, vivre dans la retraite et ne m'occuper que de choses sérieuses? Que dira le monde? Que de plaisanteries! que de railleries sur mon compte! Combien de fois on se moquera de moi en me traitant de bigot, d'hypocrite! Moi, m'exposer à toutes ces dérisions! Ah! que de difficultés! que d'obstacles! — Allons! âmes lâches, mettez-vous en route, commencez et vous verrez bientôt s'ouvrir devant vous un sentier semé de fleurs. Il est vrai que ces fleurs préparées aux justes sont comme cachées au fond de la mer; mais elles n'en sont que plus suaves. Ah! quel contentement intérieur réjouit les âmes pieuses au milieu de leurs adversités! C'est là cette manne céleste qui réunit toutes les saveurs et les délices les plus exquises : *Manna absconditum,... quod nemo scit nisi qui accipit*[1]. J'attends de vous, chrétiens mes frères, la preuve la plus forte de cette consolante vérité; c'est à vous à donner à ma démonstration toute sa rigueur, ce qui arriverait infailliblement, si, au lieu d'en croire les autres sur parole, vous en veniez vous-mêmes à l'expérience. Essayez, de grâce, essayez combien est douce cette eau vive, qui jaillit au milieu de cet océan d'amertume, dont la vie dévote est comme enveloppée, et qui prend sa source au fond d'une bonne conscience. Oh! quelle douceur! Ame

(1) *Apoc. 2, 17.*

Digitized by Google

qui m'écoutez, à moitié résolue, je vous dirai ce qui fut dit à la Samaritaine : *Si scires donum Dei... tu forsitan petiisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam*[1] : « Si vous connaissiez le don de Dieu, vous demanderiez peut-être et il vous donnerait de cette eau vive. » Si vous goûtiez, dit saint Augustin, si vous éprouviez une bonne fois la douceur de cette eau dont le Seigneur désaltère ceux qui le servent, je vous assure que vous prendriez en dégoût toutes les eaux fangeuses des citernes d'ici-bas ; et le monde, désespérant de vous en faire boire, vous laisserait en paix : *Si scires, si scires!*

IV. Nous ne savons pas ce que c'est que cette source d'eau vive, ou ces consolations intérieures et spirituelles, parce que nous sommes pécheurs, et partant incapables de les goûter. Mais nous savons bien par les philosophes que l'homme est ainsi fait, qu'il ne peut vivre longtemps sans aucune sorte de récréation : son cœur est environné de certaines fumées si importunes qu'elles ne tarderaient pas à l'étouffer et à le faire mourir, s'il ne respirait de temps en temps en se livrant à quelques joies modérées. Nous voyons d'un autre côté que s'adonner à la piété, c'est retrancher toutes ces inclinations naturelles qui sont comme la respiration de nos cœurs, d'où il suit que pour nous, embrasser une vie dévote, ce serait accélérer l'heure de notre mort et nous ensevelir avant le temps. — Oui, vraiment ! Eh ! comment se fait-il donc que ces saints anachorètes de la Thébaïde, de la Palestine, de l'Egypte, vécurent jusqu'à qu'à quatre-vingt dix ans, cent, cent vingt, et même cent trente ans, comme l'atteste Louis de Grenade ! Quelles récréations, quels plaisirs pouvaient-ils se procurer dans ces affreuses solitudes ? Allaient-ils à la chasse à travers ces montagnes ? s'amusaient-ils à

(1) *Joan. 4, 19.*

Digitized by Google

l'ombre de ces forêts? avaient-ils des réunions joyeuses dans leurs cavernes? Se donnaient-ils des festins, des bals, des soirées, pour délasser leur esprit fatigué par tant de méditations? Y a-t-il lieu de soupçonner ces saints solitaires de s'être accordé de pareils divertissements? Comment donc, s'ils furent privés de tous les plaisirs que donne le monde, et, si, comme vous le dites, on ne peut vivre longtemps sans plaisir, comment, dis-je, ont-ils fourni une si longue carrière? comment ont-ils blanchi au milieu des austérités? Force vous est d'avouer qu'il y a des jouissances plus bienfaisantes, plus capables de satisfaire le cœur que tous vos plaisirs : et si ces jouissances n'ont point de cause extérieure, il faut bien convenir qu'elles naissent dans l'âme et qu'elles y ont tout à la fois leur origine et leur siége. Voilà le vrai bonheur, parce qu'il est pur, parce que c'est un bonheur fondé en Dieu et provenant du cœur. Chose étrange! vous êtes continuellement à la recherche de nouveaux plaisirs, vous faites succéder sans interruption les jeux, les bals, les parties de chasse, les soirées, les festins, et vous n'êtes jamais rassasiés? et cependant le Prophète dit que ceux qui ont ces plaisirs en plus grande abondance, comme les princes et les grands, atteignent à peine l'âge de quatre-vingts ans : *Si in potentatibus octoginta anni*[1]. Et ces saints anachorètes qui n'ont eu qu'une seule jouissance, toute pure, tout intérieure, toute spirituelle, sont parvenus à une extrême vieillesse, et ont vécu heureux, contents et satisfaits. Il faut que vous conveniez que cette unique jouissance équivaut à celles que vous procure le monde, ou les surpasse toutes.

V. Vous n'en convenez pas? Eh bien! venons-en aux faits, et vous verrez que tous vos plaisirs mondains ne

(1) *Ps. 89, 10.*

Digitized by Google

sauraient rassasier le cœur, qu'il n'y a que les consolations spirituelles qui puissent rendre l'âme heureuse et contente. Considérez d'une part Alexandre-le-Grand dans son palais : qui fut jamais plus enivré de jouissances que lui? Passez en revue tous les biens imaginables du monde, que lui a-t-il manqué? la renommée, les honneurs, la célébrité? On peut dire qu'il a porté son nom jusqu'aux astres. Les sceptres, les royaumes, les commandements? Il a étendu son empire sur tous les lieux que parcourt le soleil. Les richesses, les pompes, les commodités de la vie? Il fut si opulent que ses présents étaient des couronnes ; il régna sur l'Asie, sur l'Inde, sur l'Egypte et sur une grande partie de l'Europe : en un mot, il fut souverain absolu d'un monde, et tout ce qu'un monde peut offrir de jouissances fut à sa disposition. Fut-il content avec cela? Non, mes bien-aimés, non. Ayant un jour entendu d'un philosophe, ou plutôt d'un cerveau creux, qu'il existe une infinité de mondes? Alexandre, crédule par ambition, se mit à pleurer et à se dépiter, se regardant comme le plus infortuné des mortels, parce qu'il ne régnait que sur un seul monde. Considérez maintenant, d'autre part, dans une des grottes les plus sombres de la Thébaïde, ce vieillard aux cheveux blancs, et d'un aspect vénérable : c'est Paul, le premier habitant des déserts. Il s'est enseveli dans cette retraite dès sa jeunesse et il y a blanchi, inconnu des hommes et connu seulement des bêtes féroces. Voilà qu'un corbeau descend vers lui à tire d'ailes, et lui présente la moitié d'un pain; c'est la portion qu'il lui apporte chaque jour pour sa subsistance dans cette solitude. Mais comment peut-il avoir le cœur content, lui qui n'a d'autre société que celle d'un corbeau, qui ne reçoit les hommages de personne, et ne goûte d'autres délices que celles d'un morceau de pain? Comment peut-il être heureux? Saint Jérôme va vous

Digitized by Google

le dire : il représente le vénérable vieillard assis au bord d'une source qui jaillit de la roche voisine, son morceau de pain à la main, comme s'il tenait un trésor, prenant son frugal repas, les yeux tournés vers le ciel, et disant avec un air radieux : Ah! mon Dieu, c'est maintenant que je reconnais combien vous êtes bon et généreux envers ceux qui vous servent : vous comblez mes vœux avec ce morceau de pain. Que les monarques gardent leurs richesses, pour moi, je ne désire rien de plus : qu'ils gardent leurs palais, je ne les leur envie point. Vous me rassasiez avec la faim, vous m'enrichissez avec les peines, vous me couronnez avec la pauvreté. Soyez béni, ô mon Dieu! Ainsi s'exprime-t-il, et tout en prenant sa nourriture, il semble qu'il ait un mets céleste sur la langue; il brille de joie, il vit heureux et content : *Filii hominum usquequo gravi corde*[1]? Quand donc déposerez-vous vos illusions, ô mondains? Voilà Alexandre qui pleure sous le diadème et la pourpre, et voilà Paul qui est heureux sous sa tunique de feuilles de palmier. Alexandre se plaint de la fortune qui ne lui a rien donné en lui donnant un monde : Paul bénit la Providence qui lui a tout donné en lui envoyant un morceau de pain. Alexandre mourut à la fleur de l'âge, et, arrivé au faîte de ses grandeurs, il expira au milieu des chagrins et des souffrances; Paul blanchit dans le désert, et y vécut heureux et content jusqu'à l'âge de cent et treize ans. Etes-vous enfin convaincus? Confessez donc que Dieu sait mieux rassasier le cœur humain et le rendre content avec un morceau de pain, qu'un monde entier sans Dieu.

VI. Mais je veux sonder plus profondément cette vérité, afin de la rendre aussi claire que possible; et puisque vous citez les philosophes, il est certain qu'en

(1) *Ps. 4, 3.*

Digitized by Google

philosophie morale on pose en principe que, pour la pleine satisfaction de cœur, en d'autres termes, pour être heureux, pour vivre gai et content, il faut être exempt de toute affliction. J'expliquerai mieux ma pensée en visitant avec vous un malade; nous sommes au jour de Pâques, il ne sera que juste d'exercer cette œuvre de miséricorde : supposez que ce soit un personnage considérable ; entrons dans son palais : voyez là, sous le portique, ces pauvres gens qui, étendus par terre et la tête appuyée sur une pierre, dorment d'un paisible sommeil. Montez au salon : un silence rigoureux y règne, on n'y parle qu'à voix basse; entrez dans la chambre du malade, voyez comme il est couché dans un lit mou et précieux, enveloppé de draps d'une finesse extrême; les murs de l'appartement récréent ses yeux par les magnifiques tapisseries qui les couvrent; on lui sert, dans des vases de cristal, d'or, ou de porcelaine orientale, de l'or potable, et toute espèce de rafraîchissements recherchés; jour et nuit, il est entouré de parents dévoués, de dames, de gentilshommes empressés à le servir et à le distraire. Néanmoins, remarquez comme il se plaint, s'impatiente, se démène, ne pouvant trouver ni repos, ni sommeil. — Eh! il a sans doute dormi? — Il y a plusieurs jours et plusieurs nuits qu'il n'a fermé l'œil. — Mais qu'a-t-il donc? — Il est mal. — Il est mal? environné de tant de soins, il est mal? — Oui, il est malade, il a de violentes coliques, et sur son lit somptueux il est plus tourmenté qu'un criminel sur le chevalet; tandis que ces pauvres gens que nous avons vus dorment et reposent tranquillement sur la terre nue, comme sur un lit de roses, parce qu'ils sont en santé. Venons-en à l'application. Trouvez-moi un pécheur qui soit dans cette condition indispensable, d'être exempt de toute affliction intérieure et extérieure, et je vous accorderai que la vie des pécheurs

Digitized by Google

est plus gaie que la vie des personnes pieuses; mais où le trouverez-vous! Ah! les malheureux, efforcez-vous d'étouffer vos chagrins dans le vin, dans les banquets, dans les sociétés bruyantes; si vous n'avez pas la santé de l'âme, si votre conscience est en désordre, les cerbères de ce petit enfer que le pécheur porte partout avec lui ne cesseront d'aboyer. Courez les spectacles, les soirées, les bals; si votre cœur n'est pas en repos, tous les divertissements se changeront pour vous en poison. J'en appelle à quiconque en a fait l'expérience : n'est-il pas vrai que quand vous avez la conscience agitée par des remords, si le ciel se couvre, si la terre tremble, si un éclair sillonne la nue, si la foudre éclate, aussitôt un frisson parcourt vos veines et vous glace le cœur? Il n'en est pas ainsi pour une personne pieuse : que le ciel se couvre de nuages, son âme est sereine; que le ciel gronde, elle est en sûreté; que le Ciel frappe et châtie, elle ne craint rien; elle vit tranquille au milieu des tempêtes, parce que de la vie elle attend la mort, et de la mort elle espère la vie; et en portant au fond du cœur son Dieu qui peut tout, qui est tout à lui, elle est heureuse, contente et satisfaite.

VII. Ce sont là de belles paroles, mais l'expérience les dément : nous en connaissons beaucoup qui, au vu et au su de tout le monde, vivent dans le péché, entretiennent des liaisons criminelles et pis encore; cependant on ne leur voit pas le front soucieux, les yeux tristes, le visage morne et abattu; ce sont, au contraire, les plus gais, les plus enjoués en société, et si l'on veut passer le temps agréablement, il faut être avec eux; puis, ils sont pleins de courage; il est donc vrai que l'expérience dément ce qui a été dit. — Avant de vous répondre, permettez que je vous demande pourquoi David nous dit avoir reçu de Dieu la joie du cœur?

Digitized by Google

Dedisti lætitiam in corde meo[1]. Ne suffisait-il pas de dire qu'il avait reçu un grand contentement, une grande joie, sans ajouter la joie du cœur? Non, répond saint Jean Chrysostôme, ce n'était pas assez; car il y a deux sortes de joie, la joie du cœur qui est vraie et réelle, et la joie des yeux qui n'est qu'éphémère et apparente. Cette dernière, qui s'arrête à la superficie, est propre aux pécheurs; la première, qui tranquillise l'esprit, et le fait jouir d'un paradis anticipé, est propre aux personnes pieuses : *Non dixit simpliciter : dedisti lætitiam, sed, in corde, ostendens non esse in rebus externis lætitiam, quia hæc lætitia non est cordis, sed oculorum.* Croyez-vous donc que tous ceux-là sont heureux qui paraissent tels? Oh! si vous voyiez le fond de leur cœur! Un célèbre gladiateur, nommé Curidamante, ayant rencontré un adversaire plus fort que lui, en reçut un coup de poing si violent qu'il lui fit sauter plusieurs dents. Pour ne pas s'avouer vaincu, il les avala et continua à lutter avec la même intrépidité, malgré ces dents qui lui pesaient sur l'estomac. Oh! si vous saviez quels amers morceaux avalent aussi bien des gens qui font belle mine et paraissent joyeux! Regardez ce jeune élégant si fier de sa mise : si vous voyiez le fond de son cœur! il n'a pas un sou, son luxe l'a ruiné, et il est presque réduit au désespoir. Et cette femme si gaie et si brillante, oh! si vous voyiez son cœur! vous y trouveriez des douleurs plus cuisantes que celles de l'enfantement : elle n'a pas ce qu'elle aurait voulu, elle n'a pas trouvé ce qu'elle cherchait, et elle cache sous un air de joie affectée le dépit et le chagrin qui la dévorent. C'est d'ailleurs un aphorisme d'Hippocrate qu'un teint rouge et des joues enflammées, loin d'être toujours un signe de bonne santé, sont plutôt

(1) *Ps. 4, 7.*

Digitized by Google

un indice manifeste d'un mal intérieur et de poumons gâtés : *Facies vivida nimis mala.* De même, en voyant certaines personnes se donner un air de gaîté empruntée, un physionomiste habile se dit à part soi : pauvres gens ! ils sont bien mal. Ces couleurs vives ne sont nullement un signe de santé, mais bien de maladie ; cette joie folâtre indique une conscience troublée, une âme ulcérée. — Et cependant, ils chantent, plaisantent et se divertissent? — Ils chantent! Eh! remarquez ces deux voyageurs marchant la nuit à travers la campagne : l'un, jeune et courageux, l'épée dans le fourreau, marche en silence, d'un pas ferme et assuré ; l'autre, charlatan par caractère, sent son cœur palpiter à chaque pas qu'il fait, et son imagination rembrunie par les ténèbres, lui représente mille spectres effrayants, il croit voir à chaque instant des ombres, des fantômes, des esprits ; il est presque mort de peur. Que fait-il? Il se met à chanter d'une voix forte, sonore, joyeuse et bruyante qui réveille tous les alentours; plus il a peur, plus il chante, tandis que l'autre ne chante pas parce qu'il ne craint rien. La comparaison est de saint Augustin : *Cum viator de nocte solus parum securus incedit, cantare consuevit; verumtamen cantus illos non voluptas, sed timor suadet*, oui, sans doute, les mondains chantent, ils jouent, ils dansent; mais ces chants sont inspirés par la crainte, non par le plaisir ; ils s'efforcent de s'étourdir pour ne pas entendre la voix de leur conscience. Par ces musiques, ces bals et ces chants, ils voudraient endormir les soucis et les remords qui leur rongent le cœur. Une personne pieuse, au contraire, qui vit dans la grâce de Dieu, avec Dieu, toute pour Dieu, n'a pas besoin de tout ce bruit extérieur ; elle trouve au dedans d'elle-même la source de son contentement et mène une vie calme et tranquille, goûtant et admirant tout à la fois combien le Dieu

Digitized by Google

d'Israël est bon pour ceux qui ont le cœur droit : *Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde*[1].

VIII. L'argument serait pressant, nous en convenons, si les personnes pieuses étaient exemptes de peines ; mais nous savons qu'elles sont plus que d'autres en butte à toute sorte d'afflictions tant intérieures qu'extérieures, aux tribulations du dedans et aux persécutions du dehors. Donc... — Que prétendez-vous en conclure? que les personnes pieuses ne jouissent pas d'une paix véritable, et ne mènent pas une vie heureuse et contente? Vous vous trompez étrangement. Je ne nie pas qu'elles n'aient aussi leurs tribulations ; elles seraient privées, sans cela, de la plus belle portion de leurs mérites ; mais je dis que ces peines et ces traverses deviennent, pour elles, la matière d'une plus grande joie, tandis qu'elles sont pour les libertins un aiguillon qui les pousse avec plus d'impétuosité vers le précipice. Pour vous en convaincre, remarquez quels sont ceux qui sentent davantage les accidents sinistres qui arrivent journellement, ceux qui en reçoivent une plus grave blessure. Est-ce l'homme de bien ou le pécheur? est-ce la femme vertueuse ou celle qui a à peine la crainte de Dieu? Jugeons-en par les effets. Quel est celui qui, sous le coup du malheur, s'irrite et s'emporte davantage, se désespère et blasphème comme un impie? Quel est celui qui, de chagrin, perd le sommeil de ses nuits et la paix de ses jours, qui devient insensible à toutes les jouissances de la table, de la campagne et de la société, qui porte au fond du cœur un ver qui le ronge sans cesse et sur les lèvres un poison qui le tue? Qui sont ceux qui se laissent aller à un désespoir insensé, au point, comme il est arrivé quelquefois, de se jeter dans un puits ou dans une rivière, ou de se détruire? Quels

(1) *Ps. 72, 1.*

Digitized by Google

sont-ils? je vous le demande. Ne sont-ce pas les pécheurs? Que fait, par exemple, tel pécheur quand quelque disgrâce le frappe? Vous le voyez qui s'emporte et va jusqu'à s'en prendre à Dieu même : Hélas! se dit-il, à quel état me vois-je réduit! j'étais riche et dans l'aisance, plein de santé et honoré; et maintenant où en suis-je? On voit bien que Dieu m'a abandonné : où est sa miséricorde? où est sa providence? Et alors il éclate en horribles blasphèmes; ou s'il ne s'attaque pas à Dieu, il s'emporte contre ce juge qu'il taxe d'injustice, contre ce parent qu'il accuse d'ingratitude, contre ce serviteur qu'il traite de voleur, contre sa belle-mère, contre ce rival qu'il croit envieux de sa prospérité, et sans pouvoir trouver la paix, il se repaît nuit et jour de poison. La chose ne se passe pas ainsi pour une personne pieuse. La même disgrâce qui fait une blessure si amère au cœur d'un pécheur, et le tourmente pendant des mois et des années, se fera bien sentir aussi à une âme vertueuse, je ne le nie pas; mais dès le premier entretien qu'elle aura avec son confesseur, dès la première communion qu'elle fera, fidèle à sa coutume de communier tous les huit jours, après une fervente prière adressée à la sainte Vierge son avocate, la plaie commence à se cicatriser, et au bout de quelques jours elle est fermée. N'en est-il pas ainsi? pouvez-vous le contester? N'est-ce pas là ce qui se voit tous les jours? Un religieux de ma connaissance, homme très-intérieur, étant allé consoler deux personnes, une mère et sa fille, à l'occasion d'une grave infortune, les trouva toutes deux ensemble dans une chambre, occupées à pleurer. La fille était jeune, mariée depuis peu, elle avait été élevée dans un monastère très-fervent, et s'y était formée à une vie pieuse et réglée. La mère était une femme mondaine, ne suivant guère les principes de la piété chrétienne, n'ayant jamais songé qu'à ses vanités et à

Digitized by Google

ses amusements. Le religieux, doué du don de la persuasion, employa toutes les ressources qu'il put imaginer pour les relever de leur abattement, leur rappelant entre autres choses la passion cruelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les douleurs de sa très-sainte Mère. A ces mots, la mère le regardant avec ironie : Eh ! père, lui dit-elle, la belle consolation ! cela est bon pour des moines et pour des nonnes. La fille, au contraire, vertueuse comme elle était, se calma, et grâce à l'exercice de la prière, en peu de jours elle recouvra la paix du cœur. La malheureuse mère, qui n'avait presque pas la crainte de Dieu, à force d'envenimer sa douleur par ses réflexions et ses longues veilles, en devint folle au bout de quelques mois, et mourut dans cet état, martyre du démon, et sans avoir recueilli aucun mérite de son affliction. Maintenant, mes bien-aimés, je m'adresse à vous les mains jointes, et je vous prie, je vous conjure, si vous n'avez pas foi en mes paroles, de prêter l'oreille du moins à notre divin Sauveur, qui, dans le désir ardent qu'il a de vous gagner à lui, vous dit au cœur par la bouche du prophète Malachie : *Convertimini, convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, et inter servientem Deo et non servientem ei*[1]. Convertissez-vous, mes chères créatures, convertissez-vous à moi, et essayez s'il vaut mieux servir Dieu votre père, ou le monde votre ennemi ; convertissez-vous, mes chères créatures, convertissez-vous à moi, et prenant en horreur celui qui vous a séduites et trahies jusqu'ici, attachez-vous enfin à celui qui vous aime. Que cherchez-vous en ce monde ? Vous voulez être heureuses, vivre dans la joie et le contentement : ah ! vous ne trouverez jamais de joie véritable qu'en moi, qui suis la source de tout bien ; venez donc à moi,

(1) *Mal. 3, 18.*

Digitized by Google

embrassez une vie pieuse et réglée, et vous serez heureuses : *Convertimini, convertimini, et videbitis quid sit inter justum et impium, inter servientem Dei et non servientem ei.* En est-il un seul parmi vous qui puisse résister à une invitation si touchante et si salutaire? Quel serait le cœur assez endurci, assez obstiné pour cela?

IX. Esprit-Saint, c'est à vous de tirer la conclusion de ce discours, en faisant comprendre à tous mes auditeurs que comme les tribulations des justes se changent en sujet de joie, parce qu'ils les reçoivent de la main de Dieu et les souffrent pour l'amour de Dieu, ainsi les jouissances des pécheurs se convertissent en fiel et deviennent pour eux comme la manne pour les Israélites : lorsqu'ils voulaient la conserver dans des vases, contre le précepte de Dieu, elle tombait en putréfaction et se remplissait de vers : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit*[1]. Jouissez, mondains, jouissez; mais sachez que vos plaisirs se changeront en tourments, parce qu'ils sont accompagnés de ce ver qui nous ronge le cœur, de cette pensée qui est comme une épine, ou comme un clou qui le perce; de cette pensée, dis-je, que ces plaisirs finiront, et qu'ils feront place à des tourments éternels, provoqués par ces plaisirs-là même. Vous, au contraire, âmes vertueuses, qui vous êtes consacrées à Dieu, et, en embrassant la piété, lui avez protesté que vous ne vouliez jouir qu'en lui, de lui et avec lui, vous avez compris vos véritables intérêts, vous êtes continuellement assises à la table de Dieu, et votre vie est un festin non interrompu : *In secreto conscientiæ convivio.* Oh! quelle douce jouissance, dit saint Bernard, que la jouissance d'un bien auquel on acquiert d'autant plus de droit qu'on en jouit davantage; jouir

(1) *Exod. 16, 20.*

Digitized by Google

en bonne conscience, jouir avec l'assurance de ne jamais perdre l'objet de sa félicité, voilà ce qui fait le charme de la jouissance : *Revera illud solum est verum gaudium, quod cum possederis, nemo tollet a te.* Et vous tous, mes frères, qu'attendez-vous pour vous décider à rompre tout à fait avec le monde, et à embrasser la piété ? Comment ne vous écriez-vous pas tous, animés d'une sainte ferveur : Adieu, monde, adieu, plaisirs et divertissements frivoles; nous ne voulons plus d'autres joies que celles qu'il plaira à Dieu de nous donner : *Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum*[1]. Trop heureux, si vous le dites du fond du cœur. Mettez-vous donc, dès aujourd'hui, en quête d'un bon confesseur, qui vous initie à la solide piété; choisissez-le entre mille, bienveillant, saint, ayant à cœur votre sanctification; et lorsque vous l'aurez trouvé et que sous sa direction vous aurez fait le premier pas dans la voie de Dieu, dites hardiment que vous avez trouvé le moyen de faire que tous les jours de votre vie soient des jours de Pâques. Quelle bonne et sainte Pâque pour vous que celle de cette année, si vous deveniez tous des personnes adonnées à la piété ! ce sera une pâque qui durera autant que Dieu lui-même, une pâque qui ne finira jamais. Que Dieu vous en fasse la grâce ! Amen, amen, amen. Reposons-nous.

†

SECOND POINT.

X. Qu'une vie pieuse et réglée soit la vie la plus heureuse du monde, c'est ce que prouvent à l'évidence et les raisons les plus convaincantes, et l'expérience journalière; aussi, à part quelques impies qui n'en ont

(1) *Ps. 72, 26.*

Digitized by Google

jamais fait l'essai, trouverez-vous difficilement quelqu'un qui ose soutenir le contraire. Mais supposez qu'il n'en soit pas ainsi ; figurez-vous la vie dévote sous l'aspect le plus austère et le plus sombre qui puisse s'offrir à l'imagination, représentez-vous-la, le visage pâle et amaigri, l'air abattu, courbée sous le cilice, ensanglantée par la discipline, et environnée d'un épouvantable appareil de cendres, de cordes, d'épines, de chaînes, de larmes, de pauvreté, de mépris, de maladies et de calamités ; je vous ai déjà dit que la joie intérieure que goûtent les personnes pieuses, cette joie qui est fille de la pureté du cœur, est si mâle et si robuste, qu'elle est bien capable de surmonter toutes les peines, quelles qu'elles soient, et d'entretenir la paix du cœur au milieu des plus rudes épreuves ; mais supposé qu'il en soit autrement, et que leur vie soit, comme vous le dites, triste et mélancolique, si pourtant il n'y avait pas d'autre moyen de vous préparer une mort sainte et heureuse, ne devriez-vous pas vous empresser à l'envi de l'embrasser ? Et qu'importe de souffrir quelque temps ici-bas, si ces souffrances d'un moment vous ouvrent les portes d'un éternel repos ? Ne vous faites pas illusion, pécheurs : à cette vie bruyante et si joyeuse en apparence que vous menez, succèdera une mort pleine d'amertume et de larmes, qui vous jettera dans le désespoir ; tandis que toute âme fervente peut se promettre avec fondement et avec joie tout à la fois, que le jour de sa mort sera le jour solennel de sa véritable pâque ; oui, le jour de sa véritable pâque, parce qu'elle ne peut attendre de la mort que la vie, et que sa foi lui apprend que son corps sera un jour semblable à celui de Jésus-Christ ressuscité, dont l'Apôtre dit que le Christ une fois ressuscité d'entre les morts ne meurt plus : *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur*[1]. Voilà l'avantage

(1) *Rom. 6, 9.*

Digitized by Google

qu'ont les âmes pieuses : elles ressusciteront avec leurs corps glorieux et éclatants de beauté, comme le Sauveur, pour ne jamais plus mourir. Oh! que cette espérance des justes répand de charmes sur leur mort! Ils mourront, sans doute, ils paieront leur tribut à la nature, comme tous les autres; mais ils mourront pour vivre toujours, et vivre toujours beaux sans qu'aucune difformité les dépare; toujours en paix, sans qu'aucune affliction les trouble; toujours agiles, sans que rien leur pèse; toujours purs, sans qu'aucune tache les souille; toujours sains de corps, sans qu'aucun malaise les dérange; toujours dans la joie, sans qu'aucun ennui les attriste; et pour conclure avec saint Zénon, au sein d'un jour perpétuel, que jamais la nuit ne couvrira de ses ombres. Oh! quelle belle pâque que le jour de la mort pour les personnes pieuses! pâque si délicieuse, qu'elle vaut plus que toutes les joies frivoles des pécheurs; pâque si durable, qu'une fois commencée elle ne finira plus jamais.

XI. Comment les personnes pieuses ne mourraient-elles pas avec le sourire sur les lèvres, puisque le plus souvent elles meurent dans l'exercice actuel des vertus qu'elles ont pratiquées avec tant de ferveur pendant toute leur vie? Elles ressemblent précisément à ces lampes qui, sur le point de s'éteindre, projettent, par un suprême effort, un plus vif éclat. Saint Paul, premier ermite, passait les jours et les nuits entières à genoux et en oraison; et on le trouva à genoux après sa mort, les bras étendus, les yeux levés vers le ciel, et le visage encore enflammé d'une sainte ardeur. Saint Maur, ce célèbre disciple de saint Benoît, vit sous le cilice, et sous le cilice meurt en chantant des hymnes de joie. Saint Guillaume, en souvenir de la poussière d'où il a été tiré, veut vivre et mourir sous la cendre, et il expire, les cendres sur la tête, son Dieu dans le

Digitized by Google

cœur, au milieu d'une extase qui lui donne un avant-goût du paradis. Les deux grandes servantes de Dieu, Antoinette Ximenès et Antoinette de Saint-Hyacinthe, qui passèrent toute leur vie à chanter les louanges du Seigneur, expirèrent en chantant d'une voix ravissante ce verset du Psalmiste : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*[1] : « Je me suis réjoui lorsqu'il m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Louis de Gonzague qui, dès sa plus tendre jeunesse, commença à affliger son corps par les disciplines, voyant son supérieur entrer dans sa chambre pour le visiter lorsqu'il était sur son lit de mort, lui demanda avec instance, savez-vous quoi? Sans doute quelque soulagement, quelque douceur? Précisément : il lui demanda la permission de se donner la discipline, afin de mourir dans l'exercice de la pénitence. Le supérieur, touché jusqu'aux larmes d'une pareille demande, lui répondit qu'il n'aurait plus même la force de se donner la discipline. — Au moins, reprit-il, qu'un autre me frappe de la tête aux pieds. — Et qui donc, dit le supérieur, serait assez dur pour frapper un corps déjà à moitié mort? — Enfin, répliqua Louis, faites-moi enlever de mon lit, afin que je meure par terre. — Voilà le soulagement que demande un ange d'innocence : c'est d'expirer sous les coups de la discipline. Que vous en semble? Vous croyez peut-être que ce désir ardent de la pénitence était excité chez lui par un accès de mélancolie qui lui troublait le cerveau? Détrompez-vous; voyez comme, se tournant vers un de ses condisciples, avant de rendre sa belle âme à Dieu, il lui dit tout radieux : *Lætanter imus, lætanter imus* : Nous partons avec joie, mon frère, nous partons avec joie. — Où donc? lui demanda un autre père qui se trouvait pré-

(1) *Ps. 121, 1.*

Digitized by Google

sent. — Au ciel, répond Louis avec assurance, au ciel, au saint paradis, et en disant ces mots, il expira. Qu'en dites-vous, mes bien-aimés? Etes-vous enfin disposés à reconnaître, comme une grande vérité, que le jour de la mort est un jour de pâques pour les personnes pieuses, un jour de pâques, un jour d'allégresse sans pareile, qui sèche toutes les larmes qu'elles ont versées pendant leur vie?

XII. Mais je veux achever de vous convaincre par une raison claire et évidente. S'il y avait un général qui, outre qu'il offrit une large solde à ses soldats, eût un secret particulier pour guérir toutes leurs blessures, remettre à leur place tous les membres coupés, et qui, la bataille terminée, pût, avec son bâton de commandement, ressusciter tous les morts sur-le-champ, et les rendre de plus invulnérables, impassibles et immortels; quel concours, je vous le demande, n'y aurait-il pas pour s'enrôler sous les drapeaux d'un tel capitaine? La femme lâ plus timide deviendrait une amazone, et chaque enfant serait un vaillant Achille. Avec quel courage, quel entrain, quelle bravoure tous ses soldats s'élanceraient au plus fort de la mêlée, et se précipiteraient sur les épées de l'ennemi, pour arracher des mains de la mort une vie si belle et si digne, n'est-il pas vrai? Eh bien! ce qu'il serait insensé de se promettre de la part d'un homme, c'est une vérité de foi que Jésus-Christ le fera pour nous tous, si nous le suivons fidèlement, si nous embrassons une vie vraiment pieuse; parce qu'alors nous servirons un capitaine « qui a le pouvoir de ressusciter les siens d'entre les morts : » *Qui ex mortuis suscitare potens est*[1]. Mes chers disciples, disait ce bon Sauveur, ils vous mettront à mort, ils feront voler vos chairs en lambeaux; ne craignez

(1) *Hebr. 11, 19.*

Digitized by Google

rien toutefois, il ne périra pas même un cheveu de votre tête : *Cum audieritis prœlia et seditiones, nolite terreri... Capillus de capite vestro non peribit*[1]. Ils vous tueront, ils vous égorgeront, et ils ne vous feront aucun mal; vous perdrez la vie et vous ne perdrez rien, parce qu'il ne périra pas un seul cheveu de votre tête : *Capillus de capite vestro non peribit*. Réjouissez-vous donc pendant la vie, et réjouissez-vous aussi à la mort, car vous servez un chef qui peut vous ressusciter d'entre les morts : *Qui ex mortuis suscitare potens est*. Aussi les saints martyrs, encouragés par de si belles espérances, embrassaient-ils la mort avec joie; il était plus facile de séparer leur tête du tronc que d'étouffer le sourire sur leurs lèvres. Voyez ces généreux Machabées : on leur demande la langue et les mains pour les couper : les voilà, disent-ils, coupez, tailler, plus vous nous enlèverez et plus le Seigneur nous rendra : *E Cœlo ista possideo..., ab ipso (Deo) me ea recepturum spero*[2]. S'il en est ainsi, mes chers auditeurs, embrassez avec courage, je vous en prie, et avec un grand courage la pratique de la piété; elle vous comblera de jouissances pendant la vie, et à la mort, et durant toute l'éternité; car il est certain que tous les justes mènent une vie patiente et tranquille : *Patienter vivunt*, comme dit saint Augustin, et ce qui est plus précieux encore, ils meurent avec le sourire sur les lèvres et Dieu dans le cœur : *Delectabiliter moriuntur*. On en a un exemple remarquable dans ce grand serviteur de Dieu, qui, sur le point de mourir, sourit doucement par trois fois. Interrogé pourquoi il souriait ainsi, il répondit : j'ai ri la première fois, parce que je vois que vous avez horreur de la mort, qui est si douce; j'ai ri la seconde fois en pensant à votre folie : tandis que vous mourez

(1) *Luc. 21, 9-18.* (2) *II Machab. 7, 11.*

Digitized by Google

à chaque instant, vous vous faites tant prier pour mourir tout à fait; j'ai ri la troisième fois, parce que je suis sur le point de voir finir mes misères présentes, pour commencer une vie éternelle. Voilà comment meurt celui qui a vécu pieusement : il meurt le sourire sur les lèvres, parce qu'il meurt avec l'assurance d'aller au ciel. Dites donc tous tant que vous êtes, mais dites avec une sainte ferveur, un éternel adieu au monde : Adieu, monde. Dites-le d'un cœur bien résolu : adieu, monde, plaisirs, divertissements frivoles; soyez le partage de ceux qui ne connaissent pas d'autre bien : quant à nous, il nous suffit de pouvoir servir Dieu, pour jouir avec lui pendant la vie, à la mort et durant l'éternité. Courage donc, mes frères, ne perdez pas de temps; avant que les fêtes de Pâques ne soient passées, procurez-vous tous un bon confesseur, qui vous trace les règles d'un genre de vie pieux et réglé; recevez-les comme de la main de Dieu, et pratiquez-les constamment jusqu'à la mort. Soyez certains que si vous en agissez de la sorte, tous les jours de votre vie et surtout celui de votre mort, seront des jours de Pâques. C'est la sainte fête de Pâques que je vous souhaite, et que je désire que vous me souhaitiez aussi à moi-même, afin que vous et moi, nous menions tous une vie pieuse, spirituelle et sainte, et qu'arrivés à l'heure de la mort, nous puissions dire : Bénie soit la pâque de l'année... Oh! qu'elle a été bonne pour moi, car à partir de cette époque, j'ai toujours vécu heureux et voilà que je meurs content. Si cette pâque si belle, si bonne, si joyeuse, si sainte, vous plaît, je prie Dieu de vous l'accorder.

Digitized by Google

XXXII

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

DE LA RECHUTE.

Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.

Nous espérions que ce serait lui qui rachèterait Israël. Luc 24, 21.

I. Pauvre nature humaine qui, abusant des remèdes eux-mêmes, au moment où elle veut se relever, tombe plus misérablement qu'auparavant, et à peine revenue de ses égarements s'y enfonce de nouveau! Hélas! la liaison que nous avons contractée avec nos péchés est si étroite que, lorsque éclairés par la grâce nous voulons rompre nos chaines, et que nous en concevons une sainte horreur, notre haine est de trop courte durée et s'évanouit comme un éclair. Combien se plaignent aujourd'hui du feu de leurs passions, qui en rallumeront demain avec une ardeur diabolique les flammes à peine éteintes! Combien confessent ingénument aujourd'hui qu'ils se sont égarés, qu'ils ont mal fait, qui demain tomberont dans les mêmes erreurs, et recommenceront à faire pis encore! Voyez-en un exemple dans ces deux pèlerins dont nous parle l'Evangile de ce jour. Ils s'étaient généreusement attachés au Sauveur, croyant à ses paroles, et espérant fermement qu'il ressusciterait et sauverait Israël : *Sperabamus quia ipse esset redempturus Israel.* Mais comme le

Digitized by Google

soir du troisième jour après sa mort commence à paraître et qu'ils ne le voient point encore, ils quittent la sainte cité de Jérusalem, et retournent à Emmaüs, le rendez-vous des libertins et jadis le théâtre de leurs égarements; déjà ils parlent du Sauveur en termes ambigus : *Qui fuit vir propheta*[1]; ils avouent que c'était un prophète, mais ils ne disent pas si c'était le Fils de Dieu; ils marchent d'un air triste et consterné : *Et estis tristes*[2], comme s'ils regrettaient d'avoir cru en lui et de s'être mis du nombre de ses disciples. Bien plus, désertant sa bannière, ils s'enrôlent sous d'autres drapeaux et appellent les ennemis du Sauveur leurs princes : *Tradiderunt eum summi sacerdotes et principes nostri*[3]. En un mot, les voilà retombés dans leur ancienne infidélité, au point que Notre-Seigneur Jésus-Christ est obligé de leur reprocher leur aveuglement et leur incrédulité : *O stulti et tardi corde ad credendum*[4]! Pauvre nature humaine, qui, en perdant la constance dans la vertu, perd si facilement la couronne qui lui est destinée! Et qui m'assure, mes frères, qu'il n'y en aura point parmi vous, qui, après avoir donné pendant cette sainte quarantaine tant de signes de repentir et de componction, déserteront leur drapeau avant demain soir, c'est-à-dire avant le soir du troisième jour? qu'il n'y en ait point qui pensent même déjà à remettre les pieds dans la vieille ornière, à reprendre leurs inimitiés, leurs liaisons coupables et toutes leurs détestables habitudes? S'il en est ainsi, je veux, pour vous affermir dans le bien, montrer le funeste état d'un pécheur récidif, qui, en retournant à ses anciennes fautes, rend les chutes faciles, sa conversion difficile et son salut moralement impossible. Oui, un pécheur réci-

(1) *Luc. 24, 17.* (2) *Ibid. v. 20.*
(3) *Ibid. v. 25.* (4) *Ibid. 24, 25.*

Digitized by Google

dif tombe facilement, premier point; — il se relève difficilement, second point; — et il est presque impossible qu'il se sauve, troisième point. — Attention, s'il vous plaît, car le sermon de ce matin doit vous clouer aux pieds du crucifix pour vous empêcher de jamais plus retomber. Commençons.

PREMIER POINT.

II. Pécheurs récidifs, j'ai une fâcheuse nouvelle à vous annoncer ce matin. Il m'en coûte extrêmement de le dire, l'état où vous vous trouvez est des plus funestes ; tous les docteurs que j'ai pu consulter s'accordent avec le prophète Jérémie à le représenter comme à peu près désespéré : *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi*[1]. Je m'adresse à vous, qui vivez, soit enfoncés dans la sensualité, soit endurcis dans les haines, soit absorbés par les intérêts, soit livrés à des habitudes de médisances et de blasphèmes, ou à d'autres iniquités plus graves encore : éclairés par la grâce et touchés intérieurement, vous allez aux fêtes les plus solennelles décharger votre conscience aux pieds d'un prêtre, et à peine avez-vous reçu l'absolution de vos péchés, que vous vous replongez de nouveau dans vos plaisirs dégradants, dans vos inimitiés et dans vos injustices, et en retombant dans votre premier état, vous vous repentez en quelque sorte de votre pénitence, vous abjurez vos larmes et votre douleur. Que vous jetez votre âme, hélas! dans un état déplorable! car cette inconstance perpétuelle rend vos chutes toujours plus faciles, votre conversion plus difficile, et votre salut pour-ainsi dire impossible.

Je dis d'abord que vous rendez vos chutes de plus en

(1) *Jerem. 30, 12.*

Digitized by Google

plus faciles. En effet, selon la doctrine du Docteur angélique et d'autres théologiens très-graves, une chute en attire une autre, et presque jamais un péché ne reste longtemps seul sur la conscience; il en est de même qui soutiennent qu'un péché mortel peut être en quelque sorte la peine d'un autre péché, se fondant sur ce mot du Psalmiste : *Appone iniquitatem, super iniquitatem*[1], ce que d'autres cependant nient d'une manière absolue. Mais saint Grégoire-le-Grand, parlant vraiment en pape, sans entrer dans aucune de ces deux opinions, décide que quand un pécheur retombe dans les mêmes péchés, Dieu, par un juste châtiment, resserre sa main, lui refuse ses secours les plus efficaces, permet que les lumières intérieures et les bons mouvements soient plus rares et moins vifs, qu'ainsi la volonté soit plus faible, l'esprit plus obscurci, le cœur plus malade : il permet que les instigations du démon soient plus fréquentes, plus fortes et plus pressantes, de sorte que la pauvre âme tombe de chute en chute, toujours plus gravement, et toujours avec une plus grande facilité, comme l'explique le saint Pontife : *Cor quippe prioribus peccatis gravatum juste Deus permittit, ut qui illuminati recte agere noluerunt, juste cæcati adhuc faciant, unde amplius puniri mereantur.* Ceci nous montre clairement qu'un pécheur qui retombe toujours dans les mêmes fautes, augmente de plus en plus le poids de ses iniquités, et, par conséquent, la facilité de faire sans cesse de nouvelles chutes.

III. Ce principe posé conformément à la plus saine théologie, écoutons l'apôtre saint Paul qui embouche la trompette et nous crie : *Nolite locum dare diabolo*[2]. Vous tous qui, pendant ces saints jours de Pâques, vous êtes réconciliés avec Dieu, prenez garde de donner

(1) *Ps. 68, 28.* (2) *Ephes. 4, 27.*

Digitized by Google

encore entrée au démon dans votre cœur, et de retomber dans vos anciennes fautes ; car le démon ne se contentera pas de peu, il ne s'arrêtera pas qu'il ne vous ait plongés dans un abîme d'iniquités. Et qu'on ne me dise pas : il n'y aurait pas grand mal à écouter, pendant ces jours-ci, quelques discours légers, pourvu qu'on n'y consente point, à lire quelques romans par manière de passe-temps, à se permettre quelques plaisanteries équivoques, quelques pensées, quelques conversations qui amusent le cœur. Non, non, disait saint Paul, ne cédez pas un pouce de terrain au démon : *Nolite locum dare diabolo*. C'est assez que vous lui accordiez un petit coin dans votre cœur ; aussitôt, se faisant des complices de vos sens extérieurs, il se rendra maître des puissances de l'âme, en captivera toutes les affections, et en bannira la vie de la grâce, pour y introduire la mort et le péché ; il ne se reposera que lorsqu'il y règnera en despote absolu, et qu'il n'y verra plus flotter d'autre bannière que celle de l'enfer et du vice. Saint Grégoire nous en indique la raison : « Jamais, dit-il, l'âme ne reste où elle est tombée ; parce qu'une fois tombée volontairement, elle est entraînée par son propre poids vers des abîmes plus profonds : *Numquam illic anima, quo ceciderit jacet ; quia voluntarie semel prolapsa, ad pejora pondere suæ gravitatis impellitur*. Nous sommes tous placés ici-bas sur une pente rapide et glissante, « et le corps, en se corrompant, ajoute l'Esprit-Saint, rend l'âme plus pesante : » *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* [1]. Le terrain sur lequel nous marchons est en pente, les occasions nous poussent vers le bas ; or, si au danger de cette pente déjà si raide et si glissante, au poids et à la fragilité de nos corps, au choc violent des tentations, nous joignons

(1) *Sap. 9, 15.*

Digitized by Google

encore l'abus des grâces de Dieu, si après la confession nous retombons aussitôt, si nous aggravons les mauvaises inclinations déjà contractées, par le poids de nouveaux péchés, n'est-il pas évident que nous roulerons au fond de l'abîme? Regardez au sommet de la montagne cet énorme bloc de roche : si vous enlevez le point d'appui qui le retient, vous le verrez se détacher de la cime, bondir sur les flancs escarpés de la montagne, entraînant ou broyant dans sa chute les arbres, les maisons et tout ce qu'il rencontre sur son passage, jusqu'à ce qu'il aille se perdre dans les gorges profondes et obscures de la vallée : relevez-le, si vous le pouvez. C'est là l'image d'un récidif : il se confesse; voilà le point d'appui qui le soutient; mais si après la confession il retombe, le point d'appui disparaît, la grâce lui est ôtée, et il se précipite, hélas! avec une telle impétuosité que ni les conseils, ni les exhortations, ni les corrections, ni les menaces, ni les promesses, ni les châtiments, ni les exemples, ni les prières ne peuvent l'arrêter : « L'impie, une fois arrivé au fond de l'abîme, dit l'Esprit-Saint, méprise tout : » *Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit*[1]. Et celui qui en a fait l'expérience, ne comprend que trop bien que les crimes commis sont cause de crimes subséquents : *Præcedentia crimina sequentium criminum sunt causa.*

IV. Il n'en est pas ainsi, m'objecte un récidif, je retombe, mais avec l'espoir de m'arrêter là et de ne plus retomber ensuite. Se satisfaire une seule fois, qu'est-ce que c'est? — Ah! bien, encore une fois, et puis ce sera tout. Maudite illusion! combien elle en a entraînés en enfer! Faites-y attention, vous tous qui êtes ici présents et qui vous êtes réconciliés avec Dieu

(1) *Prov. 18, 3.*

Digitized by Google

pendant ces saints jours : le diable, pour vous faire retomber, ne viendra pas vous suggérer de vous jeter, tête baissée, au plus profond de l'abîme; non, non; il vous dira : Commets ce péché une seule fois, et puis ce sera tout. Mais malheur à vous si vous cédez pour une seule fois! vous verrez combien était fausse et mensongère son assurance que vous vous en tiendriez là et que ce serait tout. N'avez-vous pas donné déjà à votre confesseur, avant de recevoir le bienfait de l'absolution, l'assurance que ce serait tout? Certainement. Je proteste, mon père, avez-vous dit, que je ne le ferai plus, jamais plus; et vous l'avez dit en pleurant et en soupirant, aidé par la grâce qui vous inspirait ces généreux sentiments; et cependant cette résolution n'a servi de rien, et vous êtes retombés maintes fois. Comment donc pouvez-vous vous flatter qu'elle tiendra maintenant, après une si longue expérience de votre inconstance? J'en serais bien étonné! Je dis que vous pècherez de nouveau avec plus de facilité que jamais, et que vous reprendrez la longue chaîne, un moment interrompue, de vos infidélités, qui vous conduiront au précipice. Et pour que vous voyiez clairement combien est illusoire cette résolution : je ne pècherai plus; encore une fois seulement, puis ce sera tout; je vais vous l'expliquer par une comparaison. Supposez que vous ayez à votre service un musulman ou un juif, et que ce soit, non pas un enfant versatile par suite de la légèreté propre à cet âge, mais un homme formé et raisonnable. Vous me demandez de tâcher de le convertir, et j'y donne en effet tous mes soins. Grâce à Dieu, il se rend; le signe de la croix est imprimé sur son front, il récite le *Pater* et le *Credo*, reçoit le baptême et devient chrétien. Deux ou trois jours après son baptême, ce malheureux retourne à la Synagogue avec les Juifs et renonce à Jésus-Christ. — Ah! mon fils, qu'avez-vous fait? lui dis-je. — Pour

Digitized by Google

l'amour de Dieu, mon père, pardonnez-moi; je me repens de mon infidélité, je renie le judaïsme et je redeviens chrétien. — Il se maintient ainsi trois ou quatre jours, après quoi il passe de nouveau au judaïsme. — Mais c'est là, me direz-vous, une dérision manifeste. — Patience. Il se convertit une troisième fois : Oh! maintenant, dit-il, je le proteste tout de bon; jamais plus, jamais plus je ne serai juif. — Vingt-quatre heures ne sont pas écoulées qu'il change de résolution et retourne au judaïsme. Si ce misérable continuait ce manége jusqu'à quinze et vingt fois, se faisant tour à tour juif et chrétien, que diriez-vous? Certes, vous diriez qu'il n'a jamais eu la foi. — Mais pourquoi, s'il vous plaît? Parce que la foi est une vertu par laquelle l'esprit adhère fermement et sur toutes choses aux vérités révélées. — Que veulent dire ces mots : sur toutes choses? — C'est-à-dire qu'il faut tenir les vérités de foi pour plus certaines que les choses même que l'on voit, et que ni les richesses, ni les honneurs, ni les promesses, ni les menaces d'aucun genre, ni les chaînes, ni la prison, ni le glaive, ni les tyrans, ne doivent nous faire chanceler. C'est là croire sur toutes choses : mais celui qui change de symbole tous les deux ou trois jours, sans prétexte aucun, fait bien voir qu'il n'a jamais eu la foi, et que quand il disait : jamais plus, jamais plus je ne serai juif, il trompait et ne parlait pas selon son cœur. — Vous êtes vraiment d'excellents théologiens, et vous ne pourriez mieux dire. Prêtez-moi maintenant votre raisonnement, car je veux vous prendre sur le fait, et vous montrer que votre extrême facilité à tomber et à retomber dans le péché, non-seulement vous dispose à des chutes sans nombre, mais de plus vous donne sujet de croire que vous ne vous êtes jamais relevés et que dans vos confessions vous n'avez point recouvré la grâce de Dieu. La raison

Digitized by Google

en est claire : la contrition nécessaire pour le sacrement de pénitence doit être, aussi bien que la foi, souveraine et sur toutes choses ; c'est-à-dire qu'il faut détester le péché plutôt que tout autre mal ; si elle n'arrive pas à ce degré, si, dans votre appréciation, le péché n'est pas le plus grand de tous les maux, et si vous ne le détestez pas plus que tous les maux, elle n'effacera pas le moindre de vos péchés, et ne servira de rien pour la confession. Or, si vous prétendez qu'en matière de foi on ne peut admettre que celui-là croit fermement et sur toutes choses, qui change quinze ou vingt fois de symbole et chancelle tous les trois ou quatre jours ; comment voulez-vous que j'admette que vous avez une volonté ferme de ne plus pécher, une douleur souveraine et sur toutes choses des péchés commis, lorsque vous n'y êtes pas seulement retombés quinze ou vingt fois, mais que, depuis quinze ou vingt ans votre vie n'est qu'une série de chutes et de rechutes ? lorsque vous confessant tous les ans à Pâques, peut-être tous les mois, vous ne faites que changer de drapeau dans l'intervalle, protestant alors que vous ne pècherez plus, jamais plus, tandis que vous en êtes toujours à recommencer et que vous avez toujours le même bagage de fautes à déposer aux pieds du confesseur? A qui ferez-vous accroire, pauvres récidifs, que vos pénitences sont sincères? A moi? non ; je ne vous croirai jamais. A saint Ambroise, à saint Augustin, à saint Bernard, à saint Grégoire, à saint Jérôme? Encore moins à eux qui se moquent de ces pénitences éphémères, lesquelles naissent avec le soleil et disparaissent avec lui. A Dieu? Jugez-en vous-mêmes en réfléchissant qu'il voit clairement le fond des cœurs. Vous ne le ferez accroire qu'à vous-mêmes ; vous serez tout à la fois trompeurs et dupes, traîtres et victimes, et vous verrez, à l'article de la mort, se dresser devant vous une armée de péchés, vieux et nouveaux, enchaî-

Digitized by Google

nés les uns aux autres depuis nombre d'années. L'état déplorable où vous vous trouvez est-il assez palpable? Vous comprendrez maintenant que toutes ces rechutes, non-seulement vous font retomber plus facilement de jour en jour, mais aussi vous rendent la conversion plus difficile, et finiront par vous réduire à cette inévitable alternative, ou de ne plus pécher du tout, ou de suivre toujours le précipice, tant sera grande la difficulté de vous retenir. Lequel des deux états choisissez-vous?

DEUXIÈME POINT.

V. Ni l'un ni l'autre : c'est là une prétention exorbitante, comment! vouloir que je sois toujours saint, ou toujours pécheur, que je ne tombe plus du tout, ou que je ne me relève plus! Si je tombe de temps en temps, je me relèverai; après tout, toute l'année n'est pas carême; les Pâques viendront et je ressusciterai. — Ah! j'entends, l'espoir de vous relever entretient la volonté de tomber, et spéculant sur la Pâque à venir, vous sacrifiez les fruits de la Pâque passée. Illusion! si vous retombez, il vous sera si difficile de vous relever, que le salut vous deviendra moralement impossible. Cette difficulté, comme je vais le prouver, viendra de vous-mêmes, de la part du démon et de la part de Dieu. Je commence par vous-mêmes, car c'est vous-mêmes avec les mauvaises habitudes que vous avez contractées, qui êtes le principal obstacle à votre conversion. Qui pourra jamais dire la peine qu'on éprouve à vaincre une mauvaise habitude! Saint Augustin, Salvien, saint Jérôme l'appellent une chaîne de fer, une force tyrannique, une seconde nature, et saint Bernard ajoute qu'il ne faut rien moins que le bras tout-puissant de Dieu pour en triompher. En effet, voyez comme on tient même à des coutumes purement extérieures. Essayez, par exem-

Digitized by Google

ple, de forcer les Persans à laisser croître leurs cheveux, et à porter notre chapeau au lieu de leur turban; ils se soulèveront et se laisseront couper la tête plutôt que de renoncer à leur coiffure. Et cependant, il ne s'agit que d'une mode extérieure? Que sera-ce donc d'une habitude intérieure, formée par le plaisir, fomentée par les passions, et nourrie par les affections les plus vives du cœur? Ah! quelles douleurs mortelles, quels déchirements, quelle tristesse, quel désespoir, quelles angoisses, quelles défaillances éprouve un pauvre récidif, esclave d'une mauvaise habitude! Il veut, il essaie, il s'efforce, il prie, il se met en travail, il s'aide de tous les moyens, et puis il s'abandonne. Il se décide, il promet, il forme de bons propos, se recommande à tous les saints, et proteste qu'il tiendra bon, et puis il retombe plus bas qu'auparavant. Pour moi, je le compare à ce chien dont un roi des Indes fit présent à Alexandre. Celui-ci, pour éprouver son courage, le fait enfermer en champ clos et ordonne qu'on lance contre lui un taureau furieux; le chien l'ayant aperçu lui tourne le dos et se couche. On fait sortir un loup, le chien ne le regarde même pas; puis un ours, un sanglier : le chien, comme pour s'en moquer et par dédain, fait semblant d'aboyer, puis se recouche la tête entre les pattes. Alexandre ordonne qu'on lance contre lui l'animal le plus terrible de la ménagerie, et voilà qu'on lâche un lion énorme et d'une férocité extrême. A cette vue, le chien frissonne, se redresse, s'agite, son poil se hérisse; il se met en garde, l'œil fixé sur son terrible adversaire et tout à coup, prenant son temps, il se jette sur lui, le saisit au cou avec les dents, l'arrête, le blesse, le déchire et l'étend par terre. Le lion rugit plus encore de douleur que de rage; il se meurt. Le roi commande qu'on en détache le chien victorieux; on l'appelle, on crie, on le tire par la queue,

Digitized by Google

tout est inutile, on lui coupe la queue, on le tourmente avec des barreaux de fer, il ne bouge pas; il n'y eut pas moyen de le détacher; il voulut mourir les dents comme incrustées dans le cou de son adversaire. L'impudence du chien est insatiable, dit Isaïe : *Canes impudentissimi nescierunt saturitatem*[1]. Ce pécheur récidif dans sa mauvaise habitude a contracté une liaison criminelle, il y est engagé avec tant de passion que Dieu a beau crier et menacer, il ne bouge pas. Dieu le frappe par des disgrâces, des contrariétés, des maladies, il renonce à tout plutôt qu'au péché, et malgré ces coups redoublés, qui cependant le blessent au vif dans sa fortune, dans son honneur, et dans sa vie, il reste attaché au mal. Il sait qu'il fait mal, notez bien, il sait qu'en faisant mal il se rend malheureux ici-bas, et qu'il le sera davantage encore en l'autre vie, et cependant il continue. Vaincre une mauvaise habitude, c'est une lutte terrible, dit saint Augustin. *Vides quam male facias, quam detestabiliter facias, et facis tamen. Vincere consuetudinem dura pugna.* Ce joueur aux cartes, chargé d'une famille et accablé de dettes, en jouant le dimanche tout ce qu'il a gagné pendant la semaine, arrache le pain de la bouche de ses petits enfants, et condamne sa pauvre femme aux gémissements et aux larmes. Il sait, le misérable, qu'il fait mal en agissant ainsi, et il ne peut faire autrement. Il maudit l'heure où il a commencé, la compagnie qui l'a entraîné, il maudit sa propre passion, il voudrait s'en dégager, mais une force secrète le captive et le tyrannise : *Vincere consuetudinem dura pugna.* Qu'en dites-vous, pauvres récidifs? Reconnaissez-vous combien il est difficile de surmonter et de vaincre une mauvaise habitude? Or, si vous la renforcez encore tous les

(1) *Isa. 56, 11.*

Digitized by Google

jours par de nouvelles rechutes, comment pouvez-vous vous faire illusion au point de dire : Si je tombe, les Pâques viendront et je me relèverai.

VI. Ce n'est pas tout encore ; ce qui rend de votre part, pécheur récidif, la cure beaucoup plus difficile, c'est qu'on ne sait quasi plus quel moyen employer, attendu que vous les avez rendus presque tous inutiles, ou par l'abus, ou par le refus que vous en avez fait. Aussi tous les saints, haussant les épaules en voyant qu'ils ne pouvaient vous aider, se sont-ils retirés l'un après l'autre, vous abandonnant comme un cadavre : *Curationum utilitas non est tibi.* En effet, où est cette crainte salutaire que Dieu avait gravée dans votre cœur, de telle sorte que l'ombre seule, le seul nom du péché mortel vous faisait trembler? Où est cette pudeur native qui vous rendait en toute circonstance si modeste, si réservé? Où sont ces remords qui vous troublaient nuit et jour pour la moindre faute? Où est cette délicatesse de conscience, cette docilité naturelle, cette horreur du péché, cet amour de la vertu, cette inclination au bien? Hélas! tous ces avantages, vous les avez perdus. Vous avez laissé éteindre aussi dans votre esprit ces vives lumières qui vous découvraient le prix de la grâce et de l'amitié de Dieu, la grandeur de l'injure qu'on lui fait par le péché, l'immensité des récompenses qu'il réserve à ceux qui le servent; vous avez oublié tout ce que vous aviez appris soit des prédicateurs en chaire, soit de vos pieuses lectures. Les confesseurs, d'un autre côté, ne savent plus que faire pour vous retirer du bourbier où vous êtes enfoncé. Mais pour que vous voyiez si ce que je dis est vrai, je veux vous représenter votre cas en pratique. Voici donc, pécheurs récidifs, que quelqu'un d'entre vous se présente au tribunal de la pénitence un samedi-saint tout au soir, et ayant mis tous ses péchés en botte, les débite d'un seul

Digitized by Google

trait avec une facilité de mémoire et une volubilité de langue admirables. — Quelle pénitence vous donnerai-je pour tant de péchés? demande le confesseur. — Eh! ce que vous voulez, mon père, pourvu qu'elle soit faisable. — Confessez-vous donc tous les mois. — Comment dites-vous? — Revenez à confesse une fois chaque mois pendant cette année. — Je ne vous le promets pas; j'ai trop d'affaires. — Vous donnerai-je des chapelets à réciter? — Oh! non, de grâce, je m'embrouille en les disant; j'ai des scrupules pour savoir si j'ai bien prononcé; je me souviens même que mon confesseur m'en ayant donné quinze à réciter l'année dernière, en l'honneur des quinze mystères, je n'en ai pas récité un seul. Voulez-vous une aumône à faire? — S'il vous plait, ne touchez pas à la bourse; j'ai une nombreuse famille, et beaucoup de bouches à nourrir. — Ah! bien, voyons : puisque vous avez beaucoup de bouches à nourrir, mortifiez un peu la vôtre, jeûnez. — Jeûner? mais songez que je ne jeûne pas même en carême. — Abstenez-vous de vin pendant cinq samedis. — J'ai l'estomac trop froid, l'eau me fait mal. — Faites une demi-heure de méditation tous les jours. — Oh! mon père, j'ai la tête si faible, que la moindre application me fait souffrir. — Lisez chaque jour un chapitre de l'Imitation. — De l'Imitation? Quel livre est cela? Et puis Dieu sait si j'en aurais le temps; ne pourriez-vous pas me donner autre chose? — Et vous, ne pourriez-vous pas aller vous confesser ailleurs? Je ne m'aperçois que trop que vous êtes un malade qui ne veut pas guérir; retirez-vous donc, je ne puis vous absoudre. — C'est bien là ce qu'il doit dire, s'il veut remplir son devoir. Mais, grand Dieu! n'est-ce pas là mettre au désespoir les pauvres confesseurs qui ne savent plus à quels moyens recourir? Et vous vous étonnerez encore qu'empruntant les paroles des prophètes et des saints Pères,

Digitized by Google

je donne votre cas comme à peu près désespéré? *Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua... curationum utilitas non est tibi*[1] : « Votre blessure est incurable, votre plaie est très-maligne; tous les remèdes qu'on emploie pour vous guérir sont inutiles. »

VII. Si à tous ces obstacles que vous apportez vous-mêmes à votre conversion, nous ajoutons la tyrannie qu'exercera sur vous le démon, furieux d'un premier échec, qui pourra comprendre combien il vous sera difficile de jamais plus vous relever? Si un tyran, après avoir été renversé du trône par ses sujets conjurés contre lui, parvient à reconquérir son autorité, que ne fait-il pas pour assurer sa couronne? Il emploie tous ses artifices et toutes ses forces; il ôte aux grands tous les moyens de se révolter encore; à cette fin, il multiplie les garnisons, munit ses frontières, y élève des forteresses inexpugnables, et pour qu'ils ne soient plus capables de renouveler leur première tentative, il aggrave le joug qui pèse sur eux, et les traite, non en sujets, mais en esclaves. Je vous félicite, pécheurs pénitents, de vous être délivrés de la tyrannie du démon en ces saints jours, et d'avoir recouvré la liberté des enfants de Dieu. Prenez garde cependant que l'ennemi de votre salut ne vienne à relever son trône dans votre cœur; car la crainte d'une nouvelle surprise le porterait alors à mettre toute sa politique en jeu pour ne plus vous perdre une seconde fois. Ainsi, si c'est quelque lecture de piété qui vous a excités à secouer son joug et à revenir à Dieu, il fera en sorte qu'il ne vous tombe plus entre les mains que des romans, ou d'autres livres frivoles et dangereux; si ce sont les sermons, il vous en distraira en vous préoccupant excessivement de vos affaires; si ce sont les associations, les réunions pieuses,

(1) *Jerem. 30, 12.*

Digitized by Google

il vous en détournera en vous attirant dans les lieux de divertissements ; si ce sont de bonnes inspirations intérieures, il tâchera de vous envelopper tellement dans le bruit et le tumulte du monde, que vous ne puissiez plus guère entendre la voix de Dieu. En un mot, il redoublera de violence contre vous et renforcera les chaînes de votre esclavage. Gardez-vous donc bien, mes frères, gardez-vous de jamais plus retomber entre ses mains, car il vous serait extrêmement difficile d'échapper aux entraves et aux fers dont vous chargerait ce cruel et implacable tyran.

VIII. Enfin, de la part de Dieu la conversion vous sera aussi plus difficile, si vous venez à retomber. Il est certain, en effet, que sans la grâce vous ne vous relèverez jamais ; et cette grâce si indispensable, comment pourriez-vous l'espérer d'un Dieu à qui vous avez manqué de parole d'une manière si indigne? Tant de fois déjà vous lui avez promis et protesté de ne plus l'offenser, et vous vous remettez sans cesse à l'offenser, plus encore qu'auparavant. Quelle intolérable perfidie que de violer les promesses et les serments faits à la majesté suprême ! Il n'y a rien de plus sacré parmi les hommes que la parole donnée ; il faut la maintenir, sous peine de perdre la réputation et parfois même la vie ; mais si la promesse est solennelle et placée sous le sceau du serment, alors chez tous les peuples, même les plus barbares, elle est réputée inviolable. Au tribunal de la pénitence, le pécheur renouvelle à Dieu les serments de son baptême, et pour rentrer en grâce avec lui, il s'engage par de nouvelles promesses. S'il vient ensuite à trahir la foi jurée et à lui manquer de parole, n'est-il pas le plus lâche des hommes? Celui qui n'accomplit pas sa promesse est montré au doigt par toute la ville ; et combien n'y en a-t-il pas qui, pour forcer quelqu'un à leur tenir parole, verseraient jus-

Digitized by Google

qu'à la dernière goutte de leur sang? Or, si l'infidélité est insupportable d'égal à égal, que sera-ce de l'homme à Dieu, de la créature à son créateur? Vous rougiriez de manquer de parole au dernier des hommes, à un mendiant, à un va-nu-pieds, et s'il s'agit de tenir parole à Dieu, vous ne voudriez pas vous faire la moindre violence, en réprimant vos sens, en mortifiant vos passions? Quel affront, quel outrage ne faites-vous pas à Dieu par là! En effet, les théologiens distinguent deux sortes de mépris : dans l'un, qu'on peut appeler absolu, on n'envisage que le personnage offensé; dans l'autre, on le met en parallèle avec quelque rival indigne, auquel on donne la préférence. Je m'explique. Lorsque des sujets se révoltent contre leur souverain, dans le but de se rendre indépendants, le mépris est absolu, et ne blesse pas autant; mais s'ils le renversent du trône pour mettre à sa place un étranger, un vil tyran, il y a là un parallèle outrageant qui blesse plus profondément. De même, si une épouse cesse d'aimer son mari, c'est un affront absolu qu'elle lui fait; mais si, de plus, elle donne son cœur à un rival, l'outrage qu'implique cette préférence est beaucoup plus sanglant. Or, c'est de cette espèce de mépris et d'outrage que le pécheur se rend coupable à l'égard de Dieu. Il repousse Jésus-Christ, qui est le souverain légitime de son cœur, pour y faire régner à sa place le démon, son plus mortel ennemi. Lorsque vous avez péché la première fois, on peut dire qu'alors votre mépris fut absolu et simple, parce que vous n'aviez pas encore fait l'essai de la tyrannie du démon; mais si, après avoir éprouvé le malheur que le péché entraîne à sa suite, après avoir goûté les douceurs de la grâce, et fait l'expérience de Dieu et du démon, vous abandonnez Dieu de nouveau, pour vous ranger du côté de Lucifer, alors vous faites un parallèle outrageant qui blesse plus au vif le cœur de Dieu;

Digitized by Google

parce que vous donnez, en quelque sorte, à entendre qu'il vaut mieux vivre esclave de Satan que sujet libre de Jésus-Christ, comme le dit en tremblant Tertullien : *Quod dicere quoque periculosum est, diabolum Domino præponit.* Est-il rien de plus révoltant? Et cependant il en est ainsi; un récidif publie, pour ainsi dire, un manifeste, où il déclare qu'après expérience faite, il trouve le parti du démon plus utile, plus avantageux que celui de Dieu, et que, par conséquent, il abandonne le Seigneur pour suivre son ennemi : *Diabolum Domino præponit.* Quel horrible affront!

IX. Mais pour faire mieux ressortir cette vérité, mettons-la en action. Représentez-vous un pénitent qui, le cœur contrit, s'en va à l'église pour se réconcilier avec Dieu et faire une confession entière de ses péchés. Voyez avec quelle attitude humble et modeste il s'approche du confessionnal, et s'agenouillant aux pieds du prêtre, pousse d'abord un soupir, puis se frappe la poitrine, et les yeux baissés vers la terre, lui dit avec un profond regret : Mon père, j'ai péché. Oh! quelle fête, quelle joie, quel triomphe, quelle jubilation alors parmi les anges et les bienheureux dans le ciel! Que de félicitations ils s'empressent d'adresser à Marie, la protectrice des pécheurs, à Jésus-Christ, notre divin Rédempteur, à Dieu, notre Père! Qu'il suffise de dire que tous les justes ensemble ne causent pas autant de joie au Ciel que ne lui en procure ce pécheur converti au moment où il déteste ses égarements aux pieds du prêtre. Mais lorsque ce pénitent retombe dans le péché, qu'arrive-t-il? Comme la scène change, hélas! Le pécheur récidif fait alors pénitence des pénitences précédentes, il se repent de s'être repenti, et de même qu'en revenant à Dieu il lui avait demandé pardon des injures qu'il lui avait faites, ainsi, en retombant dans le péché, il demande pardon au démon, et lui dit humblement, sinon

Digitized by Google

en paroles, du moins en actions : Me voici, Lucifer, prosterné à vos pieds; je reconnais que j'ai mal fait de me soustraire à votre obéissance, je vous en demande pardon, et la main sur la conscience, je confesse que votre service vaut mieux que celui de Dieu; aussi je suis à vous maintenant, comme je l'ai été autrefois, et comme je veux l'être à l'avenir, et non plus à Dieu. « C'est ainsi, dit Tertullien, qu'il satisfait au démon, en se repentant de sa pénitence : » *Et sic diabolo per aliam pœnitentiæ pœnitentiam satisfacit.* Oh! comme ce tyran superbe est fier de cette abominable confession! comme il en prend motif d'insulter à l'ange gardien de ce pécheur, de décharger sa haine contre Jésus-Christ, de reprocher à l'Eglise ses pertes, et à Dieu ses défaites! Il est certain que l'enfer ne se réjouit pas moins de la rechute de ce pécheur que le Ciel ne s'était réjoui de sa conversion. Faut-il donc vous étonner, pécheurs récidifs, que les saints Pères vous comparent au traître Judas, et vous appellent communément les apostats de la grâce, les déserteurs de l'Eglise, les pénitents du diable? Allez maintenant espérer la miséricorde de Dieu et l'assistance de sa grâce, tandis que par une si détestable lâcheté vous l'avez rendu l'opprobre et la fable de ses ennemis. Ce que vous auriez droit d'attendre de lui, dit Tertullien, ce serait d'être aussi odieux, aussi exécrable, aussi digne de colère et d'abandon à ses yeux, que vous êtes agréable à son ennemi : *Eritque tanto magis gerosus Deo, quanto æmulo ejus acceptior.* Que pourrais-je dire de plus, mes bien-aimés? Hélas! il ne me reste qu'à pleurer, avec Jérémie, sur l'état funeste et presque désespéré du récidif : *Pessima plaga tua;* et en voyant que ni les exhortations, ni les sermons, ni les prières, ni le saint sacrifice, ni les sacrements ne lui servent de rien, je tremble d'apprendre d'un moment à l'autre qu'il a été frappé par un accident

Digitized by Google

mortel dans l'acte même de la prévarication, et qu'il a cessé du même coup et de vivre et de pécher. Car c'est là, dit saint Athanase, le malheur qui arrive ordinairement aux récidifs; ils meurent subitement, ils meurent en désespérés, ils meurent en réprouvés; parce que, pour un récidif, non-seulement il est facile de tomber, et difficile de se relever, mais en outre le salut devient presque impossible. — Quoi! impossible? — Oui, impossible. Accordez-moi un instant de repos et je vous le ferai voir.

†

TROISIÈME POINT.

X. C'est une grande parole que celle qui a été dite en finissant la première partie : le salut impossible! En effet, c'est beaucoup dire! peut-être en avez-vous été effrayés? Rendez-en grâce à l'Apôtre qui se sert de ce mot terrible, comme d'un glaive, pour percer le cœur des récidifs. *Impossibile est,* il est impossible, dit le Docteur des nations; et il ne s'exprime pas avec hésitation, en termes ambigus et par métaphore, non; il parle franchement, nettement : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, gustaverunt etiam donum cœleste, et participes facti sunt Spiritus Sancti,... et prolapsi sunt, rursus renovari ad pœnitentiam.* Il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, qui ont goûté combien il est doux de vivre en grâce avec Dieu, et qui, après cela, sont retombés dans le péché; il est impossible, dis-je, qu'ils se convertissent de nouveau et fassent une sincère pénitence. — Impossible! mais c'est trop fort; comment accorderez-vous l'Ecriture avec la théologie? Il est certain que, d'après tous les théologiens, les plus grands pécheurs reçoivent au moins des grâces suffisantes. Or, si la grâce donne le

Digitized by Google

pouvoir de se convertir, comment serait-il impossible de se renouveler encore une fois par la pénitence : *Rursus renovari ad pœnitentiam?* — Vous avez dû remarquer que, pour mitiger la rigueur de ce texte, je ne me suis pas exprimé d'une manière absolue; ainsi, je n'ai pas dit que le salut devient absolument impossible aux récidifs, mais quasi impossible, pour me joindre au sentiment de saint Thomas d'Aquin, qui veut que ce mot de l'Apôtre s'entende, non d'une impossibilité absolue, mais d'une impossibilité morale, laquelle équivaut à une extrême difficulté : *Qui post gratiam cadit in peccatum, difficile resurgit ad bonum.* Mais, hélas! cette explication ne lui ôte pas toute sa crudité; car, dans les choses morales, l'extrême difficulté et l'impossibilité sont presque la même chose, ou du moins se touchent de fort près et marchent de pair. Voyez-le même dans les choses physiques. Il est certain qu'il n'est pas impossible que ces dés que vous remuez donnent cent fois de suite les mêmes points, c'est seulement très-difficile, mais par cela même que c'est très-difficile, essayez et vous ne réussirez pas. Il n'est pas impossible qu'en mêlant un jeu de cartes, vous ameniez toujours la même figure au-dessus, la chose est seulement très-difficile; mais par cela même, essayez et vous ne réussirez pas. Il n'est pas impossible qu'en retournant chez vous, vous mettiez les pieds exactement aux mêmes places où vous les avez posés en venant; mais comme la chose est extrêmement difficile, essayez, vous ne réussirez pas. Or, si dans les choses physiques ce qui est très-difficile devient pratiquement impossible, que sera-ce dans les choses morales? Il faut donc conclure que si la conversion est très-difficile pour un récidif, en fait il ne se convertira pas. Donc... Tirez vous-mêmes la dernière conséquence, pour moi je n'en ai pas le courage.

XI. Je m'aperçois que cet argument vous serre d'assez

Digitized by Google

près et vous met dans les transes : prenez-vous-en toutefois à vous-mêmes, car c'est vous qui vous forgez vos chaînes, et vous rendez très-difficile, et par suite impossible votre conversion, puisque au lieu de diminuer cette extrême difficulté, vous ne faites que l'accroître toujours davantage. Ecoutez ceci. Dans l'invasion de la Judée par les Chaldéens, le temple de Jérusalem fut détruit : Zorobabel le rebâtit, mais ce fut une entreprise ardue et pénible, car au lieu que Salomon, son premier fondateur, n'avait mis que sept ans à l'élever, il en fallut quinze pour le reconstruire. Hérode le détruisit une seconde fois, et son successeur du même nom le releva, mais avec bien plus de peine encore que la seconde fois, car il en coûta quarante années de travaux et des dépenses énormes. Il fut détruit une troisième fois par les Romains : voilà environ dix-sept siècles que ses ruines couvrent le sol, et il n'a plus été question de le relever. Récidif, c'est là votre image. Le temple de Jérusalem est tombé, non par sa faute, mais par le malheur des temps, et cependant il en coûta beaucoup pour le relever la première fois, beaucoup plus encore la seconde, et on n'y songe même plus la troisième, on abandonne ses ruines aux vipères, aux serpents et aux scorpions qui en font leur retraite. Vous êtes un temple vivant de Dieu, et vous tombez spontanément, non pas deux ou trois fois, mais dix, mais cent, mais mille, que dis-je? tous les jours vous multipliez vos rechutes; est-il à croire que vous vous relèverez? Ah! malheureux, vous resterez ensevelis sous vos propres ruines, et votre âme deviendra un repaire de serpents et de scorpions, c'est-à-dire de toute sorte de vices et d'iniquités. Vous ne le croyez pas? Plût à Dieu que la théorie, en ce cas-ci, ne s'accordât point avec la pratique! Le fait suivant contribuera, j'espère, à vous ouvrir les yeux. Un marchand espa-

Digitized by Google

gnol avait conçu une si violente passion pour une femme, qu'il voulait l'avoir partout et constamment avec lui. S'étant embarqué pour les Indes, il ne prétendit pas s'en séparer. La mer soulevée par une furieuse tempête menace d'engloutir le navire : tous les matelots et les passagers ont recours à Dieu, le marchand lui-même et son infâme concubine rentrent en eux-mêmes et promettent de se corriger. Le ciel s'apaise, et le vaisseau aborde heureusement au port de Manille. Mais au bout de quelques jours notre malheureux reprend son commerce criminel, au grand scandale de toute la ville. Le temps de retourner en Europe est venu, il se rembarque, et cette femme avec lui. A peine sont-ils en mer, qu'une tempête, plus horrible que la première éclate et brise le vaisseau, les marchandises coulent à fond et les passagers sont ballottés sur les flots courroucés. Le hasard voulut que notre marchand et sa concubine parvinssent à s'accrocher fortement à un débris du navire, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; pendant qu'ils flottaient ainsi sur les eaux, que de vœux, que de promesses ne firent-ils pas de ne jamais plus se voir! Dieu se laissa toucher de compassion et les conduisit sains et saufs au rivage. Vous croiriez, n'est-ce pas, qu'ils durent s'enfoncer l'un et l'autre dans un désert pour faire pénitence? Loin de là, leur passion, après quelques jours, se ralluma avec plus d'ardeur que jamais, et avec un redoublement de scandale. Dieu veut en finir : il envoie au marchand une fièvre aiguë, et voilà qu'en peu de temps les médecins perdent tout espoir. Vite, on fait venir un confesseur qui, instruit de son commerce scandaleux, lui refuse l'absolution, s'il ne congédie pas sa complice. Mais que dois-je faire, mon père? — Congédiez cette créature. — Volontiers. Il appelle son serviteur et lui ordonne de la mettre à la porte, puis reçoit les sacrements, et avec les sacrements

Digitized by Google

recouvre la santé du corps. Le médecin revient : Quel bonheur! dit-il; il n'y a plus de fièvre, vous voilà sauvé. — Est-ce bien vrai, docteur? — C'est certain, ayez bon courage. Le médecin à peine sorti, il appelle de nouveau son domestique : Ecoute, lui dit-il, va chercher cette personne. Elle revient, et pendant qu'il est en train de lui demander excuse, accusant le confesseur d'indiscrétion, il tombe mort sous ses yeux en lui serrant la main, et son âme se précipite en enfer. Etes-vous enfin convaincus que l'extrême difficulté qu'éprouve un récidif à se lever équivaut en pratique à une véritable impossibilité?

XII. Permettez donc, mes chers frères, que dans votre intérêt je vous crie avec l'Apôtre : *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri*[1]. Vous qui vous êtes réconciliés avec Dieu pendant ces saints jours, prenez garde de retomber encore sous le joug de votre ancien esclavage. Ah! pécheurs, mes bien-aimés frères, réfléchissez au bienfait immense que vous avez reçu, lorsque, par l'absolution que vous a donnée le prêtre, vous êtes sortis justifiés du tribunal de la pénitence. Que de grâces n'en avez-vous pas emportées? Cette sincère contrition avec laquelle vous avez détesté vos péchés, ces douces larmes qui ont lavé les souillures de votre âme, redevenue si belle aux yeux de Dieu, ces sentiments tendres et pieux, ces soupirs qui animaient votre espérance, ce pardon de tous les péchés qui chargeaient votre âme de si lourdes chaines, ce recouvrement de tous les mérites perdus par le péché et du glorieux titre d'enfants de Dieu, ne sont-ce pas là autant de trésors célestes, et d'effets précieux de la bonté de Dieu envers vous? Quelle immense obligation n'avez-vous donc pas contractée de lui être fidèles, et de ne jamais plus renou-

(1) *Galat. 5, 1.*

Digitized by Google

veler vos anciennes trahisons? « Tenez-vous donc fermes, mes bien-aimés, tenez-vous fermes, et gardez-vous de retourner sous le joug de votre première servitude : » *State, et nolite iterum jugo servitutis contineri.* Si après ces saintes fêtes vous alliez retomber de nouveau, qu'arriverait-il? Hélas! j'en frémis d'horreur : je ne veux pas vous le dire moi-même, je veux que vous le voyiez de vos propres yeux. Voilà ce qui arriverait : regardez ce crucifix et rougissez de honte. Sachez, coupables récidifs, que si vous aviez le malheur de retomber dans vos anciennes fautes, vous rouvririez ces saintes plaies, vous fouleriez aux pieds ce corps adorable et ce sang précieux. Voilà le grand mal que vous feriez. Ah! quelle noire ingratitude! La miséricorde ouvre toutes les veines de ce divin Sauveur pour laver vos souillures, la justice se relâche de tous ses droits pour vous pardonner vos iniquités; et vous, ingrats, vous provoqueriez de nouveau à la colère cette ineffable bonté? Et ne voyez-vous donc pas, mes pauvres pécheurs, le précipice où vous courez? Ne voyez-vous pas qu'en retombant dans le péché vous ouvrez la voie à des iniquités sans nombre, que vous vous rendez les chutes toujours plus faciles, et qu'en fortifiant vos mauvaises habitudes vous rendez toujours plus difficile votre conversion? Ne voyez-vous pas que vous donnez sujet au démon d'aggraver de plus en plus votre esclavage, et que vous irritez le Seigneur, qui se voit chassé de votre cœur, pour être remplacé par son ennemi capital? Quel étrange aveuglement! Abandonner Dieu pour le démon! préférer le démon à Dieu! Et qu'y gagnerez-vous, sinon de voir les portes du paradis se fermer devant vous et votre salut rendu impossible? Qu'y a-t-il donc à faire? Devez-vous, pour cela, vous décourager et vous désespérer? Non, mes chers frères, non; il est vrai que peu de récidifs se convertissent tout de bon, et

Digitized by Google

que la plupart vivent et meurent dans l'endurcissement; mais si leur salut est moralement impossible, il ne l'est pas d'une manière absolue, et si vous voulez vous convertir, vous le pouvez. Ce que je demande de vous aujourd'hui, ce n'est donc pas que vous demandiez pardon à Jésus-Christ de vos péchés passés; non, non, ceux-là sont pardonnés et ne doivent plus vous inquiéter; ce que je veux, c'est que vous fassiez, à ses pieds, un généreux effort pour être du petit nombre de ces fortunés pénitents qui se convertissent véritablement et de telle sorte qu'ils ne retombent plus jamais. Enfoncez donc le clou solidement, vous dirai-je avec Isaïe : *Clavos tuos consolida*[1], et sans plus de délibérations, affermissez la résolution fondamentale de ne jamais plus retourner à votre vomissement. A Dieu ne plaise que pour un plaisir d'un moment, pour une vengeance, un sordide intérêt, une liaison criminelle, une satisfaction honteuse, une vanité, vous veniez à perdre cette belle couronne que vous avez acquise pendant ces saints jours. Ah! résistez à l'empire de cette maudite habitude qui vous entraîne au péché, résistez généreusement, mes bien-aimés, résistez coûte que coûte, dût-il vous en coûter la fortune, la réputation, l'amitié des hommes, la vie même. Plutôt mourir que d'encore pécher, oui, plutôt mourir. Répétez-le aux pieds de Jésus crucifié : Plutôt mourir que d'encore pécher, et les lèvres collées sur ses plaies sacrées, dites-lui avec les larmes aux yeux : Je suis à vous, ô mon Dieu, je suis à vous parce que vous m'avez créé, je suis à vous parce que vous m'avez racheté, je suis à vous parce que vous m'avez sanctifié; puis donc que par votre grâce je suis à vous pendant la vie, faites que je sois aussi à vous à la mort et durant toute l'éternité. Amen.

(1) *Isa. 54, 2.*

Digitized by Google

XXXIII

POUR LE MARDI DE PAQUES.

DE LA PAIX DU CŒUR.

Stetit Jesus in medio eorum, et dixit eis : Pax vobis.

Jésus apparut au milieu de ses disciples, et leur dit : que la paix soit avec vous. Luc 24, 36.

I. Celui qui ne veut pas la paix ne possède point Dieu; qu'il ait donc la guerre. Et quel est celui qui ne voudrait point la paix? Voici mon Sauveur ressuscité qui vous l'offre et vous la souhaite à tous par ses plaies, comme par autant de bouches : *Dixit eis : Pax vobis.* Que la paix soit avec vous, mes bien-aimés, nous dit cet aimable Sauveur; dès les premiers moments de ma vie mortelle, au milieu des vagissements de mon berceau, j'ai fait retentir partout des hymnes de paix : *Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*[1]; et maintenant encore, secouant la poussière de mon tombeau, je viens à vous, glorieux et immortel, comme un messager de paix : *Pax vobis :* Que la paix soit avec vous, ô mes bien-aimés! Je vous souhaite cette paix, principe de salut, fille de l'amour, but de tous les désirs, paradis des âmes, délices des cœurs. Que la paix soit avec vous; je veux dire cette paix qui est le lien de la charité, le signe auquel on reconnaît mes vrais disciples, le carac-

(1) *Luc. 2, 14.*

Digitized by Google

tère de tous les élus; cette paix, en un mot, qui vous donnera un avant-goût du paradis, dont elle est, pour ainsi dire, l'âme et l'essence; car il n'y a point de paradis pour le cœur sans une véritable paix : *Pax vobis.* Mais si Dieu souhaite à tous la paix avec tant d'amour, et que tous, semble-t-il, désirent la paix, comment se fait-il que si peu en jouissent? David vous l'apprendra : *Viam pacis non cognoverunt*[1]; c'est qu'ils n'ont pas pris les moyens les plus opportuns, les plus convenables pour stipuler une paix véritable avec Dieu. La paix que Dieu veut conclure avec ses disciples n'est pas une paix éphémère et apparente; ce doit être une paix véritable et qui réside au fond du cœur; or, nous n'aurons jamais la paix du cœur, si Dieu n'en est pas le maître unique et absolu. De là vient que Notre-Seigneur, pour annoncer la paix à ses disciples, se plaça au milieu d'eux : *Stetit in medio eorum;* non-seulement au milieu d'eux tous, mais au milieu de chacun d'eux, au centre de leur âme, au plus intime de leurs cœurs, et c'est là qu'il leur donna le baiser de paix : *Pax vobis.* Oh! quel admirable commerce s'établit entre Dieu et nous! Dieu nous donne la paix et il demande notre cœur, et il le désire avec tant d'avidité, qu'il le sollicite, en quelque sorte, de chacun de nous avec les plus vives instances : « Mon fils, nous dit-il avec une bonté ineffable, mon fils, donne-moi ton cœur. » *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*[2]. Il le demande, il le désire, il le veut, et s'il ne l'obtient pas, il s'irrite, il déclare la guerre, il rompt la paix; et il ne se contente pas d'un cœur partagé, et prêté pour quelque temps; non, non, il le veut sans réserve, ni conditions, il le veut tout entier et pour toujours. Le moyen de faire la paix avec Dieu c'est donc de lui donner son cœur, de

(1) *Ps. 13, 3.* (2) *Prov. 23, 26.*

Digitized by Google

le donner tout entier, de le donner pour toujours. O mon doux Jésus! vous savez que dans tout le cours de cette station, je n'ai eu autre chose en vue que de vous gagner tous les cœurs, et pour y réussir, j'ai cherché à parler du fond du cœur, mais en terminant, je voudrais que chacune de mes paroles fût un dard, un trait enflammé qui perçât les cœurs de tous ceux qui m'écoutent. Accordez-moi, je vous en supplie, la grâce de les gagner tous aujourd'hui pour les unir au vôtre, et faire par là qu'ils jouissent ici-bas d'une paix telle, qu'elle soit comme un avant-goût de la paix éternelle dont ils jouiront dans l'autre vie. Que chacun de vous sache donc que s'il veut faire la paix avec Dieu, — Dieu, en retour, exige son cœur, premier point; — il l'exige tout entier, second point; — il l'exige pour toujours, troisième point. — Celui qui ne donne pas son cœur à Dieu ne veut point la paix, il ne possède point Dieu; qu'il ait donc la guerre.

PREMIER POINT.

II. Dieu exige le cœur, et comme il l'exige absolument sans pacte, ni conditions, ni limites, il l'a formé avec une telle sollicitude qu'il a voulu y graver son empreinte et en faire une magnifique copie de lui-même, afin que nul autre ne pût y prétendre en aucune façon. En voici l'attestation : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* [1] : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ces paroles, en tant qu'elles expriment le conseil que Dieu tint, en quelque sorte, en lui-même, sont propres aux trois personnes de la sainte Trinité, selon le sentiment de saint Basile; mais en tant qu'elles concernent l'exécution, elles furent

(1) *Prov. 23, 26.*

Digitized by Google

adressées aux anges, d'après saint Isidore. Ce père croit que quand Dieu résolut de créer l'homme, il convoqua les anges à prendre part à ce grand ouvrage, comme ministres chargés de lui préparer, en quelque sorte, et de lui présenter la matière; mais que lorsqu'il arriva au cœur, il congédia les anges, et voulut y travailler seul, afin qu'il fût non-seulement son image, mais uniquement l'ouvrage de ses mains; peut-être pour que nous ne fussions pas obligés de partager les affections de notre cœur avec d'autres créatures, pas même avec les anges, comme il arriverait s'ils avaient eu part à sa formation : c'est ainsi que la politesse demande qu'on témoigne quelque reconnaissance à ceux qui ont aidé l'artiste dans son chef-d'œuvre, et partagé ses travaux. Mais qui nous dit que lorsqu'il créa le cœur, Dieu voulut se passer du ministère des anges, dont il s'était servi pour tout le reste? C'est le Psalmiste lui-même : *Qui finxit sigillatim corda eorum*[1] : « Dieu a fait en particulier le cœur des hommes, » « c'est-à-dire, selon l'explication de saint Isidore, sans le secours de personne : » *Nullo scilicet adjuvante*, ou comme s'exprime plus clairement encore un autre interprète distingué : « Sans intervention, ni assistance de la part des anges : » *Nullo videlicet adjumento subministrantium, aut adjuvantium angelorum*. L'un et l'autre veulent nous faire entendre par là que notre cœur a été l'œuvre de Dieu seul, et que Dieu en est si jaloux qu'il veut qu'on le respecte comme une image vivante de la divinité même. Remarquez en effet, je vous prie, les nobles traits de ressemblance qui existent entre Dieu et le cœur humain. Dieu est l'origine première de toutes les existences dans le monde; le cœur est la première source de la vie dans l'homme. Il y a en Dieu unité d'essence et trinité

(1) *Ps. 32, 15.*

Digitized by Google

de personne : le cœur, quoique unique en soi, est divisé, d'après les physiologistes, en trois parties distinctes. Dieu est le monarque absolu, le suprême Dominateur de l'univers : *Rex regum, et Dominus dominantium*[1] : le cœur est aussi appelé le roi de tous les autres membres. Dieu, immuable par sa nature, communique le changement à toute chose : le cœur, immobile sur sa base, donne le mouvement à toute la machine. Dieu est une fournaise d'amour : *Deus charitas est*[2] : le cœur est le siége et le trône de l'amour, il en est le stimulant perpétuel : *Cor sedem amoris*. Dieu enfin est le premier principe et la dernière fin de toutes choses : *Alpha et Omega, primus et novissimns*[3] ; le cœur est aussi le premier qui reçoit la vie et le dernier qu'atteint la mort : *Cor primum vivit et ultimum moritur*. Vous voyez quels nobles points de comparaison, quelle sainte et étroite sympathie existent entre Dieu et le cœur humain. Est-il étonnant, après cela, que Dieu se soit tellement épris de notre cœur que non-seulement il le réclame, mais qu'il le veuille, qu'il l'exige et qu'il déclare la guerre à quiconque le lui refuse? Or, quel outrage ne serait-ce pas envers lui, si, après qu'il a tant fait pour que nous ne donnions pas notre cœur à d'autres, nous n'en faisions pas moins pour le donner à tous, excepté à lui? Comprenez maintenant pourquoi plusieurs parmi vous n'ont point la paix; la raison n'en est que trop manifeste : c'est que plusieurs tiennent leur cœur éloigné de Dieu. Vous honorez Dieu avec les lèvres, vous offrez à Dieu, j'en conviens, l'écorce extérieure d'un culte pharisaïque, mais la moelle du culte, pour ainsi parler, le cœur vous le lui refusez, de sorte que Notre-Seigneur peut bien vous adresser le même reproche qu'il faisait autrefois aux Juifs : *Populus hic*

(1) *Apoc 19, 16.* (2) *I Joan 4, 7.* (3) *Apoc. 22, 13.*

Digitized by Google

labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me[1].

III. Mais pour vous rendre cette vérité bien sensible, savoir que celui qui ne donne point son cœur à Dieu n'a point la paix, venez avec moi dans la plaine de Sennaar. Vous y voyez une multitude d'hommes occupés à dresser des plans, à creuser des fondements et à construire des tours, afin d'élever une ville bien fortifiée : *Faciamus nobis civitatem et turrim*[2]. Mais comme leurs cœurs n'étaient point tournés vers Dieu, qu'arriva-t-il? Je confondrai leurs langues, dit le Seigneur, ils ne s'entendront plus les uns les autres. Que les habitants ne s'entendent plus entre eux, il n'en faut pas davantage pour détruire les cités les plus considérables : *Venite igitur, descendamus et confundamus ibi linguam eorum*[3]. Comme Dieu le voulait, ainsi fut fait. On appelait les architectes, et les ouvriers venaient; on demandait du pain, et on apportait des pierres; s'il fallait un instrument, on en présentait un autre. Chacun croyant qu'on se moquait de lui, ils commencèrent tous à se fâcher les uns contre les autres, sans comprendre la cause de leurs querelles; ainsi troublés et confondus, ils allaient et venaient, se heurtaient et s'injuriaient; en un mot, ils perdirent tellement la tête que Babel devint un labyrinthe, et qu'ils se virent contraints de renoncer à leur gigantesque entreprise. Telle est l'explication que donne Lyranus : *Unus petebat lapides, alter portabat cœmentum, mota est inter eos rixa, et sic oportuit quod cessarent ab ædificando.* Vous vous lamentez de ne trouver dans vos maisons ni paix, ni repos, de n'y voir que désordre et confusion. C'est que ce sont des maisons où l'on parle différents langages; l'un parle hebreu par son avarice, l'autre grec par sa perfidie,

(1) *Marc. 7, 6.* (2) *Gen. 11, 4.* (3) *Ibid. v. 7.*

Digitized by Google

celui-ci les langues d'Asie par sa luxure, celui-là allemand par son ivrognerie, l'un parle babylonien par son orgueil, l'autre arabe par sa colère et ses vengeances. Oh! quelle tour de Babel! quelle confusion! On ne dort plus chez vous, me dites-vous, parce que les têtes sont échauffées par des désirs de vengeance qui ôtent tout sommeil; on n'y mange plus, parce que la présence d'un tel, d'une telle à côté de soi, a pour effet d'enlever l'appétit; on ne parle plus, parce qu'à peine a-t-on pris son morceau qu'on disparaît l'un après l'autre pour ne plus se voir de toute la journée, ou s'il faut se voir et se parler, on le fait en style laconique, d'un air maussade, et en se lançant continuellement des pointes. Mais qui donc a jeté votre maison dans une telle confusion? — Ah! depuis que cette jeune fille y a mis le pied, la paix en a fui. C'est cette vieille qui est l'origine de tous les différends, de toutes les inquiétudes. C'est ce parent, c'est cette parente. — Vous m'étonnez, mes frères : si vous voulez connaître la véritable cause du mal, je vous la dirai bien. La paix n'habite point dans vos maisons, parce que Dieu ne règne point dans vos cœurs. Vous imitez les constructeurs de Babel qui, dans leur orgueil, ne songeaient qu'à se faire un nom, et voulaient porter leur ambition jusqu'au ciel *Celebrans nomen nostrum*. Mais leur cœur s'étant éloigné du Seigneur, le Seigneur, à son tour, s'éloigna d'eux et les punit par la confusion des langues : *Confundamus ibi linguam eorum*. La même chose arrive chez vous : cette bru ne veut pas se soumettre à sa belle-mère, la belle-mère veut dominer sa bru; ce parent n'est préoccupé que de ses propres intérêts, cette parente n'est guidée que par ses vues égoïstes; en un mot, vous ne cherchez pas Dieu, vous vous éloignez de Dieu, vous refusez votre cœur à Dieu, et Dieu, de son côté, s'éloigne de vous, vous refuse la paix, et vos maisons auront le sort de Babel; elles

Digitized by Google

deviendront des labyrinthes de confusion : *Confundamus ibi linguam eorum.*

IV. Plût à Dieu que cette confusion fût chose aussi rare qu'elle est monstrueuse dans des familles chrétiennes! Mais, hélas! regardez autour de vous : que vous en trouverez peu parmi les fidèles qui aient donné leur cœur à Dieu! La plupart, au contraire, ne se sont jamais proposé Dieu dans leurs pensées : *Non proposuerunt ante Deum conspectum suum*[1]. Faut-il tant s'étonner, après cela, si leurs maisons sont comme de petits enfers? Est-ce que je frappe en l'air, ou plutôt votre conscience ne rend-elle pas témoignage à mes paroles? Voyons, mon frère, dites-moi, à qui avez-vous donné votre cœur? Quel est votre souverain bien, votre dernière fin? A quoi consacrez-vous vos pensées du matin au soir? Est-ce Dieu qui est le but de vos désirs? Est-ce bien dans l'intérêt de la gloire de Dieu que vous méditez ces projets, que vous entreprenez ces voyages, que vous dissipez vos biens, que vous supportez les affronts, que vous exposez votre fortune, votre réputation, votre vie? Eh bien! j'attends votre réponse. — Mais qu'oserait bien répondre ce voluptueux qui, pratiquant des œuvres de ténèbres, *opera tenebrarum*[2], fait du jour la nuit, des temples du Seigneur une caverne, des plus honteuses passions une véritable idolâtrie? Qu'oserait bien répondre cette femme vaine qui, voulant se faire passer pour une déesse, se met en Vénus, et par ses nudités scandaleuses est devenue un piége du démon, un filet pour beaucoup d'âmes, un gouffre où elles se précipitent, un enfer où bien des cœurs sont entraînés par des charmes trompeurs? Que répondrait bien ce prêtre qui, vivant à peu près en incrédule, se dépouille de l'esprit aussi bien que de

(1) *Ps. 3, 5.* (2) *Rom. 13, 12.*

Digitized by Google

l'habit ecclésiastique, dont les offices de jour sont la chasse, les offices de nuit le jeu de cartes, dont l'autel est la table et dont les sacrifices sont les débauches de Bacchus et la crapule du mauvais riche? Que pourrait répondre ce magistrat qui, voulant à tout prix s'élever aux honneurs, s'y fraie la route par tous les moyens, *per fas et nefas*, en trahissant ses amis, en renversant ses rivaux, en foulant aux pieds le crucifix et s'en faisant un escabeau pour arriver où tendent ses desseins ambitieux? Que dirait enfin cet avare, aussi cruel envers lui-même que dur envers les pauvres, qui ne mange ni ne dort, et tient son cœur fermé et enseveli avec son argent dans son coffre-fort? Auraient-ils l'insolence de soutenir qu'ils ont donné leur cœur à Dieu? Impudents menteurs, comment osez-vous dire que vous estimez Dieu plus que toute chose, que vous lui avez donné la première place dans vos cœurs, tandis que vous le méprisez au-dessus de tout? « Vous prostituez votre culte et votre amour à toutes les créatures, dit Salvien; Dieu seul n'est rien pour vous, en comparaison de tout le reste : » *Omnia colitis, omnia amatis, et solus Deus in comparatione omnium vilis vobis est.* N'est-ce pas là la vérité? Oseriez-vous vous excuser en disant que, pendant ces fêtes de Pâques, vous vous êtes réconciliés avec Dieu, que vous vous êtes confessés, que vous avez communié, que vous avez donné votre cœur à Dieu? Mais combien y a-t-il que vous chantez chaque année à Pâques la même palinodie? Vous avez fait la paix avec Dieu, mais une paix menteuse, attendu que vous avez déjà conçu dans votre esprit le dessein de retourner à vos anciennes fautes; une pareille paix est cent fois pire que la guerre : *Pax, pax, et non erat pax*[1]. — Je me suis confessé et j'ai communié, dites-

(1) *Jerem. 6, 14.*

Digitized by Google

vous, dans telle église, de la main d'un tel prêtre, tel jour; en voici l'attestation écrite : *Implevi præceptum Domini*[1] ; j'ai accompli le précepte, j'ai fait la paix avec Dieu. — Oui, vraiment! Ah! que ne se trouve-t-il un autre Samuel, éclairé d'une lumière prophétique, pour vous dire en face : *Fecisti malum in oculis Domini*[2] : « Tu as mal fait aux yeux du Seigneur! » Vous avez trompé un homme, mon frère, mais non pas Dieu. Ne voyez-vous pas qu'en nourrissant secrètement un dessein si pervers, votre repentir a été frauduleux, votre confession sacrilége, votre paix simulée; et qu'ainsi, au moment même où le prêtre trompé par vous faisait entendre ces paroles : Je t'absous, Dieu qui voyait le fond de votre cœur, disait du haut du ciel : Et moi, je te condamne? Que n'avez-vous pas promis à ce confesseur pour lui arracher une absolution? Monts et merveilles, comme on dit, n'est-il pas vrai? Vous lui avez promis de renvoyer telle personne, d'opérer telle restitution, de pardonner telle injure, de brûler ces romans, de briser avec ce compagnon qui fait près de vous l'office du diable, de régler ces comptes, de rompre ce contrat illicite. Ce sont de belles assurances; mais jusqu'ici le résultat est nul, parce que votre cœur est plein de malice, et que vous êtes bien résolu d'être à l'avenir ce que vous avez été jusqu'aujourd'hui, sacrilége, voleur, avare, sensuel, vindicatif. Permettez donc que je vous dise nettement, avec le prophète Joël : *Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra*[3]; « Déchirez vos cœurs, et non vos vêtements. » A quoi bon toutes ces apparences de dévotion, ces larmes et ces soupirs hypocrites, si votre cœur n'est pas brisé par la douleur? C'est le cœur que Dieu veut, mon frère, et un cœur contrit et humilié. Faire autrement, c'est prétendre

(1) *I Reg. 15, 13.* (2) *Ibid. v. 19.* (3) *Joel 2, 13.*

Digitized by Google

tromper Dieu, mentir à Dieu, ce qui est la même chose que le nier : *Inimici Domini mentiti sunt ei*[1] : « Les ennemis du Seigneur lui ont menti ; » l'hébreu porte : « Les ennemis du Seigneur ont nié Dieu : » *Inimici Domini negaverunt Deum.* Mentir à Dieu ! et surtout dans les choses qui regardent votre salut éternel? Y pensez-vous? Quelle affreuse infidélité ! Vous vous plaignez de n'avoir pas la paix dans vos maisons. Quelle paix prétendez-vous donc? Ce n'est pas la paix, ce sont des malédictions, et les malédictions les plus terribles que vous devez attendre. Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans un seul chapitre de saint Matthieu, fulmine, au moins à sept reprises, ses malédictions contre les hypocrites, en ces termes : *Væ vobis, Scribæ et Pharisæi hypocritæ... Væ vobis*[2]... « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites !... Malheur à vous !... » Malheur à vous qui, sous l'apparence de la dévotion, cachez un cœur plein de malice ; qui donnez tout le reste à Dieu et lui refusez votre cœur ! — Que faut-il donc faire? — Conclure une paix véritable : *Quæ pacis sunt sectemur*[3], s'écrie l'Apôtre ; et pour cela, donner votre cœur à Dieu. Mettez la main sur la conscience, mon pauvre pécheur, et souvenez-vous que cette Pâque pourrait bien être la dernière pour vous. Donnez donc tout de bon, donnez sincèrement votre cœur à Dieu ; convertissez-vous une bonne fois sérieusement, et protestez-lui que si vous n'avez qu'un cœur, vous lui en faites présent avec une volonté pleine et entière. Alors, certes, vous jouirez de cette paix que le Sauveur nous offre à tous avec tant d'amour pendant ces saints jours : *Pax vobis.*

(1) *Ps. 80, 16.* (2) *Matth. 23, 13 suiv.* (3) *Rom. 44, 19.*

Digitized by Google

DEUXIÈME POINT.

V. Dieu veut mon cœur? Eh bien! je suis prêt à le lui donner. Il y a droit, je le sais, comme créateur, comme rédempteur et comme conservateur; c'est lui qui l'a créé, qui l'a racheté et qui me le conserve; je le lui dois, par conséquent, sous tous les rapports, et je le lui abandonne bien volontiers. Cela suffit-il pour faire la paix avec Dieu? — Non; Dieu n'exige pas seulement le cœur, il l'exige tout entier. C'est ici que beaucoup se font illusion. Ils voudraient faire un compromis avec Dieu, lui donner une partie de leur cœur, et se réserver l'autre pour en disposer à leur gré. Ils seraient assez portés à faire ce que firent les Philistins, qui mirent dans le même temple l'arche et l'idole. C'est là une dévotion chimérique : vous savez assez que l'arche et l'idole ne peuvent demeurer ensemble. Et cependant, combien n'en est-il pas qui ne se convertissent qu'à moitié, demeurant, pour le reste pires qu'auparavant. Ils font plusieurs portions de leur cœur, comme ont coutume de le faire ces courtisans politiques auxquels David fait allusion : *In corde, et corde locuti sunt*[1]; ils parlent d'une manière avec celui-ci, et d'une autre avec celui-là. Ainsi ces pécheurs donnent une portion de leur cœur au monde, en conservant intacte une attache criminelle pour quelque créature, et ils donnent l'autre portion à Dieu, en embrassant quelque petite pratique de dévotion : *In corde, et corde.* Non, non, dit le Seigneur par la bouche d'Ezéchiel; tout ou rien : *Projicite a vobis omnes prævaricationes vestras*[2] : « Jetez loin de vous toutes vos iniquités, » toutes, toutes, entendez-le bien; il n'y a pas lieu à composi-

(1) *Ps. 11. 3.* (2) *Ezech. 18. 31.*

Digitized by Google

tion. Dieu est jaloux de votre cœur, beaucoup plus qu'un époux ne l'est du cœur de son épouse, et il sait fort bien que le démon est tellement avide du cœur humain qu'il se contenterait même de n'en avoir que la moitié, comme, au jugement de Salomon, cette femme coupable qui voulait qu'on partageât par moitié l'enfant contesté : *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur*[1]. Il n'en est pas ainsi de Dieu : il veut tout ou rien. Pour extirper jusqu'à la racine du mal, je voudrais, mes chers frères, vous ôter de l'esprit cette erreur par laquelle on s'imagine pouvoir diviser son cœur entre Dieu et le démon. Tout en commettant des péchés mortels, on se compare à d'autres plus pervers, qui se livrent à toutes sortes d'énormités, et l'on se dit avec une secrète complaisance, comme le pharisien : *Non sum sicut cæteri hominum*[2] : Après tout, je vaux encore mieux qu'un tel et un tel, je ne suis pas de la même catégorie que tel autre qui est tout pétri d'iniquités. Or, de même que l'eau tiède, en comparaison de l'eau froide, paraît chaude, ainsi on se croit bon, pour n'être pas des plus mauvais ; ce n'est pas qu'on soit bon, mais on est moins mauvais que d'autres, quoique l'on ait tout ce qu'il faut pour se damner. Comprenez donc, mes frères, comprenez bien cette grande maxime : Perdre Dieu et aller en enfer pour un seul péché mortel, ou y aller pour cent et pour cent mille, quant au fait de la damnation, c'est la même chose. Saint Augustin vous le montre par deux comparaisons très-frappantes. Si un vaisseau, dit-il, est submergé par les vagues qui le font chavirer, ou par un léger filet d'eau qui s'insinue dans ses flancs, n'est-ce pas la même chose ? Si une maison est renversée par un tremblement de terre, ou parce que les vers ont rongé peu à peu les

(1) *III Reg. 3, 26.* (2) *Luc. 18, 11.*

Digitized by Google

poutres qui la soutiennent, n'est-ce pas encore la même chose? Ainsi, qu'on se précipite en enfer tête baissée, en se livrant aux plus grands crimes, ou qu'on y descende, pour ainsi dire, pas à pas, et tout à son aise, en ne commettant que des péchés mortels moins énormes, il me semble que d'une façon comme de l'autre, c'est toujours perdre Dieu, son âme et l'éternité bienheureuse.

VI. C'est ainsi, reprend quelqu'un; je dis la chose telle qu'elle est : quant à moi, je fais un peu de tout, un peu de bien et un peu de mal. Tous les jours, je dérobe quelque chose; mais tous les jours aussi, je fais quelque aumône, et j'entends la messe. Je m'enivre tous les dimanches, mais je jeûne tous les samedis. Je m'accorde, de temps en temps, un plaisir illicite, mais tous les vendredis, je me flagelle comme un martyr. Je pense que Dieu compensera l'un par l'autre, et mon avoir, à ses yeux, balançant mes dettes, j'espère être sauvé. — Voilà une autre illusion. Est-il possible de s'aveugler à ce point! Vous me dites que vous faites un peu de bien et un peu de mal, et moi, je vous dis que vous faites tout mal, parce que le premier péché mortel que vous commettez emporte tout le bien qui avait été fait, comme une tempête du mois de mai ravage tout ce qu'elle trouve. Eussiez-vous amassé autant de mérites que saint Paul, à peine avez-vous commis un péché mortel, que vous perdez tout, comme on vous l'a déjà dit : *Justitiæ ejus non recordabuntur*[1]; à plus forte raison perdez-vous le fruit des bonnes œuvres faites en état de péché mortel, car celles-ci ne sont pas même inscrites dans le livre de l'éternité, et n'entrent pas en ligne de compte pour l'autre vie : « J'aurais beau livrer mon corps aux flammes, dit l'Apôtre, si je n'ai pas la charité ou la grâce, cela ne me sert de rien : » *Si tra-*

(1) *Ezech. 18, 24.*

Digitized by Google

didero corpus meum, ita ut ardeam, charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest[1]. Les jeûnes, les aumônes, les oraisons, toutes les bonnes œuvres faites en état de péché mortel ne servent de rien; ce ne sont que des feuilles et des ombres, de sorte que, lorsque le maître de la vigne y cherchera des fruits, il n'en trouvera point, parce qu'aucune de ces œuvres n'est provenue de la racine de la charité. Voyons maintenant, et réglons un peu les comptes. Les bonnes œuvres faites avant le péché mortel, celui-ci à peine commis, sont toutes effacées; les œuvres faites en état de péché mortel ne s'inscrivent pas même au livre de vie, en sorte que vous ne pouvez par elles ni mériter, ni satisfaire rigoureusement, *de condigno*. Elles pourront bien vous obtenir de la miséricorde de Dieu quelque récompense temporelle, ou le temps de faire pénitence, c'est pourquoi, même en péché mortel, vous devez toujours faire le bien; mais quant à acquérir des mérites pour le ciel avec un péché mortel sur la conscience, il ne faut pas y penser. Ainsi, tout compte fait, vous ne trouverez que des dettes, moins peut-être que d'autres dont la conscience est chargée de crimes, mais assez pour être envoyé en enfer pour toute l'éternité. Souffrez donc que je vous dise ce que Dieu fit dire par Isaïe aux Israélites, lesquels se macéraient par des jeûnes et d'autres pénitences extérieures, tout en continuant à commettre une multitude de prévarications. Le prophète leur déclara, de la part du Seigneur, que s'ils voulaient faire la paix avec lui, ils devaient briser jusqu'au dernier anneau de cette longue et pesante chaîne d'iniquités qui les retenait dans l'esclavage du démon : *Tunc invocabis et Dominus exaudiet... si abstuleris de medio tui catenam*[2]. Comprenez-le bien, il ne suffit pas de jeter loin

(1) *I Cor. 13, 3.* (2) *Isa. 58, 9.*

Digitized by Google

de vous plusieurs anneaux de cette chaîne infernale forgée par vos péchés, il faut les rejeter tous l'un après l'autre, depuis le premier jusqu'au dernier; un seul anneau que vous garderiez suffirait pour vous priver de la liberté des enfants de Dieu. Que sert de ne plus multiplier vos injustices, si vous retenez encore le bien d'autrui? Que sert de mortifier la bouche, si vous vous livrez encore à des actions déshonnêtes? Que sert de vous abstenir de cet acte de vengeance, si vous couvez encore la haine au fond du cœur? Un seul péché non confessé, ou confessé mal, ou non détesté comme il faut, suffit, non-seulement pour vous empêcher de faire la paix avec Dieu, mais même pour attiser de plus en plus le feu de la guerre, parce qu'il tient votre cœur partagé entre Dieu et le démon, tandis que Dieu proteste qu'il le veut tout entier, et que, par ce funeste partage, loin de l'apaiser, dit saint Bernard, vous le rendez implacable : *Non placas, sed peccas; recta oblatio, sed crudelis divisio.*

VII. Pour toucher au doigt cette vérité, que les cœurs partagés ne plaisent pas à Dieu, mais qu'il les a en horreur, considérez ce qui arriva au premier roi. Va, dit le Seigneur à Saül, marche contre les Amalécites mes ennemis, comme exécuteur de ma justice irritée, fais main basse sur eux, et mets tout à feu et à sang, tout, remarque bien ce que je dis, tu n'épargneras ni l'homme, ni la femme, ni l'enfant même au berceau, ni le bœuf, ni la brebis, ni l'âne, ni le chameau, ainsi je le veux : *Interfice a viro usque ad mulierem, et parvulum atque lactentem, bovem et ovem, camelum et asinum*[1]. En exécution d'un ordre si formel, Saül part à la tête d'une armée de deux cent dix mille soldats, envahit ce pays infidèle, le ravage et répand partout la

(1) *I Reg. v. 15, 3.*

Digitized by Google

désolation et la mort. Mais pourtant il épargne le roi et les plus belles pièces de bétail : *Optimis gregibus ovium*[1]. Cela fait, Samuel se dirige vers le champ de bataille. Saül plein de joie va à sa rencontre : Homme de Dieu, lui dit-il, soyez le bien-venu, j'ai remporté la victoire promise et exécuté les ordres du Très-Haut : *Benedictus tu, Domine, implevi verbum Domini*[2]. — As-tu exécuté le tout? — Oui, tout. — Serait-ce bien vrai? Quelles sont donc ces voix d'animaux que j'entends? *Et quæ est hæc vox gregum... quam ego audio*[3]? Je ne crois pas me tromper, il me semble voir de ce côté-là un tourbillon de poussière, et entendre un bruit confus de bêlements de brebis et de mugissements de bœufs. Qu'est-ce donc que cela? — Je vous l'avouerai, saint prophète, le peuple a réservé quelques pièces de bétail pour les immoler au Seigneur : *Pepercit populus... melioribus ovibus et armentis ut immolarentur Domino*[4]. — Les immoler au Seigneur! sache donc, prince infidèle, que le sacrifice qu'il demandait, c'était une obéissance ponctuelle. Puisque tu as voulu partager avec Dieu et ne le servir qu'à moitié, va trouver un Dieu qui se contente d'un cœur divisé, et Dieu saura bien trouver un roi qui le serve fidèlement en toutes choses : *Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus ne sis rex*[5]. Voilà le cas de beaucoup de chrétiens pendant les fêtes de Pâques, voilà l'injure manifeste qu'ils font à Dieu en partageant leur cœur. La sainte Eglise, les prélats, les prédicateurs leur ordonnent, au nom de Dieu, de faire pendant ces saints jours, avec le glaive d'une bonne et sainte confession, un massacre général de tous les Amalécites, c'est-à-dire de tous les péchés mortels depuis le plus

(1) *I Reg. v. 9.* (2) *Ibid. v. 13.* (3) *Ibid. v. 14.*
(4) *Ibid. v. 15.* (5) *Ibid. v. 21.*

Digitized by Google

petit jusqu'au plus grand : *Interficite peccatores Amalec, et pugnabitis contra eos usque ad internecionem eorum* [1]. Qu'on n'épargne ni ces pensées délibérées, ni ces délectations volontaires, ni ces désirs actuels, ni même ces intentions coupables, quoique encore secrètes, quoique à peine conçues et formées et qui n'ont pas seulement reçu un commencement d'exécution : que tout passe au fil de l'épée : *Interficite parvulum atque lactentem.* Et beaucoup, qu'ont-ils fait? Ils ont accompli cet ordre en apparence, comme Saül : ils ont mis à feu et à sang tout ce qu'il y avait de plus vil parmi leurs péchés, ce dont ils ne demandaient pas mieux que de se défaire. Pardon, mon Dieu, ont-ils dit, pardon pour ces mensonges, pour ces impatiences, pour ces colères, pour ces paroles inconvenantes, pour ces gourmandises, pardon. Ils se sont confessés avec un grand sentiment de douleur de s'être emportés contre leurs domestiques, ou d'avoir maudit leurs enfants, ou d'avoir promené des regards curieux dans l'église, ou d'avoir rejeté avec négligence quelque pensée dangereuse, ou d'avoir prié avec distraction; ils se sont fait un cas de conscience très-grave de ces péchés vulgaires, pour ainsi dire, et d'autres semblables, ils s'en sont humiliés, en se frappant plusieurs fois la poitrine, et en s'appelant de grands pécheurs, en un mot, ils ont passé au fil de l'épée tout le menu peuple : *Omne vulgus interfecerunt in ore gladii* [2]. Mais quant aux Amalécites d'un rang plus élevé, je veux dire, quant aux vices dominants déjà passés en habitude, ou ils ne s'en sont point accusés, ou s'ils s'en sont accusés, ils les conservent néanmoins en vie et captifs au fond de leur cœur avec l'intention de les remettre en liberté après les fêtes. Ils n'ont rien dit de cet attachement immodéré aux choses

(1) *I Reg. v. 18.* (2) *Ibid. v. 8.*

Digitized by Google

du monde qui leur fait abandonner Dieu, ni de ces nudités scandaleuses, ni de ce luxe effréné dans leur table et leurs habits, pour lequel ils font tant de dettes, ni de ces fréquentations et de ces amitiés déshonnêtes, ni de ces trames secrètes ourdies au préjudice du prochain, ni de cette haine mortelle couvée pendant de longues années au fond du cœur, ni, pour en finir, de ces contrats usuraires, des restitutions à faire, des salaires différés à de pauvres ouvriers, et des legs qui n'ont point été remplis. Faut-il s'étonner, après cela, s'ils ont le sort de Saül, prophétisé par Osée : *Divisum est cor eorum, nunc interibunt*[1] : « Leur cœur est partagé, c'est pourquoi ils périront. » Vous en trouverez beaucoup qui, pendant ces fêtes de Pâques, ont fait une confession générale, et sont prêts à la faire cinq ou six fois de suite, si vous voulez; mais combien en trouverez-vous qui aient fait une conversion générale avec la ferme résolution de renoncer à tous leurs péchés? Je m'adresse à vous qui n'en finissez jamais avec vos confessions générales, avez-vous fait une véritable conversion générale? Ah! malheureux! vous vous flattez d'avoir fait la paix avec Dieu, pour lui avoir offert un cœur partagé. Erreur! s'écrie saint Bernard, erreur! *Non placatis, sed peccatis; recta oblatio, sed crudelis divisio.*

VIII. Mais voyons, finissons-en; jusqu'à quand marcherez-vous ainsi en boitant? *Usquequo claudicatis in duas partes*[2]? Il n'y a point ici de chemin mitoyen; il faut vous résoudre, ou à donner votre cœur totalement à Dieu, ou à lui tourner complétement le dos; prenons donc parti une bonne fois : pourquoi tant de tergiversations? Mais qui de vous serait assez insensé pour rompre entièrement avec Dieu? — Rompre avec

(1) *Os. 10, 2.* (2) *III Reg. 18, 123.*

Digitized by Google

Dieu! oh! cela, jamais; mais... — Quel mais y a-t-il? Je comprends : vous voudriez rester neutres, ni pour, ni contre, un peu pour le Christ et un peu pour le monde. Vous voudriez vous arranger comme les Ebionites, ces anciens hérétiques qui ne voulaient être ni contre Moïse, ni contre Jésus-Christ, et professaient un mélange de christianisme et de judaïsme, ce qui fit dire à saint Jérôme que tout en voulant être et juifs et chrétiens à la fois, ils n'étaient ni l'un ni l'autre : *Dum volunt judœi esse et christiani, neque judœi sunt, neque christiani.* Mais je veux aujourd'hui vous ôter le masque, et laissant de côté toutes les autres raisons, je vais droit au but. Etes-vous baptisés? Je m'adresse à ceux qui voudraient donner à Dieu un cœur partagé : Etes-vous baptisés? — Qu'est-ce à dire? vous me faites injure. — Eh : nullement, c'est pour votre bien que je le demande; si vous ne l'êtes pas, sortez de l'église, allez à la synagogue ou aux mosquées de Mahomet; mais si vous me dites que par la grâce de Dieu vous êtes baptisés, montrez-moi votre certificat de baptême, légalisé par votre curé, je veux le lire ici publiquement pour votre confusion. Dites-moi, s'il vous plait, qu'avez-vous dit là, près de ces fonts baptismaux, par la bouche de votre parrain? N'avez-vous pas renoncé à Satan et à ses pompes? N'avez-vous pas répété plusieurs fois la formule : *Abrenuntio Satanœ et pompis ejus?* N'avez-vous pas juré de donner tout votre cœur à Dieu? Et maintenant vous reculez; et ce cœur consacré à Dieu, vous voudriez en donner une partie au démon? Où est votre fidélité? où est votre honneur, où est votre foi? Voyons, parrains, levez-vous; confondez ici publiquement ceux qui ont juré, en votre présence, une éternelle alliance avec Dieu, qui lui ont consacré leur cœur sans réserve, et qui, présentement, veulent transiger avec lui et faire l'indifférent. Dénoncez-les, vous en

Digitized by Google

avez le droit, dénoncez-les comme déserteurs de l'Evangile, comme rebelles à la foi jurée, et dites à chacun d'eux, avec saint Ambroise : « N'es-tu pas tenu de garder la foi que tu as promise devant tant de témoins ? » *Nonne observare te oportet fidem, quam sub tot testibus pollicitus es?* Ce n'est pas tout : si vous êtes baptisés, venez avec moi à l'autel, ouvrez ce missel, et lisez, ou plutôt, avant de lire, écoutez le trait suivant.

IX. Sous le règne de Julien l'Apostat, parut un édit très-sévère, qui prescrivait à tous les chrétiens occupant quelque poste civil ou militaire, de renoncer ou à leur dignité ou à leur foi. Beaucoup, foulant aux pieds les ordres iniques de l'empereur, préférèrent la qualité de simples soldats de Jésus-Christ à toutes les charges et à tous les honneurs; mais il y en eut aussi quelques-uns qui renoncèrent à l'Evangile pour plaire à César. Un jeune homme de grand talent, et d'une fortune qui lui donnait plus de chances encore de parvenir aux grades les plus élevés de la milice, hésitait fortement sur ce qu'il avait à faire, et cherchait un moyen d'allier ensemble l'épée et le crucifix. Dans cette perplexité, Dieu le conduisit à l'église, où se trouvait l'évêque Théotime, occupé précisément à demander au Seigneur la fermeté en faveur de ses ouailles. L'évêque, le voyant entrer, lut sur son front les pensées qui le troublaient; et s'avançant à sa rencontre avec un visage ouvert, il lui prit affectueusement la main et le conduisit jusqu'au sanctuaire, en l'entretenant des choses de Dieu; puis, s'avançant dans l'intérieur du chœur, il lui en fit monter tous les gradins, et arriva ainsi sur le marche-pied même de l'autel. Arrivé là, l'évêque prenant le missel, et l'ouvrant au hasard, posa la main du jeune homme sur le premier évangile qui se rencontra, et d'un air mêlé de compassion et de bienveillance : Mon fils, lui dit-il, il n'y a pas à balancer : les ordres de César et

Digitized by Google

l'Evangile ne peuvent s'accorder; vous devez servir l'un ou l'autre; voyez lequel des deux vous voulez choisir : *Aut Evangelio aut Cæsari servire debes; utrumque conjungere non potes; dividere potes.* Le vertueux jeune homme, persuadé par ce discours bref et décisif qu'il ne pouvait servir deux maîtres si différents, embrassa le parti de Dieu, et abandonna César. Venons-en à l'application. Prenez ce missel, ouvrez-le, et lisez ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ déclare en saint Mathieu, chapitre VI : *Nemo potest duobus dominis servire*[1] : « Nul ne peut servir deux maîtres; » inutile d'y songer, il faut choisir, et donner votre cœur ou à Dieu ou au monde. Le partager, pour en donner la moitié au monde et le reste à Dieu, est chose impraticable; bien moins encore pourriez-vous vous tenir dans un état d'indifférence, en prétendant ne servir ni l'un ni l'autre, Notre-Seigneur s'en exprime trop clairement en saint Luc, chapitre XI : *Qui non est mecum, contra me est*[2] : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. » Il faut donc lui donner tout ou rien. Ah! pécheurs, mes bien-aimés frères, comprenons-nous ceci : ce péché grave, quoiqu'il ne soit pas des plus énormes, cette liaison coupable, quoiqu'elle ne soit pas publique, ce trafic injuste, ce... (vous m'entendez, et vous savez mieux que moi ce que je veux dire), tout cela ne peut s'allier avec Dieu. Vous pouvez renoncer ou à Dieu ou au péché, mais de chemin mitoyen entre l'un et l'autre, il n'y en a pas. Que reste-t-il donc à faire? L'Apôtre vous le dit : *Quæ pacis sunt sectemur.* Pour contracter une paix véritable avec Dieu, il faut couper, trancher : retranchez de votre cœur cette créature, retranchez cette attache, retranchez cet engagement, retranchez tout ce qui n'est pas Dieu, et vous tournant vers lui,

(1) *Matth. 6, 24.* (2) *Luc. 11, 23.*

Digitized by Google

donnez-lui votre cœur tout entier, ce cœur qu'il a créé tout entier pour lui, ce cœur qu'il a tant de fois lavé dans son sang, ce cœur que vous lui avez consacré vous-mêmes, lorsque, dans votre baptême, vous avez renoncé au démon, au monde et à la chair; ce cœur qu'il aime tant, et qu'il comble de consolations et de bénédictions. Qui de vous pourra résister aujourd'hui à la sainte inspiration qu'il ressent de se consacrer tout à Dieu? Esprit-Saint, faites descendre une pluie de feu sur tous ceux qui m'écoutent, embrasez tous les cœurs : *Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus;* enflammez-les des plus vives ardeurs de la charité. Et vous tous, soyez dociles à la grâce, et, la main sur le cœur, consacrez-le entièrement à Dieu, en disant : O mon Dieu, je vous offre tout mon cœur, tout mon amour. Répétez ces belles paroles par centaines de fois aujourd'hui : O mon Dieu, je vous offre tout mon cœur, tout mon amour. Oh! maintenant que tous vos cœurs sont consacrés à Dieu, je puis vous annoncer, de la part de Jésus, la paix, une paix véritable, une paix céleste : *Pax vobis :* Reposons-nous.

†

TROISIÈME POINT.

X. Ou la paix, ou la guerre; Dieu ne veut point de trêve : ou la paix, ou la guerre. Aussi, Notre-Seigneur n'annonça-t-il jamais de trêve à ses apôtres; on ne trouve pas dans tout l'Evangile qu'il ait parlé une seule fois de trêve, mais maintes fois il a parlé de paix : *Pax vobis*[1]. *Pax hominibus*[2]. *Pax huic domui*[3]. Ainsi, ou la paix, ou la guerre. Que si vous vous déterminez finalement

(1) *Luc. 24, 36.* (2) *Ibid. 2, 14.* (3) *Ibid. 10, 15.*

Digitized by Google

à faire la paix avec Dieu, remarquez qu'il n'admet pas une paix quelconque, mais qu'il veut une paix solide, constante, inviolable; que par conséquent, non-seulement il exige le cœur et l'exige tout entier, mais il l'exige pour toujours. Et comme il scrute les cœurs et les reins : *Scrutans corda et renes Deus*[1], et voit parfaitement l'intérieur de chacun, il répudie ces âmes qui voudraient ne conclure avec lui qu'une simple suspension d'armes, pour reprendre au bout de quelques jours leurs hostilités, et retourner à leurs anciens vices. Ce n'est pas là faire la paix avec Dieu, dit saint Jean Chrysostôme, mais lui faire la guerre la plus déloyale : *Hoc est enim bellum gerere adversus Deum*. Je sais compatir à la fragilité humaine, mais je sais aussi qu'une volonté résolue et un cœur sincèrement contrit, opèrent dans l'homme, non pas des effets quelconques de pénitence et de salut, mais des effets durables, selon cette parole de l'Apôtre : *Pœnitentiam in salutem stabilem operatur*[2]. Que ne peut pas, en effet, que ne fait pas une volonté décidée, un cœur généreux, avec le secours de la grâce? Non-seulement il veut efficacement tout ce qu'il veut, mais il met tous les moyens en œuvre pour se maintenir dans ses bonnes résolutions; il fuit toutes les occasions et tâche de procurer à Dieu autant de gloire par la pratique de la vertu, qu'il lui a causé de déshonneur en se souillant de tous les vices. Au contraire, que peut-on espérer de bon de ces pénitents qui traînent péniblement une volonté faible et languissante, de sorte que l'on peut à peine dire s'ils veulent ou s'ils ne veulent pas : *Vult et non vult piger*[3]. C'est d'eux que l'Esprit-Saint a dit qu'ils veulent et qu'ils ne veulent pas. Ce jeune débauché renonce au vice parce qu'il a compromis sa santé, mais il n'y renonce pas pour toujours, il se

(1) *Ps. 7, 10.* (2) *II Cor. 7, 10.* (3) *Prov. 13, 4.*

Digitized by Google

promet d'y retourner dès qu'il sera guéri. Ce joueur brûle ses cartes, parce que dans une partie il a risqué quitte ou double, il a tout perdu ; il maudit le jeu, mais pas pour toujours, et qu'il est prêt à le reprendre dès que l'état de ses finances le lui permettra. Ce vindicatif se réconcilie avec son ennemi, parce qu'il s'est trouvé en danger de mort, mais ce n'est pas pour toujours ; à la première occasion de querelle, il est disposé à reprendre ses anciennes fureurs. Hommes à double langue et à double visage, que prétendez-vous avec cette politique infernale, avec ces intentions secrètes de retourner à votre vomissement, avec ces cœurs irrésolus ? Serait-ce de faire la paix avec Dieu ? Y songez-vous ? Il n'y consentira jamais ; vous n'êtes pas des pénitents, mais d'insupportables bouffons, d'audacieux moqueurs, dit saint Augustin : *Irrisores et non pœnitentes*. C'est là évidemment se moquer de Dieu. Que s'ensuit-il ? Je vous le répète avec l'Apôtre : *Quæ pacis sunt sectemur*. Si vous voulez faire la paix avec Dieu, vous devez faire une paix stable, il faut, par conséquent, une résolution ferme, très-ferme de vivre en grâce avec Dieu pendant une éternité tout entière, si telle devait être la durée de votre vie ; il faut lui consacrer vos cœurs d'une manière irrévocable. Lorsque sur les fonts sacrés du baptême vous avez renoncé au démon, au monde et à la chair, y avez-vous renoncé pour toujours, oui ou non ? Dans le second cas, renoncez à moi pour toujours, vous dit mon Sauveur irrité, et soyez, à votre gré, le partisan dévoué du monde ; moi aussi, de mon côté, je renonce à vous, et je déclare que vous n'aurez jamais la paix, et que vous ne serez jamais à moi, que n'étant pas à moi vous mourrez dans le péché et que vous serez éternellement damnés à cause de votre opiniâtreté dans le mal : « Vous êtes du monde : eh bien ! (écoutez la fatale conséquence) je vous dis que vous mourrez dans

Digitized by Google

vos péchés » : *Vos de hoc mundo estis... Dixi ergo vobis, quia moriemini in peccatis vestris*[1].

XI. Mais quoi ! voudrais-je terminer cette station par des paroles de si triste augure ? Ah ! non, non, je ne puis croire qu'il y ait personne ici qui soit assez imprudent pour rester indécis, et songer à se jeter de nouveau dans le parti du monde et du démon. Si pourtant quelqu'un d'entre vous se trouvait exposé à un si grave danger, soit par fragilité, soit par malice, je conjurerais volontiers mon divin Sauveur d'exercer, à son égard, la violence dont il usa avec une vierge égarée, dont parle Michel Sanchez, dans son livre *de Veste nuptiali*. Cette jeune fille, d'une noble origine mais plus noble encore par la résolution magnanime qu'elle méditait, jugeant sa vertu peu en sûreté au milieu du siècle, se renferma dans un pieux monastère, comme dans un jardin bien gardé ; et là, elle donna son cœur à Dieu, mais sans réserve, brisant complétement avec le monde, le démon et la chair, faisant ainsi l'admiration des anges qui, dans les commencements, la contemplaient avec une sainte envie. Mais, hélas ! elle ne donna pas son cœur à Dieu pour toujours. Le perfide serpent sut pénétrer jusque dans ce paradis terrestre. La solitude devient à charge à la jeune vierge, l'oraison l'ennuie, les religieuses ne sont plus pour elle qu'un objet d'aversion et de dégoût, le couvent lui semble changé en un sombre réduit. Elle ne trouve de soulagement que dans les distractions qu'elle cherche au parloir. La malheureuse ! elle fut aperçue par un jeune homme, un de ces oiseaux de proie qui ne craignent pas de ravir à Jésus-Christ même ses chastes colombes ; elle en fut aimée, et qui pis est, elle le paya de retour. La flamme de cet amour sacrilége devint tellement violente, que ne pou-

(1) *Joan. 8, 23.*

Digitized by Google

vant plus y résister, ils finirent par concerter ensemble une fuite nocturne. La vierge infidèle, pour exécuter son criminel dessein, devait passer devant une image de Jésus crucifié, ayant à ses pieds sa mère désolée. Elle entendit Marie qui, l'apostrophant d'un air sévère, lui dit : Ingrate, ingrate ! que t'a fait mon fils, pour que tu te révoltes contre lui? Retourne sur tes pas, car la route que tu prends te conduit droit en enfer. — La jeune fille frémit et trembla de frayeur en entendant ces paroles, mais la passion ayant plus d'empire sur elle que la crainte, elle continua son chemin. Alors Jésus, qui ne pouvait souffrir de voir une si belle âme courir à sa perte, s'arrache de sa croix, la poursuit, l'atteint, la saisit, et avec le clou ensanglanté qu'il tenait en main, la frappe au visage. Elle tombe à demi-morte de douleur, et mêlant les larmes d'un sincère repentir au sang qui coulait de sa blessure, elle s'écrie : O mon Dieu, j'ai méconnu vos faveurs, j'ai bien mérité ce coup ; mais, ô mon souverain bien, ne vous êtes-vous pas trompé? C'est ce cœur qu'il fallait frapper, ce cœur si dur, si pervers; c'est lui qui fut infidèle et adultère; c'est lui qui devait être châtié. Puisque vous avez été trop bon, je serai, moi, justement cruelle, et je déclare que je ne m'accorderai ni paix ni repos que je ne l'aie brisé par une douleur sincere, constante et perpétuelle. J'espère, ô mon Dieu, que ce fer qui m'a percé me clouera avec vous à la croix, et fera si bien que mon cœur soit à vous, et le soit irrévocablement, pour toujours. — Elle dit et elle tint parole.

XII. O mon aimable Rédempteur, descendez, descendez encore une fois de la croix : *Descende de cruce*[1], et si vous voyez au milieu de ce peuple quelque âme fugitive, qui, après avoir embrassé votre service, songe de

(1) *Matth. 10, 10.*

Digitized by Google

nouveau à vous abandonner, arrêtez-la, je vous en conjure, en la fixant avec un de vos clous. Percez-la, non à la joue, ce serait trop peu, mais au cœur, frappez ce cœur rebelle, transpercez-le d'outre en outre, et pour que le coup soit plus sûr, laissez le fer dans la blessure, et employez les traits d'amour, les douceurs. Détachez donc vos bras sacrés de cette croix, jetez-les au cou de tous ces pécheurs que vous voyez ici prosternés à vos pieds, serrez-les tous, tous sur votre sein, et si vous voulez qu'ils fondent en larmes de tendresse, donnez-leur à tous le baiser de paix : *Loquere pacem in plebem tuam, et in eos qui convertuntur ad cor*[1]. Paix, dites-leur, paix, mes bien-aimés, paix à vos âmes, paix à vos consciences, paix surtout à vos cœurs : *Pax vobis*. Oui, mon Jésus, tous veulent décidément la paix; aussi, tous unanimement vous laissent-ils pleine latitude de leur dicter telles conditions qu'il vous plaira, les conditions les plus avantageuses à votre gloire et les plus favorables à leur salut éternel. Que voulez-vous d'eux, ô mon Dieu? Parlez, commandez. Voulez-vous qu'ils s'éloignent des occasions dangereuses et coupables tout à la fois? Ils le feront. Voulez-vous qu'ils se tiennent, avec plus de respect et de recueillement dans vos églises? Ils le feront. Voulez-vous qu'ils reçoivent les sacrements plus fréquemment et avec plus de dévotion? Ils le feront. Voulez-vous qu'ils mettent un frein à leur licence et à leur luxe excessifs? Ils le feront. Voulez-vous qu'ils soient plus généreux envers les pauvres, que vous leur avez tant recommandés? Ils le seront. Voulez-vous, en un mot, qu'ils préfèrent votre amitié et leur salut à tous les biens et à tous les plaisirs que pourraient leur offrir le monde, le démon et la chair? Ils feront tout, pourvu qu'en retour de ce qu'ils

(1) *Ps. 84, 9.*

Digitized by Google

vous accordent si généreusement, vous leur adressiez au cœur et du fond du cœur ces douces paroles : *Pax vobis :* « Que la paix soit avec vous. » Faites-le, ô mon Dieu, faites-le, je vous en supplie par toutes les gouttes de lait que vous avez sucées du sein de votre mère et la nôtre, et par toutes les gouttes de sang que vous avez versées pour eux du haut de la croix. Vous consolerez ainsi votre ministre, et vous consolerez surtout ces chers auditeurs, qui sortiront d'ici les plus heureux du monde.

Avant de vous quitter, mes chers frères, je dois, ce Christ entre les bras, vous demander une grâce : puisque vous m'avez supporté jusqu'ici avec tant d'indulgence, soyez encore assez bons pour me pardonner de ne vous avoir pas servis comme vous le méritiez et comme je le devais. Cependant, à côté de toutes mes mauvaises qualités, j'en ai eu une bonne, c'est de vous avoir toujours parlé selon mon cœur, et du fond du cœur. La prière que je récitais secrètement toutes les fois que je montais en chaire était celle-ci : *Dominus sit in corde meo et in labiis meis, ut digne ac competenter annuntiem Evangelium suum :* « Que le Seigneur soit dans mon cœur et sur mes lèvres afin que j'annonce dignement et convenablement son Evangile. » La langue était donc l'écho du cœur, et j'espère, oui, j'espère que mon Jésus a fait pénétrer dans vos cœurs ce qui sortait du mien. Ne trouvez donc pas étrange qu'en retour de mes pauvres efforts, j'ose, mes frères, vous demander vos cœurs. Tout le but de ce dernier sermon est de gagner vos cœurs, et je vous promets de les unir aussitôt au Cœur sacré de Jésus, afin qu'ils soient désormais à Dieu, tout à Dieu, à Dieu pour toujours. Et comme le cœur est la chose la plus précieuse que vous possédiez, que vous donnerai-je en échange, pauvre et misérable que je suis? Je vous donnerai ce

Digitized by Google

qui ne vient pas de moi, je vous donnerai, par la main de Notre-Seigneur, sa bénédiction paternelle. Bénissez donc, ô mon Jésus, bénissez d'abord toutes ces âmes vertueuses qui, obéissant pendant ces saints jours à votre parole, quoiqu'elle passât par une bouche si indigne, se sont rangées sous votre loi, ont renoncé à la vanité et aux occasions du péché, et pris la résolution de vous donner leur cœur sans réserve et pour toujours. Bénissez aussi les pécheurs les plus endurcis, les plus pervers, qui, touchés aujourd'hui, ont enfin résolu d'en finir avec le péché, et d'aller se jeter dans vos bras, pénétrés de douleur et de regrets. Répandez vos bénédictions les plus abondantes sur tout le pays; bénissez l'air, afin qu'aucune contagion ne le corrompe; bénissez cette mer, afin que les pauvres navigateurs n'aient à essuyer ni tempêtes, ni naufrages; bénissez ces coteaux, ces vignes, ces champs d'oliviers, afin que la grêle ne les endommage jamais; bénissez ces contrées, afin qu'aucune guerre ne les ravage; bénissez ces maisons, afin qu'elles soient préservées des tremblements de terre; bénissez ces âmes, afin que jamais, jamais, jamais aucun péché ne les souille. Bénissez, enfin, les biens, la vie, les enfants, la fortune et les corps de toute cette population que j'aime, vous savez combien, ô mon Dieu! et que j'aimerai de toute l'ardeur de mes affections, jusqu'à mon dernier soupir. Ce sera ici mon peuple chéri, je le porterai toujours dans mon cœur, et puisque je viens de prononcer ce mot, je vous demande encore une dernière bénédiction, ô mon Dieu! bénissez le cœur de tous ceux qui m'écoutent, afin que ces cœurs soient à vous, tout à vous, à vous pour toujours. Pour vous, mes bien-aimés, demeurez en paix, je vous laisse, mais je vous laisse dans le cœur de mon Jésus, avec l'espoir de vous revoir et de vous embrasser tous en paradis. Adieu, mes bien-aimés, adieu. Pour

Digitized by Google

recevoir tous la bénédiction avec plus de fruit, faites un acte de contrition, pendant que du sein de mon Jésus et par les mains de la glorieuse Vierge, notre reine et notre mère, je vous souhaite à tous paix et bénédiction : *Pax et benedictio Dei omnipotentis Patris, et Filii, et Spiritus Sancti descendat super vos, et maneat semper, semper. Amen.*

FIN.

Digitized by Google

TABLE.

XVIII. *Pour la fête de saint Joseph* (19 Mars). — Panégyrique du Saint. 5

XIX. *Pour le Mardi après le troisième dimanche de Carême.* — Du nombre des péchés et des grâces. 28

XX. *Pour le Mercredi après le troisième dimanche de Carême.* — De la malice du péché mortel . . 50

XXI. *Pour le Jeudi après le troisième dimanche de Carême.* — Du péché véniel 85

XXII. *Pour le Vendredi après le troisième dimanche de Carême.* — Du moment de la mort 112

XXIII. *Pour le Quatrième dimanche de Carême.* — Des âmes du purgatoire 142

XXIV. *Pour le Mardi après le quatrième dimanche de Carême.* — Du petit nombre des Elus . . . 175

XXV. *Pour le Mercredi après le quatrième dimanche de Carême.* — De la médisance 204

XXVI. *Pour le Jeudi après le quatrième dimanche de Carême.* — De la mort. 235

Digitized by Google

XXVII. *Pour le Vendredi après le quatrième dimanche de Carême.* — Du pécheur d'habitude . . . 262

XXVIII. *Pour le dimanche de la Passion.* — De la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ . . . 292

XXIX. *Pour la fête de l'Annonciation* (25 Mars). — Sur la Fête. 323

XXX. *Pour le Vendredi de la Passion.* — De la Passion 344

XXXI. *Pour le jour de Pâques.* — Les consolations de la vie dévote 404

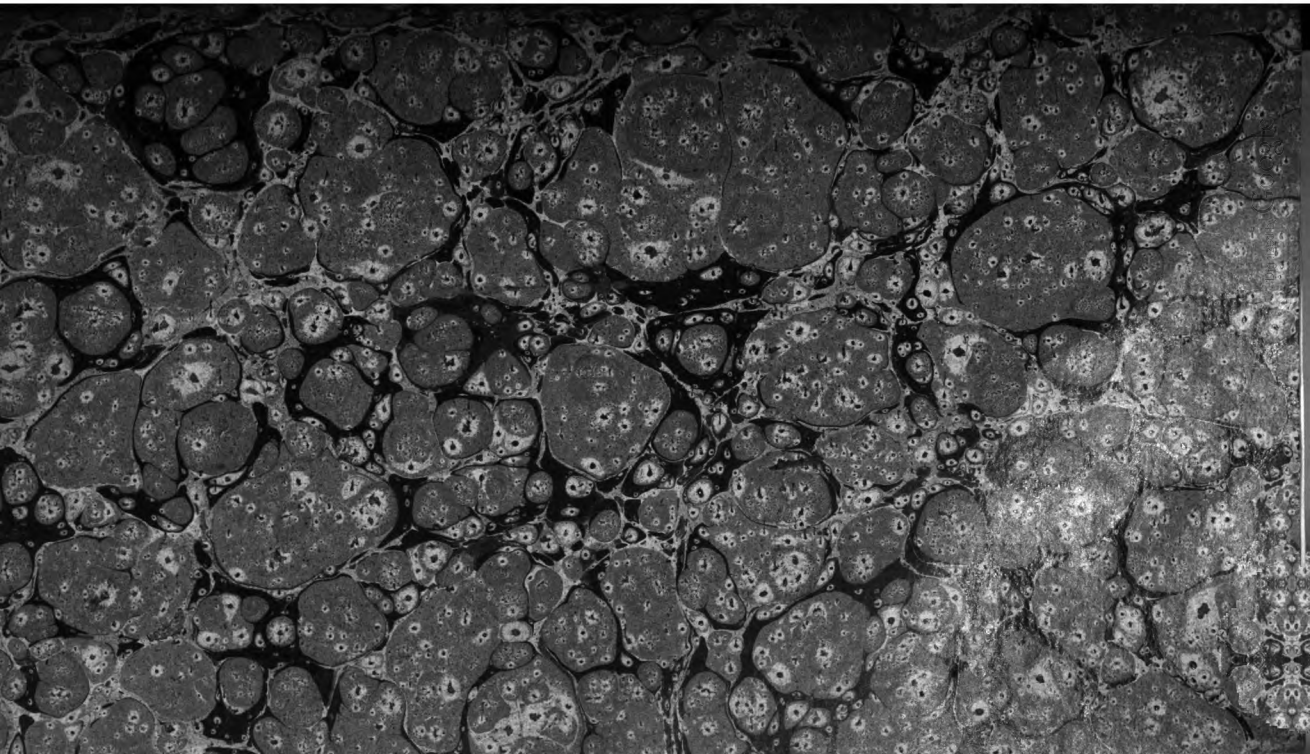
XXXII. *Pour le Lundi de Pâques.* — De la rechute . . 430

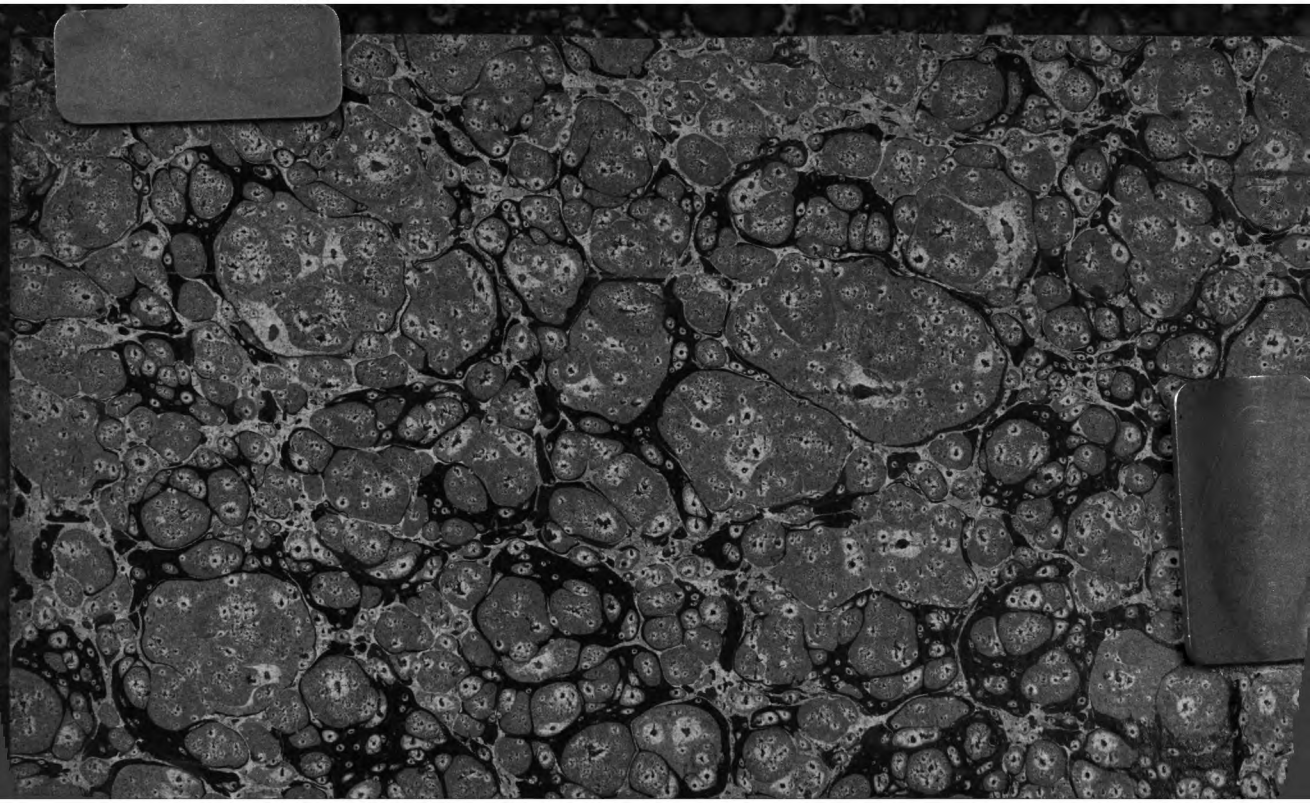
XXXIII. *Pour le Mardi de Pâques.* — De la paix du cœur 464

Tournai, typ de H. Casterman.

Digitized by Google

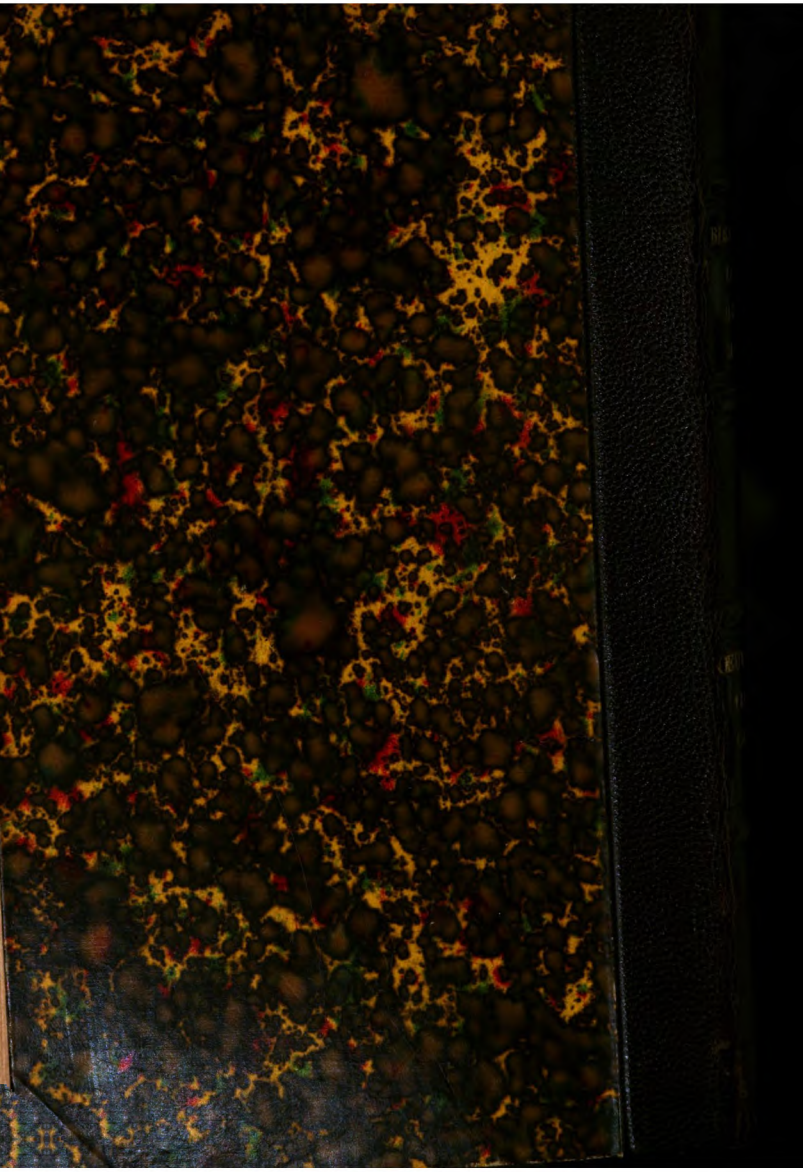
Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google